



**Et ne jamais la
laisser partir**

Rule, Ann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANN RULE

**ET NE
JAMAIS
LA LAISSER
PARTIR**

**Une mystérieuse
disparition**



THRILLER

ANN RULE

Et ne jamais la laisser partir

Titre original :

AND NEVER LET HER GO

© AnnRule, 1999.

Quatrième de couverture :

En juin 1996, à Wilmington (Delaware), une jeune femme disparaît inexplicablement. Proche collaboratrice du gouverneur de l'État, fiancée à un homme qui l'aimait, très entourée par sa famille et ses amis, Anne-Marie n'avait apparemment aucune raison de fuir. Enquêteurs et hommes de loi vont fouiller sa vie en tous sens avant d'établir les raisons et les circonstances de sa mort.

Comme elle l'a déjà fait dans *Si tu m'aimais vraiment*, Ann Rule a rencontré l'un après l'autre les proches d'Anne-Marie Fahey, les témoins de l'affaire, les policiers, les avocats, les juges. Elle reconstitue minutieusement cette histoire vécue, au fil d'un récit oppressant, aussi captivant que le meilleur des thrillers psychologiques.

À Anne-Marie Fahey, une jeune femme certes imparfaite, mais de grande qualité. Je regrette de devoir, pour lui rendre justice, révéler des secrets si chers à son cœur.

PROLOGUE

Il était plus de minuit, le 30 juin 1996. Pourtant, une lumière jaune filtrait à travers les rideaux en dentelle du deuxième et dernier étage, au 1718 Washington Street, dans la ville de Wilmington, Delaware. A cette heure tardive, la chose avait de quoi surprendre. La jeune femme qui occupait cet appartement était connue pour se lever aux aurores, arriver la première au travail et se mettre au lit bien avant le journal télévisé de 23 heures. En remarquant ces deux petites fenêtres éclairées au milieu de la nuit, quiconque au fait de ses habitudes s'en serait alarmé tout autant que si un cordon policier avait encerclé son immeuble.

De l'extérieur, on apercevait des silhouettes inquiètes, qui faisaient les cent pas, s'arrêtaient pour scruter l'obscurité de la rue et du petit parc voisin ou buvaient café après café. Comment songer à dormir lorsqu'on guette le moindre coup frappé à la porte, la moindre sonnerie de téléphone, le plus petit signe attestant que cette angoisse grandissante est seulement le fruit d'une imagination trop fertile ?

La peur naît souvent de la sensation diffuse que, soudain, un élément familier ne peut plus être tenu pour acquis. Une ombre se profile là où, un instant plus tôt, tout semblait clair ; un froid perçant glace subitement l'atmosphère chaude et douillette ; ce qui paraissait jadis inébranlable devient tout à coup incertain. Tout avait commencé ainsi pour l'entourage de la jeune locataire. Au départ, rien de dramatique ne s'était produit. Elle avait juste manqué de rappeler un certain nombre de gens. Elle n'était pas non plus chez elle lorsque, deux jours auparavant, son petit ami lui avait téléphoné pour lui proposer un dîner impromptu. De fil en aiguille, ses frères, sa sœur, ses amies et collègues s'étaient rendu compte que personne ne l'avait vue ni entendue au cours des dernières quarante-huit heures.

Anne-Marie Fahey avait trente ans. Ce n'était plus une adolescente dont on surveille les allées et venues, et ses proches n'avaient pas avec elle de contacts quotidiens. Alors pourquoi éprouvaient-ils une telle appréhension ?

Annie, comme ils l'appelaient le plus souvent, menait une existence très active. Elle était secrétaire chargée du planning pour M. Carper, le gouverneur du Delaware. A ce titre, elle s'assurait que son employeur respectait toujours ses engagements avec ponctualité et veillait à la mise en

place des mesures de sécurité nécessaires. Son efficacité et sa fiabilité lui avaient valu de rester au service de cet élu depuis son premier mandat.

La jeune femme entretenait des liens très affectueux avec sa famille et avait une bonne dizaine d'amies sincères. Après maintes déceptions, elle croyait avoir enfin rencontré l'amour en la personne de Mike Scanlan, cadre supérieur dans une banque, et elle envisageait sérieusement de l'épouser. Sa vie bien remplie l'obligeait souvent à jongler avec son emploi du temps, mais elle parvenait toujours à retomber sur ses pieds.

La veille – un vendredi –, la journée s'était déroulée sans inquiétude pour son entourage, même si Mike n'avait pas réussi à la joindre. Ce samedi soir, ils devaient se retrouver, pour aller dîner avec Robert, le frère aîné d'Anne-Marie, et son épouse Susan. Surpris et un peu vexé qu'elle lui ait fait faux bond, il s'était demandé s'il avait pu l'offenser. Il avait alors téléphoné à Robert et Susan pour leur dire qu'il était sans nouvelles d'elle.

Tous trois s'étaient efforcés de trouver une explication rationnelle à l'absence d'Annie. Peut-être s'était-elle trompée de date. Peut-être avait-elle dû se rendre au bureau du gouverneur, car la session parlementaire touchait à sa fin et les membres de l'équipe travaillaient d'arrache-pied.

Ceux qui s'étaient rassemblés dans le petit appartement d'Anne-Marie Fahey cherchaient à se convaincre qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer et qu'elle allait rentrer d'un moment à l'autre. Mais ils n'arrivaient pas à se leurrer. Annie ne manquait jamais un rendez-vous. Plus que tout, elle détestait peiner, froisser ou alarmer autrui. Elle préférait plutôt souffrir elle-même. Si, en cet instant, elle avait pu lire la crainte sur le visage de ses proches, elle se serait sans nul doute confondue en excuses.

Mike Scanlan se rongait les sangs. A 21 heures, il téléphona à la sœur aînée d'Annie, Kathleen Fahey-Hosey, comme le relaterait cette dernière :

— Michael m'a contactée pour me demander si j'avais des nouvelles d'Anne. Je lui ai répondu que non. Dès que j'ai su qu'ils avaient rendez-vous et qu'elle lui avait fait faux bond, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave... Elle était tellement heureuse avec lui. Elle le considérait comme son futur époux. Elle n'aurait jamais agi ainsi de sa propre initiative.

Kathleen promit à Mike de le rappeler très vite, puis joignit Ginny Columbus, une amie et collègue d'Anne-Marie, pour savoir si elle était au courant de quoi que ce soit. A son tour, Ginny appela Jill Morrison. Toutes deux habitaient plus près de chez Anne-Marie que sa sœur, et elles proposèrent de se rendre à son appartement.

Elles frappèrent à sa porte, mais en vain. Elles allèrent alors trouver la propriétaire, Theresa Oliver, dans le but de savoir si elle avait vu leur amie. Elle ne l'avait pas croisée depuis un jour environ, mais ce n'était pas exceptionnel. Anne-Marie avait une démarche si légère qu'elle pouvait passer la porte d'entrée et monter l'escalier menant à son appartement sans que personne ne l'entendît. Ce samedi soir, Theresa se rendit donc au deuxième étage et trouva la porte verrouillée. Elle ouvrit avec son double et appela Anne-Marie. Pas de réponse. Consciente de son intrusion, elle traversa le salon jusqu'à la cuisine, jeta un œil dans la chambre, mais ne vit personne.

Jill et Ginny rappelèrent immédiatement Kathleen.

— Nous avons trouvé toutes les lumières éteintes et sa porte fermée à clé, dit Ginny. Elle n'est pas là, mais nous avons vu sa voiture garée dehors.

— Entendu, répliqua Kathleen. J'arrive tout de suite.

Puis cette dernière, dans une réaction pouvant paraître excessive, contacta le commissariat de police du quartier pour signaler la disparition d'Annie. L'inspecteur de service lui répondit qu'elle devait venir au poste ou téléphoner depuis l'appartement d'Anne-Marie. A sa demande, Mike Scanlan passa immédiatement la prendre. Tous deux éprouaient une réelle impression d'urgence, même si elle ne se fondait sur aucun élément tangible.

A leur arrivée au 1718 Washington Street, en parlant à Jill et Ginny, Kathleen et Mike découvrirent qu'Annie n'était pas en compagnie de l'une quelconque de ses fréquentations habituelles. Ils durent se rendre à l'évidence : depuis le jeudi 27 juin au soir, elle ne s'était trouvée dans aucun des lieux ni avec aucune des personnes constituant son univers tel qu'ils le connaissaient.

Kathleen monta jusqu'à l'appartement, suivie par Theresa Oliver, qui lui ouvrit. Elle appela doucement sa sœur.

Pas de réponse.

Une odeur fétide les assaillit et elles durent retenir leur respiration. Elles reconnurent peu à peu les émanations caractéristiques des ordures et des aliments en décomposition.

Kathleen se précipita vers la salle de bains. Elle craignait qu'en tombant dans sa douche, Annie se fût heurtée à la tête. Elle entra, alluma la lumière et tira le rideau de plastique. La pièce était vide et impeccable. Elle chercha machinalement la brosse à dents de sa sœur, qui se trouvait à sa place.

Elle se rendit alors dans la chambre. Le lit était tout blanc, avec un duvet brodé de cœurs et des taies d'oreillers en dentelle. Mais il n'était pas aussi lisse qu'à l'accoutumée. Peut-être Kathleen abusait-elle de son

imagination, mais il lui semblait que deux poings avaient violemment soulevé l'édredon, pour ensuite l'aplatir, y laissant deux empreintes.

La petite télévision que Patrick Hosey, le mari de Kathleen, avait offerte à Annie pour Noël était devant le radiateur, près de la fenêtre. Le nouveau climatiseur était resté allumé, ce qui expliquait le froid régnant dans l'appartement par cette chaude nuit d'été.

Apparemment, rien n'avait bougé : les coffrets à bijoux alignés sur le radiateur, les robes et chemisiers suspendus dans l'armoire, les cintres tous disposés dans le même sens, la plupart des chaussures rangées dans leur boîte d'origine. Cependant, certains de ces cartons étaient éparpillés par terre comme si Annie avait été pressée de changer de chaussures et avait eu l'intention de tout remettre en ordre, une fois rentrée.

Anne-Marie était la première à admettre son souci maniaque de la propreté. Tous ses amis se moquaient de ses comportements rituels. Elle classait ses CD par ordre alphabétique, empilait ses pièces du même côté et dans le même sens, faisait son lit à peine levée et pliait son linge sale au lieu de le jeter simplement dans la corbeille. Cela faisait toujours sourire Kathleen.

Le tee-shirt de l'U.S. Open que sa sœur portait lorsqu'elle l'avait vue pour la dernière fois le mercredi soir

— Annie venait chez elle toutes les semaines faire sa lessive – était à présent au-dessus de la pile d'affaires à laver. En revanche, sa robe longue à fleurs, récemment achetée chez Laura Ashley pour assister aux courses hippiques du 6 mai et qui aurait dû s'y trouver aussi, était pliée sur un petit canapé. Ce n'était qu'un détail, mais cela semblait très insolite.

La boîte rouge et oblongue posée par terre provenait de chez Talbot, l'une des plus élégantes boutiques de vêtements féminins de Wilmington. Elle n'avait pas été ouverte. Kathleen en défit le ruban et souleva le couvercle. A travers le papier de soie, encore maintenu par une étiquette, elle devina le tailleur-pantalon couleur taupe qu'elles avaient vu ensemble la semaine précédente. D'ailleurs, elles s'étaient un peu disputées à son sujet. Kathleen jugeait que sa sœur ne pouvait se permettre d'en payer le prix exorbitant et elle l'avait finalement dissuadée de se l'offrir. Qu'est-ce qui l'avait fait changer d'avis ?

A présent, cinq personnes se trouvaient dans l'appartement d'Annie : Kathleen, Mike, ses amies Jill Morrison et Ginny Columbus, ainsi que la mère de cette dernière, Virginia. Leurs yeux parcouraient le modeste décor, à la recherche d'un indice expliquant son absence.

Malgré le mobilier d'occasion ou démontable, Annie avait su donner

à son premier véritable « chez elle » une empreinte personnelle et charmante : photographies d'elle avec ses frères et sœur, un jour de Pâques, ou en compagnie de Mike, lors de son anniversaire surprise au mois de janvier dernier ; portrait de sa mère – également prénommée Kathleen accroché au mur ; peluches d'enfance mitées, arborant des badges féministes désuets ; collection hétéroclite de babioles sans valeur autre que sentimentale.

La cuisine, quant à elle, demeurait d'ordinaire d'une propreté irréprochable, presque aseptisée.

Pourtant, c'est de là qu'émanaient les odeurs nauséabondes. L'air y était irrespirable. Des fraises et des champignons en putréfaction encombraient le comptoir et la poubelle, remplie de détritus, avait été laissée béante près de la table.

Mike secoua la tête. Il savait qu'Anne-Marie détestait garder des ordures chez elle. Elle pensait toujours à les descendre, chaque fois qu'il passait la prendre ou qu'elle sortait. Jamais elle n'aurait abandonné les lieux dans un tel état.

Dans le réfrigérateur, Kathleen trouva deux cartons de restes provenant du Panorama, un restaurant de Philadelphie. Leur contenu n'était pas gâté, mais plutôt séché, comme s'il datait de plusieurs jours. Décidément, cela ne lui ressemblait pas. Kathleen se tourna vers Mike avec un regard interrogateur. Comprenant sa question tacite, il lui fit signe que non : il n'était jamais allé avec Annie dans cet endroit.

Sur le comptoir, ils trouvèrent aussi des boîtes de médicaments de taille identique, alignées comme des dominos, ainsi que des sachets de pâtes déshydratées et de bretzels. Tous ces emballages étaient intacts et, curieusement, n'avaient pas été rangés dans les placards.

Mais le détail le plus inquiétant de tous était sans doute le sac d'Anne-Marie, resté dans la cuisine.

Outre ses cartes de crédit, il contenait son portefeuille, environ 40 dollars en liquide, et l'agenda sur lequel elle notait tous ses rendez-vous. Cependant, ses clés étaient introuvables. Elle accrochait celles de sa voiture et de son appartement à un anneau, auquel était aussi attachée une pochette de cuir renfermant une petite bombe de gaz incapacitant.

Pour tous ces gens désespérés et rongés d'anxiété, cette énigme comportait une inconnue, une pièce manquante qu'ils ne parvenaient pas à comprendre.

À mesure que le temps passait, ils échafaudaient des théories toujours

plus farfelues, plus improbables, pour se convaincre qu'Annie était saine et sauve. Peu leur importait qu'elle eût décidé de changer de vie ou de partir sans prévenir. Ils ne désiraient qu'une chose : avoir de ses nouvelles. Car il n'existe d'angoisse plus terrible pour un être humain que de rester dans l'ignorance.

Tous ces objets insolites, sentimentaux, drolatiques qui constituaient l'univers intime d'Anne-Marie évoquaient sa présence de manière presque palpable. On aurait dit qu'à tout moment, la porte du rez-de-chaussée allait s'ouvrir et qu'ils l'entendraient les appeler. Sa voix portait loin lorsqu'elle criait et ils s'amusaient toujours d'entendre s'échapper de son visage harmonieux aux yeux rêveurs des éclats de harengère.

Chaque craquement dans l'escalier faisait naître un nouvel espoir : c'étaient peut-être ses pieds qui montaient les marches, sa main qui tournait la poignée. Son essence flottait partout. Annie était la personne la plus vivante qu'ils connaissaient. Et pourtant, plus ils souhaitaient son retour, plus elle semblait s'éloigner.

Le désordre de la cuisine représentait pour elle un anathème et signait son départ. Mais ils découvrirent un autre élément atypique, qui les effraya encore davantage. Sa Volkswagen Jetta verte de 1995 était garée dans la rue, à son emplacement habituel. Cela signifiait qu'elle n'était pas sortie seule. Elle se trouvait certainement avec quelqu'un. Mais qui ?

En quête du moindre indice, Kathleen examina le lecteur de CD. Il contenait un album de Shawn Colvin, une artiste irlandaise dont Annie adorait le timbre chaud. Les paroles de ses chansons évoquaient la nostalgie, les amours perdues, la peur du danger et le besoin de retrouver la paix et la chaleur de son foyer.

Le temps passait à un rythme inexorable, impitoyable. Chaque seconde écoulée rendait leurs craintes plus tangibles. Il paraissait de moins en moins plausible qu'elle eût disparu de sa propre volonté, sans prévenir l'un de ses proches.

A cette heure-ci, Annie et Mike auraient dû se trouver en compagnie de Robert et Susan, à prendre le café ou peut-être à se dire au revoir avant de retourner à Wilmington. Au lieu de cela, Mike était seul et se tourmentait. Kathleen savait combien sa sœur l'aimait. Elle n'aurait jamais manqué de le rappeler ni lui, ni tous les autres, y compris elle-même qui ne lui avait pas parlé depuis jeudi après-midi.

Kathleen ne pouvait plus rester les bras croisés. Le dimanche 30 juin 1996, vers minuit et quart, avec le plein accord de son frère Robert et de Mike Scanlan, elle téléphona de nouveau au poste pour signaler la disparition

d'Anne-Marie Fahey – ainsi qu'elle le raconterait :

— J'ai contacté le commissariat municipal. J'ai attendu une éternité et personne n'est venu. Alors j'ai appelé Ed Freel.

Les Freel entretenaient des liens presque familiaux avec les Fahey. Ed travaillait comme secrétaire d'État, auprès du gouverneur Carper. Kathleen le joignit chez O'Friel's, un pub irlandais dont les Freel étaient propriétaires et gérants.

— Je lui ai expliqué ce qui se passait et quelques minutes plus tard, deux agents de la police d'État étaient là.

Officialisée par leur présence, la situation revêtit une gravité encore plus intolérable.

Durant tout ce temps passé à guetter le moindre signe, la moindre manifestation d'Anne-Marie ou de la police, les cinq personnages réunis dans le petit appartement s'efforçaient de croire que leur sœur, leur amie, allait bien ou, du moins, qu'elle était vivante. Annie débordait d'énergie et de charme. Il était impensable qu'elle fût morte. Elle devait se trouver quelque part : ils avaient uniquement perdu contact avec elle.

Seuls ceux qui ont subi une telle tension peuvent comprendre l'angoisse de cette attente. Anne-Marie Fahey était une jeune femme dotée d'une beauté fraîche et naturelle. Elle avait survécu à des adversités qui en auraient ébranlé plus d'une, et pourtant, elle avait conservé intact son potentiel d'espoir et surtout d'amour. A présent, en ce début d'été, porteur de tant de promesses et de tant de joies à venir, elle avait disparu.

Plusieurs questions tourmentaient sa sœur Kathleen. En attendant la venue de la police, elle avait examiné tout l'appartement à la recherche d'un message, d'un mot inscrit dans son agenda, d'un indice quelconque expliquant cette étrange absence. Toutes les pages du carnet étaient remplies d'annotations assez prosaïques : anniversaires à fêter, date de sa rencontre avec Mike, naissances, déjeuners, dîners apparemment rien d'alarmant ou d'anormal.

Annie conservait tout – par pur sentimentalisme.

Dans la coiffeuse de sa chambre, elle avait rangé d'anciens billets de spectacles, auxquels elle était allée avec son ami – la Tosca, les ballets russes, Luther Vandross – ainsi que des souvenirs de la visite du pape à Baltimore.

Mais dans le vaisselier du salon, Kathleen découvrit certains documents aussi étonnants qu'inquiétants, qui n'étaient pas signés de Mike Scanlan. Ils étaient regroupés dans une enveloppe adressée à « Anne-Marie

Fahey », avec la mention « personnelle et confidentielle ». Parmi eux figurait notamment une longue missive, dont le contenu paraissait aussi mystérieux qu'un texte en langage codé. En effet, son auteur en savait manifestement beaucoup sur Annie, de même que sur ses proches et sur la nature de leurs relations. Et pourtant, il s'agissait d'un homme que Kathleen connaissait à peine et qu'elle imaginait mal faire partie de l'univers de sa cadette.

Ce devait toutefois être le cas, puisqu'il avait terminé sa lettre par ces mots :

Je ne désire qu'une chose : te rendre heureuse et être avec toi.

Je t'aime.

Malgré l'absence de signature, il n'était pas difficile de deviner le nom de l'expéditeur. Tous les écrits classés dans l'enveloppe étaient rédigés sur du papier à en-tête du cabinet juridique Saul, Ewing, Remick & Saul, sur lequel figurait la mention : « De la part de Thomas J. Capano. »

Thomas Capano. Kathleen se rappela que, l'été dernier, son ami Bud Freel, conseiller municipal de Wilmington, lui avait parlé d'une rumeur, selon laquelle Anne-Marie et cet homme avaient une liaison. Cette idée lui avait paru tellement grotesque qu'elle l'avait immédiatement chassée de son esprit.

Annie n'avait jamais mentionné le nom de Capano à sa famille. Pourtant elle était très proche de ses frères et sœur : depuis leur plus tendre enfance, ils avaient toujours fait corps contre le monde entier.

Comment aurait-elle pu leur cacher une telle aventure ?

D'ailleurs, Kathleen avait évoqué Tom Capano avec sa sœur, qui avait ri et affirmé qu'ils étaient seulement amis : il passait parfois au bureau du gouverneur, rien de plus. Décidément, rien ne laissait soupçonner qu'ils étaient intimes.

La famille Capano était très connue à Wilmington et dans tout le Delaware. Tom était un homme marié, riche, et réputé pour nourrir une ambition politique déchaînée. Kathleen l'avait rencontré au début des années quatre-vingt, alors qu'elle fréquentait Bud et qu'elle travaillait comme serveuse chez O'Friel's. Puis elle l'avait revu un an plus tard, lors de la fermeture d'un autre établissement appartenant aux Freel, le Buddy's Bar.

A présent, les lettres qu'elle parcourait, éberluée, laissaient entendre qu'Annie n'avait pas dit toute la vérité sur cette partie de sa vie. Elle allait assurément en parler à Mike. Mais en priorité, elle devait en informer la police. Il fallait tout faire pour retrouver sa sœur. Alors seulement Anne-Marie pourrait-elle s'expliquer sur ce secret de son existence.

A minuit passé, cette nuit-là, le colonel Alan Ellingsworth, chef de la police d'État du Delaware, fut informé de la disparition d'une collaboratrice du gouverneur. Il contacta le lieutenant Mark Daniels à son domicile, pour lui demander de se rendre au 1718 Washington Street, et d'apporter toute l'assistance nécessaire aux forces de l'ordre locales.

Daniels travaillait depuis dix-neuf ans pour la police du Delaware et occupait le poste d'inspecteur à la brigade criminelle du comté de New Castle. En compagnie d'un agent de sa section, il rejoignit donc l'inspecteur Robert Donovan, du commissariat municipal central, à l'appartement d'Anne-Marie Fahey.

A l'évidence, la sœur de la disparue ainsi que ses amis semblaient rongés d'inquiétude. Certains individus partent sur un coup de tête, mais ce n'était manifestement pas le cas dans cette affaire. Les témoignages de Kathleen Fahey-Hosey, de Mike Scanlan, de Jill Morrison, de Ginny et Virginia Columbus concordaient : aucun d'entre eux n'avait été en relation avec Anne-Marie depuis jeudi après-midi.

Ce jour-là, elle était restée au bureau du gouverneur de 7 h 30 à 16 h 30, à en croire les déclarations de Ginny et Jill. Cette dernière précisa aussi :

— Elle avait rendez-vous chez son psychiatre à 17 heures. Et elle avait pris son vendredi.

D'après elle, Anne-Marie était de bonne humeur et attendait avec impatience cette parenthèse de liberté. Elle avait décidé de s'occuper d'elle-même, de se faire bichonner par son esthéticienne, de prendre un bon roman et d'aller se détendre au Valley Garden Park.

En revanche, personne ne savait si elle avait des projets pour le jeudi soir. Le lieutenant Daniels demanda à la ronde si on avait écouté les messages téléphoniques qu'elle avait reçus.

Jill lui répondit que son amie avait une boîte vocale à la compagnie de téléphone Bell Atlantic, et qu'elle en connaissait le numéro d'accès. En outre, lorsque Kathleen avait décroché le combiné, elle avait entendu un certain nombre de bips, ce qui signifiait qu'il y avait effectivement des messages.

Sur l'invitation de l'inspecteur, Jill composa donc le code. Et même s'il s'agissait d'une intrusion de plus dans cette intimité si chère à Anne-Marie, ils espéraient tous qu'elle servirait à révéler la clé de ce mystère.

En entendant l'annonce si familière du répondeur et la voix chantante d'Annie, ses proches retinrent leurs souffles, à la fois impatients et angoissés à l'idée de ce qu'ils allaient découvrir.

Les quatre premiers messages étaient antérieurs à sa disparition. Les suivants ne faisaient que confirmer son absence. Ils commençaient le soir du jeudi 27 juin 1996.

— Cinquième message sauvegardé.

Michael Scanlan :

— Coucou Annie ! Je vais à un barbecue avec nos stagiaires. Je rentrerai vers 21 heures. Passe-moi un petit coup de fil. A tout à l'heure !

— Sixième message sauvegardé.

Michael Scanlan :

— Coucou Annie ! Il est environ 21 h 30. Avec quelques copains, on va passer chez Kid Shelleen. Je me demandais si ça te dirait de nous rejoindre. Je te rappellerai une fois sur place, pour voir si tu es rentrée.

— Septième message sauvegardé.

Michael Scanlan :

— Coucou Annie ! On vient d'arriver chez Kid Shelleen.

Il est 21 h 45. Si tu pouvais passer, ce serait génial ! Sinon, je te parlerai plus tard. Salut !

— Huitième message sauvegardé.

Michael Scanlan :

— Coucou Annie ! C'est Mike. Il est 14 h 15 (vendredi après-midi). Rappelle-moi... J'aimerais savoir ce que tu deviens. A bientôt.

— Neuvième message sauvegardé.

Eileen Williams :

— Salut Annie. C'est Eileen. Il est 15 h 30 et je me demandais ce que tu faisais ce soir. Je pensais qu'on pourrait peut-être se voir. Rappelle-moi. Salut.

— Dixième message sauvegardé.

Jill Morrison :

— Salut la belle ! Téléphone-moi en rentrant. Je suis au travail en ce moment. Il est 11h03 (samedi matin). Je partirai du bureau vers 13 heures et

ensuite, je serai chez moi.

J'ai une petite question à te poser. Merci. Salut.

— Onzième message sauvegardé.

Michael Scanlan :

— Coucou Annie ! C'est Mike. On est samedi matin.

Rappelle-moi. Salut.

— Douzième message sauvegardé.

Kathleen Fahey-Hosey :

— Bonjour Anne. C'est Kathleen. 16 heures dimanche. Quand tu rentreras de chez Robert et Susan ce soir, pourras-tu rapporter les baskets des garçons ? Je les ai oubliées et le pauvre Brendan s'est retrouvé sans chaussures ! Attends une minute : Kevin veut te dire bonjour. Vas-y, dis bonjour...

Kevin Hosey (voix d'enfant) :

— Bonjour, tata. Je t'aime.

— Treizième message sauvegardé.

Susan Fahey :

— Annie, c'est moi. J'appelais au sujet de ce soir. Si je t'ai ratée, ce n'est pas grave : je te parlerai quand vous viendrez. Il est 17 h 05. A tout à l'heure.

— Quatorzième message sauvegardé.

Raccroché.

— Quinzième message sauvegardé.

Ginny Columbus :

— Salut Annie ! C'est moi. Il faut que je te parle. S'il te plaît, téléphone-moi dès que tu auras ce message. Merci.

— Seizième message sauvegardé.

Susan Fahey :

— Annie. Nous sommes samedi, 23 heures. Rappelle-nous. A plus tard.

Deux heures et demie seulement s'étaient écoulées depuis ce dernier appel. Et aucun des messages ne présentait la moindre ambiguïté. Jill en tirerait la conclusion suivante :

— Anne-Marie aurait téléphoné. Elle écoutait toujours sa boîte vocale et ne manquait jamais de rappeler.

PREMIÈRE PARTIE

La douleur amnésique a ce don d'oublier ne se rappelant pas quand elle a débuté, ni s'il fut même un jour où elle n'a pas été. Elle n'a d'autre avenir que sa propre constance, son passé contenu dedans sa permanence, et pour seule promesse, de nouvelles souffrances.

Emily Dickinson.

CHAPITRE 1

À en croire les habitants de Wilmington, tous ceux qui vivent dans cette ville, même s'ils ne se connaissent pas directement, sont liés de trois façons : par le mariage, le travail ou la coïncidence.

Confier un secret au sein d'un tel microcosme équivaut presque à le divulguer dans un journal à potins.

Pourtant, certaines relations clandestines et profondes ont su échapper à l'esprit inquisiteur ambiant.

Les membres de cette étroite communauté peuvent se montrer distants à l'égard de tout individu étranger à ce réseau relationnel. Pour y appartenir vraiment, il faut être né et avoir grandi au Delaware, et y rester « jusqu'à ce que Mealey's vous emporte » — Mealey's étant l'entreprise de pompes funèbres la plus réputée de la région.

La devise municipale est gravée sur une plaque de la Delaware Avenue : « Bienvenue à Wilmington, un endroit où l'on peut devenir quelqu'un. » Ce slogan, à la fois ambigu et optimiste, reflète assez bien l'atmosphère du lieu. En effet, la cité entière porte les traces d'une histoire riche, marquée par tous ces « quelqu'un » qui se sont fait un nom.

La ville est presque aussi vieille que l'Amérique elle-même. C'est la plus grande localité du Delaware.

Ce tout petit État, ne comprenant que trois comtés et couvrant moins de 5 300 kilomètres carrés, fut le premier à entrer dans l'Union, c'est-à-dire à ratifier la Constitution, le 7 décembre 1787. Et à l'époque, il s'agissait déjà d'une région bien établie, dont la mentalité fière, insulaire, voire provinciale, perdure encore de nos jours.

Le Delaware abrite un vaste mélange de cultures.

Il fut découvert en 1609 par Henry Hudson, voguant sous la bannière hollandaise. Puis les Suédois en reprirent temporairement le contrôle en 1638. Trois décennies plus tard, en 1682, ce fut à l'Angleterre de concéder ses trois comtés à William Penn. Le Delaware combattit en tant qu'entité distincte durant la guerre de l'Indépendance, et bien qu'il fût un État esclavagiste, il ne

se sépara jamais de l'Union lors de la guerre de Sécession. L'influence française imprègne également son histoire. En 1802, Éleuthère Irénée Du Pont y créa une petite fabrique de poudre à canon, établissant les fondations d'un empire industriel et chimique qui caractériserait le Delaware jusqu'à nos jours, et lui apporterait la prospérité et la sécurité.

Wilmington est une ville superbe, évoluant entre l'ère des pionniers et le nouveau millénaire. Des rangées de maisons couleur brique, aux portes colorées, et de grandes résidences privées, aux portails massifs, bordent des rues assez étroites, ombragées par des arbres centenaires. Ses constructions, sa végétation et ses énormes rochers, vestiges d'un passé ancien, confèrent à la cité entière une atmosphère de pérennité.

Située sur la Route 95 qui relie Philadelphie et Baltimore, Wilmington paraît bien plus imposante qu'elle ne l'est réellement. Sa population n'a jamais excédé cent mille âmes et, depuis les émeutes raciales de 1968, elle n'a cessé de chuter pour atteindre le nombre actuel de soixante-dix mille habitants. La ville se répartit sur plusieurs quartiers, équivalant à de véritables localités et portant des noms tels que Brandywine Hundred, Mill Creek Hundred, Christiana Hundred. Selon certains, ces appellations remontent à la guerre de l'Indépendance et le mot Hundred « cent » signifie que chacun de ces secteurs pouvait mobiliser autant de combattants. D'autres affirment qu'il s'agit de simples divisions géographiques.

Bien que Dover soit la capitale de l'État, Wilmington en constitue le centre névralgique, traversé de multiples rivières – la Delaware, la Christina, la Brandywine Creek, la Red Clay Creek –, et parsemé d'îlots de verdure. La Brandywine Creek divise la ville socialement : sa rive ouest, au nord de Wilmington, est considérée comme la zone des privilégiés et abrite notamment les propriétés de la famille Du Pont.

Les cimetières anciens occupent le cœur de la cité, qui s'est développée autour d'eux. Dans le quartier des bureaux, se côtoient des gratte-ciel modernes et des bâtisses datant de deux cents ans. Le centre-ville est formé d'immeubles érigés durant la seconde moitié du XXe siècle. Le somptueux hôtel Du Pont occupe à lui seul un pâté de maisons et rivalise avec les palais les plus élégants du pays. Devant cet édifice, au centre de la place Caesar Rodney, animée par la circulation et le passage des piétons, trône la statue du patriote du même nom, chevauchant sa fidèle monture. Plus loin, le palais de justice, aux gigantesques halls de marbre, couvre également un pâté de maisons. Durant la fin des années quatre-vingt-dix, il fut le théâtre de trois grands procès criminels, qui attirèrent des foules de spectateurs, de journalistes et de photographes.

Si le Delaware fut fondé par des pionniers hollandais, suédois et

anglais, il abrite aujourd'hui une importante communauté irlandaise et italienne. En effet, attirés par la glorieuse réussite des Du Pont, ces immigrants en quête d'une vie meilleure y affluèrent par vagues constantes. Du reste, les ouvriers travaillant pour cette firme ne subirent jamais les conséquences des crises successives, touchant les autres régions d'Amérique. Jusqu'à la fin des années soixante-dix, la prestigieuse famille française possédait, entre autres, les deux quotidiens de l'État – l'Evening Journal et le Morning News. Elle fonda aussi la Delaware Trust Company et la Wilmington Trust Company. En d'autres termes, l'entreprise E. I. Du Pont de Nemours & Co. contrôlait toute la haute société. Mais peu d'habitants se souciaient de cette totale domination économique sur le marché ou de son pouvoir absolu sur le statut social ou financier de chacun – notamment sur l'admission de tout membre au Country Club de Wilmington, qui demeure l'un des clubs les plus sélectifs du Delaware.

Les Irlandais et les Italiens contribuèrent grandement à faire de Wilmington une cité très vivante, débordante de traditions, de célébrations et de deuils, de passions et de rumeurs. Tous les ans, en juin, la fête populaire de la Saint-Antoine attire des foules et constitue l'occasion assurée de revoir des gens que l'on a perdus de vue.

Le dîner de la Saint-Patrick, organisé par l'Association des amis de l'Irlande, constitue un autre événement réputé, quoique plus guindé. Il fut instauré dans les années cinquante, à l'initiative de Lucy et Walter Brady, qui désiraient en finir avec cette image stéréotypée des Irlandais, travailleurs manuels et piliers de pubs. Ils imaginèrent donc un festin opulent, animé par l'école de danses irlandaises, dans la grande salle de bal de l'hôtel Du Pont, et auquel étaient conviés les évêques locaux de l'église catholique et épiscopale, ainsi que le gouverneur du Delaware, le maire de Wilmington et les autres notables politiques.

Parmi les couples assistant régulièrement à cette prestigieuse soirée figuraient Robert Fahey Senior et sa femme Kathleen. L'ancien maire Bill McLaughlin, aujourd'hui âgé de plus de quatre-vingts ans, se rappelle comment ils se rencontrèrent et tombèrent amoureux. Assis à sa place favorite chez O'Friel's, des années plus tard, il raconterait en souriant :

— Anne-Marie me disait toujours : « Si vous n'aviez pas été là, je ne serais pas là non plus. » Et elle avait raison. C'est grâce à moi que son père a rencontré sa mère. Robert Senior était un séduisant jeune homme, commercial chez IBM à l'époque.

Kathleen travaillait comme secrétaire dans la filière chimique. En la voyant, il s'est dit : « Voilà la plus belle fille que j'aie jamais rencontrée ! » Et elle était vraiment charmante. Il m'a demandé de la lui présenter, ce que j'ai

fait.

Les parents de Kathleen étaient tous deux nés en Irlande et elle-même avait conservé un léger accent, qui ajoutait à son charme. Elle avait vingt-deux ans et Robert, trente.

— Ils se sont mariés aux alentours de 1953 et ont connu de très belles années, se remémorerait McLaughlin.

Ils vécurent en effet une période prospère et heureuse, durant laquelle ils achetèrent une nouvelle maison à McDaniel Crest, un quartier au nord de Wilmington, construit durant l'après-guerre sur un terrain jadis occupé par des champs. La première résidence des Fahey était petite et mesurait environ 150 mètres carrés. Elle convenait très bien au départ, mais devint vite trop étriquée à mesure que les enfants naquirent.

Pour augmenter ses revenus, Robert se mit à vendre des assurances. Grâce à son charme naturel, il se révéla un excellent commercial. Kathleen restait chez elle, comme la plupart des femmes mariées dans les années cinquante. Ils eurent six enfants sur une période de douze ans : Kevin en 1954, Mark en 1956, Robert Junior en 1958, Kathleen en 1960, Brian en 1961 et la petite Anne-Marie Sinead Fahey en 1966.

Lucy et Walter Brady, très engagés dans la préservation de l'héritage irlandais, rencontrèrent la famille Fahey par l'intermédiaire de leurs amis, les Whalen. Également très attachés à leurs racines, Robert et Kathleen participèrent activement à un programme destiné à faire venir des instituteurs irlandais aux États-Unis durant les vacances d'été, et hébergèrent même un certain nombre de ces enseignants.

Les Fahey s'entendaient bien. Le seul bémol à leur bonheur était le problème d'alcool de Robert. S'il ne souffrait pas encore d'éthylisme grave, il en présentait certains symptômes. Cependant dans les premiers temps, sa consommation n'interférait pas avec sa vie professionnelle ou familiale, et sa femme tentait de gérer cette situation au mieux. Les deux époux s'aimaient toujours et avaient des enfants exceptionnellement beaux et intelligents.

Annie vint au monde le 27 janvier 1966, six ans après le cadet des garçons. C'était un joli bébé, pouponné par ses frères, sa sœur et leurs amis, qui s'étonnaient toujours de ses éclats de rire puissants.

A sa naissance, sa mère avait trente-six ans.

Comme les autres restaient en classe toute la journée et qu'elles se retrouvaient seules à la maison, il se tissa entre elles un lien très étroit. Et même quand Annie rentra à l'école primaire Alfred I. Du Pont, elles

continuèrent de ressentir cette proximité. Elles avaient beaucoup en commun : elles étaient toutes deux jolies, débordantes de vie et d'humour, et dotées du même rire tonitruant.

La fillette possédait un très beau visage, parsemé de taches de rousseur et éclairé par deux grands yeux bleus et des cheveux châtain clair, aux reflets d'or.

Kathleen se montrait très protectrice vis-à-vis d'elle.

Son plus jeune frère et sa sœur, respectivement âgés de dix et onze ans, devaient lui tenir la main sur le chemin de l'école, et le chien Butch, qui guettait leur retour, les escortait jusqu'à la maison.

Pour ne pas énumérer leurs prénoms à chaque fois, Kathleen avait scindé ses enfants en deux groupes : Kevin, Robert et Mark étaient « les garçons » ; Brian, Kathleen et Annie étaient « les petits ». Ensemble, ils formaient un cercle soudé et sécurisant, cimenté autour de leur mère. Mais tout changea en 1974, lorsque cette dernière tomba malade. Au début, elle présentait des symptômes apparemment bénins. Mais son état s'aggrava avec le temps et l'on découvrit qu'elle souffrait d'un cancer du poumon. Elle avait à peine la quarantaine et cinq de ses enfants vivaient encore à la maison. Seul Kevin, âgé de vingt ans, avait déjà quitté le foyer familial.

Anne-Marie avait alors huit ans. Elle était trop jeune pour comprendre la gravité de cette maladie.

Elle savait que sa mère allait chez le médecin et parfois à l'hôpital pour un ou deux jours, mais elle la voyait toujours revenir à la maison, toujours plus maigre et plus pâle. L'entourage du couple aidait à préparer les repas et à garder les enfants lorsque Kathleen était trop faible. Annie demeurait une petite fille choyée et heureuse.

Vers la fin, après une hospitalisation de deux semaines, Kathleen fut autorisée à rentrer chez elle.

A compter de ce jour, elle passa tout son temps alitée, parvenant à peine à ébaucher un sourire dès qu'un de ses enfants pénétrait dans sa chambre.

Anne-Marie semblait inconsciente que sa mère était revenue pour mourir. Personne ne s'aperçut qu'en réalité, la petite sœur s'inquiétait en silence.

Pourtant, le 16 mars 1975, Kathleen Fahey s'éteignit. Sa fille aînée, qui avait hérité du même prénom, avait quatorze ans. Elle se remémorerait cette tragédie, vingt-quatre ans plus tard :

— Le jour où ma mère est morte, l'univers s'est écroulé.

Anne-Marie était âgée de neuf ans et deux mois lorsqu'elle perdit sa mère. Son père ne voulut pas qu'elle vît le corps transporté hors de la maison.

Alors son oncle James, un prêtre catholique, la prit à part et tenta de la distraire, le temps que le fourgon de Mealey's disparaisse.

Brian, qui avait treize ans à l'époque, raconterait plus tard :

— Le lendemain, aucun d'entre nous n'est allé en classe. Mais Annie restait dehors, à jouer avec ses camarades, comme s'il s'agissait d'un jour normal. Je ne pense pas qu'elle ait compris ce qui se passait.

Cette perte allait bouleverser le cours de sa vie et jeter une ombre sur un avenir si prometteur. Les changements furent d'abord subtils, du moins pour une fillette aussi jeune, mais la douleur était déjà profondément gravée dans son cœur. Lorsqu'elle retourna à l'école, l'institutrice fit, devant la classe, une annonce qui la mortifia :

— Anne-Marie vient de perdre sa maman, alors soyez très gentils avec elle.

Tous les enfants Fahey pleurèrent leur mère. Puis, avec le temps, leur existence se métamorphosa : ils passèrent du confort bourgeois à des conditions difficiles où même la nourriture manquait. Aussi longtemps qu'ils le purent, ils essayèrent d'épargner à Anne-Marie les dures réalités de leur situation. Ils l'entouraient d'un amour fraternel, et jouaient aussi le rôle de figures parentales.

Sans son épouse, Robert Senior se retrouvait démuné, privé de son principal pilier, de la seule personne au monde capable de l'empêcher de boire.

L'emprise que l'alcool avait sur lui se fit de plus en plus tenace et il devint amer : la vie avait été tellement injuste envers lui que personne ne pouvait lui reprocher de chercher un réconfort dans l'ivresse. Il se désintéressait peu à peu de son emploi. Après cette épreuve, il n'avait plus le cœur à convaincre d'autres familles qu'il leur fallait se préparer à la maladie, à la mort, au chômage, en souscrivant une assurance vie.

Les cinq premiers enfants Fahey avaient entre vingt et un et treize ans et pouvaient se prendre en charge, même s'ils devaient non seulement se remettre de la disparition d'une mère, mais aussi de la destruction de leur famille telle qu'ils l'avaient connue. Anne-Marie avait seulement neuf ans et, en un sens, c'est elle qui avait le plus perdu.

Leur grand-mère maternelle, Katherine McGettingan, fit tout son possible pour les aider. Si elle avait pu, elle les aurait pris chez elle, mais elle était veuve depuis vingt ans et travaillait dur pour subvenir à ses propres besoins. Avec ses frères James et Jack, elle avait grandi dans une ferme misérable en Irlande ne possédant que cinq chevaux, une vache et quarante hectares de terres peu fertiles. En Amérique, elle avait trouvé un emploi de domestique et de cuisinière.

Elle habitait à Média, en Pennsylvanie, et se rendait à Wilmington une fois par semaine pour faire le ménage et la cuisine pour ses petits-enfants. Les Fahey la surnommaient Nan, ou plus rarement Kate.

Elle avait été au service de familles très aisées et avait beaucoup appris sur les raffinements de la vie.

Elle expliqua à Kathleen et à Anne-Marie comment supporter les nuits humides d'été en saupoudrant leurs draps de talc. Annie le faisait consciencieusement. Elle se rappelait aussi les paroles de sa grand-mère sur l'importance d'un joli lit, et elle rêvait un jour d'avoir des couvertures à fleurs et des oreillers en dentelle.

Nan n'était pas une femme câline et c'était tout aussi bien. Elle enseigna à ses six petits-enfants comment survivre dans un monde où ils étaient, pour ainsi dire, livrés à eux-mêmes. Elle les incita à devenir des personnes d'action qui se feraient une place dans la société, quels que soient les caprices du destin.

Vers la fin de son existence, elle était chargée d'emballer de la viande dans un supermarché. Elle restait debout toute la journée, mais gagnait mieux sa vie. Les enfants Fahey savaient qu'elle était là pour eux. Robert dormait chez elle tous les mercredis et Kevin venait les dimanches. Pour ces garçons isolés sur le campus universitaire, sa présence semblait précieuse. Elle se montrait disponible pour chacun et s'inquiétait surtout pour la petite Annie.

La plupart du temps, les deux sœurs s'entendaient bien. La jeune Kathleen essayait au mieux d'assumer les responsabilités dont Nan ne pouvait se charger et de se substituer à sa mère.

Les enfants Fahey étaient épaulés par beaucoup de gens de leur entourage, même s'ils ne retrouvèrent jamais la douceur de vivre d'antan. La communauté irlandaise les sollicitait souvent. Avec ses frères et sa sœur, Anne-Marie prit des cours de danses folkloriques et durant les mois qui suivirent la mort de sa mère, elle fréquenta beaucoup les Mulhern, une autre famille de sept enfants.

La petite fille y était accueillie à bras ouverts. Mais cette hospitalité

soulignait aussi la différence entre les enfants qui jouissaient d'un véritable foyer et ceux qui, comme elle, vivait en marge de cette normalité.

Pourtant, malgré toute cette générosité extérieure, la situation familiale continua d'empirer. Les Fahey durent d'abord se séparer de la maison de McDaniel Crest, grâce à des aides amicales, ils emménagèrent dans une plus grande résidence, sur Nichols Avenue.

Mais à présent, leur père avait totalement cessé de travailler. Ses seuls revenus provenaient des assurances qu'il avait souscrites en des temps meilleurs.

Et cela ne durerait pas indéfiniment. Robert Fahey semblait avoir complètement abdiqué. Pourtant, ses proches inquiets continuaient à l'aider, pensant sans doute qu'il se ressaisirait avant d'avoir tout perdu.

CHAPITRE 2

Comme la communauté irlandaise, la classe moyenne italienne s'est développée dans les années cinquante et soixante à Wilmington. Cette époque florissante regorgeait d'opportunités pour tous ceux désireux de les saisir. Robert Fahey s'en était très bien sorti avant d'être accablé par le deuil et la charge de ses six enfants. Louis J. Capano Senior avait quelques années de plus que lui. C'était aussi un chef de famille, mais la chance lui avait davantage souri. Tandis que les Fahey s'effondraient, les Capano prospérèrent.

Louis Capano Senior était né en 1923 dans un petit village italien de montagne en Calabre. Lorsque ses parents émigrèrent au Delaware en 1930, lui et ses frères Frank et Vincent se retrouvèrent dans un tout nouveau monde. Leur père Joseph était un maçon spécialisé dans la brique et même en pleine crise économique, il ne manquait jamais de travail dans ce secteur. Les Rizzo, des parents de la famille, qui possédaient une petite entreprise de construction, les accueillirent à bras ouverts. Les Capano s'installèrent donc à quelques kilomètres au sud de Wilmington, dans un quartier ouvrier de New Castle, la plus ancienne ville des États-Unis au décor chaotique de rues pavées et de bâtisses séculaires.

Les immigrants calabrais étaient parfois méprisés par les autres Italiens venus en Amérique, qui levaient les sourcils en signe de dédain, lorsqu'ils entendaient mentionner quiconque de cette origine.

On leur reprochait notamment leur entêtement et on les traitait même d'assassins. Les Capano, comme beaucoup de leurs compatriotes, étaient flegmatiques, courageux et très attachés au « clan ». Ils ignorèrent les préjugés dont ils faisaient l'objet et décidèrent de réussir en Amérique. Chacun des fils choisit un métier : Frank devint poseur de briques comme son père, Vincent plombier et Louis charpentier. Ce dernier devait effectuer quatre ans d'apprentissage avant de pouvoir s'inscrire au syndicat et exercer. Puis il trouva un emploi dans le bâtiment, au sein de la société Canterra, pour laquelle il ne ménagea ni son temps ni ses efforts, en été comme en hiver.

La coutume voulait que sa première construction fût un cabinet de toilette extérieur, qu'il réalisa avec soin. Louis était un homme petit, solidement bâti, qui tirait beaucoup de fierté de son travail. Très tôt, il fut

réputé pour son honnêteté et son désir de satisfaire son contremaître et, plus tard, ses clients. Ce n'était pas un homme d'affaires, mais plutôt un artisan, qui aimait par-dessus tout la belle ouvrage.

Il était encore apprenti charpentier lorsqu'il rencontra Marguerite Moglioni, qui allait devenir son épouse. Leur vie s'articulait autour de l'église Saint-Antoine et ils savaient qu'ils devraient travailler dur s'ils voulaient réussir. Marguerite était mince et très jolie, avec des yeux bleus et des cheveux soyeux et courts. Elle et son fiancé étaient pauvres et à peine âgés de vingt ans lorsqu'ils se marièrent. Ces catholiques fervents espéraient avoir autant d'enfants que Dieu leur en prodiguerait.

Leur premier fut une fille, Marian, née le 29 juillet 1944 – un joli petit bébé tout frisé. Cinq ans plus tard, le 11 octobre 1949, naquit Thomas Joseph, baptisé du nom de ses deux grands-pères.

Louie Junior vint au monde deux ans plus tard, le 24 octobre 1951 et exactement un an après, ce fut le tour de Joseph. Tous les garçons Capano fêtaient donc leur anniversaire en octobre. Pourtant, ils ne se ressemblaient ni par leur physique ni par leur caractère, tout en demeurant extrêmement liés.

Dans les années quarante, Louis et Marguerite vivaient sur la Route 13. Ce n'était pas vraiment un bon quartier, mais leurs moyens ne leur permettaient guère d'habiter ailleurs. Lorsque Marian avait trois ans, Louis Senior monta une affaire avec Emilio Capaldi, la Consolidated Construction Company, spécialisée dans le réaménagement et la rénovation de boutiques et de bureaux. Au fil des heures de travail passées ensemble, il se forgea, entre les deux hommes, une amitié qui perdura toute leur vie.

Lou Capano excellait dans les finitions de charpenterie. Il logeait, avec sa famille, dans une modeste maison, et effectuait ses tâches administratives dans un bureau étriqué. Mais tout changea à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avec l'énorme demande dans le secteur du bâtiment. La société, rebaptisée Capaldi & Capano, commença à bâtir des maisons pour la vague de jeunes cadres affluant à Wilmington pour travailler au sein de la firme Du Pont. Emilio élaborait les plans architecturaux et organisait les travaux, tandis que Lou supervisait les chantiers.

Leur entreprise érigeait des bâtisses solides et, quasiment du jour au lendemain, on vit éclore de nouveaux quartiers dans le nord de Wilmington. Ces lotissements, quoique construits par deux Italiens, portaient des noms aux consonances résolument anglaises, tels que Galewood, Boulder Brook, Canterbury Hills et Westminster.

Lou avait les mains calleuses et les bras épais d'un vrai maçon. Beaucoup de gens lui disaient qu'il ferait beaucoup plus de bénéfices s'il se

montrait moins exigeant sur la qualité. Mais au fond, il conservait un cœur d'artisan, amoureux du travail bien fait, soucieux du moindre détail, même le moins visible.

Lou consolida sa réputation d'excellent constructeur et les demandes continuèrent d'affluer. Il passait des contrats de centaines de milliers de dollars sur une simple poignée de main et il ne revenait jamais sur sa parole. Tout édifice portant sa signature prenait automatiquement une plus-value considérable.

Il conduisait lui-même sa voiture et fumait cigarette sur cigarette. Il attendait de ses fils un investissement égal au sien. Ses trois garçons travaillaient pour lui en été et maniaient tous la pelle et la pioche. Ils creusaient des fosses, transportaient des briques et manœuvraient des camions. Leur père voulait qu'ils connaissent à fond ce métier. Mais ils ne furent jamais au courant de ses difficultés. Ils grandirent dans une magnifique résidence coloniale en pierres grises qu'il avait bâtie sur Weldin Road, dans le quartier de Brandywine Hundred. Elle possédait des fenêtres à pignons, des baies vitrées, des vérandas, des passages couverts et un immense garage. L'extérieur était orné de parterres de fleurs, d'arbres et de taillis – houx, sapins, érables –, que longeait une allée circulaire.

Marguerite s'acclimata aisément à ce changement de cadre. Elle ne travaillait jamais en dehors de chez elle et ne connaissait rien aux affaires ni à la comptabilité. Elle assumait son rôle d'épouse et de mère.

Mais c'était une femme forte qui savait que son mari et ses enfants ne feraient jamais rien de mal.

— C'était une dure à cuire, dit d'elle une de ses connaissances.

Un jour, à l'école primaire, Joey fit une réflexion antisémite à un petit juif. La mère de ce dernier appela Marguerite pour se plaindre et lui demander de réprimander son enfant. Mais l'Italienne la rembarra en disant :

— Écoutez, mes petits se font traiter de ritals et de macaronis. Le vôtre devrait s'endurcir un peu.

Les trois garçons avaient tous hérité du charisme de leur père, tout en possédant à la fois des physiques et des tempéraments très dissemblables.

Tommy était le plus doué pour les études, comme en témoignerait avec tendresse sa sœur Marian :

— Je le revois encore en train de lire ses livres, assis à son petit bureau dans sa chambrette.

C'était aussi lui qui faisait la vaisselle et lavait les plats ou les casseroles sans rechigner. Louie se distinguait par son charme et sa drôlerie, tandis que Joey était le plus séduisant et le plus chahuteur.

Les Capano aimaient les enfants, y compris ceux du voisinage. Leur foyer leur était toujours ouvert.

Lorsque la chaleur étouffante de l'été s'abattait sur Wilmington, tous ceux qui en avaient les moyens prenaient des vacances. Ils se rendaient « sur la côte », c'est-à-dire sur le rivage du Delaware, ou « à la mer », en d'autres termes dans les petites îles au sud du New Jersey.

C'est cette dernière destination que choisirent Marguerite et Lou, à deux heures et demie de voiture de Wilmington. Ils achetèrent un duplex à Wildwood, louèrent l'étage inférieur et gardèrent le niveau supérieur comme résidence secondaire. Ils y emmenaient leurs enfants, leurs proches et tous les petits voisins désireux de venir. L'un d'entre eux se remémorerait cette époque :

— Une vraie maison de fous ! Il y avait des gosses et des chiens endormis sur des matelas, ou courant partout. On s'y retrouvait comme autrefois, dans la Septième Rue. Marguerite préparait des tonnes de spécialités italiennes et servait tout le monde. Lou restait assis à lire le journal, comme si tout était paisible autour de lui. Il se montrait très calme et toujours gentil avec les gamins.

En 1962, Marguerite et Lou avaient presque quarante ans. Marian était à l'université, Tommy en quatrième, Louie en sixième et Joey, le benjamin, avait dix ans. C'est alors que leur mère découvrit qu'elle était enceinte, ce qui constituait à la fois une surprise et une source d'inquiétude, car elle n'avait jamais eu de grossesse facile. Elle dut rester couchée durant neuf mois, et ses garçons, surtout Tommy, prirent soin d'elle et se chargèrent des tâches qu'elle ne pouvait assumer.

Gérard naquit le 25 mai 1963 et Marguerite recouvra la santé sans problème. Cependant, ce fut une dure année pour la famille, car Lou fit une crise cardiaque assez grave, qui le cloua au lit pendant des semaines. Les trois garçons et Marian – lorsqu'elle était à la maison – s'occupèrent de Gerry tout autant que ses parents. Naturellement, il fut plus que gâté – comme le raconterait un voisin :

— Il avait de longues boucles blondes et pendant des années, personne ne pouvait se résoudre à lui couper les cheveux. C'était vraiment un très beau bébé, absolument irrésistible. Durant l'été de ses trois ans, à la mer, il n'arrêtait pas de traiter tout le monde de « casse-bonbons ». Cela faisait rire ses proches et personne ne le reprenait.

Pour la rentrée en classe, on raccourcit enfin sa belle chevelure dorée, mais il conserva toujours son doux visage de poupon – même à l'âge adulte.

Lou Capano se remit de son infarctus et recommença à fumer et à travailler dur. Il rompit son association avec Emilio Capaldi, ce qui n'altéra en rien leur amitié. En tête de ses priorités figurait l'éducation de ses garçons. Il n'avait eu qu'une formation rudimentaire et même au sommet de sa réussite, il était intimidé face à des universitaires diplômés. Il n'hésita pas à faire d'importants sacrifices financiers pour inscrire ses enfants dans les meilleures écoles.

Comme leurs parents, ces derniers étudièrent dans des établissements catholiques. Ils se rendaient aussi à l'église Saint-Antoine, dirigée par Robert Balducelli père Roberto –, le prêtre qui avait marié leurs parents. Les garçons passèrent leurs années de primaire à la St Edmond's Academy et à partir de la seconde, Tommy et Louie furent admis à l'Archmere Academy, un lycée privé de Claymont, à une vingtaine de kilomètres au nord de Wilmington.

Cette prestigieuse institution tenue par des religieux était constituée d'une somptueuse bâtisse néorenaissance et d'un petit manoir, édifiés sur une propriété de vingt hectares. Elle se trouvait sur les rives de la Delaware, dans une zone paisible et superbe, où avaient vécu, dans les années vingt, d'importantes personnalités telles que Scott Fitzgerald. Quoique situé à une distance relativement réduite des quartiers où logeaient les Capano, les Rizzo et leurs amis, ce lieu ressemblait à une tout autre planète.

Dans les années soixante, les prêtres de l'école, attachés à leur devise -*pietae et scientia* –, s'inquiétaient de l'influence que pourrait avoir l'esprit ambiant sur les adolescents qu'ils supervisaient. L'un des proviseurs écrivit avec soulagement : « Durant toute cette décennie d'angoisses, d'émotions et d'effervescence intellectuelle, Archmere conserva une atmosphère saine, fidèle à sa philosophie, basée sur la transmission de fondements religieux, académiques et moraux, et sur l'amélioration permanente de la qualité de ses cours. »

Au sein de ce lycée, Tommy ne se révéla pas seulement un élève remarquable. Il devint aussi une vedette de l'équipe de football américain et présida le conseil des élèves. Il était indéniablement le préféré de ses parents – calme et conservateur, travailleur et discipliné, comme son père. Ce petit prodige « brillant comme une étoile », selon les termes d'un de ses anciens professeurs – réussissait tout le premier. Pourtant, Louie, son cadet de deux ans, ne lui en voulait pas. Au contraire, il l'idolâtrait. Tommy se montrait gentil avec lui et il pouvait toujours lui demander conseil. Tous deux affichaient des personnalités très distinctes et fréquentaient différents cercles d'amis. Louie était le charmeur, à l'abord facile, qui, plongé dans un milieu

totalelement étranger, se faisait immédiatement de nouvelles connaissances, et il possédait déjà tous les talents d'un futur millionnaire.

Les Capano étaient connus pour leur hospitalité.

Ils invitaient toujours les prêtres de leur paroisse particulièrement le père Roberto, qui officia à Saint-Antoine vingt-cinq ans durant – et ceux d'Archmere à dîner chez eux ou à passer le week-end à la mer.

Marguerite et Lou se montraient fiers de tous leurs garçons. Cependant Tommy demeurait, depuis toujours, le bon fils, le frère fiable, celui sur lequel on pouvait compter. Certes, Marian faisait des études de psychologie à l'université, mais après tout, elle n'était qu'une fille. Et c'est au travers de ses descendants mâles que ce patriarche italien espérait atteindre l'immortalité.

Même si Archmere était réservé aux garçons, on y organisait des bals mixtes auxquels les jeunes filles du Delaware et du New Jersey rêvaient d'être invitées. Tommy était très proche de sa cousine Donna, la fille de sa tante Mary Rizzo, et il la conviait souvent, ainsi que ses amies, à ces soirées. En dépit du décor assez sévère, elles s'y rendaient volontiers, attirées par le prestige de l'école – et par le charme de Thomas Capano.

— Il était tellement beau, se rappelle Emily Hensel, une camarade de Donna. Il correspondait exactement au rêve de toute adolescente : séduisant, populaire et footballeur vedette. En fermant les yeux, je le revois encore danser sur la piste.

Toute la jeunesse de Brandywine Hundred fréquentait le Charcoal Fit, un restaurant pour lycéens et étudiants somme toute assez banal, mais ses hamburgers grillés au charbon de bois, ses glaces copieuses et surtout son ambiance chaleureuse attiraient les foules, et il était bondé tous les soirs, particulièrement le week-end. Lorsque les fils Capano arrivaient dans leurs voitures de sport rutilantes, les cœurs des demoiselles s'emballaient. Pendant leurs vacances, ces séducteurs au teint bruni par le soleil arpentaient les planches et la plage de Wilwood, arborant une fière assurance et un charme ravageur.

Au lycée, Tommy paraissait inaccessible à la plupart des filles. Il restait toujours poli et avenant, mais il semblait évident qu'il choisirait la plus convoitée d'entre toutes.

Avec son mètre quatre-vingts, ses lèvres charnues et son nez aquilin qui lui donnaient le profil d'une statue romaine, il n'était certes pas aussi beau que Joey ni aussi dynamique que Louie, mais il possédait une voix merveilleusement suave et savait se montrer gentil et affable.

S'ils enviaient parfois sa richesse, sa popularité et sa décapotable, les garçons de son âge admettaient qu'il méritait sa réputation. On ne pouvait l'accuser de manque d'égards envers quiconque. L'un de ses camarades de classe souffrait de diabète et perdait parfois connaissance. C'est Tommy qui gardait sa seringue d'insuline et lui faisait une injection en cas de besoin. Il jouait aussi un rôle de meneur, de rassembleur. Durant des décennies, il incita les élèves de sa promotion à participer aux réunions des anciens. L'un d'entre eux dirait de lui :

— On pouvait littéralement lui confier sa vie. Il a toujours été plus mûr que nous.

Joey, le troisième des fils Capano, manifestait peu d'intérêt pour les études. Il fut donc inscrit au lycée de Brandywine, moins prestigieux qu'Archmere, où il devint l'un des meilleurs lutteurs de l'école.

Le benjamin Gerry n'était alors qu'un enfant, encore en maternelle. Ses trois frères le choyaient et il les adorait. On cédait à ses caprices et nul ne voyait de raison d'agir autrement.

Tommy sortit d'Archmere en 1967 et fut admis à Boston Collège. Louie, diplômé du secondaire en 1970, étudia à l'université du Delaware, à Newark.

Joey quitta la maison un an plus tard. Tom se souviendrait longtemps de son petit frère, assis sur ses genoux, le suppliant de ne pas partir à l'université.

C'était un déchirement pour lui aussi : il se considérait comme le père de Gerry, au même titre que Lou.

CHAPITRE 3

Robert Fahey Senior ne se remit pas de la mort de sa femme, comme l'expliquerait son fils Brian :

— Une fois maman décédée, la situation familiale se détériora – lentement au début, puis complètement. Mon père arrêta de travailler. Il avait toujours beaucoup bu, mais son alcoolisme s'intensifia.

Ses ressources – qu'il s'agisse de pensions ou de commissions sur ses anciennes prestations – s'amenuisèrent avant de s'épuiser tout à fait. Cependant, les Fahey avaient tant fait pour les autres avant cette épreuve que, spontanément et sans les juger, leurs amis payèrent leurs factures d'électricité et de téléphone.

Les cinq aînés avaient l'âge de chercher un emploi, mais Anne-Marie était trop jeune. Ils subvenaient donc à ses besoins alimentaires et vestimentaires au petit bonheur.

— On essayait de s'occuper les uns des autres du mieux possible, dit Brian. C'était compliqué. On ne pouvait pas aller quémander de l'argent ou de la nourriture aux voisins, alors on s'en sortait comme on pouvait. On se serrait les coudes.

La plupart des adolescents responsables d'un enfant de neuf ans n'auraient pas fait mieux. Les Fahey étaient tous intelligents, pleins de ressources et très dévoués à leur famille. Au bout d'un certain temps, les trois grands frères et Kathleen réussirent à s'inscrire à l'université grâce à diverses bourses, et quittèrent la maison. Finalement, seuls Brian et Anne-Marie restèrent chez leur père. Lorsque ce dernier était ivre, ils l'évitaient. La fillette se plongeait dans les livres. Parfois, elle ne voulait pas aller en classe, alors elle se cachait dans un placard.

Malgré son jeune âge, elle avait déjà sa fierté. Elle ne voulait pas inspirer la pitié parce qu'elle n'avait plus de mère et qu'elle vivait dans la privation. Elle se forgea une image extérieure pour dissimuler son insécurité et sa souffrance. Elle riait plus fort et plus souvent qu'à son tour. Elle se montrait brillante et espiègle en compagnie de ses amis. Mais elle allait toujours chez les autres, car les enfants Fahey avaient compris depuis

longtemps qu'ils ne pouvaient inviter quiconque chez eux.

La vie à la maison était pour le moins imprévisible.

Comme tous les enfants d'alcooliques, les jeunes Fahey craignaient les subites sautes d'humeur de leur père. Ils apprirent à ignorer ses paroles ou simplement à résister à ses colères. Mais ils ne voulaient pas que leurs camarades constatent la gravité de leur situation.

Parfois, il faisait froid chez eux, parce que l'électricité avait été coupée. Leur père avait dépensé toutes les allocations de la Sécurité sociale pour boire. Privés de lumière, ils étudiaient chez des camarades ou à la bibliothèque. Leur abonnement téléphonique fut suspendu durant une année entière.

Souvent, il n'y avait plus d'eau chaude, voire plus d'eau du tout, et cela pouvait durer plusieurs mois d'affilée. Anne-Marie prenait ses douches à l'école, après le cours d'éducation physique, et ne confia jamais à ses amis que c'était le seul moyen pour elle de se laver. Elle faisait l'impossible pour ressembler à toutes les autres filles de son âge, tant la pitié lui paraissait intolérable.

Annie recevait beaucoup d'amour – de ses frères, de sa sœur, de sa grand-mère et autres proches –, mais rien d'autre. Ses vêtements provenaient de friperies, à l'exception de quelques cadeaux de Noël.

Trouver de quoi manger constituait un problème pour les enfants Fahey, mais ils s'en sortaient. Avec le recul, ils se demanderaient parfois comment ils avaient fait.

Ils étaient tous travailleurs, comme leur grand-mère le leur avait enseigné. Hormis Anne-Marie, ils furent tous employés dans le pub des Freel, à un moment ou à un autre. Le samedi soir, par exemple, Robert tenait le bar du haut et Brian celui du bas.

Kathleen y travailla pendant neuf ans. Kevin, l'un des frères Freel, un grand rouquin, disait souvent à Annie, pour plaisanter :

— Toi aussi, nous t'aurons un de ces jours ! Ne crois pas que tu nous échapperas !

— Tu n'es pas mon patron, Kevin ! répondait-elle en riant.

Elle l'adorait, ainsi que Bud, Ed et Béatrice. Les Freel, quant à eux, aimaient beaucoup la petite Annie. Elle n'était alors que collégienne, mais elle aspirait à un avenir plus intéressant que celui de serveuse. Elle nourrissait des rêves grandioses qui l'aidaient à supporter sa situation présente.

Lorsqu'elle était en cinquième, Robert Fahey Senior se remaria. Sa nouvelle épouse, Sylvia Bachmurski, avait eu un fils et une fille d'une première noce. Donc, en 1980, Anne-Marie se retrouva nantie d'une belle-mère et, loin d'éprouver du ressentiment, elle en fut ravie. Quel réconfort d'avoir une femme adulte à la maison, qui s'occupait de tout ! Quel plaisir de voir la table mise, recouverte d'une nappe blanche et éclairée de bougies ! Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas mangé agréablement, comme tout le monde.

Mais cette union ne dura que quelques mois. Sylvia croyait avoir rencontré un homme responsable.

Elle ignorait que son nouvel époux ne travaillait plus.

Ce fut une terrible désillusion lorsqu'elle découvrit ses mensonges et son alcoolisme. Elle ne pouvait accepter la vie de chaos et de misère qu'il lui proposait, même si elle aimait sincèrement Brian et Annie.

Alors un jour, elle prit les deux petits Fahey à part et leur dit :

— Je suis vraiment désolée, mais nous partons. Nous ne pouvons décemment pas rester.

Ce départ emplit Anne-Marie de tristesse. Sylvia avait insisté pour qu'elle n'hésite pas à lui téléphoner si elle avait besoin de parler, et elle le fit quelquefois. Mais elle savait que sa belle-mère ne reviendrait pas. Finies les jolies tables, les fleurs et les bougies.

La maison retrouva sa misère d'antan.

Essayant vainement d'enrayer la déchéance de son père, elle se mit à cacher ses bouteilles ou à en vider le contenu dans l'évier. Elle craignait la vision de cet homme qui, vautre sur une chaise de la cuisine, passait ses soirées à boire. Elle s'enfermait dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle l'entende tituber vers son lit. Son amie Beth Barnes résumerait ultérieurement l'existence d'Anne-Marie ainsi :

— Elle a vraiment eu une vie pourrie. Une telle situation en aurait brisé plus d'un, mais elle était forte.

Heureusement, Anne-Marie pouvait se confier à sa grand-mère et cette relation lui apportait apaisement et réconfort. Elle écrirait plus tard au sujet de Nan :

« Elle fut l'adulte la plus fiable, stable et sensée de mon existence. »

La jeune fille avait terriblement besoin d'un tel appui. Elle avait perdu

sa mère et son père changeait totalement de personnalité lorsqu'il était saoul. Sous l'emprise de l'alcool, il rentrait dans de terribles fureurs dont sa cadette était la cible privilégiée. Pourquoi l'avait-il choisie comme proie de prédilection ?

Difficile à dire. Peut-être le renvoyait-elle à ses responsabilités en lui rappelant qu'il n'avait pas le droit d'abdiquer. Bien que la plus vulnérable, elle lui opposait néanmoins une certaine résistance et tentait de se convaincre que cet homme violent n'était pas son vrai père. Malgré tout, les insultes et les obscénités qu'il lui lançait la blessaient autant, voire davantage, que s'il l'avait battue. Il lui disait qu'elle était grosse et laide, qu'elle avait des jambes énormes et que personne ne voudrait d'elle. Parfois, il allait même jusqu'à la traiter de traînée.

Certains jours, en entendant son pas lourd d'homme ivre passer la porte, elle courait se cacher sous la table de la salle à manger pour éviter ses attaques. Elle se faisait aussi petite que possible, répétant l'Ave Maria à voix basse et priant pour qu'il ne la trouve pas. Mais en vain : il se penchait vers elle et lui hurlait dessus. Cette peur, qu'elle éprouvait dans ces moments où elle se terrait, explique peut-être sa claustrophobie ultérieure et son angoisse pathologique de l'obscurité et des espaces clos.

En grandissant, elle fut davantage en mesure de se défendre. Elle brandissait sa crosse de hockey, le tenait à distance et menaçait de le frapper s'il ne s'éloignait pas. Parfois, sa frustration et sa rage lui faisaient oublier sa terreur. Des années plus tard, Kathleen se remémorerait ces scènes :

— Si je me souviens bien, papa la prenait au mot et, excédée, elle le poursuivait dans toute la maison avec sa crosse.

Contrairement aux allégations de son père, Anne-Marie n'était ni grosse ni laide. Elle devenait une jeune femme élancée et superbe, douée et intelligente. Malgré sa situation tragique, elle se faisait des amis, obtenait de bonnes notes et conservait l'espoir en l'avenir. A l'école, elle arborait ce masque de bonheur dissimulant ses blessures sous une façade rieuse. Elle n'évoquait jamais la perte de sa mère, ni celle, tout aussi douloureuse, de son père d'autrefois, dont la vision parfois fugace lui déchirait le cœur.

Au lycée de Brandywine, elle étudiait assidûment et excellait dans les activités sportives. Le soir, elle rentrait dans un foyer chaotique. Sa sœur et tous ses frères, excepté Brian, avaient quitté la maison. Paradoxalement, cette séparation physique les rapprocha sur le plan affectif. Annie dépensait une grande partie de son énergie à avoir peur et à se protéger, mais gardait, au fond d'elle-même, un noyau dur d'estime de soi, qui ne disparaîtrait jamais. Aussi brisée fût-elle, elle n'abandonnerait jamais ce qui constituait son essence première. Lorsque ses aînés se trouvaient à la maison, ils

s'interposaient entre elle et la fureur de son père. En leur absence, elle parvenait à survivre seule.

Brian était en première année de fac lorsqu'ils durent abandonner leur maison. Hypothéquée depuis longtemps, elle fut mise en vente en 1980, faute de paiements, pour un prix dérisoire. Au fil des ans, la famille avait perdu tous les objets ayant une valeur sentimentale, comme l'expliquerait Robert Fahey :

— Il reste quelques photos. Mais il régnait une telle pagaille chez nous que tous les objets un tant soit peu importants ont disparu – même mon certificat de naissance.

Anne-Marie avait quinze ans et était en seconde lorsqu'elle se retrouva sans foyer. Elle avait fait beaucoup de baby-sitting pour Carol Creighton, la cousine d'une camarade, et lorsque cette femme découvrit sa situation, elle lui proposa de l'héberger. Son père et Brian louèrent un modeste appartement à Newark, une petite ville à l'ouest de Wilmington.

Annie avait tout perdu, mais tenait à finir le lycée.

Elle en parla avec Nan, sa grand-mère, qui lui conseilla d'accepter l'offre de Carol, tout en l'exhortant à ne pas lui poser de problème.

Annie éprouvait une immense reconnaissance d'être ainsi recueillie, mais elle ne se sentit jamais chez elle dans cette nouvelle maison. Elle n'était qu'une intruse profitant de la charité d'autrui. Carol ne partageait pas cette vision et toute sa famille avait véritablement adopté l'adolescente. Cependant, cette dernière culpabilisait de ne pas payer ce qu'elle mangeait. Elle s'efforçait par-dessus tout de ne causer aucun désordre. A un âge où les jeunes vivent sans se soucier du fouillis qu'ils laissent derrière eux, elle marchait sur la pointe des pieds, comme pour effacer la moindre trace de ses pas.

Elle n'avait jamais manifesté cette obsession de la propreté et de la nourriture auparavant. A présent, elle veillait à ce que sa chambre fût immaculée, de sorte que Carol n'eût jamais à la nettoyer. Elle quittait souvent la table sans être rassasiée, parce qu'elle ne voulait pas abuser de la générosité de sa bienfaitrice.

Anne-Marie jouait au hockey et au basket-ball, et Brian venait souvent de Newark, après l'entraînement, pour la raccompagner en voiture. Il savait combien il lui coûtait d'accepter tant de gentillesse de son hôtesse, et il l'emmenait souvent au restaurant pour lui éviter de souper chez Carol. Personne ne s'en rendit compte alors, mais elle mangeait de moins en moins, consciente du prix de chaque bouchée qu'elle avalait.

Elle était en pleine adolescence – période la plus fragile dans

l'évolution d'une jeune fille – et cherchait à se rendre aussi invisible que possible, au lieu de s'épanouir comme elle le méritait. Ce schéma comportemental perdurerait toute son existence.

Durant son année de première, vers la fin novembre, Carol lui dit qu'elle ne pouvait plus supporter son attitude. Anne-Marie n'avait nulle part où aller, à l'exception de Newark, chez son père et Brian.

Elle supplia qu'on lui permît de finir le lycée et ensemble, ils trouvèrent une solution. Brian, alors âgé de vingt et un ans, la conduisait à l'école le matin et venait la chercher, une fois sa journée finie. Sinon, il prêtait son véhicule à son père, qui la déposait.

Anne-Marie fut embauchée comme serveuse au Charcoal Fit. Elle n'avait pas les moyens de s'offrir les vêtements que portaient toutes ses camarades de classe, mais elle prenait grand soin de ceux qu'elle possédait. Grâce à son salaire et à ses pourboires, elle payait tout ce qu'elle pouvait.

En juin de la même année, ses deux autres frères, Kevin et Robert, lui proposèrent d'emménager avec eux, le temps qu'elle termine ses études secondaires. En effet, ils avaient acheté une maison assez proche du lycée de Brandywine, qui comprenait une chambre supplémentaire pour leur petite sœur.

Elle s'y sentit enfin chez elle. Elle continuait de jouer au hockey et Brian assistait à presque tous ses matchs.

Anne-Marie était déterminée à faire des études.

Son père, qui s'était un peu ressaisi, l'aida à obtenir une bourse académique, en se chargeant notamment de remplir la masse de formulaires administratifs nécessaires. En 1984, Annie obtint son diplôme secondaire et s'inscrivit à l'université de Wesley, à Dover. Il lui fallait travailler pour subvenir à ses besoins et elle trouva rapidement un emploi dans la restauration.

C'est grâce à leur solidarité que les jeunes Fahey se sortirent de leur détresse. Et le fait qu'Anne-Marie puisse poursuivre une formation supérieure constitua un exploit, non seulement pour elle, mais pour toute sa fratrie.

CHAPITRE 4

Pendant que les Fahey tiraient le diable par la queue, les Capano prospéraient. Tout ce qu'ils touchaient se transformait en or, même si cela nécessitait parfois d'énormes prises de risque.

En 1970, Louis Senior décida de diversifier ses activités. Jusque-là, il avait construit des résidences de luxe, mais ce marché s'essouffait. A présent, on recherchait davantage des appartements, à une distance assez proche de Wilmington. Lou acheta donc un terrain le long de la Route 95, afin d'y ériger un ensemble d'immeubles. Il désirait s'assurer des rentrées constantes, qui lui garantiraient une retraite confortable.

Ce complexe, baptisé Cavalier Country Club, fut le plus grand projet de construction jamais entrepris au Delaware. Il commençait par l'aménagement de neuf cents appartements, suivi, dans un second temps, de l'édification de quatre-vingt-seize pavillons à vendre au comptant.

Une fois la mise en chantier bien amorcée, Lou Capano dut payer ses premières traites et fut obligé d'emprunter de l'argent à ses amis. Son gigantesque dessein engloutissait tout son capital et lui paraissait de plus en plus irréalisable.

En 1972, Tom étudiait à Boston et ne se passionnait guère pour le secteur du bâtiment. En revanche, Louie, qui était en troisième année à l'université du Delaware, désirait travailler dans l'immobilier et se révélait très doué pour ce type de négoce. Il comprit que son père n'avait pas les moyens de payer les commissions d'un agent. Il lui fallait un partenaire qui collaborerait avec lui gratuitement. Le jeune homme interrompit donc sa formation académique et obtint une licence lui permettant de gérer et de commercialiser des propriétés. C'est ainsi qu'il s'investit aux côtés de Louis Senior.

Lentement, le projet Cavalier se mit à générer des profits et, grâce au talent naturel de Louie pour les affaires, la fortune familiale augmenta à un rythme exponentiel. Le père et le fils s'étaient lancés dans une aventure pratiquement suicidaire et avaient réussi grâce à leur solidarité. Joey quitta lui aussi l'université pour intégrer l'entreprise Louis Capano & Fils, qui connut alors un essor prodigieux, se traduisant notamment par des acquisitions

extrêmement lucratives, comme l'hôtel Brannar Plaza à Brandywine Hundred, ou le centre commercial Midway à Milltown.

C'est Louie qui initiait et concrétisait ces grosses transactions, sous le regard à la fois admiratif et inquiet de son père, qu'il décrirait dans ces termes :

— Il était du genre à dire : « D'accord, tu reprends toute l'affaire en main. » Il n'aimait pas l'aspect financier des choses. Il me laissait faire ce que je voulais. J'achetais et je vendais toutes sortes de propriétés. Lui ne s'intéressait qu'à des terrains sur lesquels il pouvait bâtir.

Lou conservait son esprit d'artisan et son amour du travail bien fait. Il acheta une propriété de l'Église catholique, sur la côte, à Stone Harbor dans le New Jersey. Cette zone avait bien plus de cachet que Wildwood et était destinée à prendre de la valeur et à abriter les classes aisées. Elle avait été soigneusement aménagée, avec de larges voies et artères, mais, en 1970, les constructions avaient à peine commencé. Lou y édifia une villa, en bordure de mer, qui illustrait bien sa conception des choses et en comparaison de laquelle la superbe demeure de Weldin Road paraissait exiguë. Cette nouvelle résidence, en avance de dix ans sur son temps, trônait seule sur la plage lors de son érection, s'élevait majestueusement sur le sable blanc et s'étendait sur près de cinq cents mètres carrés, avec des verrières et des baies vitrées, donnant sur un paysage de dunes et l'étendue infinie de l'océan.

Ici, plus question de matelas sur le sol : les Capano et leurs invités avaient chacun leur chambre et jouissaient d'un accès à une plage privative. Ils y passaient leur temps à nager et à se dorer au soleil, tandis que Marguerite préparait des spaghettis dans sa cuisine jaune et blanc dernier cri.

Lou avait parcouru beaucoup de chemin. Cet immigrant calabrais, arrivé à l'âge de sept ans sur le Nouveau Continent, s'était hissé pratiquement tout seul en haut de l'échelle sociale. Il avait construit une grande partie du nord de Wilmington. Il pouvait, en sillonnant les rues, y voir toutes les bâtisses qui portaient sa signature. Pour honorer les membres de sa tribu, il avait donné leurs noms à un certain nombre d'allées et d'impasses : Thomas, Louis, Joseph, Gérard Circle et Capano Court. Il ne s'agissait que d'un bien petit péché d'orgueil pour ce travailleur manuel de souche si modeste.

Il avait offert à sa famille une somptueuse maison en ville et une demeure paradisiaque sur les rivages de l'Atlantique. Pourtant, il se sentait encore humble face à ceux qui avaient suivi des études universitaires et nourrissait de grands rêves pour ses enfants. Il avait souhaité que chacun d'entre eux reçoive une formation supérieure. Ce qui aurait été sa plus grande fierté. Son fils Louie avait prouvé qu'il n'avait pas besoin d'un diplôme pour graver le nom des Capano dans l'histoire de l'immobilier américain. Et Joey

avait, lui aussi, rejoint l'entreprise. Mais Thomas demeurait l'érudit.

Un jour, ses garçons reprendraient la direction de l'affaire et il coulerait une paisible retraite, en compagnie de Marguerite, dans la grande villa au bord de la mer, où il accueillerait ses petits-enfants et contemplerait les vagues se brisant sur le sable.

À la fin du lycée, en 1967, Tom avait été admis à Boston Collège, où il rencontra Kay Ryan, d'un an sa cadette. Cette jolie élève infirmière italo-irlandaise, originaire du Connecticut, se caractérisait par sa douceur et son intelligence. Elle était issue d'une famille de cinq enfants, dont une sœur jumelle. Son père incarnait l'Irlandais typique, rougeaud et jovial, à mille lieues de la personnalité de Tom. Ce dernier était à la fois calme, brillant et attentionné. Cependant, malgré sa voix suave, il savait faire preuve d'autorité et de persuasion. Kay représentait le contrepoids idéal : s'il se montrait parfois lunatique, elle restait constante et naturellement maternelle. Ils se fréquentèrent durant toutes leurs études.

Les deux jeunes gens se marièrent à Fairfield, dans le Connecticut, le 17 juin 1972, à midi. Après avoir achevé sa formation, Kay trouva un emploi d'infirmière en 1973, dans le secteur public. Sa fonction la conduisait parfois dans les quartiers les plus misérables et sordides de Boston, mais elle aimait son métier et le pratiquait plus par goût que par nécessité financière, puisque Lou et Marguerite subvenaient aux besoins matériels du couple.

Le jour où Tom sortit diplômé de la faculté de droit, en 1974, son père fut si fier qu'il en pleura. Son fils aîné était avocat ! Son rêve le plus cher se réalisait.

Kay et Tom revinrent s'installer près de Wilmington, dans une propriété à proximité de Newark, au sein de l'immense Cavalier Country Club, le fameux complexe érigé par Lou, Joey et Louie. Cependant, le jeune juriste ne chercha pas de travail immédiatement. Il passa l'été 1974 à préparer l'examen d'entrée au barreau du Delaware.

Kay retrouva immédiatement un poste d'infirmière de ville, l'obligeant, là encore, à se rendre dans les quartiers malfamés de Philadelphie, au grand désarroi de son époux. Comme il le disait souvent autour de lui, il aurait préféré qu'elle n'exerçât pas du tout.

Mais sa femme avait une authentique vocation de soignante et, à l'automne, elle s'inscrivit à l'université de Pennsylvanie pour passer sa maîtrise. Cela faisait plus de deux ans qu'ils étaient mariés et Kay ne parvenait pas à tomber enceinte. Néanmoins, la déception engendrée par cette situation ne se transforma jamais en inquiétude majeure.

Marguerite avait bien accepté sa belle-fille. Elle avait vu ses fils s'intéresser à tellement de femmes qu'elle n'aurait pas souhaité adopter au sein du clan Capano. Kay, quant à elle, était jolie, intelligente et forte – mais dénuée de toute arrogance. Par-dessus tout, elle adorait son époux et lui témoignait un dévouement aussi infaillible que celui de sa mère.

Le 4 Juillet, pour la fête nationale, les Capano organisaient toujours une somptueuse soirée, avec feu d'artifice, qui marquait le début de leurs vacances estivales sur la côte. Cette année-là, la célébration fut d'autant plus joyeuse que le fils aîné et son épouse avaient enfin rejoint la famille.

A l'issue de cet été studieux, Tom réussit l'examen du barreau. Mais au Delaware, cela ne faisait pas encore de lui un avocat. Il dut d'abord effectuer un stage de six mois dans un cabinet juridique. Puis il trouva un poste au département d'assistance judiciaire, affilié au comté de New Castle et situé à Wilmington. Il aimait ce travail. Il s'était toujours davantage intéressé au service public qu'aux puissantes firmes capitalistes. C'est ce qui le distinguait de Louie et même de Joey. Pendant un an, il défendit les indigents.

Puis Tom devint procureur au bureau de l'attorney général du Delaware, basé à Wilmington. Son précédent emploi ne lui rapportait pas un salaire mirifique, et cette nouvelle fonction n'augmentait guère ses revenus. Mais il se montrait excellent dans le rôle de l'accusation et jouissait d'une grande popularité au palais de justice.

Il n'avait pas choisi le droit pénal et dut pourtant se heurter aux complexités de sa première affaire d'homicide. Il s'agissait de l'inculpation pour meurtre d'un dénommé Squeaky Saunders, accusé d'avoir assassiné son associé. Ce récidiviste avait bel et bien tué un de ses partenaires d'une balle dans la tête, puis avait ordonné à deux acolytes de tirer à leur tour sur le corps, pour qu'ils ne soient pas tentés de parler.

Puis, tous trois avaient jeté le cadavre dans la rivière Delaware, espérant que le courant l'emporterait jusqu'à l'Atlantique. Cependant, le corps fut retrouvé dans une écluse, avec une blessure par balle visible au crâne, excluant d'emblée l'hypothèse d'une mort accidentelle. Tom étudia les rapports d'autopsie et réussit à envoyer le criminel croupir en prison.

Il manifestait cette aisance naturelle et cette prévenance constante à l'égard de tous ceux qu'il rencontrait. Comme le décrirait ultérieurement un chroniqueur judiciaire :

— Il possédait un don inné pour l'amitié. Sa gentillesse envers les autres semblait aller de soi. Tout le monde l'appréciait vraiment.

Quel que soit son interlocuteur, un juge, un journaliste ou un portier,

il demeurait avenant. Les femmes succombaient toutes à son charme et à sa voix. L'une d'elles, qui avait travaillé vingt ans au tribunal, l'évoquerait en ces termes :

— Son timbre n'était pas doux, mais suave, ce qui fait toute la différence. Certains appellent cela le charisme, mais chez lui, c'était plus encore.

Tom restait le fils exemplaire. Ses parents le comparaient parfois aux personnalités plus excessives de Louie et Joey. Cependant, les trois garçons faisaient partie des « bons » Capano, contrairement à certains neveux qui avaient eu maille à partir avec la justice.

Cela étant, Lou et Marguerite ne manifestaient aucun mépris envers ces moutons noirs – même s'ils étaient particulièrement fiers de leurs propres enfants et conscients que les habitants de la région faisaient bien la distinction entre les deux branches de la famille.

Lou trouvait toujours du travail dans son entreprise de bâtiment pour les siens. En intégrant Louie au projet Cavalier, il avait assuré non seulement sa propre fortune, mais aussi celle de ses proches. Propriétaires d'immeubles, de maisons, de centres commerciaux et autres, les Capano n'auraient jamais plus à s'inquiéter pour leur subsistance. Mais même s'ils devaient cette prospérité à Louie, Tom demeurait le fils préféré. C'était un fait que tous semblaient accepter et qui ne provoquait aucune jalousie ouverte entre les frères. Ils possédaient déjà tant : l'argent, l'affection, le statut social, et de superbes demeures.

En plus de la villa de Stone Harbor, Lou décida de doter sa famille d'une seconde résidence de villégiature. Pour échapper aux durs hivers du Delaware, il acheta donc une propriété en Floride à Boca Raton « la bouche du rat » en espagnol –, une zone qui attirait les touristes les plus riches d'Amérique.

Marguerite et Lou avaient toujours généreusement contribué aux bonnes œuvres de l'église Saint-Antoine, et soutenu le père Roberto Balducelli. Or, ce dernier souhaitait créer un centre d'accueil pour les plus démunis. Il sollicita donc les membres de sa paroisse et les incita à siéger au conseil d'administration. Tom, qui s'y investit activement, restait souvent après les réunions pour parler avec le prêtre.

Très attaché au bien-être des enfants, il participa à la création d'une colonie de vacances pour les petits du centre-ville. Ce camp, situé près de la frontière entre la Pennsylvanie et le Delaware et baptisé Saint-Antoine-des-Collines, fut construit en dépit de certaines critiques justifiées, liées à l'endettement considérable que ce projet occasionnait. L'aîné des fils Capano

prit ouvertement parti dans cette controverse et donna sans compter son temps et son argent.

Après avoir travaillé deux ans pour l'attorney général, Tom décida de se tourner vers le secteur privé.

— J'aimais vraiment exercer dans le public, expliquerait-il. J'adorais fréquenter le palais de justice, mais je savais que je ne pourrais pas y faire carrière.

J'ai donc été recruté par un cabinet juridique de Wilmington.

Au début, ce nouvel emploi chez Morris, James, Hitchens & Williams ne payait guère mieux que ses précédents postes. Néanmoins, il offrait de grandes perspectives, avec une promesse d'augmentation au bout d'un an et demie. Son activité généraliste ne présentait rien de vraiment palpitant, mais à présent, Tom pouvait se permettre d'acheter une maison.

Son épouse et lui désiraient aussi des enfants, mais en cinq ans de mariage, Kay n'était jamais tombée enceinte. Ils en parlèrent donc avec le père Roberto et décidèrent d'entreprendre des démarches d'adoption auprès des services de l'Enfance catholique.

Parallèlement, ils se mirent en quête d'une habitation. Contrairement aux autres Capano, qui logeaient dans des demeures construites par la famille, ils choisirent, en 1978, de faire l'acquisition d'une ancienne résidence d'évêques, érigée en 1920.

Il s'agissait d'une énorme bâtisse en stuc blanc, assortie de dépendances, située au coin de la Septième Rue et de Greenhill, et assez vaste pour accueillir une ribambelle d'enfants. Elle comportait de nombreux salons de réception, ainsi qu'un grand bar et une superbe salle de jeux en sous-sol, toute en boiseries.

La propriété s'étendait sur plus de mille sept cents mètres carrés et couvrait la moitié d'un pâté de maisons. Elle se trouvait dans un quartier agréable, à proximité des parcs et des écoles. De fait, c'était un bon investissement : dix ans plus tard, sa valeur triplerait.

Tom gravit progressivement les échelons au sein du cabinet juridique et son salaire dépassa de loin ses revenus en tant que procureur. Son épouse et lui fréquentaient un cercle d'amis, composé des membres de la firme. Ils passaient l'été au New Jersey et l'hiver en Floride.

Même s'il se montrait toujours agréable, Tom pouvait faire preuve d'un certain manque d'ouverture et d'un fort entêtement, lorsque ses désirs étaient contrariés. Pour exemple, cette fois où, en compagnie de plusieurs

couples, il s'était rendu à Boca Raton lors des vacances de printemps. Un soir, quelqu'un du groupe proposa de dîner dans un bistrot où se retrouvaient les étudiants. Mais Tom suggéra plutôt l'un des restaurants les plus chers et les plus guindés de la ville, comme le relaterait un avocat présent lors de cet épisode :

— Nous voulions sortir en shorts et en tee-shirts, mais Tom est apparu en tenue de soirée. Nous avons demandé à Kay ce qu'elle voulait faire et elle a baissé les yeux. A l'évidence, c'était lui qui décidait.

Finalement, la majorité opta pour l'endroit le moins formel.

— Tom refusait de descendre de voiture. Lorsque nous l'avons finalement convaincu d'en sortir, il est resté debout, à l'extrémité du bar, en faisant une tête de vingt pieds de long, ce qui a jeté un froid.

Il s'agit là d'une anecdote anodine, mais caractéristique d'une facette moins connue de ce personnage. Lorsque les événements se conformaient à ses souhaits, il se révélait d'une compagnie merveilleuse.

Dans le cas inverse, il bouillonnait de colère.

Le jour de Noël 1979, Tom annonça une nouvelle formidable à sa famille : Kay était enceinte et devait accoucher en août. Ils pouvaient donc abandonner leur projet d'adoption.

Mais tout était trop beau. Le 28 février 1980, à l'âge de cinquante-sept ans, Lou succomba à une crise cardiaque. Marian avait trente-cinq ans, Tom trente ans, Louie vingt-huit ans, Joey vingt-sept ans et Gerry presque dix-sept ans. La mort de ce patriarche constitua une perte dont aucun de ses enfants ne se remit vraiment.

Des milliers de gens assistèrent aux funérailles : des anciens clients et collègues, des relations de la paroisse, et même des inconnus, venus pour honorer la dépouille de cet immigrant italien, travailleur et humble, qui avait su faire fortune tout en restant honnête et humain. Son décès marquait la fin d'une époque. Tom demanda qu'au lieu d'apporter des fleurs, l'on fit des dons à la mémoire de son père, pour le camp Saint-Antoine-des-Collines et l'argent afflua.

Marguerite n'était pas préparée à son soudain veuvage. Elle se sentait incapable d'affronter l'existence sans son mari et trop bouleversée pour prendre soin de son benjamin, dont l'adolescence ne se déroulait pas aussi facilement que celle de ses trois aînés.

Tom se chargea donc de tenir ses comptes et de régler ses soucis domestiques. Il venait la voir tous les jours, payait ses factures, lui expliquait

les termes du testament, s'occupait de la succession. Sa mère lui en fut reconnaissante. A cinquante-sept ans, elle errait dans une maison désormais bien trop grande pour elle et essayait, tant bien que mal, d'assurer l'éducation de son cadet, sans le soutien de Lou.

De leur côté, Louie et Joey reprirent la direction de la société et les trois frères s'unirent pour veiller sur Gerry. Ils devaient trouver l'énergie et le courage de continuer, privés de cette figure paternelle, qui avait été le pilier et le moteur de leur vie.

Kay n'en voulait pas à Tom de passer autant de temps avec Marguerite. Sa force intérieure lui permettait de s'assumer et, même enceinte, elle continuait d'exercer en tant qu'infirmière de ville, et de réconforter sa belle-mère. Elle n'avait qu'une seule faiblesse : Tom. Tout son univers tournait autour de lui.

En août 1980, Kay mit au monde son premier bébé, une petite fille baptisée Christy. Cette naissance réparait un peu de la souffrance que la famille Capano avait endurée au cours de cette pénible année.

CHAPITRE 5

Les Capano représentaient les nouveaux riches de Wilmington, qui avaient prospéré grâce au boom immobilier de l'après-guerre et à l'essor de la firme Du Pont. Malgré la douloureuse disparition de leur patriarche, ils étaient assurés de ne plus jamais connaître la pauvreté.

En revanche, la famille MacIntyre était une ancienne fortune, bien établie dans la société locale depuis cinquante ans. Sa richesse était intimement liée à la réussite de la compagnie Bancroft Mills, fondée en 1831. Ce géant de l'industrie, presque aussi important que le consortium Du Pont, faisait partie de l'histoire de l'Amérique. A sa création, cette simple filature de coton, installée sur les rives de la Brandywine Creek, était dirigée par Joseph Bancroft, qui y travaillait, avec son équipe et ses proches, soixante-dix heures par semaine, et qui sut assurer son développement économique pour un siècle entier.

En 1931, William Ralph MacIntyre devint le premier président de la firme étranger à la famille Bancroft – au moment où cette société commercialisa la fameuse formule du banlon et connut une croissance spectaculaire. Très apprécié à la fois au sein de l'entreprise et de toute la ville, MacIntyre occupa cette fonction durant quarante-sept ans, et son fils Bill le rejoignit, comme cadre dirigeant.

Juste après la Seconde Guerre mondiale, ce dernier épousa Sheila Miller, dont le père travaillait comme avocat pour la firme Du Pont. Les deux jeunes gens étaient donc issus de familles prestigieuses, appartenant à la haute société du Delaware, et leur avenir semblait assuré. Malgré tous les intérêts en jeu, ils firent un mariage d'amour.

Malheureusement, leur union ne résista pas à la fragilité de Sheila, qui se révéla inapte à assumer le rôle d'épouse ou de mère et dont la maladie aurait des répercussions douloureuses sur l'existence de ses enfants, en particulier sur sa deuxième fille, Deborah. En effet, celle-ci allait passer sa vie à rêver d'un foyer sécurisant, qu'elle ne trouverait jamais. Elle conserverait la nostalgie d'un âge d'or révolu, en contemplant les vieilles photos des Miller et des MacIntyre, accrochées aux murs de chez elle.

L'un de ces clichés montre Sheila dans les années trente, à l'âge de

huit ans, entourée d'une famille apparemment parfaite. Harry et Mary Cecilia Duffy Miller, ainsi que leurs petits, posent, assis sur des chaises de jardin au milieu d'une pelouse soigneusement entretenue. Or, cette image paraît singulièrement poignante, si l'on sait qu'un an plus tard, la fillette perdait sa mère. Cette épreuve fut d'autant plus dramatique qu'on ne lui laissa jamais le loisir de pleurer cette mort : la psychologie infantile de l'époque conseillait d'encourager les orphelins à ne pas se complaire dans leur tristesse et à continuer de vivre normalement. Sheila ravala donc ses larmes et ses questions, ce qui anéantit définitivement sa capacité à affronter la réalité.

En conformité avec la foi catholique, Sheila eut avec Bill trois enfants en un peu plus de deux ans.

Elle avait vingt-quatre ans lorsque, en 1953, elle sombra dans une profonde dépression nerveuse, sans jamais avoir réussi à s'occuper de ses trois petits :

Mary-Louise (trois ans et demi), Debby (deux ans et demi) et Ralph (à peine un an). Quarante-cinq ans plus tard, Debby MacIntyre se souviendrait, la voix encore nouée :

— J'étais abandonnée. Nous l'étions tous. Nous avions de l'argent, et c'est ce qui nous a sauvés, mais l'argent ne remplace pas l'amour maternel. Nous avons vécu chez les parents de mon père pendant un an et ma mère a passé six mois à l'hôpital psychiatrique de Pennsylvanie.

A sa sortie, Bill acheta une petite maison blanche sur Woodlawn Avenue, à quelques pas de la résidence de ses parents, où les trois petits habitèrent durant six mois. Certes, ils pouvaient rendre visite à leur mère, mais leur présence constante rendait Sheila trop nerveuse. Leurs grands-parents faisaient tout pour leur donner le sentiment d'un foyer serein.

Finalement, ils eurent la possibilité de retourner vivre chez leurs parents, sans pour autant mener une vie de famille normale. Sheila ne parlait jamais de sa propre mère devant ses enfants, ainsi que l'expliquerait Debby :

— Je ne connaissais même pas le nom de ma grand-mère. Et puis, un jour, l'un de mes cousins m'a dit qu'elle s'appelait Mary Cecilia.

Deuxième de sa fratrie, Debby en subit les conséquences durant de nombreuses années :

— Ma sœur était la première petite-fille du côté de mon père et on ne critiquait jamais le moindre de ses actes. Mon frère, quant à lui, était le premier fils, celui qui avait hérité du prénom de ses aïeux,

William Ralph MacIntyre III. Et moi, j'occupais la place typique de

celle du milieu. J'avais besoin de me faire remarquer et j'aurais fait n'importe quoi pour cela. Je désirais plaire à tout prix. Je suis donc devenue celle qui calmait les autres, celle qui s'efforçait de contenter ses parents et ses grands-parents, pour susciter leur amour. Parfois, il fallait que j'insiste afin de capter l'attention, et c'est ainsi que j'ai acquis cette opiniâtreté. Simplement parce que, la plupart du temps, on ne me voyait pas. J'ai dû faire des compromis, sans me laisser abattre, dès mon plus jeune âge.

C'est Bill MacIntyre qui se chargeait des enfants.

Mais, trop petite pour en comprendre la raison, Debby ne voyait qu'une chose : elle avait une mère, mais différente de celles de ses camarades. La sienne était une personne inconsistante et instable, qui se retirait dans sa chambre lorsqu'on la sollicitait trop comme elle le raconterait :

— Je voulais qu'elle m'aime. Je ne comprenais pas qu'elle en était incapable. Quelle triste façon de grandir !

Heureusement, son père était là et elle tenait par-dessus tout à lui plaire :

— J'ai appris à faire tout ce qu'on me disait. Ainsi, je rendrais tout le monde heureux. Je ne devais pas provoquer de colère chez quiconque : cela aurait représenté un échec pour moi.

Dès l'âge de trois ans, Debby adopta des schémas de comportement qui devinrent sa seconde nature.

Elle ne s'interrogeait jamais sur ses propres réactions – même lorsqu'elle atteignit l'âge adulte. Elle se fit une petite place dans le monde et s'y accrocha.

Elle adorait son père et espérait toujours que sa mère parviendrait à l'aimer, car elle ne comprenait pas encore les implications de l'éthylisme et de la toxicomanie.

En effet, outre ses troubles mentaux, Sheila abusait à la fois de l'alcool et des drogues pour soulager sa dépression – même quand on eut découvert l'efficacité du lithium dans ce type de maladie. Elle donna naissance à un dernier fils, Michael, en 1958.

Debby avait alors six ans. Mais cela ne changea rien.

Elle se montrait toujours inapte à assurer son rôle de mère.

Les petits MacIntyre furent tous inscrits dans les meilleures écoles privées de Wilmington, notamment à Tatnall, où Debby étudia durant quinze

ans.

Elle se révéla particulièrement douée pour les activités physiques. Elle participait d'ailleurs aux compétitions de natation à l'échelon de l'État. Petite, c'était une jolie blondinette, au caractère de garçon manqué. Ce trait de personnalité s'estompa toutefois : sa réussite dans le domaine sportif lui avait donné un début d'estime de soi.

Contrairement aux Fahey, les MacIntyre ne connurent jamais la privation et jouirent d'un niveau de vie confortable. Mais ils nourrissaient le même sentiment de devoir cacher ce qui se passait chez eux. Lorsque Sheila buvait ou se droguait, elle perdait la tête et atteignait parfois des états presque comateux.

En décembre 1966, Debby avait seize ans, quand Sheila quitta définitivement le foyer familial. Bill la fit interner en hôpital psychiatrique et, à sa sortie, il lui trouva un appartement à Média, en Pennsylvanie.

Il s'était rendu à l'évidence : son épouse ne pouvait réintégrer la maison tant que les enfants y seraient.

Son psychiatre recommanda qu'elle ait son propre domicile.

En bon catholique, Bill s'était marié pour la vie. Il aimait toujours sa femme avec un dévouement que beaucoup de gens ne s'expliquaient pas. Pour lui, il s'agissait d'un terrible dilemme, mais il choisit de ne plus cohabiter avec elle. Debby résumerait ainsi ces circonstances :

— Ma mère ne supportait pas notre adolescence.

Cela la détruisait et perturbait toute la famille. Alors elle est partie. Mon frère Ralph, de onze mois mon cadet, était en internat depuis la troisième. Quant à ma sœur, je ne la voyais jamais. C'était sa façon de gérer la situation. Je ne sais pas où elle allait, mais elle n'était jamais là. Je suis donc restée seule pour m'occuper de mon petit frère Michael. J'avais seize ans et lui, dix. C'est à moi qu'est revenue la responsabilité de l'élever et de tenir la maison. Et puis j'ai compris que ma mère ne pouvait faire autrement : elle était malade.

Debby MacIntyre rencontra Dave Williams alors qu'elle était en première à Tatnall. C'est un ami qui le lui avait présenté, juste après sa rupture avec son copain d'alors. Quoique assez petit, il possédait beaucoup de charme, avec ses cheveux bruns bouclés. Et surtout, comme Debby l'expliquerait, il lui permettait d'échapper à tout ce qui se passait chez elle :

— Personne ne m'a jamais guidée dans le choix d'un époux ou dans quoi que ce soit d'autre. Ma vie familiale était un enfer. Dave est entré dans

mon existence tel un sauveur. Or, en fait, cette rencontre n'aurait jamais dû avoir de suite. Mais comme mon père le disait toujours, j'étais impressionnable. Plus tard, il m'a confié : « Je savais que ça ne marcherait pas, mais aucun de mes avertissements ne t'aurait convaincue. Tu te montrais si têtue, si déterminée, que tu allais tout faire pour que ça fonctionne. »

Elle fréquentait encore ce garçon lorsqu'elle entra à l'université pour jeunes filles de Mount Vernon, à Washington. Parfois, elle sortait avec d'autres étudiants, mais elle projetait toujours d'épouser Dave.

Debby suivit un cycle de deux ans et obtint son diplôme avec mention. Elle ne voulait cependant pas poursuivre ses études. Elle prit des cours de commerce pendant un an. Puis elle trouva un emploi de réceptionniste dans un cabinet de courtage.

Elle se sentait plus sécurisée par les hommes que par les femmes. Malgré tout, elle savait que son père l'aimait et elle ne lui en voulait pas d'avoir privilégié une épouse si démunie au détriment de ses enfants.

Et à présent, elle se sentait émotionnellement dépendante de Dave : pour lui, elle compterait plus que tout. Elle s'imaginait mariée et devenue, pour la première fois, la personne la plus importante dans l'existence d'un autre.

— Je crois vraiment que j'aimais Dave. Je le lui ai dit. Mais je ne suis pas sûre que je comprenais vraiment la signification de ces mots. Je pensais que j'allais vivre une vie merveilleuse avec mon prince charmant.

Dave termina son second cycle universitaire en 1972 et fut admis en faculté de droit. Debby avait vingt et un ans. Ils s'unirent le 17 juillet de la même année à l'église Saint-Antoine de Wilmington – à l'instant précis où Kay et Tom Capano se mariaient dans le Connecticut. Le père Roberto Balducelli conduisit la cérémonie religieuse.

Le couple passa son premier été chez les parents de Dave. Selon Debby, ce fut « un moment absolument terrible ». Son beau-père souffrait d'alcoolisme et elle eut l'impression d'être replongée dans le vieux cauchemar qu'elle tentait de fuir.

À l'automne, les jeunes mariés s'installèrent à Carlisle, en Pennsylvanie, près de Dickinson Collège où Dave faisait son droit. Debby désirait vraiment reprendre ses études, mais elle n'en eut plus l'occasion. Elle devait travailler pour payer les frais d'inscription de son époux. Pendant un an, elle occupa un poste de secrétaire à Harrisburg, puis fut embauchée comme caissière dans une banque. Elle ne pouvait se mettre en quête d'un emploi offrant des possibilités de carrière, car elle devait retourner à

Wilmington tous les étés, afin que son conjoint puisse effectuer ses stages dans un cabinet juridique.

Le mariage de Debby était loin de correspondre à ses attentes. Il est probable qu'aucune union n'aurait été à la hauteur de ses rêves. Affamée d'amour et d'attention depuis si longtemps, elle avait espéré rencontrer un homme merveilleux qui la vénérerait plus que tout, l'aiderait à prendre son envol et lui accorderait toute son attention. Mais Dave ne répondait pas à ses souhaits : il n'était pas de nature démonstrative. Jamais ils ne se querellaient. Depuis le début, leur relation restait toujours calme et contenue, mais la jeune femme croyait que cela changerait avec le temps.

Finalement, elle se rendit à l'évidence : Dave n'était pas celui qu'elle avait cru épouser. Face à un mari plongé dans ses livres de droit, elle se retrouva seule dans une ville étrangère.

— Il n'avait pas d'amis. Nous ne fréquentions personne, à l'exception de quelques-uns de mes collègues. Nous menions une existence très isolée et je me sentais très seule.

Mais toujours désireuse de plaire et de rendre son entourage heureux, elle assumait pleinement son rôle de compagne, tout en travaillant. Elle tenait sa maison et se mit à la tapisserie pour passer le temps.

Lorsque Dave finit sa première année à Dickinson, ils achetèrent un petit pavillon à Deerhurst, dans un des lotissements construits par Lou Capano. Il s'agissait pour eux d'un investissement : ils comptaient louer cette résidence pendant qu'ils habitaient à Carlisle, puis s'y installer dès que Dave obtiendrait son diplôme. C'est Debby qui en finança l'achat. Et même s'ils n'avaient aucun problème matériel, elle préférait être active plutôt que de rester chez elle.

En 1975, ils emménagèrent donc dans leur maison et Dave prépara l'examen du barreau, qu'il réussit. Il commença à exercer au Delaware en octobre. Sa femme le décrirait comme un « travailleur acharné, concentré et consciencieux à l'excès ».

Debby devait affronter la réalité. Elle avait attribué sa solitude aux études qui accaparaient son mari, mais il lui fallait désormais se rendre à l'évidence.

— Je me rappelle un soir, j'étais assise dans notre salon, seule, et je broyais du noir. Je ne comprenais pas la raison de cet état tellement j'avais fait abstraction de mes désirs. J'avais vingt-six ans. J'essayais de tomber enceinte et je n'y parvenais pas. Je pensais qu'en ayant un enfant, je trouverais le bonheur. Et je n'y arrivais même pas.

Debby retourna à l'université et se sentit mieux.

Elle faisait quelque chose pour elle-même et reprenait un peu le contrôle de sa vie. Elle s'investit dans toutes sortes d'activités bénévoles.

— J'essayais d'occuper le temps et cela a fonctionné pendant un moment. Finalement, ma fille est née. J'étais ravie et Dave s'est révélé le père le plus affectueux du monde – pour elle. Il la comblait d'amour. J'ai alors découvert un aspect de sa personnalité que je ne soupçonnais pas.

Ces nouveaux élans chez Dave éveillèrent en elle un plaisir mitigé. Elle n'avait jamais bénéficié de ce type d'affection et de débordements dont son époux se montrait subitement capable. Au fond d'elle-même, elle demeurait la gamine qui avait tout fait pour rendre les gens heureux, afin qu'ils l'aiment et la remarquent enfin. Et elle se sentait toujours seule.

En dépit de cela, elle sut être une bonne mère, qui s'occupait avec plaisir de sa fille Victoria.

Debby et Dave évoluaient dans deux directions différentes et s'éloignaient de plus en plus l'un de l'autre. Elle étudia l'art, apprit à manier un appareil photo et choyait son bébé. Lorsqu'ils rencontraient des gens, c'étaient d'ordinaire des confrères de Dave et leurs compagnes. Ces dernières étaient toutes séduisantes, drôles et bien éduquées, et bien qu'elle ne se rendît pas compte de son charme, Debby, avec sa silhouette menue et ses cheveux blonds coupés court, n'avait rien à leur envier. Mais elle ne donnait pas non plus l'image d'une femme fatale. Elle tenait en permanence son bébé dans les bras et un paquet de couches à la main. A l'évidence, elle ne cherchait pas à séduire. Elle pensait qu'elle avait échoué dans son mariage, qu'elle n'avait pas su contenter son époux et se considérait comme responsable de son indifférence.

En 1977, Debby avait vingt-sept ans lorsqu'elle rencontra Tom Capano pour la première fois, lors d'une réception au cabinet. Durant sa grossesse, elle fut invitée à un déjeuner que Kay et son conjoint organisaient chez eux à l'automne 1978.

— Nous sommes devenus amis. Nous partageons les mêmes centres d'intérêt et nous avons tous de jeunes enfants. Nous avons formé un groupe qui se retrouvait de plus en plus souvent en dehors du travail.

A cette époque, Debby avait emménagé avec sa famille dans une petite maison, près de celle où elle avait grandi. Malgré ses excès et ses problèmes mentaux, sa mère vivait encore et occupait son propre appartement en Pennsylvanie. Mais elle ne manifestait pas pour autant davantage de sollicitude envers sa deuxième fille. Cette dernière n'entretenait pas non plus

de relations étroites avec sa sœur, et ses frères habitaient trop loin. Elle n'avait personne d'autre que son père à qui confier ses tracas.

Aujourd'hui, Debby ne se rappelle pas avoir ressenti d'attrance particulière pour Tom Capano lorsqu'elle fit sa connaissance. Il semblait très gentil et affable. Cependant, il ne l'impressionna pas davantage que les autres collègues de Dave. Mais ensuite, il commença à lui témoigner une certaine considération et cela fut décisif.

— Je ne vivais pas une union épanouissante. Je ne mesurais pas combien j'étais malheureuse. Ma liaison avec Tom n'a pas été la cause de mon divorce.

Mais il m'apportait quelque chose que je n'avais jamais trouvé dans mon couple. Il faisait attention à moi. Il semblait véritablement se soucier de moi, m'aimer, s'intéresser à moi comme un ami. Et je me sentais très flattée d'autant que mon époux se montrait incapable de tout cela.

A la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, ce groupe d'amis devint encore plus proche :

— Nous étions très affectueux les uns avec les autres, très démonstratifs. Même physiquement.

Nous nous prenions dans les bras, nous nous faisions la bise

— Tom tout autant que nous tous, ni plus ni moins.

Debby appréciait vraiment Tom pour sa drôlerie, son charme et surtout pour la tendresse qu'il affichait à l'égard de Kay et qui laissait croire en ses qualités d'époux vertueux. Mais lors de la fête organisée par le cabinet, le soir du réveillon de 1980, tout changea. Debby se trouvait dans un couloir lorsque Tom la saisit et l'attira dans un cabinet de toilette comme elle le relaterait plus tard :

— Il m'a maintenue contre le lavabo et il m'a dit :

« Je n'arrive plus à me contrôler. Je suis fou amoureux de toi. » « C'est impossible », bredouillai-je.

« Bien sûr que si. Tu es la femme la plus naturelle, la plus aimante, la plus généreuse que j'aie jamais connue. »

Elle regarda Tom en riant et lui dit : « Tu es fou ! »

Cependant, elle désirait tant le croire.

— Je me suis sentie tellement coupable le lendemain matin. Pourtant,

il ne s'était rien passé. En fait, c'est de ma propre réaction que j'avais honte.

Tom téléphona à Debby dans la semaine pour s'excuser. Mais il lui ouvrait aussi un peu plus la porte. Et il continua de la rappeler. Il savait quoi lui dire et comment la flatter.

— Il m'a ferrée. Je crois qu'il recherchait quelqu'un comme moi. Il comprenait tellement bien les femmes vulnérables.

Debby n'eut pas immédiatement de rapports charnels avec Tom, mais elle songeait à lui en permanence. Et si d'aventure elle parvenait à l'oublier un moment, un simple coup de fil de sa part suffisait à la renvoyer à son obsession. Il la complimentait, l'enjôlait de sa voix suave, profonde et persuasive.

Elle savait son mariage en péril. Jusque-là, elle avait vécu en femme résignée. Elle ne s'était jamais autorisée à penser au divorce, et encore moins à l'éventualité d'une liaison.

Debby avait épousé Dave Williams, convaincue que c'était l'homme de sa vie et qu'il lui apporterait protection. Neuf ans plus tard, elle comprenait que son ménage battait de l'aile et il lui faudrait encore longtemps avant de prendre vraiment la mesure de ses attentes irréalistes.

Elle avait désespérément besoin d'être aimée. Elle représentait donc une proie rêvée pour les flatteries et les déclarations ardentes de Tom Capano. L'idée qu'elle ne fût pas la première à jouir d'un tel traitement ne lui traversa pas l'esprit.

— Il me donnait tellement l'impression d'être unique, d'être celle qu'il avait toujours désirée.

Elle se retrouvait en proie à une confusion sentimentale d'autant plus grande qu'elle s'était liée d'amitié avec Kay. Elle la voyait souvent, pour faire de la gymnastique, parler de leur rôle de mère et organiser les activités de leurs enfants. Cependant, si elle se confiait volontiers, Kay se montrait plutôt taciturne et ne parlait jamais de sa vie conjugale.

Debby ignorait donc à quel point Tom et sa compagne s'entendaient bien. Malgré sa culpabilité, accrue par cette complicité entre femmes, elle ne parvenait pas à mettre un terme à cet engrenage.

— Je me sentais terriblement mal d'agir ainsi. Ma conscience me mettait en garde contre une telle immoralité, mais je n'arrivais pas à résister devant tant d'acharnement.

Au bout de cinq mois, Tom finit par convaincre Debby et ils firent

l'amour pour la première fois à la fin mai 1981. Il insista pour que leur liaison demeure secrète : c'était mieux pour tout le monde. Ils se rencontraient régulièrement dans un lieu sordide, digne d'une série B – le motel 6 sur la Route 9. Debby se souviendrait de ces moments :

— Je disais à mon mari que je suivais un cours hebdomadaire à l'université du Delaware, et je rejoignais Tom. En y repensant aujourd'hui, je trouve tout cela très avilissant, mais je l'ai fait. J'ai encore du mal à en parler.

Debby éprouvait encore plus de honte et de regret à l'idée de trahir ainsi la confiance de ses proches.

Elle ne se rendait pas compte de la torture qu'elle s'infligeait. Lorsqu'elle était avec Tom, il lui disait des mots qui apaisaient ses remords et qui la convainquaient de sa valeur et de son droit à être aimée.

Mais dès qu'il la laissait, ses doutes et son sentiment de vide revenaient la hanter.

Elle comprit enfin qu'elle ne pouvait poursuivre cette liaison et elle annonça à Tom son intention de sauver son mariage. Elle ne pouvait envisager aucun avenir avec lui. D'ailleurs, Kay attendait un deuxième bébé. Même si cette nouvelle signifiait que son amant avait encore des relations intimes avec sa femme, Debby n'en conçut pas de contrariété excessive. Elle ne s'était jamais attendue à garder longtemps cet homme à ses côtés. Depuis toujours, elle avait vu les gens entrer et sortir de son existence. Elle se promit de faire davantage d'efforts dans son couple et il lui sembla qu'en donnant un second enfant à Dave, cela les rapprocherait.

Elle tomba enceinte presque aussitôt et ce fut un soulagement. Elle n'avait désormais plus à s'inquiéter des arguments de Tom. Elle continua de voir Kay, pour se promener et discuter, et cette proximité lui paraissait moins difficile à assumer. Surtout, elle essayait d'oublier qu'elle avait trahi à la fois son amie et son mari. Tout était fini.

En février 1982, Kay Capano donna naissance à une seconde fille, Katie. Tom s'extasiait devant ce nourrisson à la peau mate. Quelques mois plus tard, les Williams eurent un garçon blond et joufflu qu'ils baptisèrent Steven. Cependant, cette naissance ne constituait pas la solution à un mariage en décomposition. Rien n'avait changé entre Debby et Dave, et bientôt, elle commença à revoir Tom.

C'est alors que sa famille traversa une série de crises, s'étalant sur dix-huit mois d'affilée. Sa belle-mère eut une attaque, un certain nombre de parents lointains moururent et surtout, Victoria, sa fille de quatre ans, fut atteinte d'une grave affection rénale.

En avril 1983, il fallut procéder à l'ablation d'un rein pour la maintenir en vie. Quelques années après, Debby confierait :

— Cela peut paraître horrible, mais je me sentais presque reconnaissante d'avoir tant de choses à gérer. Cela m'évitait de penser à mes problèmes conjugaux.

En juin de la même année, elle affronta enfin ses sentiments et comprit qu'elle n'aimait pas son mari.

Ils ne se parlaient plus et menaient des existences séparées. Un homme qui ne serait jamais à elle lui disait constamment son amour, tandis que son compagnon de vie n'attribuait apparemment aucune valeur au fait de la côtoyer. Elle essaya d'expliquer ce qu'elle éprouvait à son époux. Il lui répondit qu'elle était manifestement bouleversée et qu'elle avait besoin d'un soutien. Il lui suggéra de consulter un psychiatre.

— J'y ai réfléchi pendant un moment. Et puis, j'y suis allée.

Elle se rendit chez un spécialiste qu'elle avait rencontré au lycée, quand sa mère avait quitté la maison. Et pour la première fois, elle avoua à son père l'échec de son mariage et sa liaison.

— Je ne lui ai pas dit qu'il s'agissait de Tom Capano. Je ne l'ai dit à personne.

Selon le thérapeute, compte tenu de la détérioration de leur relation, mieux valait qu'elle se sépare provisoirement de Dave. Parfois, l'éloignement aide à prendre conscience si l'on s'aime vraiment – ou non.

— J'ai considéré cela comme une situation temporaire. Je ne pensais vraiment pas que ma liaison avec Tom Capano ait un impact sur mon mariage.

Lorsqu'elle proposa une séparation provisoire à Dave, il accepta d'emblée.

— Seulement, il me dit que c'était fini, qu'il ne s'agissait pas d'un essai, mais d'un divorce.

De fait, le mariage de Debby fut définitivement rompu en octobre 1983. Victoria avait presque cinq ans et Steven dix-huit mois.

Tom avait beaucoup soutenu Debby dans sa décision. Il avait su écouter ses inquiétudes et ses craintes, et l'avait rassurée.

— Ce fut un choc de voir tout cela finir si vite.

Mais je n'avais pas peur parce que, financièrement, je pouvais

subvenir à mes besoins et à ceux de mes enfants. Émotionnellement, j'étais épaulée par ma famille. Et je voyais en Tom Capano un homme qui tenait à moi et à qui je pouvais parler. Certes, je ne pouvais espérer qu'il m'épouserait et jamais je n'ai envisagé cette possibilité. Mais je savais que je m'en sortirais.

Peu après son divorce, Dave se remaria avec sa secrétaire, également prénommée Debbie. Pour éviter toute confusion, sa première femme reprit son nom de jeune fille et entreprit de chercher un endroit où loger avec ses deux enfants. Il lui fallait aussi trouver une façon de vivre le reste de ses jours. Elle n'imputa jamais à Tom l'échec de son union. Elle éprouvait simplement de la gratitude à l'idée d'avoir rencontré quelqu'un d'aussi gentil, qui avait pris sa défense avec passion – et auprès de qui elle s'estimait à la fois précieuse et aimée.

CHAPITRE 6

Anne-Marie Fahey acheva ses études secondaires au lycée de Brandywine en 1984. Cette année-là, elle passa l'été en compagnie de son amie Beth Barnes à Bethany Beach, sur les côtes du Delaware. Elles avaient trouvé des emplois saisonniers et leur jeunesse leur permettait de dormir assez peu, comme le relaterait Beth :

— Nous faisions la fête toute la nuit et le matin, nous retournions travailler. Je crois que ce fut la période la plus heureuse dans l'existence d'Annie.

Sans doute avait-elle raison. Devenue majeure, Anne-Marie était parvenue à se sortir d'une enfance tumultueuse. La perspective d'aller à l'université la remplissait d'enthousiasme. Pour la première fois, elle pouvait vivre comme les autres filles de son âge.

Elle était libre de s'amuser follement, tout en conservant une certaine innocence. Elle adorait aller à la plage, se faire bronzer et se sentir délestée de trop lourdes responsabilités.

A l'automne, elle s'installa à Dover, pour étudier les relations internationales à Wesley Collège. Située dans une cité bien moins imposante que sa ville natale, sa faculté était petite et accueillante. Elle voyait beaucoup moins ses frères et sœur. Si elle conservait avec eux des contacts téléphoniques réguliers, les soixante-dix kilomètres qui la séparaient de Wilmington rendaient leurs visites plus difficiles.

Mais elle avait mûri et pouvait plus aisément se passer de leur soutien. Désormais, l'oisillon de la famille volait de ses propres ailes.

Anne-Marie avait obtenu des prêts étudiants, ainsi qu'une bourse pour faire partie de l'équipe de hockey. Mais cela ne suffisait pas. Pour augmenter ses revenus, elle se trouvait des emplois à temps plein ou partiel, et en cumulait parfois plusieurs : vendeuse dans un centre commercial, serveuse dans un bar ou assistante dans un cabinet dentaire.

Elle occupait une chambre dans un dortoir de l'université. Une de ses camarades d'alors dirait plus tard, à son sujet :

— Je me souviens très bien d'elle. J'enviais sa popularité. Tout le monde semblait l'apprécier. Je la revois encore, en train de courir, de rire et de crier dans les couloirs. Elle était sportive, pleine d'entrain, vive et très sociable. Elle avait beaucoup d'amis. Je me rappelle qu'elle souriait tout le temps.

Certes, Anne-Marie se sentait heureuse à Wesley.

Mais lorsqu'elle traversait des moments d'angoisse et d'abattement, personne n'en savait rien, à l'exception de ses intimes. Depuis longtemps, elle était passée maître dans l'art de dissimuler ses tourments derrière un masque rieur. Grâce à son autonomie financière, elle obtint son diplôme.

Son père vécut encore un moment à Newark avec son fils Brian, puis il emménagea chez Kevin et Robert. Sa santé se détériorait. Ses années d'alcoolisme l'avaient fait vieillir prématurément et son cœur en subissait les conséquences. On lui avait aussi découvert une leucémie. De son côté, Anne-Marie avait réussi à faire un peu la paix avec lui.

Comme sa sœur Kathleen, elle n'oublia jamais le mal qu'il avait causé, mais son éloignement et son indépendance matérielle l'avaient aidée à prendre le recul nécessaire au pardon.

Or, le soir du 24 mars 1986, en rentrant chez lui, Robert Fahey Junior trouva son père mort, étendu sur le sol. A l'âge de soixante-quatre ans, onze ans après la disparition de sa femme, il avait succombé à une crise cardiaque. Désormais orpheline de ses deux parents, Anne-Marie se retrouvait assaillie par de terribles souvenirs, qui ravivaient la douleur et le tumulte émotionnel de cette vie familiale ravagée par l'alcoolisme. Elle avait refoulé ces images pendant si longtemps, qu'elles s'étaient presque effacées de sa mémoire. A présent, elles rejaillissaient de son subconscient, marquant le début d'une période très difficile de son existence.

A la fin octobre 1986, Anne-Marie avait vingt et un ans et souhaitait obtenir son diplôme de deuxième cycle. Elle s'inscrivit donc à l'université du Delaware.

Mais elle supporta très mal ce changement de cadre : il s'agissait d'un établissement dix fois plus grand que Wesley Collège. Peut-être aussi que toutes les douloureuses expériences, accumulées au cours de sa jeunesse avaient fini par miner ses résistances et ses défenses.

Ce premier semestre se révéla particulièrement pénible. Elle se sentait très isolée et sombra dans une dépression nerveuse. Elle parvenait de moins en moins à refléter cette perpétuelle image de bonheur.

Elle cessa d'aller en cours et se retrouva totalement désespérée et comme paralysée, au moment des vacances de Noël.

Elle abandonna donc ses études et emménagea avec Brian, dans la maison qu'il avait achetée sur Van Buren Street. Cette neurasthénie dura environ six mois et elle entreprit une psychothérapie pour se sortir de ce trou noir.

Malgré tout, au plus profond de son être, elle conservait une force intérieure qui lui permettait de refaire surface dans les moments de désespoir. Et elle remerciait sa grand-mère Nan, dont le soutien infaillible la dissuadait d'abdiquer devant les épreuves de la vie.

Progressivement, elle remonta la pente. Elle se rendit compte que Wesley Collège lui manquait et décida de s'installer à Dover avec des amies. Ses frères et sa sœur s'inquiétaient de ce choix, car il ne reposait sur aucun projet concret à court terme. En effet, elle ne semblait envisager ni de reprendre ses études ni de se trouver un emploi.

Anne-Marie mit quelque temps à se ressaisir et au grand soulagement de ses frères et sœur, fut embauchée comme serveuse. Elle s'inscrivit aussi au cursus de deuxième cycle, récemment instauré à Wesley une décision fort sage, même si elle dut payer elle-même ses études et échelonner ses unités de valeur sur une période plus longue qu'un étudiant moyen pour obtenir son diplôme.

Annie avait le don de l'amitié. Outre ses nouvelles relations à l'université, elle restait toujours proche de Beth Barnes et de Jennifer Bartels, qu'elle avait connues en primaire, ainsi que de Jackie Binnersley, rencontrée au collège et qui la considérait comme sa meilleure amie. Durant cet été 1991, elle passa avec cette dernière de merveilleuses vacances au cap Cod, à rire et à partager ses soucis comme ses espoirs. De retour au Delaware, elle se lia avec une jeune femme du nom de Kim Horstman et entretenait également une grande complicité avec Ginny Columbus dont elle fréquentait le frère Paul, son premier véritable petit copain. Ces quatre jeunes filles — Beth, Jackie, Kim et Ginny — conserveraient toujours une place prépondérante au sein de son cercle d'intimes.

Cependant, malgré ses nombreuses connivences, elle ne se confiait vraiment qu'à très peu de personnes. Tous ceux qui croyaient la connaître auraient été surpris de découvrir à quel point elle s'abritait derrière un mur invisible et impénétrable.

L'un de ses professeurs était intervenu pour faciliter sa réadmission à Wesley. Il était marié à une Européenne, qui vivait à l'étranger. Anne-Marie possédait de réels talents linguistiques et parlait couramment l'espagnol, et

lorsqu'elle lui confia son envie de faire un stage en Espagne, il l'aida à réaliser ce projet et lui trouva une famille d'accueil.

Brian fit part à Annie de son inquiétude vis-à-vis de cet enseignant, qu'il soupçonnait de nourrir envers elle un intérêt dépassant son simple statut de tuteur. Il avait vu juste. Il avertit sa sœur des dangers d'une liaison avec un homme marié et elle se contenta de sourire. N'avait-il donc pas confiance dans son bon sens ? Après avoir si souvent travaillé dans des bars, elle savait reconnaître quelqu'un qui lui faisait des avances et les repousser si nécessaire.

Elle admit qu'en effet, l'individu en question avait abordé le sujet et qu'il avait réagi avec tact face à son refus catégorique.

Elle passa un séjour très agréable en Espagne ai lui permit de prendre de la distance vis-à-vis de sa propre vie. Par la suite, elle espéra toujours y retourner un jour. Elle recherchait en permanence des gens avec qui converser en espagnol et ponctuait ses propos de termes hispaniques.

De retour à Dover, revigorée et plus sereine, elle obtint son diplôme en sciences politiques le 9 mai 1992. Elle séjourna ensuite quelque temps chez les Columbus, qui la considéraient comme leur propre fille. Ginny et elle s'adoraient. Paul était devenu ingénieur en aéronautique et pilote, et il travaillait maintenant à Denver. Malgré leur rupture après trois années passées ensemble, ils s'étaient quittés en bons termes et demeuraient amis.

Annie avait été embauchée comme serveuse chez Friday's, à Wilmington et continuait cependant à chercher un poste correspondant à sa formation. Un ancien camarade de Wesley lui suggéra alors de poser sa candidature pour un stage au sein d'un organisme fédéral à Washington, où elle pourrait enfin mettre à profit son espagnol en traduisant des documents. Son contrat était d'une durée de quatre mois seulement, mais cette expérience lui permettrait de voir de près le fonctionnement du gouvernement.

Pour une jeune femme, cela paraissait à la fois excitant et impressionnant de se retrouver ainsi dans la capitale. Comme elle ne connaissait personne en ville, Anne-Marie consulta les petites annonces et prit un appartement en colocation avec une fille du même âge qu'elle. Le week-end, elle retournait travailler chez Friday's, à deux heures de route de Washington. Personne à Wilmington ne soupçonnait combien elle redoutait le changement et supportait mal d'être éloignée de ses proches. Mais elle possédait une force exceptionnelle. D'autres auraient hésité à s'aventurer ainsi, seules, dans une métropole inconnue. Elle avait eu ce courage et vivait à présent entourée d'étrangers, avec lesquels elle s'entendait bien. Elle avait appris à s'adapter à toute situation, même si, au fond, elle n'aspirait qu'à une chose : vivre enfin dans un foyer stable.

A l'expiration de son contrat, elle réfléchit à ses projets professionnels. Elle avait des accointances dans le milieu politique du Delaware, notamment Ed et Bud Freely, et apprit qu'un des députés de l'État, Tom Carper, proposait un poste dans son bureau de Washington. Elle s'y présenta et fut engagée comme réceptionniste.

Annie se révéla une employée idéale : travailleuse, intelligente, méticuleuse, toujours souriante et pleine de charme. Carper se montrait très impressionné par ses compétences. Mais au bout de trois ou quatre mois, il annonça son intention de se présenter comme gouverneur du Delaware et de quitter la capitale.

Fort heureusement, il décida de s'installer à Wilmington et embaucha Anne-Marie pour participer à sa campagne. C'était à la fin de l'automne 1992 et elle avait vingt-six ans. Elle travailla avec enthousiasme.

Chargée de l'accueil, du courrier et du téléphone, elle effectuait les tâches les plus ingrates sans rechigner.

Mais cela constituait une des manières de gagner l'estime de ses collègues.

Une autre façon de se faire respecter dans cet univers consistait à se tenir au courant de toutes les rumeurs, stratégies et informations internes. Si l'on savait transmettre ces renseignements à qui de droit, on pouvait gravir les échelons rapidement. Mais pénétrer dans les cercles influents prenait du temps, surtout pour une femme. Les bureaux politiques accueillaient les jeunes à bras ouverts, uniquement pour leur puissance de travail, mais on ne leur confiait rien de vraiment important.

Néanmoins, Anne-Marie vécut cette période agréablement. Elle était de retour dans sa ville et sa fonction l'intéressait. Jeune et jolie, elle se retrouvait au centre d'un tourbillon d'activités. Elle espérait aussi que, s'il était élu, Tom Carper lui offrirait une place au sein de son équipe.

Son amie d'enfance Jackie Binnersley, qui avait acheté une maison sur North Clayton Street, l'invita à habiter avec elle et sa camarade Bronwyn Puller.

Comme Annie s'entendit immédiatement avec cette dernière, elle accepta cette proposition. Elle emménagea juste avant Noël 1992. A présent qu'elle ne partageait plus son appartement avec des inconnues, rencontrées au travers d'annonces, elle se sentait vraiment chez elle. Jackie la décrirait en ces termes :

— Anne-Marie ne manifestait aucune forme de timidité. C'était une

personne très drôle. Nous avons dormi plusieurs fois dans le même lit pendant notre enfance et nous nous sentions très proches. Elle me parlait toujours de ses problèmes. Elle avait changé depuis le lycée. Elle était devenue très singulière, très propre, très organisée. Lorsqu'elle s'est installée avec nous, j'ai été vraiment surprise par ses manies bizarres. Comme à l'hôtel, elle préparait son lit pour la nuit et posait un chocolat sur son oreiller. Et elle talquait ses draps. Son premier geste en se levant consistait à recouvrir son lit. Elle allait jusqu'à nettoyer les plinthes.

C'est de sa grand-mère qu'Annie avait appris à tenir une maison, et un mois avant son emménagement avec Jackie et Bronwyn, Nan était morte. Elle venait de perdre celle qui avait remplacé sa mère et cet événement revêtit pour elle un caractère très angoissant. Longtemps après, elle écrivit dans son journal :

Nan est décédée le 2 novembre 1992. Ce fut le moment le plus tragique de ma vie. J'avais toujours cru ma grand-mère éternelle. Elle était l'adulte la plus fiable, stable et sensée de mon existence. Une partie de moi est morte avec elle. Je me sens encore comme engourdie. La Terre est privée d'un peu de son bonheur, mais les deux se réjouissent de son arrivée.

Personne ne mesura combien Annie souffrit de cette absence. Machinalement, elle composait le numéro de Nan et ne se rendait compte de son erreur qu'après coup, lorsqu'elle n'obtenait pas de réponse.

Tom Carper fut élu gouverneur du Delaware en 1992 et prit ses fonctions en janvier 1993. Anne-Marie fut engagée à son bureau, à Wilmington, en tant que secrétaire chargée du planning. Ce travail très stimulant convenait parfaitement à une jeune femme comme elle, qui savait gérer des dizaines de détails en même temps, tout en recevant les visiteurs avec un sourire radieux.

L'avenir semblait prometteur, mais les fantômes de son passé l'obsédaient, surtout depuis la disparition de sa grand-mère. Elle se sentait vulnérable et triste.

Quelque part, elle était encore la petite fille orpheline de mère et tourmentée par son père qui la traitait d'incapable, de laideron et d'obèse. Et même si cela ne correspondait en rien à la réalité, c'est ainsi qu'elle se voyait. Elle se mit à tout nettoyer de manière obsessionnelle, comme s'il s'agissait d'une façon de maîtriser son existence et le monde qui l'entourait.

Elle essayait aussi de contrôler son appétit, car elle se croyait trop grosse. Or, son poids de 63 kilos correspondait à l'idéal pour une taille de 1,75 mètre.

Mais maintenir un ordre rigide autour d'elle et résister à ses envies de manger l'aidait à endiguer les vagues de panique qui s'abattaient parfois sur elle.

Elle ne montrait son mal de vivre à personne. Mais elle admettait son besoin d'aide. Elle trouva un psychologue, nommé Bob Conner, qui l'écoutait, l'acceptait et la comprenait. Peu à peu, elle commença à progresser. Au bout de cinq mois, elle se moquait gentiment de lui, sous prétexte qu'il était un peu enrobé et qu'il l'incitait à manger.

Après une enfance de privation et de désespoir, Anne-Marie assumait à présent une fonction intéressante au bureau du gouverneur et son existence réunissait toutes les conditions propices au bonheur.

Son seul ennemi véritable était l'image qu'elle entretenait d'elle-même. Cependant, elle se rendait désormais compte qu'il s'agissait d'une vision déformée.

Il ne tenait qu'à elle de la modifier. Si elle arrivait à s'apprécier comme les autres le faisaient, tout irait pour le mieux.

CHAPITRE 7

Au cours des années quatre-vingt, Tom Capano se fit une place de plus en plus établie au sein du monde politique et financier du Delaware. Malgré sa liaison avec l'ancienne belle-fille d'un fondateur du cabinet, il demeura huit ans chez Morris, James, Hitchens & Williams. Du reste, Debby MacIntyre et lui avaient convenu, pour ne blesser personne, de ne pas attirer le moindre soupçon sur la véritable nature de leurs rapports, et il conservait la certitude que personne n'était au courant.

Au début, Debby n'imaginait pas une relation aussi durable. Tout avait commencé au milieu de l'année 1982 ; ensuite, il y avait eu une parenthèse jusqu'à la fin 1983 ; et à présent, ils se revoyaient régulièrement. Ils se téléphonaient quotidiennement, souvent plusieurs fois par jour, et se voyaient un soir par semaine, le mercredi, quand les enfants de Debby étaient chez leur père. A cette époque, elle aurait bien été incapable de dire si elle aimait vraiment Tom. D'ailleurs, elle évitait de se poser la question, même si, au plus profond d'elle-même, elle admettait qu'elle dépendait émotionnellement de lui. Cela paraissait très naturel : il se montrait attentionné à son égard comme personne avant lui.

Bien qu'elle n'envisageât pas d'avenir avec son amant, elle reçut tout de même un choc en apprenant que Kay était enceinte pour la troisième fois.

— J'étais très contrariée, dirait-elle. Je ne voulais pas d'autre enfant et je supposais que lui non plus.

Debby avait parfois interrogé Tom sur ses relations sexuelles avec son épouse. Elle ne comprenait pas qu'il pût entretenir avec elle-même un lien si intime, tout en restant physiquement proche de sa femme.

— Pour moi, les rapports charnels représentaient une expression de l'amour unissant deux êtres. Mais lui n'était pas du même avis ; il m'a dit que le sexe ressemblait quelquefois à du sport !

Elle avait pris ces paroles comme un point de vue purement théorique et s'était convaincue que la vie conjugale de son amant n'impliquait plus rien d'érotique – jusqu'à l'annonce de la grossesse de Kay.

Tom, quant à lui, exultait et annonça avec fierté, au père Balducelli de l'église Saint-Antoine, la naissance de sa troisième fille, Jenny, en novembre 1983, un mois seulement après le divorce de Debby. Moins de deux ans plus tard, en août 1985, Kay mit au monde leur quatrième enfant, Alexandra. Son époux ne se plaignait pas de cette absence de descendant mâle et disait de ses filles qu'elles représentaient « la chose la plus importante de sa vie – et de très loin ».

Si la troisième grossesse de Kay avait chagriné Debby, la quatrième la bouleversa.

— Tom m'a dit qu'il ne pouvait s'arrêter sur un nombre impair. Il lui fallait un quatrième enfant. Il ne voyait pas pourquoi cela me blessait.

Sur les photos, il tenait toujours une de ses fillettes dans les bras. Elles étaient toutes ravissantes, avec leurs visages angéliques et leurs grands yeux marron.

Depuis sa séparation, Debby ne participait plus aux soirées organisées par les membres du cabinet juridique. Elle continuait cependant de voir Kay, qu'elle appréciait et admirait vraiment. Ensemble, elles n'évoquaient jamais Tom. L'épouse de ce dernier ne parlait pas de sa vie privée, et naturellement, Debby évitait désormais d'aborder ce sujet, puisqu'il se résumait à sa liaison. Dans son esprit, elle avait dissocié son amant et le mari de son amie. L'avocat lui était devenu tellement essentiel qu'elle ne pouvait pas le quitter. En réalité, il ne lui consacrait qu'une partie très réduite de son temps. Et lorsqu'elle se sentait coupable, elle se raisonnait en se disant qu'après tout, elle ne causait aucun tort à son épouse. Celle-ci portait le nom de Tom, lui avait donné des enfants, partageait son existence. Debby était celle qui demeurait dans l'ombre.

Elle prit des dizaines de photographies de ses enfants et de ceux de Kay, chez elles et à Stone Harbor, sur la côte, où les deux familles possédaient des résidences secondaires. Parfois, elle se sentait en porte-à-faux en voyant tous ces petits réunis sur la plage, en train de jouer ou de se faire des câlins.

Il arrivait que Debby croise le regard froid de Marguerite Capano, qui la dévisageait sans aménité.

Cependant, malgré sa gêne, elle restait persuadée que personne ne savait rien. Tom lui répétait sans cesse que tout allait bien, qu'il n'y avait rien à regretter, qu'ils étaient là l'un pour l'autre. En quoi cela pouvait-il blesser quiconque ?

Fin 1984, Tom accepta un poste de conseiller juridique pour la ville de Wilmington. Cela signifiait une importante baisse de salaire, par rapport à

celui qu'il percevait au sein du cabinet. Plus tard, il expliquerait, sur un ton amer :

— J'ai fait le chemin à l'envers. Normalement, les gens commencent par le secteur public, puis trouvent une place dans le privé. Moi, j'étais déjà associé chez Morris, James, Hitchens & Williams et j'ai quitté cet emploi pour travailler dans les services municipaux.

Sa nouvelle fonction n'avait rien de passionnant.

Il dirigeait le département juridique local et supervisait une vingtaine d'avocats et d'employés administratifs. Son bureau était chargé de représenter le ministère public au tribunal de Wilmington et d'assurer la défense de la municipalité lorsqu'elle était mise en cause. La plupart des affaires se résumaient à de simples infractions, mais Tom essayait de plaider à la cour quelques fois par mois, « juste pour le plaisir ».

Il projetait de rester à ce poste deux ans, puis de réintégrer son ancien cabinet. Il avait toujours eu un penchant pour le service public et s'intéressait à la scène politique de Wilmington et du Delaware. Il s'y était d'ailleurs engagé, même s'il n'envisageait pas d'y faire carrière, notamment en participant à la campagne du maire Dan Frawley en 1984. Deux ans plus tard, ce dernier lui proposa de devenir chef du personnel municipal, un poste qui l'amena à diriger tous les services locaux : police, pompiers, travaux publics, aménagement du territoire.

Même si sa fonction le dotait d'un immense pouvoir et lui apportait le respect de ses concitoyens, ainsi qu'une certaine notoriété médiatique, son salaire demeurait bien inférieur à ses précédents revenus. Néanmoins, il promit de rester aux côtés du maire durant deux ans. Son rôle dépassait celui d'un simple administrateur. Frawley avait tendance à se montrer impulsif lorsqu'il était en colère ou éméché.

Dans ces cas, à grand renfort de tact et de maîtrise de soi, Tom désamorçait les situations explosives.

A l'époque, la politique constituait un sujet brûlant, et les hommes se réunissaient dans les bars les plus fameux de Wilmington pour débattre de la gestion de la ville, dans la fumée des cigares et les émanations de bière ou de whisky. Tom s'y sentait chez lui. Il paraissait tout avoir : une épouse charmante, quatre filles, une superbe résidence, une place prédominante dans sa paroisse – où il militait pour la défense de la jeunesse, des personnes âgées et des pauvres – et une position influente au sein du conseil municipal. Lors de la fête de la Saint-Antoine, il pouvait à peine faire un pas dans la foule sans être abordé ou sollicité. Il portait à présent une barbe courte et des lunettes, qui lui donnaient une allure professorale.

Kay travaillait comme infirmière de ville pour un groupe de pédiatres, ce qui déplaisait un peu à son époux. Leur maison n'était pas aussi bien tenue qu'il l'aurait souhaité et il détestait le désordre. Il aurait préféré qu'elle prenne exemple sur sa mère et qu'elle se cantonne à ses devoirs de mère et de ménagère.

Lorsque ses filles grandirent, elles furent inscrites à l'école catholique. Les trois cadettes excellaient dans les sports et leur père s'était fixé comme règle de venir les voir, ne serait-ce qu'un instant, chaque fois qu'elles disputaient un match. Par ailleurs, Marguerite comptait toujours sur lui pour gérer ses affaires financières et son plus jeune frère posait d'innombrables problèmes.

Gerry, le petit dernier, était entré au collège dans les années soixante-dix, quand les lycéens ne s'adonnaient plus aux plaisirs de l'alcool, mais à ceux de la marijuana et de maintes autres substances, auxquelles il avait goûté. Il avait perdu son père en pleine puberté et sa mère se retrouvait totalement démunie face à lui.

Au lycée, il avait avoué qu'il prenait de la drogue.

Mais Tom s'était rendu compte que sa toxicomanie avait commencé dès la quatrième ou la troisième et personne dans sa famille ne soupçonnait qu'il consommait des produits aussi dangereux que la cocaïne, les amphétamines ou le LSD. L'adorable poupon aux longues boucles blondes menaçait de mal tourner.

Il n'aimait pas les études, mais ses frères usèrent de leurs relations et persuadèrent les prêtres d'Archmere de l'accepter dans leur établissement. Pour Tom, il s'agissait d'une mauvaise idée, car le niveau de cette école était bien trop élevé, comme il le confirmerait ultérieurement :

— Il s'est fait renvoyer pour un problème de drogue. Alors j'ai engagé le meilleur avocat pénal de la ville et il a comparu devant le tribunal pour mineurs. Nous espérions l'indulgence de la cour, car il n'y avait pas récidive. Mais à notre grand désarroi, il est tombé sur un juge étrange, qui n'a pas tenu compte de cet argument et l'a condamné à intégrer Ferris School.

Marguerite fut horrifiée à l'idée de voir son fils enfermé dans une maison de correction et supplia Tom d'intervenir. Ce dernier parvint à lui éviter cette sentence en acceptant de lui faire suivre une psychothérapie intensive. C'est Tom qui le conduisit à ses rendez-vous, même si cela devait lui faire perdre un temps précieux.

Les trois aînés s'employèrent à aider leur benjamin. Louie se rendit en Nouvelle-Angleterre afin de trouver un pensionnat pour adolescents en

difficulté, mais Gerry refusa toutes les propositions qu'il lui soumit. Finalement, on dénicha une université près de Boca Raton, aux critères d'admission extrêmement laxistes, où Gerry resta deux ans, sans témoigner de réel intérêt pour sa scolarité.

Malgré les fréquentes visites de Joey, qui l'impressionnait par sa force physique, il abandonna ses études. Puis Louie et Joey lui offrirent une place au sein de l'entreprise familiale, dans l'espoir qu'il mûrirait et s'investirait un peu dans l'affaire fondée par leur père. Cette tentative se révéla hasardeuse. Ils s'aperçurent vite que cela ne fonctionnerait pas, mais ne capitulèrent pas. Après tout, Gerry appartenait à leur clan.

Au cours des années quatre-vingt, l'existence de Tom Capano devint de plus en plus chargée. Il devait faire face à un travail exigeant, entretenir une famille nombreuse et participer à toutes sortes de comités.

Sans oublier Debby. Leur liaison ne se résumait pas à d'intenses rapports charnels. Il lui prodiguait aussi des conseils pour sa vie professionnelle et familiale.

Il s'était toujours entendu avec les femmes et se prévalait de comprendre leur vulnérabilité et leur fragilité. Il avait dû soutenir sa mère, puis prendre soin de son épouse et de ses filles. Il s'efforçait de témoigner une considération sans faille à toutes celles qu'il rencontrait dans son travail, et savait toujours les écouter et les reconforter, en cas de problème. Il possédait un don instinctif pour déceler, derrière un sourire radieux, l'affliction d'une jolie femme, et pour pénétrer dans les recoins les plus cachés de son cœur.

En septembre 1985, Debby acheta une splendide bâtisse ancienne en stuc sur la Delaware Avenue, que l'on surnommait la Petite Maison Blanche. Elle s'y installa avec sa fille et son fils, respectivement âgés de six ans et de deux ans et demi. Elle avait toujours montré un talent particulier pour la décoration et sut créer un décor douillet et élégant, avec les belles antiquités que ses grands-parents lui avaient laissées.

Située à proximité de la résidence de Tom et de certains amis communs, cette demeure était dissimulée par de grands arbres et des taillis. De la sorte, en dépit des risques, son amant pouvait venir sans être vu. Il trouvait dans sa maison un havre de paix comme il le disait –, où il échappait un instant aux perpétuelles sollicitations dont il faisait l'objet.

Dans son premier véritable foyer, elle entreprit de se construire une vie. Grâce à son héritage, elle n'avait pas besoin de travailler, mais elle ne s'imaginait guère passer ses journées dans l'oisiveté ou occuper son temps à des d'activités stériles. Elle opta d'abord pour le bénévolat, car elle n'était pas sûre de trouver un emploi rémunéré, n'ayant jamais obtenu de licence ni

exercé son métier de secrétaire depuis très longtemps.

Quelque temps plus tard, une amie lui proposa un poste à Tatnall, l'établissement privé où elle avait accompli une bonne partie de sa scolarité. En effet, on y créait un service de garde d'enfants et Debby possédait les compétences requises.

— J'ai répondu : « Bien sûr ! » Je pouvais emmener mes enfants avec moi, parce qu'ils iraient en classe là-bas et je ne devais y travailler que les jours d'école. Je remplissais une fonction assez facile, payée 5 dollars de l'heure. Mais au moins, c'était un vrai emploi, et cela me convenait.

Pourtant, Debby traversait une période difficile. Sa situation de mère divorcée lui était rappelée en permanence par tous ces couples qui partageaient la responsabilité d'élever leurs enfants. S'il se posait un problème d'horaires, elle accordait toujours la priorité à ses petits :

— Je crois que la plupart des mères agissent ainsi.

Et je me sentais très coupable de cette liaison avec Tom Capano, dont j'étais tombée amoureuse.

Elle n'aurait jamais imaginé que cela se produirait, mais elle était prisonnière du piège sentimental où tant de femmes s'étaient précipitées avant elle. Et, peu aguerrie à l'art de l'amour, elle ne se doutait pas qu'elle s'investirait aussi totalement dans cette aventure.

Elle et Tom continuaient de se montrer très discrets. Elle vivait seule avec ses enfants, mais elle ne lui avait jamais permis de venir chez elle en leur présence. Elle passait la plupart de ses soirées sans lui.

Cependant, leurs conversations quotidiennes au téléphone lui donnaient l'impression de faire partie de sa vie. Ils se parlaient de tout ce qui leur semblait essentiel. Elle se confiait entièrement à lui et croyait qu'il faisait de même. Elle expliquerait plus tard :

— Nous nous voyions lors de réceptions. Nous ne pouvions nous afficher ensemble, mais ce n'était pas grave. Nous partagions un secret. Je savais qu'en dehors de Kay, j'étais la seule à qui il tenait. Et cela signifiait beaucoup pour moi.

Tom avait un caractère lunatique. Debby s'en était rendu compte et essayait toujours de se montrer accommodante, pour ne pas le contrarier – comme elle l'avait toujours fait avec les hommes importants de son existence :

— Je ne faisais pas de vagues. Je voulais lui faire plaisir, parce que je

désirais qu'il me complimente et qu'il m'aime. Pour moi, c'était normal. J'avais tellement peur qu'il me quitte si je le mettais en colère.

L'époque où il lui faisait une cour assidue était révolue depuis longtemps. Dès l'instant où elle eut succombé, il fut certain qu'elle resterait toujours là, à l'attendre. Il pouvait se montrer très critique et lorsque Debby énonçait une idée qui lui déplaisait, il la fusillait du regard en lançant :

— C'est stupide. Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

Elle décrivait ainsi ses propres réactions :

— Lorsque cela arrivait, je notais mentalement ce que je ne devais plus dire. Je pensais : « Ne parle plus jamais de cela ou n'emploie plus ce ton, du moins pas devant lui. »

Et tant de sujets semblaient énerver ou contrarier Tom !

Malgré certains intérêts communs, Debby et lui étaient très différents. Elle venait d'une famille riche, établie depuis des générations et acceptée dans la société ; lui était fils d'un immigrant ayant fait fortune. Il aspirait au statut auquel les MacIntyre avaient si facilement accédé ; elle savait combien ce prestige ne constituait pas un gage de bonheur.

Elle lui achetait des cadeaux assez modestes un disque ou un livre, mais qu'elle avait choisis avec soin, spécialement pour lui. De son côté, il lui offrait des appareils ménagers, comme des mixeurs, arguant qu'elle possédait déjà tout et que rien ne lui manquait.

Mais ces divergences n'entravaient pas leur ardente entente charnelle. Dans ce domaine, elle s'efforçait également de le satisfaire, tant elle redoutait qu'il la quitte. Elle accepta d'installer un grand miroir devant son lit et dissimulait dans un lieu sûr tous les gadgets et vidéos érotiques qui semblaient le stimuler. Elle parvenait à faire abstraction de sa comparaison entre le sexe et le sport. Il se montrait trop tendre et trop gentil : elle ne pouvait imaginer qu'il la considérât seulement comme une performance de plus.

Sheila MacIntyre, qui avait atteint la soixantaine, souffrait toujours de névrose et de dépendance, et elle subsistait grâce à son mari, qui pouvait davantage s'occuper d'elle à présent que ses enfants étaient devenus adultes.

Mais ce fut lui qui partit le premier, terrassé par une crise cardiaque, le 7 septembre 1987, à l'âge de soixante-quatre ans. Il avait été un merveilleux grand-père pour Victoria et Steve. Debby lui avait depuis longtemps pardonné son dévouement trop exclusif à l'égard d'une épouse qu'il chérissait, mais avec qui il ne pouvait pas vivre. Désormais, comme ses frères habitaient trop loin, c'était à elle et à sa sœur de prendre Sheila en

charge.

Elles l'installèrent donc dans un appartement à Wilmington et organisèrent une permanence d'infirmières. Il leur était difficile d'aimer une mère qui ne s'était jamais souciée de ses enfants. Mais au moins, Debby avait fait la paix avec elle et avait accepté son incapacité d'aimer ses filles et ses fils ou de partager un foyer avec eux. Paradoxalement, Sheila paraissait apprécier ses petits-enfants et ces derniers adoraient lui rendre visite.

La veille de la fête des Mères, en 1988, Debby lui téléphona plusieurs fois. Elle savait que son infirmière avait pris un jour de congé. N'obtenant pas de réponse, elle se dit que sa mère s'était couchée tôt et n'avait pas entendu la sonnerie.

Le lendemain, elle lui acheta un bouquet de fleurs et se rendit chez elle, en compagnie de Victoria et Steve. Sa sœur ne viendrait assurément pas, car c'était son anniversaire. Elle raconterait plus tard :

— Les enfants étaient si excités. Ils ont couru devant moi et monté les escaliers quatre à quatre. Ils étaient trop petits pour comprendre pourquoi elle ne leur parlait pas.

En entrant, Debby trouva sa mère habillée, étendue en travers de son lit, les yeux grands ouverts. Son corps paraissait inerte. Elle sut immédiatement que sa mère était morte. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule.

Elle appela Tom chez lui, soulagée d'entendre sa voix. Elle ne sut jamais quelle excuse il donna pour expliquer son brusque départ, en pleine réunion familiale. Mais il la rejoignit aussitôt.

— Il a accouru aussi vite qu'il l'a pu. Il est monté, a examiné ma mère, puis il est redescendu pour m'annoncer qu'elle s'était éteinte. C'est Tom qui lui a fermé les yeux.

Il s'arrangea pour faire constater le décès par un policier. Puis il appela un entrepreneur des pompes funèbres, pour emmener le corps. Cela prit des heures, et il resta tout ce temps près de Debby. Pour elle, ce moment, passé à deux sans dire un mot, dans des circonstances aussi tragiques, contribua encore à resserrer leur lien. Elle ne s'imaginait pas ce qu'elle aurait fait sans lui.

Plusieurs fois, après ce jour, il le lui rappela :

— Tu te souviens, c'est moi qui ai fermé les yeux de ta maman.

Bien que toute sa vie, elle ait souffert de son absence, Debby pleura sa

mère – regrettant davantage ce qu'elle aurait pu être que ce qu'elle avait été.

CHAPITRE 8

Tom était apparemment aimé de tout le monde.

Mais s'il jouissait d'un statut prestigieux au sein de la société de Wilmington, ses trois frères cadets se heurtaient à des problèmes. Gerry ne semblait s'intéresser qu'aux armes, à la pêche au requin, à la chasse et aux sveltes créatures en robes moulantes.

Louie avait transformé l'entreprise de son père en une firme imposante, au capital gigantesque.

Lorsque Louis Senior mourut en 1980, ses biens se montaient à 1,2 million de dollars et comprenaient notamment le complexe Cavalier, une partie des hôtels Holiday Inn du New Jersey, plusieurs lotissements, d'importants placements financiers ainsi qu'une partie des mines de charbon pennsylvaniennes. Tom, Louie et Joey, en tant qu'administrateurs de ces fonds, jouissaient du pouvoir d'investir, de créer de nouvelles affaires et de faire prospérer celles qu'ils jugeaient lucratives.

Pour Louie et Joey, il s'agissait d'une finalité dans leur ascension. Quant à Tom, il ne s'était jamais intéressé à la société Capano & Fils, et persistait dans cette indifférence. Le testament de Lou stipulait le versement d'une rente mensuelle à Marguerite, Marian et Gerry, et prévoyait aussi deux cessions de parts à ce dernier, la première lorsqu'il atteindrait vingt et un ans, et la seconde à trente-cinq ans. La sœur quant à elle ne reçut aucune participation dans l'affaire.

A l'évidence, Gerry ne présentait pas la moindre compétence dans le domaine de l'immobilier ni dans les relations avec les clients. Il était donc convenu qu'il dirigerait sa propre entreprise. Il créa une société spécialisée dans l'architecture paysagiste et l'entretien des pelouses. Ses équipes se chargeaient notamment des aménagements extérieurs pour le complexe Cavalier.

Comme il s'absentait de Wilmington durant l'été, pour se rendre sur la côte, il se trouvait rarement sur le terrain pendant les mois les plus propices à son activité. D'ailleurs, il faisait appel à une société de jardinage de Stone Harbor pour entretenir la propriété qu'il s'était offerte dans la région. Ses

frères craignaient qu'il continue à se droguer, mais essayaient d'épargner ce souci à Marguerite.

Marian avait déjà connu deux divorces et à présent, elle avait enfin trouvé un homme qui semblait lui convenir. Dans les années soixante-dix, elle avait épousé Lee Ramunno, un avocat qui exerçait dans le vieux Wilmington, et avec qui elle avait eu trois enfants.

Lee adorait sa femme, mais il ne nourrissait pas de sentiments aussi positifs envers les fils Capano, particulièrement Louie. Peut-être n'acceptait-il pas le fait que Marian, l'aînée de la fratrie, ait été oubliée du testament paternel, à l'exception de la rente mensuelle, laissée au gré de ses frères. D'autres différends financiers durent également entrer en ligne de compte. Et dès 1982, Lee et Capano entretenaient des rapports plus qu'hostiles.

Lee engagea des poursuites judiciaires contre son beau-frère, et ce dernier reçut l'assignation alors qu'il jouait au barman dans un restaurant de Wilmington.

Furieux et embarrassé, il se précipita chez les Ramunno et, comme il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie, il ne passa pas par l'entrée principale : il brisa une porte vitrée au moyen d'une chaise en bois et s'introduisit dans la maison, en piétinant les débris de verre.

Il saisit Lee à la gorge et tenta de l'étrangler, tandis que Marian poussait des cris hystériques et essayait de l'en empêcher. Les deux hommes tombèrent à terre et continuèrent à se battre. La jeune femme appela la police. Louie, alors âgé de vingt-neuf ans, fit valoir devant le tribunal une exception juridique, qui réduisit son inculpation au délit d'atteinte involontaire à la vie d'autrui.

A compter de ce jour, les deux hommes ne se croisèrent que très rarement aux réunions familiales. Cet incident ébranla quelque peu l'esprit de clan ancré dans la tradition des Capano. Mais Tom continua de bien s'entendre avec le mari de sa sœur. Du reste, il ne se fâchait jamais avec personne.

Dan Frawley se représenta à la fonction de maire en 1988 et Tom travailla d'arrache-pied pour sa réélection. Compte tenu de son engagement et de son influence positive sur sa campagne, l'on pouvait supposer qu'il resterait au service de la ville. Mais, en janvier, il démissionna, et tous ceux qui le connaissaient bien apprirent avec stupéfaction qu'il intégrait la société familiale.

Louie avait besoin de lui, l'entreprise aussi. Tous deux se retrouvaient mêlés à une affaire scandaleuse.

Or, Tom n'excellait pas seulement dans le domaine relationnel, il savait aussi régler les détails fastidieux et parfois épineux, inhérents à la gestion d'une firme.

Sa mère l'avait donc supplié de venir en aide à ses frères. Et malgré sa répugnance à travailler dans le bâtiment, il avait cédé aux injonctions maternelles, avec la promesse de s'y consacrer trois cent soixante-cinq jours – pas un de plus.

Grâce à son génie visionnaire, Louie avait fait prospérer Capano & Fils. Cependant, il avait emprunté des chemins de traverse et graissé la patte à certains conseillers du comté, pour obtenir leur accord concernant un plan d'urbanisme crucial.

C'est ainsi qu'il avait versé à Ronald J. Aiello 10 000 dollars en 1987 – de façon occulte – et 9 000 dollars comptant l'année suivante, pour s'assurer de son vote en faveur du fameux projet de réaménagement.

Les agents fédéraux, informés des revenus illégaux de cet élu, le surveillaient de près. Mais il leur fallait des preuves tangibles pour l'accuser de corruption.

Tom se chargea donc de mener les délicates négociations entre le ministère de la Justice américain et son frère, et éviter à celui-ci les éventuelles poursuites qu'il encourait. Le FBI cherchait à organiser un coup monté afin de prendre le coupable sur le vif en train d'accepter un pot-de-vin. Or, cette mise en scène nécessitait un complice.

Sur les conseils de Tom, Louie consentit à coopérer. Le piège fut donc tendu dans son propre bureau, où les enquêteurs surprirent Aiello, recevant 25 000 dollars en billets marqués. Cela suffit à l'arrêter.

Louie ne fut jamais incriminé pour avoir trempé dans cette affaire, comme le remarquerait ultérieurement Thomas Maloney, ancien maire de Wilmington :

— Je crois que Tom a remis son frère d'aplomb, alors que ce dernier était vraiment embourbé. Il intervint avec beaucoup de tact auprès du ministère de la Justice pour résoudre le problème et régler la situation.

Tout le monde, à l'exception d'Aiello, se réjouit de ce dénouement heureux. Louie retourna à son travail, tandis que Tom attendait avec impatience que cette année forcée au service de Capano & Fils fût enfin révolue. Il expliquerait plus tard :

— Ce n'était pas le travail en lui-même qui me déplaisait. Mais ma conception des choses différait totalement de celle de mes frères. Ils

travaillaient ensemble depuis très longtemps, depuis l'époque de leurs études. Et même si j'étais l'aîné, j'avais du mal à leur imposer la discipline indispensable au bon fonctionnement de l'entreprise.

En d'autres termes, Louie et Joey n'admettaient pas que Tom leur donne des ordres, du moins pas concernant la gestion de la société. Les derniers mois de sa collaboration se révélèrent extrêmement tendus.

La réputation de Louie Capano ne fut guère ternie par l'incident de 1989. Il possédait une personnalité fringante, comparée au caractère plus tempéré et mielleux de Tom. Au cours de la décennie suivante, il sut assurer à son entreprise un essor exponentiel.

De nombreux constructeurs firent faillite lorsque le marché immobilier chuta au début des années quatre-vingt-dix et certains promoteurs furent même terrassés par les contrats audacieux que concluait Louie. Dans les années quatre-vingt, Harry Levin, président d'une importante chaîne de pharmacies sur la côte est, s'émerveillait devant ses exploits et disait en riant :

— Louie commet beaucoup d'erreurs, mais elles tournent toujours à son avantage !

Il était, de loin, le plus riche de la fratrie. Connue pour sa frivolité, il divorça de sa première épouse qui lui avait donné un fils et qui parvint à refaire sa vie et à devenir sénateur de l'État. De fait, les quatre frères manifestaient un penchant notoire pour les belles femmes et ne s'illustraient guère par leur fidélité conjugale – même si Tom avait su cacher, y compris à ses proches, sa liaison avec Debby MacIntyre.

Louie se remaria avec Lauri Merton, une célèbre championne de golf. Il adorait l'accompagner lors des compétitions. Son assurance lui permettait de jouer sans honte les caddies auprès de cette jolie blonde aux yeux bleus et au teint mat, et il se laissait volontiers photographier par les journalistes en sa compagnie.

Ils emménagèrent tous deux sur une propriété digne d'un millionnaire, ayant jadis appartenu aux Du Pont et située à Greenville, un des quartiers les plus convoités de Wilmington. Leur imposante demeure en pierres grises trônait au milieu d'un véritable petit parc, traversé de multiples allées et agrémenté d'une piscine.

En janvier 1990, Tom poussa un soupir de soulagement, à l'expiration de son calvaire au sein de Capano & Fils. A présent, il était prêt à réintégrer le service public. Du reste, on lui proposait un poste prestigieux. Michael Castle, le gouverneur républicain du Delaware le sollicitait, pour qu'il devienne son principal conseiller juridique – offre d'autant plus surprenante que Tom avait

toujours été un démocrate convaincu. Et même si certains cabinets lui avaient promis un salaire deux fois plus important, il s'agissait d'un honneur considérable et d'une excellente façon de se replonger dans la gestion de l'État.

Tom allait sur ses quarante ans et jouissait déjà d'une renommée enviable non seulement à Wilmington mais dans tout le Delaware. Au bureau de l'attorney général, il s'était chargé de défendre la municipalité, dans toutes sortes d'affaires. A présent, il serait amené à éclairer le gouverneur sur la constitutionnalité de tous les projets de législation. Le prestige d'une telle mission compensait de loin la diminution de ses revenus et sa part d'héritage le mettait à l'abri de tout souci pécuniaire.

Au début des années quatre-vingt-dix, son capital s'élevait au moins à quatre millions de dollars, mais Tom avait tendance à minimiser sa fortune. Il habitait toujours avec Kay dans sa somptueuse résidence et envoyait ses filles dans les meilleures écoles privées. Cependant, il menait une existence moins fastueuse que ses frères, qui possédaient tous des voitures de luxe et une villa au bord de l'océan. Comme il le disait :

— Quand je vais sur la côte, je vis aux crochets de ma mère !

Il était déjà au service du gouverneur lorsque Joey eut, lui aussi, des déboires avec la justice. Ce dernier était marié à une superbe créature, Joanne, dont il avait quatre enfants. Mais cet homme séduisant et charmeur entretenait également une liaison depuis neuf ans. Sa maîtresse avait travaillé pour lui comme baby-sitter. Au début, lorsqu'ils se rencontraient chez elle, elle était si jeune qu'elle craignait d'être surprise par ses parents et il devait souvent s'écarter par la porte de derrière. De dix ans sa cadette, elle se rendait compte que leur histoire, bien que passionnée, n'offrait aucune perspective d'avenir. Elle avait donc décidé de rompre.

Mais Joey ne supportait pas l'idée de la savoir avec un autre. Pour tenter de la reconquérir, il se sépara de son épouse. En 1991, le soir d'Halloween, en proie à une pulsion irrésistible et obsessionnelle, il commit l'irréparable.

Il fit irruption dans la maison de son amante et, sous le regard horrifié de sa sœur, l'emmena de force.

Puis il la séquestra et l'obligea à avoir des rapports sexuels avec lui. Lorsqu'elle put enfin lui échapper, elle se rendit à la police et son agresseur fut poursuivi pour enlèvement et viol. Une fois de plus, Tom dut intercéder auprès des autorités en faveur d'un de ses frères et Joey réussit à éviter une incarcération.

Finalement, il se réconcilia avec sa femme, au grand soulagement de sa famille. Mais cet incident tombait mal pour Tom en cette année difficile.

Professionnellement, il devait régler des problèmes urgents, notamment concernant la construction d'une maison de détention pour femmes et d'une aile supplémentaire pour la prison de Wilmington. Grâce à ses relations, il fit déposer les deux projets dans les délais requis. Toutes ces tensions ne manquèrent pas d'avoir des répercussions sur sa santé. Il souffrait de colites ulcéreuses, compliquées d'hémorragies digestives.

Pourtant, à l'évidence, il adorait cumuler tous ses rôles : conseiller du gouverneur, sauveur de la famille, fils exemplaire, père de quatre fillettes, époux de Kay, amant et confident de Debby. De la même façon, il semblait presque se complaire dans sa position de martyr, dont on attendait trop, dont on exploitait la gentillesse, sans lui témoigner la considération qu'il méritait, compte tenu du lourd fardeau pesant sur ses épaules – et justifiant ses humeurs changeantes vis-à-vis de ses femmes.

Il travailla pour Michael Castle jusqu'en 1992. Il avait toujours souhaité se présenter à une fonction politique et visait le poste d'attorney général du Delaware. Il discuta de cette possibilité avec des démocrates engagés, comme Kevin et Bud Freel, qui l'en dissuadèrent. S'il se portait candidat à ce poste de suprême magistrat de l'État, ses adversaires ne manqueraient pas de brandir les incartades de ses frères, qui allaient de la consommation de drogue à la corruption, en passant par le viol et le rapt. La campagne promettait d'être pour le moins diffamatoire.

En plaisantant, un républicain lui suggéra même d'adopter comme slogan : « Tom Capano : l'AUTRE Capano. »

Du reste, Tom n'était pas un vrai politicien. Il n'appréciait pas les bains de foule et les effusions en public. Sa force résidait davantage dans les médiations en coulisse. Les gens l'adoraient dans un contexte privé, mais sous les projecteurs, il perdait de sa verve. Ses discours paraissaient lourds, trop pointilleux sur les détails et les règlements, ce qui desservait son image médiatique.

Il renonça donc à briguer un mandat et accepta d'entrer, en qualité d'associé, au cabinet Saul, Ewing,

Remick & Saul, dont l'antenne principale se trouvait à Philadelphie et qui se chargeait, à titre de conseil, de la gestion des obligations d'État pour le Delaware et la ville de Wilmington. Il fut nommé à une fonction importante et devint directeur du département des finances publiques.

Il travaillait dans le second bureau de la société, basé à Wilmington,

dont il doubla le personnel en engageant six autres avocats. De retour dans le secteur privé, il recevait un salaire substantiel. Son activité nécessitait une grande méticulosité, mais comme elle portait sur des contrats de plusieurs millions de dollars, cette minutie rapportait gros.

En parallèle, Tom s'investissait dans de nombreux organismes communautaires. Il siégeait au conseil d'administration de quatre établissements scolaires notamment à Archmere –, au comité directeur de la Conférence nationale des chrétiens et des juifs, dans une des commissions de la cour suprême du Delaware, et s'occupait aussi d'un certain nombre d'associations locales, sans oublier son engagement sans faille au sein de la paroisse Saint-Antoine.

Cependant, son attachement à l'éducation catholique et aux bonnes œuvres de l'église ne l'empêchait pas de poursuivre sa liaison avec Debby MacIntyre et n'éveillait apparemment chez lui aucun dilemme d'ordre moral. Il pensait que sa générosité envers autrui lui octroyait le droit, bien mérité, aux plaisirs « innocents » de l'adultère. Après tout, un homme aussi exceptionnel ne pouvait se laisser entraver par les interdits réservés au commun des mortels.

CHAPITRE 9

Anne-Marie Fahey prit ses fonctions au bureau du gouverneur Tom Carper dès la nomination de celui-ci, en janvier 1993. Elle travaillait au douzième étage du siège de l'État à Wilmington, juste après les ascenseurs, à quelques mètres de Sue Campbell Mast, la secrétaire particulière de Carper. Les deux femmes étaient pour ainsi dire les gardiennes du temple : c'est devant elles que devaient passer tous les visiteurs avant de pénétrer dans le sanctuaire privé du prestigieux élu. Sue répondait aux appels sur la ligne directe de ce dernier, tandis qu'Annie prenait toutes les autres communications. Elle se trouvait désormais au cœur du gouvernement du Delaware.

A ce nouveau poste, elle se fit un certain nombre d'amies, parmi lesquelles Sue, ainsi que Jill Morrison, du service des électeurs – qui orientait les citoyens confrontés à des problèmes vers les organismes compétents –, et Siobhan Sullivan, agent de la police d'État appartenant à l'unité de sécurité chargée de protéger le gouverneur et sa famille.

Le personnel comptait seulement vingt-cinq employés qui se connaissaient tous. Durant la session parlementaire, la majeure partie de l'équipe se déplaçait à Dover, à l'exception de trois ou quatre personnes qui restaient à Wilmington. Tous ces individus étaient jeunes et exubérants. Ils contenaient un peu leur hilarité et baissaient la voix lorsqu'ils travaillaient au douzième étage, près du bureau de Carper, mais se laissaient davantage aller au onzième, où se trouvaient les stagiaires et le service des électeurs. Annie y passait souvent, particulièrement pour parler espagnol aux visiteurs latino-américains.

Jill avait le même âge qu'elle et habitait à proximité de la maison qu'elle partageait avec Jackie et Bronwyn. Anne-Marie la présenta à ses amies intimes, notamment à Ginny Columbus, qui fut embauchée au bureau du gouverneur, grâce à son intervention.

Annie et Jill prirent l'habitude de déjeuner ensemble et se voyaient souvent pour faire des courses, se promener, ou aller à la salle de musculation. Au travers de leur situation, elles bénéficiaient de billets gratuits et d'invitations à diverses réceptions, et avaient pris le parti de profiter au maximum de toutes ces opportunités. Si certaines de ces soirées se révélaient

ennuyeuses à mourir, elles ne se découragèrent jamais. Elles étaient toutes deux libres et considéraient ces sorties comme d'éventuelles occasions de rencontre.

Jill se trouvait avec Anne-Marie le 26 avril 1993, lorsque celle-ci rencontra Tom Capano. Elles s'étaient rendues à une soirée de bienfaisance, organisée chez Jim et Mary Alice Thomas. L'assistance comptait environ cent cinquante personnes, dont beaucoup d'avocats. Kay Capano avait acheté un billet, mais en raison d'un empêchement, elle avait demandé à son époux de représenter leur famille. Ce dernier se mouvait avec aisance, discutait avec des amis ou des collègues de travail. C'était un homme de quarante-trois ans, au charme réservé, au regard expressif et à la barbe soigneusement taillée. Plus jeune, il passait pour un séducteur ; mais à présent la maturité lui conférait un air de bienveillance, malgré la rareté de ses sourires.

Jill et Anne-Marie ne connaissaient pas grand monde, mais elles avaient apprécié les discours des intervenants et surtout le délicieux buffet. Tout en bavardant, elles essayaient de se mêler aux autres de la façon la plus désinvolte possible. Jill se remémorerait ce moment :

— Anne-Marie a reconnu M. Capano, l'a abordé et s'est présentée, en se situant comme la sœur de Kathleen, qu'il connaissait peut-être. Puis nous avons un peu conversé, de manière anodine, comme lors d'une première prise de contact.

À l'évidence, Tom avait au moins quinze ans de plus que les deux jeunes femmes. Mais il se montrait très sympathique et Anne-Marie et lui se découvrirent beaucoup de relations communes. Ils entretenaient notamment des liens étroits avec les Freel lui au travers de la politique et elle, par sa famille.

Et tous deux affichaient de farouches convictions démocrates. Il témoigna à ses interlocutrices une attention soutenue, presque exclusive. Émanant d'une personnalité aussi prépondérante au sein du parti démocrate de la ville, une telle prévenance paraissait pour le moins flatteuse, surtout envers des personnes quasiment anonymes dans cette soirée.

Le travail de Tom au sein du cabinet l'amenait parfois à se rendre au siège du gouverneur, et à compter de ce jour, il s'arrêta souvent devant le bureau d'Annie, pour échanger quelques mots. Jill Morrison savait aussi qu'à l'occasion, ils déjeunaient ensemble.

Jill n'y voyait rien d'anormal.

— Annie était une personne très sociable. Elle me disait qu'ils s'entendaient bien, qu'ils avaient des conversations intéressantes et qu'il

attachait de la valeur à ses conseils. Cela correspondait assez à son tempérament et je n'y ai décelé aucune ambiguïté.

Un jour, au cours de l'automne de la même année, Anne-Marie annonça à Jill son projet de dîner avec Tom le soir même, comme s'il s'agissait d'une décision impromptue. Elle lui emprunta même son imperméable, car le temps s'était rafraîchi depuis le matin et elle était partie de chez elle sans manteau.

Cette sortie nocturne revêtait un caractère plus intime qu'un simple déjeuner. Le lendemain, Jill ne put contenir sa curiosité et interrogea sa collègue sur sa soirée :

— Elle m'a parlé du restaurant. Elle m'a raconté qu'ils avaient passé un moment très plaisant et qu'il avait commandé pour elle. Je lui ai demandé s'il l'avait embrassée et elle a dit oui.

Malgré leur complicité, Jill s'étonna un peu de la réponse d'Annie. Elle ne lui posa pas directement la question, mais elle concevait avec peine le type de relation que son amie, âgée comme elle de vingt-sept ans, envisageait avec un homme marié et approchant des quarante-quatre ans. Cependant, elle la connaissait suffisamment pour savoir qu'en la pressant trop, elle n'obtiendrait pas davantage de confidences :

— Annie répétait souvent : « Plus on me pousse dans une direction, plus je vais dans le sens inverse. »

Alors je ne voulais pas insister. J'ai compris que cela ne sert à rien de forcer les gens : s'ils veulent me livrer leurs secrets, ils le feront toujours en temps voulu.

A l'évidence, Anne-Marie ne souhaitait pas approfondir le sujet avec Jill. Lorsqu'elle mentionnait Tom Capano, elle utilisait le diminutif Tommy, qu'il affectionnait et qui trahissait une forme de familiarité.

Mais elle n'entretenait pas avec lui de rapports exclusifs et sortait avec d'autres jeunes gens. Elle pouvait se montrer passionnée et romantique, mais au fond, elle rêvait de rencontrer le grand amour, de se marier et d'avoir des enfants.

Elle avait connu bien des déceptions sentimentales ou peut-être les avait-elle provoquées, par peur d'être rejetée. Elle possédait un charme indéniable : un joli visage à la fois doux et anguleux, de grands yeux bleus, une peau blanche parsemée de taches de rousseur, de longues boucles brunes qu'elle relevait parfois en chignon, des formes généreuses et une silhouette élancée. Pourtant, elle nourrissait une piètre image d'elle-même. Si un homme

lui faisait faux bond, elle s'imaginait qu'il ne la rappellerait jamais plus, et qu'elle l'avait sans doute fait fuir.

Il arrivait que ses joues s'embrasent sous l'effet de l'émotion ou de la gêne, mais elle se barricadait derrière des défenses si fermement ancrées qu'il fallait bien la connaître pour percevoir son trouble. Malgré son apparente assurance et sa façade joyeuse, elle était aussi vulnérable que la plus fragile des fleurs.

Un soir d'automne, en 1993, Jackie Binnersley rentra chez elle vers 20 heures et trouva Anne-Marie assise en galante compagnie, en train de converser sur le canapé du salon. Elle identifia immédiatement le visiteur, mais elle ne se serait jamais attendue à le rencontrer chez elle. Il était connu du Tout-Wilmington. Et l'intimité qui semblait lier ces deux êtres amplifia encore sa stupeur. Ils sirotaient du vin, et sur la table roulante était posée une bouteille de Merlot.

— Ils se faisaient face et, dès que je suis entrée, j'ai décelé quelque chose qui m'a gênée. Le langage du corps est très révélateur et leur attitude indiquait une proximité manifeste.

Anne-Marie se penchait vers son interlocuteur, rougissante et apparemment transportée. Or, trinquer avec un homme marié n'était guère dans ses habitudes.

— Ce n'était pas une fille facile, dirait Jackie. Très réservée et conservatrice, elle n'amenait jamais de galant à la maison.

Elle avait toujours vu Annie porter des chemisiers ajustés, au col montant. Or, ce soir-là, elle remarqua que les trois premiers boutons de son corsage étaient défaits. Embarrassée, elle s'excusa de son intrusion.

Mais sa camarade retrouva sa contenance et la présenta à Tom.

Dès qu'elles se retrouvèrent seules, Jackie lui parla franchement :

— Qu'est-ce qui se passe exactement ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Il est marié. Pourquoi est-il venu te rejoindre ici ?

— Écoute, c'est juste un ami.

Elle n'obtint pas davantage de précisions. Cependant, Annie eut beau tenter de la convaincre que, compte tenu de leurs relations professionnelles, elle ne pouvait éviter de lui parler, elle ne crut pas vraiment à cette explication.

Tom continua de passer chez elles, même si Jackie et Bronwyn ne

désiraient pas encourager cette situation. Il les mettait mal à l'aise et elles tenaient surtout à protéger leur amie de ce personnage, dont la décontraction et la prévenance leur paraissaient excessive et déplacées.

L'avocat tenta en vain d'amadouer les deux compagnes d'Annie, mais Jackie le jugeait trop mielleux :

— Il en faisait trop. Il me complimentait sur la maison d'une manière que je trouvais obséquieuse.

Il se mettait en quatre pour nous être agréable et disait : « Votre intérieur est superbe. Annie m'a dit que vous aviez tout fait vous-même. »

Ces compliments ne sonnaient pas juste. Elle le savait fortuné et propriétaire d'une somptueuse demeure. Pourquoi s'extasiait-il ainsi devant ce décor somme toute assez ordinaire ?

Du reste, sa méfiance dépassait ces simples soupçons. Elle connaissait Annie depuis l'âge de douze ans et elle lui souhaitait bien mieux qu'un homme marié, qui certes lui rendait visite et lui apportait des cadeaux, mais ne l'invitait jamais à sortir.

Pendant un temps, il passa régulièrement la voir et l'appela souvent. Ses amies se doutaient aussi qu'en leur absence, il venait la retrouver le week-end.

Un jour, en rentrant chez elle, Jackie les surprit alors qu'ils sortaient de la chambre d'Anne-Marie. Tom la regarda dans les yeux, avec un léger sourire. Elle ne voulait pas se mêler de la vie privée de sa camarade, mais elle craignait par-dessus tout qu'il lui fît du mal.

Puis, subitement – et à son grand soulagement –, il ne reparut plus durant plusieurs semaines. Mais vers Noël 1993, il était de retour.

Annie parlait souvent de lui et le voyait aussi à son travail. A l'évidence, elle l'aimait bien. Mais cela ne semblait pas suffire à Tom : il désirait aussi plaire à Jackie et Bronwyn, et se voir accueilli chez elles à bras ouverts. Ni l'une ni l'autre n'avaient envie de lui témoigner la moindre sympathie.

Anne-Marie ne laissa jamais sa vie sentimentale déteindre sur ses responsabilités professionnelles. Elle travaillait très dur et planifiait chaque journée du gouverneur. Avant chaque événement, elle lui procurait des dossiers détaillés, l'informant du lieu où se rendre, de la tenue recommandée et des mesures de sécurité prévues. Tom Carper nourrissait une grande affection à l'égard de cette jeune assistante, dont il appréciait à la fois la personnalité et l'efficacité jouée. Comme il la croyait libre, il restait

toujours à l'affût d'un bon parti, digne d'une femme de sa qualité.

Annie restait très discrète quant à son existence en dehors du bureau. Plus que jamais, elle ressentait le besoin de maîtriser son univers. Son frère Mark tentait, en vain, de se désintoxiquer de l'alcool et elle confia à son journal :

Il n'a jamais été aussi mal. Je ne peux plus le considérer comme mon frère, parce qu'il m'inflige trop de souffrance. Il me paraît plus facile (émotionnellement) de le laisser tomber. J'ai vécu trop d'années avec un alcoolique et cette partie de mon existence est révolue. Je ne l'ai pas oubliée, mais c'est fini.

Elle ne pensait pas vraiment abandonner Mark : elle l'aimait profondément. Mais elle avait trop peur pour lui et ne pouvait supporter de replonger dans le cycle infernal de la terreur.

Plus que tout, elle était tourmentée par sa propre conscience, par ce secret invouable qu'elle cachait aux siens. Elle entretenait une relation illicite avec un homme indisponible. Elle ne savait pas si elle devait considérer cela comme un péché de luxure ou d'adultère, mais qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, ils faisaient l'objet d'une interdiction formelle par la doctrine catholique. Or, elle attachait autant d'importance à sa foi qu'à sa famille.

Le 27 janvier 1994, le jour de son anniversaire, elle offrit son cœur à celui qui – elle en était sûre – saurait en prendre soin, comme elle l'écrivit dans son journal :

Je suis tombée amoureuse d'un homme dont je préfère taire le nom. Nous nous connaissons bien. Cela s'est passé le soir de mes vingt-huit ans. Près de lui, je me sens libre et, pour employer ses mots, il fait rire mon cœur ! Il mérite de recevoir un peu de bonheur et cela me ravit de savoir que je peux lui en procurer. Qui sait s'il se passera quelque chose de sérieux entre nous (en tout cas, c'est ce dont je rêve).

Tom Capano s'insinua dans l'existence d'Anne-Marie tel un lierre, dont les feuilles semblent d'abord inoffensives, puis s'enroulent autour d'une plante jusqu'à l'étouffer. Il désirait savoir les moindres détails de son quotidien. Peu de femmes rencontrent des hommes aussi attentionnés, avec qui elles peuvent tout partager, leurs problèmes comme leurs victoires.

Au printemps 1994, il invita Annie à déjeuner, ainsi que deux personnes de son choix. Elle proposa donc à Ginny Columbus et à Jill Morrison de venir.

Méfiant, cette dernière demanda la raison d'une telle générosité et

son amie justifia ainsi son attitude : Tommy aimait combler les gens, et leur donner l'occasion de faire des choses que leurs moyens ne leur permettraient pas en temps normal.

De fait, il emmena les trois jeunes femmes chez Tiffin, un excellent restaurant de la ville, où elles ne seraient jamais allées de leur propre initiative. Ils passèrent un agréable moment. Tom les invita à commander tout ce qu'elles désiraient. Il se montra charmant, chaleureux et sympathique, mais ses regards guettaient en permanence la réaction d'Anne-Marie, face à ce succulent déjeuner et à ce cadre somptueux. Elle se contentait de sourire, réjouie de le voir en compagnie de ses deux camarades intimes.

En apparence, tout allait bien dans sa vie. A l'exception de Mark, qui avait divorcé et qui se débattait avec ses propres démons, ses frères et sœur étaient tous mariés, vivaient dans de jolies maisons et avaient de bonnes situations. Brian travaillait dans une école, comme enseignant et entraîneur ; Kathleen était coordinatrice du programme scolaire et universitaire dans un centre de désintoxication ; Robert était spécialiste des emprunts immobiliers dans une banque ; et Kevin exerçait ses compétences dans une compagnie d'assurances. Ils essayaient tant bien que mal d'effacer de leur mémoire le pénible souvenir de leurs années de détresse. Anne-Marie voyait régulièrement le fils de Mark, né en 1991 – avec lequel elle dîna tous les lundis soir, durant les trois ans qui précédèrent sa disparition.

Même dans son journal, elle simulait le bonheur et abusait des points d'exclamation. Elle écrivait, en mars 1994 :

Jeudi dernier, Kathleen, Patrick, Brian et moi sommes allés chez Robert pour son anniversaire.

Quelle joie ! C'est merveilleux d'avoir une famille aussi belle et aussi unie ! Robert paraît radieux en compagnie de Liam Michael. Il fera un excellent père. Il a tellement bien assumé ce rôle auprès de moi !

Cependant, un autre paragraphe, daté du même jour révélait combien elle était tourmentée par sa relation avec Tom Capano. Elle racontait que Thomas et elle avaient déjeuné ensemble le vendredi, mais elle ajoutait :

Nous avons des problèmes parce qu'il a une femme et des enfants. Je ne veux pas l'aimer, mais je ne peux m'en empêcher. Mon Dieu, je t'en prie, ne me juge pas !

Elle continuait à voir son thérapeute, Bob Conner, qui, conscient de ses conflits intérieurs, lui avait prescrit du Prozac à petites doses, pour essayer d'apaiser sa sensation d'isolement, son hypersensibilité et son obsession du poids. Mais loin de la soulager, cet antidépresseur ne lui donna que des maux

de tête.

Du reste, c'était normal : elle ne mangeait guère plus qu'un moineau. Elle nota dans son journal :

Pas de perte de poids. Je plafonne à 61 kilos et cela me déprime ! Je ne peux pas m'affamer davantage.

Je suppose que je devrais déjà être contente de ne pas avoir grossi. J'évite toujours les situations où l'on doit manger. G.R. voulait préparer des moules marinière et des pâtes aux fruits de mer pour ce soir.

Mais je redoutais d'aller chez elle, de peur de manger et de voir ma balance afficher 500 grammes de plus demain matin. Alors j'ai décliné son invitation.

Lorsque j'aurai perdu mes deux derniers kilos, je me ferai plaisir.

Le mois de mars se révéla particulièrement éprouvant pour Annie. Son filleul Kevin, le fils de Kathleen, âgé de trois mois, tomba très malade. Mark semblait de plus en plus dans l'alcoolisme. Et Paul Columbus, son premier flirt sérieux, partait à l'armée. Dans son journal, elle se demandait avec un peu de tristesse pourquoi leur histoire n'avait pas duré. Elle voyait tous les gens de son entourage convoler, mais elle demeurait seule. En outre, ses deux parents étaient décédés à cette période de l'année. Le 24 mars, elle écrivit :

C'est l'anniversaire de la mort de papa ! Quelle tristesse ! Il a été un mauvais père, mais c'est le seul que j'aie eu, et je l'ai aimé. Je ne crois pas qu'il se soit conduit ainsi de façon délibérée. Il ne savait simplement pas comment faire. Il a vraiment engendré beaucoup de douleur et de solitude dans ma vie. Je n'oublierai jamais la souffrance qu'il m'a causée. Il m'a obligée à mentir pour me protéger.

Son amant choisit précisément ce jour-là pour faire une proposition sérieuse à Anne-Marie. Il lui demandait, lui aussi, de mentir, mais cette fois, pour le protéger lui. Les mots qu'elle griffonna sur la page de son journal semblaient presque enfantins :

Aujourd'hui, mon petit ami (Thomas) m'a demandé si je voulais être sa copine attitrée et habiter seule. Il paierait mon loyer. Il faut que je réfléchisse. Je l'aime mais... il a quatre enfants (des filles) et une femme. Je resterais dans l'ombre. Oh, mon Dieu !

Tom avait dû percevoir les réticences de Jackie et Bronwyn à son égard. Peut-être aussi préférait-il entretenir une maîtresse, qui vivrait seule, à sa disposition et dans l'attente de ses visites. Mais Anne-Marie déclina son

offre. Elle désirait rester avec ses deux amies.

De plus, tous les étés depuis des années, elle faisait caisse commune avec un certain nombre d'autres filles pour partager un appartement sur les côtes du New Jersey, où elles se retrouvaient le wee-kend. En acceptant de loger dans un studio payé par Tom, elle craignait de se couper de ses camarades, qui occupaient une place prépondérante dans son existence.

Parmi elles, Kim Horstman demeurait très proche et connaissait toutes les facettes de son intimité.

Ensemble, elles avaient déjà réservé une maison pour l'été 1994, avec Eileen Duffy, et Anne-Marie ne pouvait se dédire. En toute franchise, elle expliqua ses motivations et ses inquiétudes à Tom, pour justifier son refus.

Il parut la comprendre. Il se montrait tellement gentil. Il lui répétait sans cesse qu'il aimait voir les autres heureux. L'argent ne lui servait qu'à cela.

D'ailleurs, Jill, Ginny et elle n'avaient-elles pas apprécié le déjeuner chez Tiffin ? Voilà l'illustration parfaite de ce qu'il voulait dire. Il tenait à elle et ne s'intéressait qu'à elle.

Comme la plupart de ses amies, Annie comptait seulement sur son salaire, et les fins de mois, elle se serrait la ceinture. Même si elle évitait les cartes de crédit et les facilités de caisse, elle était toujours confrontée à des dépenses imprévues. Surtout, elle adorait s'habiller. Elle avait passé son enfance à porter des vêtements d'occasion ou de mauvaise qualité et à présent, son travail l'amenait à côtoyer des femmes aux toilettes superbes, qu'elle rêvait de s'acheter.

Au début de sa liaison, elle fit des courses avec Jill Morrison afin de trouver une tenue pour le mariage d'un parent. Chez Talbot, elle essaya une robe couleur pêche, qui lui allait à ravir, mais dont le prix leur parut exorbitant. Elles sortirent donc de la boutique les mains vides. Quelque temps plus tard, Jill se remémorerait l'anecdote :

— Une semaine après la noce, j'ai demandé à Annie ce qu'elle avait porté et elle m'a répondu : « La robe pêche. » Et puis, elle m'a expliqué que M. Capano la lui avait achetée.

Le 26 avril, Tom vint dîner chez elle et lui dit gentiment qu'il lui fallait un homme sans enfants, assez libre pour lui consacrer beaucoup de temps, car elle était « très spéciale et méritait beaucoup mieux ».

Puis il ajouta qu'ils ne pouvaient plus continuer à se fréquenter. Désespérée, elle le regarda, de sa fenêtre, s'éloigner en voiture, en pensant

que c'était probablement la dernière fois. Elle se sentait responsable de cette rupture – comme toujours, lorsqu'on l'abandonnait.

C'est ma faute, parce que dès le début, je savais dans quoi je m'embarquais. Après son départ, j'ai éprouvé une impression de vide, de tristesse, de solitude. Je lui avais confié des choses enfouies au plus profond de moi. Je me sens si bien avec lui. Je peux tout lui dire. Je me suis mise au lit et j'ai sangloté jusqu'à tomber de sommeil.

Elle pleura pendant deux jours. Puis Tom la rappela pour lui dire qu'il l'aimait et ne pouvait rester loin d'elle. Ils convinrent de se revoir et elle retrouva un peu de sa gaieté.

Bob Conner connaissait les troubles alimentaires d'Anne-Marie depuis un certain temps. Mais elle n'avait jamais admis ouvertement souffrir de tels dysfonctionnements et il attendait qu'elle aborde le sujet. Ce mardi-là, le jour même où Tom avait renoué avec elle, elle confia son obsession de la nourriture à son thérapeute :

J'ai beaucoup pleuré et je l'ai informé de mes problèmes alimentaires. Je me rends compte à quel point je ne mange pas assez et c'est très mauvais pour ma santé. Cependant, cela me fait un plaisir fou de voir ma balance afficher quelques grammes de moins !

Mon poids idéal est de 56,5 kilos. Je peux y arriver. Je pèse actuellement 60,5 kilos. Plus que quatre kilos à perdre. Et c'est faisable en une semaine ! J'ai aussi le sentiment de ne pas contrôler mon univers et ma ration alimentaire constitue le seul élément que je puisse maîtriser. En tout cas, une chose est sûre : le Prozac ne me convient pas. Bob en a conscience, alors nous commencerons par là.

Anne-Marie ne comptait pas voir Tom la semaine suivante, puisqu'il serait au Canada. Ce départ la soulageait peut-être : en son absence, elle n'aurait pas à attendre devant le téléphone.

CHAPITRE 10

En ce mois d'avril 1994, lorsque Tom annonça à Anne-Marie son désir de poursuivre leur liaison, il était loin de mener une existence monacale. Non seulement il était marié à Kay, mais en outre, il voyait Debby MacIntyre depuis près de douze ans. Il avait signifié à cette dernière que, malgré la morosité de sa vie conjugale, il n'envisageait aucunement le divorce.

— Je me sens vraiment malheureux dans mon mariage, lui avait-il dit. Mais je ne peux pas abandonner mes enfants, tu le sais bien.

Naturellement, elle en avait conscience. D'après la description que son amant lui faisait de son quotidien, elle l'imaginait évoluant dans un état de désespoir muet. Elle reconnaissait que sa femme était charmante, mais trop différente de lui. Et elle avait vu combien il aimait ses fillettes. S'en séparer lui aurait brisé le cœur.

Debby s'était, elle aussi, heurtée à une union insatisfaisante, mais lorsqu'elle y avait mis un terme, elle avait conservé la garde de ses enfants. Cependant, Steve et Victoria avaient aussi besoin de leur père.

Elle veillait donc à ce qu'ils entretiennent avec lui des rapports réguliers, et ils le voyaient tous les mercredis soir, ainsi qu'un week-end sur deux.

Tom Capano était un homme très organisé. Chacune de ses activités devait être soigneusement planifiée. Or, ses confidences à Debby laissaient entendre que son foyer n'était pas géré aussi efficacement qu'il l'aurait souhaité. Pourtant, même s'il faisait de courtes apparitions aux matchs de ses filles, dans les limites de sa disponibilité, son épouse y assistait toujours. C'était aussi Kay qui les accompagnait à l'école, chez le médecin, au sport et aux goûters d'anniversaire. Il paraissait inconcevable qu'elle manquât à ce point à ses responsabilités.

Mais comment savoir ce qui se passe dans l'intimité d'un ménage ?

L'existence de Debby s'articulait autour de son travail, de ses enfants et de Tom. Elle savait combien ce dernier avait besoin d'elle. Elle représentait pour lui non seulement une amante, mais aussi une amie, qui l'écoutait avec

bienveillance et lui procurait un havre de paix, un répit face aux pressions de toutes sortes. Elle l'avait ainsi épaulé durant toute sa carrière. Compte tenu de ses multiples obligations, il arrivait d'ordinaire en retard à leurs rendez-vous quelquefois même de plusieurs heures. Mais Debby l'attendait patiemment et ne l'accablait jamais de reproches, même si ces contretemps la minaient et la décevaient souvent.

Durant toutes les années où ils se fréquentèrent, elle ne lui posa jamais d'ultimatum. Deux ou trois fois, il avait fait allusion à une autre femme – une secrétaire de son bureau, croyait-elle – qui avait cru en une idylle possible et s'était montrée trop insistante. Debby pensait que cette aventure datait d'un an ou deux avant la leur. Elle se rappelait que son ex-mari l'avait même mentionnée devant elle. Mais elle n'y avait alors pas attaché d'importance. A présent, elle connaissait bien Tom : si quiconque essayait de le piéger, il fuyait aussitôt. Elle agissait donc en conséquence, comme elle l'expliquerait plus tard :

— Je n'ai jamais fait de vagues. Je voulais toujours lui plaire, car je désirais son approbation, ses louanges, son affection. Il fallait me comporter de cette manière pour qu'il continue de m'aimer. A plusieurs reprises, pendant notre liaison, je me suis dit que j'avais tort, que cela ne me menait nulle part, que je devais essayer de rompre. Mais je n'y parvenais pas. Je n'en avais pas la force. Je n'ai jamais menacé de le quitter. J'avais tellement peur qu'il me quitte.

Certains sujets rendaient Tom particulièrement irascible, notamment lorsque sa maîtresse évoquait son travail à Tatnall. Elle avait depuis longtemps été promue à un poste administratif et nommée responsable des activités extrascolaires, ainsi que du programme d'été. Elle se révélait très efficace, généreuse de son temps et fière de ses accomplissements. Mais son amant lui faisait remarquer qu'elle faisait beaucoup d'heures supplémentaires et ne recevait, en retour, ni le salaire, ni le respect qu'elle méritait. Il lui reprochait de toujours se laisser marcher sur les pieds. Debby acquiesçait.

Du reste, son attitude lui donnait presque raison : plus il la sermonnait sur sa prétendue servilité, plus elle se sentait faible et dénigrant sa réussite. Elle confierait plus tard :

— Lui aussi profitait de ma gentillesse. Il l'admettait. Il me disait : « Parfois, je te traite comme une serpillière. Je ne le fais pas exprès, Debby, tu le sais bien. Mais je dois avouer que, de temps en temps, cela m'arrive. »

En vérité, c'était presque toujours le cas. Elle avait beau l'aimer de toute son âme, elle éprouvait souvent l'impression de ne pas être assez intelligente, assez jolie ou assez mondaine. Même si elle s'efforçait à tout prix d'anticiper les humeurs de Tom, elle se trompait fréquemment sur la réaction

qu'il escomptait et provoquait son exaspération.

Au bout de douze ans, elle aurait dû se sentir assez confiante dans leur relation, mais elle ne le fut jamais. Il lui disait souvent de cesser de l'attendre, de mener sa propre vie et d'aller voir ailleurs. Il l'encourageait à sortir dans des bars et à se trouver des partenaires, sans manifester de jalousie apparente à l'idée qu'elle pût avoir des rapports charnels en dehors de lui. Au contraire, il aurait adoré qu'elle lui décrive les détails intimes de ses aventures. Ce genre de propos rendait Debby malade. Elle prenait cela comme le pire des rejets : il ne voulait pas d'elle, se montrait prêt à l'offrir à d'autres hommes et s'intéressait même aux aspects les plus croustillants de ses éventuelles infidélités érotiques. Elle tentait de se convaincre qu'il n'en pensait pas un mot.

Pourtant, il parlait sérieusement. Elle essayait d'oublier certains incidents fâcheux auxquels il l'avait mêlée. Par exemple, à la fin des années quatre-vingt, alors qu'ils se fréquentaient depuis plusieurs années, il l'encouragea à sortir avec un de ses anciens camarades de classe, de passage en ville. Avec le recul, elle avouerait, piteuse :

— Je faisais ce qu'il voulait, bien souvent au détriment de ce qui me convenait le mieux.

Sur l'instigation de Tom, elle invita donc cet individu chez elle et coucha avec lui, pendant que son amant les épiait par la fenêtre. Elle ne comprit pas pourquoi il désirait tant regarder ses ébats avec un autre ni pourquoi elle avait accepté de participer à ce fantasme voyeuriste. Par la suite, elle s'efforça de rayer cet événement de sa mémoire.

Environ cinq ans plus tard, son amant la mit dans une autre situation embarrassante. A l'improviste, il arriva chez elle en compagnie d'un homme grand, brun et séduisant, un peu plus jeune que lui. Il s'agissait en fait de Keith Brady, qui avait pris sa succession en tant que conseiller juridique du gouverneur Castle et auquel Tom avait confié ses relations extraconjugales. Il lui avait notamment décrit Debby comme « une personne merveilleuse à laquelle je tiens beaucoup ».

Les deux confrères revenaient du golf et avaient pris quelques verres au Country Club. Ils se resservirent de l'alcool chez Debby. C'est alors que, d'un regard entendu, Tom signifia à sa maîtresse de passer dans l'autre pièce, où ils eurent des rapports sexuels. Puis il lui demanda de faire ce qu'il fallait pour exciter son ami. Elle ne voulait pas lui céder, mais telle une automate, elle suivit ses ordres. Elle expliquerait ultérieurement :

— Je craignais qu'il se mette en colère, qu'il parte, qu'il me quitte, si je ne lui obéissais pas.

Sur l'injonction de son amant, elle pratiqua une fellation à son ami. Mais aussi embarrassé qu'elle, celui-ci ne parvint pas à l'érection. Ils tentèrent tous deux d'enfouir dans leur mémoire cet épisode sordide. Après tout, personne n'en saurait rien. Personne à l'exception de Tom, qui, fort de cette nouvelle arme, jouissait désormais d'un plus grand pouvoir sur eux.

Une autre fois, ce dernier insista pour que Debby déjeune avec Keith, qu'elle le ramène chez elle et qu'elle le séduise, afin qu'il les regarde « s'envoyer en l'air ». Ils mangèrent effectivement ensemble, mais ni l'un ni l'autre n'eut envie d'aller plus loin. Malgré tout, les deux hommes restèrent amis, du moins en apparence.

Si les désirs sexuels de Tom paraissaient incongrus, Debby avait toujours essayé de les satisfaire.

Compte tenu de son inexpérience, elle ne savait pas dans quelle mesure les exigences de son partenaire correspondaient à la normalité dans ce domaine.

D'ailleurs, ils en parlaient très ouvertement et elle se rassurait en pensant qu'elle était l'amante de sa vie et qu'elle lui faisait plaisir.

Au bout de tant d'années, ils continuaient à se téléphoner plusieurs fois par jour et à se voir tous les mercredis soir. Ils écoutaient souvent leur chanson favorite — *Sailing* par Christopher Cross —, qui leur donnait une image plus douce de l'amour et leur faisait sans doute oublier toutes les complications de leur existence. Ils ne pouvaient s'afficher ensemble à Wilmington, mais Tom invitait sa maîtresse à dîner dans le quartier italien de Philadelphie, notamment dans son restaurant préféré, la Villa di Roma.

— Nous n'y avons jamais croisé aucune de nos connaissances. C'était « notre endroit ». Il s'agissait d'un lieu assez exigu, mais on y mangeait très bien et j'adorais y aller.

Tom était obnubilé par le fait de préserver la clandestinité de leur liaison. Debby attribuait cette obsession à la position influente qu'il occupait au sein de la municipalité, ainsi qu'à sa volonté de protéger son épouse et ses fillettes. Même les autres frères Capano ignoraient leur aventure.

Lorsque Debby partait en voyage, c'était seule avec ses enfants. Son amant ne l'avait jamais emmenée avec lui lors de ses déplacements. Elle fut donc aussi étonnée que ravie quand, en avril 1994, il lui proposa de venir avec lui au Canada. Il devait participer à un séminaire juridique, qui lui laisserait beaucoup de temps libre. Il lui expliqua que, naturellement, ils ne pouvaient prendre l'avion ensemble — comme elle le raconterait ultérieurement :

— Il a décollé en premier, et moi, un peu plus tard.

J'ai menti à ma famille au sujet de ma destination, et je n'en suis pas fière. Mais j'ai passé un séjour merveilleux. J'ai beaucoup apprécié Montréal. Nous nous sommes promenés dans toute la ville et nous avons pris du bon temps.

Pour le retour, il y eut confusion dans les réservations et ils durent rentrer à Philadelphie par le même vol. Tom s'inquiétait d'être aperçu en sa compagnie.

— Il m'a prévenue qu'une de ses consœurs se trouverait dans l'avion et qu'il ne voulait pas qu'elle nous voie ensemble. Alors j'ai dû m'installer loin de lui. Et je me suis vraiment demandé ce que je faisais là.

Pendant le trajet, Debby se sentit si seule qu'elle parvint avec peine à se réjouir de ces moments fabuleux passés ensemble. Mais à l'arrivée, Tom l'invita à dîner avant de reprendre la route pour Wilmington, ce qui la rasséra un peu. Il l'emmena dans un grand restaurant italien, le Panorama, où ils n'étaient jamais allés auparavant. Les tentures aux murs et au plafond rendaient le décor très intime et donnaient l'impression de dîner dans un boudoir. Un maître d'hôtel aux manières cérémonieuses les accompagna jusqu'à leur table, près des cuisines.

Ce repas se révéla aussi savoureux que plaisant.

Tom ne paraissait pas pressé de se débarrasser de sa maîtresse, après deux nuits en sa compagnie. Ils souriaient et conversaient agréablement. Ils retrouvaient une forme d'harmonie.

Mais les choses s'envenimèrent après leur départ.

Debby se rendit compte qu'elle avait oublié son sac sous la table. Elle se figea, pétrifiée de terreur, à l'idée de la fureur que cela provoquerait chez son amant.

Il réagit comme elle l'avait prévu :

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu commettre un acte aussi aberrant. Une stupidité pareille, ça dépasse l'entendement !

Elle le supplia de la laisser appeler le restaurant depuis son téléphone mobile, et il acquiesça, en serrant les mâchoires.

— Mon portefeuille se trouvait dans mon sac.

Alors nous avons fait demi-tour. Je me répandais en excuses.

D'ailleurs, à ce moment de notre relation, je m'excusais tout le temps. J'étais toujours désolée, même pour des choses dont je n'avais pas à me sentir fautive. Cela devait sans doute l'irriter. Il me donnait l'impression d'être une telle imbécile. Et ce soir-là, il a fait preuve d'une violence verbale terrible.

Ce fut une bien triste conclusion pour ce voyage en amoureux, et Debby rentra chez elle bouleversée.

— Il tenait tant à cacher notre liaison et voilà que j'oubliais mon sac avec tous mes papiers, au vu et au su de n'importe qui.

Elle aurait été encore plus mortifiée d'apprendre qu'en parallèle, son amant fréquentait une nouvelle maîtresse, plus jeune qu'elle de dix-sept ans. Elle n'avait jamais imaginé qu'il pût voir une autre femme, à l'exception de Kay. D'ailleurs, pensait-elle, leur degré d'intimité dépassait bien celui d'un couple marié. Quelle que fût sa cruauté lorsqu'il se mettait en colère, elle se rassurait en se disant que, parmi toutes les séduisantes créatures de son entourage, il l'avait choisie – elle. Et même s'il lui en voulait parfois, il lui revenait toujours.

Avec ses murs en briques et ses sols parquetés, le pub O'Friel's aurait pu se trouver à Dublin. C'était le quartier général d'innombrables habitants de Wilmington, issus des communautés irlandaise et italienne. Beaucoup de décisions politiques émanaient de ces discussions. Dans ce bar, les Fahey se sentaient chez eux, en particulier Anne-Marie, que tout le monde adorait. Ed Freel aimait la narguer, sous prétexte qu'elle était employée par le gouverneur :

— Tu disais que tu ne travaillerais jamais pour nous, mais nous avons fini par t'avoir !

— C'est faux, Ed. Je disais que je ne travaillerais jamais ici. Et tu ne me vois pas servir de la bière, que je sache !

Ed Freel considérait le bureau exécutif de l'État comme une affaire familiale et il était ravi de constater la réussite d'Annie. Lui et ses deux frères, Kevin et Bud, l'aimaient comme une sœur. Ils la connaissaient depuis son enfance. A présent, elle était devenue une belle jeune femme de près de 1,80 mètre.

Aucun d'entre eux ne soupçonnait la détresse et l'angoisse qu'elle dissimulait derrière ses sourires radieux et son humour parfois grivois. Or, même si on ne la voyait jamais sourciller en public, cette apparente hardiesse ne traduisait en rien la réalité de sa nature profonde. Malgré sa silhouette harmonieuse, elle était persuadée d'avoir six kilos de trop et s'inquiétait de la moindre bouchée qu'elle avalait.

Bob Conner résumait ses séances avec elle en griffonnant dans son dossier des notes presque indéchiffrables, dont ressortaient un certain nombre de thèmes récurrents : « problèmes de codépendance », « choisit le conflit pour éviter la dépression », « fragilité émotionnelle, sentiment d'impuissance », « manque d'estime de soi », « aux prises avec une hantise de l'abandon, une impression d'isolement, une sensation de ne pas être aimée », « crainte terrible de blesser autrui », « peur du rejet ».

Avec l'appui de Bob Conner, à qui elle faisait une confiance absolue, elle apprenait à s'affirmer, à prendre conscience de sa valeur, de son intelligence, à s'accorder le droit au bonheur – et à l'amour. Car c'est à l'amour qu'elle aspirait par-dessus tout.

En mai 1994, Jill Morrison et Anne-Marie se rendirent à la course de vélo annuelle parrainée par la firme Du Pont, où se réunissaient des sportifs venus du monde entier. Le soir, cette manifestation se terminait par une fête à l'Holiday Inn. C'était une occasion de rencontrer des athlètes de tous horizons et Annie recherchait plus particulièrement les hispanisants, pour discuter avec eux et les mettre à l'aise en leur permettant de converser dans leur langue.

Jill badinait avec l'entraîneur de l'équipe espagnole, sans dissimuler son plaisir. En sortant, elle raconta, tout émoustillée, à sa complice :

— Il m'a vraiment fait une cour incroyable.

J'aurais peut-être dû l'embrasser. Après tout, je n'ai jamais couché avec un homme mûr.

Annie s'arrêta, se tourna vers elle et répliqua, en pesant ses mots :

— Moi, si.

En lisant dans ses yeux, Jill comprit immédiatement à qui elle faisait référence et mesura la portée de cette insinuation. A l'évidence, Anne-Marie continuait à voir Tom Capano et leur aventure ne se résumait pas à ce baiser anodin qui avait conclu leur premier dîner, six mois auparavant. Pour Jill, il s'agissait là d'un aveu inquiétant.

De multiples changements allaient affecter la vie d'Anne-Marie en ce printemps 1994. Bronwyn retournait en Nouvelle-Zélande et Jackie se mariait en juillet. Cela signifiait la fin de leur cohabitation.

Une fois de plus, Annie se retrouvait dépossédée de son foyer. Il lui fallait chercher un appartement dont elle pourrait assumer seule la location. Certes, elle mettait un peu d'argent de côté tous les mois, mais pour une autre raison. En effet, avec Brian, elle avait décidé d'employer l'héritage de leur grand-mère pour visiter l'Irlande et découvrir les endroits où Katherine

McGettingan avait passé son enfance. Leur part suffisait à payer le billet d'avion, mais ils devaient aussi prévoir les frais annexes à leur voyage : logement, location de voiture, nourriture et autres.

Tous deux attendaient l'été avec impatience. En retrouvant leurs racines, ils ne rendraient pas seulement hommage à la mémoire de Nan. Ils établiraient aussi une forme de continuité dans leur vie. Ces deux êtres, qui avaient été les derniers à quitter la maison de leur père, perdue à cause des dettes et de l'alcoolisme, se donnaient ainsi la chance de se forger de nouveaux souvenirs.

Au cours du printemps, Anne-Marie essayait déjà de ne pas se rendre trop dépendante de Tom. Il lui apportait tant de choses qui lui avaient manqué : une écoute attentionnée, la chaleur protectrice d'un homme mûr, sans compter tout ce que l'argent permettait de s'offrir et dont elle avait été privée. Cela paraissait aussi tentant que facile de tomber amoureuse de lui. Mais elle le savait également incapable de lui donner ce à quoi elle rêvait vraiment : le mariage, des enfants, l'estime de soi.

Annie détestait se détourner de quiconque, tellement elle craignait de blesser autrui. Tom se montrait très raisonnable et gentil, mais elle se sentait manœuvrée par des liens invisibles. Il savait qu'elle souhaitait profiter de son séjour en Europe pour rendre visite à son ancienne famille d'accueil en Espagne. Mais c'était financièrement impossible.

Un soir où elle visitait un appartement en compagnie de Jill, elle lui confia :

— Il faut que je te dise une chose. J'ai reçu une carte de Tom et dans l'enveloppe, il avait mis 500 dollars.

— Pourquoi ? demanda Jill, interloquée.

— Il m'a écrit : « Que cet argent te serve à aller en Espagne. »

Les deux amies discutèrent du bien-fondé de garder ou non ce cadeau. Comment justifierait-elle de cette somme ? Qu'en penserait Brian ? Elles en conclurent qu'un tel don ne représentait sans doute pas grand-chose pour Tom, mais selon leurs propres critères, il s'agissait d'un montant considérable trop important pour être accepté.

A mesure que l'été approchait, Anne-Marie remit sérieusement en question sa relation avec Tom. Elle attachait une importance capitale à sa foi catholique, ainsi qu'à l'approbation de sa famille. Et sa liaison allait à l'encontre de ces deux priorités. Cependant, elle manquait de confiance en elle et redoutait la solitude. Son journal mentionnait d'autres hommes plus libres

de la fréquenter. Malgré ses vingt-sept ans, ses propos sur sa vie sentimentale ressemblaient à ceux d'une adolescente. Elle n'avait pas été précoce dans ce domaine et l'aval d'autrui comptait plus à ses yeux que pour la majorité des femmes. En dépit de sa maturité professionnelle, elle conservait le cœur d'une jeune fille de seize ans.

Le 11 juin, son frère Robert avait organisé, en compagnie de sa femme, un dîner avec sa petite sœur et l'un de ses collègues, Mike Hines. Environ une semaine plus tard, Annie écrivit :

Je crois que je suis très vite tombée amoureuse de lui. Je m'imagine déjà l'épouser.

P.S. Je pèse 58,5 kilos. J'ai un sérieux problème, mais en ce moment, je ne me sens pas capable de l'affronter.

Quinze jours après sa rencontre avec Mike, elle évoquait une soirée romantique passée à la plage avec lui, dans un mobile home. Mais...

Il m'a promis de m'appeler le lendemain et je n'ai pas eu de ses nouvelles... Il ne m'a téléphoné ni dimanche ni lundi. Bien sûr, je crois qu'il a décidé de me laisser tomber et qu'il ne veut plus me revoir.

Dieu, quel bonheur d'être jeune et irrésolu ! J'espère que ce n'est pas le cas. Mais je ferais mieux d'apprendre à gérer ce genre de situation rapidement. En fait, j'arrive assez bien à supporter le rejet beaucoup mieux que les compliments.

Toute femme connaît ce sentiment. Les hommes rappellent rarement quand ils le disent et ils promettent toujours de le faire. Mais les craintes d'Anne-Marie se traduisaient de manière plus excessive. Elle anticipait les rebuffades pour ne pas être prise au dépourvu.

Mike Hines finit par la contacter et ils sortirent de nouveau ensemble. Mais elle doutait de chacun de ses commentaires, de chacun de ses retards. Elle était persuadée qu'il voulait rompre mais qu'il hésitait, en raison de ses relations avec Robert. Elle se fixait des délais arbitraires : s'il n'avait pas téléphoné le mercredi ou le vendredi, cela signifiait qu'il la quittait. Lorsqu'il déclina son invitation pour la fête nationale du 4 Juillet, elle en conclut :

Je ne suis pas assez jolie, intelligente, drôle, attrayante.

Pourtant, Annie possédait toutes ces qualités.

Seulement, elle ne le croyait pas. Au bout de quatre semaines de rapports réguliers et assez légers, elle força Mike à clarifier ses sentiments ainsi que ses intentions à son égard. Elle reçut une réponse polie et sincère,

mais sans doute révélatrice d'une certaine hésitation à s'engager. A la suite de cette rencontre, elle ne mentionna plus d'autre rendez-vous avec lui dans son journal.

Le 20 juillet 1994, Anne-Marie et Brian atterrirent en Irlande. Ce séjour constituerait, pour la jeune femme, une période de répit, compte tenu des huit derniers mois frénétiques qu'elle avait passés à se fustiger. Sur la terre de ses ancêtres, en compagnie de ce frère qui l'aimait tendrement, elle s'épanouit comme une fleur. Certes, les deux jeunes gens séjournèrent souvent dans des auberges au confort rudimentaire et se disputaient parfois en raison de la fatigue, de la faim ou de leur promiscuité. Anne-Marie se plaignait davantage que Brian des conditions insalubres de logement auxquelles leur budget les limitait. Et certaines pages de son journal n'étaient pas aussi lyriques que sa méditation sur l'étendue marine. Lorsqu'ils arrivèrent à Dingle, elle écrivit dans son journal, avec toute l'irrévérence dont elle était capable :

Nous avons déposé nos affaires dans la chambre 10. Je n'arrive pas à y croire ! Encore un de ces dortoirs pour dix personnes, avec des lits superposés datant des années soixante. Je ne me souviens pas de cette décennie puisque je suis née en 1966. Mais la pièce est un taudis infâme. Avec des murs noirs et des taches de peinture fluorescente et psychédélique partout. Sur un côté, est représentée une brosse à dents avec des grosses fesses. Une œuvre d'art ! J'ai dit à Brian : « Pas question de rester ici. Tirons-nous tout de suite de ce bouge immonde ! »

A force de le côtoyer pendant si longtemps, Anne-Marie commença à penser que son frère se montrait trop parcimonieux. De son côté, ce dernier trouvait excessif le besoin constant d'action de sa sœur. Mais ils continuaient à discuter ensemble et à échanger un embrouillamini d'idées, typique d'une relation fraternelle. Annie se sentait tellement sécurisée par Brian qu'elle s'affirmait et exprimait ses points de vue avec franchise, ce qui constituait pour elle un progrès significatif. Cependant, ils appréciaient le sens profond de se trouver ainsi sur la terre de leurs aïeux.

Ils localisèrent le petit hameau d'où était issue leur famille et le photographièrent. Puis ils se rendirent à Kilmecrennan, le village où leurs grands-parents avaient vécu. Ils retrouvèrent le pub de Milford qui avait jadis appartenu à Nan et qui portait encore le même nom — White Heather Inn. Ils rencontrèrent également un cousin qui ressemblait beaucoup à leur grand-mère. Là, entourée de parents, Anne-Marie se sentit vraiment chez elle. Et cela lui mit du baume au cœur.

CHAPITRE 11

Lorsque son histoire avec Mike Hines tourna court, Anne-Marie recommença à voir Tom. Elle confia la teneur de son aventure seulement à quelques-unes de ses amies et à Kim Horstman. Elle avait pris pratiquement toutes ses vacances d'été avec cette dernière et lui téléphonait environ deux fois par semaine au cours de l'année. Kim était au courant de ses problèmes alimentaires et de ses rencontres sentimentales. Au cours de l'été 1994, dans leur location de Sea Isle City, elle apprit donc que sa camarade fréquentait Tom Capano, qu'ils ne se limitaient pas à déjeuner ou à dîner ensemble, mais qu'ils entretenaient une véritable liaison. Anne-Marie avait souvent évoqué cet homme auparavant et il avait disparu de sa vie pendant un moment alors qu'elle sortait avec Mike Hines. Mais à présent, Kim se rendait compte que leurs rapports étaient devenus beaucoup plus sérieux.

Son amie lui raconta que Tom la traitait « comme une princesse », qu'elle pouvait lui confier tous ses secrets, qu'il lui offrait de merveilleux cadeaux et l'invitait dans des endroits somptueux.

— Je crois qu'elle voyait en lui une sorte de figure paternelle et protectrice, expliquerait Kim. Mais c'était une situation très difficile pour elle, parce qu'il était marié et père de quatre enfants. Or, l'adultère va à l'encontre de notre religion. Pour une catholique fervente comme Annie, cela constituait un dilemme terrible.

Ce même été, Anne-Marie se retrouva confrontée à la vision tangible de l'autre existence que menait Tom, en dehors de leur relation. Elle faisait des courses à Stone Harbor, avec sa belle-sœur Linda, lorsqu'elle le croisa devant un magasin. Il attendait l'une de ses fillettes, qui choisissait un article à l'intérieur. Tous trois échangeaient quelques propos anodins, dans une atmosphère un peu embarrassée, lorsqu'une jolie enfant toute guillerette vint les rejoindre. C'était Jenny, qui avait alors presque onze ans.

— Tu ressembles vraiment à Natalie Wood, lui dit Annie.

En fait, elle tentait d'identifier les émotions que suscitait, en elle, cette image de son amant avec sa progéniture. Ils bavardèrent encore un peu, puis se séparèrent, les Fahey d'un côté, les Capano de l'autre.

A l'époque, Kim était l'unique personne au courant de cette liaison – du moins, c'est ce que supposait Anne-Marie lorsqu'elle lui annonça le désir de Tom de la rencontrer.

Malgré sa gêne, elle accepta de le voir. Tous trois se rendirent donc au restaurant DiLullo's, dans le centre de Philadelphie, et Kim entreprit d'examiner avec attention cet homme, dont sa camarade semblait tellement éprise. Il paraissait effectivement beaucoup plus âgé qu'elle. Mais il se montrait très avenant et Annie rayonnait de bonheur.

— Ils se comportaient comme un couple, se tenaient par la main et s'embrassaient par-dessus la table.

Cependant, Kim ne comprit pas pourquoi Tom s'évertuait à la charmer, elle aussi.

Jill Morrison pour sa part espérait qu'Annie était guérie de sa fascination envers Tom Capano, mais elle en doutait quelque peu. Lorsque son amie revint d'Irlande, elle ne mentionna plus guère Mike Hines.

Un jour où les deux jeunes filles étaient allées chez Macy's faire des courses, Anne-Marie s'acheta un téléphone, qu'elle paya avec un billet de 100 dollars.

Or, Jill ne l'avait jamais vue en possession de coupures si importantes, à l'exception de cette fois où Tom lui avait envoyé de l'argent pour son voyage en Europe. Certes, elle avait renoncé à se rendre en Espagne, mais était-il néanmoins parvenu à la convaincre de garder ce cadeau ? Annie n'en avait jamais reparlé et Jill ne lui avait pas posé la question.

Cette dernière s'inquiétait, elle aussi, pour sa camarade. Elle ne semblait pas au mieux de sa forme. Elle n'avait jamais été grosse, mais en automne 1994, elle paraissait d'une maigreur alarmante. Lorsqu'elles déjeunaient ensemble, Jill commandait un sandwich bien reconstituant ; Anne-Marie, quant à elle, prétextait qu'elle n'avait pas faim et grignotait un bretzel, accompagné d'eau plate. En décembre, elles faisaient des emplettes au supermarché, lorsque Jill constata, effarée, le contenu de son chariot :

— Mon caddy était rempli de nourriture et dans le sien, il n'y avait qu'un fruit. Je lui ai alors avoué à quel point je me faisais du souci au sujet de son poids.

Annie avait les yeux cerclés de cernes profonds et les membres si décharnés que l'on voyait saillir les os de ses coudes et de ses genoux.

— Je lui ai dit que j'envisageais d'appeler Bob Conner. Je ne comprenais pas comment elle pouvait être suivie par un psychologue qui ne se

rendait pas compte de son amaigrissement. Je ne trouvais pas cela normal.

Naturellement, le thérapeute était conscient de l'anorexie de sa patiente. Cependant, il prenait soin de ne pas aborder la question avant qu'elle ne s'y sentît prête. Il savait qu'elle pratiquait la gymnastique à outrance, qu'elle absorbait des laxatifs pour se vider, et il se rassurait à l'idée qu'au moins, elle ne sombrait pas dans la boulimie.

Pour une fois, Anne-Marie n'esquiva pas la discussion avec Jill. Cette dernière ne pouvait contenir ses larmes en regardant son amie sous l'éclairage impitoyable du magasin. Elle la prit par le bras et lui dit :

— Je ne peux pas rester là, à te regarder dépérir ainsi, sans rien faire.

— Ne t'inquiète pas, répliqua Anne-Marie, les yeux humides. Ce n'est pas demain qu'on m'entertera.

Une fois de plus, l'automne s'était révélé éprouvant pour Annie. Les merveilleuses semaines passées en Irlande semblaient bien lointaines à présent. Mais il fallait davantage que la fin des vacances pour la mettre dans un tel état de détresse. Elle avait perdu sa grand-mère en cette saison et l'anniversaire de sa mort la renvoyait à cette douloureuse absence.

D'autre part, la perspective des fêtes de fin d'année éveillait de pénibles souvenirs d'enfance. Au travail, elle avait proposé un certain nombre d'idées que l'on n'avait pas prises au sérieux. Elle avait aussi demandé une augmentation, ce qui nécessitait de sa part un courage extraordinaire, mais on ne la lui accorda pas. Elle en fut très blessée, même si ce refus tenait à des raisons budgétaires.

Par-dessus tout, elle se débattait avec un épouvantable sentiment de solitude. Elle avait l'impression de vivre comme en marge de l'existence, en spectatrice de la réalité des autres, et qu'à tout moment, les personnes chères à son cœur pouvaient l'abandonner. Lorsque Bob Conner lui demanda à qui elle faisait référence, elle finit par mentionner, de manière vague, un certain avocat qu'elle fréquentait, tout en se gardant de s'appesantir sur le sujet. Elle avait trop honte pour avouer à son thérapeute qu'il était marié.

Anne-Marie se raccrochait à Bob Conner. Elle avait enfin trouvé en lui un homme à qui elle faisait entièrement confiance, une âme généreuse et un spécialiste compétent. Il savait à quel point elle avait besoin de croire en quelqu'un, pour lui ouvrir son cœur. Il comprenait que derrière cette jeune femme séduisante et pétillante se cachait une enfant sans défense. Cependant, elle progressait dans son travail psychothérapeutique. Elle ne s'était certes pas libérée de sa hantise de perdre le contrôle de sa vie. Mais du moins, parvenait-elle à formuler ses peurs et à les affronter.

Tom Carper se montrait très satisfait de ses services, en dépit du sentiment d'inadéquation qu'elle éprouvait dans le domaine professionnel. Ses frères et sa sœur étaient fiers d'elle et elle gardait volontiers leurs enfants, en cas de nécessité. En réalité, le seul élément qu'Annie ne maîtrisait pas, c'était Tom Capano et la place cruciale qu'il occupait dans son existence. Il semblait doté d'une sorte de radar, qui détectait les failles de son subconscient et lui permettait de s'y insinuer. Il décelait la moindre fêlure dans sa carapace et l'exploitait, pour la manœuvrer, telle une marionnette, et l'attirer toujours davantage à lui.

En décembre 1994, elle avait accepté, dans le principe, l'impossibilité d'un avenir avec Tom, tout en demeurant, sur le plan affectif, incapable de le quitter. Elle rendit visite à ses frères et à sa sœur, et la vision de leurs foyers décorés pour Noël et de leurs poupons aux joues roses éveilla en elle le désir de fonder une famille. Naturellement, elle s'en voulut d'éprouver un tel sentiment d'envie.

Mais elle avait désormais compris que tout le monde se débattait avec des zones d'ombre, des angoisses et des peurs. Elle n'était ni une folle, ni un cas désespéré. Elle pouvait découvrir le moyen de vivre librement, sainement, et de s'accorder le droit au bonheur.

Son thérapeute employait avec elle une méthode fondée sur le jeu de rôle et la psychologie cognitive.

Elle avait admis qu'elle ne changerait pas le passé et que cela ne servait à rien de raviver d'anciennes blessures. En revanche, il lui était possible de chasser les pensées qui la replongeaient dans son enfance et dans son sentiment d'impuissance. En ce début d'année 1995, elle luttait de toutes ses forces pour s'en sortir.

Malheureusement, il ne lui resterait que deux séances avec son psychologue. Le 5 janvier, elle lui parla du dîner de Noël, ainsi que de sa colère (contre l'alcoolisme de son père) et de sa tristesse (au sujet de sa mère et de Nan). Douze jours plus tard, le 17 janvier 1995, Conner griffonna dans le dossier d'Anne-Marie : « Problèmes liés à l'amour de soi voir le Chemin le moins fréquenté ». Il ne pourrait jamais expliquer, de vive voix, sa référence à cet ouvrage.

Son prochain rendez-vous avec Annie était prévu pour le 24 janvier à 17 heures. Mais il l'appela dans l'après-midi pour le reporter au lendemain, car il devait se rendre chez un patient en crise, ce que la jeune femme comprit très bien – il lui était aussi arrivé de connaître des moments de panique, où elle avait besoin de parler de manière urgente.

Or, le 25 janvier, à 6 heures du matin, Brian fut tiré du lit par la

sonnerie du téléphone. Il reconnut la voix de sa sœur, mais elle pleurait si fort qu'il parvint à peine à saisir ses mots. Finalement, il comprit ce qu'elle lui annonçait : Bob Conner était mort. Sa secrétaire l'avait appelée pour annuler sa séance et lui avait dit qu'en rentrant en voiture, la veille au soir, il avait été heurté de plein fouet par le véhicule d'un conducteur complètement ivre.

L'un des soutiens majeurs dans l'existence d'Anne-Marie venait de disparaître. Depuis 1992, elle comptait sur Conner et l'aimait comme un père ou un grand frère. Elle le pleura et se reprocha sa mort.

Elle dit, en sanglotant :

— Si je n'avais pas accepté de retarder cette séance, il ne se serait pas trouvé sur cette route à ce moment-là. A 17 heures, il aurait été avec moi, dans son cabinet, et il serait retourné chez lui comme à son habitude.

Naturellement, il s'agissait d'un de ses raisonnements tronqués, provoqué par sa culpabilité coutumière face à la souffrance d'autrui.

Sur son calendrier, elle avait noté le rendez-vous prévu à la date du 25 janvier « 17 heures Bob C. » -, puis avait ajouté, à la page du 24 :

« 18 h 50, mort de Bob. »

Elle ne put évoquer ce décès dans son journal qu'un mois plus tard, lorsqu'elle fut enfin en état d'affronter la réalité :

J'aimais Bob et il m'a tellement aidée à grandir.

Mais il nous restait encore beaucoup de travail à faire pour que j'atteigne le résultat auquel je devais parvenir à ce stade de mon existence. C'était la seule personne qui savait tout sur moi (et même un peu sur Tommy) et cela représentait un soulagement énorme de pouvoir enfin faire sortir tout ce bourbier, enfoui au plus profond de mon cœur. Bob était drôle et intelligent. Il possédait un sourire, une voix, un sens de l'humour superbes. Il croyait en moi et m'appréciait pour ce que j'étais. Si peu de gens connaissent la vraie Annie.

Deux jours après cette disparition, elle devait fêter son vingt-neuvième anniversaire. Jill Morrison, Ginny Columbus et Jackie Binnersley projetaient de l'emmener au restaurant Toscana. Et lorsque Jill lui demanda si elle désirait toujours s'y rendre, elle accepta. Elles convinrent donc de se rejoindre chez Ginny.

Annie arriva à ce rendez-vous avec une demi-heure de retard. Elle leur expliqua qu'elle avait reçu une visite surprise. Tom Capano était passé à son appartement pour lui apporter son cadeau : un téléviseur couleur avec un

écran géant. Ce présent l'avait déroutée.

Tom adorait la télévision et chez lui, il avait installé un poste dans pratiquement chaque pièce. En baissant les yeux, un peu honteuse, Anne-Marie confia à ses camarades qu'il avait choisi la plus grande taille, parce qu'il jugeait le petit appareil, offert par Kathleen et Patrick pour Noël, « laid et mesquin ».

Aucune des jeunes filles ne sut quoi répondre. Elles trouvaient cette largesse assez déplacée, venant d'un homme marié. Mais conscientes de la détresse de leur amie, elles renoncèrent à la sermonner sur le caractère répréhensible d'un tel présent. Cela étant, elles n'avaient pas besoin de soulever la question :

Annie se fustigeait déjà assez d'avoir accepté ce cadeau.

Jackie avait connu Anne-Marie à l'école, alors qu'elle souffrait de la pauvreté et de la privation.

Ginny l'avait vue travailler dur pour terminer ses études. Toutes deux comprenaient pourquoi elle se laissait impressionner par les beaux vêtements et les superbes demeures. Elles savaient aussi que, compte tenu de sa fortune, Tom Capano pouvait jouer sur cette corde sensible. Elles espéraient seulement que leur camarade possédait assez de bon sens pour se méfier de ces paquets-cadeaux, dont les rubans se transforment parfois en chaînes.

CHAPITRE 12

Après le décès de Bob Conner, Anne-Marie se retrouva telle une funambule sans filet. Elle chercha un autre thérapeute, mais ce n'était pas aussi facile que de changer de garagiste ou de dentiste. Il lui avait fallu très longtemps pour se sentir en sécurité auprès d'un psychologue. Comment pouvait-elle, du jour au lendemain, s'en remettre à un inconnu et lui dévoiler tous ses secrets ? Cependant, elle éprouvait un besoin urgent de se confier à quelqu'un et, dans son entourage, une personne pouvait remplir ce rôle : Tom Capano.

Au cours de l'année qui venait de s'écouler, elle avait réussi, par intermittence, à s'éloigner de lui.

Mais lorsqu'elle ne savait plus vers qui se tourner, il était toujours là, à sa disposition. Aucun homme plus jeune ne pouvait rivaliser avec son charisme, sa fortune, son charme. En outre, malgré toute son intelligence, Annie témoignait d'une certaine immaturité dans le domaine affectif et se comportait encore comme une romantique invétérée. Voir Tom en proie au désespoir et à la tristesse lui déchirait le cœur.

Car il lui avait souvent dit combien il s'était sacrifié pour le bien-être de sa famille et menait une vie solitaire. Comme elle l'écrivait souvent dans son journal, il méritait un peu de bonheur. A présent, c'était elle qui lui livrait ses peines et ses craintes, et il l'écoutait avec une bienveillance et une compassion manifeste.

Bien entendu, elle ignorait l'existence de Debby MacIntyre, ainsi que la véritable nature de Kay. Elle ne connaissait son amant qu'au travers de ce qu'il lui racontait et il ne lui décrivait qu'une réalité subjective et déformée.

Un samedi, quatre jours après la Saint-Valentin, il l'informa qu'il allait chez un ami, pour une fête organisée en l'honneur de Buddy Freel, et qu'ensuite, tout le monde se rendrait au Buddy's Bar. Il ne l'invita pas à le rejoindre, mais il ne chercha pas non plus à l'en empêcher.

Vers minuit, Annie passa donc au pub en compagnie de Jill et de Jackie. Tom s'y trouvait avec son épouse, et en l'apercevant, il la fusilla du regard. Sa fureur frappa la jeune femme en plein cœur : jamais il ne s'était mis

en colère contre elle. En outre, c'était la première fois qu'elle le voyait avec Kay. Il avait toujours arrangé leurs rendez-vous avec soin, pour éviter ce genre de coïncidence.

Consciente de son courroux, Anne-Marie quitta les lieux, avec ses camarades. Naïvement, elle avait cru qu'elle pourrait s'asseoir à l'autre bout de la salle, sans provoquer la gêne de son amant. Mais elle s'était trompée sur la réaction de l'avocat.

Qui plus est, elle s'était heurtée à la réalité de sa situation conjugale. En effet, il semblait marié à une femme séduisante, loin de ressembler à la compagne froide et insensible qu'il lui avait dépeinte. Leur comportement reflétait une authentique complicité et un réel plaisir à se trouver là, ensemble.

A son insu, Anne-Marie venait d'enfreindre l'une des règles auxquelles il tenait par-dessus tout, mais qu'il ne lui avait pas expliquée. Elle découvrait ce que Debby MacIntyre subissait depuis des années : Tom souhaitait régenter seul ses activités adultérines et ne tolérerait pas qu'une femme interfère dans ses plans orchestrés avec tant de soin.

A présent qu'il tenait Anne-Marie sous sa coupe, il disposait du pouvoir de la faire souffrir. Et il ne s'en priva pas. A la suite de sa fâcheuse apparition au pub, il ne la rappela ni le lendemain, ni le surlendemain. Et lorsqu'elle le contacta, le lundi, en fin d'après-midi, il lui répondit sur un ton glacial :

— Écoute, j'ai une semaine très chargée. Tout va de travers et cette existence me sort par les yeux !

Aucun détail de la vie d'Anne-Marie ne lui avait échappé et il avait tout de suite repéré son insécurité, sa peur du rejet, sa certitude d'être un jour abandonnée. En lui ouvrant la porte de son intimité, elle avait, pour ainsi dire, livré ses « secrets de défense » à l'ennemi. Et Tom lui signifiait les risques qu'elle encourait si jamais elle osait à nouveau empiéter sur son territoire. Peut-être même savourait-il cette panique qu'il avait suscitée en elle en lui infligeant tour à tour son silence, sa froideur et son agacement.

Cela ne la dissuada pas de lui laisser un message le mardi. Mais il ne prit pas la peine de la rappeler et, pendant une semaine entière, Annie se débattit dans l'incertitude. Elle s'accusa de toutes les fautes possibles, comme elle le confia à son journal.

Pourquoi me suis-je autorisée à tomber amoureuse d'un homme marié ? J'en connais la raison exacte :

Thomas est secourable, attentionné, affectueux, généreux, séduisant.

Avec moi, il s'est montré doux et gentil. S'il m'aime comme il me l'a si souvent affirmé – et je crois qu'il m'aime encore –, alors pourquoi me traite-t-il ainsi ? Le plus dur dans cette liaison, c'est l'impossibilité d'en parler à quiconque... Personne n'en sait rien, à part T. Et il ne me parle plus... Avec un peu de chance, le téléphone va sonner.

Lorsque Tom finit par la joindre, elle décela dans sa voix de tels accents de désespoir qu'elle en fut bouleversée. Il lui laissait entendre qu'une chose terrible lui arrivait et elle se sentit oppressée par la crainte qu'il fût atteint d'une maladie mortelle. Il ne s'employa ni à confirmer ni à réfuter cette hypothèse.

Persuadée qu'il nourrissait des pensées suicidaires ou qu'il souffrait d'un mal incurable, elle se rendit à l'église Saint-Antoine, afin de prier « pour que Dieu vienne en aide à T. et qu'il lui prodigue des forces ».

Ce jeu se poursuivit encore quelque temps. Tom se montrait tellement inaccessible, insondable ou lugubre qu'Anne-Marie fut convaincue qu'elle allait le perdre, comme elle avait perdu Bob Conner un mois auparavant. Finalement, au bout de dix jours d'angoisse, il l'appela et lui dit qu'il devait lui parler.

Elle reprit espoir.

Lors de la rencontre qui suivit, il lui annonça qu'il ne croyait pas en un avenir possible avec elle. Pour se justifier, il lui tint des propos dignes d'un mauvais feuilleton télévisé, mais Anne-Marie était une proie facile. Il lui expliqua donc qu'il éprouvait envers elle des sentiments trop forts et que le fait d'entendre d'autres hommes parler d'elle suscitait en lui une jalousie insoutenable. Il l'embrassa et la serra dans ses bras. Puis il conclut, en versant une larme, qu'il était contraint de la laisser partir, de renoncer à leur amour, pour son bien à elle.

Cette comédie de séparation forcée lui était sans doute familière et il en connaissait assurément l'efficacité. Anne-Marie ne manqua pas de tomber dans le piège.

Au printemps 1995, les amies d'Anne-Marie constatèrent un changement, d'abord subtil, puis de plus en plus flagrant dans son attitude. En effet, il devenait presque impossible de programmer une quelconque sortie avec elle.

A Wilmington, la Saint-Patrick se fêtait en grande pompe. Jill avait prévu de passer cette soirée avec Annie, chez O'Friel's. Quelque temps après, elle se remémorerait cet épisode :

— J'étais dans le salon et elle finissait de se préparer lorsque le téléphone a sonné. Je lisais un magazine, installée dans le canapé. Quand elle a raccroché, elle m'a déclaré : « Je suis vraiment désolée de te demander cela, mais j'aimerais que tu partes. » Je n'arrivais pas à croire qu'elle me chassait ainsi, alors je lui ai dit : « Pourquoi ? » Elle m'a expliqué que M. Capano avait appelé, qu'il semblait très contrarié et qu'il avait besoin de parler. Elle me contacterait trente ou quarante minutes plus tard et nous irions au pub à ce moment-là.

Jill prit son sac et se leva. Elle n'avait pas le choix.

A l'évidence, les soucis de Tom primaient sur tout.

Elle rentra donc chez elle et au bout de trois quarts d'heure, elle reçut un appel d'Anne-Marie : elle pouvait venir la prendre. Lorsqu'elle l'interrogea sur l'affaire pressante qui tourmentait tellement Tom, sa camarade lui répondit :

— Il était bouleversé. Il se heurte à de gros problèmes conjugaux et il fallait absolument qu'il se confie à quelqu'un.

A compter de ce jour, Tom parut toujours interférer avec les projets qu'Annie et ses amies faisaient ensemble. On aurait dit qu'il ne souhaitait pas la voir se divertir en leur compagnie.

Quelques semaines plus tard, Annie se décommanda pour une manifestation prévue de longue date, sous prétexte qu'elle avait, le même soir, un entretien d'embauche.

Jill dévisagea son amie, incrédule : elle ignorait que cette dernière cherchait du travail.

— Selon ses termes, il s'agissait d'un poste d'assistante auprès d'une personne travaillant dans le nord de Wilmington. Elle toucherait le même salaire qu'au bureau du gouverneur et jouirait d'un appartement de fonction, ce qui représentait un avantage non négligeable.

Cette réponse laissait soupçonner qu'il y avait anguille sous roche et Jill insista pour obtenir davantage d'informations. Finalement, sa camarade lui avoua qu'elle devait rencontrer Louie Capano. Tom ayant arrangé cette entrevue, elle ne pouvait se désister.

Cinq heures plus tard, les yeux rougis et vêtue d'un vieux Jean, Annie retrouva Jill à l'Holiday Inn. Elle esquiva toutes les questions au sujet de son rendez-vous avec Louie et imputa ses larmes à la mort de Bob Conner.

Son amie comprit que quelque chose ne tournait pas rond. Cependant,

elle évita de la questionner : cela n'aurait servi qu'à la braquer. Finalement, Anne-Marie murmura :

— Je crois qu'il veut me contrôler.

— Qui ? Louie ?

— Non, Tom. Si j'accepte ce poste, il aura la mainmise sur mon travail, sur mon logement, sur tout.

Jill savait à quel point le terme « contrôle » était récurrent dans les propos d'Anne-Marie. Certes, elles ne percevaient pas une rémunération mirifique au bureau du gouverneur et elles devaient payer leur loyer. Mais au moins, elles étaient libres : une fois la journée finie, elles agissaient à leur guise. Or, Annie laissait entendre qu'en acceptant cet emploi au service de Louie Capano, elle se retrouverait prisonnière.

Au cours des derniers mois, Jill lui avait souvent répété que Tom était amoureux d'elle. Mais elle se rendait compte à présent que l'amour n'avait rien à voir là-dedans. Annie cédait toujours aux désirs d'autrui, renonçant à ses propres aspirations pour satisfaire son entourage. Face à une telle vulnérabilité, les manœuvres de Tom Capano revêtaient une dimension effrayante.

— Le lendemain, j'ai essayé de la joindre à plusieurs reprises, raconterait Jill. A la fin, je me suis mise en colère parce que nous avons rendez-vous.

Et puis je m'inquiétais. Alors, je l'ai appelée tous les quarts d'heure.

Annie ne la contacta pas de la soirée. Elle avait eu beau jurer qu'elle ne laisserait pas Tom Capano gouverner sa vie, Jill sut immédiatement ce qui se passait : son amie se trouvait avec lui.

Le jour suivant, elle décida de jouer les détectives et composa le numéro de l'avocat. Elle prétextait avoir besoin de précisions concernant la campagne et en profita pour lui demander s'il avait vu Anne-Marie.

— Elle est partie à la mer très tôt ce matin, lui répliqua-t-il.

Jill avait vu juste – et cela ne la rassurait guère.

CHAPITRE 13

Même si elle se savait manipulée, Anne-Marie continua de voir Tom. Elle se croyait son unique garde-fou, qui l'empêchait de sombrer dans le désespoir. Elle ne pouvait donc l'abandonner. S'il se montrait parfois possessif et excessif, elle l'imputait au fardeau pesant sur ses épaules. Elle s'était engagée à ses côtés et elle tiendrait promesse. Aux yeux de tous, il était un homme puissant et fort, mais elle seule comprenait à quel point il se sentait isolé et blessé. Il le lui répétait souvent – généralement lorsqu'il lui faisait des reproches.

D'ailleurs, il trouvait beaucoup de choses répréhensibles chez elle. Il détestait son appartement trop étroit et lui rappelait sans cesse qu'elle aurait joui d'un logement gratuit et plus vaste, si elle avait accepté l'offre de Louie. Il lui reprochait aussi sa façon de s'habiller. Il ne tolérait pas qu'elle porte des tenues trop vives, trop moulantes, trop courtes et lui lançait fréquemment :

— Tu as l'air d'une putain dans ce type de vêtements.

Pourtant, avec son visage juvénile et son léger parfum aux essences de fleurs, Anne-Marie était loin de ressembler à une prostituée. Et peut-être certaines remarques de Tom seraient-elles passées pour des plaisanteries s'il les avait prononcées sur un ton badin. Mais la moindre de ses critiques était empreinte d'un tel venin qu'on ne pouvait se tromper sur ses intentions.

A posteriori, Annie se rendit compte qu'elle lui en avait trop dit sur sa vie. Il connaissait toutes ses faiblesses : ses complexes quant à ses jambes épaisses et sa forte poitrine ; sa propension à s'affamer quand elle avait peur ; les déboires de son frère Mark ; ses douloureux souvenirs d'enfance ; son travail contraignant au bureau du gouverneur ; ses inquiétudes les plus intimes. Il détenait le pouvoir d'utiliser ces armes contre elle s'il le désirait.

Surtout, il n'aimait pas ses amies et ne concevait pas qu'elle ressente le besoin de passer tellement de temps en leur compagnie. Ne l'emmenait-il pas dans des endroits fabuleux, où elle ne serait jamais allée avec ses camarades ? De fait, il l'invitait dans les meilleurs restaurants de Philadelphie – le Bec Fin, Victor's, le Saloon, le Pamplona, le Panorama – et c'est lui qui commandait le vin et le plat pour elle.

Cependant, sous prétexte d'être nul en calcul mental – défaillance assez bizarre pour un juriste travaillant dans la finance –, il lui tendait toujours l'addition pour qu'elle évalue le pourboire à verser.

Et il la laissait imiter sa signature sur le reçu de sa carte de crédit.

Annie redoutait de grossir et n'appréciait pas ces repas, quel qu'en fût le prix. Ces sorties représentaient pour elle des épreuves stressantes. Mais Tom prisait les plaisirs gastronomiques et elle se pliait à sa volonté.

L'été 1995 approchait. Kim Horstman et Anne-Marie comptaient louer, comme tous les ans, une maison à plusieurs, au bord de la mer. Mais les loyers avaient augmenté et il leur faudrait une bonne dizaine de partenaires pour assurer les frais. Un jeune homme qui travaillait au bureau du gouverneur avait repéré une grande villa dans le New Jersey et en avait parlé à Annie. Le projet était réalisable si les deux amies et lui trouvaient huit autres garçons et filles désireux de faire caisse commune.

Cette idée paraissait viable, mais Anne-Marie s'inquiétait : Tom n'accepterait pas qu'elle séjourne dans une quelconque résidence de villégiature avec d'autres hommes. Kim la regarda, incrédule. Elles rencontraient toujours des garçons pendant les vacances ; cela ne signifiait pas pour autant qu'elles allaient coucher, ni même sortir avec eux.

Elles se joignirent tout de même au groupe, mais contrairement aux années précédentes, l'été se déroula dans une ambiance déplorable. Elles ne se rendirent que très peu sur la côte. Pour marquer sa désapprobation envers Tom, Kini ne le désignait plus que par son nom, « Capano », sans plus de cérémonie. Elle évoquerait cette période avec amertume :

— Nous ne nous sentions pas tellement à l'aise dans la maison, parce que nous ne connaissions pas les autres colocataires. Tom et Annie se querellaient à ce sujet. Il ne supportait pas qu'elle y aille, et qu'elle ne sache pas où nous dormirions – dans un lit ou par terre. En plus, il y avait cinq ou six garçons avec nous et cela posait toujours un problème. Il lui menait une vie d'enfer.

Anne-Marie se retrouvait pieds et poings liés. Malgré tout, les deux amies décidèrent, vaille que vaille, de passer le premier week-end de juin au New Jersey. Elles étaient convenues de se rejoindre chez une connaissance commune le samedi à midi. Kim se souviendrait de ce jour :

— A 13 heures, Annie n'était toujours pas là ; à 14 heures non plus. Je lui ai téléphoné à plusieurs reprises, mais je tombais sur son répondeur. Finalement, vers 16 ou 17 heures, elle m'a rappelée chez les Ford pour dire que Capano venait de partir et qu'ils avaient eu une violente altercation à

propos de ce voyage. Il avait apporté du vin et du saumon, ainsi que des objets pour son appartement. Puis la dispute avait éclaté, de sorte qu'elle était trop épuisée pour faire le trajet.

Toute personne extérieure l'aurait exhortée à fuir.

Kim s'efforçait toutefois de comprendre le dilemme de son amie :

— Elle l'aimait, mais elle ne savait plus où elle en était. Tom vivait avec son épouse et ses quatre enfants. Par conséquent, cette relation ne semblait la mener nulle part.

Plusieurs facteurs corroboraient cette vision pessimiste. Annie savait combien il chérissait ses fillettes. Jamais elle ne pourrait rivaliser avec elles.

Leur différence d'âge représentait un autre obstacle.

Au début, elle avait trouvé romantique d'être courtisée par un homme mûr. Mais à présent, son amant l'avait confinée dans un monde étriqué, où elle étouffait. D'autre part, ils ne partageaient aucun goût. Il essayait d'adopter la musique, le style et le langage des jeunes de vingt ans, mais bien souvent, cela sonnait faux. Par-dessus tout, Anne-Marie se culpabilisait en pensant à la contrariété et au mécontentement de ses frères et sœur, s'ils apprenaient cette liaison.

A l'opposé, Tom lui assénait toutes sortes d'arguments, pour l'inciter à ne songer qu'à lui – comme l'expliquerait Kim :

— Il l'achetait, au sens littéral du terme. Il lui répétait sans cesse qu'il pouvait lui apporter tellement de choses, lui offrir tout ce qu'elle désirait. Cela lui faisait perdre ses repères. Elle s'interrogeait sur la notion de statut social, se demandait si le confort et l'aisance financière correspondaient vraiment à ses aspirations.

De fait, pour Anne-Marie, cet aspect revêtait une importance primordiale. Elle s'était toujours heurtée à des problèmes pécuniaires, et avait dû lutter ne serait-ce que pour se loger et se nourrir. Elle demeurait la petite fille misérable, qui abhorrait toute manifestation de condescendance ou de pitié.

Tom la maintenait en déséquilibre constant.

Lorsqu'il était satisfait de son comportement, il écoutait avec bienveillance ses confidences et ses incertitudes, la rassurait sur sa valeur et la délivrait de ses angoisses. En revanche, quand elle le contrariait, il devenait insensible et hostile.

Pourtant, il pouvait se montrer si gentil. Vers la fin de l'été 1995, Jackie Binnersley-Steinhoff, récemment mariée, désirait ouvrir à Wilmington une sorte de café-traiteur, le Java Jack's, où l'on servirait le petit déjeuner et le déjeuner, cinq jours sur sept.

Cependant, elle ignorait tous des aspects juridiques d'une telle entreprise. Lorsqu'Anne-Marie parla de ce projet à Tom, celui-ci proposa immédiatement son aide. Ils se rencontrèrent donc tous trois un midi et le juriste prodigua à la jeune femme de multiples conseils inhérents à ce commerce, allant de la conception des menus jusqu'aux modalités administratives et aux risques financiers. Il se chargea de toute la paperasserie nécessaire à la constitution d'une société, à titre gracieux, et promit de lui adresser un maximum de clients. Au résultat, Jackie calcula qu'en d'autres circonstances, ces prestations lui auraient coûté plusieurs milliers de dollars.

Elle en fut très reconnaissante à Tom, mais également déroutée par la manière dont il avait pris le contrôle sur ses affaires :

— Lorsque j'ai ouvert, en août, il a insisté pour être le tout premier client, expliquerait-elle. Il désirait fixer une heure pour vérifier mes comptes. Cette attitude m'a paru un peu bizarre et je l'ai perçue comme une intrusion dans ma vie privée.

Mais son agacement s'estompait au souvenir de l'assistance gratuite qu'il lui avait fournie. Cependant, Jackie trouvait une de ses habitudes très dérangeante : tous les matins à 9 heures, il arrivait au Java Jack's et lui disait bonjour en l'embrassant sur la bouche. Elle détestait cela, alors elle essayait d'éviter toute proximité avec lui en s'affairant dans la cuisine. Mais elle se raisonnait : après tout, cela faisait partie de sa personnalité. Tom avait simplement une conception différente de la notion de territoire en particulier avec les jeunes femmes – et il ne se rendait pas compte de son côté envahissant.

En juillet 1995, six mois après la mort de Bob Conner, Anne-Marie se mit à consulter un nouveau thérapeute, un dénommé Gary Johnson, qu'elle voyait un mardi sur deux. Il lui fallait repartir de zéro et établir des liens de confiance avec ce spécialiste, avant de pouvoir lui avouer sa liaison avec un homme marié.

Tom restait en contact avec les amies de sa maîtresse. S'il ne parvenait pas à la joindre, il se renseignait immédiatement auprès de Jackie, Kim, Ginny ou Jill. Ses indiscretions exaspéraient parfois Annie, qui tenait beaucoup à son intimité.

Puis il découvrit un moyen supplémentaire de communiquer avec elle. Il lui envoyait des e-mails au travail depuis son cabinet. Son premier courrier

demeura sans réponse pendant six jours, puis Anne-Marie finit par lui écrire quelques phrases assez courtes. Au travers de ce support, il lui posait des colles, dont elle trouvait souvent les solutions, et cet échange se faisait apparemment sur un ton léger sauf si elle tardait trop à lui répondre. En plus de ses appels téléphoniques, de ses visites surprises et de ses invitations, il s'était doté d'un nouveau procédé de surveillance. Il ignorait que ces messages pouvaient être conservés au-delà du moment de leur réception. En fait, il ne connaissait quasiment rien à l'informatique.

En août 1995, Annie accepta de partir en vacances avec Capano dans un complexe luxueux, le Homestead, situé en Virginie.

— C'était le genre d'endroit où je rêvais de séjourner depuis toujours, expliquerait-il. Mes enfants préfèrent la plage. Or, ce village se trouve en montagne et il y fait plus frais. J'avais vraiment envie d'y aller.

Mais je désirais aussi me retrouver seul avec elle, loin de tout. Et nous y avons passé quatre jours dans le but de faire le point.

La semaine précédant leur voyage, Tom reproduisit un de ses scénarios habituels. Il avait insisté pour qu'Annie vienne avec lui, mais la veille ou l'avant-veille de leur départ, il annula son invitation. Il lui expliqua avec solennité les raisons d'un tel revirement, en lui répétant une fois de plus qu'elle devait reprendre son autonomie et continuer sans lui.

— Alors, je lui ai dit que nous ferions mieux de ne pas y aller, raconterait-il. Nous avons eu une grande discussion à ce sujet. Elle était en larmes. Elle n'arrêtait pas de sangloter sur mon épaule. Elle voulait absolument que nous prenions ces vacances et que nous sauvions notre relation.

Cette perception des faits semble assez erronée.

Annie pensait déjà qu'il était temps de reprendre sa vie en main. Il paraît douteux qu'elle se soit ainsi répandue en larmes. Elle était certes émotive et les ruptures la faisaient pleurer. Mais en l'occurrence, cet épisode ne marquait pas la fin de leur aventure.

Quoi qu'il en soit, Tom changea d'avis et finalement, ils se rendirent ensemble au Homestead.

L'avocat se souviendrait de ces quatre jours comme d'un moment idyllique. Il apprit à Annie à jouer au golf ; ils se faisaient masser ou déambulaient dans le parc. Il la persuada de danser avec lui.

Elle se sentait disgracieuse et stupide sur la piste.

Mais il adorait cela et, comme à l'accoutumée, il eut gain de cause.

Bien qu'elle détestât les trajets en automobile, Tom prit le chemin le plus long pour retourner au Delaware -comme il le raconterait :

— Elle l'admettait elle-même : elle n'était pas de bonne compagnie en voiture. Elle aimait regarder le paysage... Et sur la route, nous n'avons pas beaucoup parlé. Nous avons seulement écouté des cassettes.

En réalité, ils discutèrent bien davantage durant ce voyage. Anne-Marie lui fit remarquer leurs multiples divergences de goûts. Elle commença par un détail anodin : elle préférait le Coca et lui le Pepsi. Puis elle entreprit de dresser par écrit ce qu'elle surnomma « la liste Coca/Pepsi ». Tom prit cela comme un jeu et peut-être avait-il raison. Mais il est également possible qu'Annie ait cherché, par ce biais, une manière subtile et pacifique de lui démontrer leur incompatibilité et de se libérer de son emprise.

La liste couvrait tous les aspects de leur vie, depuis leurs habitudes alimentaires jusqu'à leurs origines, d'un côté irlandaise et de l'autre italienne. Elle appartenait à la « Génération X » (décrite par le roman culte de Douglas Coupland) tandis que lui était issu du baby-boom ; il ne se préoccupait pas de ses finances, alors qu'elle comptabilisait la moindre dépense. Sur trois pages pleines, elle nota l'ensemble de leurs différences, de son écriture ronde aux majuscules alambiquées. Et dissimulés parmi des dizaines de détails minimes figuraient des éléments très importants. Longtemps après, face à un enquêteur bienveillant, Tom relirait cette liste et la commenterait :

— Elle écrit que j'ai fait des études supérieures alors qu'elle a suivi une formation professionnelle.

Elle me qualifie de perspicace et se décrit comme « tête en l'air ». J'ai un double système de valeurs et elle non. D'ailleurs, c'est vrai : je crois effectivement qu'il y a deux poids deux mesures, certaines choses réservées aux hommes et pas aux femmes.

C'est ainsi qu'Anne-Marie inséra, au milieu de brouilles, ce qui la dérangeait le plus chez Tom :

— Elle note, à juste titre, que je suis casanier. Je n'aime pas voyager et elle oui. Elle dit aussi que je suis un accro du contrôle. En réalité, c'est elle qui contrôlait le stylo !

Anne-Marie recensa aussi ce qu'ils avaient en commun : « le pain de chez DiFonzo's, Sinatra, la musique en général, les mêmes émissions de radio, les pâtes, la cuisine italienne, les vidéos, la lecture, les restaurants, le goût du raffinement, les enfants, le vin, les gens... » Des choses assez

insignifiantes.

Du reste, le merveilleux souvenir que Tom conservait de cette escapade était infirmé par la description qu'Annie en fit à Kim Horstman – comme en témoignerait cette dernière :

— Elle m'a dit que c'avait été un vrai désastre !

Ils s'étaient disputés quasiment pendant tout le séjour et elle n'avait eu qu'une hâte : rentrer chez elle.

Peu de temps après, Tom lui annonça son intention de quitter Kay. Anne-Marie en fut horrifiée. Elle se culpabilisait déjà de son péché d'adultère et la pensée de provoquer un divorce lui était insoutenable. Par-dessus tout, elle désirait mettre un terme à cette histoire. Car au fil du temps, il érigerait tant de murs autour d'elle qu'il lui deviendrait impossible de s'échapper.

Lorsqu'elle se sentait forte, elle l'avait parfois incité à s'interroger sur son désir de se séparer ou non de son épouse. Mais ce conseil ne prenait en compte que les aspirations de Tom. Elle ne se considérait pas comme partie de cette équation. S'il rompait avec Kay, le prévenait-elle, elle n'en serait pas la cause. Il acquiesçait toujours à ses arguments, mais elle se demandait s'il les entendait vraiment.

Tom abandonna sa femme et s'installa provisoirement dans la résidence de Louie. Ce dernier étant absent, il demanda à Anne-Marie de passer quelques jours avec lui et, pour une raison assez obscure, elle se laissa convaincre. Peut-être y voyait-elle une occasion de mettre les choses au clair et de s'extraire en douceur de leur relation. Cependant, si la villa, avec son parc et sa piscine, l'enchantait, elle regretta amèrement d'avoir accepté cette invitation. Son amant refusait d'envisager le moindre éloignement ou de modifier quoi que ce fût dans leur liaison.

Annie ne savait pas comment s'y prendre pour se détacher de lui. Malgré sa compassion toujours aussi vive à l'égard de Tom, elle se rendait compte de l'engrenage effrayant dans lequel il l'avait entraînée.

Elle se retrouvait prise dans un piège indescriptible, un labyrinthe de miroirs, où les perspectives changeaient sans cesse, où ce qui, un instant, ressemblait à une issue, se révélait être une impasse.

Au bureau, Anne-Marie avait fait la connaissance de Siobhan Sullivan, une ancienne basketteuse, à la silhouette élancée et à la chevelure dorée, qui était entrée dans la police et travaillait au département de la sécurité. Elle l'avait présentée à Tom lors d'une réception dans la demeure de Carper, et sa collègue avait remarqué leur complicité. Elle savait aussi qu'il

procurait souvent à Annie des billets pour des concerts ou des manifestations sportives.

L'avocat était tellement connu dans les cercles politiques du Delaware que personne ne s'étonnait de ses fréquentes visites ou de ses appels réguliers au quartier général du gouverneur. Mais compte tenu de sa fonction, Siobhan manifestait davantage de curiosité et elle interrogea sa camarade à plusieurs reprises au sujet de cet homme.

— Elle me répondait toujours qu'il était l'un de ses meilleurs amis.

En septembre 1995, la jeune femme sentit que cette amitié battait un peu de l'aile. Elle s'étonna aussi qu'il laissât des messages sur son biper, alors qu'elle le connaissait à peine.

— Il m'invitait à boire une bière le soir, après le travail. Il savait que j'entraînais une équipe de basket et voulait que je forme ses enfants. Un soir, il a vraiment insisté pour aller prendre un verre et discuter de sport. Je lui ai répondu que j'avais eu une journée chargée et qu'il fallait que je rentre.

Tom lui demanda si elle avait parlé à Anne-Marie ce jour-là, puis il ajouta :

— Elle est furieuse contre moi.

— Vous devez la laisser vivre, Tom.

— Mais j'ai quitté mon épouse et je me sens vraiment seul en ce moment.

Siobhan tenta d'éviter toute allusion à la vie privée d'Annie en lui disant que le travail se révélait parfois très stressant pour tous les employés de son service. Mais Tom saisit cette perche pour continuer sur sa lancée.

— Ce n'est vraiment pas ma faute. J'ai tout fait pour qu'Annie obtienne un poste chez mon frère, mais elle a refusé cette offre.

Siobhan n'était pas dupe : elle savait bien qu'en réalité, Tom désirait savoir où et avec qui Annie se trouvait. En l'occurrence, elle n'en avait pas la moindre idée. Lorsqu'elle revit sa collègue, le lundi suivant, elle l'informa que Tom l'avait contactée :

— Il te cherchait.

La réaction d'Anne-Marie ne se fit pas attendre.

Les joues en feu, elle laissa exploser sa colère :

— C'est un maniaque possessif. Il me rend dingue ! Je n'en peux plus

!

Avant que Siobhan pût articuler un mot, elle quitta la pièce comme une furie.

Sur son lieu de travail, Annie était un vrai soleil et ses éclats de rire résonnaient dans les couloirs. Elle ne dévoilait ses véritables sentiments qu'à Siobhan, Ginny ou Jill. Pourtant, lorsqu'elle ne se croyait pas observée, elle abaissait parfois son masque comme en témoignerait cette femme :

— Il m'arrivait de la croiser dans l'ascenseur. Et par moments, je lui trouvais un air mélancolique, qui ne lui ressemblait guère. Elle ne me connaissait pas, alors elle n'était plus sur ses gardes. Et je me demandais ce qui, dans son existence, pouvait tant l'attrister.

CHAPITRE 14

Au bout de vingt-six ans de mariage, Tom avait donc quitté sa femme, qui vivait désormais seule, avec ses quatre filles, dans la maison de la Dix-Septième Rue depuis septembre 1995. Comme Kay n'avait jamais évoqué de problèmes conjugaux, ses amis ne pouvaient que spéculer sur les raisons de cette séparation. Cette rupture en choqua plus d'un.

Tom avait toujours incarné le fils Capano stable et fiable, et peu de gens connaissaient l'existence de ses liaisons avec Anne-Marie ou avec Debby MacIntyre.

Ses deux maîtresses et son épouse n'étaient pas conscientes de ses multiples infidélités. Il avait si bien su préserver ses vies clandestines que, dans une ville où les ragots se propageaient comme une traînée de poudre, il avait réussi à maintenir intacte sa réputation d'honnête homme, toujours secourable et prêt à arrondir les angles.

Pendant un mois, il logea chez son frère Louie. Il rendait visite à ses enfants et n'eut jamais de discussion houleuse avec Kay devant quiconque. Finalement, son univers n'avait pas changé. Il disposait seulement d'une plus grande liberté dans ses allées et venues. Et il continuait de voir à la fois Annie et Debby.

Depuis longtemps, cette dernière espérait convoler avec son amant. Mais il ne l'informa de son intention de se séparer de Kay que quelques jours avant de déménager. Elle reçut cette nouvelle avec étonnement et bonheur. Elle l'aimait depuis 1992. Ils se téléphonaient tous les jours et avaient des rapports charnels une fois par semaine, et quelques fois plus souvent.

Les trois femmes importantes dans l'existence de Tom possédaient toutes un charme différent : Debby était petite, blonde, aux cheveux courts ; Anne-Marie, grande, aux longues boucles brunes ; Kay, de taille moyenne, à la peau mate, aux cheveux et aux yeux noirs. Elles avaient en commun leur intelligence, leur obédience catholique ainsi qu'un trait de caractère déterminant : elles désiraient toutes faire le bonheur des autres avant le leur propre. Elles avaient grandi dans des foyers ravagés par l'alcoolisme, où les enfants s'efforçaient de garder un profil bas, de plaire à leur entourage et d'apaiser les conflits.

En choisissant trois compagnes susceptibles de se sacrifier pour lui, Tom connaissait-il leur passé ou s'agissait-il d'une pure coïncidence ?

Debby ne s'était jamais remariée. Ses sentiments pour Tom l'en avaient empêchée. Ses seules rencontres avec d'autres hommes avaient été orchestrées par lui et elle n'en avait tiré aucun plaisir. Bientôt ses deux enfants voleraient de leurs propres ailes.

Ultérieurement, elle évoquerait cette période :

— Lorsqu'il a quitté Kay, il m'a dit qu'il attendrait dix-huit mois avant de se considérer comme célibataire ; il ne voulait pas embarrasser sa femme en se remariant immédiatement. Mais ensuite, il m'épouserait. Cela a été un des moments les plus heureux de ma vie.

Et comment ne pas la croire ? Si Tom ne la voyait pas souvent à Wilmington, par respect pour Kay, il se montrait beaucoup plus disponible à son égard.

Elle pouvait lui téléphoner quand elle le voulait et il l'appelait plus souvent. Ils se rencontraient plusieurs fois par semaine. Après douze ans de solitude passés à attendre dans l'ombre, Debby se sentait sécurisée à l'idée que dorénavant ils seraient unis pour toujours. Elle avait patienté tout ce temps ; quelques mois de plus ne représenteraient pas un gros effort.

Le gouverneur Tom Carper ignorait la liaison d'Anne-Marie avec l'une des figures de proue du parti démocrate et il entreprit de jouer les entremetteurs.

En effet, au printemps 1995, il avait rencontré un homme qui lui paraissait convenir à la perfection à sa secrétaire. C'est ainsi qu'il demanda à Mike Scanlan s'il était célibataire et si « cela l'intéresserait de faire la connaissance d'une charmante jeune femme ».

Puis tous deux oublièrent cette conversation. En septembre, Carper dut envoyer un courrier professionnel à Scanlan et en profita pour ajouter, au bas de sa lettre, les coordonnées d'Anne-Marie. Il s'était renseigné sur cet éventuel prétendant avant d'en parler à sa protégée. Âgé de trente ans, Mike occupait une fonction de cadre dirigeant à la MBNA America Bank, un important établissement financier basé au Delaware. Il était chargé des relations avec les collectivités locales et des donations aux organismes de bienfaisance. D'ailleurs, depuis qu'il était diplômé de l'université, il s'était toujours engagé dans des actions philanthropiques. Il s'était occupé d'enfants en difficulté au Maryland et en Floride, au sein d'un programme combinant discipline et formation, qui s'articulait autour de la mer.

Issu d'une famille irlandaise et catholique de sept enfants, Mike avait grandi à Bristol. Son père travaillait dans l'industrie et sa mère était bibliothécaire. Cependant, Carper savait que, pour une présentation, ces détails revêtaient une importance secondaire, par rapport à la personnalité même du jeune homme. Celui-ci était grand, séduisant, souriant, gentil, célibataire et propriétaire de sa résidence à Sharpley. En outre, il jouissait d'une situation confortable, avec un revenu annuel de 100 000 dollars.

Lorsque le gouverneur lui transmet les coordonnées d'Anne-Marie, Mike envisagea de l'appeler, malgré ses réticences vis-à-vis de ce type de rencontres arrangées.

— J'ai conservé son numéro de téléphone, expliquerait-il. Et j'ai réfléchi pendant un moment. Finalement, j'ai pris mon courage à deux mains et je l'ai contactée.

Les deux jeunes gens convinrent de se retrouver le vendredi 15 septembre chez O'Friel's.

Entre-temps, il glana quelques renseignements la concernant et n'obtint que des informations sur sa famille et son lieu de naissance. Il arriva au pub le premier et subit les railleries des habitués. L'ancien maire Bill McLaughlin gloussait en sirotant sa bière.

Mike demandait autour de lui :

— Dites-moi, les gars, cette fille, c'est une plaie ou quoi ?

Kevin Freel grimaça pour simuler l'acquiescement, mais quelqu'un lui répondit :

— C'est vraiment une personne charmante et sympathique.

Cette remarque le fit pâlir.

C'est alors qu'Anne-Marie fit son entrée. Immédiatement, elle lui parut belle, drôle et généreuse. Tous deux allaient parfaitement ensemble. Cela sautait aux yeux. Et ils étaient probablement les seuls à ne pas s'en rendre compte.

Ils s'assirent à une table et bavardèrent. Mais cernés par tant de regards indiscrets et curieux, ils ne parvinrent à échanger que des propos convenus et maladroits. Et Annie éprouva ce sentiment familier de ne pas être à la hauteur. Elle téléphona à son frère Brian pour lui relater cette prise de contact : elle avait beaucoup apprécié Mike Scanlan et l'avait trouvé très attirant, mais elle avait l'impression qu'elle ne lui avait pas plu.

Elle se trompait. Huit jours plus tard, ils passèrent la soirée ensemble dans un lieu où l'on ne les épierait plus, et s'entendirent à merveille. Dès octobre, l'agenda d'Anne-Marie était rempli de rendez-vous galants. A la page du 15 du mois, elle avait noté « 1er soir avec Mike ». Cette annotation ne signifiait aucunement qu'ils avaient passé la nuit ensemble.

Elle marquait plutôt la fin d'une longue et douloureuse liaison et le début d'une relation amoureuse qu'elle désirait depuis toujours.

Le gouverneur avait vu juste : Anne-Marie et Mike formaient un couple très harmonieux. Elle le présenta à sa famille et il s'y intégra comme s'il en avait toujours fait partie. Tout le monde était content pour eux – ou presque.

Tom Capano ne supportait pas qu'on le quitte.

Jamais il ne le permettrait. C'était lui qui devait décider de mettre un terme à une histoire. Debby n'avait jamais essayé de rompre : elle redoutait trop de le perdre. Annie avait fait de vagues tentatives pour se détacher de lui, mais il connaissait si bien ses failles qu'elle n'y parvint jamais. Il lui suffisait d'actionner les cordes sensibles de la culpabilité, de la loyauté ou de la compassion, et elle lui revenait. Elle s'était un peu insurgée contre la toile d'araignée qu'il avait tissée autour d'elle depuis le début de cette année, mais elle n'explosait vraiment que si elle le surprenait en train d'épier ses faits et gestes.

Alors, Tom adoptait la stratégie inverse. Il lui disait qu'elle méritait bien mieux qu'une aventure avec un homme marié. Il évoquait l'époux de sa sœur Kathleen, qui incarnait le conjoint idéal et lui déclarait :

— Tu devrais trouver ton propre Patrick Hosey et cesser de perdre ton temps avec moi.

Cette manipulation psychologique avait toujours fonctionné. Mais lorsqu'Anne-Marie rencontra Mike Scanlan, elle comprit enfin ce qui lui convenait vraiment. Elle n'avait plus besoin de s'esquiver hors de la ville pour un dîner en amoureux. Avec son nouveau compagnon, elle pouvait sortir à Wilmington et voir ses amis. La perspective d'avoir un foyer et des enfants devenait un projet tangible. Elle ne marchait plus sur des œufs pour parer aux sautes d'humeur de son interlocuteur : outre ses nombreuses qualités, Mike était facile à vivre et de bonne composition. Et il avait trente ans – non pas quarante-sept.

Cependant, elle devait encore dissimuler certaines choses. Il ne fallait pas que Tom sache à quel point elle se sentait bien avec ce jeune homme. Pendant longtemps, elle ne mentionna pas l'existence de son nouvel ami

devant lui. Par-dessus tout, Mike était un catholique fervent et elle craignait sa réaction s'il apprenait sa liaison. Elle évitait donc toute situation où les deux rivaux auraient pu se trouver en présence l'un de l'autre. Elle avait toujours eu honte de ses rapports intimes avec son amant adultère et à présent, c'était terminé. Et elle aurait donné n'importe quoi pour effacer cet épisode d'un coup de baguette magique.

D'autres femmes avaient voulu mettre un terme à leur liaison avec Tom Capano, mais elles s'étaient vite rendu compte que toute tentative de lui échapper équivalait à s'enfoncer dans des sables mouvants.

Son statut d'homme marié ne l'avait jamais empêché de les poursuivre de ses ardeurs. Linda Marandola faisait partie de ces maîtresses terrorisées. Âgée de vingt-cinq ans, cette brune pulpeuse avait rencontré Tom dans les années soixante-dix. Comme Debby et Anne-Marie, elle avait été séduite par sa gentillesse, mais elle n'avait pas succombé à ses charmes. A l'époque, elle était fiancée.

Elle travaillait comme secrétaire pour un avocat, qui habitait aussi dans la Dix-Septième Rue. Tom passait régulièrement au cabinet de cet ami et lorsqu'ils sortaient manger, il proposait parfois à Linda de se joindre à eux. Un jour où son confrère était trop pressé pour aller au restaurant, il dit en souriant :

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à inviter Linda !

A compter de ce jour, ils déjeunerent souvent ensemble et Tom ne cacha pas son attirance pour la jeune femme. Avec un peu d'honnêteté, cette dernière aurait, elle aussi, admis nourrir un faible à l'égard de cet homme. Mais elle était fiancée et lui marié. Il lui téléphona souvent au bureau et à la maison pour la presser de sortir avec lui. Il lui proposa même un poste au sein de son cabinet.

Un beau soir, elle dînait avec des copines lorsqu'elle le croisa par hasard, dans le même restaurant, chez Gallucio's. Ils firent l'amour dans sa voiture. Elle ne se pardonna pas son acte, comme elle le dirait des années plus tard :

— Je me sentais si déloyale.

Elle évita alors de se retrouver seule avec lui. Mais il se mit à la harceler de coups de téléphone et à la supplier de devenir sa maîtresse. Il se montrait très persuasif, mais Linda tenait à épouser l'homme qu'elle avait choisi et ne voulait pas d'une liaison avec un autre.

Environ deux ans plus tard, en 1980, elle eut à nouveau des rapports

charnels avec Tom, dans des circonstances assez similaires. Cela se produisit quelques jours avant ses noces, alors qu'elle enterrait sa vie de jeune fille avec ses camarades. L'avocat avait appris où elle se trouvait et à l'issue de ce dîner bien arrosé, elle partit avec lui. Il l'emmena dans sa résidence. Sa femme s'était absentée et il lui assura qu'il n'y avait rien à craindre.

Linda appréciait la gentillesse de Tom. Il était notamment intervenu pour qu'elle puisse emménager, avec son compagnon, dans un grand appartement du complexe Cavalier. Mais elle était fermement décidée à ne plus avoir de relations physiques avec lui.

Cependant, au cours de la cérémonie nuptiale, elle l'aperçut, sur un banc de l'église, qui la fixait avec un regard impénétrable. Au cours de la réception qui suivit, il la ravit des bras de son mari et lui murmura que son cœur était brisé, qu'elle était l'amour de sa vie, que ce mariage le remplissait de chagrin. Il se garda bien de mentionner que Kay attendait leur premier enfant.

Lorsque Linda revint de sa lune de miel, Tom lui écrivit et lui téléphona, pour lui répéter qu'il l'aimait et la désirait toujours. Il la suppliait de divorcer et s'engageait à se séparer de son épouse pour vivre avec elle.

La jeune secrétaire s'était promis de ne jamais parler de Tom Capano à son conjoint. Stupéfaite et horrifiée, elle constatait que son statut de femme mariée ne le dissuadait pas de la fréquenter. Durant plusieurs mois, il ignorait ses rebuffades et continua à l'inonder de lettres et d'appels. Il voulait toujours qu'elle travaille pour lui et ne cessait de lui clamer sa passion.

Ses missives semblaient étranges et déplacées. Il lui affirmait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Certes, ils avaient couché ensemble à deux reprises et Linda le regrettait amèrement. Mais il n'avait jamais été question d'un quelconque engagement à long terme. Elle savait aussi que son épouse était enceinte. Elle ne comprenait donc pas pourquoi il s'acharnait à la relancer.

Lorsque Kay mit au monde leur fille Christy, en août 1980, Linda reçut une lettre de Tom qui l'effraya :

— Pour résumer ce qu'il m'écrivait, il aurait préféré que l'enfant soit de moi et non pas de sa femme.

Durant cet été-là, elle refusa de le voir et lui demanda instamment de ne plus l'appeler. Alors il devint vicieux. Il l'avertit que si elle se refusait ainsi à lui, il ne pourrait supporter de la savoir à proximité. Elle regretterait toujours de l'avoir rejeté. Il ne souhaitait plus qu'elle habite ou travaille dans le même

État que lui. Il ajouta qu'il « contrôlait le Delaware » et qu'elle n'avait pas le choix. Elle devrait quitter son emploi et son appartement. Il lui fixa une date limite pour mettre ses ordres à exécution.

En voyant qu'elle ne cédait pas à ce chantage, il entreprit de la traquer. Elle reçut plus de quinze appels anonymes par jour. Il lui téléphonait et lui disait qu'il avait repéré sa voiture. Le soir, elle devait passer devant le cabinet Morris, James, Hitchens & Williams pour se rendre au parking et elle savait qu'il l'épiait. Parfois elle apercevait son visage menaçant à la fenêtre.

Frustré et furieux, Tom contacta Joe Riley, un malfrat ayant des accointances avec la mafia. Il lui expliqua qu'il avait « un problème » avec une femme, qu'il était « fou d'elle », mais qu'elle ne désirait plus le voir. Il l'aimait et ne pouvait vivre sans elle. Depuis qu'elle l'avait rejeté, il n'arrivait ni à manger ni à dormir. Il souhaitait donc trouver quelqu'un susceptible de lui asséner un coup sur la tête ou de la renverser en voiture. Il exigeait qu'elle fût punie, physiquement châtiée.

— Je veux qu'elle soit gravement blessée, ajouta-t-il. Elle s'appelle Linda Marandola.

Riley avait alors la soixantaine et même s'il avait connu le milieu mafieux, il n'avait jamais répondu aux critères permettant de s'y intégrer. Son casier judiciaire était bien maigre et, depuis longtemps, il jouait le rôle d'indigène pour la police. Il commençait à se faire vieux et ne se montra guère enthousiaste à l'idée de violenter une pauvre femme.

— Je ne sais pas pourquoi je vous confie tout cela, lui dit Tom. Je n'ai parlé d'elle à personne.

— Peut-être vous sentez-vous coupable d'envisager de telles représailles, lui répondit Riley.

Il l'avertit aussi que si son acte était découvert, le conseil de l'ordre ne ferait preuve d'aucune indulgence.

— C'est une chose que je peux régler, répliqua l'avocat.

Cela se passa en septembre 1980. Joe Riley fut invité à dîner chez Tom en compagnie de Marguerite et de Kay. Cette dernière croyait que son hôte faisait partie des relations politiques que son mari amenait souvent à la maison. En observant cette jolie épouse et cette mère dévouée, Joe ne comprit pas l'attitude de cet homme. Quelques jours après, il revit le juriste à son cabinet et lui dit :

— Vous avez une compagne charmante et une maison superbe. Êtes-vous sûr de vouloir faire cela ?

— Absolument, répliqua Tom.

Riley était convaincu qu'il parlait sérieusement et se refusait à participer à ce funeste dessein. Il s'adressa à un ancien agent du FBI, qu'il avait jadis renseigné, et lui rapporta les projets de Tom. Ils convinrent d'enregistrer, au moyen d'un mouchard, la requête de l'avocat. Par la suite, Joe affirmerait qu'il n'avait pas d'autre but que de ramener son interlocuteur à la raison. Lorsqu'il le revit, ce dernier répéta qu'il souhaitait « corriger cette garce ».

— Vous voulez qu'elle soit tuée ? demanda Riley.

— Non. Je ne pourrais pas supporter cette responsabilité. J'aimerais qu'elle soit brutalisée ou heurtée par une voiture.

Ils en restèrent là. Riley accepta de la menacer par téléphone et Tom lui demanda d'enregistrer ses appels pour entendre sa réaction. Apparemment, ce double jeu ne posait pas de problème moral à Joe.

Après tout, cela lui rapporterait un peu d'argent et ne causerait pas trop de tort à la jeune femme.

Lorsque Linda avait refusé de quitter son travail et le Delaware, Tom s'était arrangé pour la faire expulser de son appartement. Elle commençait à croire qu'il jouissait réellement d'un pouvoir important et cela l'effraya au point de la décider à changer d'État. En septembre 1980, elle emménagea avec son mari dans le New Jersey, à Penns Grove, mais elle tenait à conserver son emploi.

Grâce à ses relations haut placées, Tom n'eut aucune peine à trouver le nouveau numéro de Linda, et Riley enregistra son premier appel. Lorsqu'elle décrocha, il lui dit qu'il était au courant de ses frasques avec Tom Capano. Il la menaça de tout révéler à son époux si elle ne lui versait pas une certaine somme. Au bout d'un long silence, la jeune femme répondit d'une voix ferme :

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Ce bref échange constituait une bien maigre satisfaction pour Tom. En revanche, Riley possédait beaucoup d'autres cassettes compromettantes où l'on entendait l'avocat donner ses instructions sur le contenu des appels anonymes ou sa réaction une fois qu'il eut perdu la trace de Linda. En effet, tourmentée par Riley, celle-ci avait convaincu son époux de plier bagage, sous prétexte qu'elle était poursuivie par un « ancien client » de son patron. Elle habitait désormais chez son beau-père.

Tom désirait connaître les détails exacts de toutes les communications

téléphoniques de Riley avec Linda ou avec son compagnon qu'il appelait également à son bureau. Il savoura sa victoire lorsqu'il apprit que, rendue à moitié folle par cette persécution, elle avait avoué ses deux infidélités à son conjoint.

Il ignorait que Riley avait confié ces enregistrements à un ancien agent fédéral devenu détective privé, qui travaillait notamment pour le barreau du Delaware. Cet incident aurait pu signer la fin de la carrière de Capano, mais il ne reçut que de simples remontrances. Beaucoup de femmes s'insurgèrent alors en déclarant que Wilmington était un bastion de machistes, dont Tom faisait partie. Ses agissements envers Linda Marandola furent considérés comme une affaire purement sentimentale et il s'en tira sans une égratignure. Personne ne dévoila à Linda l'identité de celui qui se cachait derrière ce harcèlement. Elle s'aperçut seulement que les appels avaient cessé.

Cet épisode conforta encore Tom Capano dans sa conviction qu'il était au-dessus des lois.

En 1981, il ne se souciait plus de châtier son ancienne maîtresse. En effet, il avait jeté son dévolu sur une autre femme, Debby MacIntyre. Mais il n'oublia pas Linda. Six ans plus tard, en 1987, à sa grande stupéfaction, elle reçut un appel de l'avocat, qui travaillait à présent aux côtés du maire de Wilmington. Elle s'était séparée de son mari et ne parvenait pas à retrouver son équilibre. En proie à une telle vulnérabilité, elle s'interrogea sur la réelle malveillance dont le juriste avait fait preuve à son égard.

Après tout, il tenait peut-être vraiment à elle et seul le désespoir l'avait poussé à la menacer et à lui écrire des lettres ambiguës.

Naturellement, elle ignorait tout de ses manigances. Elle décida donc de lui donner une seconde chance et accepta de le rencontrer dans le parking d'un motel à New Castle. Il disait regretter ses tentatives d'intimidation et semblait avoir changé.

Le mois suivant, en avril, elle partit avec lui à Atlantic City pour fêter son trente-troisième anniversaire. Au début, ce voyage s'annonçait bien. Tom lui offrit un cadeau qui la toucha : une montre en or, gravée de leurs deux initiales. Mais cette escapade de deux jours tourna au cauchemar lorsqu'il se mit à la questionner sur ses aventures sentimentales. En effet, dès qu'il apprit qu'elle fréquentait d'autres hommes, il laissa exploser sa rage. Malgré six années de silence, il exigeait d'elle une fidélité absolue. Il la traita de garce et de traînée. Et Linda s'en voulut de s'être montrée aussi naïve. Soulagée de rentrer enfin saine et sauve à Wilmington, elle se promit de ne plus jamais le revoir.

À l'époque, Tom se partageait entre son épouse et sa maîtresse, qui

ignoraient tout de ses incartades avec Linda. Debby savait seulement que, dans les années soixante-dix, une secrétaire avait tenté de le séduire et elle s'en tenait à cette version des faits.

Bien trop jeune lors de ces événements, Anne-Marie ne soupçonnait pas à quel point il était difficile de se libérer de l'emprise de Tom Capano.

D'ailleurs, au milieu des années quatre-vingt-dix, alors qu'il la fréquentait déjà, il poursuivait de ses assiduités une autre jolie femme, Tedra Scopelli, et insistait pour l'installer dans un appartement. Pour cette dernière, qui avait des enfants en bas âge, la perspective d'un logement gratuit paraissait tentante. Il lui promettait de s'occuper d'elle, de payer l'inscription de ses petits dans une école privée et de lui procurer un emploi.

Mais comme Anne-Marie, elle se sentit prisonnière d'un piège invisible et déclina son offre. Cependant, ce refus ne mit pas fin à ses angoisses : il continua à la harceler au téléphone.

CHAPITRE 15

En octobre 1995, peu après sa rupture avec Kay, Tom avait trouvé une maison en location à quelques minutes à pied de celle qu'il avait habitée avec son épouse et ses enfants. Situé en face de la résidence de l'ancien gouverneur Tom Castle, ce pavillon, au 2302 North Grant Avenue, était également à proximité de chez Debby et à environ cinq minutes en voiture de chez Anne-Marie.

Après vingt-trois ans de mariage, retrouver une vie de célibataire représentait un changement considérable dans l'existence de Tom. Il avait signé un bail de six mois et payait 2 000 dollars de loyer mensuel pour cette bâtisse repeinte de frais, dotée d'un double garage, ainsi que de cinq chambres avec salles de bains attenantes, permettant d'héberger confortablement ses quatre filles. Il comptait accueillir ses enfants au moins un soir tous les week-ends, pour maintenir un lien étroit avec elles et leur éviter une trop grande souffrance. Leurs camarades seraient les bienvenues : ce père se considérait comme le copain et le conseiller de tous les jeunes.

Il se plaisait à dire que ses petites passaient avant tout le reste.

Il pensait aussi recevoir régulièrement Debby et Anne-Marie. Plus que jamais, il devrait programmer avec soin les allées et venues de ses visiteurs. Il était hors de question que ses filles croisent l'une de ses maîtresses. Cela étant, depuis toujours, Tom excellait dans l'organisation de son temps et il veillerait méthodiquement à ce qu'aucune rencontre fâcheuse ne vienne troubler sa tranquillité.

Il passait pratiquement tous les jours dans la résidence de la Dix-Septième Rue, sans prendre la peine de prévenir, comme s'il y vivait toujours. Debby elle-même trouvait cette attitude irrespectueuse envers Kay et l'avait critiqué à ce sujet :

— Si elle changeait les serrures, je lui donnerais raison.

— Cette maison m'appartient. Je peux y aller quand je veux, avait rétorqué Tom.

Certes, l'aîné des frères Capano aurait pu se loger gratuitement dans un appartement du complexe Cavalier, mais il avait préféré choisir un

pavillon, dans un quartier très prisé et assez ancien, aux ruelles sinueuses, bordées d'arbres et de vieilles demeures en brique et en pierre.

Son installation dans une demeure aussi imposante ne lui posa aucun problème. En effet, il récupéra des meubles d'habitations témoins appartenant à la société familiale et se fit aider, pour son déménagement, par son frère Joey, ainsi que par ses amis Brian Murphy et Keith Brady. Il n'avait aucun goût pour la décoration. Dans le salon, le grand canapé en cuir blanc et le panneau consacré au matériel audiovisuel occupaient tout l'espace, condamnant même une cheminée et une porte. Au mur, Tom accrocha des photos, dont un grand nombre représentaient des chiens, et disposa sur le sol un tapis bon marché de type oriental. Dans sa chambre trônait un lit immense, devant lequel il avait placé un second ensemble télévision-magnétoscope. Celles des filles étaient équipées assez sommairement, mais il avait tout de même prévu des matelas et des sommiers neufs.

Quant à la vaste salle à manger, donnant sur la cuisine, elle fut garnie de quelques fauteuils, d'un sofa marron aux motifs d'ananas brodés, et d'un grand tapis berbère beige couvrant le parquet. Naturellement, il n'oublia pas d'y brancher une télé et une vidéo.

Lorsqu'elle y fut conviée pour la première fois, Debby ne fit aucun commentaire, comme elle l'expliquerait par la suite :

— J'ai trouvé cela horrible, mais Tom était ainsi : il n'avait pas de goût, ni pour les vêtements, ni pour la maison. D'ailleurs, il ne se souciait pas de ces choses. Et il jugeait son intérieur plaisant.

La jeune femme pensait qu'ils traversaient une période transitoire. Plus tard, ils s'installeraient ensemble chez elle ou achèteraient une nouvelle résidence. Mais, pour l'instant, cette demeure sur Grant Avenue correspondait aux besoins de Tom. Il engagea une femme de ménage qui venait environ tous les quinze jours, pour nettoyer les lieux après le passage des filles.

Tom avait fait croire à ses deux maîtresses qu'il avait quitté sa femme pour elles. Si cette idée ravissait Debby, elle affligeait Anne-Marie. En septembre 1995, elle n'éprouvait plus de passion envers son amant. Depuis des mois, elle essayait de se détacher de lui, mais il la retenait toujours par un fil invisible qui l'empêchait de trop s'éloigner. Elle détestait cela.

Elle ne supportait plus ses appels, ses e-mails incessants, ses visites surprises. Elle ne tolérait pas qu'il appelle ses amies pour la suivre à la trace. Parfois, elle le voyait passer en voiture sous ses fenêtres pour vérifier si elle était chez elle. En outre, Mike Scanlan occupait une place importante dans son cœur.

Sans se douter des répercussions de son acte, elle signifia à Tom qu'elle souhaitait uniquement entretenir avec lui des rapports platoniques. Comme on pouvait le prévoir, il prit très mal la chose. Au début, il n'accepta pas cette décision. Puis il explosa de rage. Il avait détruit son foyer et quitté son épouse uniquement pour elle. Et à présent, elle lui disait qu'elle ne voulait plus de lui ! Comment pouvait-elle se montrer si cruelle ?

Elle confia ses difficultés à Kim Horstman. Tom la poursuivait de façon obsessionnelle. Il lui téléphonait quinze à vingt fois par jour et lui laissait des messages sur son répondeur, la sommant de lui parler. Pourquoi ne le rappelait-elle pas ? Il était vital qu'ils se rencontrent pour résoudre leur différend.

Lorsqu'elle allumait son ordinateur, les courriers de Tom défilaient dans sa boîte aux lettres. Et si la teneur de ces messages, adressés au bureau du gouverneur, paraissait anecdotique, leur contenu était, en fait, chargé d'allusions.

Annie ne lui avait pas parlé de Mike Scanlan, mais grâce à ses relations dans tout le comté de New Castle, Capano pouvait s'informer des faits et gestes de chacun.

Le 8 octobre, le pape se rendit à Baltimore et Mike emmena Anne-Marie à la messe qui se déroulait au grand stade de la ville – ainsi qu'il le relaterait plus tard :

— Je lui ai proposé d'y aller en début de semaine et elle a réagi avec étonnement. Elle pensait que je plaisantais, mais en même temps, cette perspective la transportait. L'un de ses oncles était un monsignor et elle ne cessait de répéter : « Oh, si seulement James était là ! Il adorerait cela ! »

Le 9 octobre, ils se rendirent ensemble à un défilé de mode organisé au profit d'enfants handicapés mentaux, puis à un souper chez des amis. Mike était aussi invité permanent aux dîners dominicaux qui réunissaient, chaque semaine, toute la fratrie Fahey.

Les frères et sœur d'Annie se montraient toujours vigilants quant aux fréquentations de leur cadette, et son nouveau prétendant passa cette épreuve de sélection sans problème.

Le lendemain de Thanksgiving, ce dernier convia sa propre famille pour un repas chez lui, comme tous les ans, et profita de cette occasion pour présenter son amie à ses proches – ainsi qu'il l'expliquerait :

— Je n'étais pas sûr qu'elle accepte. Elle savait que les siens m'avaient réservé un accueil assez difficile au début et elle aurait pu y voir

une sorte de revanche. Mais elle est finalement venue et a passé un excellent moment.

Le soir suivant, Mike avait pris des billets pour voir la Tosca à l'Opéra local.

Le 1er décembre, le couple assista à une réception donnée par le gouverneur Carper et destinée à une collecte de jouets par les marines.

Le 2 décembre, le jeune homme organisa une fête costumée qui se révéla très réussie.

Le 4 décembre, Anne-Marie se rendit à Porto Rico pour une semaine, afin d'assister à une convention, où elle représentait l'État du Delaware, en compagnie de l'attachée de presse du bureau. Cependant, au cours de ce séjour, elle tomba malade et s'évanouit. Les médecins ne parvinrent pas à diagnostiquer l'origine de son mal. Son problème pouvait provenir d'une réaction à l'atmosphère surchauffée ou d'une intoxication alimentaire. Peut-être aussi était-il dû au fait qu'elle ne se nourrissait quasiment plus, en raison de sa peur permanente que Tom contacte Mike et lui révèle des choses terribles à son sujet.

Dès son retour, le 11 décembre, elle se plongea dans un tourbillon d'activités : un dîner avec une association féminine, un déjeuner avec une amie, un week-end rempli d'invitations – parfois deux pour la même soirée – qu'elle notait sur son calendrier sous le terme de « fiestas ». Comme toujours, figuraient aussi sur son agenda les divers anniversaires, goûters, mariages, et baby-sittings pour ses neveux et nièces.

Un soir, Mike l'invita au Columbus Inn, un succulent restaurant de Wilmington au cadre très ancien.

Il ne se doutait pas des difficultés qu'elle traversait.

Annie craignait de lui avouer sa liaison avec Tom et son anorexie. Elle inventait des excuses pour justifier son malaise à Porto Rico et sa perte de poids, dont, selon ses dires, les spécialistes n'arrivaient pas à déterminer la cause et qu'ils attribuaient plutôt au stress ou à la fatigue.

Le dimanche 18 décembre, tous deux firent un tour de la ville, pour admirer les rues illuminées à l'approche des fêtes. Puis ils rentrèrent chez Mike où, rejoints par son frère Vin, ils décorèrent la maison ainsi que le sapin de Noël. Comme le 24, le jeune homme devait s'absenter, ils célébrèrent le réveillon avec un peu d'avance. Une photo prise à cette occasion les montre ensemble sur un petit canapé, près d'un village miniature orné de neige en coton – un couple harmonieux et plein d'avenir.

Comme prévu, Mike partit pour Rhode Island le 22 décembre, et promit d'être de retour le 30, pour passer le nouvel an avec Anne-Marie, au Winthertur, le prestigieux musée d'Art américain Henry-Francis-Du-Pont. La perspective de célébrer cette transition en compagnie de celui qu'elle aimait la comblait de joie.

Cependant, Tom continuait à la harceler et à l'exhorter de quitter Mike. Il ne comprenait pas comment elle avait pu s'intéresser à « un type aussi niais ». Il envisageait d'avertir ce dernier qu'elle n'était pas disponible, qu'elle lui appartenait. Naturellement, s'il agissait ainsi, ce serait pour son bien, puisqu'elle ne semblait pas assez raisonnable pour reconnaître ce qui lui convenait le mieux.

De tels propos épouvantaient Anne-Marie. La seule pensée d'une confrontation entre les deux hommes lui donnait des haut-le-cœur. Tom ne manquerait pas de dépeindre leur ancienne relation sous un jour répugnant et de la faire passer pour une pécheresse et une dévoyée – une « traînée », comme il se plaisait à l'appeler sous l'emprise de la colère. Face à une telle description, Mike s'enfuirait en courant.

Alors qu'elle aurait dû jouir de cette période propice au bonheur, Annie restait en permanence sur ses gardes, à guetter le moindre appel, la moindre rencontre. Tom menaçait de se suicider si elle ne lui revenait pas. Un soir, il monta jusque chez elle par l'escalier de service et lorsqu'elle lui ouvrit, il s'engouffra à l'intérieur et s'empara de tout ce qu'il lui avait offert – télévision, vêtements, disques, et même un pot de mayonnaise – en lui disant :

— Je ne veux pas qu'un autre regarde la télé que je t'ai achetée ou te voie dans des habits venant de moi. Je reprends tout !

Finalement, il se ravisa et lui rendit ses cadeaux, à l'issue d'une terrible dispute.

Anne-Marie voyait son existence transformée en une perpétuelle lutte de pouvoir secrète. Un soir, Tom la raccompagna en voiture et refusa de la laisser descendre, à moins qu'elle accepte de lui parler.

Lorsqu'elle essaya d'atteindre la portière, il la saisit à la gorge. Il ne lui fit pas mal. D'ailleurs, elle ne craignait pas sa violence physique. Mais ce geste révélait combien il ne se dominait plus.

Une autre fois, il la conduisit dans le garage de sa maison sur Grant Avenue, qu'il referma derrière eux.

Là, il la retint prisonnière jusqu'à ce qu'elle se résolve à discuter de leur liaison. Pourquoi ? Se demandait-elle : il n'y avait plus rien à expliquer !

Elle avait toujours souffert de claustrophobie et se sentait étouffer dans cet endroit reclus. Mais face à sa panique, il se montrait inflexible et lorsqu'il finit par ouvrir les portes, elle était secouée de spasmes.

Ce type de scène se renouvela à plusieurs reprises.

En outre, Tom envoyait à Annie de longs e-mails, presque puérils, comme si tout allait bien entre eux.

Ce décalage par rapport à la réalité n'en était que plus effrayant. Il contactait aussi ses amies, en leur rappelant les services qu'il leur avait rendus. Il vint au café de Jackie pratiquement tous les jours à partir de la mi-octobre, et en décembre, cette dernière remarqua combien il semblait ravagé.

— Il maigrissait à vue d'œil. Ses joues se creusaient. Il avait l'air très mal en point, très abattu.

Elle avait toujours eu une opinion partagée et fluctuante sur ce personnage, mais à l'approche de Noël, il lui inspirait de la peine.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? lui demanda-t-elle.

Vous ne mangez plus.

Il se contenta de secouer la tête avec tristesse et ajouta qu'il ne dormait pas bien non plus. Elle décrirait ainsi son attitude :

— Il ne se laissait jamais aller. Il s'efforçait de sourire et expliquait : « Ça ne va pas trop bien. Je suis déprimé. Nous en reparlerons plus tard. »

Il dit à Jackie qu'il passerait un jour pour lui raconter ses problèmes, ce qu'il fit juste avant Noël :

— La deuxième semaine de décembre, il m'a avoué qu'il voulait se tuer, qu'il était suicidaire.

La jeune femme s'inquiétait beaucoup pour lui et tenta de le retenir, mais il partit sans en dire davantage. Elle appela alors Annie pour lui faire part des pensées morbides de Tom et lui demanda comment elles pourraient l'aider. Mais au lieu de manifester ses élans de sollicitude coutumiers, cette dernière répliqua, avec un étrange détachement :

— Ne t'en fais pas. Il va bien. Il n'a aucun problème.

Jackie en doutait, mais elle savait aussi que son amie connaissait Tom mieux que personne et elle lui fit confiance.

Tom allait effectivement bien. Il était seulement furieux qu'Anne-

Marie échappe à son emprise et voit un autre homme. Quant à lui, il ne se gênait pas pour fréquenter plusieurs maîtresses. En effet, outre Debby MacIntyre, à qui il avait promis le mariage, il vivait depuis le mois de novembre, une aventure débridée et passionnée avec une secrétaire de son cabinet juridique, une certaine Susan Louth, âgée de trente-deux ans, qu'un de ses confrères avocats qualifiait de « superbe blonde ». Il plaisantait souvent avec elle et l'emmenait régulièrement à la Villa di Roma, le restaurant de Philadelphie que Debby considérait comme « leur endroit ».

Susan connaissait le caractère volage de Tom et ce dernier semblait ravi du fait qu'elle ait d'autres amants. Curieusement, il n'affichait aucun comportement obsessionnel à son égard. Elle ne cherchait pas en lui un compagnon stable : il représentait plutôt pour elle un « défi » et c'est ce qui lui plaisait dans une relation.

Il invita Susan chez Marguerite qui, à l'issue de cette présentation, la qualifia de « petite cochonne » une expression qui les fit bien rire et que, par la suite, Tom employa, avec humour, chaque fois qu'il adressait un message à Susan.

Par ailleurs, Tom essayait de renouer avec Linda Marandola, qu'il avait perdue de vue depuis longtemps et qu'il savait de retour en ville. Apparemment, il divisait les femmes en deux catégories : les putains et les madones. S'il pourchassait moins les premières, il s'accrochait vraiment aux secondes, qu'il ne laissait jamais complètement lui échapper.

Bien entendu, il continuait de visiter son ancienne résidence selon son gré. Il ne voulait plus de son épouse, mais il ne souhaitait pas non plus la laisser vivre sa vie. Un soir qu'elle recevait des hôtes à dîner, il arriva sans prévenir et lorsque tout le monde se mit à table, il ôta ses chaussures et posa son pied sur les genoux de Kay en lui demandant de lui faire un massage. Cette indécence scandalisa non seulement son ex-compagne, mais aussi tous les convives présents.

En cette fin d'année 1995, Tom essayait toujours d'acheter Anne-Marie. L'argent lui avait toujours permis d'obtenir ce qu'il désirait. Même s'il lui mentait en affirmant qu'il était plus riche que Louie, sa fortune s'élevait à cinq millions de dollars, ce qui lui permettait de vivre largement. Un jour, il persuada Annie de l'accompagner pour une promenade en voiture et il la conduisit dans une maison de dix pièces, qu'il proposa de lui offrir, si elle lui revenait. Naturellement, il savait que, privée d'un foyer durant son enfance, le fait de posséder une belle demeure représentait pour elle un rêve précieux, un gage de sécurité et de sérénité.

Il proposa de lui remplacer sa vieille Jetta, mais devant son effarement, dut y renoncer. Il apprit également qu'Annie espérait se rendre en

Espagne après Noël et il approuvait ce voyage, qui l'éloignerait de Mike. Il savait à quel point elle tenait à repartir dans ce pays ; elle avait même accepté les 500 dollars qu'il lui avait envoyés à cet effet avant son voyage en Europe en 1994.

Il lui écrivit donc un courrier électronique dans lequel il se montrait prêt à lui procurer le billet d'avion, à réserver l'hôtel et à tout organiser. Elle n'avait aucune intention d'accepter et confia à Kim qu'il n'admettait pas son refus. Du reste, le 21 décembre, il lui remit tout de même un aller simple pour Madrid en première classe, qui lui avait coûté plus de 1 200 dollars et qu'il dut, à contrecœur, se faire rembourser.

Tom ne se contentait plus de surveiller les fenêtres d'Annie, pour vérifier ses allées et venues. Il espionnait également la maison de Mike. Et chaque fois qu'il apercevait la Jetta verte dans son allée, il téléphonait, furieux, à la jeune fille pour lui dire qu'il avait vu sa voiture. Il exigea de savoir si elle avait des rapports sexuels avec son ami et fut quelque peu apaisé d'apprendre que non.

Il essaya bientôt une autre tactique : il informa Annie qu'il avait confessé leur liaison au curé de la paroisse Saint-Antoine.

— Elle a pris cela comme une humiliation, expliquerait Kim. Elle ne voulait plus retourner à l'église parce que le prêtre était au courant de leur aventure.

Elle se sentait poussée à s'enfuir. Cette persécution obsessionnelle pesait sur ses épaules et parfois, elle disait : « J'ai l'impression que je ne pourrai pas lui échapper à moins de quitter l'État. »

Cependant, comment envisager de partir quand cela signifiait abandonner ses amies, sa famille, son travail – et surtout Mike Scanlan ? Comme elle le confiait souvent à ses proches, c'était la première fois, depuis sa rupture avec Paul Columbus en 1988, qu'elle rencontrait un homme susceptible de devenir son époux. Et elle redoutait que Tom trouve un moyen de tout gâcher.

Du reste, il s'y employait. Il avait œuvré sur plusieurs fronts pour briser cette relation. A présent, Jackie était persuadée de son désespoir et donc plus facile à convaincre, lorsqu'il lui demandait d'intervenir en sa faveur auprès d'Anne-Marie – comme elle le raconterait :

— Chaque fois qu'il venait, je lui demandais comment il allait, comment il se sentait. Il voulait nous emmener, Annie et moi, à Philadelphie pour dîner.

Je trouvais que c'était une bonne idée de nous retrouver ensemble.

En effet, les deux jeunes femmes se téléphonaient souvent, mais elles menaient des existences très actives, ne leur laissant pas beaucoup de temps pour se voir.

Tom passait régulièrement au Java Jack's, pour demander à Jackie si elle avait fixé un rendez-vous et il insista pour qu'elle continue à rappeler Annie ce qu'elle fit.

— Je lui ai proposé : « Prenons date pour janvier. » Mais elle ne pouvait pas s'engager. Elle se montrait hésitante, sans m'expliquer pourquoi. Elle m'a dit : « Oh ! On se verra un de ces jours. » On aurait dit que cela représentait un effort pour elle.

Même s'il se mêlait un peu trop de ses affaires professionnelles, Jackie était reconnaissante à Tom de toute l'assistance qu'il lui avait apportée pour l'ouverture de son café et, le voyant si désespéré, elle désirait vraiment l'aider. Elle ne comprenait pas ce qui motivait une telle réticence de la part de sa camarade. Dans son esprit, ce dîner ne pouvait se révéler que bénéfique pour Anne-Marie. Finalement, cette dernière tomba d'accord pour un soir de la mi-janvier, mais sans franche conviction.

Tom sembla très satisfait en apprenant cette nouvelle. Il les emmènerait donc au restaurant La Famiglia à Philadelphie.

Quant à Annie, elle se sentait triste. Elle était sortie pour dîner avec Jennifer Bartels Haughton, de passage à Wilmington pour les fêtes. Après le repas, elle discuta longtemps dans la voiture avec son amie et, lorsque cette dernière lui tendit son cadeau de Noël, elle éclata en sanglots. Quelque temps après, Jennifer évoquerait ce moment émouvant :

— Elle pleurait parce qu'elle croyait ne pas mériter Mike. Il y avait tant de choses qu'il ignorait d'elle, dont elle ne lui avait pas parlé, et elle craignait de le perdre si elle se confiait à lui.

DEUXIÈME PARTIE

Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, Mets-moi comme un sceau sur ton bras.

Car l'amour est fort comme la mort.

La jalousie est inflexible comme le séjour des morts.

Le Cantique des Cantiques.

CHAPITRE 16

Debby MacIntyre se préparait avec joie au nouvel an 1995. En effet, pour la première fois, elle célébrerait cette fête en compagnie de Tom. Elle lui avait promis un repas somptueux, avec du homard et toutes sortes de mets délicieux, et il semblait heureux à cette perspective. Elle passa donc la journée à cuisiner et sortit la porcelaine et l'argenterie des grands jours.

Mais son hôte arriva en retard et d'une humeur massacrante.

— Il était mal luné, maussade et déprimé, se souviendrait-elle. Je lui ai demandé si j'avais fait quelque chose de mal et il s'est contenté de dire : « Non, ce n'est pas toi. »

Cette réponse ne fit rien pour la rassurer. Le réveillon devait marquer leur nouveau départ, le commencement d'une année où ils pourraient enfin se retrouver ensemble tout le temps. Mais au lieu de cela, la soirée se révéla désastreuse. Tom avala sans y prêter attention le succulent dîner qu'elle avait concocté, n'ébaucha pas le moindre sourire et se comporta comme s'il s'agissait d'un jour ordinaire.

Debby se demandait ce qui n'allait pas. Peut-être regrettait-il son divorce. Peut-être ses filles lui manquaient-elles. Quoi qu'il en soit, mieux valait ne pas trop le questionner.

Pour ce premier réveillon depuis leur rencontre, Anne-Marie et Mike étaient réunis. La jeune femme réussit à oublier momentanément la présence insidieuse de Tom Capano et priaït pour passer toutes les années à venir avec l'homme qu'elle aimait. Cette nuit-là, tout semblait possible. Peu importait que Mike ait pris froid et qu'ils ne puissent veiller trop longtemps. Ils apprécèrent cet instant de communion à sa juste valeur. Ils admirèrent le feu d'artifice, puis rentrèrent se coucher.

Cependant, Annie aborda l'année 1996 avec appréhension. Si son entourage la croyait heureuse, ses amies les plus proches n'ignoraient pas à quel point elle se débattait au milieu de multiples craintes. Elle redoutait le potentiel destructeur de Tom et elle espérait que jamais elle n'aurait à révéler sa liaison à Mike.

Elle n'osait pas non plus lui avouer son anorexie.

Cependant, il savait se montrer compréhensif et, malgré son inquiétude, il ne la poussait pas à manger. Elle envisageait donc de lui confier son problème progressivement, de lui décrire son sentiment de perte de contrôle sur sa vie, de lui expliquer que, dans ce contexte, l'appétit constituait pour elle la seule chose maîtrisable. Mais cela pouvait attendre.

Du reste, elle n'avait pas l'impression de lui mentir : il pouvait voir combien elle avait maigri.

Elle n'avait pas encore connu avec lui l'intimité charnelle qu'elle avait partagée avec Tom, mais cela ne la gênait pas. La retenue de son compagnon représentait une preuve supplémentaire de son attachement. Il lui manifestait ainsi son respect vis-à-vis de ses convictions catholiques. Du reste, cela ne les empêchait pas de se témoigner une tendresse constante : ils s'embrassaient, s'étreignaient, se prenaient la main très souvent.

Tom ne la laissait pas en paix. Et face à lui, Anne-Marie avait adopté une attitude de conciliation. Il était entré dans une telle fureur, quand elle avait refusé le billet pour l'Espagne, qu'elle n'avait pas pu exprimer sa colère et son besoin de se libérer de lui.

En janvier, elle avait décidé de s'éloigner de lui par étapes, de sortir de son existence sur la pointe des pieds. A l'évidence, il était devenu impensable de rompre de façon abrupte. Elle souhaitait donc le convaincre de la sincérité de son amitié et de sa reconnaissance. Elle pourrait dès lors se montrer de moins en moins disponible sans le blesser ni heurter son ego et ses sentiments.

Elle tentait de tempérer son insistance en entretenant avec lui une correspondance régulière par e-mail. Elle était passée maître dans l'art de trouver toutes sortes d'excuses pour échapper à ses rendez-vous. Après tout, c'était Mike qu'elle aimait à présent.

Quelques jours après le nouvel an, elle dîna avec ce dernier au Charcoal Fit – qui, par une curieuse coïncidence, appartenait désormais à Louie Capano.

Cela faisait plus de dix ans qu'elle y avait travaillé comme serveuse et sa vie avait bien changé depuis : elle avait trouvé un foyer, un travail intéressant et un homme avec qui elle pouvait envisager un avenir. Ils passèrent une soirée agréable et drôle – bien différente des moments de tension et de conflit qu'elle avait connus avec Tom.

Le 8 janvier, une tempête de neige s'abattit sur le Delaware. Annie et

Mike devaient reconduire un ami à Dover sur les routes glissantes. La jeune femme nota cet événement dans son agenda en termes humoristiques : « Mortelle excursion avec Mike ! »

Tom désirait la rencontrer le 11 janvier, mais elle l'évita en se réfugiant chez Kathleen et Patrick. Le lendemain matin, elle arriva en retard au travail parce que son amie Jackie souffrait d'une crise de goutte très douloureuse et qu'elle avait dû l'amener à la clinique. Une fois à son bureau, elle écrivit à Tom combien elle était désolée de ne pas avoir été joignable. Malgré la sincérité de ses propos, elle s'en voulait de lui rendre ainsi des comptes. Comme Debby MacIntyre, elle se sentait en permanence obligée de s'excuser.

Le 15 janvier, Tom lui répondit par un message truffé de précisions sur son emploi du temps et chargé de références à leur passé. Il l'informait, par exemple, qu'il se rendait à un match de basket, disputé par deux de ses filles et ajoutait : ne m'appelle pas avant cet après-midi, quand elles seront parties pour Dover. Mais, je t'en prie, téléphone-moi pour me donner de tes nouvelles, dis-moi si je peux te joindre au 6636. Te amo. Au fait, j'ai oublié de te dire que nous avons mangé une friture de poissons chez DiNardo, accompagnée de sauce barbecue et c'était rudement bon.

Le soir suivant, Tom se présenta chez elle sans s'annoncer et elle ne put le renvoyer. Il essaya de la toucher, ce qui la mit hors d'elle. Le matin d'après, elle lui envoya un courrier empreint de prudence, dans lequel elle lui décrivait son dilemme et lui expliquait qu'elle se sentait constamment déchirée entre son désir de ne plus le voir et sa crainte de le froisser :

Bonjour Tommy,

Je voudrais m'excuser pour ma « crise » d'hier soir.

Je suis sûre que cela t'a effrayé (entre autres sentiments). Honnêtement, je me suis fait peur à moi-même. En fait, j'étais très préoccupée par mon rendez-vous avec Gary Johnson... Pour l'instant, j'ai plus que tout besoin d'un ami. Une partie de moi désirait se retrouver seule pour réfléchir. Alors quand je t'ai demandé de ne pas me masser le ventre et que tu m'as dit combien cela te peinait, je n'ai pas supporté cette tentative de culpabilisation, surtout compte tenu de ce que je traverse actuellement. Tout est ma faute, car je n'ai pas su communiquer avec toi et tu ignorais donc comment réagir. Je suis désolée de mon comportement. Je t'en prie, essaie de comprendre que j'ai des choses à régler en ce moment, et que je ne sais pas par où commencer.

Je ne suis pas prête à me faire hospitaliser ni à avouer ma situation à ma famille, mes amis et mes collègues. Enfin, tout ça, c'est du blabla et ce que j'écris n'a aucun sens (comme d'habitude). Alors je vais te laisser.

Annie.

Une fois de plus, Anne-Marie en avait trop dit à Tom. Elle lui avait livré de nouvelles armes, grâce auxquelles il pouvait continuer à la maintenir sous influence. Elle avait fixé un rendez-vous aussi tard que possible en janvier pour le dîner prévu avec Jackie. Mike était alors en voyage d'affaires en Bolivie et elle décida de profiter de cette occasion. Elle passa d'abord chercher son amie chez elle et la pria instamment de ne pas mentionner son nouveau fiancé, sous prétexte que les deux hommes « ne s'entendaient pas trop bien ».

Puis, elles se rendirent ensemble chez Tom. Ce dernier paraissait heureux de son installation et insista pour leur faire visiter la maison. Elles le suivirent poliment et s'extasièrent sur l'immensité de la demeure. Il s'était visiblement donné beaucoup de mal pour aménager les chambres des filles :

— Je veux qu'elles se sentent bien ici, expliqua-t-il.

Après tout, c'est aussi chez elles.

Ce tour du propriétaire se termina dans le grand salon, juste en haut de l'escalier menant au garage : une pièce chaleureuse, avec un grand canapé bordeaux et des coussins posés sur la moquette, face à la télévision, pour que les petites puissent la regarder, confortablement étendues par terre.

Ensuite, tous trois allèrent au restaurant La Famiglia. Jackie remarqua qu'Anne-Marie « n'était pas de bonne humeur », ce qui ne correspondait guère à sa personnalité toujours « pimpante ». Depuis qu'elle avait rencontré Tom, quatre ans auparavant, sa méfiance initiale s'était estompée et elle était à présent convaincue qu'il entretenait avec Annie des relations purement amicales.

A un moment, durant le repas, cette dernière s'excusa pour aller aux toilettes. Dès qu'elle eut quitté la table, Tom, qui avait bu plusieurs verres de vin, demanda à Jackie, sur un ton désespéré :

— Pourquoi me hait-elle tant ?

— Je ne comprends pas ce que vous dites, Tom.

Elle ne vous hait pas.

— Oh ! Si. Elle me déteste vraiment.

La jeune femme tenta de le raisonner, mais il conservait cet air pitoyable des mauvais jours et elle devina que sa tristesse était liée à la nouvelle idylle d'Annie. Se pouvait-il que Capano fût amoureux de son amie

? Auquel cas, il n'avait pas la moindre chance, compte tenu des sentiments qu'elle éprouvait pour Mike.

C'est alors que Jackie commit un impair. Pour changer de sujet, elle évoqua l'anniversaire surprise que Kathleen Fahey-Hosey organisait pour les trente ans de sa sœur. Devant l'expression stupéfaite de l'avocat, elle comprit qu'il n'y était pas convié, comme elle le relaterait ultérieurement :

— Il a paru offusqué. Il m'a dit : « Oh ! Non, je ne suis pas invité. » Alors j'ai relativisé les choses, en ajoutant que ce serait une soirée en petit comité, uniquement avec ses amis les plus proches.

Mais c'était trop tard. Tom semblait sous le choc.

Plus tard, Jackie se souviendrait de l'hiver 1995-96 comme d'une période heureuse dans l'existence d'Anne-Marie, surtout en raison de sa rencontre avec Mike :

— On plaisantait tout le temps. Je lui disais :

« Annie, tu penses que c'est le bon ? » Et elle répondait : « Oui, je crois bien, mais il ne faut pas que je m'emballe, parce que je ne veux pas m'investir trop vite dans une relation. » Mais en fait, elle rayonnait de bonheur. Elle avait enfin trouvé quelqu'un à qui elle tenait et qui l'aimait vraiment.

A l'issue de ce dîner laborieux, Tom raccompagna les deux jeunes femmes chez lui, où Anne-Marie avait garé sa voiture. Il tenta de les convaincre de regarder un film avec lui, mais Annie décréta qu'il était l'heure de rentrer. A l'évidence, elle avait hâte que la soirée se termine.

La honte qu'elle éprouvait au sujet de son aventure se reflétait dans le nombre limité de proches à qui elle en avait parlé : Kim Horstman, Jennifer Haughton et, sans doute, Jill Morrison. D'autres supposaient peut-être l'existence d'une telle liaison, mais elle ne confirma jamais leurs soupçons.

L'anniversaire d'Anne-Marie approchait. Cette date suscitait en elle des sentiments mitigés. A trente ans, elle se retrouvait encore célibataire et sans enfant. Mais elle se rassurait, en pensant que, dans les années quatre-vingt-dix, les femmes se mariaient plus tard. Donc, quitte à franchir ce cap, elle se réjouissait au moins de le faire avec brio.

D'une part, elle savait que Kathleen avait organisé une fête surprise – qui, de ce fait, n'en était plus une.

Cette soirée en compagnie de ses amis et de sa famille aurait lieu avec un jour d'avance, car le 27 janvier, se déroulait l'un des événements les plus

importants à Wilmington : le Grand Bal de gala, auquel Mike emmènerait Annie.

Il s'agissait d'une réception grandiose, qui attirait toute la haute société locale, y compris les Du Pont.

Les billets coûtaient 500 dollars et même si l'on pouvait en payer le prix, il demeurerait difficile de se les procurer. Les festivités comprenaient un spectacle, suivi d'un dîner gastronomique, puis d'un bal réparti sur cinq grands salons de l'hôtel Du Pont.

La perspective de se rendre à une telle manifestation donnait à Anne-Marie l'impression d'être Cendrillon. Dans les plus beaux atours et au bras du cavalier idéal, elle vivrait le moment le plus inoubliable de son existence et enterrerait ainsi les souvenirs pénibles de son enfance.

Lorsque Mike l'invita, elle demanda conseil à toutes ses amies et ses collègues au sujet de sa tenue.

L'assistante du gouverneur, Sue Mast l'accompagna même chez Morgan's pour trouver une toilette. Elle choisit une robe longue noire, élégante et fluide.

La réception organisée chez Kathleen lui réservait tout de même une surprise : elle ne s'attendait pas à y trouver Mike, qui devait revenir de Bolivie seulement le lendemain et qui lui avait même donné l'heure d'arrivée de son vol.

Cependant, Annie redoutait que Tom fût aussi convié. Paniquée et inquiète, elle appela Kim Horstman, qui apaisa ses craintes avant de téléphoner à Ginny Columbus pour connaître la liste des invités : le juriste n'y figurait pas.

Ce fut une soirée merveilleuse. Anne-Marie feignit l'étonnement en voyant tous ses proches réunis. Mais dès qu'elle aperçut Mike, elle poussa un authentique cri de joie et se jeta dans ses bras.

— Elle paraissait resplendissante, comblée, vraiment mise à l'honneur, commenterait-il ultérieurement.

Le lendemain, en fin de journée, Jill Morrison passa chez Annie pour lui souhaiter un bon anniversaire et l'aider dans ses derniers préparatifs. Cependant, en arrivant, elle trouva sa camarade excessivement contrariée et furieuse.

— J'aimerais que tu évites d'informer Tom Capano de mes faits et gestes, lui dit cette dernière.

— De quoi parles-tu ?

— Il sait que je vais au grand gala avec Mike et il n'a pas arrêté de m'appeler aujourd'hui.

Jill admit que cela lui avait échappé. Elle avait sans doute voulu signifier à l'avocat que son amie ne lui appartenait pas. Mais à présent, elle s'en mordait les doigts. Pendant sa courte visite, Tom téléphona six fois. Il menaçait de trouver une escorte et de se rendre, lui aussi, au bal. Anne-Marie sentait toute son allégresse s'évanouir et se muer en angoisse, à l'idée qu'il puisse réduire en cendres tous ses espoirs, en dévoilant leur liaison non seulement à Mike, mais à toute l'assistance.

— C'est la chose entre toutes dont j'ai le plus honte, avoua-t-elle d'une voix lugubre.

Finalement, elle parvint à se ressaisir et s'habilla.

Malgré son appréhension, elle était superbe. Jill resta à ses côtés jusqu'à l'arrivée de Mike et tenta de la reconforter, en lui garantissant que Tom n'aurait pas le culot de se présenter à l'hôtel et de faire une déclaration publique.

Toutefois, en dépit de la conviction qu'elle affichait, elle doutait de ce qu'elle avançait. Elle décida donc de vérifier si la voiture de Tom était garée devant sa résidence, mais elle ne réussit pas à trouver son adresse. Heureusement, elle connaissait son numéro, qu'elle composa depuis son véhicule. En entendant sa voix, elle raccrocha, soulagée : il était déjà 21 h 30 et s'il répondait, cela signifiait qu'il n'était pas sorti de chez lui. Annie échapperait à son harcèlement – du moins momentanément.

Le lendemain, cette dernière lui confirma qu'elle avait passé la soirée la plus formidable de sa vie.

Cependant, elle avait omis un incident, qu'elle relata à sa psychothérapeute. En effet, elle avait croisé Tom dans un vestibule de l'hôtel, alors qu'elle allait aux toilettes. Il l'avait saisie par le bras pour l'attirer dans un petit salon. Mais elle était parvenue à se dégager et lui avait dit qu'elle ne lui permettrait pas de gâcher sa soirée. Bien vite, elle avait rejoint Mike, le cœur battant, mais sans se départir de son sourire.

Tom n'avait pas réussi à se faire accompagner.

Cette incursion inopinée ne visait qu'à prouver à son ancienne maîtresse qu'il savait toujours où et avec qui elle se trouvait.

Malgré tout, le Grand Bal demeurerait l'un de ses souvenirs les plus

mémorables. Pour une fois, elle s'était vraiment sentie belle. Certaines personnes avaient même complimenté Mike pour avoir trouvé une si charmante cavalière, à l'allure de top model.

A l'issue de cette nuit, les deux jeunes gens convinrent de se fréquenter de façon exclusive et même s'il ne s'agissait pas de réelles fiançailles, cela constituait un engagement sérieux qui scellait leur relation.

CHAPITRE 17

Une fois son anniversaire passé, Anne-Marie recommença à s'inquiéter pour Tom. Cela faisait partie de sa personnalité. Il avait beau la harceler, la tourmenter, la traquer. A présent, elle craignait qu'il fût meurtri de la savoir avec Mike. D'autres qu'elles l'auraient rembarré vertement, mais Annie éprouvait plutôt du chagrin en songeant à l'image négative qu'il avait donnée de lui en l'inondant d'appels téléphoniques.

Dès 7 h 45, le lundi suivant, poussée par son empathie coutumière, elle lui envoya donc un e-mail pour s'excuser :

Tout d'abord, j'aimerais te dire combien je suis désolée de t'avoir fait souffrir ce week-end. J'ai peur et je ne sais pas par où commencer. J'ai passé une bonne partie de la journée d'hier au parc de Valley Garden à réfléchir : à nous, aux autres filles, à mon anorexie, à ma famille, etc. J'aimerais vraiment te parler, mais je redoute de t'appeler. Quoi qu'il arrive, je t'aime, Tommy – et je t'aimerai toujours. Annie.

S'agissait-il d'un message à double sens ? Certainement. Cela signifiait-il qu'elle désirait se remettre avec lui ? Pas le moins du monde. Simplement elle ne trouvait pas le courage de signifier sans détour à Tom son attachement profond à Mike et elle procédait par insinuations. Un tel courrier permettait donc à l'avocat d'ignorer totalement ce type d'allusion et lui entrouvrait une porte, par laquelle il ne manqua pas de s'engouffrer. Le lendemain matin, il lui répondit donc :

Moi aussi, j'ai une envie terrible de te parler et je vais perdre la tête si je ne le fais pas bientôt. Il faut que j'entende ta voix. N'aie pas peur de m'appeler.

Maintenant je dois partir en rendez-vous. Je t'en prie, téléphone-moi. Cela me rend fou de rester sans nouvelles de toi depuis samedi. Tu sais combien je t'aime et j'ai besoin de toi. J'attends ton coup de fil.

Te amo.

Dès qu'elle reçut ce message, Anne-Marie comprit son erreur. Tom avait mal interprété ses propos. Il lui fallait rectifier le tir :

Salut !

Je pars assez tôt pour rencontrer Johnson et Sullivan à 16 heures [son thérapeute Gary Johnson désirait qu'elle rencontre Michelle Sullivan, spécialisée dans les troubles alimentaires]. Ensuite, je dois aller chercher les garçons, que je garderai toute la soirée. Kathleen ne rentrera pas avant 22 heures.

Je comprends mieux les difficultés des mères célibataires ! J'essaierai de t'appeler avant de quitter le bureau, mais je ne te promets rien. Le gouverneur n'est pas d'humeur facile aujourd'hui. Annie.

Elle ne souhaitait nullement le voir. Elle essayait seulement d'apaiser la souffrance émotionnelle de Tom, au moyen d'appels et de messages. Dans ses courriers suivants, elle trouvait de multiples excuses pour ne pas le rencontrer. Lorsqu'il la pressa d'accepter un dîner pour le samedi soir, elle suggéra plutôt un déjeuner.

Elle ne soupçonnait pas à quel point il cachait bien son jeu. En effet, il ne souffrait ni de solitude ni de chagrin. Il fréquentait Debby, ainsi que Susan Louth et d'autres femmes. Et il continuait de passer chez Kay à l'improviste. Il se comportait en sultan, propriétaire d'un harem dont les concubines devaient toujours être à sa disposition. Il relançait même certaines de ses anciennes conquêtes, comme Linda Marandola. En effet, cette dernière raconterait qu'il lui avait téléphoné de manière inopinée :

— Il m'a dit qu'en feuilletant 1 annuaire, il était tombé sur mon numéro.

Linda n'avait pas eu de ses nouvelles depuis neuf ans, c'est-à-dire, depuis leur dernière dispute à Atlantic City. Mais une fois de plus, il se conduisit comme si rien ne s'était produit. Il lui confia qu'il s'était séparé de son épouse, qu'il avait passé un Noël déplorable, sans sa famille. Il se présentait comme un homme tout à fait différent de l'individu jaloux et insensé qu'elle avait connu.

Linda avait, elle aussi, traversé une période difficile. Elle ne s'était pas remariée et croulait sous les dettes. Pourtant, elle déclina toutes les invitations de Tom. Comme à son habitude, celui-ci ne se découragea pas et continua de la contacter durant tout le mois de janvier et jusqu'à la mi-février. Pour la Saint-Valentin, il lui proposa même de dîner avec lui. Elle refusa en se souvenant de leurs rendez-vous passés, qui avaient toujours eu tendance à dégénérer.

Il profitait du moindre prétexte pour adresser d'incessants e-mails à Anne-Marie. Les amies de sa fille organisaient un anniversaire surprise : que

devait-il prévoir à manger et à boire ? Acceptait-elle de le rencontrer samedi ou dimanche ? Où se trouvait-elle lorsqu'il avait voulu la joindre à 22 heures ?

Pourquoi ne se retrouveraient-ils pas pour regarder leur émission favorite à la télévision ? N'en avait-elle pas assez de faire sa lessive chez sa sœur, alors qu'elle pouvait laver son linge chez lui ?

Pour amadouer la jeune femme, Tom se servit même d'une de ses filles. Comme Katie s'initiait à l'informatique, il lui transmet les coordonnées d'Annie et l'incita à lui écrire. Cette dernière se contenta de répondre à l'enfant – qu'elle connaissait seulement de vue –, mais pas à son père.

Le 7 février, Anne-Marie conclut son message avec une franchise qui dut lui coûter cher :

Tommy, j'étais sincère lorsque, dimanche soir, j'ai exprimé le désir de limiter notre relation à de simples rapports amicaux. Si tu ne peux pas accepter cela, je le comprends. Mais je suis assez perdue en ce moment et j'essaie de gérer beaucoup de problèmes personnels.

Mais Tom apparaissait en permanence dans son champ de vision. Elle faisait des cauchemars à son sujet. Il l'appelait à n'importe quelle heure et elle laissait son téléphone sonner, jusqu'à ce que sa boîte vocale se déclenche. Une nuit, elle l'aperçut, qui passait en voiture devant chez elle, ralentissait, et levait les yeux vers ses fenêtres.

Son e-mail du 12 février illustre bien la tension qu'il générerait dans son existence :

Bonjour Tommy,

Je ne sais pas si c'est toi qui m'as appelée hier soir.

Mon installation est en panne. J'ai téléphoné chez moi du bureau et mon répondeur s'est mis en marche, mais je n'entendais presque rien. Je contacterai ma compagnie pour régler le problème... Enfin, tout cela n'est pas vraiment intéressant. Tommy, ce week-end, tu m'as fait peur. Je ne supporte pas ces appels incessants, toutes les demi-heures. Je comprends à quel point tu te sens fragile en ce moment et j'éprouve la même chose. Mais quand tu t'obstines ainsi, je me braque et je me referme comme une huître.... Je suis désolée de te décevoir tout le temps. Ce n'est pas juste. J'entrevois un peu la marche à suivre pour m'en sortir, mais je n'arrive pas à amorcer le processus. Pardonne-moi de me montrer si odieuse. Tu es la dernière personne sur cette terre que je voudrais blesser ! ! ! Au fait, as-tu dîné dans la Dix-Septième Rue hier ? J'ai cru y reconnaître ta voiture, en rentrant de chez Kevin. De toute façon, il faudra qu'on se parle dans la journée, mais je voulais d'abord

t'écrire.

Anne-Marie lui disait, d'une façon détournée, qu'elle l'avait vu passer devant son immeuble. Elle se résignait aussi à accepter un face-à-face. Elle le rencontra probablement le jour même, mais leurs messages électroniques n'en font pas état. Elle lui expliqua sans doute qu'elle ne désirait plus le fréquenter pour l'instant – voire même de manière définitive et ils n'échangèrent plus d'e-mails, durant plusieurs semaines. C'était la première fois qu'Annie échappait enfin aux constantes sollicitations de Tom.

Mais cela ne dura pas. Le mercredi 14 février, jour de la Saint-Valentin, elle reçut deux bouquets de roses. Le premier, envoyé par Mike Scanlan, lui fit un plaisir immense. Le second venait de Tom Capano et, malgré les protestations de Ginny Columbus, elle le jeta immédiatement à la poubelle.

Il lui était devenu quasiment impossible de savourer un moment parfait. Par un biais ou un autre, l'avocat parvenait toujours à gâcher sa sérénité. Un jour, il lui avait rapporté certains propos, qu'il attribuait à Mike : ce dernier aurait qualifié de « minable » l'appartement d'Anne-Marie et aurait déclaré qu'il la trouvait « superbe » en jupe courte.

Or, à l'occasion de la fête des amoureux, cette dernière réflexion lui revint en mémoire et, en conséquence, elle s'angoissa sur la tenue qu'elle porterait pour la soirée.

Elle parvint tout de même à se raisonner : cela ne ressemblait pas à son compagnon de prononcer de telles paroles. D'ailleurs, Tom ne le connaissait même pas, alors d'où tenait-il ces informations ? A l'évidence, il s'agissait encore d'une de ses tentatives de s'immiscer dans sa vie.

Le dîner avec Mike se révéla fort agréable. Ils rirent beaucoup et Annie réussit à oublier son persécuteur. Mais la plupart du temps, son image l'obsédait. Elle essayait désormais de l'éviter complètement. Au cours de l'hiver 1995-96, elle devint de plus en plus maigre, émaciée et blafarde. Elle confia à Jill que Tom s'acharnait à l'aider et à la conseiller concernant ses troubles alimentaires, mais elle ajouta, d'une voix nouée :

— Il ne comprend donc pas que tout cela est sa faute ? Comme je ne peux pas le contrôler, je reporte ce besoin sur ce que je peux, c'est-à-dire sur ce que je mange.

CHAPITRE 18

Au cours de l'année 1996, Anne-Marie et Mike sortirent beaucoup ensemble. Vers la fin février, ils assistèrent à un concert de Luther Vandross. Ils dînèrent aussi au Toscana avec James, le monsignor, et cette rencontre équivalait à une sorte de présentation formelle entre les deux hommes – comme l'expliquerait Mike :

— D'une façon subtile, Annie me montrait combien cet oncle comptait dans les décisions importantes de sa vie. J'ai compris que ce repas intime constituait pour lui l'occasion de se faire une opinion sur moi.

Le couple alla également voir les ballets russes, et le spectacle de Tommy Davidson, un comique noir que Mike admirait beaucoup. Ce dernier appréciait particulièrement la culture afro-américaine et se demandait comment réagirait sa compagne. A son grand soulagement, la jeune femme trouva l'artiste hilarant :

— J'ai conçu des émissions de télévision à propos des minorités. Je sais que l'ouverture d'esprit n'est pas le fait de tout le monde. Je n'aurais jamais pu fréquenter une personne pleine de préjugés... Certains individus essaient de vous impressionner et si vous leur posez des questions franches sur un sujet sensible, ils vous répondent ce que vous voulez entendre, seulement pour vous plaire. Mais Annie s'est vraiment amusée et elle a passé ce test avec succès.

Du reste, elle avait réussi à beaucoup d'autres « épreuves de sélection », pour employer les termes de Mike : origines compatibles et similaires ; beauté, charme et gentillesse ; capacité à entretenir des liens d'amitié durables ; valeurs identiques. Pourtant, Anne-Marie craignait le jugement de Mike sur sa moralité, s'il apprenait son aventure avec Tom. Elle vivait avec son temps et n'avait laissé peser aucun doute sur sa virginité. Cependant, elle considérerait comme un péché grave le fait de coucher avec un homme marié. Un de ses cousins s'était montré infidèle et avait causé beaucoup de souffrance autour de lui. Elle se sentait très coupable à l'idée d'avoir, elle aussi, participé à un tel sacrilège et discutait souvent avec ses amies de la définition de l'adultère. Heureusement, Jennifer, qui ignorait sa liaison clandestine, la rasséra en lui faisant cette réflexion d'une logique imparable :

— On ne commet d'adultère que si l'on n'est pas célibataire !

Mike et elle parlaient ensemble du mariage, mais seulement de manière théorique, en évitant toute forme d'engagement précipité. Ils désiraient tous deux fonder une famille. Anne-Marie soulevait également la question de la trahison conjugale et manifestait sa désapprobation au travers de propos tels que :

— Pourquoi les gens n'ont-ils pas le courage de rompre, de dire à leur conjoint qu'ils ne l'aiment plus et de partir avec quelqu'un d'autre ?

Mike semblait d'accord, sans comprendre les implications que ce sujet revêtait pour elle. Ultérieurement, il raconterait, avec regret :

— Je lui disais : « Tu as raison. C'est mieux de se séparer plutôt que de vivre dans le mensonge. »

Alors, je la confortais dans ses craintes... Je ne me rendais pas compte du message qu'elle cherchait à me transmettre.

En revanche, le jeune homme n'ignorait pas les inquiétudes d'Anne-Marie au sujet de son poids, mais elle ne les lui avait pas ouvertement formulées.

Depuis le tout début de cette année, son anorexie la préoccupait beaucoup. Elle comprenait qu'elle ne s'était pas réellement prise en main, particulièrement dans le domaine de la santé. Mais elle ne savait pas comment pallier cette défaillance. Bien souvent, sa ration journalière n'excédait pas 200 calories, et si elle ne se forçait pas à vomir, elle passait des heures à faire de la gymnastique et absorbait des laxatifs le soir. Sur les conseils de Gary Johnson, elle avait accepté de consulter le Dr Michelle Sullivan, au Centre de thérapie cognitive et comportementale de Wilmington. Elle avait immédiatement aimé cette jolie petite femme aux cheveux prématurément grisonnants.

Lorsqu'elle entreprit son travail personnel avec la spécialiste, le 28 février 1996, elle n'avait pas communiqué avec Tom depuis plus de quinze jours et elle ne souhaitait pas reprendre contact. Cependant, une partie d'elle regrettait ce sentiment de sécurité qu'elle éprouvait, quand il se montrait doux et compréhensif, toujours prêt à l'épauler dans les moments de peur, de solitude ou de détresse. Lorsqu'il lui montrait cet aspect de sa personnalité, elle ne parvenait plus à se fier à son propre jugement. Elle n'avait jamais voulu le blesser. La petite fille qui avait grandi dans la privation avait apprécié tous les cadeaux qu'elle avait reçus de cet homme désintéressé et généreux. Et l'évocation de cette figure paternelle positive lui redonnait l'envie d'entretenir avec lui une relation platonique.

Cependant, elle n'occultait pas l'autre facette de ce personnage : larmoyant, dominateur, despotique, inquisiteur. Elle décrivit à la spécialiste ses récents excès, ses appels incessants, ses visites imprévisibles et violentes, la façon dont il la « hantait ». En fait, elle consacra beaucoup de ces premières séances à trouver la force de l'affronter. Elle n'avait certes pas de ses nouvelles, mais il demeurait omniprésent dans sa vie, toujours quelque part dans l'ombre, à guetter le moindre de ses faits et gestes.

Pour la Saint-Patrick, Anne-Marie avait prévu de participer à une messe et un petit déjeuner parrainés par le club culturel irlandais. Elle devait s'y rendre en compagnie de Jill Morrison, qui préciserait ultérieurement :

— La veille, elle m'a dit qu'elle ne pouvait ni ne voulait y aller parce que M. Capano faisait partie du comité exécutif et qu'elle ne souhaitait pas le rencontrer.

Un peu plus tard, les deux amies partirent pour Washington, à l'occasion d'une collecte de fonds sous l'égide du président Clinton et en faveur de la campagne du gouverneur Carper. Elles eurent même l'opportunité de parler directement au chef de l'État.

Certaines personnes, venues de Wilmington, projetaient de rentrer ensemble par le même train.

— Juste avant le départ, raconterait Jill, nous sommes allés dans un bar en face de la gare pour fêter cette journée agréable et très bénéfique sur le plan politique. La plupart du groupe a pris le train de 22 ou 23 heures... Il ne restait plus qu'Anne-Marie, moi-même, Joe Farley, Brian Murphy, et Gary Heinz.

Nous avons décidé de continuer la soirée dans un autre pub. Et nous sommes finalement arrivés chez nous vers 3 heures du matin.

Tom eut vent de cet épisode. Il semblait au courant de tout ce qui concernait Annie. Il l'appela donc pour la sermonner et lui dit qu'elle et son amie devraient avoir honte de « s'être comportées comme des traînées ». Comme à son habitude, même dans les circonstances les plus innocentes, il voyait le mal partout, surtout chez les femmes.

Annie ne reçut aucune nouvelle de Tom pendant tout le mois de mars, ce qui la réconforta un peu.

Elle appréciait le Dr Sullivan et envisageait sans peine de lui accorder la même confiance qu'à Bob Conner. Elle désirait résoudre avec elle deux questions difficiles : d'une part, son problème d'anorexie, d'autre part son incapacité à transformer sa liaison en simple amitié.

Grâce à ses séances, elle commença à se sentir plus forte. Dans l'idéal, elle se voyait passer le restant de ses jours avec Mike, débarrassée une fois pour toutes de la tyrannie de Tom et tranquilisée à l'idée qu'elle ne le faisait plus souffrir.

Pâques approchait. Elle assista à l'office du jeudi saint en compagnie de Mike. Puis ce dernier partit pour Rhode Island, d'où il lui envoya une carte de vœux affectueuse.

Il savait qu'elle consultait une psychologue pour traiter son manque d'assurance et d'estime de soi, ainsi que certains problèmes familiaux. Il était également au courant de son inquiétude et de sa colère vis-à-vis de Mark, son frère alcoolique. Et même si Annie se montrait assez vague dans ses explications, il évitait de trop la questionner, conscient qu'elle se confierait à lui en temps voulu.

Elle rêvait de devenir enseignante. Mais sa loyauté envers Tom Carper l'empêchait de démissionner avant la fin de la campagne.

Aux environs de Pâques, Anne-Marie se croyait enfin libérée de l'influence de Tom et assez solide pour affronter toute épreuve potentielle. Elle avait avoué à ses amies son espoir d'épouser Mike et avait même longuement décrit à Jennifer le type de cérémonie qu'elle imaginait. Avaient-ils déjà parlé mariage ? lui demanda cette dernière. Non, mais ils revenaient plus proches de jour en jour.

Après ce long et rude hiver, le mois d'avril arriva comme un soulagement, et les habitants de Wilmington se réjouirent de voir enfin tous les arbres bourgeonner. Le dimanche de Pâques – le 7 avril 1996 –, Annie nota dans son journal :

Joyeuses Pâques ! Un an s'est écoulé depuis la dernière fois que j'ai écrit et il s'est produit tellement de choses. J'ai traversé de nombreux conflits émotionnels. J'ai enfin mis un terme à ma relation avec Tom Capano. Avec le recul, quand je repense à cet épisode de ma vie, je me rends compte à quel point j'étais vulnérable. Cela me fait mal de me remémorer cela. Pendant une année entière, j'ai permis à un autre de contrôler la moindre de mes décisions. La mort de Bob Conner m'a terriblement affectée...

J'étais redevenue la petite fille ayant grandi dans un univers chaotique. J'avais perdu toute confiance.

Et puis j'ai eu la chance de trouver une autre thérapeute, Michelle Sullivan. Jamais personne ne remplacera Bob, mais elle s'en rapproche beaucoup.

Il y a cinq semaines, on m'a diagnostiqué un problème de boulimie. Aujourd'hui, je pèse 56,5 kilos.

C'est trop peu, mais je veux grossir.

Anne-Marie était encore physiquement affaiblie, mais très lucide dans ses perceptions. A présent qu'elle acceptait son état et qu'elle admettait sa maigreur excessive, elle pouvait recouvrer la santé et se sentait bien décidée à y parvenir.

Au cours du printemps 1996, Tom téléphona à Debby MacIntyre au moins deux fois par jour et la vit plusieurs fois par semaine. Il possédait depuis longtemps le code de son alarme et la clé de sa maison sur la Delaware Avenue. De la sorte, il apparaissait souvent, tard dans la nuit, à la porte de sa chambre et se glissait, nu, sous ses draps.

Debby, quant à elle, ne lui rendait jamais visite sans prévenir. Il ne lui vint même pas à l'esprit de lui demander un double de ses clés. Elle savait que les filles de Tom dormaient souvent chez lui. En outre, c'était lui qui instaurait, depuis toujours, les principes régissant leur relation.

Tom passait souvent la soirée à Philadelphie, et justifiait ses absences auprès de Debby par des réunions professionnelles. Elle-même consacrait beaucoup de temps à son travail et menait une existence très active. Il lui arrivait de s'endormir devant la télévision, pendant qu'elle attendait Tom. Mais elle ne l'interrogea jamais sur ses retards. Au bout de tant d'années, ils formaient désormais un véritable couple, qui projetait de se marier dans un avenir relativement proche, et cette perspective comblait tous ses espoirs. Jamais elle ne remit en doute la fidélité de son amant.

Or, en avril, après six semaines de silence, Tom recontacta Linda Marandola. Cette dernière finit par accepter une invitation à dîner pour son anniversaire. En effet, elle cherchait un emploi et l'avocat désirait lui parler d'un poste vacant de secrétaire au sein de sa firme.

Il passa donc la prendre chez elle et la conduisit au restaurant La Véranda à Philadelphie. Il se montra charmant et attentionné, et à l'issue d'un succulent repas, la jeune femme était décidée à postuler.

Cette opportunité constituait pour elle une issue inespérée face à ses problèmes financiers et, une fois de plus, elle recommença à faire confiance à Tom.

Il transmit donc son curriculum vitae au chef du personnel et rendez-vous fut pris pour un entretien d'embauche, auquel il assista, en compagnie d'un autre associé. Sur sa recommandation appuyée, Linda fut engagée le 29

mai.

Tom reprenait place dans sa vie. Conscient de ses difficultés matérielles, il proposa de lui prêter 3 000 dollars en attendant son prochain salaire.

Après une brève hésitation, elle se laissa convaincre et le 15 mai, il lui adressa le chèque promis.

Anne-Marie et Mike se virent beaucoup au cours de ce printemps 1996. Ils se rendirent ensemble à des soirées, des mariages, des dîners en famille et à une course hippique, doublée d'un défilé de voitures anciennes, pour laquelle Annie s'acheta une robe à fleurs, fluide et assez longue pour cacher ses jambes.

Devant tant de moments heureux, elle devait parfois se pincer pour croire qu'il s'agissait bien de la réalité. Elle ne redoutait pas d'être délaissée ou négligée, ne se rongait pas les sangs près de son téléphone. La constance de cette relation lui redonnait confiance et sérénité. Son compagnon lui offrait régulièrement des fleurs et l'associait à tous ses projets. Leurs amis n'imaginaient plus les voir l'un sans l'autre.

Puis, subitement, par des biais insolites, Tom Capano ressurgit dans l'existence d'Anne-Marie. A partir du 24 avril, il se remit à l'inonder d'e-mails.

Dans le premier de ces messages, il lui annonçait une terrible nouvelle : sa fille préférée, Katie, devait subir une opération du cerveau. Annie sentit son cœur flancher : comment le rembarrier alors qu'il affrontait une telle épreuve ? Aussi solide fût-il, ce père dévoué ne pourrait survivre à la perte d'un de ses enfants. Il avait désespérément besoin de son soutien et il lui demanda si elle accepterait de l'accompagner à l'hôpital, pour voir la jeune malade. Cette requête éveilla immédiatement la méfiance d'Annie.

Tom la connaissait sur le bout des ongles : en sollicitant ainsi sa compassion, il savait ce qu'il faisait.

Cette tentative de manipulation la mettait hors d'elle.

Après tout, ce n'était pas à elle, mais à Kay, de se rendre au chevet de sa fille. Lors de sa séance suivante, elle confia au Dr Sullivan qu'elle avait réussi à lui dire non.

— Je lui ai exprimé mon étonnement face à la familiarité qu'elle affichait envers les petites, raconterait la thérapeute. Elle m'a alors expliqué qu'elle avait été en relation avec elles. Cela m'a paru naturel, compte tenu de son affection pour les enfants. Et ce refus a dû lui en coûter d'autant plus.

En effet, Annie avait croisé les filles de Tom à plusieurs reprises, et ce dernier l'avait présentée comme une vieille connaissance. Mais ces rencontres superficielles ne justifiaient pas une visite à l'hôpital. Du reste, si elle avait cédé à cette demande, elle se serait vite aperçue de la supercherie : Katie ne souffrait d'aucune tumeur ; elle s'était simplement évanouie pendant un match. De manière diffuse, la jeune femme subodorait ce mensonge et se demandait si cette histoire ne constituait pas un moyen de la reconquérir. Elle avait appris à décrypter, derrière les moindres propos de cet homme, des intentions inavouées.

Malgré tout, le stratagème fonctionna. Il avait réussi à reprendre contact avec elle, et Annie, de son côté, se réjouissait de renouer enfin des liens purement amicaux et platoniques avec son ancien amant.

Bientôt, ils retrouvèrent les échanges légers d'autrefois, fondés sur des questions de culture générale, apparemment sans danger – même si, au travers de ses devinettes, Tom glissait des allusions à certains événements passés, à certains cadeaux refusés, à certaines propositions déclinées.

Il la contacta de plus en plus fréquemment et recommença à s'intéresser à sa vie privée : sa santé, sa situation financière, ses amis. Il savait qu'elle fréquentait Mike et, avec circonspection, elle lui relata quelques-unes de leurs sorties.

Sous prétexte de l'aider, il demanda à voir ses comptes, ce qui lui fournissait une raison de passer chez elle. Anne-Marie le laissa faire. En examinant ses dépenses, il secoua la tête et lui dit :

— Tout cela ne te mènera nulle part. Tu ne paies que les intérêts !

Il se moqua gentiment de son inaptitude à gérer l'argent. Elle lui confia que son pare-brise avait été fêlé. Il lui conseilla alors de comparer les prix pour le remplacer. Lorsqu'elle découvrit que cela lui coûterait 460 dollars, c'est-à-dire un quart de son salaire mensuel, il proposa de lui offrir la réparation, en lançant, sur le ton de la plaisanterie :

— On ajoutera cette somme à ton ardoise !

Puis il lui envoya, par coursier, une enveloppe contenant une liasse de billets neufs, à l'aspect presque factice, qu'elle finit par accepter, à la suite de cet e-mail :

Au sujet des billets de Monopoly, nous en reparlerons de visu, comme tu le désires. Rappelle-toi seulement qu'il ne s'agit pas d'un cadeau, mais d'un prêt, et, de surcroît, à un taux plutôt élevé (je ne suis pas juriste pour rien !).

Annie se faisait un devoir de le rembourser, chaque fois qu'elle le pouvait. L'argent représentait pour elle une importante source d'angoisse. Mais Tom la rassurait en invoquant leur amitié. Il la persuada également de prendre les 500 dollars qu'il lui offrait pour financer sa psychothérapie, en complément des sommes qu'elle recevait de son frère et de sa compagnie d'assurances. Après tout, elle pouvait considérer cela comme un emprunt supplémentaire.

L'avocat recommença à téléphoner aux amies d'Anne-Marie, notamment à Kim et à Siobhan, pour avoir de ses nouvelles. Elle avait toujours détesté ce type d'ingérence, mais il se souciait peu de cette désapprobation. A présent qu'il était de retour dans son existence, il avait la certitude qu'elle se rendrait à l'évidence : l'homme qui lui convenait n'était pas Mike, mais lui.

Parallèlement, Tom continuait à voir Debby, qui dépendait de lui plus que jamais. En mai, il l'invita à l'accompagner pour un autre de ses déplacements professionnels, cette fois à Washington. Contrairement à leur précédent voyage à Montréal, ils n'eurent pas à se cacher, ni à prétendre qu'ils ne se connaissaient pas. Cependant, la jeune femme le trouva extrêmement tendu et irritable. Assurément, quelque chose le tourmentait, mais il ne souhaitait pas en parler. Et comme à l'accoutumée, elle se garda bien d'insister.

Le Dr Michelle Sullivan encourageait Anne-Marie à s'affirmer davantage. Durant leurs séances, cette dernière se présentait comme une jeune femme à la personnalité vive et à l'humour tranchant, et elle ne laissait que difficilement entrevoir la petite fille blessée, enfouie sous cette façade. Il fallait sans cesse la canaliser pour la ramener à la raison fondamentale de sa psychothérapie.

Vous ne pouvez pas passer votre vie à vous montrer complaisante, pour ne pas vous attirer de problème, lui répétait la spécialiste. Et si je vous dis de travailler sur votre assurance, alors vous paniquez, car vous avez peur, en osant soutenir haut et fort votre point de vue, que les gens vous rejettent, vous haïssent ou vous manipulent pour vous inciter à faire marche arrière.

Au cours de ces échanges, Annie réagissait tantôt avec confiance, tantôt avec frilosité. D'un côté, elle souhaitait vraiment changer d'attitude, mais de l'autre, ses propres progrès l'effrayaient – comme l'expliquerait sa thérapeute :

— Ceux qui la connaissaient et l'aimaient disaient toujours : « De toute façon, on sait bien qu'elle viendra avec nous. On décidera de ce qu'on veut faire et elle suivra. » A mesure qu'elle exprimait plus fermement ses désirs, nous étions conscientes, elle et moi, que cela déplairait à certaines

personnes. Et cette possibilité générerait chez elle une anxiété croissante.

En outre, elle se sentait probablement étouffer, en raison de tous ces secrets qu'elle dissimulait à ses proches. Beaucoup de ses amies ignoraient qu'elle avait renoué avec Tom – sans compter Mike à qui elle avait totalement caché sa liaison.

Elle ne parlait pas non plus de son anorexie et portait des vêtements amples pour dissimuler sa maigreur. Cependant, cela n'empêchait pas son entourage de remarquer avec effroi à quel point elle était décharnée.

Brian, notamment, fut effaré en la rencontrant lors d'une réception chez Kathleen :

— Elle semblait en bien piètre forme, raconterait-il. Alors, je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle a admis avoir un problème, mais elle s'est montrée assez allusive, car les enfants et d'autres invités étaient là. Elle n'avait pas vraiment envie d'en parler ce jour-là. Mais elle m'a assuré qu'elle se faisait aider.

Elle affirmait qu'elle avait pris quelques kilos.

Cependant, elle continuait de recourir aux laxatifs, pour éliminer les calories absorbées dans la journée.

Parallèlement, sa correspondance avec Tom se poursuivait, sur un ton anecdotique. Convaincue de bien gérer cette situation, elle envisageait même de dîner avec lui, et ne craignait plus qu'il interprète mal ses intentions. Le 3 mai, il lui envoya le message suivant :

Salut !

Il est 14 h 30 et je n'ai pas reçu de tes nouvelles.

Alors, quoi de neuf ? Appelle-moi ou écris-moi si tu en as le temps. A quelle heure puis-je te joindre ?

J'espère que tu passes une bonne journée, mais je soupçonne que non. Imagine seulement une bonne cassolette de moules à la crème...

La plupart des e-mails de Tom contenaient une allusion à la nourriture. Il ne cessait de la relancer sur ses troubles alimentaires et de l'inviter au restaurant. Elle en éprouvait presque des haut-le-cœur. Elle tenta de lui expliquer ce qu'elle avait appris au cours de son travail thérapeutique :

Je t'en prie, ne te fais pas de souci pour moi. C'est vrai que j'ai une peur bleue de me tuer à petit feu.

Mais c'est une très bonne chose, car cela m'oblige à agir pour aller mieux. C'est un processus assez masochiste... Tom, que cela te semble absurde ou non, ton insistance pour me pousser à manger ne constitue pas une réponse adéquate. J'ai découvert, grâce à Michelle et à certains ouvrages, que plus on force une personne dans un sens donné, plus elle devient déterminée à faire le contraire. Hier matin, j'ai failli finir à l'hôpital, tellement je me sentais affaiblie. Je te demande de me croire si je te dis que tout cela est bénéfique. Pour la première fois de ma vie, je redoute de mourir... Je suis prête à affronter mon problème. Je sais que tu souhaites seulement m'aider et j'apprécie ta bienveillance. Mais j'ai aussi besoin de me retrouver un peu seule pour régler certaines choses.

Mais Tom ne la laissa pas tranquille. Il lui envoya des mets de chez un traiteur, qui atterrirent immédiatement dans la poubelle. Il réserva une table pour deux, le dernier week-end de mai, alors qu'elle lui avait annoncé son projet de partir. Grâce au soutien du Dr Sullivan, Annie lui répondait par des messages de plus en plus brefs, clairs et tranchés. Elle parvenait de mieux en mieux à lui dire non et à s'y tenir.

Finalement, elle avoua son anorexie à Mike, qui se montra très compréhensif. En cette fin du mois de mai, ils devaient rendre visite à la famille du jeune homme. Elle accueillait cette perspective à la fois avec plaisir et appréhension, car elle ne se sentait pas en forme.

La même semaine, Tom passa au bureau de Kim Hortsman à Philadelphie. Il ne l'avait pas revue depuis deux ans et lui resitua ses liens avec Annie.

Ce rappel se révélait inutile : en tant que confidente privilégiée, Kim était la seule personne au courant de toute leur histoire. Il lui proposa de dîner ensemble, pour discuter de leur amie commune.

— Il m'a dit qu'il était en ville pour une réunion professionnelle et qu'il s'inquiétait pour la santé d'Annie, expliquerait-elle.

Lorsque Kim téléphona à sa camarade pour lui annoncer son rendez-vous, cette dernière lui répliqua, en riant :

— C'est super ! Il va te traiter comme une reine.

Tu aurais vraiment tort de manquer cela !

Tom l'emmena donc au Ritz Carlton et lui dressa un tableau extrêmement alarmant :

— Selon lui, j'allais recevoir un choc terrible en constatant son amaigrissement. Et il redoutait qu'elle soit en sérieux danger.

Effrayée par cette nouvelle, Kim l'écoula avec attention. Il proposait d'intervenir et de la faire hospitaliser. Elle suggéra plutôt d'en parler d'abord avec Robert.

— Non, répliqua-t-il. Il ne faut pas lui téléphoner.

Réfléchissons un peu plus avant d'agir. J'ai contacté une amie spécialisée dans les troubles alimentaires et elle m'a recommandé d'adresser Annie à Michelle.

Je lui paie ses séances.

Tom mentait avec un aplomb sidérant. Il prétendait qu'il lui avait transmis les coordonnées du Dr Sullivan et affirmait financer sa psychothérapie, alors qu'elle s'était décidée à consulter ce médecin sur les conseils de Gary Johnson et que son frère aîné couvrait les frais non remboursés par la mutuelle. Il ajouta qu'Anne-Marie lui avait donné un livre traitant de ce type de problèmes et qu'il l'avait lu, contrairement à Robert, qui n'avait pas daigné y jeter un regard.

— Je suis le seul à faire quelque chose pour elle, expliqua-t-il. Je lui achète de quoi se nourrir, je lui apporte des bananes et des substituts de repas, pour lui redonner des forces. Et je m'assure qu'elle s'alimente correctement.

— Et sa famille ? demanda Kim, incrédule.

— Rien du tout ! C'est moi qui l'aide matériellement. Tu comprends, je l'aime. Pourquoi n'accepte-t-elle pas de me revoir ? Je possède plus d'argent qu'il ne m'en faut. Je peux lui offrir ce qu'elle désire : une voiture, une grande maison... Pourquoi reste-t-elle avec ce minable, alors qu'elle pourrait être avec moi ? D'ailleurs, elle ne le prend pas au sérieux. Ce n'est qu'une façade pour plaire à ses proches. Elle n'éprouve aucune passion pour lui. Et je ne comprends pas qu'elle perde son temps ainsi.

Kim le regarda, effarée. Elle connaissait les sentiments de son amie à l'égard de son nouveau compagnon, qui, du reste, n'avait rien d'un « minable ».

Mais Tom semblait avoir perdu la tête.

— Suis-je fou ? Devrais-je me détacher d'elle ?

— Je crois que oui, répondit la jeune femme, avec douceur.

Dès le lendemain matin, elle contacta Anne-Marie pour lui relater cette conversation. Elle omit certains détails, notamment les médisances à l'égard de Mike, mais elle lui dit que Tom Capano semblait amoureux d'elle

et qu'il n'acceptait pas ce manque de réciprocité.

Il y eut un long silence à l'autre bout de la ligne.

— L'aimes-tu ? demanda Kim.

— Non, non.

Annie prononça ces mots d'une voix éteinte et lasse. Elle paraissait épuisée, comme si la seule évocation de ce sujet était au-dessus de ses forces.

La semaine suivante, Tom proposa de nouveau à Kim de passer la soirée au Ritz Carlton. Ils prirent un verre au salon, puis dînèrent au grill de l'hôtel. Il relança la discussion sur Anne-Marie :

— Il m'a dit qu'il l'avait informée de son intention de m'inviter et qu'elle avait répondu : « D'accord, mais la prochaine fois, je veux venir avec vous. »

Kim se demanda si l'avocat la courtisait, mais cela lui semblait impossible : il était trop épris de son amie. Il commanda le meilleur vin et les mets les plus fins. Il lui parla de sa famille, de ses filles qui se rendaient en Europe avec l'un de ses frères pour l'été.

— Et il a mentionné qu'une d'entre elles avait été malade, qu'elle avait subi une opération au cerveau et qu'elle se portait mieux. Il m'a aussi raconté l'histoire de son père immigrant, qui avait permis à ses fils de devenir millionnaires.

Tom essayait de se présenter comme un parti plus convenable que Mike Scanlan. D'ailleurs, Anne-Marie ne savait pas ce qu'elle voulait, puisqu'elle ne lui cachait pas sa jalousie.

— Il avait rencontré une femme qui travaillait au Delaware, et selon ses dires, Annie lui avait avoué que la seule pensée de le savoir avec une autre la dégoûtait au plus haut point.

L'aberration de cette remarque n'échappa pas à Kim. Sa camarade n'avait jamais manifesté la moindre possessivité envers Tom. Le seul qui comptait désormais dans son existence était Mike.

L'addition se montait à environ 150 dollars, pourboire inclus – une somme assez dérisoire, d'autant que le juriste se faisait défrayer toutes ses sorties par le cabinet. Cependant, il parvenait toujours à se faire passer pour un hôte généreux auprès des femmes qu'il invitait.

Le jour suivant, les deux amies firent le point sur cette soirée. Anne-

Marie confirma son souhait de se joindre à eux, si une telle occasion se représentait.

Kim n'y vit pas une tentative de conserver une quelconque prérogative, mais un désir de confrontation.

Cependant, lorsque Tom lui proposa un restaurant à trois, en compagnie de « Kimmie », elle refusa, en lui écrivant qu'elle n'avait « pas envie de partager ».

En réalité, elle savait bien qu'il profitait toujours de la présence de ses camarades pour les rallier à sa cause et l'inciter à se plier à ses volontés. Elle détestait se voir ainsi traitée comme un spécimen que l'on étudie et que l'on dissèque, comme une pauvre fille pathétique qu'il faut à tout prix aider.

CHAPITRE 19

Tom passa le printemps 1996 à jongler entre toutes ses maîtresses, actuelles ou anciennes. Il se considérait comme le meilleur ami d'Anne-Marie, le seul être digne de confiance autour d'elle, et ne laissait pas s'écouler une journée sans la contacter d'une manière ou d'une autre. Il parlait aussi quotidiennement à Debby, qui avait, selon lui, besoin de ses conseils en permanence, surtout au sujet de son poste trop prenant à Tatnall.

En outre, Linda Marandola devait devenir sa secrétaire à la fin du mois de mai. La semaine précédant son entrée en fonction, il lui téléphona chez elle et entendit le message d'accueil fantaisiste qu'elle avait enregistré sur son répondeur.

Lorsqu'il parvint à la joindre, il la somma de changer cette annonce qu'il jugeait inacceptable et puérile. Cependant, elle se montra réticente à la modifier et face à cette résistance, la réaction de l'avocat fut tranchante. Il était hors de question qu'elle travaille pour lui si elle ne consentait pas à lui obéir.

Mais Linda s'obstina dans son refus : il s'agissait de sa ligne privée et cela n'avait rien à voir avec son emploi au sein du cabinet.

Les jours qui suivirent, Tom ne cessa pas de lui téléphoner. Chaque fois qu'elle vérifiait les appels sur sa machine, elle entendait la voix furieuse du juriste, qui critiquait son immaturité. Elle comprit combien elle avait été naïve de croire qu'il avait changé. A l'évidence, elle ne supporterait pas d'être employée à son service. Elle informa donc sa firme qu'en fin de compte, elle avait décidé de décliner l'offre d'embauche qu'on lui avait faite, sans en préciser le motif.

Quand son assistante lui transmit cette nouvelle, Tom secoua la tête d'un air exaspéré. Il allait résoudre ce problème dans les plus brefs délais. Il expliqua aussi qu'au cours du week-end, il avait eu un léger désaccord avec la postulante, qui ne lui avait retourné aucun de ses coups de fil.

Elle lui devait encore 3 000 dollars, ce qui ajoutait à sa rancœur. Il déclara à sa collaboratrice que Linda lui avait confié ses problèmes pécuniaires et qu'il lui avait prêté de l'argent.

— Elle ne s'est toujours pas acquittée de cette dette et je vais lui régler son compte, ajouta-t-il.

Le 14 juin, il déposa une plainte contre elle, pour exiger le remboursement de la somme due, plus des intérêts conséquents. Elle n'essaya même pas de se défendre. De toute façon, elle n'avait pas les moyens de payer un avocat et son adversaire jouissait d'un pouvoir considérable dans la région. Elle se résigna donc et fut condamnée par défaut.

Mike et Anne-Marie avaient prévu de passer le week-end du 25 au 27 mai au Massachusetts. Ils devaient y retrouver Jennifer Bartels Haughton, qui séjournait dans la région, chez ses beaux-parents, avec son époux.

Cependant, pour ce premier voyage en amoureux, leurs projets furent contrariés. La location qu'ils avaient réservée était déjà prise. Ils décidèrent donc de rendre d'abord visite à un ancien camarade de Mike, puis à la famille Scanlan, qui habitait Rhode Island. Ce détour ne leur permit pas de voir Jennifer, et les deux amies le regrettèrent beaucoup.

De surcroît, Annie était en piètre forme. Elle arrivait à peine à s'alimenter et s'affaiblissait de jour en jour. Elle prenait quotidiennement une douzaine de laxatifs et risquait de sérieux problèmes cardiaques.

Elle se sentait assaillie de tous côtés et elle avait du mal à lutter. Elle aimait Mike, mais craignait de le perdre. Elle hésitait à manger, de peur de devenir obèse. Elle redoutait de mourir, parce qu'elle s'affamait. En outre, malgré les apparences, Tom n'acceptait pas son désir d'une relation platonique et ne cessait de la harceler.

De retour au bureau, le lundi suivant, elle apprit par Siobhan Sullivan qu'il l'avait cherchée pendant son absence. Il avait contacté cette dernière sur son biper pour lui demander où elle se trouvait. En entendant cela, Anne-Marie ne dissimula pas sa colère :

— Je n'en peux plus qu'il me traque ainsi !

Sa collègue tenta de la calmer :

— Tu sais qu'il existe des lois contre cela. Nous pouvons te protéger.

En effet, en qualité d'officier de police, elle ne se chargeait pas exclusivement de la sécurité du gouverneur, mais de tout son personnel.

— Non, soupira Anne-Marie. Je m'en occuperai. Il faut que j'en finisse une fois pour toutes avec Tom.

Elle avoua alors combien elle avait appréhendé de rentrer de ce week-

end et de trouver son ancien amant chez elle, cherchant délibérément à la surprendre avec Mike. Elle avait commis l'erreur de lui dire qu'elle partait, mais elle n'avait précisé ni où ni avec qui. A l'évidence, l'avocat avait deviné qu'elle était en compagnie de son fiancé.

Il avait tellement insisté pour dîner avec elle à La Famiglia le mardi 30 mai qu'elle avait renoncé à l'en dissuader. Ils se virent donc et Annie s'efforça de se montrer aimable tout en restant dans les limites d'une simple relation amicale. Mais le matin qui suivit ce rendez-vous, il lui envoya un e-mail, pour lui proposer de venir chez lui dimanche après-midi ou sinon, de souper à la Villa di Roma – le restaurant si cher à Debby. Il désirait également qu'elle vienne jouer au golf avec lui.

Il ne lui avait fallu que quelques semaines pour reprendre son ascendant sur la jeune femme. De nouveau, elle se sentait obligée de lui rendre des comptes. Pourtant, elle ne le haïssait pas – loin de là. Il faisait preuve d'une telle gentillesse. Simplement, elle ne voulait plus rien de ce qu'il s'obstinait à lui offrir, mais elle n'avait pas la force de lui refuser. Et il ne comprenait pas à quel point il l'étouffait.

Déterminée à lutter pour recouvrer sa santé et sauver son existence, Annie ne manquait aucune séance avec le Dr Sullivan.

— Nous avons parlé de sa colère contre ces cadeaux, qui constituaient une manœuvre de manipulation, expliquerait la thérapeute. Il l'invitait à dîner, par exemple, et profitait de l'occasion pour lui lancer : « Laisse-moi t'acheter cette robe ! » Cela la rendait furieuse. Elle avait déjà du mal à décliner ses rendez-vous, et elle éprouvait la sensation qu'il ne cessait pas d'en rajouter.

La spécialiste lui fit travailler certains exercices, basés sur des simulations de conversation, afin qu'elle se sente plus armée face à lui.

De la même façon qu'il avait cherché à rallier Kim et Jackie à sa cause, Tom entreprit aussi de s'attirer la sympathie de Robert, en l'invitant, ainsi que son épouse, à une exposition Cézanne, le 15 juin, au musée de Philadelphie. Il s'agissait d'une grande réception organisée par son cabinet, pour célébrer les soixante-quinze ans de la firme. Bien entendu, Annie y était conviée.

Elle ne fit pas le déplacement, mais son frère et sa belle-sœur s'y rendirent et passèrent un moment fort agréable. L'avocat reçut du couple une chaleureuse carte de remerciements. Et Tom, qui jusque-là n'avait eu que des contacts très sporadiques et superficiels avec Robert, ne tarissait pas d'éloges sur celui qu'il surnommait désormais « mon second chouchou des Fahey ».

Cela mortifiait Annie, qui ne supportait pas cette tentative de

s'immiscer dans sa famille et redoutait que ses proches apprennent sa liaison.

Le 8 juin, elle avait assisté à un mariage, en compagnie de Kim. Tom lui avait prêté sa carte de crédit, pour lui permettre de payer le cadeau de noce un abonnement d'un an chez un fleuriste. Elle lui avait remboursé les 120 dollars qu'elle avait dépensés à cet effet quatre jours avant la cérémonie. Ce type de transaction monétaire entre eux était devenu une habitude à laquelle elle se reprochait toujours de ne pas mettre un terme.

Comme Tom l'avait prédit, Kim fut atterrée en constatant la maigreur de son amie. En même temps, cette dernière paraissait plus heureuse que jamais : elle était vraiment amoureuse de Mike et cette idylle la comblait de joie.

— Michael refaisait sa cuisine, raconterait Kim.

Et Annie avait presque l'impression de jouer le rôle de son épouse. Il lui demandait de choisir le carrelage et de l'aider à décorer son intérieur. Il n'est pas venu au mariage, parce qu'il avait une compétition de natation le lendemain. Alors elle l'a appelé pour lui souhaiter bonne chance et lui dire qu'elle pensait à lui.

Le 12 juin, Anne-Marie s'évanouit au bureau. Elle ne voulait pas téléphoner à Mike pour ne pas l'alarmer. Elle contacta donc Tom, qui accourut immédiatement et la reconduisit à son appartement. Pour lui, il s'agissait d'une victoire supplémentaire. Ultérieurement, il relata à Kim qu'Annie était tombée, inanimée, sur le sol de sa cuisine, qu'il l'avait tenue dans ses bras et l'avait forcée à avaler un substitut de repas.

Avait-il inventé cette histoire de toutes pièces ? Il est possible que non. Depuis l'enfance, il adorait voler au secours des gens en détresse : il l'avait prouvé avec son camarade de classe diabétique ou avec Debby au moment du décès de sa mère. Dans les circonstances les plus urgentes et les plus graves, il aimait se présenter comme le sauveur bienveillant, fiable et toujours maître de lui.

Cependant, il eut beau protester, Anne-Marie retourna au travail l'après-midi même. Cet incident avait généré en elle une prise de conscience fulgurante. Secouée de crampes et de nausées, dues à d'alarmantes carences en potassium, elle avait, pour ainsi dire, vu la mort en face. Et plus que jamais, cela lui avait redonné la volonté de vivre.

CHAPITRE 20

Le vendredi 14 juin, Anne-Marie emmena ses neveux à la foire de la Saint-Antoine et aperçut, au milieu de la foule, un homme avec qui elle avait travaillé à Washington.

— Je l’ai croisée au carnaval, raconterait-il. Et je dois dire que j’ai reçu un choc. Je n’ai eu aucun mal à la remettre, mais elle ne ressemblait pas à celle que j’avais connue. Elle demeurait toujours aussi joyeuse qu’avant. En revanche, elle avait beaucoup maigri et ses cheveux étaient plus raides, plus clairs et plus ternes.

En réalité, cela faisait seulement deux jours qu’elle avait touché le fond, et elle s’était ressaisie avec une rapidité étonnante.

Le soir, Annie et Mike avaient organisé une présentation entre Kim et Dan, un ami de Scanlan. Tous quatre se retrouvèrent donc chez Anne-Marie et il apparut immédiatement que cette rencontre arrangée ne porterait pas ses fruits. Leur soirée ne fut pas gâchée pour autant : ils descendirent ensemble dans les rues de Wilmington, où la fête battait son plein et se laissèrent emporter par l’ambiance survoltée.

Alors qu’elle discutait en aparté avec Kim, Annie s’écria soudain :

— Oh ! Mon Dieu !

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Tom est là ! Faisons demi-tour, vite !

Il déambulait avec ses filles et ne les vit pas. Les deux jeunes femmes parvinrent à cacher leur embarras à leurs compagnons.

— Au cours de notre petite conversation, elle m’a dit qu’elle s’était évanouie au bureau, expliquerait Kim quelque temps plus tard. Elle avait appelé Capano pour qu’il vienne la chercher. Et j’ai remarqué qu’elle m’avouait cela à contrecœur, d’un air penaud.

L’avocat continuait à lui écrire. Il lui proposait continuellement de lui prêter de l’argent, de lui offrir des choses, de lui apporter à manger.

Lorsqu'elle mentionna la chaleur étouffante de son appartement, il lui acheta un climatiseur. Pourtant, elle s'efforçait, dans ses e-mails, de ne livrer aucun indice susceptible de lui donner une idée de cadeau.

Elle n'avait que trop accepté ses largesses et à l'époque de leur liaison, cela lui avait paru très agréable d'être traitée comme une princesse. Mais plus maintenant. Cependant, même si elle se sentait prise au piège, elle continuait de s'autoflageller en s'imputant l'entière responsabilité de sa situation.

Le 19 juin, Annie se rendit à sa séance hebdomadaire chez Michelle Sullivan. Grâce aux efforts de cette dernière, elle commençait à croire en sa valeur et à son droit au bonheur. Comme beaucoup d'anorexiques, elle détestait plus particulièrement une partie de son corps : ses jambes, qu'elle trouvait hideuses et énormes.

Sur la suggestion de sa thérapeute, Anne-Marie recourut à une technique éprouvée qui lui permettait de dédramatiser son dégoût pour son anatomie et la débarrasserait de ses complexes. Le stratagème opéra. Elle était sur la bonne voie.

Le mardi 20 juin, se produisit près de Philadelphie un fait divers qui effraya Anne-Marie. Aimée Willard, une étudiante de vingt-deux ans, quitta le bar Smokey Joe's pour rentrer chez elle à Brookhaven. On retrouva sa voiture sur une bande d'arrêt d'urgence, moteur en marche et lumières allumées. Mais la jeune fille avait disparu. Quelques heures plus tard, on découvrit son corps sur un terrain vague de Philadelphie. Elle avait été violée et battue si violemment que son crâne était brisé. Son père travaillait comme sergent de police pour le comté de Chester et cette affaire fit la une des médias en Pennsylvanie et au Delaware.

Annie et ses amies s'interrogeaient sur ce crime apparemment inexplicable et se demandaient comment le tueur avait obligé sa victime à stopper son véhicule – abandonné, de surcroît, sur la Route Bleue qu'elles empruntaient souvent et qui se trouvait à proximité de la maison de Robert Fahey.

Le soir du vendredi 21 juin, Brian se préparait à partir pour un séjour de plusieurs semaines en Équateur, où il devait rejoindre son épouse, originaire de ce pays, ainsi que ses beaux-parents. Il devait passer chez O'Friel's afin de déposer quelques affaires et il y rencontra Mike et Anne-Marie.

— Ils se détendaient, assis au bar, raconterait-il.

Ils s'y étaient probablement rejoints après le travail.

Ils avaient l'air de bien s'amuser. Ils riaient et se tenaient la main. Et j'ai plaisanté avec eux un moment.

Mike avait passé la semaine dans le Maine, et les deux jeunes gens savouraient leurs retrouvailles.

Annie proposa à son frère de venir le chercher à l'aéroport à son retour.

— Naturellement, acquiesça ce dernier. Je t'appellerai pour te donner l'heure du vol. Que veux-tu que je te rapporte de là-bas ?

— Un bijou, répondit-elle.

Le lendemain, elle alla faire des courses avec Kathleen. Chez Talbot, elle essaya un tailleur-pantalon couleur taupe qui coûtait 300 dollars. Mais ce n'est pas ce prix exorbitant qui fit bondir sa sœur. Celle-ci fut horrifiée de découvrir la silhouette squelettique de sa cadette. Elle ne l'avait pas vue en sous-vêtements depuis longtemps, et la vision de ses côtes saillantes lui souleva le cœur. S'ensuivit un échange assez brusque entre les deux femmes, dont la sécheresse du ton reflétait moins la colère que l'angoisse de chacune. Il ne s'agissait pas d'une réelle dispute, mais cet incident toucha suffisamment Anne-Marie pour qu'elle le mentionne à Mike le soir même, pendant le dîner.

Elle en parla également à Tom la semaine suivante et il prit la chose très au sérieux. Il semblait presque content de ses différends avec sa famille ou ses camarades. Et elle regretta de n'avoir pas su tenir sa langue.

Le mercredi 26 juin, elle téléphona à Kim Horstman. Elles évoquèrent le meurtre d'Aimée Willard, puis passèrent à des sujets plus réjouissants.

— Annie avait l'air en pleine forme, relaterait son amie. Nous avons abordé ses problèmes d'anorexie et elle m'a dit qu'elle avait pris un kilo. Elle avait diminué de moitié sa consommation de laxatifs et sentait que sa santé s'améliorait. Quant à Michael, elle semblait très heureuse de sa relation avec lui. En fait, notre conversation était pleine d'optimisme.

Le même jour, au cabinet du Dr Sullivan, elle souleva la question de ses rapports avec Kathleen, de leurs querelles suite à la mort de leur mère, et sans doute du léger différend qu'elles avaient eu chez Talbot. Cependant, la thérapeute ne constata aucune animosité chez sa patiente. Devenues adultes, les deux sœurs entretenaient des liens très proches.

Bref, cette séance se révélait très positive et reflétait d'énormes progrès.

Ce mercredi soir, Annie eut Mike au téléphone :

— Nous projections de dîner avec son frère Robert le samedi suivant, c'est-à-dire le 29, expliquerait ce dernier. Donc nous avons fixé une heure pour nous rencontrer. Elle devait prendre son vendredi et elle attendait ce jour avec impatience. Elle avait prévu de faire certaines courses. L'atmosphère devenait chaude et estivale, et elle avait besoin de se relaxer, de savourer l'arrivée de l'été.

Lorsque Tom apprit qu'Annie avait trouvé un joli tailleur et que sa sœur l'avait dissuadée de l'acheter, pour des motifs pécuniaires, il appela la succursale de Greenville et déclara qu'il désirait faire une surprise à sa femme. Comme elle n'avait plus cet article en stock, la vendeuse lui proposa de le commander pour lui dans un autre magasin de la région.

L'avocat était fermement décidé à reconquérir Anne-Marie. Après tout, c'était lui qu'elle avait appelé à sa rescousse lorsqu'elle s'était évanouie.

Assurément, cela prouvait qu'il avait triomphé de Mike Scanlan. Ce dernier ne savait rien de ce qu'elle traversait, ni moralement, ni financièrement. Il n'avait peut-être même jamais couché avec elle.

Pourquoi donc continuait-elle à le fréquenter ?

Pourtant, ces derniers temps, elle acceptait de moins en moins les cadeaux de Tom. Elle ne voulait plus de son argent, car elle craignait d'augmenter encore ses dettes. D'ailleurs, elle veillait consciencieusement à le rembourser, même s'il refusait d'encaisser ses chèques. Elle lui répétait sans cesse qu'elle s'employait à se remettre sur pieds et l'implorait de la laisser trouver seule la voie de son rétablissement. Dans son e-mail du 26 juin, elle se confondait encore en excuses, mais affirmait plus que jamais ses positions :

Salut Tommy !

Pardonne-moi de m'être montrée si rabat-joie. Je sais que tu n'as pas passé une bonne journée et que je ne t'ai pas été d'un grand secours. J'ai l'impression qu'à certains moments, j'arrive à gérer mon anorexie, et qu'à d'autres, je me sens dépassée.

C'était le cas aujourd'hui. Ma séance avec Michelle s'est révélée très difficile. Nous avons travaillé en profondeur et cela m'a vidée de toute mon énergie.

J'apprécie les billets que tu m'as offerts pour le match, mais je préfère me concentrer sur mon bien-être. Désolée de mon manque d'enthousiasme.

Prends soin de toi. Annie.

En fin d'après-midi, Tom lui répondit par un message intitulé Lo

siento mucho, « Je suis désolé », en espagnol :

Je n'ai eu le temps de lire ton dernier courrier qu'après 18 heures et j' imagine que tu as déjà quitté le bureau. Tu ne liras donc pas ces mots avant demain matin. J'espère que ta sœur s'est montrée plus avenante hier soir. J'apprécie tes excuses, mais tu n'as pas à t'inquiéter. J'espère que tu as bien compris une chose : je n'ai pas d'autre désir que de t'aider de toutes les manières possibles. Je te promets de te faire rire ce soir au Panorama, de commander des calamars. D'ailleurs, je te réserve une surprise qui, j'en suis sûr, te fera très plaisir. Je t'en prie, appelle-moi dès que tu peux.

Le lendemain, il lui écrivait de nouveau, à 11h30 :

Coucou !

Je t'ai téléphoné à 23 h 45. J'espère que cette journée se passe mieux qu'hier. Aujourd'hui, c'est encore la folie pour moi, mais ça se calme un peu.

Je t'ai déjà laissé un message hier, alors j'espère que nous nous parlerons assez vite. Je t'en prie, appelle-moi dès que tu peux.

C'était un jeudi, jour de la semaine que Tom considérait, de façon unilatérale, comme réservé à leurs dîners hebdomadaires rituels. Il savait qu'Anne-Marie n'irait pas travailler le vendredi. Du reste, tous les autres membres de son équipe seraient à Dover pour la clôture de la session parlementaire. Si Annie acceptait de l'accompagner au restaurant à Philadelphie, il était déterminé à lui organiser une soirée si parfaite qu'elle lui ferait totalement oublier Mike Scanlan.

TROISIÈME PARTIE

Celui qui commet d'abord une faute, Puis ment pour la cacher, en commet deux.

Isaac Watts, Hymne 15

CHAPITRE 21

Les officiers de la police de Wilmington et du Delaware, qui entreprirent, dès l'aube du dimanche 30 juin, la fouille de l'appartement d'Anne-Marie, disposaient uniquement des informations qu'ils glanaient auprès d'un groupe très restreint de proches. A l'exception du message raccroché, tous les appels enregistrés sur sa boîte vocale provenaient de sa famille et de ses amis.

L'enquête sur cette disparition était encore à l'état embryonnaire. D'ailleurs, peut-être se révélerait-elle inutile, si Annie était de retour chez elle le lundi matin. Cependant, il convenait de ne pas évincer les hypothèses les plus alarmantes et de se lancer à sa recherche sans plus tarder.

Mark Daniels, Steve Montague et Bob Donovan, dépêchés sur les lieux, se heurtaient à une pénurie d'indices déconcertante. En effet, Anne-Marie n'avait informé personne de son intention de dîner avec Tom le jeudi 27 juin et ce dernier avait seulement dit à Debby qu'il avait une réunion à Philadelphie ce soir-là et qu'il passerait probablement chez elle aux alentours de 21 h 30.

Cependant, l'absence inexpliquée de l'assistante du gouverneur revêtait une dimension inquiétante, de par la fonction même de la jeune femme. On pouvait, en effet, envisager une affaire liée à la politique et impliquant la sécurité du bureau central de l'État.

Dès lors, il devenait impensable d'attendre les quarante-huit heures requises dans toute affaire de disparition.

Les enquêteurs inspectèrent donc chacune des pièces et notèrent tous les renseignements que leur livraient les personnes présentes, sur les habitudes d'Annie.

Ils interrogèrent la propriétaire, examinèrent la Jetta verte garée sur le trottoir d'en face, ainsi que l'allée menant à la petite maison de deux étages.

— Peut-être est-elle sortie à pied, suggéra Donovan.

— Impossible, répondit Kathleen. Elle se montrait très prudente. Elle ne se serait jamais promenade seule dans le voisinage, surtout la nuit tombée.

Brian Short, locataire dans l'immeuble adjacent, confia à la police qu'il n'avait pas vu sa voisine depuis quelques jours. Mais il se rappelait l'avoir aperçue, les semaines précédentes, en compagnie d'un homme mûr, qui conduisait un véhicule noir de type Range Rover.

Il était 3 heures du matin lorsque Jill Morrison et Ginny Columbus tendirent enfin plusieurs feuilles de papier à en-tête provenant d'un cabinet juridique à Mark Daniels. Ce

dernier les montra immédiatement à Bob Donovan.

Elles portaient le nom de Tom Capano. Or, les deux hommes le connaissaient bien : il avait travaillé, à des périodes distinctes, aux côtés de leurs patrons respectifs. Du reste, l'avocat était célèbre dans tout l'État pour son engagement politique de longue date.

Toutefois, ces lettres paraissaient extrêmement personnelles et confirmaient la teneur du journal intime d'Annie, que les policiers avaient déjà parcouru. Leur ton semblait assez directif et, à l'évidence, elles avaient toutes été accompagnées d'un chèque ou d'argent liquide.

La première remontait à plusieurs mois, juste avant Noël.

Très chère Annie,

Je te prie de considérer la somme jointe comme un cadeau de Noël anticipé et partiel. J'aimerais que tu puisses dîner au Saloon samedi soir avec Kathleen et Patrick. Quand nous en avons parlé, tu semblais désireuse de te joindre à eux, mais tu avais décidé d'y renoncer, pour des raisons matérielles. A présent, tu peux te permettre de faire ce que tu veux.

De plus, comme Robert a reporté sa soirée à dimanche soir, tu pourras t'y rendre aussi. Mais s'il souhaite t'inviter samedi, alors tu utiliseras cet argent pour payer un repas (mais pas d'alcool !) à tes amies la semaine prochaine. Naturellement, tu peux dire à Robert que tu es prise le samedi et que tu préfères le voir le lendemain. Je sais qu'ainsi, je t'encourage à lui rendre visite dimanche et cela signifie que nous ne pourrons pas souper ensemble ni à la Villa di Roma, ni chez moi. Mais même si j'ai très envie d'être avec toi, je désire surtout te donner cette possibilité d'aller au Saloon, parce que cela te fera plaisir de partager ce moment avec ta famille. Annie, tu me manqueras plus que tu ne peux l'imaginer la semaine prochaine. Cela me réconforterait beaucoup si tu pouvais me retrouver dimanche soir, une fois partie de chez Robert. Je te promets de te chasser de chez moi aussi tôt que tu le voudras lundi matin. Je t'en prie, pense-y ! Et accepte ce présent en gage de mon affection. Je n'ai pas d'autre désir que te rendre heureuse et être avec toi. Je t'aime...

Kathleen confirma qu'au cours de la première semaine de décembre 1995, elle était allée au Saloon en compagnie de son mari, mais sans Annie.

Une autre lettre datée du 2 mai 1996 faisait référence au pare-brise cassé :

Annie,

Ceci n'est pas un cadeau, mais un prêt qui t'aidera à remplacer ton pare-brise. Tu peux me rembourser la moitié du montant dès que tu recevras le chèque de ta compagnie d'assurances. Pour ce qui est du reste, tu pourras t'en acquitter en me versant 5 dollars par semaine. Bien entendu, en cas de retard, il y aura des pénalités : tu devras récupérer mes toilettes et repasser mes caleçons ! Je t'en prie, accepte cet argent. Je sais que cette réparation te stresse et que c'est dangereux de rouler ainsi. Je pourrais te donner bien davantage, si tu me laissais faire (par exemple t'acheter une autre voiture, à la place de ta vieille Jetta). Peut-être un jour, on verra. P.S. Tu ne trouves pas que ces coupures ressemblent à des billets de Monopoly ? Je viens de les récupérer à la banque.

Un troisième courrier avait été écrit le 25 juin, seulement cinq jours avant que les enquêteurs ne le découvrent.

Annie,

Ajoute simplement cette somme à ton ardoise.

Considère-la comme une consolidation de ta dette (je plaisante !). Sérieusement, tu ne devrais pas rester sans un sou plusieurs jours d'affilée, on ne sait jamais, en cas d'urgence (comme une envie irrépressible de sucreries).

Je t'aurais envoyé davantage, mais je sais combien il t'est difficile de recevoir cela. Je t'en prie, accepte cet argent comme un témoignage de mon affection et ne le dépense pas pour lui.

Capano se comportait comme un chien de berger qui veillait sur une brebis égarée. Il anticipait les alternatives et les objections, avant même qu'Anne-Marie ne les soulève. Les officiers en tiraient trois conclusions possibles : ou la disparue était la maîtresse de Tom Capano, ou il désirait qu'elle le devienne, ou il était l'homme le plus généreux et désintéressé de la ville. En tout cas, la première chose à faire consistait à le contacter, afin d'en savoir un peu plus.

La mystérieuse absence de la jeune femme pouvait s'expliquer par une querelle d'amoureux, une décision de partir seule ou un événement funeste. Un policier apprend toujours à envisager le pire des scénarios. Face à un cadavre, il émettra d'abord l'hypothèse d'un homicide, puis celle d'un accident, ensuite celle du suicide, et enfin, une fois ces trois éventualités écartées, celle d'un décès dû à une cause naturelle. Cependant, dans cette affaire, il n'y avait pas de corps.

S'il était vraiment arrivé quelque chose à Anne-Marie et si cela s'était produit dans son appartement, ils intervenaient trop tard. Personne ne l'avait vue depuis presque trois jours. De surcroît, ses proches avaient déjà fouillé les lieux, touché les poignées de porte, les tiroirs et les meubles, et, dans leur inquiétude, ne s'étaient pas souciés de préserver d'éventuelles empreintes, susceptibles de constituer des preuves importantes.

Quoi qu'il en soit, rien ne laissait supposer qu'il se soit produit une scène violente dans l'appartement.

À l'exception de la nourriture dans la cuisine et de quelques vêtements traînant dans la chambre, tout semblait en ordre.

Il paraissait donc plausible qu'Annie se trouve avec une personne de confiance et qu'elle ait seulement pris ses clés avant de sortir. Il était également possible que ce ne fût pas le cas.

Âgé de trente-trois ans, Bob Donovan était un homme d'origine irlandaise, grand et massif, aux cheveux coupés très court, père de deux petits enfants. Il était entré dans la police de Wilmington neuf ans auparavant et n'occupait la fonction d'inspecteur que depuis une année. Son travail l'amenait à s'occuper des cas les plus graves du secteur. Or le taux d'homicide n'était que peu élevé dans la ville en moyenne dix par an (en 1996, il dépassa tous les records, avec vingt-deux meurtres, pour la plupart liés à des affaires de drogue ou de gangs).

Ce week-end, Donovan était d'astreinte de 16 heures le vendredi jusqu'à 8 heures le lundi. La nuit du samedi au dimanche, il fut tiré du lit à minuit et demi pour se rendre au 1718 Washington Street et arriva sur les lieux quinze minutes plus tard.

Les cas de disparition étaient rares dans la région et il lui sembla qu'un nombre considérable d'officiers avait été dépêché à l'appartement : son chef, le sergent Elmer Harris,

accompagné de deux policiers en uniforme du commissariat local

— John Snyder et Paul McDannell, ainsi que deux agents de la police d'État, le lieutenant Mark Daniels et le sergent Steve Montague.

Apprécié pour sa gentillesse face aux personnes confrontées à une tragédie, Donovan n'en demeurait pas moins vigilant et attentif au moindre détail.

Lorsque, quelque temps plus tard, on lui demanda ce qu'il avait trouvé chez Anne-Marie, il répondit seulement :

— Une pièce remplie de gens.

Kathleen informa les policiers que sa sœur était suivie, pour une psychothérapie, par le Dr Michelle Sullivan. Peut-être cette dernière leur fournirait-elle des informations utiles. Habitée aux appels d'urgence, la spécialiste décrocha à la deuxième sonnerie. En apprenant la disparition, elle n'hésita pas une seconde :

— J'arrive tout de suite !

Elle avait vu la jeune femme le mercredi soir, et non pas le jeudi, car ce jour-là, Annie avait rendez-vous chez le Dr Neil Kaye, le psychiatre chargé de superviser ses médicaments. Elle confirma que sa patiente fréquentait Tom Capano et ajouta qu'elle avait une liaison avec lui.

A 3 h 30 du matin, Bob Donovan, Elmer Harris,

Mark Daniels et Steve Montague se dirigeaient en voiture vers la résidence de l'avocat. Tout le voisinage semblait endormi et les lumières du 2303 North Grant Avenue étaient éteintes.

Les policiers frappèrent à la porte. Pas de réponse.

Ils recommencèrent et entendirent des pas à l'intérieur. Tom Capano apparut en robe de chambre. Visiblement, il venait de se réveiller et remit ses cheveux en ordre d'un geste rapide. Il ne paraissait pas particulièrement étonné ni ravi d'accueillir ces visiteurs.

Lorsqu'ils se furent présentés, il les conduisit au salon et leur fit signe de s'asseoir dans le canapé de cuir blanc qui trônait au centre de la pièce.

— Êtes-vous au courant de la raison de notre démarche ? lui demanda Mark Daniels.

— Oui, j'ai parlé à une amie d'Anne-Marie et je crois que vous la recherchez.

— Savez-vous où elle se trouve ?

— Non. Je ne l'ai pas vue depuis mercredi... euh... ou peut-être jeudi soir. Nous avons dîné dans un restaurant de Philadelphie.

— Lequel ?

— Le Panorama. Ensuite, nous sommes rentrés à Wilmington, chez moi.

Tom répondit très ouvertement aux questions des enquêteurs et tenta de se

remémorer tous les détails concernant cette soirée. Il était passé prendre Annie devant chez elle entre 18 h 15 et 18 h 30. Elle portait une robe claire à fleurs. Puis ils s'étaient rendus ensemble à Philadelphie dans sa Jeep Cherokee et avaient partagé un excellent repas de poisson. Il avait payé avec sa carte de crédit, et son amie avait calculé le pourboire et signé le reçu. Puis ils étaient revenus chez lui, mais n'y étaient pas restés longtemps.

— Je suis seulement allé chercher de la nourriture pour elle : du riz, des bananes, des épinards, des soupes. Et aussi un cadeau. D'ailleurs, je ne me rappelle pas si je l'avais laissé dans ma voiture ou à la maison.

Puis il l'avait raccompagnée. En arrivant à Washington Street, elle l'avait précédé.

— J'avais oublié quelque chose dans mon véhicule et j'ai dû retourner le prendre. Puis elle a ouvert mon cadeau, mais elle ne l'a pas complètement sorti de sa boîte.

Il avait monté les provisions dans la cuisine et les avait déposées sur le comptoir.

— Elle m'a demandé de vérifier le climatiseur, qui fonctionnait bien. Je crois que je suis aussi allé aux toilettes.

Il précisa qu'il ne s'était attardé que quelques minutes avant de repartir.

— J'étais de retour chez moi vers 22 heures.

— Vous êtes-vous arrêté en chemin ? demanda Donovan.

— Oui, pour acheter des cigarettes à la station-service sur Lovering Street.

— Et avez-vous parlé à Mlle Fahey depuis ?

— Non.

— Selon vous, où aurait-elle pu aller ?

— Vous savez, c'est une personne tête-en-l'air, imprévisible. Elle a probablement décidé de partir ce week-end à la dernière minute et elle arrivera à l'heure au bureau lundi matin. Elle est toujours très ponctuelle.

— Quelle aurait été sa destination ?

— Le bord de mer. Je croyais qu'elle y était allée avec son amie Kimmie-je veux dire Kim Horstman jusqu'à ce que j'aie cette dernière au téléphone il y a quelques heures.

A l'évidence, Tom Capano connaissait bien Anne-Marie. Il savait qu'elle avait prévu de prendre son vendredi.

— Elle ne voulait pas aller à Dover avec le reste de l'équipe, précisa-t-il.

Il ajouta qu'elle avait des problèmes au travail et détestait plus que toutes les séances interminables qui précédaient la clôture de la session parlementaire.

Il raconta également qu'elle et sa sœur avaient eu une « grosse dispute » au cours de la semaine, laissant entendre que, face à tant de difficultés, une jeune femme aussi fluctuante pouvait envisager une escapade de quelques jours, afin de s'évader un peu de son quotidien.

L'avocat ne dissimula pas la nature de ses rapports avec Anne-Marie. Ils avaient eu une aventure et des relations sexuelles, mais à présent, ils n'entretenaient que des liens amicaux très étroits.

— Nous n'avons pas fait l'amour depuis six mois.

Elle souffre de troubles psychologiques et prend des médicaments. J'ai passé beaucoup de temps à l'aider et à la réconforter.

Les policiers lui demandèrent s'il la croyait suicidaire. Il poussa un soupir pour signifier son inquiétude : par le passé, elle avait beaucoup parlé de se tuer en avalant des cachets. Le traitement qu'elle prenait la rendait malade et insomniaque. Tom déclara qu'elle avait rencontré le Dr Sullivan par son intermédiaire.

— Vous avez acheté beaucoup de choses à Mlle Fahey ? demanda Donovan.

L'avocat acquiesça : il aimait faire des cadeaux à tout le monde, y compris Annie.

— Je lui donnais surtout de la nourriture et de l'argent. Je lui ai aussi offert des gravures de Cézanne.

— Monsieur Capano, dit brusquement Mark Daniels, pouvez-vous nous dire si Anne-Marie Fahey se trouve ou non dans votre résidence en ce moment ?

— Elle n'y est pas.

— Si vous saviez où elle est allée et si elle vous avait demandé de n'en parler à personne, nous le diriez-vous ?

— Non. Je respecterais sa confiance.

Les policiers lui expliquèrent alors qu'Anne-Marie était officiellement considérée comme disparue, que sa famille se rongait d'inquiétude, qu'on ignorait si elle était en danger, si elle avait besoin d'aide ou s'il lui était arrivé malheur. Le juriste se ravisa :

— Eh bien, dans de telles circonstances, je vous renseignerais. Mais j'ignore totalement où elle se trouve, alors je ne peux rien vous dire.

Cet échange poli, quoique crispé, dura une demi-heure. Puis les enquêteurs demandèrent à visiter la maison. Tom secoua la tête.

— Le moment est mal choisi : mes filles dorment là-haut.

Il ne désirait pas les effrayer en laissant des étrangers fouiller les pièces et braquer des lampes torches sur elles. Les officiers n'insistèrent pas. Ils n'avaient pas de mandat de perquisition ni de raison suffisante pour en demander un. Ils reviendraient plus tard dans la matinée.

Tom s'était montré très coopératif et les enquêteurs le crurent sur parole lorsqu'il invoqua la présence de ses enfants. Du reste, ils ne connaissaient pas Anne-Marie et ne savaient pas si elle était susceptible de partir en week-end sans en avertir quiconque, comme l'affirmait l'avocat.

En revanche, ils étaient conscients de la réputation solide de ce dernier. Si ses frères avaient connu quelques déboires, l'aîné des Capano n'avait jamais trempé dans aucun

scandale. Il semblait avoir une vie tout à fait normale et n'allait pas les mener en bateau.

— Nous repasserons dans la journée pour discuter de tout cela plus avant, conclut Mark Daniels.

Le dimanche, vers 10 heures, les enquêteurs de la police d'État revinrent à la demeure de Grant Avenue. Mais cette fois, personne ne leur ouvrit. Perplexes et un peu ennuyés que Tom Capano essaie ainsi de s'esquiver, ils entreprirent de le chercher. Ils se dirigèrent donc vers la rue où habitaient son épouse et ses enfants, pour voir si sa Jeep noire s'y trouvait.

Puis ils retournèrent chez Anne-Marie, où Mark Daniels interrogea Theresa Oliver, la propriétaire.

Cette dernière expliqua que l'accès aux étages était protégé par un verrou, dont il fallait avoir la clé pour entrer. Elle ajouta qu'une dénommée Connie Blake louait l'appartement juste en dessous.

— Mais elle est partie sur la côte et ne rentrera pas avant ce soir.

Lorsque les policiers passèrent pour la sixième ou septième fois devant la résidence de Kay, ils aperçurent Tom qui sortait du garage. Ils allèrent donc à sa rencontre. Cette fois, l'avocat paraissait bien plus agité que durant la nuit. Il répondit à leurs questions de façon brève et laconique et leur dit combien il regrettait de leur avoir révélé tant de détails quelques heures plus tôt. Il avait le sentiment d'avoir trahi l'intimité d'Anne-Marie en dévoilant leur liaison. Ils l'avaient pris au saut du lit et encore sous l'effet de somnifères, il s'était laissé aller aux confidences. A présent, il s'en voulait.

Les enquêteurs demandèrent à visiter sa maison et il accepta à contrecœur de les suivre en voiture jusque chez lui. Il ne s'agissait pas d'une fouille formelle, et il ne leur permit ni d'ouvrir ses tiroirs ni de regarder dans ses armoires. Cette intrusion signifiait peut-être qu'ils ne l'avaient pas cru et il n'avait pas l'habitude que l'on mette en doute ses propos, surtout dans des affaires liées à la justice.

— Sa maison était immaculée, très propre, sans aucun désordre, se rappellerait Bob Donovan. Nous avons cherché Anne-Marie, mais elle n'était pas là.

Du reste, ils ne décelèrent aucune trace de sa présence, ni dans le garage, ni dans le grand salon, ni dans la salle à manger, ni dans les chambres des filles ou de Tom, ni dans la cuisine. Tous les meubles semblaient neufs et, en apparence, rien n'indiquait que quelque chose de fâcheux ne se fût jamais produit en ces lieux.

Ce dimanche 30 juin parut interminable. A en croire les prédictions de Tom, le lendemain matin, Anne-Marie arriverait comme une fleur à 7 h 30 précises au bureau du gouverneur, le visage reposé et détendu, les joues rosies par le soleil et le nez parsemé de taches de rousseur.

Tout en espérant que l'avocat voyait juste, Bob Donovan pressentait de manière confuse que les faits ne lui donneraient pas raison.

CHAPITRE 22

Kathleen Fahey-Hosey était rentrée chez elle pour vérifier que ses enfants dormaient bien. Puis, après une nuit blanche, elle était retournée au 1718 Washington Street à 7 h 30 le dimanche matin et avait retrouvé Mike devant la maison. Ce dernier ignorait tous des lettres de Tom et elle devait lui faire part de cette découverte, avant qu'une tierce personne moins prévenante ne s'en charge. Cela ne l'enchantait guère, mais elle n'avait pas le choix. Elle introduisit donc le sujet par le traditionnel :

— Il faut que je te parle.

Puis elle lui expliqua que la teneur de cette correspondance laissait deviner une relation intime, qui dépassait les limites de l'amitié. Mike mit un certain temps à assimiler ces informations et pendant un moment qui parut interminable, il ne put articuler un mot. Puis il se ressaisit, tapota amicalement le bras de Kathleen, avant de conclure :

— Montons chez elle !

Si la nouvelle de cette liaison avec Tom Capano avait bouleversé Mike, retrouver Anne-Marie demeurait l'urgence. Les premiers rayons du soleil filtraient à travers les fenêtres, mais hormis cela, rien n'avait bougé dans l'appartement. Aucun nouveau message sur le répondeur ne vint non plus conforter l'espoir futile d'un indice expliquant cette absence.

Fidèle à leur solidarité de longue date, les Fahey s'étaient mobilisés et avaient décidé de veiller à ce que quelqu'un reste en permanence sur les lieux, pour répondre à un éventuel appel ou accueillir Annie, si elle revenait. Jamais ils ne se laissèrent envahir par la panique.

— Mon épouse Susan n'avait aucune expérience du chaos, expliquerait Robert. Elle avait grandi dans un milieu assez bourgeois. Quant à nous, le tumulte ne nous impressionnait pas. Par la force des choses, nous avons développé depuis l'enfance une certaine aptitude à affronter les épreuves.

Brian apprit la disparition de sa sœur alors qu'il se trouvait en Équateur. Avant son départ, il avait prévenu un ami de ne donner son numéro que « si quelqu'un de la famille mourait ». Lorsque ce dimanche, il entendit sa

femme décrocher le combiné et répondre « Bonjour Kathleen », il tressaillit.

Le lundi matin, tout le personnel de bureau du gouverneur attendait fébrilement. Anne-Marie arrivait généralement la première au travail. Mais à 8 heures, elle n'était toujours pas là. A présent, son visage faisait la une du Wilmington News Journal.

En effet, les Fahey avaient rapidement décidé de rendre cette affaire publique, afin de s'adjoindre le maximum d'assistance. Ils avaient obtenu l'accord des autorités. Aidés par la porte-parole du gouverneur Carper, ils avaient contacté la gazette locale, dans laquelle, sur les recommandations de Mark Daniels, avait été publié un article demandant aux lecteurs de signaler tout renseignement susceptible de contribuer à l'enquête. Sous le titre : « Une collaboratrice de M. Carper portée disparue », figurait le texte suivant :

Anne-Marie Fahey a été déclarée disparue par sa famille dimanche à minuit et quart... La jeune femme, employée au bureau du gouverneur à Wilmington, est partie sans son portefeuille ni sa voiture... La police a déjà contacté les hôpitaux, de la région et toutes les personnes de son entourage, mais sans succès.

Compte tenu de son joli visage et de sa fonction auprès d'une importante figure politique, les journalistes s'emparèrent tous de ce scoop. Certains soulignèrent que cette disparition survenait exactement une semaine après celle d'Aimée Willard. Cependant, les deux cas présentaient une différence non négligeable : le corps de cette dernière avait été découvert au bout de quelques heures ; Annie, pour sa part, demeurait introuvable depuis plus de quatre-vingts heures.

Brian n'atterrit à l'aéroport de Philadelphie que le lundi après-midi. Raccompagné jusqu'à sa voiture par son oncle James, il rejoignit immédiatement ses frères et sœur chez Anne-Marie. Là, ils se répartirent tous les numéros inscrits dans le carnet d'adresses de cette dernière.

— Chacun de nous a trouvé un téléphone, raconterait Brian. Et nous nous sommes mis à appeler tous ses amis. Ensuite, nous avons tenté de dresser une liste des gens ne figurant pas dans son répertoire qui pourraient être au courant de quoi que ce soit.

Ils continuaient d'imaginer des raisons, aussi absurdes fussent-elles, de croire qu'Annie était saine et sauve. Peut-être avait-elle vraiment décidé de faire table rase du passé. En conséquence, elle n'avait pas lu le journal, écouté la radio ou regardé la télévision et ne savait donc pas que tout le monde la recherchait. Mais ils n'étaient pas dupes de ces explications fantasques et la réalité qu'ils voyaient se profiler leur paraissait terrifiante.

Les policiers avaient déjà frappé à toutes les portes du pâté de maisons et exploré le jardin avoisinant, principalement constitué de pelouses et d'arbres clairsemés. Cependant, il semblait plus vraisemblable que la jeune femme ait quitté son quartier en voiture. Mais comment en être sûr ? On ignorait jusqu'au moment exact de sa disparition.

La dernière personne à l'avoir vue au travail était sans doute Diane Hastings, la coordinatrice du bureau. Elle déclara aux enquêteurs qu'elle avait pris l'ascenseur avec Anne-Marie vers 16 h 30 le jeudi.

— Nous rentrions toutes deux chez nous.

— Comment était-elle habillée ?

— En jean et en tee-shirt blanc. Elle était contente de se reposer le lendemain. Elle voulait lire ou se détendre au Valley Garden Park et aller chez l'esthéticienne.

Elle avait fait part de ces projets à plusieurs de ses camarades. Mais en vérifiant auprès du salon de beauté Michael Christopher Designs, on s'aperçut qu'elle ne s'était pas présentée à son rendez-vous et qu'elle n'avait pas téléphoné pour l'annuler.

Le Valley Garden Park fut donc quadrillé par des hommes et des chiens, et survolé par des hélicoptères. Cependant, cette fouille massive avait peu de chances d'aboutir. En effet, la voiture d'Anne-Marie était garée devant chez elle et le parc se trouvait trop loin pour s'y rendre à pied. Il aurait donc fallu qu'elle s'y fasse accompagner, ce qui paraissait assez peu plausible.

Le lundi matin Bob Donovan enregistra le nom et la description de la jeune femme, ainsi que tous les détails de l'affaire, dans le fichier informatique national qui centralisait les données relatives à toutes les affaires criminelles du pays. L'utilisation de ce système faisait partie de la routine et se révélait parfois très fructueuse : cela permettait en effet de relier les cas de disparition à d'autres incidents survenus en dehors de la circonscription.

Lors d'un deuxième entretien, Michelle Sullivan confia aux policiers qu'au cours d'une séance, Annie avait évoqué la possibilité d'un rapt.

— Elle a mentionné que, selon un ami, quelqu'un pourrait la kidnapper. Je l'ai invitée à préciser ses propos. Elle s'est contentée de répondre : « Oh ! Je ne sais pas, moi. On pourrait m'enlever, ou quelque chose dans ce genre. »

La thérapeute lui avait alors demandé :

— Qui pourrait bien faire cela ?

— Probablement une tierce personne.

— Vous voulez dire, un tiers engagé par quelqu'un ?

— C'est cela.

— Mais par qui ?

— Par Tom Capano.

Avant cette conversation, Anne-Marie avait déjà abordé avec la spécialiste la persécution qu'elle subissait de la part de l'avocat. Le Dr Sullivan avait insisté pour qu'elle le signale à la police ou au bureau de l'attorney général. Mais la jeune femme s'y refusait. Cette démarche serait trop embarrassante.

Compte tenu de son emploi au service du gouverneur, elle redoutait que la presse ne s'empare de cette affaire. En revanche, elle avait consulté une camarade, en prétendant qu'elle s'inquiétait pour une amie – comme le relata la psychologue :

— Anne-Marie lui a demandé : « Une de mes connaissances est victime de harcèlement. Que lui conseillerais-tu pour préserver sa sécurité ? » Elle a même noté les réponses par écrit.

Une chose sautait aux yeux des inspecteurs : Anne-Marie Fahey était en proie à de multiples inquiétudes, dont la plupart semblaient liées, de près ou de loin, à Tom Capano. Mais pourquoi donc envisageait-elle la possibilité qu'il projette son enlèvement ? Ses craintes étaient-elles justifiées ?

Quoi qu'il en soit, ces deux questions devaient rester en suspens pour le moment. En effet, depuis le dimanche après-midi, l'avocat évitait tout contact avec les forces de l'ordre.

Le 1er juillet, Mark Daniels se rendit à Philadelphie, pour interroger le personnel du restaurant le Panorama au sujet du 27 juin. D'après un reçu de carte bleue, il put établir que Tom Capano y avait dîné ce soir-là. Jacqueline Dansak s'était occupée de sa table.

Cette dernière, dotée d'une excellente mémoire, se rappelait bien ces deux clients : ils détonnaient un peu, compte tenu de l'atmosphère du lieu, — Leur tenue ne correspondait pas vraiment au cadre. Elle portait une robe à fleurs, alors que nos habituées sont habillées de manière plus tendance, plus chic, et très souvent en noir.

La serveuse aimait étudier les comportements et deviner la nature des rapports entre les gens. Toutefois, elle s'était retrouvée assez perplexe devant

ce couple singulier. Ils ne semblaient ni mariés ni amoureux. Il ne s'agissait assurément pas non plus de relations de travail. L'homme paraissait beaucoup plus âgé que la femme, mais pas assez pour être son père. L'absence d'échange entre eux donnait l'impression de deux étrangers coincés ensemble dans un ascenseur, qui cherchent à éviter le regard de l'autre.

— Ils ne se parlaient pas du tout. Il a passé la commande pour sa compagne sans lui demander son avis. Ils ont commencé par des cocktails, suivis d'un menu avec entrée, plat et dessert. Elle a pris le poisson du jour et lui, du veau ou du poulet. Elle paraissait très calme, maussade. Elle avait un air hagard et lugubre. Ses cheveux étaient décoiffés et j'ai été frappée par sa maigreur. Ils ont à peine touché à la nourriture. Ils se contentaient de picorer dans leur assiette. J'ai dû emballer tous leurs restes. J'ai même demandé à la jeune femme, qui ne mangeait rien, si elle désirait que je lui apporte autre chose.

Annie avait refusé.

Son visage n'exprimait ni la colère ni la peur, mais plutôt la tristesse ou la dépression, comme si elle n'avait aucune envie de se trouver là.

Le ticket de carte bleue indiquait que Thomas J. Capano avait réglé l'addition – qui se montait à 154 dollars – à 21 h 12.

Jacqueline Dansak ajouta que la jeune femme avait calculé le pourboire. Elle s'en souvenait bien, car il s'agissait d'une conduite assez inhabituelle.

Tous deux sont sortis peu après 21 h 15. La serveuse avait été frappée par ces deux individus : cette femme, qui semblait si malheureuse et qui s'efforçait de lui sourire chaque fois qu'elle s'approchait de leur table ; et cet homme, avec son attitude autoritaire et ses lunettes teintées, qui cachaient presque ses yeux.

Mark Daniels n'avait pas pu se procurer de photo de Tom. En revanche, il en possédait une d'Anne-Marie, qu'il montra à l'employée. Celle-ci reconnut immédiatement la cliente qui avait dîné dans cet établissement le jeudi soir.

Jusque-là, la version de Tom Capano concernant cette soirée se tenait. Les cartons de restes trouvés dans le réfrigérateur d'Annie provenaient bien du Panorama et l'un d'entre eux contenait du poisson.

La robe à fleurs correspondait à celle laissée dans sa chambre. Apparemment, donc, elle était rentrée chez elle de Philadelphie. L'avocat l'avait suivie à son appartement, avait monté le cadeau de chez Talbot, puis

était reparti. Elle avait ôté sa robe et l'avait laissée à moitié pliée sur son canapé, au lieu de la suspendre comme à son habitude.

Cependant, ils n'avaient pas passé un moment très gai, comme l'indiquait le témoignage de Jacqueline Dansak. Certes, ils ne s'étaient pas disputés, mais leur attitude reflétait une situation d'impasse, une forme d'ennui ou peut-être une colère retenue. Cette soirée revêtait une importance de plus en plus capitale, car la serveuse apparaissait désormais comme l'une des seules personnes à avoir rencontré Anne-Marie au cours des quelques heures précédant sa disparition.

Désormais, les cinq aînés des Fahey passaient la majeure partie de leur temps chez Annie. Mark s'y installa pour assurer une présence constante, même la nuit.

Les policiers demandèrent à Kathleen de faire l'inventaire de tous les objets dans l'appartement, afin de voir si quelque chose manquait. Elle remarqua l'absence de trois objets seulement : les clés, un Walkman et une bague ornée d'une topaze bleutée, que Paul Columbus avait offerte à Anne-Marie et que cette dernière aimait porter avec sa robe.

À la fin de cette journée, la rumeur circulait déjà dans toute la ville : la dernière fois qu'on avait vu la jeune femme, c'était dans un restaurant de Philadelphie, en compagnie d'un « éminent avocat de Wilmington ».

Debby MacIntyre ne s'intéressait guère aux faits divers et la nouvelle de cette disparition ne l'avait pas vraiment marquée. Elle avait vaguement lu les gros titres de la gazette et vu la photographie en première page. Quant aux bruits qui couraient concernant un notable local, elle n'y avait pas prêté attention. Après tout, la ville comptait un grand nombre de juristes réputés.

Ce mardi-là, elle reçut un appel de Tom à son travail.

— Il faut que je te dise quelque chose de très choquant, annonça-t-il. Tu ferais mieux de t'asseoir.

La jeune femme se raidit sur sa chaise, anticipant une mauvaise nouvelle.

— Tu as entendu parler de cette personne disparue, qui avait dîné avec un éminent avocat.

— Effectivement, je crois avoir vu cela dans le journal...

— Eh bien, l'avocat en question, c'était moi.

— Oh ! Non.

— En fait, je suis suspecté dans cette affaire. J'ai engagé Charlie Oberly pour me défendre. Je te téléphone maintenant parce que je vais partir pour Stone Harbor.

— Qui est cette femme ?

— Elle s'appelle Anne-Marie Fahey. Je te contacterai ce soir et nous en reparlerons.

Debby resta pétrifiée. Pourquoi se retrouvait-il mêlé à cette histoire ? Pourquoi avait-il dîné avec cette inconnue sans lui en parler ? Depuis quatorze ans, elle était persuadée que son amant n'avait pas de secret pour elle. A présent, toutes ses certitudes s'effondraient et elle sentait le sol se dérober sous ses pieds.

Tom ajouta que Charlie désirait s'entretenir avec elle. Quand pourrait-il la joindre ?

— Vers 16 h 30, chez moi, répondit-elle mécaniquement.

Oberly était un avocat très respecté à Wilmington, qui avait jadis occupé la fonction d'attorney général du Delaware. En outre, il s'agissait d'un bon ami de Tom. Debby ne voyait pas d'objection à lui parler.

Peut-être obtiendrait-elle davantage de détails auprès de lui. Elle termina son travail tel une automate, avant de rentrer.

Lors de leur conversation, Charlie lui demanda si elle avait eu Tom à l'appareil le jeudi soir ou le vendredi. Elle lui répondit aisément. Le jeudi soir, elle savait qu'il avait une réunion d'affaires à Philadelphie et ils s'étaient appelés après 22 heures, à deux reprises. Le lendemain matin, elle l'avait vu assez tôt.

Ils s'étaient passé plusieurs coups de fil au cours de la journée. Et cette nuit-là, ils avaient dormi ensemble.

Son interlocuteur l'écouta attentivement, mais ne lui fournit guère de précisions supplémentaires.

Le mardi, à 21 h 30, Debby reçut un coup de fil de Tom, qui se trouvait sur la côte, dans la villa de sa mère. Elle avait eu le temps de réfléchir aux implications de cette situation. Dès qu'elle reconnut sa voix, elle lui demanda :

— Qui est cette Anne-Marie Fahey ?

— Une femme avec qui je suis sorti.

— Quand cela ?

— Jusqu'en septembre dernier, mais c'est fini maintenant.

— Tu l'aimes ?

— Je me suis entiché d'elle, je l'admets, mais je t'assure que c'est terminé.

Elle parvenait à peine à y croire. Depuis des années, elle lui faisait une confiance aveugle, et il lui avait caché cette liaison, tout en lui déclarant son amour inébranlable.

— Comment oses-tu me dire que tu m'aimes ?

— Pourtant, c'est la vérité.

— Écoute, je sais qu'elle est beaucoup plus jeune que moi. Je ne peux pas rivaliser avec quelqu'un de trente ans.

— Mais elle avait tellement de problèmes. J'ai été, bon avec elle. Je l'ai aidée, je me suis intéressé à sa vie. Au bout d'un moment, je n'arrivais plus à m'en débarrasser. Elle souffrait de troubles mentaux. Elle s'était attachée à moi. Il fallait bien que j'allège sa souffrance.

— Et cette aventure a duré combien de temps ?

— Environ trois ans.

— Trois ans ?

Debby était tellement ébranlée que, pour une fois, elle n'essaya même pas de dissimuler ses sentiments.

Elle avait la sensation d'être trahie et s'en voulait de s'être montrée aussi stupide et crédule. Tom ne comprenait pas ce qui la bouleversait tant. Il l'assura une fois de plus qu'elle n'avait aucune raison de s'en faire, puisqu'il n'éprouvait plus rien envers cette femme.

Du reste, il regrettait d'avoir à lui en parler, mais les journaux ne tarderaient pas à divulguer cette histoire et il préférerait lui avouer la vérité avant. Naturellement, il ignorait ce qui était arrivé à Anne-Marie : elle était tellement irresponsable qu'on ne pouvait jamais prévoir ses agissements.

— Et y en a-t-il eu d'autres ? demanda Debby.

— Une seule, répondit-il calmement.

Il expliqua qu'il fréquentait Susan Louth depuis le mois de novembre. A présent, Debby était en larmes.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Comment as-tu pu me laisser penser que j'étais la seule qui comptait pour toi ?

— Je ne voulais pas te blesser.

— Me blesser ? Tu ne comprends donc pas que ton mensonge m'est encore plus insupportable !

Elle souffrait trop pour museler ses réactions.

Déchirée de douleur, elle ne craignait plus de le mettre en colère et de le perdre. Pourtant, elle ne songea pas un instant à le quitter. Elle ne pouvait envisager de vivre sans lui et ne le croyait pas capable de faire le moindre mal à quiconque. Elle lui en voulait surtout pour sa malhonnêteté. Cherchant désespérément à réparer les dommages, elle conclut :

— Parlons cartes sur table. Tu ne voulais pas me peiner en m'avouant ton aventure et tu m'as causé davantage de chagrin en me la cachant. Alors, je t'en supplie, à partir de maintenant, ne me mens plus jamais. Si tu vois une autre femme, dis-le-moi. Je préfère savoir.

Tom en fit la promesse. Ultérieurement, Debby confierait :

— J'ai alors pensé que tout irait pour le mieux. A compter de ce jour, il ne m'a parlé d'aucune autre maîtresse et j'ai cru en sa fidélité.

Tom s'était empressé de se rendre à Stone Harbor un jour avant la fête nationale du 4 Juillet, parce qu'il désirait éviter les questions des policiers avant de convenir d'une stratégie avec Charlie Oberly. Certes, il avait manifesté son désir de coopérer avec eux pour ce qui concernait Anne-Marie. Mais il n'allait pas les laisser fouiner plus avant dans sa vie privée.

Tom suggéra à Debby de quitter la ville pour ce week-end prolongé. Il devait aussi parler à Kay, pour qu'elle emmène les filles le plus vite possible dans le New Jersey. Sinon, les journalistes et les forces de l'ordre ne manqueraient pas de les assaillir et de leur gâcher l'existence.

Le nom de Tom apparut dans la presse locale dès le 3 juillet.

Selon certaines sources autorisées, Anne-Marie Fahey a été vue pour la dernière fois par Thomas J. Capano, un avocat et politicien de Wilmington, alors qu'ils dînaient ensemble jeudi soir à Philadelphie. Les enquêteurs ont déclaré ne pas considérer comme suspect l'homme avec lequel elle avait soupé et dont ils ne désiraient pas révéler l'identité.

En outre, ils ont ajouté qu'il avait coopéré avec la police.

C'était le premier scandale auquel Tom se retrouvait mêlé. Et si cela suscita un certain étonnement chez ceux qui le connaissaient, personne n'y vit quoi que ce soit de choquant. On le savait séparé de son épouse et ce n'était assurément pas un crime d'inviter une jolie jeune femme au restaurant, d'autant que l'article ne précisait pas la nature de leur relation.

Le même jour, les Fahey distribuèrent des centaines d'avis de recherche, avec la photo de leur sœur, qui furent affichés de manière ostensible chez tous les commerçants. La famille offrait une récompense de 10 000 dollars à quiconque fournirait des renseignements permettant de retrouver la disparue.

Cela faisait six jours que personne ne l'avait vue et son visage devenait de plus en plus connu des habitants de Wilmington. Bientôt, ces affichettes circulèrent aussi dans les états voisins de Pennsylvanie et du New Jersey. Cette affaire envahit les médias de la région à un rythme exponentiel. Le commissariat fut inondé d'appels qui se révélèrent pratiquement tous improductifs. Subitement, tout le monde avait l'impression d'avoir croisé la jeune femme à un arrêt de bus, dans une épicerie ou à l'aéroport. Bien entendu, il n'en était rien.

A midi, ce mercredi-là, on donna une messe pour Anne-Marie à l'église Saint-Joseph. Une quarantaine de parents et d'amis prièrent pour qu'elle revienne, saine et sauve. Ses frères et sœur continuaient de monter la garde à son appartement. Ils croyaient encore dans son retour, même si leurs espoirs s'amenuisaient chaque jour davantage. Ils n'avaient qu'une certitude : Annie les aurait contactés ou serait rentrée chez elle, si elle avait pu le faire. Or, à l'évidence, cela lui était impossible. Ce raisonnement conduisait à une série d'hypothèses, toutes plus alarmantes les unes que les autres : séquestration, amnésie, maladie, accident, mort. Aussi insoutenable fût-elle, cette dernière éventualité effleurait l'esprit de ses proches, minés par l'angoisse, qui se refusaient à l'évoquer mais ne parvenaient pas à la chasser.

Le lendemain, le 4 juillet, les Fahey organisèrent une battue massive à travers le voisinage de Washington Street. Suite à un appel au public, trois cents volontaires se réunirent au stade local à 8 heures du matin.

Encadrés par la police, ils se divisèrent en petits groupes, chargés de quadriller des zones circonscrites, à la recherche d'indices. Ils passèrent au crible chaque arbre, chaque buisson du jardin longeant la rivière, en face de l'appartement. Toutes les poubelles du quartier, tous les locaux vides, où l'on aurait pu cacher un cadavre, une arme, des vêtements et d'autres preuves matérielles, furent fouillés.

Quelques jours auparavant, les hélicoptères avaient déjà survolé le quartier, équipés de systèmes à infrarouges permettant de détecter un corps en décomposition ou une terre fraîchement retournée.

Cependant, une des équipes localisa une parcelle ayant échappé à ce dispositif. Les policiers entreprirent de creuser le sol, mais sans résultat. On découvrit également des vêtements féminins, mais ils ne correspondaient pas à ceux d'Anne-Marie.

Décidés à utiliser toutes les ressources possibles pour retrouver leur sœur, les Fahey demeuraient toujours à la disposition des médias. Cela signifiait un vrai sacrifice de leur intimité et un harcèlement constant par les journalistes. Mais il s'agissait d'une décision pragmatique.

— Nous savions nous exprimer clairement et nous étions tous assez photogéniques, expliquerait Robert. Cela nous est donc apparu comme le meilleur moyen d'intensifier les recherches.

Cette longue journée s'acheva sans le moindre progrès. Si Anne-Marie était réellement morte, on ignorait où. En cas de meurtre, le lieu du crime le plus vraisemblable était son appartement, où elle aurait été vue pour la dernière fois. Mais on n'y avait détecté aucune trace de lutte. Tom Capano avait été interrogé et une brève visite de sa résidence n'avait révélé aucun détail sortant de l'ordinaire. Les enquêteurs ne disposaient donc pas du moindre élément justifiant la demande d'un mandat de perquisition chez lui – pour l'instant.

CHAPITRE 23

L'enquête piétinait, faute d'indices tangibles.

Cependant, Kim Horstman put fournir davantage de détails à Bob Donovan. Elle avait eu Annie au téléphone le mercredi soir, et leur conversation s'était révélée très positive. Elle avait aussi été la première de ses amies à apprendre sa disparition. En effet, devant l'absence anormale de ses hôtes pour le dîner de samedi, Susan Fahey l'avait immédiatement contactée chez son frère.

— Elle désirait savoir où se trouvait sa belle-sœur, expliqua Kim. Et je lui ai dit que je n'en avais pas la moindre idée.

En réalité, la jeune femme soupçonnait qu'elle devait être avec Tom, mais se refusait à révéler ce secret. Elle décida donc de joindre elle-même l'avocat. Elle contacta les renseignements, qui lui donnèrent deux numéros. Lorsqu'elle composa le premier, une petite fille répondit. Elle en déduisit qu'il s'agissait de la résidence familiale. Elle téléphona donc à la seconde adresse et raccrocha en entendant la voix de Kay. Mais cette dernière effectua la manœuvre permettant de rappeler le dernier correspondant. A l'autre bout de la ligne, Kim ne prononça pas un mot : elle ne souhaitait pas envenimer la situation. Par mesure de prudence, elle chargea donc son frère de réitérer la première opération et, cette fois, de demander à parler à Tom. Dès qu'il vint à l'appareil, elle reprit le combiné :

— Où est Annie ?

— Que voulez-vous dire ?

— Elle a disparu. Savez-vous où elle se trouve ?

Tom semblait surpris et déconcerté à l'annonce de cette nouvelle.

— D'où m'appellez-vous ?

— De chez mon frère Michael.

— Je croyais que vous passiez ce week-end sur la côte avec Annie.

Kim expliqua que le bail de leur location d'été se terminait le jour

même. Mais l'avocat s'entêtait :

— Elle devait pourtant bien aller avec vous dans le New Jersey.

— Il n'en a jamais été question.

Capano lui dit qu'il « tombait des nues ». Il paraissait très nerveux et insista à plusieurs reprises pour savoir où elle était. Finalement il nota ses coordonnées : il la contacterait ultérieurement.

Kim téléphona alors chez Anne-Marie, mais tomba sur son répondeur. Il était 23 heures. A minuit, Tom la rappela enfin. Il avait beaucoup réfléchi et avait abouti à la conclusion qu'Annie était partie pour le week-end, afin de se remettre d'une semaine éprouvante, et notamment de sa « grosse dispute » avec Kathleen. Il l'avait vue jeudi soir et ils avaient dîné ensemble.

— Il m'a dit que, sans le moindre doute, elle serait de retour au bureau le lundi matin et que tout ce mystère s'éclaircirait.

Puis la jeune femme l'informa que les Fahey avaient l'intention de signaler cette disparition à la police de Wilmington.

— Je me demande si je serai interrogé, pensa-t-il à haute voix.

Plus tard dans la nuit, Kathleen joignit Kim pour la questionner au sujet de Tom Capano. Savait-elle qui il était et quelles relations il entretenait avec sa cadette ?

— Je lui ai dit qu'Annie m'avait vaguement parlé de lui. Elle m'a fait part des lettres troublantes découvertes chez sa sœur : étais-je au courant d'une éventuelle liaison entre eux ? Je lui ai répondu que non, pas à ma connaissance. En réalité, j'avais la certitude qu'Anne-Marie reprendrait normalement son travail le lundi et je ne voulais pas trahir ses confidences.

Le dimanche, Tom contacta Kim juste avant 8 heures. Il se plaignait d'avoir été dérangé par des inspecteurs à 3 heures du matin. Lorsqu'il les avait reçus, il était un peu groggy, parce qu'il avait pris des somnifères. Par ailleurs, il avait dû se tromper :

Annie était sûrement partie en compagnie d'une autre camarade, en l'occurrence Jackie. Cette discussion dura quarante-cinq minutes, au cours desquelles il s'efforça principalement de désamorcer toute forme d'inquiétude.

Le soir même, il rappela Kim uniquement pour lui demander s'il pouvait la joindre plus tard. Il téléphonait de chez Kay et ne pouvait pas parler. Il s'interrompit pour crier, sans doute à l'une de ses filles :

— Ouvre la porte à tonton Louie !

Puis il raccrocha précipitamment.

Kim fit part de son inquiétude à Bob Donovan : selon les termes d'Annie, Tom Capano était un « accro du contrôle » et depuis l'été dernier, son amie essayait de s'en libérer, en vain.

Lorsque le nom de l'avocat commença à s'étaler dans les journaux, elle attendit son coup de fil avec une impatience croissante. Sur les conseils de Robert, elle gardait toujours un calepin et un crayon à proximité du téléphone, pour noter la moindre bribe de conversation. Mais il s'écoula encore un certain temps avant qu'il ne se manifestât de nouveau auprès d'elle.

Le lieutenant Mark Daniels obtint des informations similaires d'une autre source. En effet, Lisa D'Amico, la coiffeuse attitrée d'Anne-Marie au salon de beauté Michael Christopher Designs, le contacta le 2 juillet. Dans ce cadre assez propice aux confidences entre femmes, cette jeune cliente lui avait révélé certains de ses secrets. Elle n'était pas venue comme prévu le 28 juin, mais l'employée se rappelait bien leur rendez-vous précédent, en mai. Annie lui avait parlé de sa relation heureuse avec Mike.

— Mais elle a ajouté que Tom Capano était devenu fou et qu'il lui faisait peur. Elle ne voulait plus le voir et ils se disputaient en permanence à ce sujet. Il lui offrait sans cesse des cadeaux, il l'attendait devant sa porte et elle ne le laissait pas entrer.

Anne-Marie lui avait aussi raconté qu'il l'avait saisie violemment et l'avait accusée de détruire son existence. Elle avait la ferme intention de mettre un terme à leur liaison, même si elle craignait de le blesser.

Le matin du mardi 2 juillet, Tom se rendit chez son stomatologue pour subir une opération dentaire.

Puis il partit pour le New Jersey. Il se sentait très stressé et souhaitait se réfugier dans la grande villa de sa mère à Stone Harbor. Là, entouré du bruit des vagues, il pourrait échapper momentanément aux questions des policiers.

Bud Freel — Charles de son vrai prénom — était non seulement le propriétaire du pub O'Friel's, mais aussi un notable dans le milieu politique : il siégeait au conseil municipal de Wilmington et dirigeait un service du département des transports pour l'État du Delaware. Il connaissait Tom Capano depuis vingt ans et s'entendait très bien avec lui. Ardent démocrate, il avait souvent travaillé à ses côtés lors de campagnes électorales. Il était également très proche de la famille Fahey et considérait Annie comme sa

petite sœur.

Son frère Ed lui avait téléphoné à Dover le dimanche après-midi pour lui signaler la disparition de cette dernière, puis l'avait à nouveau joint un peu avant l'aube du 1er juillet, pour l'informer que, selon toute vraisemblance, Tom Capano avait été le dernier à l'avoir vue.

Par pure amitié, il appela l'avocat chez lui et lui laissa un message.

— Je savais qu'il était proche d'Anne-Marie, expliqua-t-il. Alors je lui ai dit que je m'inquiétais et que je pensais bien à lui. J'ai ajouté : « Si je peux t'aider, de quelque manière que ce soit, n'hésite pas à me le faire savoir. »

Tom le contacta le lundi dans la soirée.

— Notre conversation n'a duré que quelques minutes. Il m'a prévenu que j'entendrais toutes sortes de ragots à son sujet dans les mois à venir, que je ne devais pas y prêter attention et qu'il aurait besoin de mon soutien. Puis il a raccroché.

Bud tenait également à témoigner son attachement aux Fahey. Il se rendit chez Anne-Marie le matin du mercredi 3 juillet, dans le but de réconforter un peu la fratrie.

— Ils me posaient des tonnes de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre. Alors j'ai proposé de parler à Tom.

Il se retrouvait pris entre deux feux. D'un côté, la famille de la disparue cherchait désespérément la moindre information susceptible d'élucider ce mystère, et, de l'autre, Tom Capano voyait sa réputation, jusqu'à irréprouvable, menacée. Comme les deux parties ne communiquaient pas, Bud se retrouvait dans une position d'intermédiaire. Il décida donc de se rendre à Stone Harbor.

— J'espérais convaincre Tom de revenir en ville et de coopérer au maximum avec les forces de l'ordre.

Le 3 juillet, il gara sa voiture devant la villa de Marguerite et rentra dans le salon par la grande porte vitrée. Il fut accueilli par l'une des filles de l'avocat qui lui indiqua où se trouvait son père. Ce dernier était au téléphone lorsqu'il aperçut son ami sur le seuil de sa chambre. Il parut très surpris et leva les sourcils, avec un regard interrogateur.

Bud attendit qu'il eût reposé le combiné. Puis, avec sa franchise coutumière, il alla droit au but.

— Je lui ai demandé s'il savait quoi que ce soit concernant Annie et il m'a assuré que non. Et puis je lui ai suggéré de parler aux policiers. Il m'a répliqué qu'ils l'avaient déjà questionné à deux reprises, qu'il les avait laissés fouiller sa voiture et qu'il ne voyait pas quoi faire de plus.

Les deux hommes passèrent trois heures ensemble à imaginer tous les scénarios possibles. Tom s'employa à démontrer combien il avait été bon envers la jeune femme. Il ne désirait que son bonheur. Contrairement à Kim, il n'hésita pas à évoquer leur liaison. Oui, Annie et lui avaient été amants, mais c'était terminé. A présent, il était devenu son confident le plus proche.

— Les policiers ne s'intéressaient qu'aux aspects les plus sordides, se plaignait-il. Ils voulaient savoir où et combien de fois nous avons fait l'amour. Ils insistaient pour que je leur rapporte les détails intimes de sa vie. Et franchement, Bud, je ne peux décemment pas trahir ainsi sa confiance.

— Écoute, retourne à Wilmington et entretiens-toi encore avec eux. Réponds-leur honnêtement et si tu désires garder le silence sur certaines informations, dis-le-leur. Cette affaire va se répandre comme une traînée de poudre. Pour les médias, c'est un scoop en or. Tu te rends compte : la secrétaire du gouverneur !

On n'a pas fini d'en entendre parler. Bientôt, même les chaînes nationales s'empareront de cette histoire.

Tom restait confortablement installé dans son fauteuil, les jambes croisées, et s'il fumait beaucoup, il conservait une apparence très calme. Certes, tout cela le contrariait, mais il ne pensait pas que la solution consistait à se soumettre aux autorités. Il déviait sans cesse la conversation sur les raisons éventuelles qui auraient pu pousser Annie à s'absenter. Peut-être avait-elle décidé de passer une semaine entière à la mer. Peut-être désirait-elle s'isoler. Peut-être était-elle allée dans cette clinique spécialisée qu'il lui avait recommandée, pour traiter son problème d'anorexie.

— Nous avons examiné chacune de ces hypothèses, raconta Bud Freel. Concernant les deux premières, j'ai objecté qu'on ne partait pas ainsi sans emporter son argent et ses cartes de crédit. Quant à la dernière, elle me paraissait tout aussi douteuse.

En effet, même si ces centres de cure observent des règles strictes de confidentialité, ils auraient contacté la famille en voyant les photos publiées dans le journal.

Tom convint que son ami avait sans doute raison.

Sans cesse la discussion revenait sur la nécessité qu'il coopère avec

les enquêteurs. Mais lorsque Bud reprit la route pour Wilmington, il n'avait pas le sentiment d'avoir rempli la mission qu'il s'était fixée.

Le lendemain matin – le 4 Juillet –, il fut contacté par l'avocat qui lui demandait les dernières nouvelles. Il lui raconta les articles parus dans la presse et la fouille massive du quartier et du jardin près de chez Anne-Marie. Puis Tom aborda le véritable motif de son appel : Charlie Oberly avait bondi de colère en apprenant leur conversation de la veille.

— Il m'a chargé de te demander si tu portais un mouchard.

Bud ne put dissimuler son indignation : comment Tom avait-il pu seulement envisager cela ?

— J'ai hurlé et proféré toutes sortes de jurons. Je lui ai répété qu'il ferait du tort à tout le monde – à sa femme, à ses enfants et à lui-même – s'il ne bougeait pas ses fesses et s'il ne rentrait pas à Wilmington pour parler à la police. Finalement, je me suis calmé et je lui ai demandé comment je pouvais l'aider. Il m'a suggéré de relater ses propos aux Fahey, pour les convaincre de sa bienveillance à l'égard de leur sœur.

Bud joignit donc Robert le 5 juillet. Ce dernier refusait de rencontrer Tom, mais il acceptait de converser avec lui au téléphone. Il attendrait son coup de fil entre 17 heures et 17 h 30. Mais Capano n'appela pas.

L'avocat contacta Bud le même soir, vers 21 heures.

— Finalement, j'ai renoncé à discuter avec Robert aujourd'hui, car je rentrerai lundi et, à ce moment-là, j'irai trouver les enquêteurs.

Tom n'avait pas acheté les journaux locaux et s'enquit de leur contenu. On y lisait une interview de Ferris Wharton, procureur général du comté de New Castle, ayant contribué à un nombre considérable de condamnations pour homicide. Cet homme grand et mince, aux cheveux bruns raides et à l'allure d'un Gary Cooper, incarnait le juriste à l'abord facile et tranquille, qui savait calmer les esprits de ses interlocuteurs, à l'exception de ceux qui subissaient ses contre-interrogatoires habiles et percutants. Comme Bud Freel, dont il fréquentait assidûment le pub, il connaissait à la fois les Fahey et les Capano. Ses propos aux journalistes du News-Journal se référaient à la disparition d'Anne-Marie tout en demeurant assez évasifs sur les détails, et notamment sur les liaisons de la jeune femme, désormais de notoriété publique, avec Tom Capano et Mike Scanlan :

— Chaque jour, on devient de plus en plus pessimiste quant à l'issue d'une telle affaire... Tous ceux qui ont été en contact, au sens large du terme, avec cette personne sont des suspects... Toutes les hypothèses demeurent

plausibles, puisque Anne-Marie reste introuvable.

Tom avait promis de rentrer à Wilmington le lundi 8 juillet. Ce jour-là, il appela Bud Freel pour l'informer qu'il verrait ses avocats le matin, puis contacterait la police dans l'après-midi.

Mais il n'en fit rien. Le soir, il joignit de nouveau son ami pour réitérer sa tirade sur les enquêteurs, qui se souciaient uniquement de l'aspect sexuel des choses et qui cherchaient à le coincer. Mais il n'allait pas les laisser faire.

— Je ne comprends pas, Tom, lui répliqua Bud, exaspéré. Personne n'a vu Annie depuis plus d'une semaine. Les inspecteurs ne souhaitent qu'une chose : te poser quelques questions, dans l'espoir de trouver, au milieu de tes réponses, un indice dont tu ne soupçonnerais peut-être pas l'utilité et qui pourrait les éclairer. Si tu refuses d'apporter cette contribution, alors, je n'ai plus rien à te dire.

Suite à cette conversation, les deux hommes ne se reparlèrent plus jamais.

Lorsque Tom revint finalement chez lui, il se tourna vers son copain de vingt ans, Brian Murphy.

Ils avaient fait partie de la même équipe de rugby et travaillé ensemble aux côtés du maire Dan Frawley.

Capano lui avait même prêté 15 000 dollars pour payer l'inscription de sa fille dans une école privée, sans jamais lui réclamer sa dette – il se comportait comme un créancier extrêmement généreux face à ses congénères masculins.

Les deux hommes dînèrent dans le quartier italien.

L'avocat montra à son ami des lettres d'intimidation qui lui étaient adressées et qui l'accusaient de causer du tort à Anne-Marie. Il avait peur et ne désirait pas se retrouver seul dans sa résidence de Grant Avenue. Ils passèrent donc la nuit dans le grand salon toutes lumières éteintes pour qu'on ne devine pas leur présence – à regarder la télévision et à discuter en sirotant du Sambuca. Murphy suggéra à Tom de faire une déclaration pour répéter publiquement tout ce qu'il venait de lui raconter. Après tout, un innocent n'avait aucune raison de se laisser impressionner par des menaces anonymes.

Le 8 juillet marqua un tournant important pour l'enquête. En effet, même si cette information ne fut pas immédiatement divulguée, c'est à cette date que le gouvernement fédéral commença à s'impliquer dans la procédure. Un peu plus tard, les médias affirmèrent qu'il s'agissait d'une directive

émanant directement de la Maison-Blanche. Or, ils se trompaient.

Il était vrai que Bill Clinton en personne avait téléphoné à Carper, mais cette communication revêtait davantage un caractère personnel. Le président connaissait un peu Anne-Marie : c'était elle qui planifiait ses rendez-vous avec le gouverneur et il lui avait serré la main trois mois auparavant. Il désirait seulement transmettre toute sa sympathie à la famille Fahey. Et s'il avait évoqué le concours d'une agence gouvernementale, c'était par pure politesse.

Ce type de coopération entre les organismes locaux et nationaux ne nécessitait pas son intervention.

En effet, aux États-Unis, il est normal que, dans des cas difficiles à élucider, les autorités régionales fassent appel au FBI ou à l'U.S. Attorney, sous la tutelle du secrétariat d'État à la Justice. La fonction d'Annie au bureau du gouverneur avait certes généré tout ce battage médiatique, mais n'avait pas été déterminante dans l'entrée en scène des agents fédéraux.

Cependant, la presse ne manqua pas de saisir la balle au bond et Tom fut fort irrité en apprenant, par les journaux, l'appel de Clinton à Carper. Jusque-là, tous les intervenants de l'enquête se recrutaient dans un milieu qu'il connaissait bien : Robert Donovan appartenait à la police municipale de Wilmington et Mark Daniels à celle de l'État du Delaware. Quant à Ferris Wharton, il l'avait régulièrement rencontré pendant ou après les audiences.

Du reste, son champ d'action se révélait géographiquement très limité. Il ne quittait Wilmington que très rarement, sauf pour se rendre à Philadelphie. Il effectuait des voyages occasionnels pour participer à des séminaires professionnels ou passer ses vacances à Boca Raton en Floride et à Stone Harbor.

Dans le cadre sécurisant et sans surprise de sa petite ville, il était parvenu à résoudre tous ses problèmes à sa convenance, à grands renforts de tact et de diplomatie. Il ne comprenait donc pas l'utilité de cette ingérence fédérale dans ce qui constituait, après tout, une affaire purement locale.

A quarante-trois ans, Eric Alpert, marié et père de deux enfants en bas âge, exerçait comme agent spécial du FBI depuis quatorze ans et avait été publiquement félicité pour ses services. Diplômé d'une faculté de droit en Alabama, il avait d'abord travaillé à New York, Buffalo, Baltimore et Washington, avant d'être muté au bureau de Wilmington.

Comme beaucoup, il fut informé de la disparition d'Anne-Marie par la presse et cette affaire lui apparut aussitôt comme relevant de la juridiction de plusieurs États. En effet, le soir du 27 juin, la jeune femme s'était d'abord

rendue en Pennsylvanie, puis au Delaware. Le 2 juillet, il contacta donc Bob Donovan au commissariat central de Wilmington pour lui proposer son aide.

Il tombait bien : la police locale désirait mettre en place un dispositif de surveillance, sur les lignes téléphoniques des personnes étroitement liées à la disparue, permettant d'enregistrer l'heure, la date et les numéros appelés. Or, cette mesure nécessitait l'intervention des autorités fédérales.

Colin Connolly, adjoint de l'U.S. Attorney Greg Sleet, allait également jouer un rôle clé dans la résolution de cette affaire. Âgé de trente-deux ans, cet homme très brun, d'origine irlandaise, avait eu une scolarité très similaire à celle des Capano : comme Tom, il s'était illustré comme un élève brillant et populaire à Archmere, puis s'était retrouvé dans le même lycée privé et la même équipe de football que Gerry. Il avait notamment étudié à Londres, où il avait obtenu sa maîtrise, puis était sorti diplômé en droit à Duke.

Après avoir séjourné en Angleterre, en Chine et aux Philippines, il avait intégré le bureau de Greg Sleet alors qu'il avait environ vingt-cinq ans et se distinguait par une remarquable combinaison d'intelligence et d'intuition. Connu pour son éthique irréprochable et son engagement zélé, il détestait par-dessus tous les préjugés, la cruauté et la malhonnêteté.

Lorsqu'on lui demanda de travailler sur le dossier Fahey, il avait déjà à son actif plus d'une centaine de procès allant du détournement de fonds aux vols à main armée. A l'évidence, il disposait de la ténacité et du talent requis pour résoudre un cas d'homicide ou d'enlèvement. Outre son admirable faculté de raisonnement, c'était un homme de terrain, qui aimait suivre chaque étape d'une enquête de bout en bout, et n'hésitait pas à se joindre aux policiers dans la fouille des lieux les plus sordides.

Son épouse Anne, rencontrée à l'université, était elle-même avocate et il pouvait toujours compter sur son appui et ses conseils avisés. Les Connolly avaient connu Bob Donovan lors d'une fâcheuse méprise, en 1992. En effet, au cours d'une patrouille de nuit, ce dernier avait immobilisé leur voiture et ils s'étaient retrouvés interpellés par des agents de la brigade des stupéfiants, qui les avaient pris pour des trafiquants.

Fort heureusement, les inspecteurs reconnurent le procureur et le relâchèrent. Furieux de cette mésaventure, Colin s'était rendu au commissariat central de Wilmington pour incendier Donovan.

Quelque temps après, il fut contacté par la police pour une affaire criminelle.

— J'y suis donc allé et en arrivant au poste, qui vois-je, assis en face

de moi ? Bob Donovan. Il avait arrêté quelqu'un à la gare, en possession de drogue, et l'on me demandait d'engager des poursuites contre lui.

C'est ainsi que les deux hommes en vinrent à collaborer sur un même cas et se lièrent d'amitié.

A présent, Donovan, Alpert et Connolly se lançaient dans une enquête laborieuse, qui allait durer plusieurs années. Certes, ils se doutaient bien qu'il s'agissait d'une affaire complexe, mais ils étaient tous fermement déterminés à la résoudre.

Connolly n'avait jamais coordonné ce type d'opération, impliquant diverses entités officielles, notamment le FBI et la police locale.

— Il me paraissait essentiel de procéder par consensus, expliquerait le procureur. Je ne me suis jamais autorisé à dicter des consignes. Chacun de nous soumettait ses suggestions et tout se décidait par la discussion. Je n'ai jamais eu à prendre de décision sans appel.

Donovan, Connolly et Alpert se consultaient pratiquement tous les jours. Et ces trois personnalités, radicalement différentes mais très complémentaires, formèrent une équipe à la fois soudée et efficace.

Ils adoptèrent comme stratégie de départ la surveillance téléphonique. Par respect pour la vie privée des citoyens, le choix des numéros concernés devait faire l'objet de démarches très précises. Sur la demande d'Alpert, Connolly remplit donc les formulaires destinés au tribunal du district, pour justifier le recensement des communications de Tom Capano : on avait tout lieu de croire qu'Anne-Marie avait traversé la frontière entre deux États contre sa volonté et, de surcroît, sa psychologue, le Dr Michelle Sullivan et certaines de ses amies avaient exprimé leur crainte d'un enlèvement.

Ces raisons suffisaient amplement pour mettre les lignes de l'avocat sous contrôle. Le procureur demanda également à obtenir la liste des appels qu'il avait donnés au cours des quinze jours précédents, c'est-à-dire à partir de la date cruciale du 27 juin.

Connolly et Alpert jugèrent également utile de demander un mandat pour consulter les reçus de cartes de crédit et autres documents financiers permettant de reconstituer les faits et gestes de Capano.

Si par ce moyen, ils obtenaient des preuves compromettantes, le procureur pourrait demander l'instruction de l'affaire par un grand jury, c'est-à-dire la chambre d'accusation fédérale.

Cependant, conformément à la loi en vigueur, cette initiative impliquait l'interdiction de partager la moindre information relative à

l'enquête avec quiconque – y compris Ferris Wharton –, excepté la police de Wilmington.

Le 9 juillet, sous la dictée de Tom, Brian Murphy rédigea une déclaration, au nom de ce dernier, destinée à être publiée dans la presse et diffusée par les médias audiovisuels :

« La disparition d'Anne-Marie Fahey demeure un mystère, tant pour moi que pour sa famille et ses amis. Je partage sincèrement l'affliction de ses proches et je prie pour qu'elle nous revienne saine et sauve.

« Si je ne peux empêcher les spéculations du public et des journalistes, je me dois d'exposer les détails de ma dernière rencontre avec elle.

« J'ai effectivement dîné avec Anne-Marie à Philadelphie, le jeudi 27 juin. Puis nous sommes rentrés à Wilmington et nous sommes arrivés chez elle aux alentours de 22 heures. Je l'ai accompagnée jusqu'à son appartement, j'y suis resté quelques instants, avant de lui dire bonne nuit et de rentrer chez moi.

Je n'ai rien remarqué d'anormal en la quittant. Je ne l'ai pas vue et je ne lui ai pas parlé depuis. Je suis ensuite retourné en voiture à mon domicile, d'où je n'ai pas bougé jusqu'au lendemain matin, quand je me suis rendu au bureau.

« Si Anne-Marie avait des problèmes, ses propos ou son comportement ne m'ont pas paru inhabituels ni inquiétants. Je n'ai aucune idée de ce qui a pu causer sa disparition.

« Il est difficile de réagir face aux perceptions extérieures de notre relation. La nature de nos rapports demeure et demeurera une affaire privée entre Anne-Marie et moi-même. Cela étant, il me semble important et nécessaire de préciser que nous sommes amis et que nous nous sommes quittés en bons termes ce soir-là.

« J'ai été informé de la disparition possible d'Anne-Marie tard dans la soirée du samedi 29 juin par une connaissance commune. Même si cela m'a alarmé, je savais aussi qu'elle avait pris un jour de congé le vendredi et qu'elle était sans doute partie en week-end. Je n'avais alors aucune raison de penser qu'elle ne reprendrait pas le travail le matin du lundi 1er juillet. Vers 3 heures, dans la nuit du samedi 21 au dimanche 30 juin, j'ai été réveillé par quatre policiers. Depuis, j'ai toujours coopéré avec les enquêteurs et je continuerai de le faire. Je désire savoir ce qu'il est advenu d'Anne-Marie tout autant que quiconque.

« Je n'accorderai aucune interview et ne ferai pas d'autre déclaration. Je tiens à remercier mes amis, pour leur soutien et leurs encouragements. Et je demande à tous ceux qui se sentent concernés de prier pour le retour d'Anne-Marie. »

Tom relut ce texte avec satisfaction. Il assura Brian que, après l'avoir soumis à ses avocats, il le contacterait dans l'après-midi. Il n'en fit rien. Cette déclaration ne serait révélée que deux ans et demi plus tard.

Le même jour, Capano laissa un message quelque peu hésitant et maladroit sur le répondeur de Robert Fahey.

— Robert, ici Tom Capano. Nous sommes mardi 9 juillet à 12 h 39. Bud a dû te dire que je souhaite vraiment te parler, ainsi qu'à tous ceux de ta famille qui désireraient s'entretenir avec moi. Bud m'a fait part de tes réticences et je peux les comprendre. Robert, je ne sais quoi dire... J'aimerais vraiment que nous discussions ensemble face à face, parce que j'ai des choses à te montrer, des choses à te raconter. Je tiens beaucoup à Annie. Apparemment, selon Bud, personne ne mesure mon affection pour elle et je ne vois pas pourquoi. Excuse-moi si je bafouille, mais je suis un peu bouleversé... J'aimerais que tu saches une chose : j'ai répondu deux fois aux questions des enquêteurs et je coopérerai avec eux autant qu'ils le voudront. Mais je ne veux pas revenir sur une histoire ancienne. Anne-Marie a droit au respect de sa vie privée. Moi aussi. Je ne leur livrerai donc aucun détail sur ce qui s'est passé entre nous il y un an ou huit mois, ni sur tous les aspects très intimes auxquels ils s'intéressent tant. OK ?

J'accepterai de leur raconter la soirée de jeudi, mais pas tout ce qui concerne nos rapports d'autrefois...

Je pense que tu peux comprendre cela... J'imagine que ni toi ni Kathleen ne désirez voir toutes ces choses personnelles étalées dans le journal... Je sais que je m'égare un peu, mais j'aimerais vraiment te parler... Je passerais bien vous voir tous à l'appartement, mais Kathleen m'arracherait sûrement les yeux. Bon, je ferai mieux de m'arrêter là. Je t'en prie, appelle-moi.

Robert ne lui téléphona pas. Persuadé que Tom ne lui fournirait aucune information édifiante, il ne désirait pas participer à un jeu de dupes.

Si la liaison de Tom avec Anne-Marie était désormais un secret de polichinelle, sa relation avec Debby MacIntyre demeurerait confidentielle. Du reste, sur ses instructions, la jeune femme avait quitté la ville pour se rendre chez l'un de ses frères.

A la recherche d'une confidente, l'avocat téléphona à Kim Horstman

les 15 et 19 juillet, comme s'il s'agissait d'une amie de longue date. Il lui raconta sa version des faits, à commencer par la surprise qu'il avait éprouvée quand Bud Freel avait débarqué chez sa mère.

— Selon lui, raconta Kim, Bud avait dit qu'il venait de la part de la famille d'Annie et avait ajouté :

« Si tu la retiens avec toi, pourrais-tu la laisser partir, s'il te plaît ? »

Tom lui expliqua combien il avait été choqué d'apprendre que les proches d'Anne-Marie le soupçonnaient de l'avoir enlevée.

— Il aurait alors demandé à Bud : « Me crois-tu vraiment capable d'une chose pareille ? » Ce à quoi son ami aurait répondu : « Non, mais tu devrais rentrer au Delaware. »

Le juriste soumit à la jeune femme un certain nombre d'hypothèses concernant cette disparition et lui expliqua que l'enquête était complètement sabotée par une lutte de pouvoirs entre la police locale et les organismes fédéraux. Kim notait précisément toutes ses paroles.

— Pour lui, le premier scénario possible était le retour d'Annie chez elle, saine et sauve. En second lieu, on pouvait découvrir son corps, ainsi que certaines preuves qui mettraient les autorités sur la bonne voie. Troisièmement, on ne la retrouverait jamais et à l'automne, la police subirait des pressions énormes émanant du bureau du gouverneur pour désigner un coupable. Et dans ce cas, il serait le bouc émissaire.

Tom insista pour savoir à qui exactement Kim avait déjà parlé : à Mike Scanlan ? Aux inspecteurs ?

Ces derniers savaient-ils qu'ils avaient dîné ensemble pour envisager une façon de sauver Annie ?

Il évoqua une rumeur, selon laquelle cette dernière aurait eu une aventure avec le gouverneur Carper quand ils étaient à Washington. Il mentionna également un officier de police qui l'aurait harcelée, un voisin qui s'intéressait à elle et un homme avec lequel elle avait travaillé cinq ans auparavant.

Kim était éberluée. Elle n'avait jamais entendu Annie mentionner de pareils incidents. Elle avait aussi l'impression que l'avocat lisait des notes préparées à l'avance. Il la rappela quatre jours plus tard, pour reprendre leur dernière conversation. Il répéta combien il s'était montré généreux avec Annie : il l'avait aidée financièrement et au restaurant, il commandait toujours en quantité suffisante, pour qu'elle puisse emporter les restes. Il aborda pour la énième fois la soirée du 27 juin, comme pour bien imprégner l'esprit de son

interlocutrice du déroulement des événements. Puis il ajouta qu'il ne s'était pas écoulé une seule journée sans qu'il ait Annie au téléphone. Kim saisit cette occasion pour lui demander :

— Et vendredi, le lendemain de sa disparition, lui avez-vous parlé ?

— Oh ! Non, non, non ! J'allais l'appeler, mais je suis sorti pour ma promenade matinale et ensuite, je n'ai plus trouvé le temps de le faire.

D'après lui, ils étaient les deux seuls à vraiment connaître Anne-Marie et s'ils réfléchissaient ensemble, ils parviendraient sûrement à expliquer son absence. C'est alors que Tom demanda à Kim si elle avait des projets pour le week-end. Elle lui répondit qu'elle irait à la mer.

— Incroyable ! s'écria-t-il. J'avais justement l'intention de vous inviter à passer ces deux jours sur la côte.

La jeune femme s'empressa de prétexter qu'elle était prise.

— Alors pourquoi n'iriez-vous pas au travail un peu plus tard lundi ? Vous pourriez passer chez moi dans la matinée, pour que nous tentions ensemble de trouver une explication à cette affaire.

— Entendu, je vous contacterai dès que j'arriverai au New Jersey.

Naturellement, elle n'avait nulle intention de lui téléphoner : cet homme lui faisait peur. Mais il la joignit quelques jours après.

— Les derniers propos qu'il m'a tenus m'ont particulièrement choquée, raconta-t-elle. En fait, ce qui le blessait le plus, c'était que non seulement il avait perdu Annie, mais que moi aussi, je l'abandonnais.

Cela m'a paru très étrange : après tout, nous n'étions pas aussi proches que cela.

Tom avait à maintes reprises insisté sur le fait qu'il ne désirait pas dévoiler l'intimité de sa liaison à la police, mais que jamais il n'aurait fait le moindre mal à Anne-Marie.

— Quand il me demandait si je le croyais capable de la blesser, j'étais assez sceptique. Mais j'avais peur de le lui dire.

Kim connaissait tous les secrets d'Annie. Elle avait vu sa relation clandestine, au départ remplie de confiance et d'affection, se transformer en un cauchemar d'angoisse et de possessivité. A présent, elle était sûre d'une chose : elle ne désirait pas se trouver seule en compagnie de Tom Capano.

CHAPITRE 24

Manifestement, Tom ne mesurait pas l'ampleur des moyens mis en œuvre pour faire la lumière sur ses rapports avec Anne-Marie. Là où il aurait dû guetter l'ombre du bureau de l'U.S. Attorney et du FBI, il en était encore à se demander comment gérer la police de Wilmington. Sauf à définir lui-même la règle du jeu, il refusait catégoriquement de se voir interroger par les autorités locales, qui ne manqueraient pas de s'adjoindre des représentants des forces de l'ordre du Delaware et le service de sécurité du gouvernement.

Ils paraissaient bien nombreux à venir fourrer leur nez dans la vie privée de Tom, et cela le mettait drôlement mal à l'aise – une sensation à laquelle il n'était guère habitué. Dire que cet homme devant lequel le chef de la police de Wilmington venait jadis au rapport chaque matin, auquel le gouverneur lui-même aimait à demander conseil, se trouvait aujourd'hui dans le collimateur du pouvoir. Les recherches pour retrouver Anne-Marie s'étendaient désormais à toute la moitié de la côte est et, ainsi que Bud Freel l'avait prévu, la presse nationale commençait à s'intéresser à l'affaire. Inside Edition, Unsolved Mysteries et le New York Times prenaient contact avec l'un ou l'autre des protagonistes afin de décrocher des interviews.

Si Tom ne manquait pas d'affirmer son profond respect pour le département de police de Wilmington, il supportait difficilement de voir les agences fédérales du pays entrer dans la danse les unes après les autres. En vérité, de l'aveu de ses proches, Tom comptait sur ses alliés locaux pour faire capoter l'enquête. Il pensait que toute cette agitation serait retombée d'ici à la fin de l'été, et que sa vie reprendrait alors son cours.

Tom s'entretint avec le retraité Harry Manelski, l'ancien chef de la police de Wilmington.

— Nous avons évoqué l'affaire dans ses grandes lignes, confierait Tom par la suite, et parlé de ce qui nous semblait évident à tous deux : les multiples ramifications politiques de l'enquête, et cette impression que, avec sur le coup à la fois le gouvernement fédéral, la police d'État et le service de sécurité du gouverneur, quelque chose ne tournait pas rond. Je lui ai dit : « Tu sais, Harry, j'aimerais comprendre ce qui se passe au juste. J'ai dû appeler ma famille à l'aide, et maintenant je ne sais plus quoi faire. »

Manelski suggéra à Tom de parler au lieutenant Mike Maggitti, qui dirigeait la division des inspecteurs de Wilmington, et proposa d'arranger un tête-à-tête entre les deux hommes. Mais cette entrevue n'eut jamais lieu. Tom se montra inflexible : pas question d'aborder sa vie privée ou familiale. Si rencontre avec la police il devait y avoir, ce serait selon ses conditions à lui. Pendant ce temps, Anne-Marie manquait toujours à l'appel, et la police de Wilmington se trouvait dans une impasse. Il semblait acquis que Tom ne se soumettrait jamais de son plein gré aux questions portant sur cette disparition.

Les frères et sœur d'Anne-Marie poursuivirent leurs longues veillées solitaires dans son appartement, souvent assis sur le perron de la maison, observant les allées et venues des passants sur Washington Street dans l'espoir que l'un d'eux pût les aider à retrouver leur sœur. On avait enroulé des rubans jaunes autour des épais piliers blancs du porche.

Toute la ville était au fait de la disparition d'Anne-Marie, et sa famille voyait abonder les marques de sympathie et de solidarité, ainsi que toutes sortes de théories. L'affaire était du pain bénit pour les médiums en herbe, qui firent part, au téléphone ou par courrier, de leurs « intuitions » quant à la localisation d'Anne-Marie. Une disparition aussi médiatisée ne pouvait qu'attirer les pseudo-savants de tous poils, des plus originaux aux plus farfelus. Mais les Fahey accueillirent toutes les suggestions avec les mêmes égards, espérant toujours que quelqu'un leur fournirait l'indice ou le renseignement décisif qui les conduirait à leur sœur.

Grâce aux relations de Robert, l'afficheur Révère Outdoor Advertising mit à leur disposition un panneau publicitaire planté le long de l'Interstate 95, indiquant un numéro vert à appeler pour toute information susceptible de faire avancer les recherches.

Quarante mille automobilistes par jour purent ainsi lire : « AIDEZ-NOUS A RETROUVER ANNE-MARIE FAHEY :

1-800-TIP-3333. »

C'est tout juste si les Fahey parvenaient à fermer l'œil la nuit. Une sinistre routine s'était installée dans leur quotidien, comme un long marathon jalonné d'espoir, d'angoisse et de deuil. A la mi-juillet, Kathleen, Kevin, Mark, Robert et Brian avaient sûrement compris qu'Anne-Marie ne reviendrait pas. Elle ne se serait pas volatilisée plus d'un mois si elle était vivante ; elle aurait bien trouvé un moyen de regagner la maison ou de les contacter.

Si Anne-Marie était partie de son propre chef, ainsi que le suggérait Tom Capano, comment faisait-elle pour subsister ? Ses vêtements étaient au complet dans ses armoires ; elle n'avait pris ni sac à main ni portefeuille. Les

seuls objets manquants étaient son trousseau de clés, sa bague préférée, et peut-être son baladeur. Sa voiture était là, et aucun retrait ou achat n'avait été débité de son compte.

Prisonnière de ce no man's land qu'est le doute, sa famille ne pouvait se résoudre à l'idée qu'Anne-Marie fût partie pour toujours ; dans les moments d'optimisme – qui se faisaient de plus en plus rares –, on espérait encore qu'elle réapparaîtrait. Privés de l'horrible certitude de la savoir morte, et faute de cérémonie funéraire ou de tombe sur laquelle se recueillir, Kathleen et ses frères étaient condamnés à osciller entre espoir et désespoir.

Officiellement, Mike Scanlan était en congé. Mais il consacrait tout son temps à chercher Anne-Marie.

Il passait chacune de ses journées en compagnie de la fratrie Fahey, et ils s'apportèrent mutuellement un peu de réconfort. Dans les moments d'insomnie, il arrivait à Mike de descendre dans son jardin dès l'aube pour arracher les mauvaises herbes. L'exercice physique permettait parfois de tenir à distance ces images sordides qui hantaient les esprits.

Aucun d'entre eux ne savait que le gouvernement fédéral enquêtait sur la disparition d'Anne-Marie.

Bien que cette information eût pu raviver les espoirs de ses amis et de sa famille, il était vital, pour l'heure, que la participation du bureau de l'U.S. Attorney demeurât confidentielle.

Tom non plus n'en savait rien. Et tant qu'un grand jury ne serait pas officiellement saisi de l'affaire, Ferris Wharton savait seulement que c'était une option possible. Malgré l'intérêt évident que celui-ci portait à cette curieuse affaire, il était prêt à se retirer si cela pouvait permettre au gouvernement fédéral de mettre tout son poids dans la balance pour retrouver Anne-Marie. Wharton finit par confier à la presse que Tom Capano et ses avocats se refusaient à tout entretien avec la police.

— Nous ne pouvons parler à Capano tant qu'il s'y refuse, déclara-t-il.

Comme presque tout le monde sur la côte est, le gouverneur Tom Carper se demandait si Anne-Marie était encore en vie. Le bureau qu'elle occupait dans son cabinet demeurait désespérément vide et, à mesure que le mois de juillet, humide et caniculaire, se déroulait sans que l'on apprît quoi que ce fût de nouveau, il avoua que peu d'éléments l'encourageaient à l'optimisme.

Toutes sortes de rumeurs alimentaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre le moulin à ragots.

L'une d'elles, lancinante, tenait Anne-Marie pour morte, enterrée sous le nouveau magasin d'articles ménagers Home Depot. Quasiment achevée, la réalisation de cet édifice tentaculaire avait été confiée à Joey Capano, pour la filiale commerciale de Capano et Fils. Des inspecteurs de Wilmington se rendirent sur les lieux, posèrent des questions, et scrutèrent le site. Si le corps d'Anne-Marie était enfoui quelque part sous le béton de ce gigantesque établissement, ils comprirent que les chances étaient infimes qu'on le détérât un jour. Aucun indice ou témoignage ne leur permettait d'obtenir une décision judiciaire ordonnant la démolition complète du socle. Et un tel projet aurait coûté des millions de dollars.

Home Depot mit les bouchées doubles en dépenses publicitaires pour éviter des pertes sévères, et retenir une clientèle traumatisée à l'idée de faire ses courses sur le tombeau d'Anne-Marie.

Les enquêteurs de Wilmington se rendirent au siège du FBI à Washington pour rencontrer des agents spéciaux experts en disparitions et homicides.

— Nous ne sommes pas venus chercher la révélation miracle, ni le coup de baguette magique qui nous dira où elle se cache, dit Ferris Wharton. Mais peut-être sauront-ils nous dire : « Avez-vous pensé à ceci ? » ou bien « D'expérience, vous devriez chercher de ce côté-là. »

Le 18 juillet, Colm Connolly et Eric Alpert, respectivement du bureau de l'U.S. Attorney et du FBI, invitèrent la police de Wilmington à les assister dans une commission d'enquête de grand jury. Sitôt que la police de Wilmington aurait signé les lettres signifiant sa décision de prendre part à ces travaux, interdiction serait faite à tout policier de livrer ses informations à quiconque. Les lettres furent signées, et c'est ainsi que l'affaire devint une « enquête fédérale ».

Le 19 juillet, Eric Alpert et Bob Donovan firent le voyage jusqu'au saint des saints de l'unité d'études comportementales du FBI à Quantico, en Virginie.

Ils y rencontrèrent une demi-douzaine d'agents ayant analysé le mode opératoire d'un large panel de tueurs sociopathes. Contrairement à l'image que le cinéma et la télévision renvoient fréquemment de ces « profilers », ces messieurs n'ont pas réponse à tout, mais ils disposent d'un sens intuitif très développé, forgé au cours de centaines d'enquêtes et de dizaines d'entretiens avec des meurtriers. A partir de la description d'un groupe de suspects dans une enquête donnée, ils parviennent en général à aiguiller les enquêteurs dans la bonne direction en isolant le principal suspect.

Dans l'affaire de la disparition d'Anne-Marie, Alpert et Donovan

n'avaient même pas à compter leurs suspects sur les doigts d'une main ; ils n'en avaient qu'un seul : Tom Capano. Ils présentèrent les circonstances de l'affaire aux profilers, et tous ensembles dressèrent une liste d'hypothèses et de scénarios possibles. Il ne vint à l'idée de personne qu'ils faisaient peut-être fausse route.

Le 24 juillet, Robert Fahey écrivit une lettre à Tom, qu'il lui fit porter chez Saul, Ewing, Remick & Saul.

Les Fahey n'avaient eu aucun contact avec Tom, hormis l'unique message qu'il avait laissé sur le répondeur de Robert – cette explication décousue sur les raisons qui l'empêchaient de parler à la police.

Robert avait écrit ceci :

« Cher monsieur Capano,

Nous sollicitons par la présente votre aide pour localiser notre sœur, Anne-Marie Fahey. Quatre semaines se sont écoulées depuis la dernière fois où nous l'avons vue vivante. Les différents recoupements effectués à ce jour établissent qu'elle était avec vous juste avant que l'on perde sa trace. Étant la dernière personne à avoir été vue en présence d'Anne-Marie, nous sommes naturellement en droit d'espérer que vous choisirez la bonne attitude en venant nous faire part de tout ce que vous savez au sujet de sa disparition.

Les autorités n'ont pas ménagé leurs efforts pour interroger toute personne susceptible de leur fournir des informations qui nous aideront dans nos recherches. Les membres de notre entourage se sont montrés sans exception très coopératifs. Hormis deux brefs entretiens avec la police à votre domicile dans les heures qui ont suivi la disparition d'Anne-Marie, vous avez refusé de vous soumettre sans condition à un interrogatoire de police. Votre équipe d'avocats a fait montre d'une grande efficacité pour parler en votre nom, mais ne nous a guère prêté main-forte pour retrouver notre sœur. Faites ce que votre père, Louis, aurait attendu de l'un de ses fils.

Venez nous dire tout ce que vous savez au sujet d'Anne-Marie.

Imaginez un instant, si vous le voulez bien, que cette affaire ne concerne pas notre sœur, mais l'une de vos quatre filles. Nous savons que vous attendriez de la dernière personne ayant été vue en présence de vos enfants qu'elle vienne vous offrir son concours.

Vous voudriez que cette personne prenne la bonne décision et fasse son possible pour vous aider. Quatre semaines se sont écoulées, et il vous reste encore à vous présenter devant la police.

Nous vous exhortons à placer la recherche de notre sœur au-dessus de

toute considération d'ordre personnel. C'est de la vie d'un être humain qu'il s'agit. Aidez-nous dès aujourd'hui. S'il vous plaît. »

« La famille Fahey. »

Tom ne donna aucune suite à ce courrier.

CHAPITRE 25

Au 25 juillet, Connolly, Donovan et Alpert ne possédaient pas l'ombre d'une preuve matérielle. Mais ils soupçonnaient Tom Capano de s'être rendu coupable non pas d'enlèvement mais de meurtre. Ils pensaient tenir leur mobile, le plus vieux du monde : la jalousie, la possession, voire la vengeance. Seulement, il n'y avait pas de corps. Aucun témoin visuel.

Pas la moindre trace de sang. Ni arme ni lieu du crime. Pas même des signes de lutte. Autrement dit, leur mission s'annonçait impossible. Car ce n'est pas avec les pires soupçons et son intime conviction que l'on arrache un mandat d'arrêt – sans parler d'une condamnation.

Nos trois enquêteurs disposaient de moyens dérisoires : un budget minuscule et un effectif qui se réduisait, au grand complet, à eux seuls. Mais il leur suffisait, pour se motiver, de contempler la photo d'une jeune femme dont l'absence avait brisé de nombreux cœurs et de constater l'arrogance de cet influent personnage qui semblait se croire au-dessus des lois.

La minutieuse intrusion dans la vie privée de Tom Capano allait vite s'intensifier. La dernière semaine de juillet fut particulièrement chargée pour les enquêteurs – mais non moins discrète. Donovan et Alpert poursuivirent leurs entretiens avec les amis et collègues d'Anne-Marie. Les mêmes éléments avaient beau revenir en boucle, chaque témoignage apportait son lot d'anecdotes nouvelles, qui concluaient toutes à l'élargissement du fossé qui s'était creusé entre Anne-Marie et Tom.

Bob Donovan revoit son amie, qui se rappelle d'avoir vu Tom empoigner Anne-Marie par le cou en la traitant de « salope » et de « sale garce ». Il s'entretint également avec Jill Morrison, qui lui décrivit, avec force détails tous plus épouvantables les uns que les autres, comment Anne-Marie essayait, depuis près d'un an, de se défaire de Tom. L'équipe d'enquêteurs apprit que malgré sa peur et son désarroi, Anne-Marie avait décidé de s'arracher aux mains de son geôlier pour de bon. Tout ce qu'ils entendaient-là était à mille lieues de la version édulcorée de Tom.

Anne-Marie était-elle vraiment cette tête de linotte qu'il leur avait décrite, ou était-ce seulement le portrait de convenance qu'il voulait leur faire avaler ?

Al Franke, un ancien petit ami d'Anne-Marie resté depuis son confident, expliqua à Donovan comment, environ sept mois avant la disparition, Tom avait escaladé l'escalier de secours pour s'introduire de force chez elle. Elle avait confié à Franke qu'il était dans une colère noire, et qu'il avait une fois de plus repris divers objets qu'il lui avait offerts.

Le 26 juillet, Connolly et Alpert étaient plongés dans les relevés de carte de crédit de Tom quand l'un d'eux retint particulièrement leur attention. Le 29 juin, soit deux jours après la disparition d'Anne-Marie, Tom avait effectué des achats chez Air Base Carpets, une enseigne de décoration intérieure, pour un montant de 308,99 dollars. Cette dépense leur mit la puce à l'oreille.

Alpert se rendit au magasin situé sur la Route 13 dans le comté de New Castle, et rencontra son directeur général, Michael Longwill. En parcourant ses registres, Longwill vit que Tom Capano était un client régulier. Le 30 septembre 1995, il avait réglé avec sa carte de crédit l'achat de plusieurs tapis d'Orient ainsi qu'une chute de moquette de la taille d'une pièce. La facture s'était élevée à 2 349,92 dollars. Grâce aux références de la facture, Longwill apprit à Alpert que la chute en question était le dernier morceau d'un rouleau de moquette beige à bouclettes vendu trois mois plus tôt. Le directeur fut même en mesure d'indiquer le nom de l'homme qui avait acheté ce rouleau.

— Maintenant, poursuit Alpert, pouvez-vous me dire si M. Capano vous a acheté autre chose le 29 juin 1996 ?

— Absolument, dit Longwill. Je lui ai vendu un tapis d'Orient et un coussin. Je peux même vous dire que ça s'est passé... Voyons voir... A 13 h 36.

Le tapis n'avait d'oriental que le nom et le style.

C'était une pièce bon marché, d'une teinte vert bouteille avec des motifs multicolores. Longwill n'avait rien remarqué d'inhabituel dans l'attitude de Capano. Il avait pris le coussin, et un employé avait porté le tapis jusqu'à sa voiture.

Bob Donovan prit contact avec l'acquéreur du rouleau de moquette dont était issu le morceau acquis par Tom au mois de septembre 1995. Cette période devait correspondre à son emménagement dans la maison de North Grant Avenue. L'acheteur, gérant d'un « bed-and-breakfast », montra à Donovan la moquette beige qui recouvrait l'essentiel du rez-de-chaussée de sa maison. Longwill avait assuré Alpert que cette moquette était exactement la même que celle de Tom. Même numéro de série. Même coloris. Même rouleau.

— Il vous en reste des chutes ? Se risqua Donovan.

— Bien sûr, répondit le gérant. Je peux vous en laisser un morceau.

Les fibres de cette moquette seraient-elles d'une quelconque utilité ? Nul ne le savait encore. Mais le morceau fut mis sous scellés en tant qu'indice. Au cas où.

Il semblait que la chance leur souriait enfin. Car Donovan avait également rencontré Ruth Boylan, la femme de ménage qui se rendait chez Tom un lundi sur deux.

— Quand avez-vous nettoyé sa maison pour la dernière fois ? lui demanda Donovan.

— Le 22 juillet, répondit-elle.

— Et avant cela ?

— Le 24 juin. En fait, je devais également passer le 8 juillet, mais M. Capano m'a appelée le 5 ou le 6 pour me dire que ce n'était pas la peine, vu qu'ils s'étaient tous absentés pour le 4 Juillet, et qu'ils n'avaient donc rien sali.

Elle reconnut avoir remarqué quelque chose de curieux. Le 22 juillet, après être entrée dans la maison comme à son habitude pour commencer son ménage, elle avait été surprise en quittant la cuisine pour la grande pièce principale. L'endroit était méconnaissable.

— Comment cela ? demanda Donovan.

— Eh bien, tout d'abord le canapé avait disparu, ensuite la moquette avait été enlevée, et remplacée par un simple tapis.

Cette transformation était tout à fait inattendue, étant donné que la moquette était quasiment neuve et en parfait état. Pareil pour le sofa. Quatre semaines plus tôt il se trouvait encore là, légèrement en diagonale face au téléviseur.

— De quelle couleur était ce canapé ?

— Une sorte de rose vif, avec des motifs en forme d'ananas, roses également.

Mme Boylan expliqua qu'elle était restée plantée là quelques instants, à secouer la tête. Ni le canapé ni la moquette ne portaient de trace d'usure ou de tache. L'agencement de la pièce avait été bouleversé, avec le téléviseur collé contre le mur face à deux fauteuils inclinables. Le tapis était loin de

recouvrir la même surface que l'ancienne moquette. Elle s'était demandé qui avait eu cette idée saugrenue, parce qu'elle trouvait que c'était bien plus joli avant.

Nos trois enquêteurs avaient le sentiment qu'il s'était passé quelque chose dans cette pièce que Tom avait voulu dissimuler. Un canapé volatilisé, une moquette remplacée par un tapis bon marché... Mais pourquoi donc ?

Alpert eut un nouvel échange avec Michelle Sullivan, la psychologue d'Anne-Marie, qui n'imaginait pas un instant que sa patiente eût pu se rendre de son plein gré chez Tom dans la nuit du 27 au 28 juin.

— D'après moi, si elle a bel et bien dîné avec lui, c'était pour lui annoncer que c'était fini.

Le 29 juillet, les agents spéciaux du FBI Kevin Shannon, Cordon Cobb et Kathy Canning rencontrèrent de nouveau Jacqueline Dansak, la serveuse du Panorama. Shannon lui présenta une série de photos et Jacqueline n'eut aucun mal à reconnaître celles d'Anne-Marie Fahey et de Tom Capano. En soi, cela n'avait rien d'étonnant ; leurs portraits étaient parus dans les journaux de Philadelphie. En revanche, ses souvenirs valaient leur pesant d'or. Elle estima que la demoiselle présente sur les photos était en bien meilleure condition physique que la cliente qu'elle avait servie.

— D'accord, c'était bien la fille Fahey, mais elle semblait si frêle, si pâle, si triste. Elle paraissait perturbée et mal à l'aise.

Dansak confia à l'agent Shannon qu'elle avait eu la forte impression de déranger Capano. Après qu'elle eut apporté les apéritifs, il avait choisi un vin en précisant qu'il le servirait lui-même. Il avait commandé du poulet ou du veau, et Anne-Marie du poisson. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient pris d'entrée.

Quand on rapporta les propos de la serveuse à Michelle Sullivan, celle-ci acquiesça d'un air triste.

Elle n'était guère surprise. Lors de leur dernière séance, le soir précédant la disparition, elle avait encouragé sa patiente à puiser la force nécessaire pour exclure définitivement Tom de son existence.

Anne-Marie avait tellement peur de lui que Sullivan avait de nouveau insisté pour qu'elle signalât ses agissements au bureau de l'attorney général du Delaware.

Mais Annie s'y refusait toujours – elle ne se sentait pas encore prête. Elle avait néanmoins accompli de considérables progrès pour s'affirmer et décider de ce qu'elle voulait – ou ne voulait pas – faire de sa vie.

— Et elle n'était pas suicidaire, insista Sullivan.

Pas le moins du monde.

L'inspection de l'appartement d'Anne-Marie sur Washington Street n'avait révélé aucun indice permettant de conclure qu'elle avait été blessée ou tuée là-bas. Connie Blake avait affirmé que la porte vitrée qui donnait accès à l'escalier menant à son appartement du premier étage et à celui d'Anne-Marie, au second, était toujours fermée à clé et que, en règle générale, les deux jeunes femmes ne verrouillaient leurs portes d'entrée respectives qu'au moment de se coucher.

Curieusement, quand Connie avait regagné son appartement le jeudi soir, le verrou de la porte vitrée était ouvert et, bien entendu, la porte d'Anne-Marie était fermée à double tour, jusqu'à ce que Theresa Oliver l'ouvrît avec sa propre clé le samedi soir suivant.

Connie Blake (qui fut autrefois la secrétaire personnelle du maire Dan Frawley) était une bonne amie d'Anne-Marie. En fait, elle l'avait précédée en tant que locataire du second, et c'est elle qui l'avait prévenue que l'appartement se libérait. Elle connaissait aussi bien Mike Scanlan que Tom Capano, qu'elle croisait parfois lorsqu'ils passaient prendre Anne-Marie. Elle avait vu celle-ci pour la dernière fois vers 18 heures, le jeudi de son dîner avec Tom.

— Je me trouvais dans mon salon quand je l'ai vue garer sa voiture. Elle portait un chemisier blanc. Je n'ai rien remarqué de plus.

Connie ne revit pas Anne-Marie de toute la soirée.

Elle était restée chez elle à préparer ses bagages pour un week-end à la mer, en regardant d'un œil distrait une vidéo de location. Elle avait l'habitude d'entendre du bruit dans l'appartement d'Anne-Marie – des pas sur le plancher, un écoulement d'eau, les sons étouffés d'une conversation téléphonique, voire la télévision à fort volume. Leurs appartements étaient peu ou prou agencés de la même manière.

— On entre d'abord dans le séjour, expliqua-t-elle, puis on traverse la salle à manger, avec la cuisine sur la droite. La chambre d'Anne-Marie se trouvait au fond à gauche, et la salle de bains à droite. Je possède deux pièces de plus qu'elle – un bureau et un vestiaire.

Blake expliqua aux enquêteurs que le film touchait à sa fin lorsqu'elle entendit des pas au-dessus de chez elle.

— Cela n'avait rien du claquement de talons hauts c'étaient des pas sourds, ordinaires. La personne se rendait dans la chambre. Mais le bruit était

à peine perceptible.

De mémoire, il devait être entre 21 h 45 et 21 h 52. Il ne semblait y avoir qu'une seule personne dans l'appartement du dessus.

Connie déclara qu'elle avait éteint la télévision à 22 heures et s'était couchée à 23 heures. Elle n'avait rien entendu durant la nuit, et pas davantage le lendemain matin. Anne-Marie et Connie partaient au travail à la même heure, et discutaient souvent en quittant la maison. Mais pas ce vendredi matin. En rentrant chez elle à midi, Blake avait retrouvé la voiture d'Anne-Marie garée au même emplacement que la veille.

Le 30 juillet, l'absence prolongée d'Anne-Marie prit un tour plus dramatique. Ni la famille Fahey ni le grand public n'avait eu vent de la lourde machinerie qui s'était mise en branle. Mais la presse révéla soudain que cette disparition était désormais considérée comme une affaire criminelle, et que Tom Capano y figurait en tant que suspect. Personne ne précisait de quoi il était soupçonné au juste. Mais Anne-Marie n'était pas réapparue, et à supposer que les enquêteurs fussent en possession d'éléments indiquant ce qui lui était arrivé, ils se gardaient bien de les dévoiler.

Les déclarations officielles de Ferris Wharton étaient plus impénétrables que jamais.

— A ce stade des choses, déclara-t-il, on peut considérer Tom Capano comme un suspect, c'est clair. De même que sont considérés comme suspects les autres individus auxquels s'intéresse la police.

D'une manière générale, la règle veut que la dernière personne ayant été vue avec le disparu soit tenue pour suspecte. A mesure que le temps passe, la probabilité d'une explication anodine s'éloigne, étant donné les liens étroits qui unissent la disparue à sa famille et à son travail. On se trouve, de fait, amené à en conclure à un acte criminel. C'est pour ainsi dire dans la logique des choses. Je pense que la plupart des gens retiendraient désormais la piste criminelle.

Charlie Oberly vola au secours de Tom, présentant son ami et client comme un « bouc émissaire » sacrifié sur l'autel des pressions politiques.

On veut voir cette affaire élucidée. Mais personne n'est parvenu à aucun résultat. On stigmatise cette personne sans l'ombre d'une preuve, et c'est très grave.

Lee Ramunno monta au créneau à son tour pour défendre son beau-frère :

— Tom est un être merveilleux. Honnête. Courageux. C'est une figure

respectée dans notre communauté. Soupçonner cet homme est parfaitement ridicule. Ils sont allés au restaurant ensemble, puis il l'a raccompagnée chez elle. Il a été établi que la personne qui occupe l'appartement du dessous n'a entendu aucun bruit de lutte ou de cris. Et personne ne sait rien de plus.

Depuis plusieurs semaines déjà, l'équipe d'enquêteurs était convaincue d'une chose : quoi qu'il fût arrivé à Anne-Marie, cela ne s'était pas produit dans son appartement. Hormis la nourriture sur le comptoir et les chaussures en désordre, chaque chose se trouvait à sa place habituelle. Et, le cas échéant, Connie Blake aurait sûrement entendu des bruits de lutte. Jusqu'à là, il leur avait toujours manqué un argument recevable afin d'obtenir un mandat de perquisition pour le domicile de Tom. Mais c'était désormais chose faite. Première percée dans le rideau défensif de Tom : le règlement par carte bancaire effectué chez Air Base Carpets, associé à la disparition de la moquette et du canapé.

Ils ne doutaient pas qu'Anne-Marie avait été terrorisée par Tom Capano et par ce qu'il risquait de lui faire ; aucun des trois hommes qui s'étaient assigné la lourde tâche de la retrouver ne pensait qu'elle s'était rendue de son plein gré chez lui. Ils étaient néanmoins persuadés qu'elle y était bel et bien allée.

Bien que la maison que louait Tom se trouvât au milieu d'un lotissement, les terrains étaient vastes et les murs épais. Lorsqu'ils avaient fait le tour des voisins de North Grant Avenue et de Kentmere Place, aucun ne se souvenait avoir entendu de cris ou de bruits de dispute dans la nuit du 27 juin. Mais les vérifications auprès des services météorologiques corroboraient les souvenirs des habitants du secteur. Il avait fait une chaleur infernale.

Autrement dit, les climatiseurs tournaient à plein régime, ce qui suffisait largement à couvrir les bruits du voisinage. Dans l'hypothèse où Tom s'était, pour une raison ou pour une autre, déchaîné contre Anne-Marie dans sa maison de célibataire, il n'aurait attiré l'attention de personne.

Si Tom refusait de venir aux enquêteurs, les enquêteurs viendraient à lui – ou plus exactement chez lui. Eric Alpert récapitula par écrit les raisons justifiant la délivrance d'un mandat de perquisition qui permettrait à l'équipe du FBI et à la police de Wilmington de fouiller de fond en comble la bâtisse de North Grant Avenue. Une fois ce document en main,

Tom ne pourrait plus leur claquer la porte au nez.

Le juge fédéral Mary Pat Trostle donna son feu vert, et le mandat fut aussitôt signé.

Le FBI forme des équipes spécialisées dans la collecte et la

préservation des éléments pouvant servir d'indices. Ces équipes furent autorisées à explorer à la fois la maison de Grant Avenue et la Chevrolet Suburban de Kay Capano (le véhicule que Kay avait déclaré avoir prêté à Tom le 28 juin au petit matin, en vue d'un week-end qu'il comptait passer avec ses filles). Un détachement du FBI de Baltimore fut sur le pont dès 8 h 15 le 31 juillet 1995. Deux fourgons s'arrêtèrent dans l'allée de chez Tom. Une vingtaine d'experts étaient prêts à quadriller chaque pièce, chaque placard, les moindres coins et recoins de la demeure. Le juriste prit acte du mandat de perquisition, puis quitta rapidement son domicile.

Jusqu'à présent, ils avaient tous soigneusement évité les médias, qui devaient se contenter des bribes d'informations distillées par les sources officielles. Si les journalistes découvraient qu'il se passait quelque chose d'intéressant chez Capano, ils ne tarderaient pas à envahir le quartier.

Les agents spéciaux David Roden, John Rosato et Chris Aflen se rendirent d'abord chez Kay pour inspecter son véhicule. Cinq semaines s'étaient écoulées depuis la disparition d'Anne-Marie. La Suburban avait probablement été nettoyée depuis – mais les experts savaient que les indices probants étaient parfois si minuscules qu'ils échappaient à l'œil humain.

Pour inspecter un véhicule, on divise l'habitacle en deux parties, que l'on passe ensuite à l'aspirateur. Les filtres situés en aval du tuyau permettent de recueillir, de trier et de consigner tout ce qui est aspiré.

Quand les trois agents spéciaux commencèrent leur travail dans la Suburban de Kay, ils trouvèrent deux plaids écossais à l'arrière. Ceux-ci furent saisis pour être remis, en même temps que les sacs de l'aspirateur, par porteur spécial au laboratoire d'analyse. Les experts ignoraient s'ils avaient fait mouche mais ils avaient glané des dizaines de cheveux et de fibres.

Pendant ce temps, à Grant Avenue, les experts du FBI, les policiers de Wilmington et les forces de l'ordre du Delaware s'affairaient dans la maison de Tom et autour de sa Jeep Cherokee modèle 1993.

Kathleen Jennings et Bartolomew J. Dalton, deux de ses nombreux avocats, suivaient le déroulement des opérations.

Timothy Munson, détaché permanent auprès du bureau du FBI de Wilmington, se trouvait sur place, ainsi qu'Eric Alpert, Colin Connolly et Bob Donovan, bien décidés à passer au peigne fin chaque centimètre carré de la propriété avant la tombée de la nuit.

On s'attaqua au jardin, où seules quelques plantes vivaces venaient égayer une pelouse visiblement peu entretenue. On creusa neuf trous dans le sol, sonda les aspérités du terrain à l'aide de piquets métalliques, et passa le

gazon au détecteur de métaux.

Deux labradors noirs, dressés pour flairer les odeurs de décomposition, guidèrent leurs maîtres à travers le jardin.

Ni les hommes ni les chiens n'y trouvèrent quoi que ce soit de probant.

La journée s'annonçait chaude, étouffante – et grouillante de curieux. A 10 h 30, la nouvelle de la perquisition avait fait le tour des rédactions. Le lotissement tranquille de Kentmere Park n'était guère habitué à un tel déploiement policier, et cet attroupement de véhicules bardés du sigle des autorités ou des logos des chaînes télévisées ou radiophoniques était un spectacle inédit dans ce paysage coquet. Certains voisins restèrent à l'ombre de leurs rideaux tirés ; d'autres improvisèrent en pleine rue une distribution de limonade ou de thé glacé.

La fouille avait un côté surréaliste. Les enquêteurs s'affairaient sous les yeux des journalistes pressés contre la clôture du jardin. A la première trace du corps d'Anne-Marie, il n'aurait pas fallu plus d'un quart d'heure pour que la planète entière fût au courant. Les agents du FBI s'efforcèrent de faire abstraction de leur public, secouant stoïquement la tête à chaque question posée par un reporter. Un hélicoptère de la télévision dessinait des cercles dans le ciel, dans un vacarme d'hélices qui semblait rebondir sur la façade des pavillons environnants.

L'agent spécial Kenneth Dougal, qui affichait vingt-huit ans d'ancienneté au sein du FBI, dirigeait l'équipe de collecteurs d'indices. Il pénétra le premier dans la maison, où il procéda à un repérage rapide des lieux. Puis il répartit le travail au sein de son groupe. Comme prévu, la maison semblait impeccable ; Ruth Boylan avait fait le ménage la semaine précédente. Mais ils n'étaient pas là pour examiner la propreté des sols. Ils venaient chercher quelque chose d'autrement plus précis, plus fin : tout ce que la serpillière et le chiffon auraient épargné.

Dans sa requête au juge Trostle, Eric Alpert avait dégagé trois directions à suivre pour les enquêteurs : les armes, les outils, et les « parties corporelles » ce qui désigne également le sang. Mais nul ne s'attendait à trouver une mare d'hémoglobine chez Tom Capano. Non, le but était plutôt de détecter des restes minuscules qui auraient échappé à un œil profane. Ils s'interdisaient toutefois de recourir au Luminol, au vert de leuco-malachite, ou à tout autre révélateur chimique susceptible de mettre en évidence d'anciennes traces de sang, de peur de détruire d'éventuels résidus d'ADN.

L'agent spécial Linda Harrison, qui avait seize ans de FBI derrière elle, fut chargée de passer au crible le grand séjour attenant à la cuisine.

D'après la déclaration de Ruth Boylan, Tom y avait récemment remplacé le mobilier. Le nez à quelques centimètres du sol, Harrison entreprit de traquer les traces de sang à l'œil nu. Et elle trouva ce qu'elle cherchait. De minuscules gouttelettes séchées marron foncé. Celle retrouvée sur la plinthe ne faisait que deux millimètres de diamètre, mais c'était suffisant pour procéder à un premier test qui révéla qu'il s'agissait bien de sang. Elle découvrit une autre tache, microscopique celle-là, dans le coin inférieur du radiateur métallique fixé au mur de la télévision, mais elle n'osa pas la soumettre au test précédent. A l'aide de bâtonnets de coton imbibés d'eau distillée, elle préleva le sang coagulé, puis laissa les bâtonnets sécher à l'air libre, avant de les déposer dans des enveloppes de papier kraft pour les remettre à Dougal, qui avait photographié la pièce et les taches. C'est en agrandissant les clichés de ce dernier que l'on pourrait voir apparaître des points répartis tel un spectre autour des taches repérées à l'œil nu. La peinture des murs semblait quant à elle toute récente ; dans l'hypothèse où les murs avaient été repeints depuis le 27 juin, les agents scièrent des morceaux de cloison afin de les expédier au laboratoire.

Si c'était bien du sang que l'on avait retrouvé là, correspondrait-il à l'ADN d'Anne-Marie ? Pour l'heure, c'était une question prématurée. Car il restait encore à trouver de quoi déterminer le profil ADN de la disparue. Hélas, sa manie de la propreté les avait toujours tenus en échec. Ils n'avaient retrouvé aucune trace de sang dans son appartement, ni quoi que ce fût qui renfermât de l'ADN. Ni salive sur sa brosse à dents, ni mèches dans sa brosse à cheveux. Alors que la plupart des gens attendent que leur lavabo se bouche pour désobstruer les conduites d'eau, le démontage de la tuyauterie ne révéla aucun fragment capillaire. Même l'intérieur de ses chapeaux était vierge de toute trace de sa magnifique chevelure.

Le FBI était convaincu d'avoir mis la main sur du sang humain. Mais sans l'ADN d'Anne-Marie, cela ne servirait à rien. Car les échantillons prélevés s'avéraient insuffisants pour tenter un recouplement avec les globules de ses frères et sœur.

Ils trouvèrent d'autres taches de sang dans la buanderie de Tom ainsi que sur la porte de la pièce.

Ils y firent une autre découverte, sans savoir encore si elle serait d'une quelconque utilité pour l'enquête :

Tom possédait une quantité impressionnante pour un célibataire de produits d'entretien et de détergents. Plusieurs pouvaient servir à éliminer des taches d'hémoglobine. L'un deux, le Carbona, était d'ailleurs spécialement destiné à cet usage. C'était peut-être un détail important, bien qu'il ne fût pas rare de posséder un bidon de Carbona dans ses placards.

Un murmure parcourut la foule des journalistes en nage, quand l'équipe du FBI transporta une cuvette de toilettes jusqu'aux camionnettes. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Les autorités semblaient décidées à ne rien laisser au hasard et, de toute évidence, cette affaire n'allait pas être élucidée en un clin d'œil.

À la fin de la journée, aucun expert ne savait si les bouts de cheveux, les fibres, les minuscules taches marron, les sacs d'aspirateur, les détergents, les serpillières, la petite hache retenant des fibres, le tisonnier fendu, ou tout autre objet embarqué dans les fourgons allaient permettre de faire avancer une enquête déjà vieille de cinq semaines.

Pour cela, il fallait laisser faire le temps, et le laboratoire du FBI.

Le 1^{er} août, le News-Journal consacra de longs articles à la perquisition chez Tom Capano. Mais ce n'était pas tout. La feuille de chou de Wilmington avait réussi à mettre la main sur le journal intime d'Anne-Marie, dont de larges extraits faisaient la une. Pour une femme tellement soucieuse de protéger sa vie privée, cela représentait peut-être l'ultime supplice. Si Anne-Marie était encore de ce monde, ne serait-elle pas ravagée de voir les plus intimes de ses secrets servis au quidam avec les croissants du petit déjeuner ? Les autres gazettes locales ne tardèrent pas à reprendre l'histoire à leur compte. Tout ce qu'Anne-Marie avait pu écrire au sujet de Tom – et de Mike – se trouvait désormais sur la place publique ; tout ce qu'elle comptait de rêves, d'espoirs et de déceptions – tout ce qu'elle était – se voyait à jamais souillé par l'encre d'imprimerie.

Les trois hommes chargés du dossier avaient de quoi s'arracher les cheveux. Colin Connolly avait beau rester muet comme une tombe, les journalistes parvenaient toujours à faire parler telle ou telle personne plus ou moins proche de l'enquête, si bien que tout ce que les policiers tenaient à garder secret pour le bien de l'investigation finissait tôt ou tard par se savoir.

Contre toute attente, Tom vécut cet épisode avec une relative sérénité. Ses défenseurs poussèrent des cris d'orfraie, et son vieil ami Joe Hurley, qui était sûrement le meilleur pénaliste de tout le Delaware, déclara :

— C'est inimaginable ! J'ai moi-même envoyé un mot [à Tom] une marque de sympathie plus qu'autre chose. Cette histoire le hantera jusque dans sa tombe, et causera du tort à sa carrière – qui fut exemplaire.

Charlie Oberly expliqua au News-Journal que son client avait seulement voulu aider Anne-Marie à surmonter ses difficultés personnelles, puisqu'il tentait de stimuler son appétit en l'emmenant dîner dans ses restaurants préférés. Pour preuve qu'elle n'était nullement fâchée contre Tom, elle lui envoyait récemment encore des messages pleins de tendresse. Et

Oberly de conclure :

— Tom essayait simplement de lui mettre un peu de baume au cœur.

Capano refusa d'être interviewé en réponse au long article du News-Journal, mais il consentit à une déclaration – la toute première – que recueillit la journaliste Valérie Helmbreck :

— Je suis anéanti par cette histoire.

Ferris Wharton fut démis du dossier – du moins jusqu'à nouvel ordre. Loin d'éprouver une quelconque amertume à ce que le gouvernement fédéral piétine les plates-bandes de son État, il salua l'entrée en scène du bureau de l'U.S. Attorney et du FBI :

— Ils disposent de moyens plus performants, confia-t-il à Chris Barrish du News-Journal. Ils ont des effectifs, de l'expérience, et du personnel qualifié en expertises médico-légales. Le but étant de découvrir ce qui est arrivé [à Anne-Marie], et dans la mesure où le FBI devrait être capable de répondre à cette question, nous ne pouvons que nous réjouir de sa participation à l'enquête.

Seulement, Wilmington, comme l'ensemble du Delaware, possède une culture quasi insulaire et autarcique. Aussi la perspective de voir le gouvernement s'immiscer dans les affaires locales et s'en prendre à un enfant du pays en irrita plus d'un, ce dont la une du News-Journal du 3 août se fit l'écho en titrant : « Capano en butte aux vieilles méthodes du FBI. »

Charlie Oberly, qui avait assuré trois années durant les fonctions d'attorney général du Delaware, se déclara outré du sort subi par les Capano, jugeant la perquisition de la voiture de Kay « digne de la Gestapo », et élevant son client au rang de « bouc émissaire ». Tom avait le soutien de nombreuses personnalités haut placées qui ne pouvaient l'imaginer sous les traits d'un bourreau ou d'un tueur.

Kathleen, la sœur d'Anne-Marie, n'était pas de cet avis.

— Cela doit faire quinze ans que je connais Tom Capano, dit-elle à un journaliste du Philadelphia Inquirer, et il y a encore six semaines, je le tenais pour un chic type. Aujourd'hui, je le connais mieux encore que sa propre épouse, et je peux vous dire qu'il n'a rien d'un gentleman. En parcourant l'appartement d'Anne-Marie, je vois qu'il lui a offert de nombreux cadeaux – des choses que ma sœur n'avait pas les moyens de s'acheter, comme cet immense téléviseur dans le séjour. Quand je lui ai demandé où elle se l'était procuré, elle a prétendu l'avoir gagné à un jeu. Je me vois encore lui répondre : « Eh bien, tu en as de la chance. » Les choses deviennent plus claires

aujourd'hui.

CHAPITRE 26

Debby MacIntyre réagit à l'agitation autour de Tom comme on pouvait s'y attendre pour une femme ayant connu vingt années d'entière soumission : elle ferma les yeux et se boucha les oreilles pour ne pas avoir à supporter l'insupportable. Tom lui avait interdit de lire les journaux, jurant qu'elle y trouverait « un ramassis de mensonges qui ne pourraient que te contrarier ». Et, comme toujours, elle avait obéi.

Au petit matin du 1er août, à l'heure où paraissaient les carnets secrets d'Anne-Marie et le compte-rendu de la perquisition chez Capano, Debby était déjà en route vers l'aéroport de Philadelphie.

— Je partais pour Nantucket ce matin-là, se souviendrait-elle. Pour un séjour de neuf jours.

Elle avait bel et bien la tête enfouie dans le sable, et opté délibérément pour le black-out total. Pour rien au monde elle ne souhaitait tomber sur ces articles, reportages et témoignages qui fourmillaient de détails concernant la relation de son amant avec une autre femme, et de surcroît sous-entendaient que ce dernier était peut-être un ravisseur et un assassin. Debby avait besoin de croire aux paroles apaisantes de Tom, qui lui promettait que rien n'avait changé entre eux, qu'il serait toujours là pour elle, et que tout ce que l'on professait sur son compte n'était qu'affabulations. N'ayant jamais été une mordue de l'information, elle n'eut pas grand mal à ignorer la presse et à s'abstenir de télévision à son retour de vacances.

Si elle avait suivi les développements dans les médias, l'enquête et le battage médiatique auraient rapidement tourné au cauchemar. Se trouver si proche du but qu'elle poursuivait depuis tant d'années, et voir soudain ses rêves brisés par l'irruption d'une maîtresse dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence eût certainement été trop lourd pour ses frêles épaules. Debby vouait une confiance aveugle à Tom, si bien qu'elle se cramponna fermement à la version des faits qu'il lui présentait, sans chercher à en savoir davantage.

Tom avait reconnu avoir menti au sujet d'Anne-Marie – ainsi que de Susan Louth – avant d'assurer qu'on ne l'y reprendrait plus. Ils étaient toujours ensemble, et elle savait qu'il la protégerait – et qu'elle le protégerait. Dès qu'un doute tentait de se frayer un chemin dans son esprit, Debby le

refoulaît aussitôt. Tom n'avait pas pu faire de mal à cette Anne-Marie ; cela ne lui ressemblait pas. Il était simplement victime d'une machination, et rien ne pouvait entamer la confiance de Debby.

— Je croyais tout ce qu'il me disait. Et il se trouve, par le plus grand des hasards, que j'étais absente de Wilmington chaque fois qu'il se produisit un nouveau rebondissement.

Ainsi que Tom aimait à le répéter, n'avait-il pas toujours été là pour elle ? N'était-ce pas lui qui avait refermé les paupières de sa mère ? Comment aurait-elle pu ne pas croire en lui ? Et comment pourrait-elle le quitter un jour ?

L'armure de Tom Capano se lézardait pourtant.

Pas à pas, l'enquête fédérale montait en puissance.

Les débuts d'indices se multipliaient, dont l'un des plus prometteurs fut apporté par un employé de l'entreprise de construction Capano et Fils.

Le 1er juillet, Shaw Taylor avait reçu un message surprenant : l'un de ses collègues lui demandait de faire vider les bennes à ordures de l'entreprise familiale sise 105, Falk Road. Taylor fit remarquer à Louis Capano III, le fils de Louie, que ce n'était pas un jour de ramassage – les bennes étaient encore à moitié vides. Mais quand le jeune Capano composa le numéro de portable de son père pour lui demander une explication, Louie l'enjoignit de raccrocher sur-le-champ et lui interdit d'évoquer cette histoire au téléphone.

Pris de curiosité, les deux jeunes hommes allèrent jeter un coup d'œil aux poubelles, mais n'y trouvèrent que des déchets. Deux contenaient des ordures ménagères, et les deux autres des gravats provenant d'un immeuble que Capano et Fils rénoverait en vue d'accueillir un nouveau locataire – en l'occurrence une banque. Les quatre bennes étaient à peine remplies à moitié. Mais, conformément aux ordres de Louie, on demanda à Harvey & Harvey, une entreprise de ramassage de Wilmington, de les vider. Les ordures ménagères furent acheminées jusqu'à la décharge de Cherry Island, à la pointe est de Wilmington, en bordure du fleuve Delaware ; et les gravats furent conduits au centre de recyclage situé en marge de la Route 13, au sud de la ville.

Quand les trois enquêteurs eurent vent de cette collecte anticipée, ils pensèrent tout d'abord que le corps d'Anne-Marie avait pu se trouver dans l'une des bennes. Et, à défaut d'un corps, restait toujours la question de la moquette et du canapé volatilisés.

La nouvelle fouille qui attendait nos enquêteurs promettait qu'on se

salirait littéralement les mains.

Cinq jours durant – du 12 au 16 août — Bob Donovan, Eric Alpert, des experts du FBI et des policiers de Wilmington partagèrent leur temps entre la décharge et le centre de recyclage. Colin Connolly les rejoignait dès qu'il avait un moment de libre. Ils avaient tous revêtu les combinaisons blanches de rigueur, qui perdirent vite leur éclat virginal.

— On se bouchait le nez, disait Alpert. Cette recherche ne demandait aucune compétence particulière. A Cherry Island, les immondices étaient répandues sur le sol, puis écrasées par les chenilles d'énormes bulldozers avant d'être enterrées. Au final, il ne restait plus qu'une bouillie brunâtre.

— On n'aurait jamais pu reconnaître le canapé, ajouterait Bob Donovan. Tout se trouvait réduit à l'état de minuscules débris.

Pour couronner le tout, il se mit à pleuvoir.

— Nous nous retrouvâmes plongés dans la gadoue jusqu'aux genoux, témoignerait Alpert, et nous perdîmes parfois nos bottes. Il régnait une puanteur infecte. On commençait à se demander ce qu'on fabriquait là.

L'autre site, qui recueillait les gravats, était un peu plus praticable. Au moins l'atmosphère y était-elle respirable. Mais les débris étaient tous méconnaissables, si bien que les enquêteurs durent admettre qu'il était inutile d'aller plus loin. Au fond d'eux-mêmes, ils ne croyaient pas que le corps d'Anne-Marie se trouvait là. Ils étaient convaincus, en revanche, que Louie avait avancé le ramassage des bennes en raison de leur contenu. Louie avait-il quelque chose à voir avec la disparition d'Anne-Marie ? Ils n'en savaient rien. Mais ils pensaient que quelque chose en relation avec l'affaire avait forcément atterri dans ces décharges avant d'être réduit en bouillie.

Sauf de manière officieuse, personne ne parlait encore de meurtre. Officiellement, le FBI qualifiait la disparition d'Anne-Marie d'enlèvement.

Le compte-rendu des appels reçus ou émis par les téléphones d'Anne-Marie et de Tom était maintenant disponible, et tous les coups de fil que Capano avait passés depuis étaient notifiés avec soin. Connolly entreprit de reconstituer un historique.

Un seul appel avait été émis depuis le téléphone d'Anne-Marie dans la nuit du jeudi 27 juin. A 23 h 52, quelqu'un avait pianoté *69 pour connaître l'origine du dernier appel en date. Il s'avéra que celui-ci provenait de Mike Scanlan, qui appelait de chez un ami pour proposer à Anne-Marie de le rejoindre au Kid Shelleen's. Les registres et le répondeur montraient que Mike avait appelé à 21 h 45. La question était donc la suivante : qui se trouvait dans

Tom avait émis plusieurs appels au cours de cette nuit fatidique, ainsi que le lendemain. A minuit cinq, il avait interrogé sa boîte vocale professionnelle. Il avait joint Debby MacIntyre à deux reprises, dont l'une via le *69. Vendredi, il avait également contacté cette dernière à maintes reprises, la première fois de très bonne heure. Plus tard dans la matinée, il lui avait téléphoné de Stone Harbor.

Tom ne passa pas une nuit de plus dans la maison de North Grant Avenue. Il expliqua à ses proches que le souvenir des policiers débarquant chez lui était devenu insoutenable. S'il vida véritablement les lieux le 30 septembre, il s'était en fait installé chez Louie le soir même de la perquisition, avant de regagner, un peu plus tard, le foyer maternel. La grande demeure de Weldin Road où il avait grandi ne manquait pas de lits, et Marguerite fut ravie d'accueillir son fiston. Tom voyait Debby plusieurs fois par semaine, et lui assurait que tout allait bien, malgré les intrusions occasionnelles de la police et du FBI, qui l'épuisaient plus qu'elles ne le menaçaient.

Les mandats de perquisition ne disparurent pas pour autant. Le 23 août, huit semaines après que l'on eut perdu trace d'Anne-Marie, Capano fut contraint de se soumettre à une injonction du juge ordonnant le prélèvement d'échantillons sanguins et capillaires.

Flanqué de l'un de ses avocats, Bart Dalton, il se rendit à l'hôpital Riverside, où l'attendait un membre du FBI. Les prélèvements capillaires furent plus corsés que la prise de sang. Les poils et cheveux doivent provenir de plusieurs régions du corps – dont la tête et le pubis – car leurs caractéristiques diffèrent selon leur emplacement. Pour rendre possibles les tests d'ADN, la racine doit être présente, ce qui interdit l'emploi de ciseaux.

Ce fut pour Tom une terrible humiliation. Il n'était pourtant pas au bout de ses peines. Comme pour le rendre fou, la presse ne manquait pas un seul de ses démêlés avec les autorités. Il n'avait jamais cherché à faire parler de lui – pas même du temps où il était un personnage public. Et il ne tenait sûrement pas à voir sa vie privée étalée à la une des journaux de Wilmington et de Philadelphie.

En vérité, Capano était loin de savoir tout ce que Colin Connolly, Bob Donovan et Eric Alpert avaient appris sur lui. Ses relevés de cartes de crédit et de comptes bancaires en disaient long sur sa vie, comme pour n'importe quel individu : ses habitudes de consommation, ses goûts, son revenu disponible.

Et, bien entendu, les dépenses exceptionnelles ou ponctuelles sautaient aux yeux.

En examinant ses transactions bancaires, Connolly vit que Tom avait procédé, à deux jours d'intervalle, à deux retraits de liquide par chèque, qui se montaient respectivement à 8 000 et 9 000 dollars. Ils en déduisirent que Tom pratiquait peut-être le « compartimentage », une technique typique des vendeurs de drogue – ou de n'importe quel contribuable désirant cacher des choses au fisc. En effet, tout retrait supérieur à 10,000 dollars doit faire l'objet d'une déclaration ad hoc.

Connolly proposa à Ron Poplos, fonctionnaire du fisc, de l'aider à élucider le manège financier de Tom Capano. Poplos dit banco. Ancien enquêteur sur l'affaire Whitewater, il était passé maître dans l'art d'établir la provenance et la destination des capitaux.

Pourquoi Tom aurait-il eu besoin de 17 000 dollars en liquide alors que son compte courant était florissant ? Blanchiment d'argent sale ? Chantage ?

On savait aussi qu'il était adepte des bonnes tables.

Ses additions étaient rarement inférieures à 100 dollars, et il n'était pas rare qu'elles atteignissent le triple. Une de ses cartes de crédit révélait qu'il avait dîné en un seul mois au Dilworthon Inn, au Victor Café, au Toscana, au Ristorante La Véranda, au Panorama, au Kid Shelleen, au Madeline, au Shipley Grill, et au DiNardo's Famous Crabs. Les factures de ses cartes Visa et MasterCard oscillaient entre 2 000 et 5 000 dollars par mois. Il achetait régulièrement du prêt-à-porter féminin chez Talbot, mais il fréquentait également des boutiques plus abordables telles que le drugstore Happy Harry's de Trolley Square ou encore Sports Authority.

Tom s'était rendu chez Happy Harry's le dimanche 30 juin. Ce qu'il y avait acheté n'était pas mentionné sur la facture, mais lorsqu'Alpert et Donovan montrèrent cette dernière au vendeur, celui-ci se souvint d'un homme qui ressemblait fortement à Tom, et qui était à la recherche d'un détachant capable d'éliminer les traces de sang. Le vendeur déclara lui avoir recommandé un produit de la gamme Carbona et que le client avait suivi son conseil.

Cela dit, il aurait pu avoir une raison parfaitement innocente d'acheter un tel détergent. Ses quatre filles lui rendaient visite régulièrement, et ses colites aiguës lui causaient parfois des saignements du rectum, ce qui tachait ses sous-vêtements.

Le labo du FBI avait établi que les taches brunâtres retrouvées sur la plinthe de la maison de Grant Avenue étaient bien du sang humain, et en quantité suffisante pour être comparé à un profil ADN donné – mais les enquêteurs avaient été incapables jusqu'alors de mettre la main sur du sang

appartenant à coup sûr à Anne-Marie. Il devenait crucial de trouver un tel échantillon. Quant aux prélèvements sanguins prescrits par Michelle Sullivan pour évaluer son niveau de potassium, ils avaient été détruits.

Et puis, en parcourant les pages de son agenda, Eric Alpert vit quelque chose qui lui avait échappé jusque-là. Anne-Marie avait écrit : « Banque du sang ». Sa famille confirma qu'elle donnait régulièrement son sang, et un examen de son courrier électronique confirma qu'elle avait fait un don en avril.

— En général, les centres de transfusion isolent et conservent le plasma, expliquerait Alpert, or le plasma ne se prête pas aux tests ADN. Mais il arrive que le plasma soit mal filtré. Nous avons donc pensé qu'en mettant la main sur ce plasma, nous aurions peut-être une chance de pouvoir l'utiliser à des fins comparatives.

Si cette quête s'annonçait moins pénible qu'une semaine à patauger dans la boue d'une décharge, elle s'avéra in fine presque aussi déroutante. Les registres de la banque du sang du Delaware indiquaient un don effectué par Anne-Marie. Chris Hancock, le conseiller juridique du centre, expliqua aux enquêteurs que l'on recueillait toute une série d'informations concernant les donateurs, de leurs antécédents médicaux jusqu'à leur numéro de Sécurité sociale. A l'issue de la visite médicale, Anne-Marie s'était vu attribuer un identifiant – un numéro qui lui était propre – qui accompagnerait son échantillon de sang ou de plasma. Cette procédure avait été rendue obligatoire par la Food and Drug Administration. Le dernier don d'Anne-Marie portait ainsi le numéro 0387029.

Mais où ce sang avait-il abouti ? Alpert apprit que le culot globulaire avait été expédié vers un hôpital.

Le reste avait servi à produire du plasma congelé, et hélas, déjà quitté le pays pour la Croix-Rouge suisse.

Il se trouvait sur un bateau quelque part au beau milieu de l'Atlantique. A la demande du gouvernement, Chris Hancock obtint le rapatriement du plasma, encore congelé. Le laboratoire du FBI n'avait plus qu'à déterminer s'il correspondait aux taches retrouvées dans la maison de Tom Capano.

L'agent spécial Allan Giusti pratiquait les analyses d'ADN au labo du FBI. Les taches de liquide corporel de la taille d'une grosse pièce de monnaie sont très facilement exploitables. Mais les échantillons microscopiques de fluides ou de tissus, tels que la salive retrouvée au dos d'un timbre, ou de minuscules taches de sperme ou de sang, peuvent également être testés. Pour ceux-là, on utilise le test baptisé PCR, qui consiste à multiplier les cellules de

l'échantillon initial. Giusti pouvait ainsi partir d'une seule molécule d'ADN pour la reproduire au moyen d'instruments chimiques. En répétant l'opération une trentaine de fois, on multiplie par un million le nombre de molécules d'ADN. La combinaison ainsi obtenue pouvait alors être comparée à celle d'un donneur connu.

Si Tom Capano avait été contraint de donner son sang, il avait en revanche refusé que l'on recueillît celui de ses filles, choqué qu'on osât lui demander une telle chose. Au mois d'août 1996, alors que débutaient les tests portant sur les échantillons d'origine inconnue prélevés le 31 juillet, Giusti disposait du sang de Tom, de celui d'Anne-Marie, comme de celui de plusieurs autres individus ayant fréquenté la maison de Tom, à savoir Ruth Boylan, Susan Louth et Debby MacIntyre.

Les tests exclurent définitivement Tom, Debby, Ruth Boylan et Susan Louth de la liste des sources possibles. Par contre, Giusti établit à une sur onze mille la probabilité que le sang ne fût pas celui d'Anne-Marie.

— Nous connaissions donc la provenance des taches dès la fin août 1996, se souviendrait Connolly.

Mais nous avons attendu six mois pour l'annoncer publiquement.

Bien entendu, des quantités de sang aussi réduites ne permettaient nullement de conclure à un décès.

Combien en aurait-on retrouvé sur la moquette et le canapé disparus ? Personne ne le saurait jamais. Le labo du FBI avait cependant réalisé une deuxième analyse – celle-ci sur des fibres. Les échantillons de moquette que Bob Donovan avait rapportés du bed-and-breakfast correspondaient aux fibres beiges aspirées dans la Suburban de Kay Capano. En passant les échantillons au microscope électronique, on voyait clairement qu'ils provenaient du même endroit. Le break de Kay avait donc servi à transporter la moquette manquante.

Colin Connolly pensait tenir suffisamment d'éléments pour parvenir à quelque chose. Le 5 août, il adressa aux avocats de Tom une lettre annonçant que leur affaire était transmise au grand jury fédéral.

Les enquêtes dévolues à un grand jury diffèrent des instructions ordinaires à plusieurs titres. Tout ce qui s'y passe se voit frappé du sceau de la confidentialité, et les témoins peuvent être interrogés en l'absence de leurs avocats, bien qu'ils aient la possibilité, après chaque question, de quitter la pièce pour s'entretenir avec eux. Dans le Delaware, les grands jurys peuvent siéger jusqu'à dix-huit mois d'affilée. Ils se composent de vingt-trois jurés, dont seize au moins doivent être présents à chaque session ; douze voix sont

requis pour décider d'une mise en accusation. Le grand jury se réunit dès que le ministère public souhaite recueillir une déposition. Contrairement aux jurés ordinaires, les grands jurés sont rarement tenus de siéger en permanence jusqu'à l'énoncé du verdict. Les journalistes doivent se contenter d'observer les gens qui vont et viennent dans la salle d'audience, et deviner les motifs de leur convocation.

Le 29 août 1996, Colin Connolly revêtait ses habits de procureur pour ouvrir la toute première session du grand jury dans l'affaire Capano. Les jurés entendirent nombre de témoins que l'on avait assignés à comparaître contre leur gré. Les six premières auditions comprenaient celles de Louis Capano Jr, de son fils Louis Capano III, et d'autres employés de l'entreprise familiale. Louie passa une heure et demie sur le gril, et ne fit aucune déclaration à sa sortie.

Bien qu'ils fussent obligés de comparaître, les témoins avaient un moyen de botter en touche. Ils pouvaient invoquer le cinquième amendement de la Constitution, qui leur permet de ne pas témoigner contre eux-mêmes et leurs avocats pouvaient exiger de savoir si leur client avait été mis sur écoute.

Colin Connolly avait grandi dans le Delaware, mais il ne connaissait pas vraiment la famille Capano. Il se souvenait vaguement de Gerry, du temps où ils étudiaient ensemble à Archmere, mais jusqu'à la disparition d'Anne-Marie, il n'avait entendu évoquer le nom de Tom qu'une seule fois, alors qu'il travaillait sur une affaire de corruption.

Les deux hommes ne se fréquentaient pas. Ils appartenaient à deux générations différentes.

Connolly rencontra Capano pour la première fois le 10 septembre 1996, après qu'il eut appelé à la barre sa fille aînée de seize ans, Christy. Tom avait dit à ses amis que les traces de sang retrouvées dans son séjour étaient probablement liées à Christy ou à sa sœur Katie. Mais il était furieux que Connolly osât faire témoigner sa fille. Les deux hommes se dévisagèrent quelques instants dans le hall, le sourire du procureur face au visage rouge de colère de Tom.

— Il s'approcha à une cinquantaine de centimètres de moi, se souviendrait Connolly, et me fixa droit dans les yeux en disant : « J'espère que vous arrivez à dormir la nuit. »

Connolly ne répondit rien, et passa son chemin.

Touché au point sensible, Tom Capano se battrait jusqu'au bout pour protéger sa fille. Ou se protéger lui-même.

Quand elle se présenta à la barre, Christy Capano refusa de répondre aux questions de Connolly, ce qui lui valut d'être poursuivie pour outrage à la cour.

CHAPITRE 27

Après quatorze ans et demi de clandestinité, Debby MacIntyre fréquentait Tom à visage découvert depuis un an. Celui-ci estima qu'il était plus prudent de faire comme si leur relation avait débuté après sa séparation avec Kay. Outre qu'il s'agissait de ménager la susceptibilité de cette dernière, il jugeait inutile d'éveiller la curiosité malsaine des fédéraux, qu'il trouvait déjà assez envahissants.

Égale à elle-même, Debby se plia à son bon vouloir. Elle ne tenait pas particulièrement à ce que tout le monde sût que Tom et elle étaient intimes depuis 1981. Mis à part quelques mensonges par omission, et l'histoire qu'elle avait inventée pour rejoindre Tom à Montréal, elle avait toujours dit la vérité. Aussi, lorsque Bob Donovan l'interrogea le 23 juillet, elle lui raconta tout ce qu'elle savait – à la nuance près qu'elle présenta Tom comme un ami de vingt ans.

— Je l'ai tous les jours au téléphone, dit-elle, et nous nous voyons une ou deux fois par semaine.

— A-t-il jamais évoqué une relation avec Anne-Marie Fahey ? demanda Donovan.

— Jamais.

Dans un sens, ce n'était pas faux. Il ne lui avait jamais parlé d'Anne-Marie avant la disparition de cette fille. Debby se souvenait-elle d'avoir parlé à Tom dans la nuit du 27 juin ? Elle répondit par l'affirmative :

— Je l'ai appelé entre 22 heures et 23 heures, dit-elle. C'était en plein milieu d'un épisode d'Urgences.

Il m'a appelée vers 23 h 30. J'ai refait son numéro à minuit et quart, mais il n'a pas décroché. Il m'a appelée cinq ou dix minutes plus tard.

Ce dernier appel s'était annoncé avec une longue sonnerie indiquant que le correspondant avait composé le *69 pour obtenir le dernier appel.

— Et le lendemain, vendredi ?

— J'ai vu Tom vendredi matin entre 8 heures et 8 h 30 sur la piste de Tower Hill, où il faisait un peu de marche à pied. Il m'a appelée vers 10 h 30 pour me dire qu'il partait jouer au golf au Country Club de Wilmington.

Donovan poursuivait ses questions à une cadence plus soutenue, tout en noircissant les pages de son carnet :

Parla à Tom plus tard dans journée environ 17 h 30.

Mardi 2 juillet. Il l'appelle à son travail vers 15 heures et l'informe qu'il avait dîné avec Anne-Marie Fahey. Ignorait que Tom avait une quelconque liaison.

Debby ne savait pas où Tom avait passé le reste de la journée du vendredi 28 juin. Peut-être l'avait-il appelée plusieurs fois dans l'après-midi, mais elle ne pouvait l'affirmer. Elle se souvenait l'avoir eu au téléphone le samedi, et il était venu chez elle à deux reprises le dimanche. Lors de sa deuxième visite, il lui avait dit que les flics avaient débarqué chez lui pour fouiller la maison.

— Il était hors de lui, confia Debby à Donovan. Il se sentait terriblement offensé, mais il ne m'a pas expliqué de quoi il retournait au juste.

Il paraissait curieux qu'elle n'eût pas cherché à le rendre plus loquace. Debby renvoyait l'image d'une femme pleine d'assurance. Comment pouvait-on se douter, en la voyant, que Tom faisait d'elle ce qu'il voulait, au point qu'elle n'eût jamais osé lui demander ce qui le tracassait ?

Fidèle à ses vieilles habitudes, Tom avait écrit les grandes lignes du scénario qu'elle devait suivre, et elle ne s'en écarta point. Telle était la volonté du maître. Se souvenait-elle d'un détail dérangeant qu'elle le chassait aussitôt de son esprit, comme pour éviter de souffrir. Au titre de ces souvenirs refoulés se trouvait une faveur qu'elle avait faite à Tom, et qui, bien entendu, intéressait fortement les enquêteurs.

— Honnêtement, je n'ai jamais pensé à l'épisode du pistolet, confierait-elle par la suite. Ce n'est que bien plus tard que j'ai fait le rapprochement entre l'achat de l'arme et la disparition d'Anne-Marie.

Au tout début du printemps 1996, Tom avait téléphoné à Debby pour lui demander un service inhabituel, quelque chose de « très important ». Comme il refusait de lui dire de quoi il s'agissait, elle n'avait pu répondre par oui ou par non. En avril, il était revenu à la charge, plus précis cette fois-ci : il voulait qu'elle lui achetât un pistolet.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Quelqu'un essaie de me racketter, avait-il expliqué. Je ne compte pas me servir de ce flingue. C'est seulement pour l'intimider. Je te le rendrai aussitôt.

Elle répondit qu'elle ne voulait pas d'arme à feu dans sa maison. Mais Tom rétorqua qu'il s'inquiétait pour elle : une femme élevant seule ses enfants, et avec ce taux de criminalité en progression constante... Il était plus prudent d'avoir une arme à portée de main – juste au cas où.

— Je lui ai dit que je refusais de le faire, se souvint Debby.

Mais Tom la supplia, jurant qu'il avait vraiment besoin de ce pistolet. Jamais il ne lui expliqua pourquoi il ne pouvait l'acheter lui-même, ni qui était ce mystérieux maître chanteur.

— Je ne m'en servirai pas, répétait-il. Tu sais combien je redoute les armes à feu – mais ce type a besoin d'une bonne frayeur.

De guerre lasse, Debby accepta, et Tom lui donna comme à son habitude – des directives détaillées.

— Je devais me rendre chez Sports Authprity, au rayon chasse, qui se trouvait sur la gauche en entrant dans le magasin.

Debby s'exécuta, mais commit une erreur en précisant au vendeur que le pistolet était destiné à un ami. Celui-ci lui rappela que c'était interdit par la loi.

Les armes à feu devaient rester entre les mains de leur acheteur. Confuse, elle quitta le magasin bredouille. Contre toute attente, Tom ne parut pas contrarié.

— Il a simplement dit : « Ce n'est pas grave. Ne t'inquiète pas pour ça. »

Environ un mois plus tard, Tom emmena Debby à Washington, où se tenait une conférence d'avocats.

Ce fut un moment merveilleux. La rareté de leurs escapades en amoureux – trois en comptant celle-ci – rendait chacune d'elles mémorable. Peu après leur retour, Tom réitéra sa requête.

— Ça me fait trop peur, répondit-elle. Je n'ai pas le droit de prêter une arme à un tiers. C'est illégal.

— Ne sois pas stupide, répondit Tom. Tout le monde fait ça. Il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter.

Il se moqua de ses appréhensions jusqu'à ce qu'elle dise oui. Le lendemain, le 13 mai, Tom passa prendre Debby à l'école et la conduisit chez un petit armurier — Millers — sur la Route 13. Il l'attendit dans la voiture pendant qu'elle faisait son choix.

Elle se sentait terriblement nerveuse, mais maintenant elle connaissait son texte. Elle demanda une petite arme d'autodéfense. Le vendeur lui montra plusieurs modèles, et elle opta pour un revolver Beretta calibre 22 qu'elle paya 180 dollars avec une boîte de cartouches – sur la suggestion de l'armurier. Il rappela les termes de la loi relative au transfert d'armes, et lui fit remplir une déclaration dans laquelle elle s'engageait à ne pas y contrevenir. Cette formalité raviva ses craintes – mais c'était ça ou décevoir Tom, ce qui eût été pire que tout.

— Je craignais que Tom se fâche si je ne faisais pas ce qu'il voulait, confierait-elle plus tard. J'avais peur qu'il m'en veuille au point de me quitter.

De retour dans la Cherokee de Tom, Debby lui dit combien cette histoire de transfert l'inquiétait. Il se mit à rire et répéta ces mots :

— Ne sois pas stupide.

Tom rangea le revolver et les balles à l'arrière de la voiture et emmena Debby déjeuné dans un restaurant des environs. Tout semblait parfaitement normal. Il la reconduisit à Tatnall à temps pour les cours de l'après-midi, la remercia chaleureusement pour son coup de main, et repartit comme il était venu.

Debby n'avait jamais revu cette arme. L'idée qu'elle avait enfreint la loi la perturba un certain moment, avant que tout cela ne s'effaçât comme tant d'autres choses de sa conscience.

Le 6 septembre 1996, Debby MacIntyre s'empêtra un peu plus dans ce qui deviendrait une succession de désulusions et de déchirements. Sur les coups de 11 heures, Bob Donovan, Colin Connolly et Eric Alpert se présentèrent chez elle pour l'interroger à nouveau en prévision de sa déposition devant le grand jury. Elle précisa plusieurs points abordés lors de son premier entretien avec Donovan, mais sans leur dire qu'elle et Tom étaient amants depuis de nombreuses années.

Debby se souvenait bien de cette journée du jeudi 27 juin, qui avait marqué le début des ennuis de Tom, et l'avait amené à avouer son infidélité. Le matin, ils avaient eu leur conversation téléphonique quotidienne, entre 9 h 30 et 10 h 30. Elle n'eut plus de ses nouvelles jusqu'à peu avant 17 heures, quand il lui annonça qu'il avait une réunion d'affaires à Philadelphie.

Debby expliqua aux enquêteurs qu'elle encadrait l'équipe de natation de Tatnall, et que ses deux enfants avaient une compétition ce soir-là. Elle avait tenté de joindre Tom vers 22 h 30, mais il n'était pas chez lui, si bien qu'elle avait laissé simplement un message sur son répondeur.

— Il m'a rappelée entre 23 h 30 et minuit. Il avait l'air d'aller bien, quoique épuisé.

Tom l'avait sermonnée, comme toujours, au sujet de Tatnall, et il s'était mis en colère au point de lui raccrocher au nez. Quand elle voulut le rappeler, il ne décrocha pas – et elle ne laissa aucun message.

Quelques minutes plus tard, il composait le *69, et lui demandait pourquoi elle lui avait raccroché au nez, ce que, bien entendu, elle n'avait pas fait.

— On a tous deux fini par se calmer, avant de se dire bonne nuit.

Debby décrivit les événements du 28 juin de la même façon qu'avec Bob Donovan, mais en ajoutant quelques détails. En début de matinée, elle avait croisé Tom à Tower Hill, puis ne l'avait revu qu'à 23 heures, quand il avait débarqué à l'improviste. Il était venu se glisser dans son lit et était resté chez elle jusqu'aux environs de midi le lendemain.

— Je crois alors me souvenir qu'il est allé faire quelques courses, car ses filles comptaient passer la nuit de samedi chez lui.

Dimanche, Tom s'était rendu chez elle à 13 heures. Il était dans tous ses états parce que la police l'avait réveillé en pleine nuit. Il se prenait la tête à deux mains, et Debby voyait qu'il tremblait.

Mais elle ne lui posa aucune question. Elle ne lui en posait jamais.

Plus tard, se souvenait-elle, sur le coup des 17 heures, il était revenu chez elle encore plus mal en point, suite à la perquisition de la police. Elle n'avait pas la moindre idée de quoi il retournait. Et elle n'osa pas le lui demander.

Debby avoua qu'elle n'avait eu connaissance du dîner entre Tom et la disparue que le mardi suivant quand il avait fini par avouer. Les enquêteurs voyaient bien qu'elle faisait tout son possible pour le défendre, et que ces deux-là étaient amants. Elle affirma haut et fort qu'elle était persuadée qu'il n'avait rien à voir avec la disparition de la fille. Était-ce possible qu'elle ignorât tout de ce qu'il faisait dès qu'elle avait le dos tourné ?

— Quand vous vous rendez chez Tom, demanda Connolly, vous passez par la porte d'entrée ?

— Non. Il laisse la porte du garage ouverte, et je passe par l'escalier intérieur – du moins, c'est comme ça que nous procédions avant qu'il n'emménage chez sa mère. Il était toujours prévenu de mes visites, mais il ne m'avait jamais laissé les clés de la maison.

— Savez-vous pourquoi il a mis un nouveau tapis dans la pièce attenante à la cuisine ?

— Oui. C'est parce qu'il avait renversé du vin, répondit Debby. Je lui ai posé la question – vers le mois de juillet, je crois. Il m'a dit qu'il en avait également renversé sur le canapé.

Elle mentionna ensuite le trou dans le mur, que Tom avait imputé à la chute d'un cadre. Les enquêteurs savaient de quel trou il s'agissait. Ils l'avaient examiné lors de la perquisition du 31 juillet, sans remarquer quoi que ce fût de particulier. Ce n'était rien de plus qu'un trou caché par un cadre. Sous le plâtre, la brique était intacte. Ni impact, ni marque d'outil, ni trace de poudre.

A ce stade de l'enquête, Connolly, Donovan et Alpert étaient enclins à penser que Tom Capano avait piqué une colère noire quand Anne-Marie lui avait annoncé son intention de rompre. L'arme la plus probable aurait été ses mains ; elle avait sûrement été frappée à mort ou étranglée. Il semblait acquis qu'elle avait abondamment saigné, suffisamment en tout cas pour que Tom se sente obligé de remplacer la moquette et le canapé.

Debby témoigna devant le grand jury le 10 septembre, où elle répéta tout ce qu'elle avait dit à Connolly, Donovan et Alpert. Personne ne l'interrogea au sujet d'une arme à feu, et elle-même n'évoqua pas le sujet. Il semblait encore trop tôt pour que son esprit fasse le lien entre l'achat du revolver et la disparition d'Anne-Marie. Elle en était restée au portrait que Tom lui avait brossé de la jeune fille : imprévisible et tête en l'air, et tout à fait capable de quitter la ville sans prévenir quiconque.

Debby avait réussi à se présenter devant le grand jury en toute discrétion. Personne à Wilmington ne sut qu'elle était liée à l'enquête – ce qui fut un grand soulagement pour elle. Quelques semaines plus tard, elle séjourna sur la Côte d'Azur et la Riviera italienne avec ses amis de la paroisse. Elle avait toujours aimé voyager. Ce fut une appréciable coupure dans son travail et sa vie privée. Les problèmes de Wilmington se trouvèrent ainsi, l'espace de quelques semaines, relégués à l'autre bout de la planète.

Pendant ce temps, à Wilmington, nos enquêteurs se demandaient toujours ce qu'ils allaient faire d'elle.

Debby avait-elle joué un rôle dans la disparition d'Anne-Marie, ou

n'était-ce qu'une femme aveuglée par l'amour ?

CHAPITRE 28

Comme chaque saison, l'automne tomba sur le Delaware sans crier gare. La douce odeur piquante de feuilles brûlées emplissait l'air frisquet, et la canicule n'était plus qu'un lointain souvenir. Anne-Marie, dont la disparition remontait à la première semaine de l'été, manquait toujours à l'appel. Kathleen s'était finalement résolue à ranger les affaires de sa sœur dans des cartons, que ses frères mirent au garde-meubles.

La maison de location de Tom restait déserte. Les nouveaux occupants n'étant pas attendus avant le 1er décembre, les propriétaires autorisèrent les frères et sœur d'Anne-Marie à visiter ce qu'ils supposaient être le dernier lieu où elle se fût trouvée vivante. Ils avancèrent solennellement de pièce vide en pièce vide, sans dire un mot, l'air grave. Ils ne lui avaient pas dit au revoir.

Cet automne-là, alors que le grand jury poursuivait ses séances à huis clos, les journaux de Wilmington et de Philadelphie réclamèrent de concert l'accès aux réquisitions ayant motivé la délivrance des mandats de perquisition. De son côté, et pour des raisons autrement plus pressantes, la famille d'Anne-Marie suppliait qu'on lui expliquât l'état d'avancement de l'enquête.

Le 11 novembre, Colin Connolly donna gain de cause aux médias, en estimant que le secret n'avait objectivement plus lieu d'être. Après tout, les avocats de Tom Capano connaissaient déjà de nombreux éléments de l'enquête, ainsi que l'identité de plusieurs témoins. Connolly prit ainsi les défenseurs de Capano à contre-pied ; il lui importait peu que le public découvrit les indices – de plus en plus nombreux – démontrant que Capano n'avait rien du martyr qu'il prétendait être.

La famille Fahey avait choisi de se faire représenter par l'avocat David Weiss. Ancien adjoint de l'U.S. Attorney, celui-ci leur avait expliqué qu'une bonne partie des informations recueillies par un grand jury ne peuvent être divulguées. Mais les Fahey ne voulaient se résoudre à rester les bras croisés. Ils engagèrent un détective privé pour mener leurs propres recherches. Personne au sein de l'équipe d'enquêteurs ne leur en tint rigueur. Eux-mêmes mouraient d'envie d'en apprendre plus aux frères et sœur d'Anne-Marie, mais la loi fédérale l'interdisait. Au moins la publication des réquisitions leur

permettrait-elle de constater quelque progrès.

En fin de compte, les seuls à s'estimer lésés par la décision du juge Trostle de lever partiellement le secret de l'instruction furent Tom Capano et ses avocats. Aussi, ces derniers engagèrent une procédure pour empêcher leur divulgation, ce qui retarda d'autant leur communication aux Fahey.

Tandis que la bataille faisait rage sur la question des réquisitions, le grand jury continuait à travailler ;

Connolly, Alpert et Donovan poursuivaient sans relâche leur quête de vérité, avec une détermination que Tom n'aurait pu soupçonner. Si ce dernier n'avait rien fait de mal à Anne-Marie, alors il n'avait rien à redouter du témoignage de ses proches. De même qu'il avait tout à craindre s'il s'était rendu coupable d'une ignominie.

Il y avait ceux qui, à l'instar de Marian, la fille de Louis Capano, ou de son mari Lee Ramunno, soutenaient Tom jusqu'au bout. Et il y avait les autres, les Kim Horstman, les Jill Morrison, les Ginny Columbus et les Jackie Steinhoff, qui n'oubliaient pas l'amie qu'elles avaient aimée, une amie prise dans les mailles d'un filet que d'autres avaient tissé pour elle.

Si les trois hommes lancés aux troussees de Tom Capano se gardaient bien de crier victoire, les choses allaient néanmoins bon train derrière leur mur de silence. Tout Wilmington ne considérait pas Tom comme le « bon » Capano. C'est ainsi qu'un mystérieux informateur entra en scène, dont l'identité ne serait jamais rendue publique.

Un beau jour de novembre 1996, Eric Alpert demanda un mandat de perquisition pour fouiller le bureau d'un collègue de Tom. Le collègue en question ignorait lui-même ce qui se trouvait caché entre deux volumes de sa bibliothèque. Il reçut un coup de fil du bureau de l'U.S. Attorney l'informant que les fédéraux étaient en route et lui demandant de ne toucher à rien – ce qu'il n'avait, en tout état de cause, nullement l'intention de faire. La façon dont ces documents s'étaient retrouvés là resterait aussi mystérieuse que la manière dont les enquêteurs avaient eu vent de leur existence. L'agent spécial Kevin Shannon plongea délicatement la main dans la bibliothèque et en ressortit dix feuillets manuscrits.

Ces pages ne mentionnaient aucune date, mais les horaires écrits de la main de Tom retraçaient à coup sûr l'une de ses journées – et pas n'importe laquelle.

6:30 – Gerry

7:00 – Kay

7:15 – piste

7:45 – DM

8:00 – Louis?

8 :30 – coups de fil

8 :45 – Louis ? Distributeur

9 :15 -10 :30 -trajet SH

10 :30 11:00 – attends Gerry

11 :00 12 :00 – chez Marian

12 :00 12 :30 – chez Maman

12 :30 – Gerry

12 :30 13 :30 – déjeuné Gerry

13 :30 15 :00 – visite propriété, discussion prix et détails vente

15 :00 – départ Gerry

15 :30 -départ Tom

17 :00 – débarrasse divan

17 :30 -17e Rue -dîner

23 :00 – dépose gosses

De retour au bureau de Connolly, les trois enquêteurs étudièrent cette chronologie qui couvrait seize heures et demie d'une journée. Ils parviendraient facilement, par élimination, à en établir la date. Elle n'était sûrement pas antérieure au 27 juin, et elle ne correspondait en rien au jeudi que Debby leur avait décrit. Vendredi semblait plus plausible. Le 28, Debby avait croisé Tom à la piste, et ne l'avait pas revu avant 23 heures. L'indication la plus frappante était « débarrasse divan ».

Ils avaient déjà établi que Louie Capano avait ordonné le ramassage des bennes de l'entreprise familiale le 1er juillet, alors qu'elles étaient à moitié vides. Et Tom avait acheté le nouveau tapis le 29 juin. Mais cela ne figurait pas sur cet étrange inventaire. Non, Tom avait visiblement rédigé ce mémo pour se souvenir de ce qu'il était censé avoir fait le vendredi 28 juin – demi-heure par demi-heure. Il devait se douter que sa maison serait inspectée,

et s'attendait probablement à ce qu'on s'attaquât également à son lieu de travail. Voilà pourquoi il avait dissimulé son pense-bête dans le bureau d'un autre.

Sur la seconde feuille, Tom avait pris des notes plus précises destinées à rafraîchir sa mémoire. Il lui semblait vital de se souvenir à qui il avait parlé dans la journée du 28 juin, comme de ce que les individus concernés savaient de sa vie privée.

Il avait appelé quelqu'un (qui s'avérerait plus tard être l'avocat David McBride) pour décommander une partie de golf prévue l'après-midi.

Il avait également téléphoné à Keith Brady, l'adjoint de l'attorney général, « pour proposer apéritif le soir, donnant lieu à conversation sympa avec Laura Kobosko à qui demandai transmettre message à Keith ».

Sous les notes se rapportant à Brady, Tom écrivit :

« Savait pour ma relation avec Anne-Marie ; savait que la considérais comme barjot ». Il indiquait également que Brady l'avait aidé à transporter de la moquette dans sa maison « en octobre ».

Le reste des notes secrètes de Tom n'était qu'une sordide description d'Anne-Marie Fahey. Les éléments dont il tenait à se souvenir portaient aussi bien sur son instabilité, son incapacité à gérer convenablement son argent, et ses problèmes familiaux, que sur les confidences à cœur ouvert auxquelles elle s'était livrée. On voyait de même qu'il tenait une explication toute prête au cas où l'on aurait découvert des taches de sang chez lui.

Le mardi 18 juin, écrivait-il, cherché à joindre AMF et Ginny répondit qu'était rentrée chez elle à cause d'un « problème ».

AMF plus tard dans journée précisa que voyage nécessaire à cause taches de sang sur vêtements dues à règles abondantes.

AMF reçue chez moi pour dîner – mangé saumon de chez Toscana propos incohérents ; peur d'être enceinte ; rapport sexuel.

Dîner au Dilworthtown Inn le 20/06 ; queues de homard. Parlé de son deuxième boulot (serveuse dans resto gastronomique) ; montré son carnet de comptes (écrit sur chaque ligne ; salaire net 844 \$) ; retour à Grant Avenue.

Suivaient plusieurs autres pages mentionnant des dates, des entrevues, et des conversations téléphoniques avec Anne-Marie. Visiblement, Tom était obsédé par cette femme, et tenait à connaître sur le bout des doigts tout ce qui se rapportait à elle. Mais il n'avait que des mots dédaigneux pour elle et sa famille. Il semblait considérer que ses frères et sœur ne la traitaient pas bien ;

il multipliait les commentaires négatifs expliquant comment tous les membres de son entourage la malmenaient et la « rendaient dingue ».

Tous sauf Tom.

Pour le 27 juin, Tom avait écrit :

Rendez-vous avec toubib ; ce type me déplaît ; cher (55 \$ les vingt minutes) ; offert billet pour la rencontre de Hare (en avais 12). Elle préfère aller au Panorama ; réservation pour 19 :00 ; l'appelle du bureau à 18 :25 pour dire que je pars ; très déprimée.

D'après la description qu'avait dressée Jacqueline Dansak de sa malheureuse patiente, Anne-Marie n'avait aucune envie de se retrouver au Panorama avec Tom. Elle n'avait rien avalé de la journée, et semblait toucher le fond. Quand avait-elle bien pu dire à Tom qu'elle ne voulait plus le voir, pas même en tant qu'ami ? Dans sa Cherokee sur le chemin du retour ? Une fois rentrés à son appartement ? Ou pendant, ce que les trois enquêteurs tenaient pour les derniers instants de sa vie, dans le séjour de Tom ?

La providence leur avait généreusement offert un planning manuscrit. Il ne leur restait plus qu'à remonter la piste, à déchiffrer les abréviations de Tom, et à trouver des indices en relation avec les entrées qu'il avait consciencieusement dissimulées.

Ils avaient travaillé d'arrache-pied, accumulé les heures supplémentaires, et eu pas mal de chance.

Cette dernière continuerait-elle à leur sourire ?

Leurs vies privée et professionnelle ne pouvaient être mises entre parenthèses. Ils avaient tous d'autres affaires en cours. Au début de l'enquête, Connolly avait un petit garçon d'un an (il aurait deux autres fils avant la fin du procès). Donovan et Alpert étaient également pères de jeunes enfants, et ils avaient bien peu de temps à leur consacrer.

— Trois Noël se sont succédé sans qu'on les remarque à peine, se souviendrait Alpert.

La période des fêtes de 1996-97 fut la deuxième que Debby passa en compagnie de Tom, et tout lui semblait parfaitement normale. Ils parlaient mariage et projets d'avenir. La plupart du temps, Tom se montrait charmant avec les enfants de Debby, et son fils Steve le vénérât. L'année précédente, Tom s'était au contraire montré particulièrement ronchon, mais elle ne lui en avait pas tenu grief ; c'était son premier Noël sans ses filles.

Victoria ne portait pas Tom dans son cœur. Il lui avait infligé une

terrible humiliation lorsque, ravissante dans son petit dos-nu moulant de couleur noire, elle avait descendu l'escalier au pied duquel l'attendait son cavalier :

— Une vraie petite traînée, avait lâché Tom avec un grand sourire. Tu ressembles à une parfaite petite traînée.

Victoria avait éclaté en sanglots. Quand Debby s'était tournée vers Tom, horrifiée, il avait semblé surpris :

— Quoi ? Quoi ? Ce n'était pas méchant. Je dis ça tout le temps à mes filles, et elles trouvent ça rigolo.

Tom n'avait jamais offert à Debby de cadeaux extravagants ou à forte valeur sentimentale, et il se montra une fois de plus égal à lui-même. Pour la Noël 1996, il lui offrit un robot ménager bleu cobalt.

L'objet était à la pointe de la sophistication, avait coûté la bagatelle de 300 dollars, et Debby avait toujours rêvé d'en avoir un, mais ce n'était pas à proprement parler une attention d'homme amoureux.

Tom vit bien que Debby était un peu déçue.

— Il m'a demandé : « Qu'est-ce qui te ferait vraiment plaisir ? » et j'ai répondu : « Tu ne m'as jamais offert de belles choses – des bijoux, par exemple. »

C'est ainsi que, le surlendemain, il s'est présenté chez moi avec son cadeau de « rattrapage » : un collier en or massif. Je lui dis que je le porterai en permanence.

Je pensais encore être la seule femme dans sa vie.

CHAPITRE 29

Le 3 janvier 1997, les réquisitions rédigées par Eric Alpert cinq mois plus tôt en vue de la perquisition chez Tom furent rendues publiques. Des dizaines de faits et de théories remplirent les pages du News-Journal, qui ne firent rien pour redorer son blason de bon père de famille et d'ami bienveillant. La une parlait d'elle-même : « Les faits désignent Capano. »

Bien entendu, c'était la stricte vérité. La virulence des articles décontenança les avocats de Tom, qui demandèrent un délai pour répondre. L'U.S. Attorney Greg Sleet, le chef de Connolly, se refusa à tout commentaire au sujet d'un des rares aspects de l'affaire non révélé au public : les tests pratiqués sur les traces de sang retrouvées chez Tom. Les enquêteurs savaient depuis des mois qu'elles correspondaient à l'ADN d'Anne-Marie, mais rien ne les obligeait à le divulguer.

— Je crois que Tom comprit enfin, rapporterait Connolly, qu'il avait affaire à plus fort que lui. Il avait toujours pensé se retrouver face à la seule police de Wilmington. Nous étions pourtant loin de rouler sur l'or. Cette enquête reposait essentiellement sur les épaules de trois hommes

— Donovan, Eric et moi-même – auxquels s'ajoutèrent, de manière ponctuelle, d'autres personnes telles que Ron Poplos. Plus le cercle des initiés est restreint, mieux ça vaut. Nous ne parlions à personne, mis à part Greg Sleet. Personne ne savait réellement ce qui se passait dans cette enquête.

Pour la toute première fois le nom de Debby MacIntyre fut associé à celui de Tom. Cela tenait en deux lignes, coincées entre des colonnes entières de détails :

Le 28 juin 1996, à minuit trente, le téléphone de Capano émit également un *69, ce qui retourna un appel provenant de Debby MacIntyre, quarante-sept ans, cadre administratif à l'école de Tatnall et amie de Capano, résidant sur Delaware Avenue.

Tom avait promis à Debby qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, que tout était rentré dans l'ordre. En vérité, l'enquête avançait à grands pas. Et la couverture que le News-Journal du 3 janvier fit de l'affaire Fahey-Capano raviva sensiblement l'intérêt du public.

Comme la plupart des professionnels travaillant pour la justice, chacun des trois enquêteurs se trouvait sur liste rouge. Pourtant, cette nuit-là, sur le coup des 3 heures, la sonnerie du téléphone retentit chez Colin Connolly. Quand il décrocha, son correspondant avait raccroché.

Le lendemain, à la même heure, Eric Alpert reçut un coup de fil. Personne au bout de la ligne.

Le samedi suivant, ce fut au tour de Bob Donovan de recevoir ce mystérieux coup de fil nocturne.

Ils se doutaient de la provenance de ces appels. S'il s'agissait d'une menace silencieuse pour leur dire d'abandonner, c'était un coup d'épée dans l'eau. Ils savaient depuis le début que cette enquête ne serait pas du goût de tout le monde. En outre, l'anonymat était une chose impossible dans la petite communauté de Wilmington. Les Connolly avaient acheté leur téléphone à un proche de Tom Capano. Un de leurs fils était pré-inscrit en maternelle dans la classe d'une groupie déclarée de Tom ; on leur demanda d'aller voir ailleurs. Pour couronner le tout, Kay était l'assistante de leur pédiatre. Ils avaient beau reconnaître ses compétences, ils s'arrangèrent pour rencontrer le médecin en son absence.

C'était comme si les existences de tous les protagonistes de cette affaire s'entremêlaient. Au départ, on dénombrait autant de sympathisants du côté des Capano que des Fahey parmi les soixante-dix mille habitants de Wilmington.

Pour Kathleen, Robert, Kevin, Mark et Brian Fahey, la publication des réquisitions ne fut guère encourageante. Si elle leur permettait enfin de comprendre les motifs de la perquisition du mois de juillet, ils y virent surtout la confirmation de ce qu'ils craignaient par-dessus tout : Anne-Marie était morte.

Quand Charlie Oberly dénonça l'investigation « faite de rumeurs et de on-dit » du FBI, et déclara que le droit au respect de la vie privée des Capano avait été « anéanti », les Fahey furent choqués. Cela faisait des mois que leur sœur avait perdu toute vie privée et tant d'autres choses encore.

Les avocats de Tom diffusèrent quatre billets qui achevèrent de violer l'intimité d'Anne-Marie. Rédigés sur le papier à en-tête du gouverneur en mai et en juin 1996, il s'agissait de courtes missives adressées à « Tommy ». Quiconque ignorait à quel point elle avait dû lutter pour quitter Tom sans déclencher ses foudres, ne pouvait que trouver ces mots forts sympathiques.

Tommy,

Holà Amigo ! Je voulais te laisser un petit mot pour que tu saches combien j'apprécie tout ce que tu as fait et continues de faire pour moi. Tu es un être formidable.

Nous en avons vu, au cours de ces deux dernières années, et nous avons réussi (à force de travail, de détermination, et peut-être aussi d'une dose d'entêtement irlandais et de sang italien !) à surmonter les épreuves. Tu tiendras toujours une place précieuse dans mon cœur.

Avec tout mon amour,

Annie (Moi).

Cette lettre offrait une parfaite illustration de la façon dont Anne-Marie essayait de dire au revoir en douceur. Tom occuperait toujours une place de choix dans son cœur, mais il ne pourrait plus en être l'unique locataire. Connolly, Alpert et Donovan ne comprenaient que trop bien ce qu'Anne-Marie entendait dans ses billets volontairement enjoués ; ils savaient que son sang avait taché les murs de chez Tom. Ils savaient également qu'ils étaient encore loin de tenir une accusation en béton pour le faire plonger.

Quand Charlie Oberly affirma que Tom espérait qu'on retrouverait Anne-Marie saine et sauve, David Weiss déclara à la presse, au nom des Fahey :

— La réaction première de mes clients est de dire que si M. Capano se fait vraiment du souci pour Anne-Marie – ce que son avocat a voulu démontrer en exhumant ces lettres – il n'a qu'à se présenter toutes affaires cessantes devant les autorités.

Tom n'en fit rien.

— Les Fahey sont une sacrée famille, se souviendrait Connolly. Quand nous avons le sentiment de piétiner, nous allons les trouver. La peine se lisait sur leur visage, et pourtant ils ne se départirent jamais de leur éloquence et de leur classe. Plus que tout, ce sont eux qui nous ont donné envie de nous battre.

Tom Capano recruta un deuxième avocat de choc.

Joseph A. Hurley s'était dernièrement distingué dans une autre affaire qui avait défrayé la chronique. Il avait défendu un adolescent nanti, de dix-huit ans, Brian Wilson, qui, avec sa petite amie Amy Grossberg, avait plaidé coupable du meurtre de son nouveau-né, dont on avait retrouvé le corps sans vie dans les poubelles d'un motel. Lors de sa première conférence de presse dans l'affaire Fahey-Capano, Joe Hurley s'écria : « Me voilà ! » Malgré ses effets de manche outranciers, c'était un excellent pénaliste.

Le grand jury poursuivit ses travaux, et l'enquête ratissa de plus en plus large, jusqu'aux faits et gestes de personnes n'ayant jamais connu Anne-Marie. Le 11 janvier 1997, Christy Capano, alors âgée de seize ans, fut déclarée coupable d'outrage à la cour pour avoir refusé de répondre aux questions concernant son père. Cette décision promettait de faire jurisprudence, puisqu'elle affirmait que, contrairement aux époux, enfants et parents pouvaient être sommés de témoigner les uns contre les autres.

Le mariage de Louie Capano avec la championne de golf Lauri Merton battait de l'aile ; à l'image de ses frères, Louie était réputé pour ne pas avoir les yeux dans sa poche. Toutefois, sans l'enquête du grand jury, leurs problèmes conjugaux ne se seraient pas ébruités au-delà de leur premier cercle d'amis.

Prises de doutes quant aux occupations de son mari dès qu'elle avait le dos tourné, Lauri avait branché un magnétophone sur le téléphone de Louie. Les enquêteurs voulaient maintenant se procurer les enregistrements des conversations entre Tom et Louie qu'elle avait recueillis. Invoquant l'exception maritale, elle refusa de leur remettre les bandes, ce qui lui valut d'être poursuivie pour outrage à la cour.

Le 26 mars, les avocats de Lauri demandèrent l'annulation de sa citation à comparaître. Le 24 avril, la cour d'appel du III^e district déclara que Lauri n'était pas tenue de remettre ses cassettes au grand jury, mais que les poursuites pour outrage à la cour ne seraient levées que si elle acceptait de témoigner. En tout état de cause, la teneur de son témoignage ne serait jamais divulguée.

Quiconque avait le moindre rapport avec Tom attirait immanquablement l'intérêt des médias ; les journalistes relevèrent par exemple que la blonde Kristi Pepper avait quitté le palais de justice au volant d'une voiture appartenant à Louie.

La santé de Tom se dégrada à mesure que le grand jury collectait ses informations. Il avait subi une laminectomie cervicale pour stabiliser les vertèbres de son cou en janvier 1997, et se plaignait depuis de douleurs lancinantes. Et le stress ne fit qu'aggraver sa colite. Il était suivi depuis le mois d'août par le psychiatre Joseph Bryer, qui lui prescrivit plusieurs anxiolytiques.

Authentifier un meurtre quand on ne dispose d'aucun cadavre est l'une des tâches les plus ardues qui soient. Colin Connolly ne pouvait se permettre la moindre faille dans son réquisitoire. L'heure n'était pas venue de céder à la vox populi qui réclamait une arrestation. S'il ouvrait le procès trop tôt et que l'accusé était acquitté, le cinquième amendement de la Constitution le mettrait à l'abri de toute nouvelle poursuite. N'importe quel avocat digne

de ce nom aurait fait valoir qu'Anne-Marie était peut-être en vie. Deux gouttelettes de sang séché contenant son ADN ne permettaient pas d'affirmer à coup sûr qu'elle fût décédée. Tom Capano avait beau se comporter en parfait tyran et traiter les femmes comme des objets, cela ne faisait pas de lui un assassin.

Dans les premiers jours de septembre 1997, Eric Alpert rédigea de nouvelles réquisitions comprenant, entre autres choses, le récit de la vengeance de Tom contre Linda Marandola, dont un informateur avait fait part au FBI en 1980. Le public savait à présent qu'Anne-Marie n'était pas la première femme à avoir été harcelée par Tom. Certains membres de la commission de censure de la Cour suprême du Delaware s'empressèrent de faire remarquer qu'ils n'avaient jamais eu connaissance du dossier Marandola. Mais l'un d'entre eux, qui n'était autre que l'ancien supérieur de Tom chez Morris, James, Hitchens et Williams au moment des faits, savait précisément de quoi il s'agissait. Dix-sept ans plus tard, cet épisode ne lui inspira aucun commentaire.

Le FBI saisit le courrier électronique de Tom. Ce faisant, les enquêteurs rencontrèrent l'informaticienne de chez Saul & Ewing, qui se souvenait que Tom lui avait demandé, quelques jours après la disparition d'Anne-Marie, si ses e-mails avaient bien été détruits. D'après elle, il avait paru consterné d'apprendre que ce n'était pas le cas.

L'opinion publique de Wilmington semblait avoir choisi son camp. Tom démissionna de chez Saul & Ewing sans autre forme d'explication.

Quoi que Tom eût fait le lendemain de la disparition d'Anne-Marie, il avait passé une bonne partie de la journée avec Gerry. Lors de leurs réunions de coordination, Connolly, Donovan et Alpert étaient parvenus à la conclusion que les pièces manquantes du puzzle devaient se trouver au cœur de la tribu Capano. Louie, Joey et surtout Gerry avaient de bonnes raisons de vénérer leur grand frère ; il les avait plus d'une fois tirés d'affaire, et peut-être le moment était-il venu de lui rendre la pareille.

Alors qu'approchait le premier anniversaire de la disparition d'Anne-Marie, il semblait clair que Gerry et Louie avaient subi des pressions. Ils refusaient obstinément de parler sans avoir une bonne raison de le faire. A l'évidence, les enquêteurs n'avaient aucun moyen de leur forcer la main, sauf à trouver leur talon d'Achille sur le terrain judiciaire.

Louie avait eu jadis quelques démêlés avec la justice pour des histoires de financement illégal de campagne électorale et de corruption de fonctionnaires, et ses mœurs financières avaient sérieusement intrigué les services du fisc. Multimillionnaire, il était une figure dans les milieux de l'immobilier et de la construction, mais il avait la réputation d'obtenir ses

permis de construire à coups de pots-de-vin. L'habileté et les relations de Tom lui avaient permis de s'en tirer à bon compte, mais l'intérêt du gouvernement pour ses activités lui avait causé quelques sueurs froides.

Louie fut rappelé devant le grand jury, qui le bombardait de questions. Ses affaires comme sa vie privée traversaient une mauvaise passe. Par un effet d'enchaînement, sa femme et son fils unique s'étaient retrouvés pris dans le tourbillon consécutif à la disparition d'Anne-Marie. Si Louie cachait des choses au gouvernement pour protéger Tom, il faisait également courir un grand risque à ses intimes.

Les activités de Gerry Capano étaient encore plus suspectes. Toxicomane notoire, il comptait d'anciens taulards parmi ses amis proches, et il collectionnait les armes comme d'autres collectionnent les timbres.

Chacune de ces particularités pouvait lui valoir, à lui et à son entourage, de sérieux soucis avec les autorités. Gerry semblait se cantonner dans le rôle de l'enfant gâté de la famille, du sale petit vaurien. Son amour pour l'alcool avait gâché plus d'une fête de famille, et souvent fait pleurer sa mère. Quand il n'était pas sous l'emprise de la boisson ou de la drogue, il était sympathique, mais n'avait ni la classe ni l'intelligence des autres. Il manquait de clairvoyance, ce qui ne l'empêchait pas, fidèle à l'instinct Capano, de n'en faire qu'à sa tête.

Gerry semblait être le maillon faible du cordon familial déployé autour de Tom. Peut-être ce dernier avait-il entraîné son frère dans ses sombres projets parce qu'il le savait aussi malléable.

Vu le profil de Gerry, Connolly et Alpert contactèrent le bureau de l'ATF (chargé de la répression du trafic d'alcool, tabac et armes à feu). Diane Iardella, une de ses employées, et son mari Doug, inspecteur de la police de Wilmington, se joignirent ainsi à l'enquête. Leurs tutelles respectives avaient chacune de bonnes raisons de s'intéresser aux activités de Gerry. Les fédéraux allaient le surveiller de près, et faire monter la pression au moindre écart de conduite.

Quand ils n'étaient pas dans leur maison d'un demi-million de dollars en bord de mer, Gerry et sa femme Michelle résidaient dans un pavillon cossu d'Emma Court, dans le quartier de Brandywine Hundred. Dans la nuit du 8 octobre 1997, ils entendirent frapper de grands coups à la porte d'entrée. Un mandat de perquisition leur fut présenté, stipulant qu'ils étaient soupçonnés de trois infractions, à savoir : possession de cocaïne, distribution ou possession aux fins de distribution de cocaïne, et détention d'arme à feu par un consommateur de stupéfiants.

Les agents de l'ATF ne repartirent pas les mains vides. Dans une

armoire non verrouillée située dans l'une des chambres d'enfants, ils découvrirent dix fusils de chasse, quatre carabines, quatre revolvers, et huit engins explosifs illicites.

Ils retrouvèrent deux autres revolvers et un fusil de chasse dans la salle à manger, avant de s'attaquer à la drogue. Un quadrillage minutieux révéla la présence de cocaïne dans sa camionnette, et d'un sachet rempli de la même substance dans le bac à linge sale de la buanderie (ainsi qu'un billet roulé et une carte de crédit portant des résidus de poudre sur le capot de la machine à laver.) La marijuana se trouvait, quant à elle, répartie entre la buanderie et la boîte à outils du garage. L'invité qui se trouvait là – l'associé de Gerry – avait à la fois de l'herbe et de la poudre dans ses poches.

La perquisition apporta la preuve que Gerry avait enfreint la loi interdisant à tout consommateur de drogue de posséder une arme à feu. On aurait pu aussi bien le prendre sur le fait avec une paille dans la narine et une cartouchière en travers du torse.

Malgré tout, il pouvait encore émettre quelques arguments juridiques susceptibles de réduire la peine qu'il encourait. Libre à lui de prétendre, avec un peu de mauvaise foi, qu'il n'utilisait les armes que dans le cadre d'activités légales – le sport et la chasse – et qu'il les collectionnait pour le plaisir.

Dans son cas, la détention d'armes pouvait lui valoir environ six mois de prison. Quant à la drogue, les quantités retrouvées ne pesaient pas bien lourd non plus.

Cependant, une semaine plus tard, les agents fédéraux fouillèrent la maison d'Ed Del Collo et mirent la main sur un pistolet. Del Collo était le meilleur ami de Gerry, ainsi qu'un ancien criminel. Or, les individus condamnés pour crime n'ont pas le droit de posséder d'arme à feu. Le numéro de série du pistolet démontra que Gerry l'avait acheté à la place de son ami. Une loi fédérale de plus venait d'être enfreinte ; non seulement il avait transféré une arme, mais l'avait achetée pour un ancien criminel. Ce qui l'empêcherait, du coup, de prétendre que toutes les armes qu'il avait possédées étaient destinées à des activités récréatives légales.

Gerry risquait maintenant trois ans fermes au minimum.

La semaine suivante, la direction des affaires familiales diligenta une enquête pour vérifier si Gerry et Michelle étaient des parents responsables. Les services sociaux s'étaient émus de savoir leurs deux bambins cernés par les armes à feu et la drogue.

Quelque temps auparavant, Tom avait voulu aider Gerry en lui remettant une liste d'avocats à contacter. Gerry suivit ses conseils, et ses

nouveaux défenseurs suggérèrent que les agents fédéraux avaient perquisitionné sa maison dans le seul but de l'obliger à mouiller son frère dans une affaire de meurtre.

Malin comme un singe, Joe Hurley, le défenseur de Tom, minimisa les répercussions de la perquisition menée chez Gerry. Craignant de voir l'image de Tom ternie, il se contenta de déclarer aux journalistes qu'il n'était guère étonné d'apprendre que cette fouille avait été orchestrée par Colin Connolly.

— Vous savez, il s'agit d'un tout petit bureau, dit-il, façon habile de renvoyer le procureur à la circulation.

Connolly ne fit aucun commentaire.

Les avocats de Gerry se mirent à appeler Connolly régulièrement, pour savoir si leur client devait se présenter pour être interrogé. Connolly se souviendrait :

— Nous leur fîmes sans cesse la même réponse :

« Nous ne sommes pas encore prêts pour lui. » Nous faisons comme si nous n'étions pas particulièrement pressés de l'interroger. Pour paraphraser le Parrain, nous ne voulions pas le faire venir tant que nous n'avions pas une offre qu'il ne pourrait refuser.

Ils allaient le laisser mariner jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'autre choix que de leur dire la vérité. S'ils avaient vu juste, Gerry était le plus fragile de la dynastie Capano, et probablement celui qui en savait assez pour faire tomber Tom.

CHAPITRE 30

Thanksgiving approchait, et les Fahey s'apprêtaient à entamer les fêtes sans nouvelles de leur sœur.

Les avis de recherche portant sa photo étaient toujours placardés dans les rues, ternis et délavés par le soleil et les intempéries.

Et puis, telles les premières chutes de pierres annonçant un glissement de terrain, une nouvelle série d'éléments vint enclencher la phase finale.

L'exploration en profondeur des coulisses de la tribu Capano acheva de mettre en pièces une loyauté familiale que l'on croyait indestructible.

Le samedi 8 novembre 1997, flanqué de son avocat Dan Lyons, un Gerry Capano transpirant et nerveux se présenta de son plein gré dans les locaux du fisc. Le bureau de Connolly et le siège de la police de Wilmington étant cernés nuit et jour par les journalistes, Ron Poplos s'était proposé de mettre ses murs à la disposition des policiers. L'immeuble se trouvait loin de l'agitation de la ville, dans le nord de Wilmington. Les enquêteurs souhaitaient s'entretenir avec Gerry sans que cela tournât à l'événement médiatique.

Colin Connolly, Eric Alpert et Bob Donovan étaient impatients d'entendre ce que Gerry avait à dire. Ils étaient persuadés que Tom avait passé le lendemain de la disparition d'Anne-Marie en sa compagnie. Un voisin de Stone Harbor pensait avoir reconnu Tom et repéré la Suburban de Kay garée au coin de la rue ce jour-là.

Gerry savait peut-être où se trouvait le corps d'Anne-Marie – et avec un peu de chance il pourrait même éclairer les raisons qui avaient poussé son grand frère au meurtre. Ils n'étaient pourtant guère préparés à ce qu'ils allaient entendre : une histoire qui leur révélerait le mode opératoire d'un homme aussi implacable que la mort elle-même.

Il était 16 heures. La nuit commençait à tomber sur les arbres dénudés de Rodney Square, où les travailleurs se blottissaient les uns contre les autres en attendant les bus qui les ramèneraient chez eux.

Gerry n'était pas venu à la police de gaieté de cœur ; avant de

consentir à une déposition enregistrée, il avait signé un accord avec le gouvernement lui épargnant la prison ferme. Mais il demanda également que l'on renonçât à toute poursuite contre sa sœur Marian, son mari Lee Ramunno, et sa mère.

C'est qu'il ne savait pas exactement combien, parmi ses proches, avaient pu se rendre coupables, comme lui, de rétention d'information.

En préambule à l'interrogatoire, Connolly commença par rappeler les termes de leur arrangement :

— Vous comprenez que vous acceptez de plaider coupable de non-dénonciation d'un crime – le crime en question étant le rapt – en contrepartie de quoi le gouvernement a passé un accord avec vous, limitant la peine encourue à trois ans de liberté surveillée ? Et vous comprenez que vous vous engagez à dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité, n'est-ce pas ?

Gerry répondit par l'affirmative. Il déclina l'adresse de Tom – la villa de Marguerite sur Weldin Road – et la sienne, sur Emma Court. Il pouvait maintenant leur expliquer comment Tom était venu lui faire part de ses ennuis, bien avant la disparition d'Anne-Marie, et comment il s'était inquiété pour son grand frère et sa famille.

— Est-il vrai, demanda Connolly, que vers le mois de février 1996, votre frère Thomas Capano vous a demandé de lui prêter de l'argent ?

— Oui, il m'a demandé 8 000 dollars.

— Vous a-t-il précisé à quelle fin ?

— Oui, il m'a dit que deux personnes le faisaient chanter. (...) Un gars et une fille.

— Très bien. Cette fille dont il parlait, a-t-il dit qu'il avait eu une liaison avec elle ?

— Non.

— Vous l'a-t-il décrite comme étant folle ou bizarre ?

— Oui.

— Aurait-il évoqué, lors d'une conversation ultérieure, ce que cette femme et son ami avaient l'intention de lui faire ?

— Ruiner sa carrière.

Gerry expliqua qu'il avait prêté les 8 000 dollars à son frère et que

plus tard, entre février et juin, Tom lui avait demandé une arme à feu.

— Il m'a dit qu'il craignait pour sa vie, et qu'il avait peur de se faire démolir par le copain de cette fille s'il ne leur donnait pas l'argent.

— Vous a-t-il emprunté une arme ?

— Oui.

— Quel genre d'arme ?

— Un dix millimètres.

Gerry déclara avoir montré à Tom comment manier le pistolet, qu'il lui laissa non chargé. Et quand il le lui restitua, quelque temps plus tard, il vit qu'aucun coup n'avait été tiré. L'arme était dans le même état que lorsqu'il l'avait laissée.

— Maintenant, demanda Connolly, lors de cette conversation où il vous a demandé de lui prêter une arme, ne vous a-t-il pas également demandé si vous connaissiez quelqu'un qui pourrait « lui donner un coup de main » ? Ne vous a-t-il pas demandé si vous connaissiez quelqu'un qui puisse briser les jambes d'une personne ?

— C'est exact. J'ai répondu oui, peut-être. J'en ai parlé à un ami, mais il n'y eut aucune suite.

— Entre février 1996 et le 28 juin 1996, votre frère Thomas vous a-t-il dit que si cette femme – la femme dont il vous avait parlé – faisait du mal à ses enfants, il la tuerait ?

— Oui, parce qu'elle l'avait menacé plusieurs fois d'agresser ses enfants à l'arrêt de bus.

— N'est-il pas vrai qu'à la même période, il vous a demandé s'il était possible d'utiliser votre bateau ?

— Il a demandé si, au cas où cette fille ou ce type feraient du mal à ses enfants, et qu'il les tuait, il pourrait se servir du bateau. Je lui ai juste dit d'arrêter ses conneries, parce que je ne l'ai pas pris au sérieux.

Je pensais qu'il avait juste disjoncté.

— Et c'est la raison pour laquelle vous n'en avez jamais fait part aux autorités ?

— Exactement.

Quand on lui demanda de se souvenir du 28 juin, à 6 heures du matin, Gerry répondit qu'en sortant de sa maison d'Emma Court, il avait trouvé la Jeep noire de son frère garée dans son allée. Surpris, il s'était avancé jusqu'à la voiture pour jeter un coup d'œil à travers la vitre du passager. Tom était assis derrière le volant, en train de lire le journal du matin.

— Que vous a dit votre frère ?

— Il a dit : « On peut utiliser le bateau ? »

— Et qu'avez-vous répondu ?

— J'ai dit : « Tu veux dire que tu l'as fait ? »

— Et qu'entendiez-vous par là ?

— Qu'il avait tué la fille ou le gars qui menaçaient de faire du mal à ses gosses.

— Et qu'a répondu votre frère Thomas ?

— Il a hoché la tête.

— Vous a-t-il demandé de l'aider ?

— Absolument. Je lui ai dit que je ne voulais pas être mêlé à ça, que j'avais une femme magnifique, des enfants merveilleux, et que je ne voulais pas foutre ma vie en l'air.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a dit : « Me laisse pas tomber. Ne me fais pas ce coup-là. J'ai besoin de toi, frangin. »

Tom avait alors suggéré de partir seul en mer, mais Gerry n'était pas d'accord : son frère ne connaissait rien aux bateaux. Finalement, Gerry consentit à l'aider à se débarrasser du cadavre de ce « maître chanteur » qu'il avait tué. Ils convinrent donc de se retrouver chez Tom sur North Grant Avenue.

— Quand vous êtes entré dans le garage de Grant Avenue, qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu une glacière et un rouleau de moquette.

Gerry se souvenait d'un rouleau long comme les trois quarts du garage, et d'une glacière imposante :

— Elle devait faire 1,20 mètre de long sur 60 centimètres de large, estima Gerry, et elle était entourée d'une chaîne.

Il précisa que la chaîne semblait neuve et qu'elle était fermée par un cadenas. Tom et lui rapportèrent la glacière à Stone Harbor, avant de la charger sur son bateau de pêche, le Summer Wind. Elle pesait très lourd et on entendait un ballottement de glaçons à l'intérieur. Une glacière en polystyrène expansé passait facilement inaperçue sur la côte ; de nombreux pêcheurs en utilisaient pour conserver leur poisson au frais.

Les deux hommes avaient ensuite gagné le large.

— A quelle distance de la côte vous êtes-vous arrêtés ? demanda Connolly.

— A environ 100 kilomètres. Entre 100 et 120 kilomètres, disons. Il faudrait vérifier sur une carte.

— Quelle était la profondeur de l'eau à cet endroit ?

64 mètres.

— Qu'a fait votre frère ensuite ?

— Il a soulevé la glacière et l'a jetée à l'eau.

— La glacière a-t-elle coulé ?

— Non.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai sorti mon fusil à requins et j'ai tiré une balle dedans, mais elle ne s'enfonçait toujours pas. Alors j'ai rapproché le bateau de la glacière.

— Avez-vous aidé votre frère à la ramener le long de la coque ?

Gerry avait coupé le moteur et dit à Tom qu'il devait se débrouiller tout seul. Puis il avait regagné l'avant du bateau, remis deux ancres à Tom, et s'était retourné pour ne pas voir ce qui allait suivre.

— Étiez-vous capable de deviner ce qu'il faisait d'après les bruits que vous entendiez ? demanda Connolly.

— Oui... J'ai dû l'entendre ouvrir la glacière, se débattre avec la corde et les vagues. Je l'ai aussi entendu vomir, puis attacher les ancres au bout de quelque chose.

— Avez-vous fini par vous retourner ?

— Oui, quand je lui ai demandé s'il avait terminé.

— Qu'avez-vous vu en vous retournant ?

— J'ai vu un pied disparaître dans la mer.

— Un pied humain ?

— Oui.

— Vous n'avez rien vu d'autre que ce pied ?

— Juste un tout petit bout de mollet.

— Avez-vous vu du sang ?

— Il y en avait un peu qui coulait de la glacière.

— Saviez-vous ce qu'il y avait dans la glacière ?

— Je croyais l'avoir deviné.

— Et que croyiez-vous avoir deviné ?

— Je pensais qu'il s'agissait d'une de ces personnes qui avaient menacé de faire du mal à ses gosses.

Tous ceux qui se trouvaient dans cette pièce, y compris Gerry Capano, savaient parfaitement qui était dans cette glacière. Mais personne n'osa prononcer son nom.

Gerry expliqua que Tom et lui avaient démonté la glacière alors qu'ils se trouvaient encore au large. Ils avaient jeté séparément le couvercle et le compartiment par-dessus bord en rentrant vers Stone Harbor, puis ils avaient regagné Wilmington.

Là-bas, Tom demanda à Gerry de l'aider à déménager un canapé, un divan bordeaux situé dans le séjour.

— Y avait-il du sang sur ce divan ?

— Il y avait une tache. Il a dit qu'il l'avait nettoyée.

Je lui ai dit : « Tu ferais mieux d'en arracher un morceau avant de le balancer. »

Ils brisèrent un accoudoir du canapé afin qu'il parût bon à jeter. Ils

virent que la mousse intérieure avait bu du sang, mais en quantité négligeable.

— Où se trouvaient exactement les taches de sang ?

— Sur le dossier, en haut à droite, à hauteur d'épaule.

Puis ils enfournèrent le canapé cassé dans la Suburban de Kay et le déposèrent dans une des bennes de Capano et Fils. Tom n'avait plus qu'à se débarrasser du grand rouleau de moquette et le tour était joué. Gerry n'avait vu que l'extérieur du rouleau ; il ne pouvait dire de quelle couleur était la moquette, ni si elle comportait des taches de sang.

Gerry ajouta que Tom lui avait précisé ce qu'il devait déclarer au cas où il serait interrogé. Après avoir quitté Tom, Gerry consigna les paroles de son frère sur un Post-it qu'il rangea dans son portefeuille en guise de pense-bête. Une précaution qui s'avérerait inutile.

En entendant Gerry Capano affirmer que Tom avait jeté une glacière dans l'Atlantique, Eric Alpert et Bob Donovan se souvinrent d'une indication figurant sur son relevé de MasterCard. L'achat d'une glacière de pêche de 150 litres d'une valeur de 194,84 dollars chez Sports Authority à 15 h 15 le samedi 20 avril n'avait pas particulièrement retenu leur attention. Ils savaient pourtant que Tom ne possédait pas de bateau.

Les enquêteurs venaient de faire le plus gros du travail en perçant le mystère de cette affaire.

L'humeur n'était pourtant pas à la fête pour Connolly, Donovan, Poplos et Alpert. Anne-Marie Fahey, cette femme qu'ils avaient parfois l'impression de connaître mieux que leur propre épouse, avait été jetée au large de Stone Harbor pour être dévorée par les requins de Mako Alley. Cette vision d'horreur leur glaçait le sang. Ils ne savaient toujours pas comment Anne-Marie était décédée. Mais ils devinaient à présent que Tom n'était pas sorti de ses gonds dans un soudain accès de jalousie. Il avait exécuté un plan minutieusement préparé. Il avait visiblement échafaudé cette histoire de maîtres chanteurs dès le mois de février, soit quatre mois avant la disparition d'Anne-Marie. De quoi rendre tout son sens au mot préméditation...

Tom avait-il choisi à l'avance la date du meurtre ?

Où attendait-il que tous les voyants fussent au vert pour mener à bien son projet diabolique ? Suffisait-il qu'il fût convaincu d'avoir perdu Anne-Marie à jamais pour passer à l'acte ? En tout état de cause, c'est le 27 juin que Tom Capano s'était décidé à franchir le pas. Ayant enfin trouvé la force morale de se dire qu'elle était libre de choisir elle-même l'élue de son cœur, Anne-Marie avait commis l'imprudence de convaincre son ex-amant qu'elle

ne voulait plus de lui.

La glacière avait fini sa course dans l'océan, et le canapé reposait sous d'inextricables couches de détritus. Seule demeurait l'infâme machination que Tom pensait emporter avec lui dans sa tombe. Elles n'étaient que deux à avoir osé sortir du rôle qu'il leur avait assigné : Linda Marandola et Anne-Marie Fahey.

La maison dont Lou Capano était autrefois si fier prenait des allures de champ de ruines. Le lundi 10 novembre, soit deux jours après les aveux de Gerry, Louie Capano pénétra dans les locaux du fisc en compagnie de son avocate Catherine Recker.

Lui aussi avait conclu un arrangement avec le gouvernement. Reconnaisant avoir menti au grand jury par fidélité envers Tom et parce qu'il croyait en l'innocence de son frère, Louie s'engagea à dire tout ce qu'il savait au sujet de la mort d'Anne-Marie Fahey, et plaida coupable du délit de subornation de témoin en échange d'une peine ramenée à un an de liberté surveillée.

Louie affirma qu'il ignorait tous des intentions de Tom avant que ce dernier l'appelât dans la matinée du dimanche 30 juin 1996 pour lui demander de passer à la maison. Quand il arriva à North Grant Avenue, Tom lui dit que la police avait fait irruption chez lui au beau milieu de la nuit et qu'il en était malade.

— Il m'a dit qu'il avait eu une liaison avec Anne-Marie Fahey – qu'il décrivit comme anorexique, boulimique, et très perturbée – mais il disait que c'était de l'histoire ancienne et qu'il ne voulait pas que Kay l'apprenne. Il m'expliqua également qu'après avoir dîné avec elle ce soir-là [le 27 juin], ils étaient allés chez lui. Tandis qu'il se trouvait dans les toilettes du premier étage, elle s'était entaillé les veines et avait répandu du sang – en quantité superficielle, sur le canapé.

Tom expliqua que Gerry l'avait aidé à jeter le canapé dans une des bennes de Foulk Road, et il demanda à Louie de la faire vider.

— A la suite de cette conversation, confia Louie, je me suis rendu sur place. Nos ouvriers étaient en train de travailler et, pris de curiosité, j'ai jeté un coup d'œil dans les bennes situées derrière l'immeuble. J'ai vu ce qui ressemblait à un canapé, retourné, et j'ai vu les pieds.

Bien entendu, il parlait des pieds du canapé ; il affirma n'avoir vu aucun signe de restes humains. Il s'était juré de penser à faire vider les bennes, avant que cela ne lui sortît de la tête.

Mais Tom n'avait pas oublié. Il rappela Louie le lundi matin pour lui demander si le ramassage avait été fait.

— J'ai répondu que non, mais j'ai promis de m'en occuper sur-le-champ.

— Ce lundi-là, vous a-t-il dit ce qui le tracassait tant ?

— Anne-Marie Fahey ne s'était pas présentée au travail, et il craignait que la police commence à fouiner à gauche à droite et tombe sur les bennes.

Louie affirma qu'à cette période il était encore persuadé que Tom n'avait commis aucun crime sur la personne d'Anne-Marie Fahey. Tom avait su le convaincre du caractère instable et imprévisible de la jeune femme, et se disait certain qu'elle allait réapparaître tôt ou tard.

Par la suite, Louie demanda à Tom pourquoi la moquette du séjour avait disparu. Portait-elle également des traces de sang ?

— Il m'a répondu qu'il s'en était débarrassé dans le Holiday Inn du New Jersey. Il l'avait découpée en plusieurs morceaux répartis dans des sacs plastiques.

Le Holiday Inn en question se trouvait appartenir aux Capano, et Tom confia à Louie qu'il avait également demandé au gérant de l'hôtel de faire ramasser ses poubelles au plus vite.

— En dehors du canapé, Tom a-t-il déclaré avoir déposé autre chose dans les bennes du 105 Foulk Road ?

— Oui. Il avait jeté des objets personnels appartenant à Anne-Marie Fahey, ainsi qu'un pistolet.

Ils auraient dû s'en douter. Tom avait pris soin d'effacer toute trace de la présence – pour ne pas dire la mort – d'Anne-Marie dans sa maison. Il n'aurait jamais pris le risque de laisser traîner une arme. Les enquêteurs étaient incapables de dire de quel type de pistolet il s'agissait ; Gerry avait déjà récupéré son dix millimètres. Mais un examen des registres de ventes d'armes désignerait peut-être une personne proche de Tom – sinon Tom lui-même ayant acheté un pistolet dans les jours précédant la disparition d'Anne-Marie. La recherche s'annonçait fastidieuse, mais pour peu que le client eût laissé son vrai nom, ils avaient une chance de le retrouver.

Louie se souvenait d'une autre conversation avec Tom, quelques heures avant sa propre déposition du 29 août 1996. A cette époque, il hébergeait son grand frère qui venait de quitter la sinistre maison de North Grant Avenue.

— Je sortais tout juste de la douche – c'était le matin de ma déposition – quand Tom me demanda, de but en blanc, de lui fournir un alibi pour la matinée du vendredi. Il voulait que je dise qu'il était venu me rendre visite le vendredi 28 juin. Je devais dire qu'il avait seulement jeté des affaires personnelles [dans les bennes] parce qu'il ne voulait pas que sa femme découvre sa liaison avec Anne-Marie Fahey.

— Vous a-t-il parlé du canapé ? demanda Connolly.

— Il m'a demandé de ne pas dire qu'il l'avait jeté avec le reste.

La suite de l'interrogatoire allait démontrer que chacun des trois frères de Tom savait plus ou moins ce qui était arrivé à Anne-Marie, et qu'ils avaient tous choisi de le couvrir.

— Vous souvenez-vous d'une conversation avec votre frère Joseph Capano au cours de l'hiver 1997 ? demanda Connolly.

— Ce fut un échange assez sommaire, en Floride au bord de la piscine. Je lui ai simplement demandé s'il s'était occupé de l'ancre. Et il m'a dit que oui – ce qui signifiait qu'il avait remplacé l'une des ancres du bateau de Gerry.

— Et que saviez-vous au sujet de cette ancre pour motiver une telle question ?

— Gerry m'avait dit que mon frère Tom avait utilisé une ancre de son bateau pour se débarrasser de la glacière.

Louie se souvenait d'une promenade devant la maison de Gerry sur Emma Court, dans le courant de novembre 1996. Incapable de garder son terrible secret pour lui, Gerry lui avait confié que Tom était venu lui demander une arme, et solliciter les services de « quelqu'un qui puisse briser les os d'une personne ». Et là, il m'a dit qu'il avait conduit mon frère Tom en bateau au large de Stone Harbor, et qu'ils s'étaient débarrassés du corps d'Anne-Marie Fahey.

— Gerry a-t-il également mentionné une conversation entre lui et Tom antérieure au 28 juin – où son frère lui demandait un service particulier ?

— Oui, oui... Tom lui avait raconté cette histoire de femme qui le faisait prétendument chanter, tout ça pour lui demander s'il pourrait lui offrir un tour en bateau au cas où il lui réglerait son compte... Mais Gerry croyait qu'il plaisantait.

Les enquêteurs interdirent à Gerry comme à Louie de révéler à quiconque qu'ils étaient passés « à table ». Personne ne savait de quoi Tom

serait capable s'il venait à apprendre qu'il était fait comme un rat, lâché par ses derniers alliés. Ses innombrables facettes faisaient de lui un personnage insaisissable. Il avait déjà menacé de se suicider, et il possédait les ressources nécessaires pour quitter le pays s'il optait pour la cavale.

Le FBI plaça Tom sous surveillance policière permanente à dater du 10 novembre 1997. Eric Alpert resterait en contact avec les équipes affectées à cette tâche au moyen d'une radio qu'il porterait constamment sur lui. Au petit matin du mercredi 12 novembre, l'appareil crépita.

— Capano se trouve chez son frère Joey, rapporta un agent. Ils chargent des valises dans la Jeep.

Connolly était installé dans la salle du grand jury, où Gerry et Louie répétaient les informations qu'ils avaient déjà livrées, quand il reçut un message urgent d'Alpert sur son pager. En retrouvant Connolly dans le hall, Alpert lui annonça que Tom semblait avoir pris ses jambes à son cou. Il était à bord d'un véhicule filant vers Philadelphie.

Ils estimèrent que le moment était venu de procéder à l'arrestation. Connolly jugea primordial de l'intercepter avant qu'il n'eût franchi la frontière de la Pennsylvanie ; arrêté là-bas, il serait déféré devant un magistrat de l'État, ce qui retarderait d'autant l'enquête. Alpert ordonna aux policiers qui talonnaient la Jeep de passer à l'action. Tom n'avait pas remarqué les voitures banalisées dans son rétroviseur. Les agents du FBI lui firent signe de se ranger sur le bas-côté, encerclèrent sa voiture et lui annoncèrent qu'il était en état d'arrestation pour le meurtre d'Anne-Marie Fahey.

— Quand j'ai entendu retentir les sirènes dans mon poste, se souviendrait Alpert, j'ai su qu'ils le tenaient.

Tom n'avait pas quitté le Delaware. Les agents ayant procédé à l'arrestation rapportèrent qu'il s'était laissé menotter sans opposer la moindre résistance.

Ironie de l'histoire : Tom ne se rendait nulle part.

Vêtu d'un simple survêtement bleu marine, il conduisait Joey et sa femme Joanne à l'aéroport, où les attendait un avion en partance pour Fort Lauderdale. Il prévoyait ensuite de rentrer à la maison. Il avait promis à Debby de bonnes grillades pour le dîner.

— Il voulait m'offrir un charmant dîner en tête à tête, se souviendrait-elle, parce que je partais pour l'Italie le lendemain.

À défaut d'un repas aux chandelles, elle apprit que Tom venait d'être arrêté.

Capano fut amené jusqu'au bureau de l'attorney général, au onzième étage du Chase Manhattan building, et placé en garde à vue. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans les médias.

Une nuée de journalistes s'empara aussitôt des abords immédiats du bureau du procureur.

Tom semblait avoir vieilli de dix ans en l'espace de dix-sept mois. Des cernes mauves creusaient sa peau marbrée. Mais il gardait la tête haute et ignorait les menottes. Quand il fut conduit en salle d'interrogatoire, son cœur fit peut-être quelques bonds en voyant apparaître la glacière de 150 litres. En fait, il s'agissait d'un exemplaire identique à celui dont il s'était servi dans lequel Connolly avait demandé à Bob Donovan de tirer une balle, à l'endroit que Gerry avait mentionné lors de sa déposition.

Colin Connolly n'avait pas eu l'occasion de parler à Tom depuis ce fameux jour de septembre où ils s'étaient rencontrés dans le hall devant la salle du grand jury. Il lui revint en mémoire ce que Capano lui avait lancé ce jour-là.

— Le jour de son arrestation, se souviendrait Connolly, Tom fut emmené dans une de nos salles d'interrogatoire, où un policier veilla sur lui. Je suis entré pour l'avertir que ses avocats étaient en route.

J'avais commencé à refermer la porte, quand je la rouvris brusquement pour ajouter : « Au fait, monsieur Capano, je dors très bien la nuit, merci. »

Tom souffla un grand coup et plongea sa tête dans ses bras. Son éternelle arrogance semblait soudain l'avoir quitté. Quoique ravi de lui avoir cloué le bec, Connolly revint une demi-heure plus tard pour calmer le jeu. Devant les avocats de Tom assis à côté de lui, il dit :

— Ne croyez pas que je fasse une affaire personnelle de cette histoire. Je vous assure qu'il n'en est rien.

Ce n'était qu'à moitié vrai. Connolly, Donovan et Alpert avaient promis à la famille Fahey de retrouver l'assassin d'Anne-Marie. Ce qu'ils estimaient avoir fait. Ils étaient partis de rien, et Tom Capano avait toujours refusé de coopérer avec les autorités.

Mais il leur restait un long chemin à parcourir avant de prouver sa culpabilité devant un tribunal. Au diable les sentiments personnels : seuls comptaient les faits.

Bob Donovan était présent dans la salle d'interrogatoire, ainsi qu'Eric Alpert. On informa Tom que le gouvernement disposait des témoignages de

ses frères Louie et Gerry, qui décrivaient la façon dont il s'était débarrassé d'un cadavre.

— Et vous les avez crus ? demanda Tom d'une voix incrédule, sans s'adresser à personne en particulier.

En guise de réponse, Connolly lui fit entendre l'enregistrement de leurs dépositions. Tom écouta, impassible.

— Nous savons, déclara Connolly, que M. Capano a acheté une glacière de pêche de 150 litres le 20 avril 1996, alors qu'il n'est ni chasseur ni pêcheur.

— Certes, répondit Tom d'un air entendu, mais mes frères le sont.

Mitraillé par les flashes, Tom fut dirigé, menottes aux poignets, vers un fourgon cellulaire affrété pour Gantier Hill, la prison qui se trouvait jadis sous son autorité, et dont il avait lui-même initié le projet aux côtés du gouverneur Castle. Simple détenu en uniforme blanc, il y passerait sa première nuit dans l'infirmerie – lot commun de tous les prisonniers.

Il était bon pour le quartier de haute sécurité. Les anciens policiers, ex-procureurs ou autres représentants de la force publique ne sont jamais très populaires en prison. Seul dans sa cellule, Tom ne bénéficierait pas des mêmes privilèges que ses codétenus ordinaires. Mais ses geôliers se doutaient bien que, sur une population carcérale de mille sept cents prisonniers, ils seraient plusieurs à se souvenir des tracts et des affiches montrant le visage d'une superbe Irlandaise – la jeune femme dont les journaux disaient qu'elle avait voulu se libérer d'un homme qui se trouvait désormais parmi eux.

Charlie Oberly et Joe Hurley déclarèrent à la presse que leur client allait, bien entendu, plaider non coupable. Ils tentèrent de démontrer le caractère inique de cette arrestation. En attendant, le grand amateur de luxe et de gastronomie n'était plus personne. Les repas qui ponctuèrent sa première journée de captivité ne rappelaient en rien les mets du Villa d'Roma ou du Toscana : céréales et lamelles de bœuf au petit déjeuner, hachis texan à midi, et foie aux oignons au dîner.

A l'O'Friel's Irish Club se tint un rassemblement sinistre, où les larmes l'emportèrent sur les rires.

Quand on demanda à Kevin Freel s'il comptait décrocher les imposants rubans jaunes dédiés à Anne-Marie, il répondit lentement :

— C'est une question que je ne me suis pas encore posée.

La rumeur courait déjà qu'Annie avait été jetée dans l'océan et ne

serait jamais enterrée à côté de ses parents, à quelques mètres de Kate McGettigan.

Kevin la voyait encore, radieuse, des flocons de neige dans les cheveux, plantant ses pieds dans le vieux plancher pour l'interpeller avec un grand sourire espiègle.

QUATRIÈME PARTIE

Et beaucoup de folie, et plus encore de péchés,

Et d'horreur l'âme du complot.

Edgar Allan Poe

CHAPITRE 31

L'arrestation de Tom ne fit pas que ternir sa propre réputation ; elle mit en pièces l'image de marque que son père s'était échiné à préserver. Louis Capano et Fils : honnêtes, travailleurs, solidaires... Nombreux furent ceux, à Wilmington, qui se félicitèrent que Lou ne pût assister au spectacle désolant qu'offrait sa famille. Certains Capano finiraient sûrement par relever la tête, mais parviendraient-ils un jour à s'affranchir de la honte, des insinuations et des rumeurs qui les minaient ?

Le 12 novembre 1997, sitôt informés de l'arrestation de Tom, les avocats de Louie se fendirent d'un communiqué qui fut largement repris dans la presse locale :

« Louis Capano Jr s'est spontanément présenté devant les autorités fédérales pour offrir sa coopération et fournir des renseignements qui conduisirent à l'arrestation de son frère Thomas Capano.

Louis Capano n'avait pas directement connaissance des agissements de son frère ; les informations dont il disposait concernaient essentiellement des événements postérieurs à la disparition d'Anne-Marie Fahey. Au cours de l'enquête, Louis Capano a commis certaines erreurs qu'il regrette aujourd'hui. Louis reconnaît avoir menti aux autorités, car il était convaincu de l'innocence de son frère. Le portrait de Thomas Capano qui ressort des charges et des indices pesant contre lui est à mille lieues du frère que Louis croyait connaître. »

Aucun membre de la famille de Tom n'échappa aux feux des journalistes décidés à étaler leur vie privée sur la place publique. A la décharge de Tom, son incarcération eut néanmoins pour mérite de renforcer les mariages de ses frères. Joanne, Lauri et Michelle firent bloc derrière Joey, Louie et Gerry — Marian et Lee ayant pour leur part toujours montré l'image d'un couple uni. Mais la tribu elle-même s'entre-déchirait. Marguerite ne pouvait pardonner à Louie et à Gerry leur trahison. Le père Balducelli, quant à lui, se faisait du souci pour Marguerite : entre ses problèmes cardiovasculaires et ses autres ennuis de santé, les souffrances de son fils préféré risquaient de la tuer.

Bien que Marguerite n'eût jamais voué une grande estime à Debby

MacIntyre, les deux femmes se trouvaient à présent sur la même longueur d'onde ; ni l'une ni l'autre ne pouvait se résoudre à l'idée que Tom se fût rendu coupable de meurtre. En vacances à Rome, Debby échappa aux pires heures du déchaînement médiatique. Mais elle devrait tôt ou tard rentrer à Wilmington pour voir l'homme qu'elle aimait, l'homme qui avait promis de l'épouser, et qui se trouvait aujourd'hui au plus bas, inaccessible derrière les barreaux. Et elle ne s'en sentait pas la force.

Rares sont les policiers ou les magistrats qui peuvent se vanter de n'avoir jamais reçu l'aide d'alliés invisibles, comme si le ciel dépêchait ses anges pour venger les crimes les plus odieux. Dans les vingt-quatre heures suivant l'arrestation de Tom Capano, les enquêteurs de Wilmington allaient recueillir un indice matériel qu'aucune loi de probabilité ne pouvait laisser présager.

— Il est certain que nous avons travaillé d'arrache-pied, confierait Colin Connolly, mais il faut reconnaître que nous avons eu beaucoup de chance.

On a beau ne pas croire aux miracles, il arrive un moment où l'on finit par se poser des questions...

Le 13 novembre, les détails concernant l'arrestation de Tom et la déposition de Gerry étaient repris par l'ensemble des médias. Bob Donovan et Eric Alpert étaient assis dans le bureau de ce dernier quand une secrétaire lui annonça qu'elle avait en ligne une personne appelant au sujet d'une glacière.

— J'ai regardé Alpert décrocher son téléphone, se souviendrait Donovan, quand soudain son œil s'est illuminé, et il s'est mis à prendre des notes dans tous les sens.

— Je ne me suis pas emballé quand ce gars m'a dit que son ami avait trouvé une glacière dans l'Atlantique un an plus tôt, expliquerait Alpert. Mais je lui ai demandé si cet objet présentait quoi que ce soit d'inhabituel, et il a précisé que son copain l'avait retrouvé sans couvercle. Là, j'ai fait un signe à Donovan. Puis le type a ajouté : « Et il y a aussi un trou causé par une balle de fusil. » L'instant d'après, Bob et moi étions en route.

S'il s'agissait bien de la glacière, cela tenait véritablement du prodige. Au bout d'un an et demi, cette précieuse pièce à conviction aurait dû se trouver à Cuba ; entre les vents, les courants, et toutes les variables intervenant dans la trajectoire d'un objet à flot, il semblait impensable qu'une glacière larguée à 100 kilomètres au large des terres pût finir sa course si près des côtes du Delaware. Alpert et Donovan mirent le cap sur le sud, prirent quelques libertés avec les limitations de vitesse et atteignirent la ville de Smyrna où résidait Ron Smith, leur informateur. Ce dernier expliqua aux

enquêteurs qu'il se trouvait plongé dans les articles relatant l'arrestation de Tom quand un détail lui était revenu en mémoire : il se souvenait que le dénommé Ken Chubb, un pêcheur habitant les environs de sa résidence d'été sur la côte du Delaware, avait récolté quelque chose dans l'océan.

— A quand remonte cette découverte ? demanda Alpert.

Smith avait une excellente mémoire. Mieux, il pouvait donner des dates. Il avait déjà pris la peine d'appeler Chubb, qui associait cette découverte au week-end du 4 Juillet 1996, information qui fut corroborée par les factures d'essence de Smith. Ce week-end se situait entre le septième et le dixième jour après que Tom Capano eut vraisemblablement noyé le corps d'Anne-Marie et jeté la glacière dans l'océan.

Les impacts de balle et le couvercle manquant n'étaient pas mentionnés dans les journaux. Smith dessina un plan indiquant à Alpert et à Donovan comment se rendre chez Chubb, en bord de mer.

— La glacière se trouve dans son hangar, derrière la remorque. Il vous attend.

Ken Chubb péchait dans la baie de Rehoboth depuis dix ans, comme il l'expliqua à Alpert et à Donovan. Un an et demi plus tôt, il pensait avoir ramporté le gros lot quand son fils s'était écrié :

— Regarde, papa ! Je vois un truc qui flotte là-bas.

En ramenant son bateau au niveau de cet objet blanc, Chubb et son fils virent qu'il s'agissait d'une glacière – amputée d'une poignée et de son couvercle.

— Elle était perforée en deux endroits, se souvint Chubb. Et l'on se demandait bien pourquoi. Quelle idée de tirer dans une glacière... D'autant qu'elle avait l'air presque neuve.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit à l'intérieur ? demanda Alpert.

— Oui, une sorte de tache rosâtre dans le fond. Ce n'est pas rare dans une glacière de pêche, à cause du sang des poissons.

Chubb ajouta qu'elle était de mêmes dimensions que celle qu'il utilisait lui-même.

— Je me suis dit : si je récupère le couvercle et la poignée de la mienne pour les fixer sur celle-là, et que je rebouche les deux trous, ça me fera une belle glacière toute neuve.

C'est donc ce qu'il avait fait, en combinant deux boulons rouillés de son ancienne glacière et deux boulons intacts trouvés sur la charnière de celle qu'il avait repêchée. Puis il avait rebouché les trous avec de la fibre de verre.

— Depuis, c'est celle-là que j'utilise pour stocker le poisson, ajouta Chubb avant d'admettre qu'il avait été surpris en apprenant par Ron Smith que la police était à la recherche de cet objet.

Alpert et Donovan rapportèrent leur fabuleux trésor au laboratoire. A première vue, la chose ressemblait à n'importe quelle glacière en polystyrène expansé. Mais, comme la plupart des produits manufacturés, elle portait des indications permettant de l'identifier. En prenant contact avec la société Igloo basée à Houston, Texas, ils apprirent qu'elle était issue d'une série limitée. En 1997, l'entreprise avait produit 7 797 exemplaires similaires, et à peu près autant l'année précédente. Toutes les glacières grand modèle étaient munies d'un code-barres, déchiffrable aussi bien par le fabricant que par les revendeurs. A cela s'ajoutait une date de fabrication, symbolisée par un petit cadran dont les aiguilles indiquaient le mois et l'année. Cette glacière avait quitté les chaînes d'assemblage en mai 1993.

Qui plus est, le code-barres permit de retrouver le magasin qui l'avait vendue : la boutique Sports Authority, située en face du centre commercial Concord à Wilmington.

Les enquêteurs savaient déjà que Tom avait acheté une glacière Igloo ici même le 20 avril, soit deux mois avant la disparition d'Anne-Marie. A défaut de pouvoir affirmer que c'était bien celle-là qu'ils tenaient entre les mains, ils disposaient au moins de sa sœur jumelle. Quant à savoir comment cette glacière avait pu effectuer un tel retour vers la côte, cela demeurait un mystère.

Le 14 novembre, l'avocat général du Delaware Jean Brady chargea Ferris Wharton de représenter le ministère public. Il serait secondé par Colin Connolly, qui cumulerait désormais les casquettes d'adjoint de l'U.S. Attorney et de coplaignant pour l'État du Delaware. Les deux hommes n'étaient en rien semblables, mais ils se complétaient à merveille.

Alpert et Donovan, pour leur part, poursuivraient leur travail d'investigation.

Sur les quatre membres de l'équipe, trois étaient natifs de Wilmington. Seul Alpert faisait figure d'« étranger », qui avait grandi dans l'Alabama.

Wharton avait quitté le Delaware suffisamment longtemps pour décrocher son diplôme à la faculté de droit de l'Illinois, et Connolly avait

parcouru le monde avant de regagner sa région natale.

Wharton assurait les fonctions d'attorney général adjoint depuis 1980. Malgré dix-huit ans de bons et loyaux services au bureau de l'attorney général et un tableau de chasse impressionnant en matière de procès pour meurtre, il avait dû rester à l'écart de l'affaire Capano-Fahey pendant presque un an et demi.

— Jusqu'au jour de l'arrestation, confierait-il, je ne savais rien de plus que ce qui figurait dans le journal, c'est-à-dire autant que mon concitoyen lambda.

— Si Tom avait su s'entourer des deux meilleurs défenseurs de la région, l'accusation alignait elle aussi une équipe de tout premier choix, qui saurait éviter les dissensions et rivalités propres aux affaires impliquant simultanément les autorités locales, étatiques, et fédérales. Unis par un même but, nos quatre hommes allaient faire montre d'un esprit collectif exemplaire.

Peu de gens se soucient des traces qu'ils laissent derrière eux dans l'accomplissement de leur routine quotidienne. Tant qu'on ne se trouve pas dans un lieu ou en compagnie d'individus que l'on ne devrait pas fréquenter, on ne se soucie guère des gens qu'on croise, des factures qu'on signe, ou des itinéraires qu'on emprunte.

Pourtant, il s'avère parfois crucial de ne pas être repéré, et de ne rien laisser traîner derrière soi. Gerry Capano avait décrit une macabre épopée sur deux États couvrant pratiquement onze heures de temps, et impliquant un grand nombre de transactions. Une heure après son arrestation, Tom avait réfuté les allégations de Gerry concernant les événements du 28 juin. Pour leur donner plus de poids, les enquêteurs entreprirent de reconstituer à nouveau les pérégrinations de Tom entre Grant Avenue, Emma Court, Stone Harbor, les eaux de l'Atlantique, et son retour à Grant Avenue. Leur intérêt était de recueillir le maximum d'éléments pour étayer les charges de l'État.

Jeffrey Stape, voisin de Gerry sur Emma Court, déclara aux enquêteurs avoir vu la voiture de Tom Capano dans l'allée de son frère au petit matin du 28 juin :

— Je suis sorti ramasser mon journal à 5 h 45, confia Stape. Ma maison fait face au garage de Gerry.

Tom était garé dans l'allée, le moteur allumé. Il a tourné le dos en me voyant.

Ce que le grand public ignorait, c'est que le FBI s'était déjà rendu à Stone Harbor un an plus tôt après qu'on eut retrouvé les notes secrètes de

Tom en 1996. Les policiers fédéraux avaient discrètement ratissé terre et mer le long des côtes du New Jersey.

Ils avaient même demandé aux voisins de Gerry s'ils avaient remarqué quoi que ce fût qui pût ressembler à un corps transporté sur ou hors d'un bateau. Mais personne n'avait rien vu de tel. Et, rétrospectivement, qui aurait pu prêter attention à une glacière de pêche ?

Pour autant, ils ne désespéraient pas de trouver des témoins aussi vigilants que Ron Smith et Ken Chubb. Tom avait été soit particulièrement discret, soit diablement chanceux. Et ils espéraient bien que cette chance allait changer de camp.

Selon Gerry, Tom avait retiré de l'argent au distributeur automatique de la Wilmington Savings Fund Society de Trolley Square avant de regagner Stone Harbor avec lui. Cette indication figurait sur la chronologie manuscrite de Tom. Quand l'agent de sécurité diffusa les images prises par la caméra de surveillance de l'agence bancaire, le FBI distingua facilement le visage de Tom. Le cliché indiquait clairement la date et l'heure du retrait : le 28 juin 1996 à 8h41.

A supposer que les deux frères eussent aussitôt quitté Wilmington, ils auraient difficilement pu regagner la villa de Gerry avant 11 heures. Dommage, car en arrivant légèrement plus tôt, beaucoup de personnes auraient pu les voir.

Gerry consacrait peu de temps à sa petite entreprise d'entretien de jardins basée à Wilmington, et il n'avait guère la main verte ; aussi avait-il confié la maintenance de sa propriété à une PME locale. Elle appartenait à la famille de Gary Barber, un jeune instituteur qui arrondissait ses revenus en y travaillant l'été. Peu avant 9 h 30, le 28 juin, Barber s'était rendu chez Gerry pour remplacer l'embout d'un arroseur automatique. Afin de régler la minuterie de l'appareil, Barber devait pénétrer dans la maison elle-même, dont il possédait la clé. Mais il sursauta en entendant se déclencher l'alarme, dont il ignorait le code.

La sirène avait hurlé pendant pratiquement vingt minutes, et émis quatre appels automatiques vers le commissariat. Il n'était pas loin de 10 heures lorsqu'un policier de Stone Harbor arriva sur les lieux. Il coupa la sirène et referma la maison de Gerry, si bien que tout était rentré dans l'ordre quand Gerry et Tom revinrent avec la glacière. Une demi-heure plus tôt, ils auraient trouvé une voiture de police stationnée devant la maison.

Un autre voisin de Gerry se souvenait maintenant d'avoir vu la Suburban de Kay Capano garée au coin de la rue vers la fin juin 1996. Il avait eu la curiosité de demander à Gerry quel bon vent amenait Tom dans les

parages, sans se souvenir de sa réponse.

Les frères et sœur d'Anne-Marie voulaient encore croire à l'impossible : retrouver les restes de son cadavre pour lui rendre un dernier hommage avant de l'enterrer. Mais cela faisait maintenant dix-sept mois qu'elle les avait quittés, et la zone maritime indiquée par Gerry correspondait à l'endroit où le plateau continental 65 mètres de fond s'estompe brutalement pour laisser place à une mer profonde de 1 500 mètres. Autrement dit, si l'esprit d'Anne-Marie continuait à vivre parmi eux, son corps reposait, lui, dans la fosse aux requins.

Par chance, Matthew Pleasant, criminologue auprès des garde-côtes de Cape May, New Jersey, avait pris contact avec la police d'État du Delaware et proposé son aide pour retrouver Anne-Marie. Pleasant expliqua aux enquêteurs qu'une recherche au sonar permettrait éventuellement de trouver quelque chose. L'idée était intéressante mais le coût d'une telle opération excédait le budget alloué aux enquêteurs. Restait la possibilité d'utiliser un sous-marin déjà présent dans les parages. La chance leur sourit encore.

Depuis son escapade en mer avec Tom, Gerry avait revendu le Summer Wind pour s'offrir un bateau plus puissant, un Black Fin de 29 pieds de long d'une valeur de 101 000 dollars. A la demande des autorités, il s'arrangea toutefois pour récupérer le Summer Wind. Pleasant, Gerry et le garde-côtes Davis prirent la mer à bord de l'Hydra-Sport dans des conditions météorologiques similaires à celles du 28 juin 1996.

Davis avait emporté un récepteur GPS. Ils disposaient également des positions enregistrées par le loran (un système indiquant la localisation du bateau) de Gerry, des calculs effectués par le navigateur garde-côtes et le Meridian Science (une société spécialisée dans le repérage de bateaux égarés), et ils estimèrent leur vitesse à 22 nœuds.

Le corps d'Anne-Marie pouvait se trouver n'importe où dans un rayon de 15 kilomètres. Les garde-côtes et la marine entreprirent toutefois une recherche au sonar, espérant retrouver la trace des deux ancres que Gerry disait avoir laissées à Tom pour lester le corps. Le fond marin était lisse et homogène, à l'exception de quelques sillons creusés par des navires de pêche commerciale.

Hélas, les courants et les tempêtes avaient modifié le relief sous-marin et recouvert certains objets d'un manteau de sable. Malgré tout, on tenta le coup de la dernière chance en juin 1998. Contrairement aux recherches ayant suivi le crash de l'avion de John-John Kennedy – entreprises immédiatement après sa disparition au-dessus de l'Atlantique, et bien plus près de la côte – cela faisait maintenant deux ans que le corps de la jeune femme avait sombré

à quelque soixante milles de la côte. De son bras mécanique, un sous-marin de poche palpa le sol océanique. Les chercheurs trouvèrent bien une chaîne et une ancre, mais leur taille ne correspondait nullement aux descriptions faites par Gerry Capano.

De guerre lasse, ils durent se résoudre à abandonner Anne-Marie aux secrets de la mer.

— Nous espérons qu'ils trouveraient la dépouille de notre sœur, confierait Robert Fahey, afin que nous lui offrions ne serait-ce qu'un semblant d'enterrement. Cela nous fut interdit à jamais.

Anne-Marie Fahey fut officiellement déclarée morte.

CHAPITRE 32

Après avoir passé la visite médicale à l'infirmierie de la prison, Tom se verrait attribuer une cellule, sans doute dans le quartier de haute sécurité. Il était, après tout, un ancien avocat général – une espèce encore plus impopulaire chez les détenus que les ex-flics. Et puis, cet homme était devenu tristement célèbre ; son nom et son portrait avaient occupé des semaines entières les colonnes des journaux du Delaware, mais aussi du Maryland, de la Pennsylvanie, du New Jersey et de l'État de New York.

Le Dr Carol Tavani était une neuropsychiatre du département de la santé carcérale du Delaware, qui recevait les prisonniers quinze heures par semaine.

C'est elle qui examina Tom le 14 novembre. Le métier de Tavani s'inspirait davantage des traités de Kharmacologie que des œuvres de Freud. Elle releva les antécédents médicaux de Tom, et retint essentiellement sa colite ainsi qu'une crise d'hypertension l'ayant frappé quelques années plus tôt. En dépit des circonstances, la psychiatre trouva son patient « tout à fait charmant. Il se montra très coopératif, (...) intact sur le plan cognitif et intellectuel. Furieux (...) que son frère – ou ses frères – aient pu le trahir ».

Tom avoua qu'il regrettait de ne pas avoir succombé à une crise cardiaque, mais se défendit d'avoir la moindre intention suicidaire. Le médecin lui fit promettre qu'il n'essaierait pas d'attenter à ses jours. Il lui semblait très anxieux, affreusement déprimé, et inquiet pour ses filles.

Ces réponses émotionnelles étaient parfaitement normales pour un homme qui venait d'être accusé de meurtre et arraché à son quotidien. L'univers de Tom subissait une brutale transformation entre l'opulence douillette du foyer de Weldin Road et le dépouillement total d'une prison surpeuplée.

Après avoir passé quelques jours dans l'infirmierie,

Capano fut conduit dans la cellule individuelle n° 1 du quartier 1— F de la prison de Gander Hill ; 1— F accueillait les détenus qui, pour une raison ou pour une autre, étaient déclarés « cas administratifs » les prisonniers qui craignaient pour leur vie, ceux qui avaient reçu des menaces, et ceux que l'on

isolait pour mauvaise conduite.

Comme chacune des neuf cellules de ce quartier, celle de Tom faisait environ deux mètres sur trois, et donnait sur la loge modulaire en forme de bulle des gardiens. Elle était équipée d'une couchette recouverte d'un fin tapis de mousse, d'une petite table vissée au plancher, d'une lampe, d'une cuvette de toilettes, d'un lavabo, d'une étroite fenêtre donnant sur la cour, et de petites ouvertures dans le mur opposé à la cloison commune avec la cellule n° 2.

Tom y demeurerait vingt-trois heures sur vingt-quatre. Son heure quotidienne de détente serait consacrée à l'exercice physique, à la douche, au nettoyage de sa cellule, et aux appels téléphoniques.

Mais ces derniers seraient extrêmement limités et souvent interrompus au beau milieu d'une phrase.

En outre, Tom serait condamné à passer sa récréation en solitaire, contrairement à d'autres détenus du 1— F qui avaient le droit de se rencontrer. En face de sa porte était tracée une ligne rouge qu'aucun prisonnier n'était autorisé à franchir.

Pour un homme habitué à obtenir tout ce qu'il désirait, la détention constituait un réel traumatisme. Lui qui possédait un téléviseur et un magnétoscope dans chacune des pièces de sa maison éprouva une insoutenable sensation de vide. Pas même un transistor pour le distraire. Quant aux livres, ils étaient sévèrement rationnés, limités à six par mois.

Lui, si méticuleux écrivit à Debby qu'il vivait dans la crasse permanente. Il frissonnait rien qu'en imaginant où ses draps et couvertures avaient pu traîner avant de lui être remis. Même le nombre de slips et de paires de chaussettes autorisés était restreint, si bien qu'il avoua être parfois contraint de laver ses sous-vêtements dans sa cuvette.

Tom pouvait recevoir des visites, mais trop rares et trop brèves à son goût. Ses avocats s'efforcèrent de venir chaque mercredi – et plus souvent s'ils en avaient le temps. Il considérait cette nouvelle existence comme un intolérable affront.

Il n'était pourtant pas au bout de ses peines. Le 22 novembre 1997, le grand jury du comté de New Castle confirma, de la manière la plus officielle qui soit, que Tom Capano était, en vertu des lois de l'État, inculpé d'assassinat sur la personne d'Anne-Marie Fahey. La liberté sous caution lui fut refusée, et aucune nouvelle demande ne serait recevable avant les fêtes de fin d'année.

L'avant-veille de Noël, le juge William Sawain Lee, de la cour

supérieure, fut désigné pour instruire et présider le procès Capano. Son expérience, son intelligence et son bon sens lui valaient l'admiration unanime de ses pairs. Les avocats des deux parties en présence accueillirent la nouvelle avec soulagement.

S'il existait une seule personne capable de maintenir un peu d'ordre et de dignité dans ce qui s'annonçait comme le procès du siècle dans le Delaware, c'était bien William Swain Lee.

Du fond de sa cellule, passant le plus clair de son temps coupé du reste du monde, Tom évalua ses chances d'être libéré sous caution. Il pouvait compter sur sa mère (bien qu'il redoutât qu'elle « pleurniche et fasse une scène »), sur ses filles et, dans une moindre mesure, sur Kay – bien qu'elle poursuivît bille en tête les démarches du divorce. Il savait également pouvoir compter sur l'amour indéfectible de Debby ; comme toujours, elle se plierait à son bon vouloir. Elle ne témoignerait jamais en sa défaveur ; elle répéterait mot pour mot ce qu'il lui demanderait de dire. Sa sœur Marian et son mari Lee étaient également de son côté, ainsi que son frère Joey. Certes, Louie et Gerry l'avaient vendu. Mais Tom disposait des meilleurs avocats du moment. Et il pouvait compter sur une bonne poignée de copains pour le soutenir ; il en avait aidé plus d'un, qui pour payer les traites de la maison, qui pour envoyer ses enfants dans les meilleures écoles. Enfin, quelques amies pourraient éventuellement plaider sa cause — Susan Louth, pour ne citer qu'elle.

Capano ne pensait pas moisir à Gander Hill ; on ne pourrait lui refuser indéfiniment une mise en liberté sous caution. Pour le maintenir en prison, le code pénal du Delaware stipulait que l'accusation devrait présenter au juge une preuve formelle justifiant l'ouverture d'un procès. Or, Tom estimait qu'en se fondant sur les seuls babillages de Gerry et les maigres informations dont disposait Louie, les enquêteurs n'avaient qu'à aller se rhabiller.

Quant à prouver qu'il avait harcelé Anne-Marie, ils se verraient opposer des dizaines d'e-mails, de lettres et d'enregistrements prouvant qu'ils n'avaient jamais cessé d'être amis. Ses avocats ne feraient qu'une bouchée de ses détracteurs.

Tom se montrait toujours charmant avec les gens qu'il croisait sur sa route – sauf, peut-être, avec les gardiens de prison. Habitué à faire sa loi en toutes circonstances, il défiait désormais les lois de Gander Hill. Le prisonnier Capano était un dur à cuire.

Parmi les résidents du quartier 1— F se trouvait un détenu autrement plus expérimenté que Tom. A quarante-cinq ans, Nicholas Perillo souffrait d'une dépendance chronique tant à la drogue qu'à l'alcool, et son casier judiciaire couvrait pratiquement deux décennies. Très élégant, la chevelure argentée, il s'exprimait d'une voix bourrue qui ressemblait à s'y méprendre à

celle de Sylvester Stallone. Ses déboires avaient plus d'une fois brisé le cœur de sa maman, et son frère était un comédien de télévision qui apparaissait, entre autres, dans la série Urgences. Perillo était le roi des coups tordus. Cambrioleur, faussaire, et escroc notoire, il n'en était pas moins attachant, et il avait toujours voulu se racheter. Ce filou était malin comme un singe, mais il n'était pas violent.

D'après la loi, et vu son bagage, Perillo aurait dû être bon pour « la totale » trente-quatre ans et quatre-vingt-dix jours de prison pour récidive. Mais il y avait échappé à la faveur d'une jeune avocate qui s'était amourachée de lui. En 1989, durant son séjour en prison, il épousa sa bienfaitrice et, galvanisé par la confiance qu'elle lui vouait, promit de se racheter une conduite. Hélas, ce mariage digne d'une série B n'annonçait aucun happy end ; relâché en 1992, Nick replongea rapidement dans le doux monde de l'alcool et de la drogue. Son couple capota, et les derniers espoirs romantiques de sa femme partirent en fumée lorsqu'il dévalisa sa maison.

A force de condamnations, Perillo connaissait Gander Hill comme sa poche. Lors de son dernier séjour, la prison était pleine à craquer, si bien qu'il avait dû passer trois mois sur une paillasse à l'étage des gardes à vue. Quand il fut accusé de cambriolage au troisième degré, après avoir été retrouvé ivre mort dans une maison inhabitée à deux pas de chez sa mère au cours de l'automne 1997, il sut qu'il allait revoir Gander Hill. Mais il n'avait nullement l'intention de dormir à nouveau par terre :

— Quand le maton m'a dit de prendre un matelas en me désignant une cellule, j'ai vu qu'il y avait déjà six personnes allongées sur le sol. Alors je suis retourné à la réception où j'ai dit qu'un de mes anciens complices se trouvait actuellement à Gander Hill, que je craignais pour ma vie et que je voulais être placé dans le quartier de haute sécurité. Au moins, je savais qu'ils me donneraient une cellule et un lit, et que je n'aurais pas à dormir par terre.

Contrairement à Tom, Perillo était ravi d'avoir sa cellule individuelle dans le quartier 1— F, la n° 2, voisine de celle de Tom.

Perillo lisait les journaux ; il savait qui était Tom, mais il ignorait que celui-ci se trouvait dans le même quartier, jusqu'à ce qu'il fût interpellé par les autres détenus lors de son heure de récré. Intrigué, il franchit alors le seuil de sa porte et aperçut Tom dans le couloir.

Bien que les prisonniers du 1— F fussent dissuadés de communiquer entre eux, il y avait toujours moyen de se débrouiller. Lors des repas, les trappes situées en bas des portes restaient ouvertes, si bien que l'on pouvait s'accroupir pour échanger quelques mots.

Les détenus qui prenaient leur pause pouvaient glisser des notes sous

les portes et en recevoir de la même façon. Pour peu que les gardes se fussent éloignés de leur bulle, ils pouvaient même franchir les lignes rouges peintes au sol.

Aucun endroit n'incite autant sa population à combattre le système que l'univers carcéral ; les règles ne semblent avoir été édictées que pour être enfreintes.

Car tout être humain a besoin de communiquer. Perillo et Tom étaient unis par l'âge et leurs racines italiennes. Malgré les interdits, ils sympathisèrent rapidement, échangeant livres et histoires personnelles.

Côté charme et intelligence, Nick n'avait rien à envier à Tom. Après qu'ils eurent lié connaissance, Nick lui promit de faire envoyer à ses filles une photo dédicacée de son frère.

Le nombre de ceux qui faisaient encore confiance à Perillo ayant réduit comme peau de chagrin, celui-ci épuisait rarement son crédit de téléphone. Par ailleurs, il ne lui restait que quelques cents sur son compte pénitencier. Dans sa vraie vie, Tom passait une bonne partie de son temps au téléphone, ne fût-ce que pour surveiller ses filles et ses maîtresses.

Aussi supportait-il difficilement de voir ses appels restreints, tant en nombre qu'en durée. Il lui fallait absolument un moyen de contourner le règlement téléphonique.

Tous les appels émis depuis Gander Hill devaient se faire, comme de bien entendu, en PCV. Les détenus devaient pianoter leur code d'identification avant de composer l'un des numéros figurant sur une liste préalablement visée par les gardiens. Si celle de Tom était vite remplie, d'autres prisonniers tels que Nick Perillo ou Harry Fusco, un délinquant sexuel, étaient beaucoup moins mondains. Aussi Perillo expliqua-t-il à Capano comment lui-même et d'autres pouvaient passer des coups de fil pour son compte. Il avait une famille, des amis et, surtout, de l'argent ; nombre de ses camarades ne possédaient rien de tout cela.

Tom parvint ainsi à reprendre un certain contrôle sur son existence, comme sur celle des personnes libres qu'il croyait devoir guider. Grappiller des unités téléphoniques était maintenant chose possible : il suffisait que Kay déposât quelques chèques sur les comptes pénitenciers de ses nouveaux amis.

Curieusement, Debby MacIntyre considérait les mois ayant précédé l'arrestation de Tom comme les meilleurs moments de leur couple :

— On se voyait presque tous les jours. Il venait à la maison – juste de

passage – pratiquement chaque soir, sauf une ou deux fois par semaine quand il sortait avec ses collègues de bureau.

Debby croyait dur comme fer qu'elle se marierait dans l'année. Elle semblait ignorer que l'enquête liée à la mort d'Anne-Marie se resserrait sur Tom.

— Je savais qu'il n'avait rien fait, confierait-elle.

Par la suite, ils [les enquêteurs] me demandèrent :

« N'avez-vous jamais pensé qu'il pouvait être lié à sa disparition ? » et je répondis non. Car je croyais ce que Tom m'avait dit : qu'elle était partie sur un coup de tête pour rejoindre une secte dans le Colorado ou quelque chose du genre. Il disait avoir mis fin à leur liaison en septembre 1995, après que nous ayons décidé de nous marier. Autrement dit, cette histoire ne nous concernait pas, et nous n'en reparlions jamais.

Après tout, rien ne prouvait qu'elle fût morte, lui avait dit Tom dès le début. Et à supposer que ce fût le cas, personne ne savait pourquoi ni comment, insistait-il, et cela n'avait, en tout état de cause, rien à voir avec lui.

Mais quand Debby rentra de Rome à la fin novembre, Tom était sous les verrous. Il parvint malgré tout à la convaincre que sa libération n'était qu'une question de semaines, et que leur vie à deux reprendrait aussitôt. Même depuis Gander Hill, Tom pouvait la contrôler.

Debby souffrait d'un syndrome émotionnel fréquent chez les femmes. Les pys de la télévision appellent cela l'« enfer du plaire », dans lequel l'individu, craignant de ne pas être à la hauteur et de ne jamais en faire assez, sacrifie ses propres besoins et envies et se refuse à fixer la moindre limite à ce qu'il subit. Le plus petit conflit le rend littéralement malade, et ceux qui choisissent de consulter un thérapeute ont tendance à s'excuser de parler de leurs problèmes ; ils redoutent en permanence de gêner, de déranger, de contrarier.

Avec Tom derrière les barreaux, Debby fit de son mieux pour lui faire plaisir, pour lui mettre du baume au cœur. Elle ne pouvait lui rendre visite car cela demeurerait l'apanage de sa famille, mais il l'appelait presque tous les soirs, et elle écoutait ses activités de manière à être là quand le téléphone sonnerait. Ils échangeaient des lettres quotidiennes.

Lors d'une de ces conversations téléphoniques, Debby finit cependant par mentionner un détail qui la tracassait. Depuis que Tom avait été accusé de meurtre, une question lui revenait sans cesse à l'esprit : qu'était devenu le revolver qu'elle lui avait acheté ?

Sa réponse fut franche et sèche :

— Je te prie de ne pas parler de ça au téléphone.

Je refuse d’aborder ce genre de questions ou d’évoquer l’enquête tant que je me trouverai ici.

Il semblait tellement agité qu’elle regretta aussitôt d’avoir abordé le sujet.

Marquée par les mises en garde de Tom, les tombeurs de son amant – notamment Connolly, Alpert et Wharton – ne lui inspiraient rien de bon. Bob Donovan lui paraissait toutefois plus sympathique que les autres. Il ne parlait pas beaucoup, et se montrait moins intimidant. Mais elle ne perdait pas de vue qu’ils cherchaient tous à la faire témoigner contre Tom, ce qu’elle n’avait aucunement l’intention de faire.

Debby subit un autre type de pression, venant de Tom lui-même. Bien qu’elle fût parfaitement résolue à attendre sa libération sous caution, il insistait pour qu’elle fréquentât d’autres hommes et fît l’amour avec eux. Cette perspective semblait toujours aussi excitante aux yeux de Tom – sinon plus encore depuis qu’il ne pouvait plus étreindre Debby lui-même.

De fait, Capano avait toujours nourri une curiosité quasi obsessionnelle pour les spécificités corporelles et physiologiques des femmes dont il était intime.

Contrairement à la majorité de ses congénères, il semblait fasciné par leurs cycles menstruels et voulait connaître tous leurs petits secrets. Ses paroles et ses écrits ne semblaient souffrir aucun tabou. Soit il était persuadé que ses missives demeureraient confidentielles, soit c’était le cadet de ses soucis. Les longues lettres qu’il écrivait à Debby étaient remplies de descriptions pornographiques et de sous-entendus salaces, de déclarations d’amour, de lamentations sur ses conditions de détention, et de prières pour que le cauchemar se terminât au plus vite.

Mais, par-dessus tout, elles lui disaient ce qu’elle devait faire.

Les Fahey fêtèrent la Noël 1997 sans Anne-Marie.

Ils espéraient que le procès de Tom Capano permettrait de tourner définitivement la page. Lui, de son côté, attendait impatiemment d’être libéré sous caution pour pouvoir préparer son procès dans un cadre moins hostile. Et Debby voulait seulement le retrouver auprès d’elle.

CHAPITRE 33

Les hommes chargés d'établir un réquisitoire contre Tom n'avaient aucun moyen de savoir précisément comment Anne-Marie était décédée. L'examen en laboratoire des outils et ustensiles saisis chez Tom n'avait révélé aucune trace de sang, ce qui invalidait leur hypothèse de départ selon laquelle l'inculpé avait frappé sa victime à mort dans un soudain accès de colère. Gerry Capano affirmait que le dix millimètres qu'il avait confié à son frère en février 1996 lui avait été rendu inutilisé. Et la fastidieuse vérification des ventes d'armes effectuées dans le Delaware au cours des six premiers mois de 1996 ne révéla à aucun moment le nom de Tom Capano. Toutefois, ils trouvèrent la preuve d'un achat effectué par l'un de ses proches. Les enquêteurs apprirent en effet que Debby MacIntyre avait fait l'acquisition d'un Beretta calibre 22 le 13 mai, soit quarante-cinq jours avant la disparition d'Anne-Marie. Inutile de préciser que cet achat les intéressait au plus haut point...

Quoi qu'il fût réellement arrivé à Anne-Marie, Connolly, Wharton, Alpert et Donovan étaient à présent convaincus que son sort avait été scellé longtemps à l'avance. Tom avait emprunté 8 000 dollars à Gerry dès février 1996 – soi-disant pour payer un maître chanteur. Mais, à supposer que ce dernier existât vraiment, qu'est-ce qui empêchait l'aîné des Capano de se rendre chez son banquier pour retirer du liquide sur son propre compte courant ? A l'époque, celui-ci présentait un solde créditeur de plus de 153 000 dollars. D'ailleurs, il avait remboursé son frère dès le lendemain. Non, il semblait évident que Tom lui avait emprunté cette somme dans le seul but de donner du poids à cette sombre histoire de chantage. Cela afin que Gerry ne posât aucune question quand viendrait le moment de se débarrasser du corps.

Il apparaissait aujourd'hui que Tom avait également mêlé Debby à son crime, abusant de sa faiblesse pour qu'elle lui achetât le revolver. Et cela, bien avant d'attenter à la vie d'Anne-Marie – exactement quarante-cinq jours plus tôt. Ce qui ne faisait que confirmer le caractère prémédité du meurtre.

Les enquêteurs parcoururent une fois de plus son courrier électronique relatif aux mois de mai et juin 1996. Il insistait lourdement pour qu'Anne-Marie acceptât de dîner avec lui – et qu'elle le tînt informé de ses moindres projets.

Salut, écrivait-il le 3 mai. Il est 14 h 30 et je n'ai pas eu de tes nouvelles alors je me demande ce qui se passe. Appelle-moi ou envoie un e-mail dès que possible. A quelle heure puis-je t'appeler ? J'espère que tout va pour le mieux, bien que je n'en aie pas l'impression. Pense à un plat de moules... avec de la sauce blanche.

Suivaient des dizaines d'e-mails du même acabit, qui visaient tous à décrocher un rendez-vous, peut-être le dernier.

Ils relurent ensuite la déposition de Siobhan Sullivan, la femme policière amie d'Anne-Marie. Elle l'avait entendue qualifier Tom de « putain de harceleur ». Anne-Marie le redoutait donc sans pour autant soupçonner à quel point il pouvait être dangereux ; elle ignorait qu'il avait demandé à une autre femme de lui acheter un revolver – et qu'il avait échafaudé un plan pour se débarrasser d'un cadavre.

Aucun des enquêteurs n'imaginait un seul instant que Debby eût acheté ce revolver pour son usage personnel. Mais où cet objet se trouvait-il à présent ?

Le 8 janvier 1998, Tom Capano plaida non coupable d'assassinat. Sa demande de mise en liberté sous caution fut programmée pour la première semaine de février. Ses avocats et lui convinrent que Debby MacIntyre était l'un de leurs meilleurs atouts.

Tom la savait terrifiée à l'idée de témoigner en sa faveur, mais il savait également qu'elle ne refuserait pas. Elle était prête à tout pour ses beaux yeux.

Le 28 janvier, Tom écrivit à la femme qu'il prétendait aimer et vouloir épouser. Dans un précédent courrier, il avait fini par la convaincre d'avoir un rendez-vous galant avec un autre homme, qu'elle devait ensuite attirer dans son lit – ce qu'elle s'était sentie incapable de faire.

Chère Deb,

Il est 23 h 57 et, avec un peu de chance, tu es en ce moment même complètement nue, à quatre pattes, et ton prince charmant d'un soir te fait jouir comme une folle, une vraie petite chienne en rut. Mais, j'y pense, tu me disais dans ta lettre de lundi soir que j'ai reçue ce soir – que tu avais tes règles.

D'accord, alors disons que tu es toujours à poil, pour qu'il puisse admirer ton corps de rêve, agenouillée avec sa queue dans ta bouche tandis qu'il se prélassait dans un fauteuil du salon – à lui tailler la meilleure pipe de toute sa vie. C'est en voyant ces images que je me suis offert deux séances de

relaxation depuis que j'ai appris pour ton rancart... et l'une d'elles s'est déroulée aujourd'hui en milieu de journée, debout dans un coin de ma cellule !

Les élucubrations pornographiques de Tom occupaient une page et demie, avant de faire place aux mauvaises nouvelles. Ses trois avocats — Charlie Oberly, Joe Hurley, et la dernière recrue Gène Maurer — jugeaient indispensable qu'elle témoignéât lors de la demande de libération de Tom.

Tu m'en vois navré, mais je suis de leur avis, comme je vais te l'expliquer, et j'admets que c'est purement égoïste de ma part. (...) [Il cite ses avocats :] « Debby MacIntyre est un témoin capital pour nous, mais, par-dessus tout, elle est un témoin imposant. Nous voulons que le juge Lee voie et entende cette femme éminemment crédible et intègre, car elle lui fera une très bonne impression.

(...) Elle incarne non seulement l'honnêteté, mais le sang-froid et la maturité. »

Celui qui avait la manie de souligner les « erreurs stupides » de Debby avait visiblement changé d'attitude. Il la suppliait de surmonter sa peur des médias et lui rappela qu'elle serait, de toute façon, sûrement appelée à la barre lors du procès – sous-entendu : à quoi bon attendre ?

Il l'avertit que Bob Donovan lirait in extenso le procès-verbal des entretiens qu'elle avait accordés, et qu'il serait donc préférable qu'elle donne sa propre version de l'histoire.

[Mon équipe dit :] « Elle nous sera d'une grande aide ; le juge Lee observera son comportement et l'écouterà donner sa propre version des faits selon ses mots à elle, avec passion et émotion (...). » Deb, mon amour, ils ont raison et je ne puis que les approuver. Je sais combien tu tiens à ta vie privée.

Moi non plus, je ne souhaite pas te voir assaillie par les caméras.

Tom distilla ensuite quelques éléments dont elle était censée faire part au juge. Il désignait Connolly et Wharton par des surnoms. Connolly, sa tête de turc, en possédait même trois : le nazi, le serpent, et la fouine. Wharton était quant à lui qualifié de bourreau.

Capano terminait sa lettre en implorant la compassion de Debby, une technique qui avait toujours fait ses preuves. Il expliqua que Lee Ramunno n'avait pas le droit de lui rendre visite en tant qu'avocat, étant donné que l'État le considérait seulement comme un membre de sa famille, que Marian rechignait à « balancer des saloperies » sur Gerry devant la cour, qu'il n'avait pas eu le temps de demander à sa mère de témoigner en sa faveur (une autre

idée que condamnait Marian), que ses filles étaient déprimées, que sa femme et lui s'étaient disputés, et que les douches étaient glaciales. Il concluait par : « Je t'aime, Tom. »

Lorsque cette lettre ingénieuse parvint à Debby, cette dernière avait déjà l'esprit ailleurs. Le jour même où Tom prenait la plume – le 28 janvier 1998 elle avait eu un rendez-vous avec l'équipe du procureur, qui s'était fort mal passé. Elle avait choisi de s'en tenir à la version dictée par Tom : la « criminalité galopante » de Wilmington, le fait qu'elle vivait seule avec ses enfants, et le mécontentement de son amant quand elle avait acquis un pistolet.

Flanquée de l'avocat que Tom lui avait recommandé, Debby attendit nerveusement les questions de Connolly. Faute d'expérience en la matière, elle mentait très mal ; sa voix et son visage n'avaient de cesse de la trahir. Mais elle commença par dire la vérité, revenant sur ce qu'elle avait déclaré devant le grand jury :

— Ma liaison avec M. Capano remonte bien avant septembre 1995, avoua-t-elle. Si c'est effectivement à cette période que notre relation prit un tour plus sentimental, nous avons des rapports sexuels depuis des années.

Debby disait encore la vérité quand elle affirma tout ignorer de l'existence d'Anne-Marie Fahey jusqu'à ce que Tom lui eût révélé leur aventure, le 2 juillet 1996.

— Vous a-t-il jamais dit si les autorités avaient retrouvé le sang d'Anne-Marie dans la maison de Grant Avenue ? demanda Connolly.

— Si. Il m'a parlé d'une histoire d'ADN. C'est tout ce que je peux vous dire.

— Vous aurait-il expliqué comment le sang d'Anne-Marie avait pu se trouver dans sa maison ?

— Non. Non, il m'a parlé d'une toute petite tache, de la taille d'une tête d'épingle. (...) Nous ne parlions jamais d'Anne-Marie Fahey ni de ses rapports avec lui. Jamais.

Cela semblait crédible. A sa place, d'autres seraient déjà montées sur leurs grands chevaux, exigeant de connaître les moindres détails sur cette voleuse d'amant. Mais pas Debby.

Questionnée au sujet du détergent Carbona, elle se souvenait avoir remis un flacon à Tom plusieurs mois avant le 27 juin. Elle reconnut avoir acheté un revolver, mais elle situait l'événement au printemps ou à l'hiver 1994 ou 1995, invoquant sa peur d'un cambriolage ou d'une effraction, et son

statut de mère célibataire.

Elle ajouta qu'un de ses collègues de Tatnall, qui dispensait un cours de sécurité sur les armes à feu, avait offert de lui montrer comment manier un pistolet. Mais elle disait ne s'en être jamais servie. Ses paroles sonnaient terriblement faux :

— Je me souviens être rentrée à la maison après le tout dernier jour de classe, en juin. Mon fils était dans sa chambre. Le pistolet se trouvait dans une valise fermée à clé, mais j'étais rongée d'angoisse à l'idée qu'il puisse tout de même le trouver – alors je m'en suis débarrassée. A la place, j'ai choisi de renforcer mon système d'alarme.

Mais Connolly revenait à la charge, ce qui la déstabilisait. Elle hésitait désormais entre janvier ou juin 1994, 1995... Ou 1996.

— Je m'en suis débarrassée en juin – disons le 10 parce que je me souviens que c'était le dernier jour de l'année scolaire, déclara-t-elle, la gorge nouée. Et je l'ai démonté. Il y a une pièce qui se détache du bas ; je l'ai retirée, et j'ai mis les deux parties dans deux sacs différents. Des sacs poubelle.

Debby disait avoir jeté les pièces de l'arme et les munitions le vendredi 10 juin (soit deux semaines et demie avant la disparition d'Anne-Marie). Elle ne pouvait préciser le modèle de l'arme, mais elle mentionna l'armurerie de la Route 13.

— J'ai simplement demandé une petite arme de poing qui soit facile à manier, qui tienne bien en main et ne soit pas trop impressionnante.

Connolly répliquait à chacun de ses mensonges par une question gênante :

— Quand vous avez acheté cette arme, aviez-vous fait part de cette décision à quelqu'un ?

— J'en avais parlé à Tom, qui était contre cette idée, précisa-t-elle aussitôt.

Elle ne se souvenait ni de la couleur de l'objet gris, noir ? Ni de son prix. Elle ne pouvait préciser le mode de paiement, ni combien de temps au juste elle l'avait conservé.

— Combien de temps pensez-vous avoir gardé ce pistolet ? reprit Connolly.

— Entre trois et cinq mois.

— Quand vous l’êtes-vous procuré ?

— En hiver... ou au printemps.

— Vous êtes absolument certaine de l’avoir jeté le deuxième vendredi de juin ?

Debby continuait à s’enfoncer. Non, Tom n’avait jamais vu l’arme. Il ignorait qu’elle l’avait mise à la poubelle. Du moins, jusqu’au lendemain.

— Et comment a-t-il réagi ?

« Sage décision. Révisé ton système d’alarme. »

— Lui avez-vous prêté ce pistolet ?

— Non.

Sans dire un mot, Eric Alpert posa un Beretta calibre 22 sur la table. Debby se liquéfia.

— Était-ce un pistolet de ce type ?

— Euh... Je pense qu’il était moins gros que ça.

Connolly lui tendit la photocopie de la facture de l’arme qu’elle avait achetée.

— Est-ce que ceci peut vous rafraîchir la mémoire quant à la date de cet achat ?

Debby lut la date figurant sur la facture.

— En mai ? dit-elle, entendant sa propre voix résonner dans son crâne. Je pensais l’avoir achetée bien plus tôt.

— Et vous êtes sûre que la seule personne à qui vous ayez confié votre intention d’acheter une arme était Tom Capano ?

Connolly avait l’art de poser les mêmes questions de trois manières différentes.

— Oui... oui.

— Mais vous êtes également certaine que Tom Capano n’a jamais touché cette arme ?

— Autant que je sache.

— Voyons, si l'arme est restée en votre seule possession entre le moment où vous l'avez achetée et le jour où vous vous en êtes séparée, comment Tom Capano aurait-il pu la toucher ?

— Je l'ai mise à la poubelle.

— Il n'a donc pas pu la toucher, poursuivit Connolly. Dans ce cas, si l'on retrouve ses empreintes digitales sur une arme portant le numéro de série de la vôtre... comment l'expliqueriez-vous ?

Connolly n'avait pas dit que les empreintes de Tom figuraient effectivement sur l'arme – tout cela était mis au conditionnel. Mais c'était suffisant pour confondre Debby.

— Peut-être l'a-t-il extraite de la poubelle ? demanda-t-elle.

— Alors, savait-il à l'avance que vous alliez vous en débarrasser ?

— Non, je le lui ai dit après l'avoir jetée.

— Combien de temps après ?

— Samedi ou dimanche. Les poubelles sont ramassées le mardi.

— En êtes-vous bien sûre ?

Debby finit par se demander s'ils ne la soupçonnaient pas, elle, d'avoir agressé Anne-Marie. L'avalanche de questions lui faisait tourner la tête, et Connolly continuait à lui demander si elle était bien sûre d'avoir jeté les pièces de l'arme et les munitions à la date qu'elle indiquait. Mais elle n'était sûre de rien, parce que tout n'était que mensonges. Elle n'avait vu ce pistolet que cinq minutes dans sa vie, juste après l'avoir acheté, juste avant de le remettre à Tom.

— Dans ce cas, vous le lui avez peut-être dit avant le ramassage des poubelles.

— Oui... oui.

Visiblement satisfait, Connolly lui demanda ensuite si Tom lui avait parlé d'une personne qui cherchait à lui soutirer de l'argent.

— Oui... Il m'a dit que quelqu'un essayait de lui extorquer de l'argent. C'est tout. Je ne connais même pas le nom du type.

— Vous en a-t-il parlé après la disparition d'Anne-Marie ?

— Non.

— Vous a-t-il dit s'il avait ou non remis une somme à l'individu qui le faisait chanter ?

— Non.

— Depuis le 27 juin 1996, avez-vous eu l'occasion de reparler à Tom du pistolet que vous avez acheté le 13 mai 1996 ?

— Non, répondit Debby avant de se reprendre. A vrai dire, peut-être bien que si. J'y ai sûrement fait allusion en évoquant le nouveau système d'alarme que je venais d'acquérir, ou que j'allais faire installer...

L'entretien était terminé. Bien entendu, le Beretta calibre 22 qu'ils avaient posé sous le nez de Debby n'était pas celui qu'elle avait acheté. Mais Debby avait l'impression qu'ils en savaient bien plus qu'elle au sujet de cette arme, et que Tom ne lui avait décidément pas tout dit.

— Le volcan entra en éruption le 28 janvier, confiait Debby. A mi-chemin de cet interrogatoire, une lumière a jailli dans mon cerveau. Ce sont les seuls mots qui me viennent à l'esprit pour exprimer ce que j'ai ressenti. Le Tom que je connaissais ne pouvait être cet homme capable d'assassiner une femme. Mais après l'avoir trahi, j'ai ouvert les yeux, et j'ai soudain compris dans quelle situation m'avaient plongé tout l'amour, le respect et la confiance que j'avais pour lui. En me sacrifiant de la sorte, je mettais en péril ma propre sécurité et celle de mes enfants. Oui, cette prise de conscience fut un véritable cataclysme.

Adam Balick, l'avocat de Debby, appela immédiatement Charlie Oberly pour lui rapporter l'incident.

Quand cela revint aux oreilles de Tom, celui-ci se fendit aussitôt d'une nouvelle lettre destinée à limiter les dégâts. Il commença par faire remarquer à Debby combien elle avait été stupide de suggérer qu'il avait récupéré le flingue dans sa poubelle. Comment avait-elle pu lui faire un coup pareil ? Puis il pesta contre l'avocat qu'il lui avait choisi, pour ne pas avoir dit à Connolly « d'aller au diable » ni déposé un recours en annulation.

Mais le mal était fait. La suite de la lettre semblait conçue dans l'espoir qu'un censeur zélé irait rapporter son contenu au juge :

Hélas, j'avais décidément vu juste. J'ai dit à Charlie que je savais que tu l'avais achetée [l'arme], et pourquoi tu t'en étais débarrassée – à cause de Steve et de ses copains. Bon sang, ce n'est pourtant ni la première ni la dernière fois que tu achètes quelque chose sur un coup de tête – souviens-toi du fiasco de la maison l'an dernier –, pour te dire après coup que c'était une erreur. Visiblement, tu as utilisé ta carte de crédit, ce qui laisse supposer que

tu n'avais rien à cacher. Quant à savoir s'ils disposent du bon flingue – ce dont nous doutons fort qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il leur reste encore à faire le lien avec cette affaire, et Charlie pense – je suis de son avis – qu'ils en sont incapables, même si le flingue porte mes empreintes à un endroit ou à un autre. Et si je l'avais simplement touché quand tu me l'as montré ?

Évidemment, Tom n'allait pas avouer par écrit qu'il avait forcé Debby à acheter l'arme. Les déclarations contradictoires de Debby n'engageaient qu'elle.

C'était son arme à elle, et il s'en lavait les mains.

Tom se montra encore plus pressant au sujet de la déposition que ferait Debby lors de sa demande de libération conditionnelle. Il lui rappela qu'elle n'était en rien « sous son emprise ». Et la pria de faire un effort de mémoire à propos d'une glacière.

Et cette putain de glacière, comment l'aurais-tu oubliée ? écrivait-il rageusement. Elle se trouvait dans le réduit, derrière les portes vitrées que nous avons ouvertes lorsque nous cherchions des écrans fin avril. Souviens-toi, quand je l'ai achetée, tu es venue à la maison et tu ne pouvais rentrer ta voiture dans le garage parce qu'elle prenait trop de place. Tu n'y as peut-être pas prêté attention, mais quand tu as demandé : « Qu'est-ce que c'est que ce machin ? » je t'ai dit que c'était une glacière de pêche pour le nouveau bateau de Gerry.

Debby n'avait pas souvenir d'une quelconque glacière de pêche dans le garage ou dans le cagibi. Mais elle comprenait bien qu'il lui écrivait simplement son texte en vue de l'audition.

Tom rédigea également un plan détaillé de ce qu'elle devait faire lors de son passage au tribunal.

Pour commencer, il lui demandait de pénétrer dans le palais de justice en se tenant bien droite, avec son avocat à sa gauche et Stan, un ami de Tatnall, à sa droite. Il la prévenait qu'elle serait vite débordée si elle n'avait pas deux solides gaillards auxquels se cramponner. En outre, elle ne devait pas se rendre au tribunal par ses propres moyens ; elle serait trop tendue pour conduire.

Tâche d'aller nager le jour de ton témoignage, commanda Tom. Tu devras faire la queue devant un détecteur de métaux comme on en trouve dans les aéroports. Adam décidera si tu dois attendre devant la salle d'audience ou bien entrer dans la pièce réservée aux témoins.

Puis, craignant de ne pas avoir été suffisamment explicite, il lui fit un

cours accéléré de procédure pénale. On aurait cru qu'il s'adressait à une écolière.

« Tu verras, mes gars se montreront très gentil avec toi », promettait-il.

Tu t'efforceras de répondre aux questions par oui ou par non, mais il arrivera qu'on te demande d'expliquer certaines choses. Connolly essaiera de te faire dire ce qu'il voudra entendre, alors fais gaffe.

Dès que tu remettras un pied dehors, tu te trouveras face à une horde de journalistes et de cameramen. Laisse simplement Adam dire « pas de commentaire » tandis que tous trois vous vous fraierez un passage dans la foule. Ils ne vous suivront pas jusqu'au bureau d'Adam. Une fois là-bas, détends-toi puis va prendre un verre avec Stan au Pala's. J'y tiens. Si vous ne retournez pas au bureau d'Adam, dis-lui au revoir dans le hall, puis ressorts sur Shipley Street. Regagne rapidement le garage au bras de Stan. Tu ne devras pas conduire en quittant le Pala's. Reporte ton voyage à Baltimore et ne va pas bosser le lendemain. Je pense que tu devrais te mettre en congé jusqu'à la fin de la semaine.

En guise de post-scriptum, il lui suggéra d'ôter ses lunettes avant de témoigner, ce qui lui éviterait de reconnaître les visages familiers dans l'assistance, et surtout de se laisser impressionner par le regard noir des Fahey, qui seraient certainement présents.

Tom avait besoin que Debby renvoyât une bonne image de lui. Et cela dépendrait de l'impression bonne ou mauvaise – qu'elle laisserait au juge Lee. Elle pouvait être son billet de retour vers la liberté.

Capano continua à la travailler au corps pour s'assurer qu'elle connaissait sa partition, de la même façon qu'il avait tenté de façonner à sa convenance l'existence d'Anne-Marie. Il lui écrivit quotidiennement entre le 29 janvier et le 2 février, réitérant sans cesse les mêmes instructions, et s'épanchant à loisir sur l'épisode de la maison : ce qu'il fallait être stupide, tout de même, pour souscrire un crédit immobilier qu'on allait aussitôt regretter – façon de lui dire comment justifier le fait qu'elle se fût débarrassée d'un pistolet acheté sur un coup de tête...

Mais Tom eût tout aussi bien pu s'épargner cette peine. Car Debby était parvenue au bout de ses limites. Son amour pour lui était intact, mais le doute l'empêchait d'aller plus loin.

— Je ne demandais qu'à le croire, confierait-elle, mais trop de questions demeuraient sans réponses.

Avec l'aide de son ex-mari, Debby se mit en quête d'un nouvel avocat. Pour la première fois, elle prenait sa vie en main et commençait à se demander si Tom n'essayait pas tout simplement de lui faire porter le chapeau. Car il lui demandait de mentir, mais refusait de lui avouer la vérité.

Lorsqu'arriva ce fatidique mercredi 4 février 1998, la cour dut se passer du témoignage de Debby, qui ne donna aucun signe de vie. Tom n'en revenait pas. Persuadé qu'il ressortirait du tribunal en homme libre, il avait déjà rassemblé ses vêtements dans un coin de sa cellule, et prévenu ses geôliers qu'il enverrait quelqu'un les prendre.

Quand ses proches avaient fait état de rumeurs disant que Debby n'allait pas se présenter à l'audience, il leur avait simplement ri au nez. Et il avait pris de haut ses avocats qui lui affirmaient la même chose. C'est seulement après coup qu'il reçut la lettre de Debby lui signifiant qu'elle ne pouvait pas se conformer à sa requête.

La décision que rendit le juge Lee le 6 février, à l'issue de l'audition, fut défavorable à Tom. Il devrait rester en prison jusqu'à l'ouverture de son procès, qui fut provisoirement fixée au mois d'octobre 1998.

Familier des demandes de mise en liberté conditionnelle, Ferris Wharton savait qu'elles duraient rarement plus de quelques heures. Dans le cas de Tom Capano, il avait fallu cinq jours.

Tout y était passé : les relevés téléphoniques de Tom, l'enregistrement vidéo de son retrait d'argent, la facture de la glacière, les notes d'essence des deux Pêcheurs de Stone Harbor, la facture du Beretta, intégralité des entretiens avec les amis et collègues d'Anne-Marie... Bref, il semblait qu'à l'issue de cette session marathon les personnages d'Anne-Marie Fahey et de Tom Capano n'auraient plus aucun secret pour personne.

Dieu sait pourtant s'il en restait, des secrets.

Tom retrouva sa cellule, où il déplia ses vêtements, furieux que la dérobade de Debby lui eût coûté sa liberté. Mais il ne baissa pas les bras. Il laissa passer quelques jours, puis se remit à sa table de travail pour la bombarder d'innombrables lettres – de quoi remplir tout un livre –, mêlant subtilement culpabilité, amour, et désespoir.

Chère Deb,

Eh bien... J'ai tenu à ouvrir l'enveloppe et à lire ce qu'elle contenait, parce que je ne voulais pas croire ce qu'on m'avait dit. Je suis plus que choqué. S'il y avait une chose que j'aimais, que je chérissais par-dessus tout, c'était la certitude de pouvoir compter sur ton amour inconditionnel. Voir tout

cela voler en éclats cette semaine fut littéralement insoutenable. Tu as agi froidement, sans pitié. Au fond, je pense que j'ai toujours su que ce jour allait arriver, mais cela n'atténue en rien ma douleur. Je ressens une affreuse boule dans le ventre. La plupart des personnes auxquelles je tenais, et sur lesquelles je pensais pouvoir compter, m'ont lâchement abandonné au moment où j'avais le plus besoin d'elles.

J'aurais parié ma vie sur ton infini dévouement et ta loyauté. Et c'est peut-être bien ce que j'ai fait sinon ma vie, du moins ma liberté – pour découvrir au final que j'avais perdu.

Ainsi débutait une longue lettre de plusieurs pages.

Tom reprit la plume dès le lendemain pour vilipender ses déclarations au sujet de l'arme. Il lui dit qu'en refusant de témoigner lors de sa demande de liberté conditionnelle, elle avait raté l'occasion de s'expliquer devant les médias.

Il était essentiel que le juge Lee te voie et t'entende, toi, pour ne pas laisser Connolly te présenter comme une menteuse et une vulgaire femme adultère. Mais tu as choisi de laisser faire. Chacun devra désormais en assumer les conséquences. Bonne chance. Je te souhaite d'être heureuse. Je te verrai peut-être en octobre, bien que j'en doute fort.

Tom avait régenté l'existence de Debby durant dix-sept ans. Il déployait aujourd'hui toutes les ficelles de son répertoire pour s'aliéner à nouveau ses faveurs. L'exercice était d'autant plus cruel que Debby l'avait aimé longtemps, et qu'elle l'aimait encore.

Non content de la culpabiliser, Tom entreprit de l'effrayer :

Ils peuvent encore t'accuser de conspiration, s'ils te croient impliquée – ce qui, bien entendu, n'est pas le cas. S'ils pensent détenir l'arme d'un crime et qu'ils parviennent à le prouver, et que, de surcroît, ils peuvent prouver que tu as acheté cette arme pour m'aider à commettre un meurtre, alors ils t'accuseront de l'avoir commis toi-même. (...) Parce qu'il est impitoyable, Connolly finira par te menacer, afin que tu changes ta version des faits et que tu témoignes contre moi lors du procès. Mais, crois-moi, il bluffe. Imaginons, simple hypothèse, qu'ils puissent prouver que le flingue qu'ils t'ont montré lors de ton interrogatoire est bien celui que tu as acheté, et qu'il porte mes empreintes. Croustillant, n'est-ce pas ? Mais comment pourra-t-il prouver qu'il a servi à commettre un meurtre ? Ils n'ont aucun cadavre à examiner.

Tom en voulait furieusement à Debby, et chacune de ses lettres se terminait sur une note d'adieu. Mais il continuait à lui écrire – parce qu'il

avait besoin de son témoignage. Ou bien parce qu'il craignait que ce dernier se retournât contre lui.

CHAPITRE 34

Le 10 février 1998, Debby engagea un nouvel avocat, Tom Bergstrom, qui travaillait à Malvern, en Pennsylvanie, dans la banlieue de Philadelphie.

Grand et costaud, avec une bonne tête de fermier du Midwest, il officiait comme homme de loi depuis trente ans. Après ses études à l'université de l'Iowa, il s'était engagé dans la marine pour accomplir un service de quatre ans en Asie du Sud-Est. De retour au pays, il travailla pour le ministère de la Justice, où il suivit les affaires de racket et de crime organisé.

Comme Connolly, Bergstrom avait été adjoint de l'U.S. Attorney, avant de s'établir comme avocat pénaliste en 1975. Son unique assistante était son épouse, Dec, une femme formidable à la chevelure blond cendré, dont les talents de secrétaire se doublaient d'une remarquable compréhension de la nature humaine.

Bergstrom était sûrement le dernier avocat que Tom eût souhaité pour Debby. Quand il apprit, avec un certain retard, qu'elle avait fait appel à ses services, il ne mâcha pas ses mots pour exprimer sa consternation – qualifiant le « malfaiteur de Malvern », ce « gros tas de vase », de « type répugnant ».

Et le fait que Dave, l'ex-mari de Debby – une autre de ses bêtes noires –, soit à l'origine de ce coup fourré ne fit qu'ajouter à sa rage.

Mais les insultes de Tom ne tenaient pas que de la simple colère. Malin et expérimenté, Bergstrom protégerait sa cliente contre le monde entier, Tom compris. Or, celui-ci avait impérativement besoin que Debby se rangeât de son côté, et Bergstrom constituait à ce titre une menace sérieuse.

Tom était encore persuadé qu'il suffisait de lui pardonner sa défection pour qu'elle revienne aussitôt lui manger dans la main. Mais à cette fin il devait faire machine arrière, c'est-à-dire revenir sur les termes de sa dernière missive, l'ultime, sa lettre définitive d'adieu du 9 février, dans laquelle il jurait de ne plus jamais ouvrir le courrier qu'elle lui enverrait.

Il était pourtant loin d'être aussi résigné qu'il en avait l'air.

Maintenant qu'une de ses maîtresses lui avait filé entre les doigts, Tom en contacta une autre susceptible de faire un bon témoin. Il entretenait toujours une correspondance épisodique avec Susan Louth, la blonde secrétaire que Marguerite Capano appelait « cette sale petite traînée ». Elle s'était installée aux îles Vierges, mais leur liaison à Wilmington remontait à 1995, et Tom pensait qu'elle pourrait éclairer certaines zones d'ombre de l'enquête.

Cependant Susan n'était qu'un pis-aller. Rien ne valait le soutien de Debby, qui venait de perdre sa place à Tatnall, car le conseil d'administration redoutait que l'établissement soit éclaboussé par le scandale. La mort dans l'âme, Debby réunit son équipe pour lui faire ses adieux avant de débarrasser son bureau.

Le dernier dimanche de février, le journal publia un article relatant son renvoi. Le soir même, Tom essaya de la joindre, mais tomba sur son répondeur.

Quand, le lendemain, il fut privé de téléphone pour avoir de nouveau enfreint le règlement de Gander Hill, il demanda à l'un de ses avocats d'appeler Debby pour lui faire part de son inquiétude et la convaincre d'engager des poursuites pour licenciement abusif.

Il chargea ensuite l'assistante de l'un de ses avocats de lui remettre une lettre en mains propres. Il tenait à la prévenir que son bon copain Nick Perillo allait l'appeler pour prendre de ses nouvelles et lui dire combien Tom se faisait du mouron.

Les deux premières pages de cette lettre regorgeaient de mots tendres ; ce n'est qu'à la troisième qu'il entamait les reproches. Debby avait répondu à ses longues missives par une brève petite note, et il craignait qu'elle ne suivît désormais les seuls conseils de son nouvel avocat.

Tom lui écrivit trois fois dans la seule journée du 26 février, conjuguant le lyrisme d'un héros de roman au pathos d'un mourant livrant ses dernières volontés. Ni lui ni Perillo n'avaient réussi à la joindre au téléphone, et cela n'augurait rien de bon. Mais ses craintes ne firent qu'empirer quand il parvint enfin à lui parler, et qu'elle lui annonça que Bergstrom avait demandé à lire ses lettres. Tom s'affola. Il eut juste le temps de la sommer de changer d'avocat quand la ligne fut coupée.

— Il a dû croire que je lui raccrochais au nez, se souviendrait Debby. Mais je n'avais rien fait de tel. Il avait épuisé son temps de communication et ils n'hésitaient pas à couper en plein milieu d'une conversation.

Tom avait effectivement toutes les raisons de s'inquiéter. Le 26 février, il noircit huit pages de sa petite écriture serrée pour livrer de nouvelles

instructions à Debby :

Il te reste une ultime chance de me prouver ton amour de manière claire, franche, et sans équivoque, comme de me convaincre que plus jamais tu ne m'abandonneras au moment où j'ai le plus besoin de toi. Ceci est mon ultimatum, et la décision t'appartient : ce sera ton avocat ou moi. Tu ne peux pas jouer sur tous les tableaux. L'heure est venue de faire un choix. Des avocats, on en trouve à la pelle. Mais le grand amour est une chose rare.

Cette curieuse mise en demeure incita Debby à la plus grande prudence. Elle savait qu'elle ne devait en aucun cas limoger son avocat.

Le 27 février, Debby et Tom Bergstrom rencontrèrent Wharton, Connolly, Alpert et Donovan. Avec la bénédiction de Bergstrom, Debby accepta de collaborer avec l'équipe du procureur. Elle s'engagea à dire toute la vérité. Et, bien que cette perspective lui fût désagréable, elle consentit à ce qu'on reliât un magnétophone à son combiné téléphonique, et à remettre les lettres où Tom lui demandait de dissimuler des éléments compromettants.

En outre, tout le reste de sa correspondance serait également photocopié et consigné, pour n'être lu qu'en cas de nécessité.

Muni du code d'identification de l'un de ses codétenus, Nick Perillo dut s'y reprendre à cinq fois pour établir le contact avec Debby. Il ignorait que les communications entre Gander Hill et la maison de la dame seraient dorénavant enregistrées.

— Je suis le voisin de Tom, lui dit-il. Il m'a demandé de vous appeler pour connaître votre programme – et [vous dire] que vous lui manquez. Oui, c'est évident que vous lui manquez.

— Bon sang, il n'a pas encore compris que j'ai tourné la page ?

Perillo se mélangeait quelque peu les pinceaux ; il ne semblait pas très sûr de son texte. Il informa Debby que Tom lui avait remis une liste de questions à poser, mais que les gardiens la lui avaient confisquée après l'avoir vu franchir la ligne rouge. Il lui demanda toutefois si l'information parue dans le journal du jour était exacte – le fait que Tom lui eût demandé d'acheter le pistolet – et elle répondit par l'affirmative. Il se racla la gorge, bafouilla quelques phrases sans signification, et raccrocha. Il la rappela dans la minute pour lui demander si elle avait bien reçu la « livraison ». Elle confirma à nouveau. Par-là, il entendait la lettre de Tom lui enjoignant de renvoyer son avocat.

Le fait qu'il s'inquiétât au point de mandater cet étranger à la voix rauque ne fit que renforcer Debby dans ses choix.

Elle avait accepté de faire enregistrer ses conversations avec Tom.

— Mais je ne l'ai pas supporté longtemps, confierait-elle par la suite. Cette impression de le poignarder dans le dos chaque fois qu'il ouvrait la bouche devenait insupportable. Ils ont fini par débrancher leur magnéto. Je préférerais encore qu'ils bloquent la ligne. Je n'en pouvais plus d'entendre sonner sans oser décrocher.

Wharton parvint à faire bloquer tous les appels en provenance de Gander Hill, ce qui soulagea grandement Debby. Mais entre le 27 février et le 3 mars, elle avait bel et bien enregistré leurs conversations.

La voix de Tom, inquisitrice, heurtée, accusatrice et incrédule, remplissait à elle seule l'essentiel des bandes. Il voulait tout savoir de ce qu'elle avait livré à Connolly. Et lui demandait sans cesse pourquoi elle avait déclaré avoir acheté l'arme à sa demande.

— Je leur ai dit la vérité, répondit-elle. Je leur ai dit que je l'avais achetée et que je te l'avais donnée.

— Mais pourquoi es-tu allée raconter une chose pareille ?

— Parce que c'est ainsi que les choses se sont passées.

— Ne dis pas ça.

Sa voix était si répugnante qu'elle aurait du mal, par la suite, à réécouter les cassettes.

Peu à peu, Debby cessa de lire ses lettres.

— Bob Donovan passait les prendre. Il se montrait très gentil, compréhensif. Il les mettait dans sa sacoche, sans les avoir décachetées. Il était plus facile pour moi de ne pas avoir à les ouvrir.

Debby continuait cependant d'écrire des lettres à Tom, sans les lui envoyer. C'était une sorte d'exutoire qui l'aidait à comprendre ce qu'elle éprouvait.

Les coups de fil de Perillo lui avaient rapporté 25 dollars ; sans poser de question, Kay Capano avait obéi aux ordres de Tom en déposant la somme sur le compte pénitentiaire de Nick. Mais ce que Tom ignorait, c'est que Nick ne s'en était pas tenu là. La veille, il avait écrit à Ferris Wharton, pour l'informer que Capano lui avait demandé de téléphoner à une certaine Debby, qui risquait de causer sa perte si elle continuait à parler aux autorités.

— Il m'a demandé d'appeler cette femme pour lui rappeler de tenir

tête à ces enfoirés d'hypocrites, et de ne pas revenir sur ses déclarations au sujet de l'arme qu'elle avait mise à la poubelle.

Quatre jours plus tard, Perillo fit part des intentions de Tom Capano à son avocat Tom Foley, lequel consentit à rencontrer l'équipe d'enquêteurs. Perillo confia à Wharton que Capano s'était plaint de « toujours tomber sur des têtes de linotte du genre de Fahey », et qu'il avait traité Debby de « garce sans cervelle ».

Non seulement Perillo ne voyait aucune objection à être récompensé pour ses tuyaux, mais la personnalité même de Tom le mettait mal à l'aise : il semblait capable d'aller très loin, et de faire très mal. Ce parfait escroc et toxicomane notoire n'aurait lui-même pas fait de mal à une mouche. Il dit à Wharton que Tom était furieux contre Debby.

Perillo baignait dans le système depuis assez longtemps pour savoir que sa collaboration pouvait lui valoir une réduction de peine. Wharton accepta ses services, sans toutefois rien lui promettre en retour.

Le 4 mars, le détenu avait des nouvelles de premier choix pour les enquêteurs, auxquels il transmit un message par l'intermédiaire d'un gardien. Tom venait de lui demander si une de ses accointances se porterait candidate pour cambrioler la maison Debby. Perillo avait répondu qu'il connaissait sûrement des personnes susceptibles de lui rendre ce service, mais qu'il faudrait un certain temps pour les contacter.

Capano finit par comprendre que Debby avait non seulement renoncé à mentir devant le grand jury, mais, pire, qu'elle ne se déferait pas du « répugnant » Bergstrom. En tant qu'ancien membre du barreau, il savait que tout avocat digne de ce nom conseillerait à Debby de faire attention à elle, ce qui pouvait l'amener à collaborer avec le « nazi » et le « bourreau ».

Debby avait annoncé à son ancien amant qu'elle partirait le week-end de la Saint-Patrick pour passer les vacances de printemps avec ses enfants en Floride, et qu'elle ne serait de retour que le 28 mars. La deuxième semaine de mars, Tom assura Perillo que la maison de Debby était remplie d'objets de valeur.

Il ne s'agissait pas seulement de la terroriser. Il fallait surtout que le coup fût signé, qu'il sonnât comme un terrible avertissement, afin que l'idée de collaborer avec les enquêteurs ne l'effleurât même pas.

Ce plan n'avait rien d'une lubie passagère. Doté d'une parfaite mémoire visuelle – un don rare –, Tom pouvait se projeter mentalement dans chacune des pièces de la maison de Debby, et énumérer précisément ce qu'elles contenaient : bijoux, œuvres d'art, meubles anciens, argenterie,

porcelaine, téléviseurs, magnétoscopes... soit tout ce dont les cambrioleurs raffolent.

Avec une application extrême, il dessina cinq plans : la Delaware Avenue et ses rues adjacentes, chacun des trois niveaux de la petite maison blanche, et une vue extérieure indiquant les entrées et leur orientation géographique.

Pour chaque pièce, Tom dressa la liste des objets de valeur et, le cas échéant, de leur cachette. Les instructions concernant l'étage étaient excessivement précises ; c'est là que se trouvaient la chambre et le bureau de Debby. Il ajouta que la glace murale de la chambre devait être brisée, que l'ensemble des toiles devaient être emportées ou réduites en lambeaux, et qu'on devait s'emparer aussi des godemichés.

Hormis la locataire des lieux une seule personne savait ce que représentait le miroir et où étaient cachés les gadgets érotiques : son amant Tom Capano. Son coup de force reviendrait à inscrire son nom en lettres capitales sur le mur de la chambre à coucher ; le message serait on ne peut plus clair.

Pour être sûr que les hommes de Perillo fussent bien préparés, Tom ajouta une sixième page contenant treize consignes. Donner des ordres était sa seconde nature, et la mission devait être menée à la perfection.

18 mars 28 mars

LE PLUS TÔT SERA LE MIEUX

1. Préférable entrer et sortir par porte de derrière.
2. Boîtier alarme sur mur de gauche entre cuisine et entrée.
3. Une fois entrés alarme émettra petit sifflement continu. Délai soixante secondes pour entrer code. Devez baisser couvercle du boîtier.

Lumière rouge : activée, lumière verte : désactivée. Composer 43391.

4. Grandes haies d'arbustes sur trois côtés de la maison. Vis-à-vis direct derrière garage. Stationner dans la rue.

5. Réactiver l'alarme en repartant (toutes portes doivent être fermées pour être réactivée).

Composer 43392.

6. Aucun détecteur de mouvements donc pourrait être entré par vitres

coulissantes.

7. Schémas relativement précis et indiquent objets de valeur.

8. Clés voiture normalement au clou dans cuisine, ou dans cellier à côté commande garage.

9. Total 5 TV. La meilleure dans chambre principale.

10. Impératif briser glace sol au plafond au mur chambre principale. Absolument indispensable.

11. Impératif trouver et enlever sac plastique contenant gadgets et vidéos érotiques dans un placard autour chambre principale ou sous lit.

12. Tableaux tous de valeur. Impératif tous les emporter ou lacérer et détruire.

13. Bijoux dans tiroirs supérieurs meubles vestiaire ch. p. Mais peut-être cachés dans penderies ou placards muraux.

Perillo remit l'ensemble de ces documents aux autorités.

Le 13 mars, Debby et Tom Bergstrom retrouvèrent l'équipe d'enquêteurs dans le bureau de Ron Poplos, ainsi, que l'imposait leur sempiternel jeu de cache-cache avec les journalistes.

Ils n'avaient d'autre choix que d'informer Debby des intentions machiavéliques de son amant, et de lui montrer les plans qu'il avait dessinés. Lorsque Connolly les lui mit sous les yeux, elle ne comprit pas immédiatement de quoi il s'agissait, avant d'être littéralement foudroyée en reconnaissant chacune des pièces de sa maison.

Comme un lent effeuillage, chaque entretien avec l'équipe du procureur achevait de mettre à nu la vie privée de Debby. Dans le huis clos d'une pièce remplie d'hommes, elle expliqua que Tom était un voyeur, qui la poussait sans cesse à fréquenter d'autres hommes et à lui conter par le menu les éventuels ébats qui s'ensuivaient. Elle raconta la vingtième réunion des anciens élèves de son lycée, où elle avait retrouvé un ancien petit ami, qui conservait comme elle un souvenir ému d'une relation demeurée – hélas – parfaitement platonique. Aujourd'hui, ils étaient tous deux célibataires, et Tom de s'enthousiasmer pour les conséquences logiques de cet état de fait.

— Il a débarqué un soir où il savait que nous étions à la maison, expliqua-t-elle avec une gêne manifeste. Il est resté derrière la vitre à nous regarder.

Elle rapporta ensuite ce qui s'était passé lorsque Tom avait invité Keith Brady chez elle. Cet épisode pouvait causer un sacré grabuge ; Brady était le supérieur de Ferris Wharton au bureau de l'attorney général du Delaware. A croire que les déboires de Capano allaient faire tomber la moitié de l'État avant même que le procès n'eût lieu...

Mais il n'y avait aucune place pour les remords ou l'indulgence. Quel qu'en fût le prix à payer, un seul souci devait guider le travail des enquêteurs : rendre justice à celle qui écrivait encore, quatre jours avant sa mort : « [Tom et moi] avons bâti une amitié indestructible. Je me sens libre quand je suis avec lui et, comme il le dit lui-même, il « met du soleil dans mon cœur » ! Il mérite d'être heureux dans la vie, et je me plais à croire que je peux contribuer à ce bonheur. »

CHAPITRE 35

Tom ne comprenait pas pourquoi son plan de cambriolage par procuration restait sans suite. Perillo avait déménagé, et Capano ne pouvait lui parler que si son ex-voisin de cellule s'avavançait sous sa fenêtre lors d'une pause cigarette dans la cour, ou s'il s'aventurait au-delà de la ligne rouge lorsque les gardiens avaient le dos tourné.

Voyant que l'effraction n'aurait pas lieu, l'avocat échafauda de nouveaux plans tous azimuts. Et il continua à se chercher des alibis du côté des femmes de sa vie.

Susan Louth avait répondu à sa dernière lettre et semblait entièrement rangée à sa cause. Dans une nouvelle missive, il lui annonça que sa cousine Loretta Farkas lui avait offert un soutien inattendu.

« Elle m'a également dit, écrivait-il, qu'elle a vu la photo de Debby MacIntyre dans le journal, et qu'elle lui trouve un air de mégère et de traîtresse. Cette fille est drôlement perspicace. »

Dans le paragraphe suivant, Tom déversa sa bile sur les mœurs sexuelles de Debby, puis demanda à Susan de prononcer des « paroles bienveillantes » à son égard, en lançant quelques rumeurs bien senties sur le compte de Debby, afin de s'attirer les faveurs de « jurés amis ».

Mais il avait un deuxième service, plus précis celui-là, à lui demander. A force de cogitations, il avait compris la nécessité de démontrer qu'il n'aurait jamais eu, sans l'aide d'un tiers, la force suffisante pour descendre une glacière contenant un corps en bas de l'escalier de North Grant Avenue, ni de la hisser dans le coffre de la Suburban. Gerry ayant affirmé aux enquêteurs qu'il ne l'avait pas aidé à porter la glacière, il fallait maintenant que quelqu'un témoignât de sa faiblesse musculaire.

C'est dans cette optique que, au détour d'une référence à leurs ébats torrides, il proposa à Susan de se « souvenir » du jour où il lui avait prêté une table et des chaises de salon. Il lui rappela qu'elle avait dû l'aider à transporter la table car il était incapable de la soulever seul.

Je me souviens effectivement du poids considérable de cette table de salon, répondit-elle. Je me souviens être venue chez toi pour t'aider à charger

la table et les chaises. (...) Mon dos a mis une semaine à s'en remettre.

Et puis, il y avait les filles de Tom, qui avaient toujours adoré leur père. Ce dernier racontait à qui voulait l'entendre qu'elles broyaient du noir depuis qu'il était sous les verrous. Il avait prétendu que le sang retrouvé dans sa maison provenait de l'une d'elles puis fulminé quand les enquêteurs s'étaient mis en tête de leur faire une prise de sang.

Ce soi-disant papa poule avait remis l'adresse et le numéro de téléphone de ses filles à l'un de ses codétenus. N'ayant personne à appeler au cours de ses longues journées de réclusion, Harry Fusco avait vendu à Tom son temps de communication contre de l'argent et quelques services. Ainsi, ce délinquant sexuel appela-t-il les filles de Capano pour leur transmettre les messages paternels, mais leur écrivit également des lettres, et conserva précieusement celles qu'elles lui renvoyaient. Les splendides adolescentes avaient même leur photo au mur de sa cellule.

Bien que la défection de sa maîtresse lui restât en travers de la gorge, Capano craignait de ne jamais pouvoir être acquitté sans son appui. Ses cajoleries, promesses, menaces et plates supplications n'avaient pas produit l'effet escompté. Restait une dernière solution. Estimant l'avoir toujours comblée sur le plan sexuel, il la soupçonnait de souffrir d'un certain manque sur ce terrain-là. Autrement dit, il suffisait peut-être de l'aider à résoudre ce problème – fût-ce provisoirement – pour la rendre plus conciliante.

Tom fit le tour des amants de substitution potentiels, et arrêta son choix sur Tom Shopa. Ce vieil ami avait l'avantage d'être grand, élégant, et divorcé. Les deux hommes avaient fait leur scolarité ensemble à Archmere. Shopa, expert-comptable de son état, avait envoyé une chaleureuse lettre à son ancien camarade peu après son arrestation.

Sachant que Shopa habitait sur Delaware Avenue, non loin de chez Debby, Tom lui demanda d'intercéder auprès d'elle.

— Je devais découvrir si elle l'aimait toujours, et pourquoi elle ne lui écrivait plus, témoignerait l'expert. Et si elle avait définitivement cessé de lui écrire, voulait-elle bien lui rendre ses lettres ? Elle me répondit : « Je l'aime encore énormément », et dit de lui qu'il était son « âme sœur ».

De retour à Gander Hill, Shopa rapporta ces informations à Capano et lui expliqua que la jeune femme ne pouvait correspondre avec lui parce qu'elle avait passé un accord avec les autorités. De même qu'elle ne pouvait lui rendre ses écrits parce que l'État les conservait à titre d'éléments à charge.

Tom lui confia qu'il se faisait du souci pour Debby qu'elle avait besoin d'une épaule sur laquelle pleurer depuis qu'il ne pouvait plus répondre

présent.

Puis il en vint au fait.

— Il avait l'impression, confierait Shopa avec embarras, qu'elle était en manque, et il voulait que je prenne soin d'elle, c'est-à-dire que je lui offre mon aide, mon soutien, et... que j'entame une relation physique avec elle. Il voulait que nous couchions ensemble.

Shopa n'en croyait pas ses oreilles. Jamais il ne se serait attendu à une telle proposition de la part de son ami. Sur le moment, stupéfait, il ne répondit pas grand-chose. Il se sentait offensé. Pourquoi Tom lui demandait-il une chose pareille ?

Tom ne perçut aucun signe de perplexité dans la voix de Shopa. Deux jours plus tard, le 31 mars, il dégaina son stylo pour repasser à l'offensive. Cette fois-ci, la cible était peut-être la plus vulnérable de toutes. Il écrivit une lettre de huit pages à Steve Williams, quinze ans, le fils de Debby.

Depuis septembre 1995, Steve n'avait cessé de porter l'amant de sa mère aux nues. C'était son grand copain. L'adolescent avait mal vécu son arrestation et le parfum de scandale qui l'entourait. La lettre de Tom épousait un style complice, d'homme à homme, et son contenu était déstabilisant, conçu dans le but délibéré de raviver des blessures émotionnelles.

Capano promettait à Steve d'être libéré pour Thanksgiving « sans aucun doute » et d'emmener sa maman en Provence et en Toscane pour un ou deux mois. Il évoquait ses filles Christy, Katie, Jenny et Alex, les garçons qu'elles fréquentaient et les voyages qu'elles faisaient – à la Jamaïque, à Boca Raton et à Disney World.

Là-dessus, Tom se lança dans des considérations éminemment privées au sujet de sa relation avec Debby :

J'aurais dû écouter ta maman, il y a plusieurs années de cela, quand elle me demandait d'écouter mon cœur et de cesser de cacher notre relation ou de la limiter à des rendez-vous épisodiques. (...) Cela m'aurait au moins évité de me retrouver dans cette terrible galère.

Semblant oublier qu'il s'adressait à un adolescent de quinze ans, Tom vida son sac :

Depuis le 28 janvier, ta mère n'a pris que de mauvaises décisions, qui m'ont fait plus de mal que tout ce que j'ai pu subir à ce jour. Je lui laisserai le soin, si elle le souhaite, de tout t'expliquer si tu tiens à en savoir plus. Pourtant, malgré toutes ses tragiques erreurs – que j'impute surtout à son entourage – je ne puis m'empêcher de l'aimer.

Tom expliqua à Steve qu'il en voulait à l'« avocat sans foi ni loi » de ses parents d'avoir effrayé et désorienté Debby. Il lui jura qu'il l'aimait comme un fils, et ce, depuis le jour de sa naissance, « pour une raison bien précise ».

Tom n'était pas le père de Steve, contrairement à ce qu'il semblait sous-entendre. C'était scientifiquement prouvé. Mais il estimait sûrement qu'une telle insinuation renforcerait son emprise sur Debby.

Il demanda au garçon de se montrer plus fort que sa mère ne l'avait été, et de ne rien dévoiler de cette lettre. Puis il aborda enfin ce qui devait être l'objet premier de sa démarche :

Premièrement, fais un gros et tendre câlin à ta mère.

Dis-lui que c'est de ma part et que je l'aime, qu'elle me manque, et que j'ai vraiment besoin d'elle.

Deuxièmement, dis-lui que je suis convaincu à mille pour cent que ta ligne téléphonique n'est pas sur écoute (à moins qu'elle ne leur ait donné son accord), et que j'aimerais bien t'appeler. Il me faut juste le numéro. Troisièmement, dis-lui de se montrer très gentille avec Tom Shopa, il possède ce dont elle a besoin. On peut lui faire confiance pour tenir sa langue, et il est prêt à lui apporter ce qu'elle demande. Seulement il est trop timide pour le lui proposer – alors elle devra le lui réclamer elle-même.

Tom conclut en souhaitant à Steve de rencontrer le grand amour et l'âme sœur, « comme moi avec ta mère ».

Par chance, Steve ne lut pas cette lettre, rebuté par sa longueur et un contenu qui s'annonçait fastidieux.

Debby non plus. Ce courrier finit sa course avec les autres, sur le bureau du procureur.

Malgré la fascination quasi malade qu'il vouait à la psychologie féminine, Tom en avait une vision particulièrement étriquée. Lui qui aimait tant dissenter sur les petits secrets physiques et moraux des femmes, se souvenait des moindres détails relatifs à leur cycle ovarien, et prenait un plaisir malsain à pointer du doigt leurs syndromes prémenstruels, semblait tout ignorer du fonctionnement de l'esprit d'une femme. Comment pouvait-il penser qu'il suffisait de jeter Debby dans les bras d'un amant fabriqué de toutes pièces – d'un homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé que de l'amitié – pour qu'elle retrouve aussitôt toute sa sérénité et lui sache gré de son geste ? Ce présupposé fumeux avait laissé Shopa sans voix, mais Capano avait pris son silence pour un consentement.

Ainsi encouragé, il avait écrit à un jeune adolescent pour disserter sur sa mère dans des termes on ne peut plus suggestifs, allant jusqu'à lui demander de jouer les maquereaux de service, en recommandant à sa maman de se montrer « très gentille » avec Shopa.

Avant que Debby eût renoncé à lui écrire, Tom lui avait à plusieurs reprises demandé le numéro de téléphone de Steve. Et il avait particulièrement insisté pour obtenir les coordonnées de sa fille Victoria sur son campus universitaire. En vain.

Constatant l'échec de son stratagème érotique, Tom changea de tactique. A défaut de pouvoir ramener Debby dans son camp, au moins devait-il s'assurer qu'elle ne passerait pas chez l'ennemi.

Le nouvel occupant de la cellule n° 2 était un trafiquant de cocaïne. Wilfredo « Tito » Rosa était un gros bonnet de la drogue dans le milieu de Wilmington, qui encourait trente ans de prison pour sa participation à un réseau ayant écoulé trente-cinq kilos de poudre blanche en deux ans.

Rosa avait été conduit dans cette cellule moins d'un mois après l'incarcération de Tom. C'est pourquoi leur « amitié » était plus ancienne que celle qui liait Capano à Nick Perillo. Rosa écrivit à Colin Connolly que Tom et lui parvenaient autrefois à communiquer jusqu'à trois ou quatre fois par jour, via les trappes situées en bas des portes ou en employant la technique fenêtre-cour.

Au mois de décembre 1997, Rosa informa les enquêteurs que Capano avait une dent contre son frère Gerry suite à sa trahison. Pour passer le temps, les deux comparses du quartier 1— F s'amusaient à imaginer comment se débarrasser des ennemis de l'avocat. Rosa précisa que Connolly lui-même figurait alors en tête de liste. Tom voulait qu'on lui « règle son compte ».

— J'ai dit pas question, ajouta Rosa. Pas un procureur fédéral ! On imaginait, pour rire, comment faire buter Gerry. Mais j'ai soudain compris que mon ami ne plaisantait pas. Il voulait que je me rancarde pour définir le prix et les modalités d'un assassinat.

A l'évidence, Tom n'y songeait pas sérieusement.

Un frère est un frère. Mais Tito Rosa soutenait qu'il ne plaisantait pas. Au fil de leurs conversations, Tom apprit que Rosa se demandait comment payer les traites de sa maison de Townsherd après son transfert attendu à Smyrna, à quelques kilomètres de là.

Il lui restait un encours de 95 000 dollars sur la maison, et sa femme et leur bébé se retrouveraient à la rue en cas d'expulsion. Mais si Tito l'aidait

à tuer Gerry, Capano promettait de payer ses traites ainsi que toutes les dépenses liées à l'embauche d'un tueur à gages.

Rosa affirma à Connolly qu'il n'avait jamais eu l'intention d'orchestrer le meurtre de Gerry. Il comptait seulement encaisser l'argent, puis dénoncer le commanditaire de l'assassinat aux autorités dans l'espoir d'une réduction de peine. Mais le trafiquant ne rejoignit pas la prison de Smyrna ; à la fin du mois de décembre, il fut transféré au pénitencier de Fairton, dans le New Jersey.

Néanmoins, Rosa précisa qu'il était resté en contact avec son camarade d'infortune par l'intermédiaire de sa femme Lilia. Tom écrivait à Lilia, qui transmettait à son mari, lequel répondait à Capano via le même circuit.

En mars 1998, Rosa réintégra Gander Hill pour une autre affaire, et retrouva le quartier 1— F. Et bien qu'ils fussent désormais séparés par plusieurs cellules, Tom et lui réussirent à converser entre quinze et vingt minutes par jour en se plantant sous la fenêtre de l'un pendant la promenade de l'autre.

En mars, sa rancœur contre son petit frère semblait être passée au second plan, et Connolly avait déjà eu vent de son projet de cambriolage avec Nick Perillo. Mais voilà que leur indic affirmait que Tom ne comptait pas en rester là avec Debby :

— Il avait très peur qu'elle bave, avec le gouvernement fédéral qui lui tournait autour et posait tout un tas de questions.

Quand Rosa retrouva la cellule voisine de Tom, ils discutèrent longuement de la façon dont ils pouvaient réduire Debby au silence, pour en déduire qu'ils n'avaient d'autre solution que de la faire liquider. Voyant que son compagnon semblait prêt à marcher, Tom lui glissa quelques photos de Debby et lui indiqua son adresse sur Delaware Avenue. Il lui expliqua – comme précédemment à Perillo – que sa maison se trouvait cachée par de grandes haies d'arbustes, et qu'une clôture la séparait de part et d'autres de ses voisins.

— Il était très facile, dit Rosa à Connolly, de sonner à sa porte en se faisant passer pour un livreur de fleurs, et de la dégommer aussi sec.

A aucun moment Tom ne sembla avoir conscience de traiter avec des balances. Non seulement il sous-estimait largement Colin Connolly et Ferris Wharton et c'est tout juste s'il avait remarqué la présence de Bob Donovan et d'Eric Alpert –, mais il ignorait que ses confidents parlaient régulièrement à ses accusateurs.

Tom tendit l'oreille quand Rosa estima que son beau-frère Jorge accepterait de tuer Deborah McIntyre en échange d'une somme rondelette. Dès lors, ils jugèrent plus prudent de s'exprimer par codes.

Debby serait désignée par le mot « thon », et « tuer » ou « meurtre » seraient remplacés par « noir ».

Rosa rédigea, en espagnol, une lettre à Jorge en employant les codes. Il y enjoignait son beau-frère de ne pas poser de question, et de recopier cette lettre de sa propre main afin que Tom ne reconnût pas son véritable auteur, puis de l'envoyer à Lilia qui la transmettrait à Capano. Ensuite, pour convaincre ce dernier que ses projets étaient en bonne voie, Jorge devait prendre des clichés de la maison de Debby, puis les envoyer à Rosa à Gander Hill.

Celui-ci fut bientôt en mesure de montrer les photos de la maison que Tom connaissait si bien. Lequel semblait maintenant convaincu que le meurtre de sa bien-aimée n'était plus qu'une question de jours.

Les enquêteurs allèrent trouver ce Jorge, qui leur montra copie de la lettre annonçant le meurtre et des photos de la maison visée. Ils demandèrent à Rosa de limiter ses conversations avec Tom au seul projet d'assassinat de son ex-maîtresse. Mais Capano ne l'entendait pas de cette oreille ; grisé par la facilité apparente de l'opération, il annonça à son acolyte qu'il souhaitait ajouter la tête de Gerry au contrat.

Le 9 juin 1998, Debby revit l'équipe d'enquêteurs ses nouveaux alliés –, en compagnie de Tom Bergstrom, pour faire le point de la situation.

Chaque fois qu'elle croyait avoir atteint le summum de l'ignominie, les faits venaient la contredire. Ainsi, comme l'entretien touchait à sa fin, Connolly évoqua une conspiration de meurtre.

— J'ai entendu ce qu'il disait, se souviendrait Debby, et je n'ai pas vraiment entendu. C'est ressorti aussi vite que c'est entré. Ce n'est qu'au milieu de la nuit que ses mots me sont revenus, que je les ai pesés, et que je me suis dit que j'avais dû mal comprendre.

Elle appela Bergstrom le lendemain, qui lui confirma que cela semblait véridique. Tom avait tenté de la faire assassiner.

Elle pensa aussitôt à ses enfants, Steve et Victoria.

Pour couronner le tout, la presse avait eu vent de ce projet, et la nouvelle n'allait sûrement pas tarder à faire le tour de Wilmington. Elle devait impérativement les joindre et les prévenir elle-même avant qu'ils ne tombent dessus en ouvrant le journal.

— J’ai sauté dans la voiture pour partir à leur recherche, se souviendrait-elle. Victoria travaillait à deux pas du bâtiment fédéral, et elle allait forcément croiser les journalistes. Heureusement, je les ai tous deux retrouvés à temps. Avec le recul, la scène était plutôt cocasse ; voyant ma mine déconfite, chacun d’eux s’écria : « Qu’est-ce qui se passe ? J’ai fait quelque chose de mal ? »

Le 31 août 1998, Tom fut inculpé de trois chefs d’accusation pour incitation au crime (deux pour conspiration de meurtre – à l’encontre de Debby et de Gerry – et le troisième pour sa tentative de cambriolage par procuration), des charges qui pouvaient lui valoir treize années d’emprisonnement. Mais elles risquaient fort de passer à la trappe si Tom était reconnu coupable de meurtre.

Les défenseurs de Capano encaissaient coup sur coup. Ils juraient leurs grands dieux qu’il n’y avait jamais eu de réelle conspiration de meurtre, insinuant que l’État avait délibérément entouré leur client d’indicateurs pour le pousser à la faute.

Pour ne rien arranger, Joe Hurley avait brusquement jeté l’éponge dans la première semaine d’avril, sans autre forme d’explication publique. La rumeur invoquait un désaccord stratégique de fond entre lui et Tom. Il quitta la scène comme il y était entré, avec perte et fracas, jurant de ne jamais dévoiler ses raisons aussi longtemps qu’il serait de ce monde.

A la veille du procès, Tom disposait encore de quatre avocats pour le représenter : Charlie Oberly, Gène Maurer, son vieil ami Jack O’Donnell, et sa toute dernière recrue : le Bostonien Joe Oteri, dont la grandiloquence compensait largement la défection de Joe Hurley. Beaucoup tenaient Oteri pour le meilleur avocat pénaliste de la côte est.

Avec seulement deux procureurs, l’accusation leur concédait l’avantage du nombre. Mais elle réunissait les deux êtres que Tom détestait et redoutait le plus au monde : Colin Connolly et Ferris Wharton, le « nazi/serpent/fouine » et le « bourreau ». Tout le contraire de m’as-tu-vu, c’étaient d’authentiques bêtes de travail. Et s’il était prévu qu’ils interrogeassent tour à tour les mêmes témoins, aucun n’avait été désigné comme le subordonné de l’autre.

Tom aurait affaire à deux procureurs à part entière.

CINQUIÈME PARTIE

Nul ne sera exposé pour le même crime à encourir deux fois une menace pour sa vie ou son corps.

Nul ne se verra forcé de témoigner contre lui-même dans aucune affaire criminelle ; ni ne sera privé de vie, de liberté ou de propriété sans procédure légale convenable.

Cinquième amendement Constitution des États-Unis d'Amérique

CHAPITRE 36

Après ce qui fut vécu par tous comme une interminable attente, le jour fatidique du 6 octobre 1998 arriva enfin. Immense édifice en pierre grise soutenu par d'épaisses colonnes frontales, le palais de justice Daniel J. Hermann, en plein centre de la ville, semblait conçu pour durer un siècle, quoique l'on trouvât plus d'un habitant de Wilmington pour estimer qu'il avait fait son temps. Ce procès exceptionnel agissait comme un aimant. Le trottoir et les grandes marches du tribunal draguaient des foules entières de curieux, qui avaient tous une opinion bien arrêtée sur l'affaire. Quand on leur demandait s'ils en connaissaient seulement les protagonistes, la plupart de ces cancaniers secouaient la tête. Mais ils s'estimaient compétents pour émettre un jugement d'après ce qu'ils avaient lu dans les journaux, vu à la télévision, ou simplement entendu raconter dans leur quartier.

Ceux qui parvenaient à atteindre la salle d'audience n° 302, au deuxième étage, étaient soit déterminés, soit chanceux, soit privilégiés. Il y avait, bien entendu, les familles de la victime et de l'accusé, la presse, et ceux qui n'hésitaient pas à se lever aux aurores pour faire la queue pendant des heures. Tous devaient franchir le détecteur de métaux installé à l'entrée du tribunal. Un escalier circulaire débouchait ensuite sur une magnifique rotonde à plafond haut. La salle des pas perdus se trouvait au centre de trois salles d'audience signalées par de grandes portes ouvragées.

La cinquantaine radieuse, Kathi Carlozzi, secrétaire à la Cour supérieure, avait été désignée pour assurer le filtrage à l'entrée de la salle. Des bancs de la presse aux sièges du fond, rien ne devait être laissé au hasard. Elle devait également s'occuper des objets trouvés : téléphones et ordinateurs portables, appareils photos, magnétophones... Les habitués n'oubliaient pas d'inscrire leur nom sur leurs effets personnels ; certains poussaient même le vice jusqu'à étiqueter les cannettes à moitié pleines qu'ils abandonnaient sur les tables lorsque les travaux reprenaient plus tôt que prévu.

Chaque jour, Kathi Carlozzi commencerait par installer les Fahey et les Capano, l'allée centrale venant matérialiser la ligne de front entre les deux familles belligérantes. Les Capano se virent attribuer les premières rangées de gauche, et les Fahey celles de droite. Les deux parties s'ignoraient cordialement, sauf lorsque la foule les pressait l'une contre l'autre au seuil de

l'entrée ou dans l'allée.

Les journalistes choisirent rapidement leurs places, puis ce fut au tour du grand public.

L'immense salle d'audience pouvait théoriquement accueillir cent vingt-deux personnes. Mais ce nombre se verrait plus d'une fois dépassé au cours des semaines suivantes, lorsque le public se serrerait comme des sardines pour exploiter jusqu'au dernier centimètre carré de banc.

La salle retint son souffle lorsque le procès de Tom débuta, bien qu'il n'y eût rien à en attendre dans l'immédiat ; il fallait d'abord composer un jury, ce qui pouvait prendre plusieurs jours. Cette histoire avait fait couler tellement d'encre que rares étaient les citoyens n'ayant aucun préjugé quant à la culpabilité ou à l'innocence de Thomas Capano.

La liste des personnages appelés à la barre promettait un beau défilé ; l'accusation comptait faire venir plus d'une centaine de témoins, et la défense en revendiquait presque autant. Les membres permanents seraient le juge William Swain Lee, dont le visage n'était pas sans rappeler celui de Robert Redford ; les procureurs Ferris Wharton et Colin Connolly, les enquêteurs Bob Donovan et Eric Alpert ; et pour la défense, l'avocat principal Joe Oteri, Charlie Oberly, Gène Maurer et Jack O'Donnell.

Tous quatre étaient des pénalistes de premier plan, mais chacun œuvrait dans un style bien à lui. Paternaliste et réservé, Oberly était un fin connaisseur de la loi, un homme de procédures « l'intendant », comme on le surnommait. Coiffé à la Beatles, Gène Maurer était svelte et impétueux, et arborait souvent une mine inquiète. Grand, les cheveux gris bouclés et le sourire facile, Jack O'Donnell était un vieil ami de Tom. Il exerçait d'ordinaire en Floride. C'est lui qui prendrait les filles de Tom dans ses bras ou taperait amicalement l'épaule de Marguerite durant les interruptions de séance. Il avait obtenu la libération sous caution de Gerry quelques années auparavant.

Depuis que Joe Oteri avait rejoint l'équipe, les plaisantins surnommaient cette dernière la dream team.

A eux quatre, ces hommes valaient plusieurs millions de dollars.

A soixante-sept ans, Oteri avait démontré qu'un gamin des rues de Boston pouvait devenir un avocat de renom. Mais cet ancien marine avait conscience d'être un miraculé, et pas seulement pour avoir traversé la guerre de Corée sans une égratignure. Au tout début de sa carrière, du temps où il s'occupait encore de divorces, il avait croisé la route d'un policier de Boston qui venait de perdre la garde de ses enfants au profit de sa future ex-femme.

Manque de chance, cette dernière avait Oteri pour avocat. Fou de rage, le policier abattit sa femme avant de blesser l'avocat aux genoux, dans le dos, et à la tête. Réfugié sous une voiture, ce dernier comprit que l'assassin allait venir terminer le travail. Mais soudain la gisante émit un grognement, et le forcené se retourna pour l'achever d'une balle dans le crâne.

Oubliant l'homme à terre, il retourna l'arme contre lui et s'effondra à côté d'elle.

En quittant sa cachette, le juriste décida que les affaires matrimoniales étaient bien trop dangereuses, et s'attela depuis à défendre des clients plus « sûrs », tels que des accusés poursuivis pour trafic de drogue ou pour meurtre. Particulièrement doué pour décrocher des acquittements, il n'avait pas que des amis aux Narcotiques. Terriblement séduisant, avec sa chevelure et sa barbe blanches et ses yeux de braise, Joe Oteri possédait un humour irrésistible, une déconcertante rapidité d'analyse, et il était aussi à l'aise avec les journalistes que dans un prétoire.

Acteur-né, bagarreur, il avait pour seuls défauts une fâcheuse tendance à hurler aux oreilles du jury pour marteler ses arguments, et une certaine condescendance envers les témoins âgés ou issus de milieux modestes.

Personne ne savait encore quelle serait la ligne de défense de Tom Capano. Au cours de l'été, ses avocats avaient déposé plus d'une vingtaine de recours, des plus évidents – contestation de Gerry, Louie et Debby en tant que témoins, demande de renvoi du procès devant une autre juridiction – aux plus farfelus : ils voulaient que l'on interdise aux Fahey et à leurs amis de s'asseoir à portée de vue du jury et de manifester leur émotion dans la salle d'audience, exigeaient que Connolly fût démis du dossier, au motif que son enquête de grand jury était viciée, et maintenaient que les indices recueillis chez Tom étaient irrecevables puisque obtenus grâce à un mandat de perquisition illégal.

Le juge Lee avait rejeté toutes leurs motions, à l'exception d'une seule : la demande de transmission du dossier médical de Tom établi par les autorités carcérales. Ses avocats envisageaient-ils de plaider la relaxe pour démente ? Le juge Lee n'ayant pas écarté la possibilité d'une condamnation à mort, une telle démonstration pouvait bien lui sauver la vie. Mais il semblait peu probable qu'un homme aussi orgueilleux que Tom acceptât de jouer ce rôle-là.

Comme prévu, la sélection des jurés ne fut pas une partie de plaisir – elle dura presque trois semaines.

L'accusation et la défense avaient chacune droit à vingt récusations non motivées, c'est-à-dire la possibilité de refuser la candidature d'un juré

sans en donner la raison. Il fallut donc attendre le lundi 26 octobre pour que débutât le véritable procès. Douze jurés et six suppléants étaient assis sur leur banc. Leurs noms ne furent pas communiqués aux médias.

Les parties en présence étaient installées sur le côté gauche de la salle, derrière trois tables. Le personnel du tribunal occupait la plus proche du juge Lee, puis venaient les procureurs, et enfin la défense.

Quiconque s'adressait au jury devait s'avancer jusqu'au lutrin situé à droite de la pièce.

Tom était coincé entre ses avocats, et surveillé de près par des gardes. Le teint jaunâtre, les traits tirés, il se retournait souvent vers l'auditoire pour adresser de silencieux messages à sa mère, à ses filles, et à sa sœur. Il ignorait ostensiblement ses gardiens, et parvenait à prendre l'apparence d'un simple défenseur, et non d'un accusé.

Ferris Wharton fit, au nom de l'État, sa déclaration initiale. Il commença par laisser la parole à la défunte ; qui, mieux qu'Anne-Marie, pouvait décrire au jury son terrible combat pour tenter d'échapper à l'homme qui se trouvait aujourd'hui sur le banc des accusés ?

— J'ai enfin décidé de refermer la parenthèse Tom Capano. Ce type est un dangereux maniaque, jaloux, possessif, un manipulateur de première...

Par une scrupuleuse juxtaposition de faits et de dates, Wharton expliqua aux jurés que, moins de deux semaines après qu'Anne-Marie eut couché ces lignes dans son journal intime, Tom avait acheté une grande glacière.

— Ce n'était pas une de ces glacières où l'on range quelques cannettes de bière ou de soda, précisa-t-il, il s'agissait d'une glacière de 150 litres. Énorme. Le type de glacière que l'on embarque sur son bateau pour aller pêcher. Mais c'était un curieux achat pour l'accusé car, bien qu'il eût tout à fait les moyens de se l'offrir, il ne possédait pas de bateau, et la pêche ne l'intéressait guère. Le 13 mai, il effectua un deuxième achat intrigant, par l'intermédiaire d'une dénommée Debby MacIntyre.

Wharton relata la scène chez le petit armurier de la Route 13. Le pistolet avait aujourd'hui disparu, mais la glacière allait servir de cercueil à Anne-Marie Fahey.

— Voyez-vous, cette personne — Thomas Capano avait décidé que s'il ne pouvait manipuler Anne-Marie Fahey de sorte qu'elle reste avec lui, alors elle devrait rester toute seule — à jamais.

Connolly et Wharton avaient choisi, d'un commun accord, de ne pas

forcer le trait ; les faits étaient là, les témoins présents pour les corroborer, et ils avaient plusieurs preuves matérielles en réserve.

Aussi Wharton ne tarda-t-il pas à récapituler les termes du procès qui s'ouvrait aujourd'hui : un homme jaloux, une femme qui lui tient tête, un pistolet, et une glacière. Puis il proposa de présenter aux membres du jury toutes les personnes se trouvant impliquées dans ce procès. D'abord le juge Lee, puis les équipes de l'accusation et de la défense, ce qui surprit et contraria Joe Oteri :

— Si vous le permettez, Votre Honneur, je me présenterai moi-même au jury ainsi que mes collègues !

— Votre Honneur, rétorqua Wharton en jouant les innocents, je crois être habilité pour cette tâche.

— Vous êtes bien habilité pour cette tâche, trancha le juge Lee avec une pointe d'amusement. Je suis sûr que vous aurez une deuxième chance, monsieur Oteri.

Le juge Lee venait de donner le ton d'un procès qui s'apparenterait sans cesse à un exercice d'équilibre, tant l'émotion était palpable dans la salle. Ses apartés avec les avocats et les procureurs, loin des oreilles des jurés, sauraient désamorcer les tensions latentes, et ses commentaires à mi-voix étaient souvent désopilants. Le juge avait face à lui six hommes de loi (sept en comptant l'accusé), avec des personnalités très différentes et, bien sûr, des objectifs antagonistes. Il voulait que tout fût enregistré et il exigeait de l'ordre, mais il cherchait par-dessus tout à ce que ce procès ne partît jamais en vrille. Lee avait parfaitement compris que l'accusé était capable de semer une terrible pagaille.

Malgré son style décontracté et un bon contact avec le jury, Ferris Wharton savait qu'il n'était pas au bout de ses peines. Il fallait désormais faire assimiler au jury des centaines d'éléments de preuves et, le plus important, la séquence des événements. Pour suivre plus facilement les pérégrinations de Tom des préparatifs présumés aux dissimulations de preuves –, Wharton présenta un gigantesque tableau, réalisé par le Middle Atlantic Gréât Lakes Organized Crime Law Enforcement Network, une organisation paragouvernementale spécialisée dans le soutien logistique aux policiers et procureurs. Ce tableau rassemblait des photos des maisons, bâtiments, véhicules et bateaux liés à l'affaire, et tous les relevés d'opérations par carte de crédit.

Wharton commença par la matinée ayant suivi la disparition d'Anne-Marie. Le voisin de Gerry Capano avait reconnu Tom garé devant la maison, puis vu son frère s'avancer jusqu'à la vitre du côté passager.

— Tom lui demande s'il peut faire un tour en bateau, expliqua Wharton. Et Gerry Capano a dû sentir ses cheveux se dresser sur sa tête, car il savait ce que cela signifiait : quelques mois auparavant, son frère avait évoqué la possibilité de devoir prendre ce bateau pour se débarrasser d'un ou de plusieurs cadavres. Ils décident de se retrouver plus tard chez Tom Capano. Car Gerry ne peut pas partir sur-le-champ. Il doit d'abord passer prendre un ami pour l'emmener au travail. Tom Capano a lui aussi quelques détails à régler. Sur le coup des 7 heures, il se rend chez sa femme. Kay possède un break, une Chevy Suburban. Il fait l'échange des voitures. Puis il monte à Tower Hill, vers 7 h 45, et fait quelques tours de piste en marchant. Il sait qu'il lui reste un peu de temps avant l'arrivée de Gerry. Là, il croise Debby MacIntyre – une rencontre fortuite –, qui part pour l'école Tatnall, et ils se disent bonjour. Puis il rentre chez lui, à Grant Avenue, où Gerry le retrouve. Il y a une glacière dans le garage de Tom.

Il y a aussi des chaînes, et il y a un cadenas. Gerry l'aide à charger la glacière dans la voiture.

Mais Gerry ne voulait pas laisser sa camionnette devant la maison. Alors les deux frères se suivirent jusqu'au parking du supermarché Acme de Trolley Square.

— Il y a aussi un distributeur de billets à Trolley Square. A 8 h 41, l'accusé y retire 200 dollars.

Que devait penser Tom devant cette accumulation de détails si facilement vérifiables, lui qui croyait avoir agi dans le plus grand secret ? Aurait-il soupçonné qu'un simple jeu de factures et de relevés puisse le piéger aussi efficacement qu'une caméra embarquée?

— Ils mettent le cap sur Stone Harbor. A 9 h 27, ils sont en route. La facture du portable de Tom indique un appel émis hors des frontières du Delaware. Et, sur le coup de 10 h 25, ils atteignent la maison de Gerry à Stone Harbor.

Les jurés, qui venaient tout juste de découvrir la somptueuse résidence principale de Gerry à Wilmington, écarquillèrent les yeux lorsque Wharton désigna la photo d'une autre demeure d'un demi-million de dollars, en bord de mer.

— L'accusé emprunte le téléphone de Gerry. A 10 h 31, il appelle Debby MacIntyre sur sa ligne directe à Tatnall. Cela ne dure pas plus d'une minute.

Il raccroche et compose aussitôt le numéro de Kay Capano.

Wharton pointa la photo du bateau, le Summer Wind, qui avait transporté la glacière contenant le corps d'Anne-Marie.

— Gerry Capano suit le soleil. Il parcourt quelque 100 kilomètres, et relève une profondeur de 60 mètres. Là, ils jettent le cercueil d'Anne-Marie par-dessus bord. Mais celui-ci refuse de couler. Malgré les chaînes qui l'entourent, la glacière ne sombre pas. Alors Gerry s'empare d'un fusil qui se trouve à bord, et qui lui sert en temps normal à chasser le requin. Il y enfourne une balle – pas de la chevrotine, mais une balle –, et tire. Le trou devrait permettre à l'eau d'emplir la glacière. Mais rien à faire, ça ne coule toujours pas.

Les jurés semblaient pétrifiés, abasourdis, choqués, horrifiés ?

— Gerry ramène le bateau au niveau de la glacière, et tous deux la rabattent contre la coque. Et là, ça suffit, c'est mal, se dit Gerry. Ce qu'on est en train de faire est très mal. Alors il se retranche à l'avant du bateau et détourne le regard tandis que son frère se débat avec la glacière, se débat avec les chaînes. Il lui donne une ancre – deux ancres, en vérité – et l'accusé enroule les chaînes et l'ancre autour du corps d'Anne-Marie Fahey, qui se trouve maintenant hors de la glacière, et lorsque Gerry se retourne il voit un pied et un bout de mollet disparaître dans l'océan.

Wharton précisa que la glacière avait été démontée, et ses deux parties, le couvercle et le compartiment percé, jetés séparément par-dessus bord pendant le trajet du retour. Les deux hommes avaient regagné Stone Harbor quand Tom passa un nouveau coup de fil, à 15 h 30.

Ils retournèrent à la maison de Grant Avenue, où les deux frères démembrèrent le canapé maculé d'une tache de sang « de la taille d'un ballon de basket », à hauteur d'épaule sur la droite du dossier.

Wharton revint à son tableau :

— Cette vue a été prise au 105 Foulk Road. Le site est en travaux. L'entreprise de Louis Capano est chargée d'y rénover plusieurs bâtiments. Et ils possèdent ces énormes bennes – presque aussi volumineuses qu'un wagon. Ils jettent le canapé dans l'une de ces bennes, puis Gerry repart.

Mais Tom Capano n'en a pas terminé. Il est toujours en possession de la voiture de Kay. Peu après 18 h 11, il fait le plein d'essence à la station Exxon de Deerhust – pour un montant de 54,85 dollars. De retour chez Kay, il passe un peu de temps avec ses enfants, rentre chez lui, puis se rend chez Debby MacIntyre où il s'effondre de sommeil sur le coup des 23 heures. Mais il a encore du pain sur la planche. Il n'a pas fini de nettoyer. Il n'a pas fini d'effacer les traces de ses activités du 27 juin, car le 28 juin – le lendemain de

l'expédition à Stone Harbor pour se débarrasser d'Anne-Marie Fahey, il achète un tapis chez Air Base Carpet. Et, le surlendemain, un produit détachant chez Happy Harry's.

La suite s'annonçait plus ardue pour Wharton. Il devait à présent décrire l'existence et la personnalité d'Anne-Marie Fahey. Résumer une vie en une demi-heure, et expliquer comment une ravissante jeune femme avait pu tomber amoureuse d'un homme marié de dix-sept ans son aîné ne serait pas chose facile. Il ne disposait, pour évoquer sa transcendante beauté et sa formidable capacité d'aimer, que des faits et des impressions qu'il avait glanés. S'il avait pu seulement la ressusciter, ne fût-ce que quelques secondes, pour la présenter aux jurés, il n'aurait pas hésité. Mais Anne-Marie était absente de la salle d'audience, du moins physiquement. Seuls les mots, les photographies et les bandes vidéo permettaient de tracer son portrait.

Wharton revint en arrière, jusqu'à la dernière nuit de la vie d'Anne-Marie. Il décrivit cette curieuse soirée au Ristorante Panorama, où Tom et elle avaient à peine touché à leurs assiettes, et tout juste échangé quelques mots. Les indications horaires prenaient ici toute leur importance.

— Ils quittent le restaurant aux environs de 21 h 12, heure indiquée sur la facturette. Ce qui se passe ensuite est plus flou. Tout dépend de qui vous voulez croire.

Sont-ils retournés chez Tom, ou a-t-il raccompagné Anne-Marie chez elle ? Wharton informa les jurés que Connie Blake, sa voisine du dessous, avait entendu des bruits de pas chez Anne-Marie entre 21 h 45 et 22 heures. Quelqu'un se trouvait également dans l'appartement à 23 h 52, qui avait composé *69 sur le combiné téléphonique pour connaître la provenance du dernier appel reçu.

— Et à minuit cinq, allez savoir pourquoi, Tom Capano juge nécessaire de consulter sa boîte vocale chez Saul & Ewing. Ce qui a pour effet, en toute logique, d'établir sa présence chez lui à cette heure-là.

Moins de six heures plus tard, Tom patientait dans l'allée du garage de Gerry pour que son frère l'aidât à régler un « problème ».

Wharton informa le jury que Gerry, Louie et Debby avaient d'abord nié toute implication dans cette affaire, avant de passer un accord avec le gouvernement réduisant les peines encourues en échange de la vérité. (Pour éviter qu'un détail ne se retourne contre lui, l'avocat prudent prend soin d'en faire état avant que la partie adverse ne s'en empare.)

— Il incombe à l'État de prouver la culpabilité de l'accusé au-delà de tout doute raisonnable, rappela Wharton aux jurés. Les faits vous montreront

qu'avant de quitter le Ristorante Panorama le 27 juin, Anne-Marie Fahey avait une vie et une famille. Elle avait des amis. Des confidents. Vous verrez et entendrez nombre d'entre eux. Avant de quitter le Ristorante Panorama en compagnie de Tom Capano, elle avait un travail. Elle avait des responsabilités. Le gouverneur Carper lui faisait entièrement confiance pour gérer son agenda. Après qu'Anne-Marie eut quitté le Ristorante Panorama en compagnie de Tom Capano le 27 juin, personne ni sa famille, ni son fiancé Mike Scanlan, ni aucun de ses nombreux amis, ni aucun de ses collègues de travail, ni son employeur, ni le gouverneur –, absolument personne n'eut le moindre contact avec elle.

Mesdames et messieurs les jurés, conclut Wharton, une personne comme Anne-Marie Fahey, qui aime tant les autres et que les autres aiment tant, ne disparaît pas comme ça du jour au lendemain. Une personne aussi responsable qu'Anne-Marie Fahey ne disparaît pas sans laisser de trace, à moins qu'il ne se soit produit quelque chose de très, très grave. Et il s'est effectivement produit une chose très, très grave à l'encontre d'Anne-Marie Fahey. Les faits vous montreront, mesdames et messieurs les jurés, que l'homme qu'elle décrivait comme « un dangereux maniaque, jaloux, possessif, un manipulateur de première » refusait de la laisser choisir la personne avec laquelle elle comptait passer le reste de sa vie. Les faits vous montreront, mesdames et messieurs les jurés, que Tom Capano a assassiné Anne-Marie Fahey.

Tom Capano regardait droit devant lui. Les spectateurs n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il pensait ; ils ne voyaient que le dos de son costume de marque.

Joe Oteri commença sa déclaration liminaire en promettant au jury de ne pas monopoliser la parole pendant une heure et demie, et il prit un certain plaisir à présenter lui-même son équipe. Puis il expliqua que les hommes de loi de Boston s'appelaient « frères » entre eux.

— Mon frère, M. Wharton, vous a dépeint Tom Capano comme un monstre de possessivité. Vous aurez l'occasion d'entendre que Tom Capano se considère comme un gentleman. Vous aurez l'occasion d'apprendre l'existence d'un e-mail adressé par Anne-Marie Fahey à la dénommée Kim Horstman, où elle écrivit ceci : « Va dîner avec Tom – c'est un parfait gentleman. »

Oteri se défendit de vouloir entacher la réputation d'Anne-Marie, avant de prouver exactement le contraire :

— Bien entendu, notre propos n'est pas de critiquer le parcours ou la personnalité d'Anne-Marie, mais nous devons néanmoins faire preuve d'objectivité. Anne-Marie Fahey n'était plus une lycéenne de dix-huit ans. En

1996, c'était une jeune trentenaire.

Sa relation en dents de scie avec Tom Capano durait depuis deux ou trois ans, ce qui veut dire qu'elle n'avait rien d'une gamine qui se jette dans les bras d'un homme plus âgé. Elle avait vécu en Espagne.

Elle avait vécu à Washington – cet affreux cloaque –, où elle avait même travaillé. Elle revint ici pour travailler dans la politique. Et il n'y a rien de tel que la politique pour vous apprendre la vie, même dans un minuscule État comme le Delaware.

Anne-Marie savait très bien ce qu'elle faisait.

Oteri égreña la liste de tout ce que Tom lui avait acheté ou offert : un nouveau pare-brise, un climatiseur, 500 dollars pour sa thérapie, 30 dollars acheminés par coursier quand elle se trouvait dans le rouge.

— Elle avait trouvé le bon cheval, dit-il avec un mépris à peine dissimulé, et elle aurait eu tort de se gêner.

Il commettait peut-être une erreur tactique en dénigrant ainsi Anne-Marie. Mais bien malin qui savait déchiffrer le visage impassible des jurés.

Évoquant le témoignage accablant de Gerry, Oteri dit tout le bien qu'il pensait du petit frère :

— Il a un petit pois dans la cervelle. Il se drogue depuis des années, et c'est un véritable ivrogne. C'est l'archétype de l'enfant gâté qui n'a jamais eu à retrousser ses manches.

L'avocat de Boston n'avait rien à prouver ; la charge de la preuve incombait à l'accusation. Les remarques d'Oteri ne portaient sur rien de concret, mais sur tout ce qui pouvait concourir à traîner dans la boue la victime et les témoins de l'accusation. Il soutenait que Tom Capano avait fait de son mieux pour aider les enquêteurs à retrouver Anne-Marie. Et s'il avait fini par renoncer, c'est seulement parce qu'il avait pris peur.

— Tom Capano venait de proposer une rencontre avec les inspecteurs de la police de Wilmington, rappela Oteri, quand le FBI a fait irruption à son domicile. Dès lors, il s'est dit qu'il ne pouvait plus faire confiance à personne. Très tôt, il s'était montré prêt à rencontrer les représentants du gouvernement, à la seule condition qu'ils évoquent seulement la nuit en question, et aucune autre nuit. Mais M. Wharton refusa. Alors il revint avec une offre – une nouvelle offre – acceptant d'aborder tous les aspects de sa relation avec Anne-Marie, mais sans évoquer d'autres personnes ou événements. Il se vit opposer un nouveau refus.

Oteri affirma aux jurés que Tom avait été « terrifié » par cet « impressionnant déploiement policier » et qu'il avait l'impression que personne ne le croirait jamais.

— Fort de son expérience d'avocat et d'homme public, Tom était convaincu que les fédéraux n'étaient pas prêts à l'écouter : ils ne feraient que déformer ses propos pour le piéger. Vous allez apprendre que Tom Capano était un riche avocat, installé dans une grande maison, et père de quatre filles sublimes. Qu'il dirigeait, avec ses associés, un prestigieux cabinet d'avocats. Qu'il menait une vie sociale active, fréquentait les clubs les plus renommés. Mais les fédéraux l'ont désigné depuis le début comme étant l'homme à abattre.

Pourfendre les « fédéraux » était le grand dada de Joe Oteri, qui adorait présenter les agences gouvernementales sous un jour diabolique et vorace. Il souligna que même le président Clinton et le gouverneur Carper s'étaient impliqués dans les recherches pour localiser Anne-Marie.

— Tom savait que le FBI, M. Connolly, et le bureau de l'U.S. Attorney concentreraient les moyens considérables dont ils disposent sur cette unique affaire, dit Oteri. On actionne tous les leviers du pouvoir, on investit des sommes astronomiques, on déploie tout ce que l'on compte de ressources humaines et matérielles, et on ne prend pas de gants : on y va franco, à mains nues.

Il est vrai que l'enquête s'était très vite resserrée sur Tom Capano. La dernière personne vue en présence d'une victime est toujours la première suspectée. Mais était-ce en insistant sur la richesse, le prestige, et les quatre filles ravissantes de Tom qu'on allait émouvoir des jurés dont la plupart ne roulaient pas sur l'or ?

— Tom Capano est un type brillant, poursuivit Oteri en jouant de son accent des rues de Boston. S'il voulait acheter une glacière pour faire un cercueil, croyez-vous qu'il se rendrait chez un commerçant situé à trois kilomètres à peine de chez lui ? Croyez-vous qu'il utiliserait sa carte de crédit ? Croyez-vous qu'il laisserait le code-barres qui la relie directement au magasin ? Allons, cela ne tient pas la route ! Ne pensez-vous pas qu'il s'arrangerait pour la faire disparaître autrement, lui qui ne met jamais les pieds sur un bateau ?

Oteri passa sur les 8 000 dollars prêtés par Gerry.

Il pouvait expliquer ce geste. De même qu'il expliquerait l'emprunt de l'arme. Mais surtout, il montrerait, à travers un témoignage, que Tom Capano n'était pas l'assassin.

— Anne-Marie Fahey est décédée des suites d'un épouvantable, horrible, tragique accident, et une seule autre personne – qui se trouvait sur place sait précisément ce qui s'est passé cette nuit-là.

Un murmure s'éleva dans la salle d'audience.

Jamais personne n'avait encore émis l'hypothèse d'un accident. Mais quel accident ? Où ? Tom était-il présent ? Et qui était cette mystérieuse personne qui se trouvait sur place ?

— Tom Capano et son frère Gerry se sont débarrassés du corps d'Anne-Marie Fahey en le mettant dans une glacière puis en l'emmenant en mer pour le couler. Vous allez entendre que Tom Capano est loin d'être fier de son geste. Qu'il a seulement été poussé par la peur, par le désir à la fois de protéger les autres et lui-même. Vous allez entendre ce qui est arrivé au corps d'Anne-Marie Fahey. Ce sera la partie la plus difficile de votre travail. La révolte vous gagnera. Votre âme crierà vengeance. Vous voudrez étrangler la personne qui a fait ça. Mais vous ne pourrez pas – parce que vous êtes des jurés. Douze citoyens qui doivent répondre à des questions simples, en faisant abstraction de tout ce qui aura suivi le décès. Comment est-elle morte ? Était-ce, oui ou non, un meurtre ? Était-ce un accident ?

Joe Oteri avait réussi son effet. Mais serait-il capable de transformer l'essai ? Il termina sa déclaration liminaire par un couplet patriotique sur l'Amérique et le principe de « présomption d'innocence » qui régit son droit.

— Cela signifie que n'importe lequel d'entre nous vous, moi, cette dame, Wharton –, quelle que soit l'accusation, quelles que soient les charges, nous nous présentons devant vous, et le monde entier, présumés innocents. Et nous le demeurerons, tant que l'accusation n'aura pas prouvé notre culpabilité à l'exclusion de tout doute raisonnable. Et tant que ce ne sera pas le cas, Tom Capano restera un homme innocent.

Cette première matinée de débats fut parfaitement rentabilisée ; chaque partie avait eu le temps de terminer sa déclaration initiale. La thèse de l'accident soulevait une foule de questions. Peu de chance qu'il s'agît d'un accident de la route : aucune des voitures liées à cette affaire n'avait été endommagée. Alors quoi ? Anne-Marie était-elle tombée dans les escaliers de Grant Avenue, ou s'était-elle noyée dans la baignoire ? Un journaliste croyait savoir qu'Oteri sous-entendait un jeu coquin qui aurait mal tourné.

À la sortie du tribunal, ce dernier fut assailli par la presse. Il sembla parfaitement à l'aise en affirmant :

— Oui, Anne-Marie est bien décédée chez Tom.

— Alors pourquoi l’a-t-il emmenée sur le bateau ?

— Parce qu’on ne peut pas garder ça chez soi, répondit-il avec amusement.

Mais son humour noir ne souleva que des rires jaunes.

Oteri s’éloignait déjà lorsqu’un journaliste lui demanda :

— Mais pourquoi n’a-t-il pas appelé les secours ?

CHAPITRE 37

La première étape de ce long voyage vers la vérité était accomplie. Colin Connolly et Ferris Wharton devaient à présent soumettre leur démonstration aux jurés à travers l'audition des témoins et l'examen des preuves. Souvent, l'un commencerait à interroger un témoin avant de passer le relais à l'autre. S'ils partageaient le même souci du détail, Connolly était le plus offensif des deux, tandis que Wharton aimait démarrer en douceur, par des questions faciles, quitte à affiner le tir ensuite. La dream team de Tom écouterait ces témoignages avec la plus grande attention, à l'affût de la moindre faille dans laquelle s'engouffrer pour les neutraliser.

Le public n'avait pas accès aux apartés qui se tenaient devant le bureau du juge Lee. Dès le premier jour du procès, celui-ci remit les pendules à l'heure sur la question – ô combien dérisoire – des bonbons que les Capano distribuaient aux avocats et à leurs assistants. Et d'expliquer sèchement qu'il ne tolérerait pas qu'un avocat s'exprimât la bouche pleine. Mais à vrai dire, c'était le comportement général de Tom qui l'insupportait :

— Tom ne cesse de se retourner pour parler à ses proches, maugréa Lee. Les gardiens lui ont dit d'arrêter son manège, et il les a envoyés paître. Il doit comprendre que ce procès n'est pas une réunion de famille.

Brian Fahey fut le premier témoin cité par l'accusation. Raconter devant une salle comble, après vingt-huit mois de silence forcé, l'histoire d'Anne-Marie, se remémorer les bons et les mauvais moments n'était pas chose facile pour un frère.

Brian répondit aux questions de Wharton avec application et sans céder à l'émotion. Il décrivit le combat qu'avait dû mener Anne-Marie pour survivre au chaos laissé par le décès de leur mère, puis évoqua leur ultime rencontre, chez O'Friel's, un soir où elle tenait amoureusement la main de Mike Scanlan.

— Elle a proposé de venir me chercher à l'aéroport [lors de son retour d'Équateur]. J'ai accepté son offre, et j'ai dit que je la rappellerais pour lui donner le numéro du vol, l'heure d'arrivée, etc.

Mais, bien entendu, Anne-Marie ne serait pas au rendez-vous. Il ne la

reverrait jamais.

Le contre-interrogatoire de Joe Oteri confirma sa stratégie du dénigrement. Il invoqua le « tempérament irlandais » de la défunte et tenta de la présenter comme névrosée et volage. Mais Brian refusa de le suivre sur ce terrain-là, et se contenta, calme mais inflexible, de regarder l'avocat dans le blanc des yeux.

Oui, les Fahey avaient bien intenté un procès civil contre Tom Capano et d'autres membres de sa famille. Oui, ils avaient engagé leur propre avocat, David Weiss. Après qu'Oteri eut mentionné ces éléments, Wharton reprit la parole pour demander au témoin les raisons d'une telle action.

— Pour résumer, expliqua Brian, nous étions convaincus que Tom Capano avait assassiné notre sœur. Nous étions persuadés que ses frères l'avaient aidé à dissimuler les preuves. Aussi, nous avons considéré que nous ne pouvions en rester là – qu'il fallait agir. Nous étions très en colère, et nous les tenions pour responsables du terrible chagrin qui s'était abattu sur notre famille. Ils avaient tué notre sœur, et ça ne semblait pas les déranger de nous laisser dans le doute jusqu'à la fin de nos jours. Je n'acceptais pas qu'ils puissent s'en tirer aussi facilement sans que nous ayons livré bataille.

Il régnait entre les familles Capano et Fahey une animosité à couteaux tirés. Le camp Capano devisageait froidement Brian. Mais la tension était encore plus forte que ne le pensaient la plupart des spectateurs. A 14 heures, pendant la pause, le juge décrocha son téléphone pour entendre ceci : « Dans une heure, Capano est un homme mort. »

Lee convoqua sur-le-champ les deux parties pour faire état de cette menace.

— Dans ce cas, M. Capano pourrait-il être installé à la table des procureurs ? demanda ironiquement Oteri.

Wharton sourit :

— Ma foi, si vous pensez qu'on ne lui fera aucun mal...

Lee indiqua discrètement les gardes postés en renfort dans la salle d'audience, et tous s'accordèrent à considérer cet appel comme le fait d'un plaisantin.

Une heure s'écoula et il ne se passa rien. Les travaux reprirent sans que personne – pas même les journalistes – n'eût connaissance de cette menace. Le lendemain, Colin Connolly appela Kathleen Fahey-Hosey à la barre. D'une grande beauté, elle était le portrait craché de sa sœur, bien que blonde, plus petite, et portant des lunettes. Kathleen décrivit son angoisse en

constatant que sa sœur ne se trouvait pas chez elle le soir du 29 juin, alors que Mike Scanlan devait passer la prendre pour l'emmener dîner chez Robert et Susan. Connolly lui montra la photo d'un canapé jonché de vêtements.

— Lorsque vous vous êtes rendue à son appartement, le 29 juin, vous souvenez-vous d'avoir vu ces vêtements sur ce divan ?

— Oui. Le peignoir, le chemisier à rayures blanches et bleues, et le pantalon bleu.

— Et cet article-ci ?

— Il s'agit de la robe à fleurs qu'Anne-Marie avait achetée pour accompagner Mike Scanlan aux courses hippiques.

— Auriez-vous remarqué une quelconque tache ou trace de larmes sur cette robe ?

— Aucune.

Comment cette robe immaculée avait pu regagner l'appartement d'Anne-Marie était une véritable énigme. Elle n'en possédait qu'une seule de ce style, celle-là même qu'elle portait la veille en dînant avec Tom. S'était-elle changée en rentrant chez elle – à supposer qu'elle ne fût jamais rentrée chez elle ? Ou bien Tom l'avait-il intentionnellement rapportée à l'appartement, en même temps que l'emballage de chez Talbot et la nourriture retrouvée sur le comptoir ?

Kathleen penchait pour la seconde hypothèse, bien qu'elle n'eût aucun moyen de la prouver. Elle raconta ensuite cette épouvantable nuit du samedi où tous avaient compris qu'Anne-Marie avait disparu. Puis elle était tombée sur les lettres secrètes de Tom Capano, qu'elle consentit, à la demande de Connolly, à lire à voix haute. L'assistance observa un parfait silence tandis qu'elle prononça d'une voix limpide les directives de Tom Capano enjoignant Anne-Marie d'accepter ses cadeaux et son argent.

— Maintenant, poursuivit Connolly, dites-nous si, à la date du 29 juin 1996, vous aviez connaissance d'une liaison entre votre sœur et Tom Capano.

— Non.

— Saviez-vous s'ils se connaissaient ?

— Oui, je savais qu'ils se connaissaient. Comme vous le savez, Wilmington est une toute petite ville.

Anne-Marie travaillait pour le gouverneur et Capano dans les milieux

d'affaires, alors il leur arrivait de se croiser. Et elle m'en parlait parfois car elle savait que j'avais rencontré Tom.

— Avez-vous jamais demandé à Anne-Marie s'il y avait quelque chose entre elle et Tom Capano ?

— Non, jamais.

— Avez-vous trouvé des pilules contraceptives dans son appartement cette nuit-là ?

— Oui, j'en ai trouvé une boîte. Il y avait environ cinq plaquettes. Aucune n'était entamée.

— La brosse à dents d'Anne-Marie se trouvait-elle dans l'appartement ?

— Oui.

— Avez-vous procédé à l'inventaire de tout ce qui se trouvait dans l'appartement ?

— Oui. La cour m'a demandé de tout répertorier.

— Avez-vous remarqué l'absence de certaines choses ?

— Il manquait ses clés, ainsi que son Walkman et sa bague bleue.

Le trousseau de clés était un élément capital ; quelqu'un en avait eu besoin pour pénétrer dans l'appartement la nuit où Connie Blake avait entendu des bruits de pas à l'étage.

Quand les travaux reprirent, après la pause déjeunée, Kathleen lut à voix haute les pages du journal intime de sa sœur. Aussi cruelle que fût cette lecture, Kathleen n'avait d'autre choix, pour faire condamner Capano, que de révéler devant cette salle bondée les secrets les plus intimes d'Anne-Marie. Le journal avait été publié dans la presse, mais personne ne l'avait encore lu en public.

Connolly demanda à Kathleen si Anne-Marie avait des projets à long terme. Effectivement, elle avait investi dans des bons d'épargne, et elle caressait l'espoir de fonder une famille.

— Et vous aviez prévu de vous retrouver pendant les vacances d'été 1996 ?

— Oui, on avait dû retenir la troisième semaine de juillet. On voulait passer une semaine à Avalon, au bord de la mer. Elle, mon mari et moi, et

deux autres couples. Elle avait déjà remis un chèque de 400 dollars à mon mari.

— Auriez-vous une raison de croire qu'Anne-Marie ait voulu fuir ?

— Absolument aucune.

— Avait-elle commis des fugues ?

— Non, jamais.

— Auriez-vous une raison de croire qu'Anne-Marie ait pu se donner la mort ?

— Non.

— L'avez-vous jamais vue manifester des signes de violence vis-à-vis d'autrui ?

— Annie était douce et affectueuse. Pas violente pour un sou.

— Savez-vous qu'elle a confié à d'autres avoir agi de manière violente vis-à-vis de votre père ? poursuivit Connolly.

— Autant que je m'en souviene, répondit Kathleen, mon père était sans cesse sur son dos. Un jour, elle en a eu marre, et elle l'a poursuivi dans la maison en brandissant une crosse de hockey.

— Quel âge avait-elle ?

— Elle devait être au collège.

Il y eut une nouvelle interruption de séance, pour permettre à tout le monde de reprendre ses esprits avant le contre-interrogatoire de Gène Maurer. La plupart des journalistes et des spectateurs avaient regagné le hall, si bien que peu virent Kathleen s'agenouiller dans l'allée centrale de la salle d'audience, le temps que le prêtre de la famille Fahey lui donne la bénédiction pour la suite de son témoignage.

Maurer cuisina Kathleen pour savoir quand elle avait découvert le téléviseur 70 centimètres ; si les boîtes de chez Talbot avaient été ouvertes ; et si elle avait remarqué les lithographies de Cézanne offertes par Tom.

— Et j'imagine, suggéra l'avocat de la défense, que certains sujets revenaient de manière récurrente... des soucis de votre part, peut-être quelques frictions entre vous deux, parce que vous estimiez qu'Anne-Marie gérait mal son argent ?

— En effet.

— Anne-Marie prétendait avoir gagné ce téléviseur ?

— Oui. Elle m'a dit que Mme Columbus l'avait gagné pour elle à la loterie.

— Le terme que vous utilisiez pour qualifier l'attitude d'Anne-Marie lorsque vous parliez d'argent était « effrontée », est-ce exact ?

— C'était effectivement un sujet conflictuel.

L'objectif de Maurer était clair : démontrer que Kathleen et Anne-Marie n'étaient pas si proches, que cette dernière mentait à sa sœur et lui tenait souvent tête. Tout le monde sait pourtant comment deux sœurs peuvent parfois se crêper le chignon...

Puis Maurer tenta de brouiller les pistes en demandant :

— Anne-Marie possédait-elle un chemisier à rayures rouges et blanches ?

— Je l'ignore. Je ne crois pas avoir vu cela dans son panier de linge sale.

— Mais quand vous avez dressé l'inventaire de son appartement, insista Maurer, avez-vous trouvé un chemisier à rayures rouges et blanches ?

— Non.

— Nulle part ?

— Non.

— Combien de paires de baskets possédait-elle ?

— Je ne sais pas au juste. Probablement plusieurs.

— J'imagine qu'elle avait également plus d'un survêtement ?

— Oui, un mauve. Peut-être aussi un bleu.

— Savez-vous si elle en possédait un noir ?

— Il faudrait que je revoie ma liste.

En parvenant à établir que certains vêtements avaient disparu de l'appartement, la défense serait alors en mesure d'avancer son propre scénario. Maurer poursuivit donc dans cette voie, avant d'amener Kathleen à

reconnaître que les chaussures qu'Annie portait habituellement avec sa robe à fleurs étaient bien là. Restait à savoir en quoi ces indications appuyaient la thèse de l'accident...

Puis l'avocat mit Kathleen au supplice. Il ne suffisait pas qu'elle se sentît coupable d'avoir lu les confidences à Anne-Marie à la demande de l'accusation.

Maurer voulait maintenant entendre le reste, à savoir les passages relatifs aux premières heures de son idylle avec Tom, quand elle s'était entichée de lui.

Le vendredi 24 février 1995, Anne-Marie écrivait :

J'ai livré mon âme à T. Je lui ai offert mon univers, mon corps et mon amour. Ce que je n'ai pas confié à T., c'est ma peur d'être abandonnée. Je veux toujours dissimuler les pensées, infos, etc. me concernant si je pense qu'elles risquent de faire fuir l'autre.

Si j'ai à nouveau la chance de m'entretenir avec T., je partagerai tout, même mon âme, et je lui laisserai savoir ce que j'éprouve vraiment. S'il me rejette, au moins je saurai que je lui ai tout dit, et que je lui ai ouvert la porte de mon univers.

Je t'aime, T.

Suivaient d'autres paragraphes analogues, rédigés par une jeune femme qui semblait totalement démunie face à un homme qu'elle croyait pourtant connaître – un homme qu'elle tenait pour gentil, attentionné, et aussi vulnérable, triste et seul qu'elle l'était elle-même. A en juger par ces écrits, Anne-Marie n'avait rien de la garce opportuniste dépeinte par Oteri. Elle paraissait aussi naïve qu'une gamine de dix-huit ans. Autrement dit, en demandant à Kathleen de lire le début de ce journal intime, la défense employait une arme à double tranchant.

Succédant à Maurer, Connolly demanda à Kathleen :

— Tout ce que vous venez de lire à la demande de M. Maurer, va de l'année 1994 à mars 1995, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

Kathleen pouvait enfin regagner les bancs de l'assistance. Tout le temps qu'avait duré son témoignage, Tom l'avait fustigée d'un regard haineux. Au moment où elle passa devant la table de la défense, il lui souffla :

— Sale pute !

Des mois plus tard, en se remémorant l'incident, Kathleen confierait :

— Autrefois, j'appréciais Tom Capano, comme tout le monde. Mais il a bien employé ces mots-là, quand je suis redescendue de l'estrade. Et les jurés ont tout entendu.

Tom Capano souffrait depuis longtemps de colites aiguës – sa façon à lui de répondre au stress. Le deuxième jour d'audience, le juge Lee vit soudain Oteri lui faire de grands signes. Tom avait une nouvelle crise, ce qui lui valut d'être évacué en urgence.

Ce ne serait pas la dernière fois. On lui prescrivit des médicaments, mais ceux-ci devaient être avalés avec de la nourriture. C'est ainsi que le juge Lee dut expliquer aux jurés pourquoi l'accusé consommait autant de petits pains et buvait autant pendant les auditions.

Neil Kaye, le psychiatre qui avait suivi Anne-Marie jusqu'au dernier jour de sa vie, attesta qu'elle avait décidé de se défaire de l'homme qui « lui foutait les jetons », qui l'appelait toutes les demi-heures et la bombardait d'e-mails. Mais il dut admettre que sa patiente lui avait toujours caché le nom de cet individu.

Le Dr Kaye arborait en permanence un curieux chapeau. L'objet, qui valait une petite fortune, avait été finement taillé dans un seul bloc de bois, et sa coupe se trouvait à mi-chemin entre le chapeau de cow-boy et le feutre. Il le posait délicatement sur ses genoux lors de ses dépositions. Quand Oteri l'interrogea au sujet de cet accessoire, il convint qu'il était peu pratique et qu'il tenait très chaud, avant d'ajouter qu'il collectionnait les chapeaux en bois, et qu'un tribunal était, tout bien considéré, un parfait endroit pour les exhiber.

Le Dr Michelle Sullivan connaissait, quant à elle, le nom de l'homme qu'Anne-Marie redoutait tant.

Tom Capano. Et elle témoigna devant le jury de la lutte acharnée qu'avait menée sa patiente pour s'extraire de ses griffes.

Lors d'apartés avec le juge, les avocats de la défense tentèrent d'empêcher les amies d'Anne-Marie – Jill Morrison, Siobhan Sullivan, Jennifer Haughton, Jackie Steinhoff, Ginny Columbus et Kim Horstman – de dévoiler ce qu'elles savaient des agissements de Tom, arguant que ceux-ci ne reposaient que sur des oui-dire, et qu'ils ne concernaient, en tout état de cause, que des « faits reprochables antérieurs » à l'affaire. Les procureurs soutenaient, au contraire, que ces témoignages valideraient l'attitude de harcèlement de Capano.

Le juge Lee décida de maintenir ces témoignages, seule façon à ses yeux d'expliquer l'état d'esprit d'Anne-Marie.

— Je pense que cet état d'esprit devient une donnée indispensable, dit-il, et ce pour toute une série de raisons, notamment parce ce qu'il semble acquis qu'elle est décédée chez lui, comme nous l'a indiqué la défense dans sa déclaration liminaire. D'autre part, il a été fait mention d'un accident à la fois tragique et confus. Or, considérant que le ministère public cherche à démontrer la thèse de l'homicide volontaire – et demeure indifférent à celle de l'accident – l'accusation devra démontrer que la relation [entre Anne-Marie et Tom] a dérapé jusqu'à devenir explosive. Et que sa manie de lui envoyer e-mail sur e-mail et de l'appeler sans cesse fut pour beaucoup dans le pourrissement de leur relation.

Le juge Lee interdit toutefois à Jill Morrison de rapporter l'épisode où Tom avait forcé Anne-Marie, en pleurs, à déchirer devant lui les photos de ses anciens flirts. De même qu'elle ne pourrait évoquer les savons qu'il lui passait quand elle osait parler à un collègue alors qu'il était au bout du fil, au motif que Jill était incapable de dater ces incidents.

Ainsi autorisées à parler au nom d'Anne-Marie, ses amies se succédèrent pour décrire aux jurés le sentiment d'étouffement et de danger que Tom avait introduit dans sa vie. Elles se souvenaient de ses coups de fil incessants, de ses visites imprévisibles, de ses e-mails à la chaîne, et de sa colère lorsqu'Anne-Marie s'était mise à fréquenter Mike Scanlan.

Jill Morrison évoqua l'angoisse qui s'emparait de son amie lorsque l'accusé venait rôder sous les fenêtres de Mike Scanlan, puis qu'il l'appelait, dès son retour, pour lui indiquer précisément à quelle heure il avait repéré sa Volkswagen devant la maison du petit ami.

Certains témoins se montraient prolixes, là où d'autres étaient freinés par le trac ou l'émotion. Mais leurs souvenirs parlaient d'eux-mêmes, et se complétaient à merveille. À les entendre, personne n'eût soupçonné le travail de fourmi qu'avaient dû fournir les enquêteurs pour rassembler les pièces du puzzle.

Spectateurs et journalistes brûlaient d'impatience d'entendre certains témoins clés. On se demandait si les frères de Tom oseraient venir répéter les informations qui avaient conduit à son arrestation. Pourraient-ils, en le regardant droit dans les yeux, prononcer les mots qui signeraient peut-être son arrêt de mort ?

Joe Oteri répétait qu'il attendait le témoignage de Gerry de pied ferme.

— Je sens que Gerry et moi allons bien nous amuser, promettait-il en jubilant.

Gerry était le talon d'Achille du puissant camp Capano. Il idolâtrait son grand frère depuis qu'il était en âge de parler, et on le disait traumatisé à l'idée de témoigner contre lui. Malgré ses trente-cinq ans, Gerry était resté un gamin. Loin d'être irréprochables, ses trois frères avaient au moins le mérite d'être bûcheurs. Mais lui passait son temps à s'amuser, carburant à la cocaïne et à l'alcool. Il hantait les courses de bolides et chassait les proies les plus coriaces. A vrai dire, aucun des Capano n'était obligé de travailler pour subsister. Mais tous avaient l'éthique du travail solidement ancrée en eux – à l'exception de Gerry. Ce dernier savait qu'il n'avait même pas besoin de montrer le bout de son nez dans les locaux de sa PME ; les parts que lui avait léguées son père lui assuraient une rente plus que confortable.

L'heure de son témoignage sonna au matin du 9 novembre. Une calvitie naissante avait eu raison de ses boucles dorées, mais il avait toujours ses bonnes joues de bébé. Il se présenta vêtu d'un costume de grand couturier et d'une cravate hors de prix, qui contrastaient quelque peu avec les deux anneaux dorés suspendus à son oreille gauche. Lorsqu'il gagna l'estrade, tout le monde vit qu'il avait les nerfs à vif.

L'œil déjà humide, il attendait fébrilement la première question de Connolly. Mais il dut d'abord confirmer les déclarations qu'il avait faites devant le grand jury un an plus tôt. Connolly remonta ensuite au 8 février 1996, jour où Tom lui avait demandé 8 000 dollars.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas signé un chèque ? demanda le procureur.

— Il voulait du liquide.

— Vous a-t-il remboursé ?

— Oui, dans les huit jours.

Gerry déclara que Tom avait reçu des menaces.

— Il craignait que ce type lui fasse du mal. Qu'il lui casse la gueule ou le blesse – qu'il vienne chez lui pour l'esquinter.

— Qu'avez-vous répondu ?

— J'ai commencé par lui dire : « Tu devrais avertir la police. »

Puis, voyant que cette idée ne l'enchantait guère, Gerry lui avait proposé un fusil, « l'idéal pour se protéger chez soi ».

— Mais Tom n'en voulait pas : Il voulait une arme de poing.

Gerry lui avait donc prêté un colt dix millimètres, qu'il récupérerait vers la mi-mai juste avant de repartir pour Stone Harbor.

— Qu'avez-vous fait de cette arme ?

— Je l'ai donnée à un ami guide de montagne avec lequel j'allais chasser. C'était comme un cadeau nous avons chassé le grizzly et l'élan ensemble.

Gerry ne savait pas à quelle date précise Tom avait évoqué les menaces pesant sur ses enfants, mais il se souvenait très bien de ses paroles :

— Il m'a demandé s'il pourrait utiliser le bateau, au cas où l'une de ces deux personnes passait à l'acte et qu'il lui réglait son compte.

Et ce jour finit par arriver. Gerry se souvenait comme d'hier de ce vendredi matin où il avait retrouvé Tom dans son allée de garage. Trois heures plus tard, il l'aidait à charger l'énorme glacière dans la Suburban de Kay. Il précisa que la glacière était tellement lourde qu'il fallait s'y mettre à deux pour la soulever.

— Entendiez-vous un quelconque bruit en provenance de la glacière ? demanda Connolly, ce qui fit tressaillir l'assistance.

— Il y avait comme un bruit de glaçons, répondit Gerry.

Tom s'était visiblement préparé à toutes les éventualités ; il avait pris soin de vider les bacs à glaçons de son réfrigérateur dans la glacière, afin de ralentir la décomposition du corps, en cas d'imprévu.

Connolly demanda à Gerry ce qu'ils avaient fait en regagnant Stone Harbor.

— Il s'est garé en marche arrière dans l'allée, et nous sommes entrés dans la maison. Je crois que je suis allé aux toilettes pendant qu'il utilisait le téléphone.

Tom lançait à Gerry des regards noirs.

— Puis j'ai pris deux cannes à pêche, je les ai posées dans le bateau, et j'ai allumé le moteur. Nous avons transporté la glacière jusqu'au bateau, puis mis la chaîne et le cadenas dans un sac plastique que nous avons emporté à bord.

— Pourquoi les cannes à pêche ?

— Pour faire comme si nous allions pêcher.

— Ne craigniez-vous pas que la glacière puisse attirer l'attention ?

Gerry secoua la tête :

— Non. Tout le monde utilise ce type de glacière.

Quelques heures plus tard, ils se trouvaient au large des côtes. Gerry précisa que son loran indiquait une profondeur de 64 mètres lorsqu'il coupa les gaz et dit à Tom que c'était à lui de jouer. La mer était assez agitée, et il entendit son frère vomir à plusieurs reprises tout en se débattant avec la glacière.

— Comment la glacière s'est-elle retrouvée à l'eau ? demanda Connolly.

— Je ne sais plus si je l'ai aidé à la soulever pour la balancer par-dessus bord, avant de m'éloigner à l'avant du bateau, ou si je l'ai laissé se débrouiller.

— La glacière a-t-elle coulé ?

— Non.

— Comment le savez-vous ?

Gerry sembla pris de nausées en expliquant qu'il avait tiré dans la glacière blanche, et vu un filet rosâtre s'échapper du trou qu'il venait de percer dans le polystyrène expansé. (Les morts ne saignent pas, mais la glace, en fondant, avait dû diluer le sang coagulé des blessures d'Anne-Marie.)

— Voyant que la glacière ne coulait pas, qu'avez-vous fait ?

— Nous avons ramené le bateau à son niveau, puis j'ai coupé le moteur et je suis parti à l'avant.

— Pourquoi aviez-vous deux ancres à bord ?

— J'en prends toujours deux. En jetant une ancre à l'avant et une à l'arrière, on stabilise mieux le bateau.

Gerry affirma qu'il s'était appuyé contre la rambarde du pont avant, face à la mer, tournant le dos à son frère.

— Je lui disais que ce n'était pas bien – que c'était mal. Je lui demandais : « C'est terminé ? C'est terminé ? » Quand, enfin, il dit oui, je me suis retourné.

Gerry était livide.

— Et là, j’ai vu disparaître un pied.

— Un pied humain ? demanda Connolly.

— Oui.

— Pouviez-vous déterminer le sexe de son propriétaire ?

— Non, répondit Gerry en s’agitant. Non... non.

Il en avait suffisamment vu pour comprendre qu’il y avait bien eu un cadavre dans la glacière, mais pas assez pour deviner s’il s’agissait d’un homme ou d’une femme.

— Où se trouvait la glacière ? poursuivit Connolly.

— Elle flottait. J’imagine que nous avons refait une boucle avec le bateau pour la récupérer, puis nous l’avons plongée dans l’eau pour vider ce qui restait – de la glace ou je ne sais quoi d’autre –, nous l’avons remontée dans le bateau et nous sommes repartis vers la côte.

— Qu’est devenu le sac contenant la chaîne et le cadenas ?

— Il a fini dans l’eau. En fait, je n’ai pas vu la chaîne et le cadenas passer par-dessus bord. J’ai seulement vu Tom balancer les clés du cadenas.

— Pendant ce retour vers Stone Harbor, que vous a dit votre frère ?

Depuis le début de sa déposition, Gerry baissait les yeux. Il regardait ses mains ou ses pieds, tout en vidant une boîte de mouchoirs pour éponger ses larmes. On aurait dit un vilain petit garçon en train de confesser une grosse bêtise. Soudain, il releva la tête et fixa Tom droit dans les yeux, comme pour implorer son pardon.

— Nous n’avons pas dit grand-chose, répondit-il à Connolly. Il a juste dit que tout irait bien – et qu’il veillerait à ce qu’il ne m’arrive rien. Parce que je n’arrêtais pas de lui dire : « C’est mal ! »

Avec toutes ces émotions, Gerry avait failli rater la côte du New Jersey en se retrouvant au sud de Cape May. Il avait dû braquer à tribord pour retrouver la bonne direction.

— Lorsque vous étiez au large, avez-vous vu d’autres bateaux ?

— Oui. J’ai aperçu une petite embarcation dans le secteur, qui avait hissé le drapeau de plongée.

— Vous avez vu des gens à son bord ?

— Non.

— A quelle distance se trouvait ce bateau ?

— Environ un quart de mille.

— Ne craigniez-vous pas d'attirer l'attention en tirant un coup de feu ?

— Pas du tout. Il y a toujours des coups de feu dans ce coin-là. Les gens essaient d'attraper de gros requins. Il faut les tuer pour les remonter dans le bateau.

A soixante-cinq milles des côtes, c'était déjà un autre monde, un monde complètement étranger à Anne-Marie Fahey. Pour ce vendredi 28 juin 1996, à l'heure où Tom Capano lestait son corps pour le plonger au fond d'une mer agitée, elle avait prévu de s'allonger sur les pelouses verdoyantes de Valley Garden Park avec un bon bouquin.

Aussi effroyable fût-il, le témoignage de Gerry ne réservait aucune surprise ; Joe Oteri reconnaissait lui-même que Tom avait jeté le corps d'Anne-Marie dans l'océan. Ce que l'on ignorait toujours, c'étaient les circonstances de sa mort, la nature de ce mystérieux « accident ».

Le cauchemar ne faisait que commencer pour Gerry Capano.

— Qui conduisait la voiture lors de votre retour à Wilmington ? lui demanda Connolly.

— Tommy.

— Durant le trajet, vous a-t-il demandé quelque chose de particulier ?

— Il m'a dit ce que je devais répondre si j'étais interrogé.

Et Gerry d'expliquer l'alibi complexe que Tom lui avait dicté.

Dans les faits, les deux hommes avaient regagné Wilmington pour s'occuper du canapé.

— Il y avait une grosse tache en haut à droite, à hauteur d'épaule, à peu près de la taille d'un ballon de basket, détailla Gerry.

— Qu'avez-vous fait de ce canapé ?

— Nous l'avons fait passer entre les portes battantes de la pièce, puis

descendu en bas de l'escalier situé à l'avant de la maison, jusqu'au garage. Là, j'ai découpé la partie tachée et j'ai démolì le canapé de manière à lui donner l'apparence d'un vieux sofa bon pour la casse, puis nous sommes allés le jeter dans la benne.

Gerry n'avait pu déterminer la couleur de la tache, à cause du tissu bordeaux, mais il avait vu « du rouge » sur la mousse intérieure en éventrant le dossier à l'aide de son canif.

Deux mois après les faits, lorsqu'il semblait acquis que Tom était devenu le suspect numéro un de l'enquête, il avait mis Gerry en contact avec l'avocat Dan Lyons, en recommandant à son frère de bien relater à l'homme de loi « ce dont je t'ai parlé dans la voiture en rentrant à la maison ».

— Avez-vous noté ces paroles ? demanda Connolly.

— Absolument.

— Sur quoi les avez-vous notées ?

— Sur un Post-it jaune.

— Et qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai rangé dans mon portefeuille, et il ne m'a jamais quitté depuis.

— Maintenant, monsieur Capano, voudriez-vous nous lire ce que vous avez noté suite à cette conversation avec votre frère ?

— Nous étions chez moi à 5 h 45. Voulions parler des investissements Capano. Je suis allé travailler.

Puis je t'ai retrouvé chez toi vers 7 h 30, 8 heures. On a discuté. Je suis parti à la plage. J'ai fait mes trucs, t'ai revu vers 11 heures. On a reparlé parce que tu avais vu Louie. Puis je suis parti. Tu es resté. Je t'ai retrouvé chez toi vers 5 heures pour t'aider à retirer un canapé en piteux état. C'est tout. T'ai aidé à le jeter dans la benne. Puis je suis reparti.

Gerry n'avouerait la vérité à son avocat que bien plus tard.

— Quand lui avez-vous raconté l'autre partie de l'histoire – celle où votre frère vous demande s'il pourra utiliser le bateau au cas où il blesserait quelqu'un ?

— Avant de passer au détecteur de mensonges, lâcha Gerry, comprenant immédiatement qu'il venait de dire la chose à ne pas dire.

Son visage se décomposa et il l'enfouit dans ses mains, en gémissant :

— Pardon, pardon !

Oteri blêmit. Tom serrait les dents.

Le code pénal du Delaware stipule que les interrogatoires menés sous détecteur de mensonges ne doivent en aucun cas être mentionnés, sauf raison impérieuse. Gerry avait été prévenu, et il avait oublié.

Oteri demanda à s'approcher du bureau du juge.

Maurer dénonça un vice de procédure et Oteri appuya sa requête.

Ils étaient en session depuis cinq semaines. Ils allaient peut-être devoir tout recommencer.

CHAPITRE 38

Personne, ou presque, parmi les spectateurs ou les jurés, ne sut que le procès risquait d'être annulé ; aussi la pause déjeuner fut-elle des plus ordinaire.

Lorsque tout ce petit monde regagna la salle d'audience à 14 h 30, le juge Lee avait pris sa décision : le procès continuait. Il demanda simplement aux jurés de ne pas tenir compte de la dernière réponse de Gerry.

Colin Connolly en avait presque terminé avec ce témoin, et Joe Oteri attendait son tour. Connolly l'interrogea au sujet de l'ancre que Joey avait remplacée.

— Pourquoi était-ce nécessaire ? demanda-t-il.

— A cause des articles de presse qui affirmaient que j'avais vendu le bateau sans ancre.

Gerry déclara avoir remis l'objet à Joe Hurley, à sa demande, à l'époque où celui-ci défendait encore Tom.

Après que Connolly eut fait écouter aux jurés l'enregistrement de la déposition de Gerry, celle qui précédait d'un an son témoignage devant le grand jury, ce dernier reconnut qu'il avait signé un accord avec le gouvernement, « pour échapper à la prison ».

— De quoi avez-vous plaidé coupable ? demanda Connolly.

— De non-dénonciation d'un crime.

Gerry n'avait pas demandé l'immunité pour sa seule personne, mais aussi pour Joey, Marian – on ne sait jamais –, et son meilleur ami, celui qui détenait des armes à feu malgré ses antécédents criminels. A voir la détresse qu'affichait son visage, nul ne doutait que Gerry aurait réclamé la relaxe de Tom s'il en avait eu les moyens.

A présent, Connolly révéla au jury le long passé de toxicomane de Gerry. Il précisa que celui-ci avait inhalé un ou deux grammes de cocaïne une semaine avant le 28 juin 1996, puis doublé la dose après cette macabre

escapade dans l'Atlantique.

— Étiez-vous sous l'emprise de la cocaïne ou d'une autre drogue le 28 juin 1996 ? demanda Connolly.

— Quand ça ? Quand on était sur le bateau ?

— Oui.

— Non, monsieur. J'étais parfaitement clean.

Incapable de taire son insupportable secret, Gerry avait confié toute l'histoire à Louie au moment des fêtes de fin d'année.

— Cette conversation avec votre frère Louie, sauriez-vous préciser quand elle a eu lieu ? demanda Connolly.

— Non, je ne saurais vous en dire la date. Je me souviens simplement qu'on se promenait sur Emma Court.

— Vous souvenez-vous de ce que Louie portait ce jour-là ?

— Oui, répondit Gerry, fermant les yeux pour se concentrer. Il portait un blouson Mickey rouge avec des manches en cuir noir.

C'est en fin d'après-midi que Joe Oteri entama son contre-interrogatoire. La pimpante chemise de Gerry était à présent moite et fripée. Il regarda d'un œil craintif Oteri s'approcher.

L'avocat fit une entrée en matière des plus paternaliste :

— Je m'appelle Joe Oteri. Je viens de Boston, j'ai tendance à parler très vite, et j'ai un accent prononcé. Si vous avez du mal à comprendre ce que je dis, n'hésitez surtout pas à m'interrompre.

D'accord ? Très bien. Vous permettez que je vous appelle Gerry ?

— Si vous voulez.

— Et appelez-moi Joe, d'accord ? Très bien. Sauriez-vous nous dire, Gerry, à quand remonte votre premier contact avec la cocaïne ?

— Non, monsieur.

— Mais à peu près ?

— Ça fait un bail. Des années et des années...

Bien entendu, le but d'Oteri était de faire croire aux jurés que Gerry

était tellement imbibé d'alcool et de drogues que c'était déjà un miracle qu'il se souvînt encore de son prénom, sans parler d'une balade en bateau vieille de deux ans et demi. Fort habilement, il entraîna Gerry dans un grand débat sur les mérites comparatifs d'un vertigineux panel de drogues, ce qui fit quelque peu tiquer le juge Lee. On parla cocaïne, marijuana, amphétamines, champignons hallucinogènes, crack, barbituriques (dont Gerry déclara n'avoir aucune expérience), Valium, Xanax, Placidyl, laudanum, Percodan, LSD, mescaline et ecstasy.

Gerry ne chercha pas à minimiser ses dépendances. A l'issue de cette journée, la seule question était donc de savoir si Oteri avait réussi à convaincre les jurés que celui-ci avait la cervelle en bouillie depuis des années.

Mais il n'en avait pas fini avec le petit frère qui remonta sur l'estrade le lendemain. Oteri n'eut aucun mal à lui faire mordre la poussière ; Gerry ne pouvait se prévaloir d'aucune vertu ou bonne action à même de contrebalancer son attitude d'adolescent attardé. Il aimait traîner avec des « gros durs », qui possédaient pour la plupart un casier long comme le bras. Et ses délires répétés lui valaient d'être rejeté au sein de sa propre famille.

Oteri enfonça le clou en citant les extraits de messages téléphoniques qu'il avait laissés à sa mère après avoir bu quelques verres de trop. Faible femme aux cheveux blancs, assise dans son fauteuil roulant, Marguerite Capano écouta, les larmes aux yeux, l'avocat principal de Tom ressusciter ces douloureux souvenirs.

— Maintenant, Gerry, vous souvenez-vous avoir laissé ce message à votre mère le 9 février 1998 ?

« Maman, c'est ton fils Gerry. J'ai voulu te joindre mais Katie m'a raccroché au nez. Quand j'ai rappelé, c'est son trou-du-cul de copain qui m'a raccroché au pif. T'as dix minutes pour me rappeler, sans quoi tu pourras aller te faire foutre. »

— J'avais bu ce jour-là, se défendit Gerry. Et je me souviens de m'être excusé par la suite. (...) Je sais qu'on ne doit pas parler comme ça à sa mère. Je n'étais pas dans mon état normal.

— Passons maintenant au deuxième appel, Gerry.

Vous souvenez-vous avoir dit ceci ? « Maman, c'est ton fils Gerry. J'te jure que t'as intérêt à me rappeler.

J'en ai ras le cul d'être le sale con de la famille. Si tu ne me rappelles pas, j'te jure que tu ne reverras plus jamais ma femme et mes enfants. C'est

quoi ton problème, d'abord ? T'es en pétard parce que j'ai dit la vérité ?

Parce que cet enculé de Hurley n'a pas réussi à me coincer ? Considère que tu n'as que trois fils, maman. Un meurtrier qui est en taule parce qu'il a dézingué quelqu'un, un autre que tu détestes – je veux parler de Louie –, et Joey. Encore une fois, tu peux aller te faire foutre. Tu croyais vraiment que j'allais me choper douze putains d'années de prison ?

Si tu penses que j'ai été mauvais à l'audition, tu n'auras qu'à faire tes prières pour que je ne remette pas ça au procès. Je n'hésiterai pas à balancer des tonnes de saloperies pour sauver ma gueule. Et je n'hésiterai pas à rouler Tommy dans la merde pour qu'il se prenne la perpète. Je le déteste. Tu as dix minutes pour me rappeler, ou j'te jure que tu ne reverras jamais les gosses. Je ne te menace pas, mais si tu ne me rappelles pas dans dix minutes, tu pourras aller te faire foutre... »

Gerry n'était vraiment pas le témoin rêvé pour l'accusation. Et il n'avait rien d'un gentleman. A l'évidence, il ne digérait pas l'admiration aveugle qu'éprouvait sa mère pour « son Tommy », mais avait-il menti pour sauver sa peau et enfoncer son frère ? Non, le ministère public était convaincu que Gerry disait la vérité au sujet du 28 juin 1996. Les indices recueillis étaient conformes à sa description de leur virée en mer. En outre, contrairement à ce qu'insinuait Oteri, la défense ne disposait d'aucun enregistrement des messages de Gerry – ce qui n'échappa pas à l'attention des jurés.

On avait connu de meilleures journées que celle-ci. Quand le juge décréta la pause de midi, Tom tenta de se rendre auprès de sa mère, avant que ses gardes ne le fassent sortir de la salle d'une manière musclée.

Son mépris à leur endroit commençait sérieusement à les agacer. Lee sortit à son tour et vit que l'empoignade se poursuivait dans le hall. Il convoqua les deux parties pour un nouvel aparté.

— Tom a menacé de frapper au visage l'un de ses gardes, rapporta Wharton. C'est ce qui a décidé le lieutenant Meadwell à l'expulser de la salle. Il semble que nous assistions là à une véritable lutte de pouvoir.

— Je ne sais pas comment je vais pouvoir régler ce problème, commença le juge Lee. Je ne puis tolérer qu'on le maltraite. De même que je souhaite vivement qu'il reste dans la salle. D'un autre côté, il continue à se comporter comme un membre du barreau en exercice, à bavarder sans cesse. Il n'a jamais pris au sérieux les mises en garde lui signifiant qu'il n'a le droit de parler à personne. Ni à l'auditoire, ni à sa famille, ni aux assistants de ses avocats, avec lesquels il continue à régler ses petites affaires.

Même ses propres avocats s'avouaient impuissants à raisonner leur client. Il persistait à les abreuver de petites notes pour leur dicter leurs questions, et les fins observateurs voyaient bien que ses suggestions n'enchantaient guère ses défenseurs. Si bien que Charlie Oberly demanda lui-même au juge Lee de rappeler son client à l'ordre.

Lee soupira.

— J'ai eu plusieurs discussions avec lui, et je mesure sa frustration. Je conçois qu'il y ait une certaine vertu thérapeutique à tenir ainsi tête au juge, mais j'avoue que cela commence vraiment à bien faire.

Oteri se risqua à rappeler une doléance de son client :

— On reproche à Votre Honneur de manifester, à travers certaines expressions de votre visage, des signes de désapprobation ou d'incrédulité, et ce à des moments bien précis. En d'autres termes, vous manifesteriez un certain scepticisme... lorsque je pose mes questions. Telle est la doléance.

— La doléance de qui ?

— De mon client.

— J'espère que ce n'est pas le cas, répondit Lee.

Mais que voulez-vous... je ne suis pas de bois.

A vrai dire, personne d'autre que Tom n'avait vu grimacer le juge Lee. L'accusé était simplement mécontent de la façon dont se déroulait son procès.

Prenant la suite d'Oteri, Connolly ne tenta pas l'exploit de redorer le blason de son témoin. Il se contenta de laisser Gerry expliquer que Marguerite l'avait rejeté, et que Kay lui avait demandé de se tenir à distance de ses filles. Du jour où il s'était rendu chez le procureur pour vendre la mèche, Gerry s'était vu traiter comme un lépreux par les siens.

Avait-il dit la vérité ? Il suffisait de regarder cet homme brisé pour comprendre qu'il avait perdu gros en parlant aux autorités. Et pourquoi aurait-il accablé sans raison le grand frère qu'il idolâtrait ?

Kay avait engagé les démarches pour reprendre son nom de jeune fille, mais c'était encore une Capano quand elle gagna l'estrade. Le public était curieux de savoir ce qu'elle avait à dire. Elle avait réussi jusque-là à échapper aux projecteurs braqués sur son mari. Elle travaillait toujours à la clinique pédiatrique, et veillait sur ses quatre filles. Elle avait maigri, et les cernes s'étaient creusés sous ses yeux.

Mais elle était droite dans ses bottes.

Elle expliqua que Tom et elle avaient été officiellement mariés pendant vingt-six ans, dont trois années de séparation.

— Avez-vous des enfants ? demanda Wharton par acquit de conscience, au cas où l'un des jurés n'eût pas bien suivi les débats.

— Christine a dix-huit ans, Katie dix-sept, Jenny aura quinze ans la semaine prochaine, et Alex a treize ans.

Kay ajouta que Christine était en première année de fac à New York.

Wharton aborda rapidement leur séparation et le bref séjour de Tom chez son frère Louie, pour en venir à la maison de North Grant Avenue.

— Aviez-vous défini des règles concernant la visite des enfants ?

— Rien de très formel, répondit Kay. Nous étions convenus qu'il les prendrait le week-end – pour une seule nuit en général – et il venait régulièrement à la maison.

— J'aimerais vous parler de certains événements survenus les 27 et 28 juin 1996, poursuivit Wharton.

J'imagine que vous mesurez toute l'importance que revêtent ces dates ?

— Tout à fait.

— Vous souvenez-vous où vous étiez le soir du 27 ?

— J'étais à la maison.

— Savez-vous où se trouvaient vos enfants le soir du 27 ?

— Elles étaient avec moi. Une de mes filles rentrait tout juste de colonie. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai mémorisé cette date. Elles se seront peut-être absentées à un moment ou à un autre de la soirée, mais elles ont dormi à la maison.

Kay décrivit les deux voitures que possédait le couple – la grande Suburban bleue et la Cherokee noire.

— Avez-vous vu l'accusé dans la journée du 27 juin ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— L'avez-vous vu le 28 juin – le vendredi matin ?

— Vendredi matin ? Oui, je l'ai vu. J'étais en train de toiletter le chien dans le jardin. Je venais de faire mon footing.

— Où l'avez-vous vu exactement ?

— Franchement, je ne pourrais vous dire d'où il arrivait. Je me souviens simplement que je lavais le chien, quand il est apparu soudain.

— Combien de temps est-il resté chez vous ?

— Dix minutes, un quart d'heure...

— Vous souvenez-vous de ce qu'il portait ?

— Une tenue décontractée.

Kay ne pouvait décrire ses vêtements précisément, mais elle savait qu'il n'était pas en costume cravate.

— Lui avez-vous remarqué quelque égratignure ou écorchure ?

— Non. Rien de cela.

— Portait-il la barbe ?

— Oui, comme d'habitude.

— N'avez-vous rien remarqué, dans son attitude, qui sorte de l'ordinaire ?

— Objection ! lancèrent les avocats.

— Rejetée, trancha le juge.

Les défenseurs de Tom n'avaient pas lieu de s'inquiéter ; Kay déclara que Tom était égal à lui-même ce jour-là. Simplement, en repartant, il avait pris la Suburban, sans lui dire pourquoi.

Kay expliqua que Tom était revenu le samedi après-midi entre 17 et 18 heures, et qu'il était alors reparti avec les filles. Quant à la Suburban, il l'avait gardée jusqu'au dimanche soir ou au lundi matin.

Wharton fit un bond dans le temps de dix-huit mois :

— Depuis son arrestation, avez-vous viré de l'argent vers la maison d'arrêt de Gander Hill ?

— Oui, j'ai effectué un virement de 25 dollars, et quelques-uns de 50.

— Combien de virements, au total ?

— Six, dix ? Je n'ai noté ça nulle part.

— Avez-vous viré de l'argent à d'autres personnes que l'accusé ?

Kay hocha la tête.

— Ils étaient tous pour de tierces personnes. Je me souviens de trois noms différents.

— Pourriez-vous nous les citer ?

— Tito, Nick Perillo, et il y en avait un troisième, dont je ne retrouve pas le nom.

— Fusco ?

— Honnêtement, je ne voudrais pas vous dire de bêtises. Mais ce nom-là me dit bien quelque chose.

Wharton posa une dernière question :

— En 1995 ou en 1996, l'une de vos filles a-t-elle subi une opération du cerveau ?

Kay écarquilla les yeux.

— Non, pourquoi ?

Il était 17 h 15, et Kay n'avait plus qu'à répondre aux questions de Jack O'Donnell avant de rentrer chez elle. Elle le connaissait bien et il ne lui inspirait aucune crainte. Il s'était montré adorable avec ses filles, qu'il avait consolées parce qu'elles ne pouvaient se rendre au tribunal.

— Comment ça va ? lui demanda-t-il.

— Du tonnerre ! répondit-elle en grimaçant.

A l'évidence, elle aurait préféré se trouver n'importe où sauf ici.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, promit l'ami de la famille.

Il se limiterait à démontrer que Tom empruntait souvent la Suburban pour conduire ses filles, qu'il suivait avec intérêt leurs compétitions sportives, et que le foyer Capano suscitait l'envie de toutes leurs copines.

— Tom venait-il souvent, avant ou après le travail, pour passer quelques minutes avec ses filles ? demanda-t-il.

— Tout à fait.

— Et cela, lors des visites impromptues que vous évoquiez précédemment, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

Le témoignage de Kay fut sûrement décevant pour ceux qui voulaient du spectacle. Elle donnait simplement l'image d'une femme fatiguée, usée par vingt-cinq années d'un mariage de dupes, d'une femme qui tentait désespérément de préserver ses filles du scandale. D'un bout à l'autre, elle avait gardé toute sa dignité.

Mais les journalistes, qui semblaient avoir élu domicile dans le palais de justice, connaissaient à l'avance la suite des événements. Si Kay les avait laissés sur leur faim, ils savaient le témoignage de Louie imminent. Mieux, des bruits de couloir annonçaient dans la foulée la venue de Debby MacIntyre. Au palmarès des témoignages les plus attendus, celui de Debby venait en deuxième position, juste après les explications de Tom Capano soi-même.

CHAPITRE 39

Le vendredi 13 novembre, ce fut au tour de Louie de témoigner contre son frère. Pour leur éviter d'être dévorés par les hordes de journalistes postés en haut des marches, les témoins capitaux accédaient à la salle d'audience par une porte latérale, et quittaient le tribunal par une issue dérobée. Ainsi, comme son petit frère avant lui, Louie surgit directement au pied de l'estrade. Si Gerry s'était montré angoissé et nerveux, Louie apparut sous son meilleur jour, élégant et posé. Cet homme ne semblait pas facilement décontenancé. Il parut toutefois impressionné par la pièce qu'il découvrait pour la première fois, scrutant l'auditoire et le haut plafond comme s'il n'avait jamais mis les pieds dans un tribunal. Et c'était peut-être bien le cas ; Tom avait toujours su régler les ennuis de son frère avant qu'ils ne finissent devant un juge.

Le plus riche des fils Capano prit rapidement place dans le fauteuil des témoins, pour répondre aux questions de Wharton avec une remarquable aisance, derrière ses sourires de gagneur aux antipodes des grimaces contrites de son petit frère. Il reconnut volontiers avoir témoigné trois fois devant le grand jury et menti à deux reprises, en conséquence de quoi il avait plaidé coupable de subornation de témoin.

— Le gouvernement fédéral va-t-il recommander une peine particulière en contrepartie de votre collaboration ? lui demanda Wharton.

— Oui. Un an avec sursis.

— Cet accord vous soumet-il à certaines obligations ?

— Une seule : dire la vérité.

Louie attesta qu'il comprenait qu'un nouveau mensonge lui vaudrait d'être poursuivi pour plusieurs crimes. Autrement dit, il semblait fin prêt à rapporter au jury ce que Tom lui avait dit le dimanche 30 juin 1996.

— Tom et moi sommes allés dans la véranda située derrière la maison, et c'est là qu'il m'a révélé sa liaison avec Anne-Marie Fahey.

— Connaissiez-vous sa situation conjugale à cette époque ?

— Je savais qu'il était séparé de sa femme, mais jamais je n'avais eu

vent d'une quelconque aventure.

Louie déclara qu'il connaissait Debby MacIntyre, car son fils Louis junior avait fréquenté Tatnall. Mais il ignorait qu'elle et Tom étaient amants depuis des années. Il savait en revanche que Tom et Kay consultaient ensemble un conseiller conjugal dans l'espoir de sauver leur mariage, ce qui expliquait que Tom eût tenu à éliminer toute trace de la présence d'Anne-Marie entre ses murs. Il lui avait décrit la jeune femme comme une grande névrosée, qu'il avait simplement prise en pitié, jusqu'au jour où elle avait souillé son divan en s'entaillant les poignets. Tom lui avait demandé de faire prestement vider la benne où Gerry et lui avaient jeté le canapé.

— Ce dimanche-là, reprit Wharton, Tom vous a dit que la police venait de lui annoncer la disparition d'Anne-Marie ?

— Oui. Il m'a dit qu'il lui avait remis de l'argent, et qu'elle avait prévu de prendre son vendredi. Il présumait qu'elle était simplement partie s'offrir un week-end à la plage, et qu'elle réapparaîtrait le lundi.

Louie avoua que la requête de Tom lui était sortie de la tête, jusqu'à son coup de fil catastrophé du lundi matin.

— J'ai dit : « Je m'en occupe tout de suite », et c'est ce que j'ai fait.

Wharton demanda si Tom avait reconnu avoir jeté autre chose que le canapé.

— En fait, répondit Louie, lorsque les enquêteurs se sont mis à fouiller la décharge, Tom m'a confié qu'il avait également jeté un pistolet dans la benne, et qu'il espérait bien qu'ils allaient le retrouver, afin qu'ils puissent constater qu'aucun coup n'avait été tiré.

Wharton demanda à Louie pourquoi il avait, à deux reprises, menti devant le grand jury.

— J'ai fait ça parce que je croyais en l'innocence de mon frère, et tous ceux qui connaissaient mon frère, et la réputation qui était la sienne, savaient qu'il ne pouvait être impliqué dans une telle histoire.

Je l'aime, et j'essaie de le protéger.

Puis vint le moment où Louie dut décider lequel de ses deux frères avait le plus besoin d'aide. Il déclara qu'en novembre 1996 – juste après sa deuxième comparution devant le grand jury – il avait retrouvé Gerry dans le trente-sixième dessous.

— Il a fondu en larmes en m'expliquant qu'il avait emmené Tom sur

son bateau. J'essayais depuis un moment de lui tirer les vers du nez, parce que je sentais bien qu'il s'était passé quelque chose de grave.

C'est là que Gerry s'est mis à pleurer : il me disait qu'il faisait des cauchemars et qu'il avait emmené Tom sur son bateau.

Cela correspondait au jour où Louie, emmitoufflé dans son blouson à l'effigie de Mickey, s'était promené avec Gerry le long d'Emma Court. Le jour où Gerry avait fini par cracher le morceau. Dans un torrent de larmes, il avait décrit la façon dont Tom et lui s'étaient débarrassés du cadavre d'Anne-Marie.

Depuis ce crime, confia Louie, Gerry avait sombré dans le désespoir, rongé par la peur et les remords.

— Avez-vous eu l'occasion d'annoncer à votre frère Thomas votre intention de révéler ce que vous saviez... ou de lui dire que Gerry devait le faire ?

— Oui, répondit Louie. Au début de l'été 1997, lors d'un déjeuner à l'Impérial Deli du centre commercial Fairfax, je lui ai dit que nous voulions trouver la police... car cette situation causait un tort considérable à Gerry comme à l'ensemble de notre famille.

— Que vous a-t-il répondu ?

— Il m'a dit que nous devions garder le silence, que les policiers ne disposaient d'aucune preuve tangible, et qu'il ne voulait pas flanquer sa vie en l'air, ni celle de ses filles.

Louie avait de nouveau tenté de convaincre Tom de se rendre à la police, lors d'une rencontre à trois – Tom, Gerry, et lui-même – au cabinet de Charlie Oberly.

— J'ai prévenu Tom que Gerry et moi avions décidé de tout raconter aux autorités.

— Et c'est ce que vous avez fait ?

— Non. Nous n'avons rien fait.

— Pourquoi ça ? demanda Wharton.

— Tom a su nous en dissuader. Il nous a dit qu'il ne nous ferait jamais un coup pareil si les rôles étaient inversés.

— A-t-il évoqué ce que vous risquiez si on vous accusait de rétention d'information ?

— Il nous a dit qu'il nous protégerait, et qu'il avouerait tout s'il le fallait.

Tom avait également sermonné Gerry, en lui disant qu'il était grand temps de devenir un homme, et qu'il fallait être une sacrée poule mouillée pour trahir lâchement son propre frère.

— Quand avez-vous appris, poursuivit Wharton, que les autorités avaient perquisitionné la résidence de Gerry ?

— Je me trouvais à Rehoboth Beach pour un tournoi de golf, quand j'ai compris que la police était descendue chez Gerry la nuit précédente. Tom m'a appelé pour me demander si j'étais au courant de la nouvelle.

— Que vous a-t-il dit au sujet de cette descente ?

— Qu'il n'avait pas l'intention de payer pour les déboires de son frère.

— Gerry n'avait qu'à se débrouiller, en somme ?

— Gerry n'avait qu'à se débrouiller, confirma Louie.

Depuis ce jour, chaque fois que Gerry avait confié ses états d'âme à Tom, ce dernier avait pourfendu son immaturité, le sommant de se conduire enfin « en homme ».

Gène Maurer se chargea du contre-interrogatoire.

Il questionna Louie sans ménagement au sujet de ses déclarations mensongères devant le grand jury, façon d'insinuer qu'on ne pouvait décidément se fier à sa parole. Il tenta de démontrer que Louie avait cherché à se protéger lui-même autant que Tom. Puis Maurer jeta sur le tapis la sulfureuse question de Kristi Pepper. Car Tom n'était pas le seul à avoir joué avec le feu en juin 1996...

Louie reconnut avoir attiré Kristi chez lui les 27 et 28 juin, alors que sa femme Lauri disputait un tournoi de golf sur la côte. Et la rumeur courait à Wilmington que Lauri avait piqué une telle colère, en découvrant la voix de Kristi sur ses enregistrements secrets, qu'elle avait massacré à coups de club de golf la BMW flambant neuve de son mari.

Maurer demanda à Louie s'il admettait avoir menti en déclarant l'accident à son assureur.

— Je n'ai pas menti à mon assureur, répondit Louie, puisque je ne lui ai rien dit du tout.

— Mais tout le monde n'avait pas eu la même version de l'histoire, c'est ça ?

— C'est vrai, admit Louie.

La perplexité des jurés était à son comble. Louie expliqua que sa femme et lui étaient couverts par la même police d'assurance, et que ces précisions n'avaient donc aucune importance. Ni lui ni Maurer ne consentirent à expliquer ce qui était arrivé à la BMW, mais certains sourires apparurent dans l'assistance, parmi ceux qui croyaient savoir. La prestigieuse BMW semblait avoir littéralement pris la foudre. Louie rappela qu'il était toujours marié à Lauri Merton, malgré son amitié pour Kristi Pepper.

Louie passa l'essentiel de la journée à la barre.

Maurer avait peut-être réussi à le dépeindre comme un mari moins que fidèle et un citoyen plus que léger, pour ne pas dire un menteur, mais il s'était montré convaincant en décrivant la façon dont Tom voulait se couvrir aux dépens de Gerry – et de lui-même.

En ce vendredi 13 février, la tribu Capano semblait pencher majoritairement du côté de Tom. Entre Louie et Lee Ramunno, le mari de Marian, cela n'avait jamais été le grand amour. Lors d'une pause, Louie vint trouver Lee sur les marches marbrées, et lui posa la main sur l'épaule en disant :

— Tu es vraiment le roi des cons.

Lee passa son chemin sans broncher.

Son témoignage terminé, Louie regagna la tribune familiale. Au moment de reprendre sa place parmi les siens, Lee tendit la jambe pour lui barrer la route.

— Lee ! Laisse-le passer ! ordonna Marian en se retournant.

À la pause suivante, Louie se dépêcha de rentrer dans la salle pour souffler ostensiblement la place de son beau-frère.

Tom continuait d'accompagner ses prises de médicaments de petits pains, ce qui lui valut d'être croqué dans la presse sous les traits d'un goinfre affublé d'une queue fourchue. La tension était à son comble dans la salle d'audience ; le clan Capano se déchirait, les avocats de Tom ne cachaient plus leur exaspération devant les intempestives consignes manuscrites de leur client, et le juge ouvrait l'œil, prêt à bondir sur les braises qui menaçaient à tout moment d'enflammer son prétoire.

Thanksgiving était à moins de quinze jours, et Marguerite savait qu'il n'y aurait pas foule autour de sa traditionnelle dinde. Autre famille, autre ambiance : malgré l'absence d'Anne-Marie, les Fahey étaient soudés comme jamais.

— Tel fut le cadeau d'adieu d'Anne-Marie, confierait Kathleen. Sa perte nous a rapprochés les uns des autres, nous a rendus encore plus forts.

Après six semaines de procès, le 18 novembre affichait un ordre du jour des plus prometteurs. Le ministère public allait en effet appeler Debby MacIntyre. Les plus mordus semblaient l'avoir deviné, qui envahirent les escaliers de la première à la dernière marche pour gagner leur place dans la salle 302.

Debby n'avait jamais parlé aux journalistes, et nul ne savait ce qu'elle dirait au sujet de Tom Capano.

L'aimait-elle encore ? Ou le détestait-elle à présent ?

Mais les procureurs devaient d'abord régler le cas Keith Brady. Premier adjoint de l'attorney général du Delaware depuis trois ans, Brady était à la fois le supérieur direct et l'ami de Wharton. Marié et père de famille, c'était un brave homme. Mais sa funeste partie de jambes en l'air avec Tom et Debby allait inévitablement lui revenir au visage à un moment ou à un autre ; c'était écrit d'avance. Connolly et Wharton savaient comment Tom avait réduit Debby à l'état d'animal docile, mais il fallait encore l'expliquer au jury. En faisant témoigner Keith Brady, ils montreraient que Tom avait offert sa maîtresse à un troisième larron dans l'espoir de se livrer à une petite orgie, et que, même dans de telles circonstances, Debby n'avait pas su lui dire non. Les paroles de Tom étaient d'évangile.

Dès lors que Brady aurait gagné la barre, il serait trop tard pour faire machine arrière. Pas question de faire comme si cette fameuse soirée chez Tom n'avait jamais eu lieu. Et, bien qu'ils eussent conscience de mettre en péril la carrière, le mariage et l'image de marque de Brady, Connolly et Wharton n'avaient d'autre choix que de le faire témoigner contre Tom Capano.

Keith Brady se présenta donc à la barre, livide mais résolu à jouer le jeu. Il resta maître de lui-même, à travers des réponses simples et brèves. Il garda les yeux rivés sur Colin Connolly sans se laisser distraire par l'auditoire, conscient que le procureur ne l'interrogeait pas de gaieté de cœur.

Brady expliqua qu'il avait été l'assistant puis le successeur de Tom au poste de conseiller juridique du gouverneur Castle. Tom avait eu l'occasion de lui parler d'Anne-Marie.

— Il m'a d'abord confié qu'il la trouvait très séduisante. Puis il a fini par m'avouer qu'ils avaient une liaison.

— Vous a-t-il jamais dit que cette relation devait rester confidentielle ? demanda Connolly.

— Oui, répondit Brady. Il me disait que, parce qu'elle travaillait pour le gouverneur et que son cabinet à lui traitait souvent avec l'État, il lui semblait indispensable que leur liaison ne s'ébruite pas.

Brady ajouta que Tom avait évoqué son séjour à la campagne avec Anne-Marie. Il souhaitait passer du temps avec elle, et il avait mal pris son intention de rompre. Tom avait appelé son ancien collègue le vendredi 28 juin au matin pour lui proposer une partie de golf, mais Brady se trouvait retenu par un séminaire de formation continue.

— Quand avez-vous appris qu'Anne-Marie était portée disparue ? demanda Connolly.

— J'étais au bureau, le dimanche 30 juin, quand Ferris Wharton m'a appelé.

Wharton lui avait indiqué que Tom Capano était la dernière personne vue en compagnie de la disparue. Les lundi et mardi suivants, Brady et Tom jouèrent au chat et à la souris par messages interposés, et lorsqu'ils parvinrent enfin à dialoguer en direct, Brady prit des notes, déformation professionnelle oblige.

— Il m'a dit qu'il se sentait complètement dépassé par les événements, et choqué par la façon dont la police lui était tombée dessus.

A propos de la soirée du 27 juin, Tom lui avait donné la même version des faits qu'aux policiers, à Louie et à Debby. Mais Brady n'était pas seulement un vieil ami de Tom ; il était le numéro deux de la justice du Delaware. Aussi avait-il prestement transmis ses notes aux enquêteurs.

Lui-même-avait été récusé du dossier.

— Cela signifie, précisa Brady, que je ne pouvais participer à l'enquête, ni accéder à aucun élément d'information s'y rapportant.

Connolly lui demanda si Tom ne lui avait jamais parlé de Deborah MacIntyre.

— Oui. La première fois, lorsque nous travaillions tous deux auprès du gouverneur, au début des années quatre-vingt-dix. Il me disait que c'était une femme merveilleuse et qu'il tenait beaucoup à elle.

— Vous a-t-il révélé la nature de leurs relations ?

— Autant que je m'en souviene, il m'a parlé d'une relation durable.

— Vous-même, avez-vous eu des rapports sexuels avec Deborah MacIntyre ?

— Oui.

Un bruit de stupeur s'éleva de l'assistance exception faite des bancs de la presse. Si la question était inattendue, la réponse l'était encore plus.

— Qui a organisé cette rencontre ? reprit rapidement Wharton.

— Tom.

— Étaient-ils toujours amants à cette époque ?

— Absolument, répondit Brady. Et c'est parce qu'ils étaient amants que ce concept sexuel revêtait de l'importance à ses yeux.

— Pas d'autre question, Votre Honneur.

Des questions, Joe Oteri en avait pourtant à revendre. Tom avait pris soin de l'affranchir sur les petits secrets de Keith Brady. Mais Oteri commença par évoquer la supposée jalousie de Brady à l'égard de celui qui était de cinq ans son aîné.

— En d'autres termes, suggéra Oteri, vous ne le portiez pas vraiment dans votre cœur.

— Ce n'est pas vrai, répondit Brady.

— Alors vous étiez vraiment proches ?

— Oui.

Oteri pouvait maintenant porter son attaque :

— Et parce que vous étiez proches, vous aviez l'habitude de vous confier l'un à l'autre. C'est exact ?

— Oui, monsieur.

— Et vous lui avez confié avoir eu des aventures extra-conjugales, je me trompe ?

— Je lui ai effectivement confié avoir commis l'adultère.

— A plusieurs reprises, affirma Oteri, avec au moins trois femmes différentes.

— Non.

— Avec combien de femmes avez-vous commis l'adultère ?

— Plus d'une.

— Plus de deux ?

— J'ai eu une aventure avec trois femmes différentes, déclara Brady sans ambages, sans compter Deborah MacIntyre.

Oteri voulut approfondir le sujet, en demandant combien de temps avaient duré chacune de ces liaisons, mais Connolly émit une objection, que lui accorda le juge Lee. Oteri en resta donc à la nuit chez Debby. Ses questions inquisitrices amenèrent Brady à s'avouer victime d'une « panne » lorsque Tom avait demandé à Debby de lui faire une fellation.

— Vous avez eu une deuxième rencontre avec Debby MacIntyre ?

— J'ai pris un verre avec elle.

— Elle vous a fait des avances ?

— Je ne me souviens pas de ça.

Avant de lâcher sa proie, Oteri revint au sujet qui tenait la galerie en haleine : la fameuse soirée chez Debby. On avait beau savoir que l'avocat cherchait à sauver la vie de Tom Capano, beaucoup trouvèrent ses questions particulièrement déplacées.

— Laissez-moi vous poser une question, monsieur. Vous aviez trente-neuf, quarante ans au moment des faits. Vous ne vouliez pas être là. Vous êtes à moitié nu, le pantalon aux chevilles, vous vous trouvez dans une chambre avec deux personnes nues en train de faire l'amour, et vous dites que vous ne vouliez pas être là ? Vous aviez un couteau sous la gorge, ou quoi ?

— Personne ne me mettait un couteau sous la gorge.

— Est-ce que Debby MacIntyre vous a empoigné en vous disant de ne pas bouger ?

— Absolument pas.

— Autrement dit, vous étiez là parce que vous aviez envie d'être là, parce que vous vouliez un peu d'action.

— Non.

— Non ? Si vous le dites...

Oteri se retourna en feignant le dégoût.

— J'avais honte d'être là.

— Comme vous aviez honte de vos autres liaisons ?

— Oui.

— Je n'ai pas d'autre question.

La jouissance perverse de Tom avait fait de nombreuses victimes. Et Connolly comptait bien démontrer que Debby était l'une d'elles, de même que l'homme qui se trouvait en ce moment à la barre.

Oteri ayant terminé, Connolly posa une dernière question :

— Vous venez de reconnaître avoir pris part à une relation sexuelle avec l'accusé et Debby MacIntyre, et avoir eu plusieurs aventures. Quelles sont, pour vous, les répercussions de ce témoignage ?

Brady fixa Connolly droit dans les yeux.

— Ce fut une épouvantable épreuve pour ma famille. Avec l'aide de Dieu, moi et mes proches faisons tout notre possible pour réparer les dégâts. Il est évident que cette histoire les a achevés. Je ne me pardonnerai jamais la peine que j'ai causée à ma femme, à mes enfants, à mes parents.

C'est tout juste si Tom eut un regard pour l'homme qu'il considérait autrefois comme un ami. Brady pouvait maintenant s'en aller, et Tom savait qui viendrait ensuite. Debby. Récemment encore, il lui répétait quel formidable atout elle serait pour sa défense, et combien sa personnalité allait peser dans la balance. Seulement, elle avait changé de camp entretemps. Elle allait désormais jouer pour le « nazi » et le « bourreau ».

Comprenant qu'elle ne lisait même plus ses lettres, Tom avait tenté une dernière approche. Il s'était arrangé pour lui faire poster des livres.

— L'un d'eux avait pour titre Marguerite, se souviendrait Debby. C'était une sorte de roman à l'eau de rose comme je n'en lis jamais. L'autre était un ouvrage historique sur les campagnes canadiennes.

Je n'ai pas eu de mal à comprendre le message. Il me disait : « Pense à ma pauvre mère – et rappelle-toi ces merveilleux moments à Montréal. » Mais il avait une bataille de retard.

CHAPITRE 40

C'est peu après 11 heures, en ce 18 novembre, que Deborah MacIntyre franchit la porte latérale de la salle, prit place dans le fauteuil des témoins, et leva la main droite pour prêter serment. Si elle était relativement connue à Wilmington, les spectateurs qui ne l'avaient jamais vue furent surpris de constater qu'elle n'avait rien d'une vamp. Petite, le visage comme toujours vierge de maquillage, elle paraissait moins que ses quarante-huit ans. Elle portait un tailleur bleu pastel, et un chemisier blanc cintré.

Debby avait peur, bien qu'elle attendît comme une délivrance de pouvoir enfin raconter toute son histoire. Si elle avait reçu le soutien de quelques amis depuis l'arrestation de Tom, elle avait dû, secret de l'instruction oblige, passer de nombreuses choses sous silence.

Elle promena son regard sur Wharton, Connolly, Alpert et Donovan – ses anciens ennemis qui avaient su gagner sa confiance –, puis s'arrêta sur Tom, qui la dévisageait froidement. Mais cela lui était désormais bien égal. Il n'avait plus aucun pouvoir sur elle. Il était redevenu un homme comme les autres.

Ferris Wharton conduirait la première partie de l'interrogatoire. Il l'avait prévenue qu'elle risquait de passer toute la journée à la barre, voire plusieurs jours. Elle devait être prête à mettre sa vie à nu, et à subir les inévitables outrages des avocats de Tom.

Interrogée au sujet du pistolet qu'il lui avait demandé d'acheter, Debby expliqua qu'il était revenu à la charge jusqu'à ce qu'elle finît par céder, le 12 mai 1996 précisément, jour de la fête des Mères, au retour de leur voyage en amoureux à Washington.

Tom lui avait facilité la tâche en passant la prendre à Tatnall pour la conduire chez l'armurier Miller.

— Reconnaissez-vous ceci ? lui demanda Wharton en brandissant un document.

— Il s'agit de la facture du pistolet et des munitions.

Il montra un deuxième document.

— Ceci, expliqua Debby, est le formulaire où figurent les termes de la loi interdisant le transfert d'armes à feu.

— Il porte votre signature ?

— Oui.

Debby identifia toute une série de formulaires analogues, qu'elle avait signés et aussitôt reniés en remettant le petit Beretta à Tom. Il avait coûté « dans les 180 dollars ».

— Vous a-t-il remboursé cet achat ?

— Jamais.

— Laissez-moi vous interroger au sujet du 27 juin 1996, proposa Wharton. Vous souvenez-vous avoir parlé à l'accusé ce jour-là ?

— Oui. Une première fois dans la matinée, entre 9 h 30 et 10 h 30... J'étais au travail.

— Et la deuxième fois ?

— Vers 17 heures. Il m'a dit qu'il avait une réunion.

— Que faisiez-vous ce soir-là ?

— J'assistais à une compétition de natation à la piscine d'Arden. A cette période, je dirigeais les programmes d'été, et l'équipe de natation de Tatnall rencontrait celle d'Arden. J'allais souvent à ces rencontres pour soutenir notre équipe, et mes deux enfants concouraient ce soir-là.

La compétition terminée, elle avait laissé de l'argent à ses enfants pour acheter un dîner à emporter, qu'ils avaient consommé tous les trois dans la cuisine familiale.

— Qu'avez-vous fait avant de vous coucher ?

— J'ai lu le journal dans la cuisine, avec un verre de vin, et mes enfants ont vaqué à leurs occupations dans d'autres pièces.

Debby avait ensuite nettoyé la cuisine, verrouillé les portes, puis regagné le premier étage pour souhaiter bonne nuit à Steve et Victoria, avant de s'isoler dans sa chambre.

— Avez-vous passé des coups de fil ce soir-là ? lui demanda Wharton.

— Vers 22 h 30, j'ai appelé Tom Capano, chez lui à Grant Avenue.

— L'avez-vous eu en personne ?

— Non.

— Vous lui avez laissé un message ?

— Oui. J'ai simplement dit que j'étais rentrée, et j'ai ajouté : « Si tu ne rentres pas trop tard, j'adorerais entendre ta voix. Sinon, on se parlera demain.

Bonne nuit. »

Debby s'était ensuite mise au lit, devant un épisode de la série Urgences.

— La télé était déjà allumée quand j'ai laissé ce message. Je me souviens qu'il y avait à ce moment-là un plan rapproché sur l'acteur noir de la série — Eriq la Salle, je crois.

— A quelle heure Urgences est-il diffusé ?

— Entre 22 et 23 heures.

Debby expliqua qu'elle somnolait devant son poste quand le téléphone avait sonné. C'était Tom. En rouvrant ses yeux, elle avait vu l'animateur de talk-show David Letterman sur son écran, qui semblait au milieu de son éditorial.

— Quel était l'objet de son appel ? demanda Wharton. Quelle fut la teneur de votre échange ?

— J'ai dit « Allô ! », et il a dit : « Je t'interdis de laisser un message sur mon répondeur ! » J'étais fort surprise, car c'est une chose que je faisais souvent.

Et je ne voyais pas en quoi cela pouvait poser problème. Il semblait très énervé.

— Racontez-nous la suite de votre conversation.

— Je lui ai parlé de la compétition de natation, et il m'a demandé si je pouvais l'aider à faire quelque chose le lendemain matin. Je lui ai répondu que je devais me rendre à Tatnall. C'était un jour de paye, et c'est moi qui distribuais les chèques.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il s'est mis en colère. Tatnall a toujours été un sujet de discorde entre nous. A l'époque, j'assumais simultanément deux postes de travail, et cela me prenait énormément de temps. Tom considérait que je me faisais littéralement exploiter. Alors il suffisait qu'on parle de l'école pour qu'il monte sur ses grands chevaux. La conversation a donc pris fin de manière plutôt abrupte.

Contrariée, Debby essaya, sans succès, de retrouver le sommeil. Au bout de trois quarts d'heure, elle rappela Tom, et laissa sonner quatre fois avant de raccrocher. Bien entendu, elle n'osa pas lui laisser de nouveau message.

— Et ensuite ?

— Dans la minute suivante, mon téléphone a émis une longue sonnerie [le signal propre au *69]. J'ai décroché, j'ai dit « Allô ! » et je n'ai rien entendu. Le téléphone a résonné quelques secondes plus tard, avec un signal normal, alors j'ai décroché, dit « Allô ! », et il m'a répondu : « Je viens de rappeler par le 69. Pourquoi tu m'as raccroché au nez ? »

La discussion qui s'ensuivit fut autrement chaleureuse que la précédente. Il était plus de minuit. Les deux amants bavardèrent tranquillement, puis Tom lui demanda à nouveau si elle pouvait l'aider le lendemain. Elle répondit qu'elle se rendrait à Tatnall de bonne heure et qu'elle essaierait de confier les chèques à un tiers pour le retrouver au plus vite. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il attendait d'elle.

En toute probabilité, Ferris Wharton supposait que Tom venait de tuer Anne-Marie, ou qu'il s'y employait au moment où Debby avait laissé son message, à 22 h 30. La sonnerie du téléphone l'aurait fait sursauter. A cet instant, Tom ne savait pas encore que Gerry l'aiderait à se débarrasser du cadavre. Pensait-il sérieusement à demander cette faveur à Debby ?

Était-ce là l'objet de sa requête ?

Le lendemain, quand elle le rappela à 6 h 45, il lui annonça qu'il n'avait plus besoin de son aide. Et pour cause : Gerry était prêt à l'emmener sur son bateau.

Wharton présenta une copie de la page du 28 juin de l'agenda de Debby.

— Qu'aviez-vous prévu ce jour-là ? demanda-t-il.

— Eh bien, j'ai distribué les chèques le matin puis, à 11 heures, j'ai rencontré les parents d'un petit garçon de trois ou quatre ans inscrit aux activités estivales.

— A quoi correspond la mention 15 h 45 ?

— J’ai emmené mon fils chez le dermatologue.

— Vous souvenez-vous du reste de votre journée ?

— J’ai dû me rendre à la pharmacie avec l’ordonnance du dermato.

Debby déclara qu’elle était restée chez elle le vendredi soir, à attendre Tom. Mais celui-ci n’arrivant pas, elle était allée se coucher.

— A-t-il fini par arriver ?

— Oui, vers 23 heures, 23 h 30. Il a monté les escaliers et m’a rejointe dans la chambre.

— Il possédait une clé de la maison ?

— Tout à fait.

Il connaissait également le code de l’alarme, ce que le ministère public savait fort bien. Tom ne quittait pas Debby des yeux depuis le début de son témoignage.

— Que s’est-il passé lorsqu’il vous a retrouvée dans la chambre ?

— Il a simplement dit : « Désolé pour le retard. Je me suis endormi devant la télé avec les gosses. Je peux rester ? »

— Et qu’avez-vous répondu ?

— J’ai dit oui.

Il s’était vite endormi après l’avoir rejointe sous les draps. Il se trouvait toujours là le samedi matin, quand elle remarqua la Suburban de Kay dans son allée de garage.

Le samedi après-midi, Tom partit faire des courses, et elle ne le revit que le lendemain dimanche, sur le coup des 13 heures.

— Il est venu à l’improviste, et il était dans tous ses états. Il se prenait la tête entre les mains, et je voyais bien qu’il était secoué. Il m’a dit : « J’ai l’impression d’avoir été piégé ; quelqu’un m’a tendu un piège. »

— Lui avez-vous demandé de quoi il parlait ?

— Il m’a dit : « Je ne peux rien te dire – pas maintenant. »

Inquiète, Debby s’agenouilla devant Tom, qui s’était laissé tomber

dans la bergère du salon. Il lui annonça simplement que la police avait fait irruption chez lui à 3 heures du matin. Cinq minutes plus tard, il repartait comme il était venu.

Mais Tom fut vite de retour. Sans couper son moteur, il lui fit signe de venir jusqu'à sa voiture.

— Il m'a remis un sac contenant trois vidéos X, en me disant : « Je te confie ça ; ça m'embêterait que quelqu'un tombe là-dessus. »

— Combien de temps est-il resté cette fois-là ?

— Soixante secondes.

Pour finir, Debby signala une dernière visite éclair dans l'après-midi.

— Il m'a dit que la police était revenue. Qu'il avait dû rassembler en catastrophe les affaires de ses filles pour les reconduire chez leur mère, et qu'à son retour les policiers se trouvaient encore chez lui.

— A ce moment-là, savez-vous s'il a passé des coups de fil de chez vous ?

— Oui, répondit Debby. Il a demandé à utiliser le téléphone.

Wharton présenta la facture téléphonique de Debby relative au mois de juin 1996. Elle indiquait trois appels émis vers le New Jersey dans l'après-midi et la soirée de ce dimanche – l'un vers le Holiday Inn de Penns Grove, que possédaient les Capano, et les deux autres au domicile du gérant de l'hôtel.

— Est-ce vous qui avez passé ces appels ?

— Non.

Debby fut agréablement surprise lorsque Tom lui proposa de dormir chez lui cette nuit-là. Elle rentra sa voiture dans son garage et prit l'escalier intérieur pour le retrouver dans le grand séjour. Bien qu'elle se fit du souci pour lui, il ne précisa pas le motif des deux visites de la police. Ce n'est que le mardi suivant qu'elle apprit qu'il était la dernière personne à avoir été vue en compagnie d'une jeune femme qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam : Anne-Marie Fahey.

Debby avoua avoir reçu un coup de massue en apprenant que Tom fréquentait cette fille depuis « environ trois ans ».

— Au cours de cette période, c'est-à-dire de 1993 à 1995, vous étiez toujours intime avec Tom Capano ?

— Absolument.

— Lui arrivait-il de vous dire ce qu'il ressentait pour vous ?

— Il me disait qu'il m'aimait énormément.

— Aviez-vous conclu une sorte de pacte moral selon lequel votre relation devait demeurer exclusive ?

— Non, elle n'était pas vraiment exclusive. Mais ce qui me révoltait, c'est qu'il ne m'avait jamais parlé d'elle, alors que je l'informais toujours de mes rendez-vous avec d'autres hommes. Il m'avait délibérément caché cette liaison.

Avant que le juge Lee ne décrêtât la pause de midi, Debby évoqua les curieuses transformations survenues dans la salle de séjour – le nouveau tapis, la disparition du canapé –, ainsi que l'explication que lui en avait donnée Tom : des taches de vin indélébiles.

Derrière la table de l'accusation, Bob Donovan s'était placé de manière à pouvoir maintenir un contact visuel avec Debby. Et, de fait, il avait l'impression qu'elle le regardait depuis le début de la matinée. Mais il comprit soudain qu'il n'en était rien ; c'était Tom qu'elle dévisageait ainsi ! La pause venue, il se précipita sur Debby :

— Ne me dites pas que c'est lui que vous regardez !

— Mais si, Bob.

— Je vous supplie d'arrêter ça. Il cherche à vous amadouer.

— Ne vous inquiétez pas, Bob. Il ne peut plus m'atteindre.

Mais cette force retrouvée devait encore subir le baptême du feu. Debby n'en était qu'aux prémices de son marathon à la barre. Elle n'avait affaire, pour l'heure, qu'au bienveillant Ferris Wharton ; les coups fourrés n'étaient que partie remise. Elle passa le reste de la journée à détailler les dix-sept années de sa liaison avec Tom. Cinq heures durant, les médias n'eurent qu'à tendre l'oreille pour faire le plein de sensations. D'un bout à l'autre de sa déposition, elle soutint hardiment le regard de Tom, lequel lui rendait la pareille, en secouant la tête par intermittence, l'air de dire : « Comment peux-tu me faire ça ? »

Il lui prêtait si peu de jugeote qu'il s'était autrefois cru obligé de lui dicter son texte en vue de sa demande de libération conditionnelle. Un texte qu'elle consentit volontiers, à la demande de Wharton, à lire à voix haute. Tout y passa : le pistolet, la glacière, leur relation... Le souci d'exhaustivité de

Tom lui revint en pleine face comme un boomerang.

Le juge Lee leva la séance à 16 h 55. Debby était loin d'en avoir fini, et elle se savait bonne pour une semaine entière à la barre. Mais elle se sentait déjà gagnée par une irrésistible sensation de liberté. Elle s'était arrachée à l'emprise de Tom, et le sol ne s'était pas dérobé sous ses pieds pour autant.

En quittant la salle, flanqué de ses gardes et menottes aux poignets, Tom se tourna vers les reporters qui l'attendaient, micros dressés. Feignant le plus grand abattement, il déclara :

— Elle m'a brisé le cœur.

Une bonne partie du jeudi 19 novembre fut consacrée à la lecture des autres lettres que Tom lui avait écrites depuis Gander Hill. Huit mois avant le procès, Debby elle-même prenait encore la plume, et ses propos témoignaient d'un cas de conscience manifeste – même après qu'elle eut accepté de faire enregistrer ses communications. Mais, après tout, elle n'avait jamais caché qu'elle l'aimait encore en ce temps-là.

Debby reposa une ultime lettre sur ses genoux quand Wharton lui demanda d'identifier un dernier document. Il s'agissait du plan que Tom avait dessiné de sa maison, où étaient mentionnés les biens qui lui tenaient le plus à cœur.

— Quelle place occupait le grand miroir dans votre relation avec Tom Capano ? demanda Wharton.

— Il nous permettait de nous regarder en train de faire l'amour, répondit-elle d'une voix blanche.

Les jurés auraient tout le loisir de revoir ces croquis. N'empêche, à cet instant, ils se contorsionnaient pour voir ce que Tom avait dessiné.

— Pour la période allant du 18 au 28 mars 1998, aviez-vous des projets de voyage ?

— Oui. Je prévoyais d'aller à Sanibel Island, en Floride.

— Vous avez vécu une longue relation avec l'accusé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Étiez-vous amoureuse de lui ? Le lui avez-vous dit ?

— Oui.

— Vous a-t-il jamais dit qu'il était amoureux de vous ?

— Oui.

— Vous a-t-il jamais dit que vous étiez deux âmes sœurs ?

— Oui.

— Vous a-t-il jamais dit qu’il donnerait sa vie pour vous ?

— Oui.

— Vous a-t-il jamais dit qu’il avait jeté le corps d’Anne-Marie Fahey dans l’océan ?

— Non, il ne m’a jamais dit ça.

— Vous a-t-il jamais dit qu’elle avait péri dans un accident ?

— Non.

— Pas d’autre question.

Ferris Wharton regagna sa table, mais Debby resta assise dans son fauteuil. C’était maintenant au tour de Gène Maurer de l’interroger, et elle savait qu’il ne manquait pas de munitions. Elle avait menti aux fédéraux et au grand jury. C’était consigné noir sur blanc.

Les intentions de Maurer étaient claires comme de l’eau de roche. Il chercha à la dépeindre tour à tour comme l’amie déloyale de Kay Capano, une implacable séductrice qui avait pratiquement obligé Tom à coucher avec elle en 1981, et l’instigatrice de la soirée coquine avec Keith Brady.

Maurer cita les morceaux choisis d’une lettre qu’elle avait écrite peu après l’arrestation de Tom, du temps où elle croyait encore que Connolly et les autres voulaient lui tendre un piège :

Et je ne vois pas pourquoi ils se figurent que je vais t’enfoncer. Il [Connolly] croit peut-être que j’ai changé d’avis depuis ton arrestation, mais ses idées fixes ne regardent que lui.

Debby avait vraiment cru ce que Tom lui racontait au sujet des quatre enquêteurs. Elle s’était méfiée d’eux. Elle leur avait menti pour protéger Tom. Alors ne pouvait-elle pas mentir aujourd’hui pour sauver sa propre peau ?

Cette journée parvint enfin à son terme. Le procès ne reprendrait que le lundi suivant. Mais la télévision, la radio et la presse écrite ne manqueraient pas de faire leurs choux gras de son témoignage. Si son statut de maîtresse faisait d’elle une pécheresse, elle en payait le prix fort. Et Connolly et Wharton l’avaient prévenue que le pire restait peut-être à venir.

CHAPITRE 41

Le lundi venu, Maurer revint sur l'achat de l'arme, sur les déclarations mensongères de Debby devant le grand jury, puis sur ses rencontres avec Keith Brady et son ancien flirt de lycée, afin de démontrer que Tom était moins un voyeur qu'elle-même une aguicheuse.

— Ces expériences sexuelles évoquées lors de la première phase de votre interrogatoire, vous maintenez que Tom vous y a contrainte ?

— Il m'y a poussée, oui.

— Vous-même n'étiez pas tentée par ces expériences ?

— Nous en avons parlé...

— Est-ce à dire que vous y trouviez vous-même un certain intérêt ? Ou l'avez-vous fait seulement parce qu'il vous le demandait ?

— J'ai accepté de le faire parce qu'il voulait que je le fasse, répondit Debby en gardant son calme. Et j'ai accepté parce que je n'osais pas lui dire non.

Maurer consentit enfin à refermer le chapitre sexuel, pour aborder la période du 26 au 30 juin. Il usa d'une recette éprouvée : répéter les paroles de la partie adverse d'un air incrédule, comme si elles ne pouvaient être qu'un tissu de mensonges. Debby s'attendait à un déluge de questions pièges. Mais c'était sans compter sur la maladresse de Tom, qui imposa de longs silences à son avocat en le bombardant de notes intempestives. Ce qui permit à Debby de garder son sang-froid.

— Pour résumer, poursuivit Maurer en prenant un nouveau virage, vous dites avoir appris le 2 juillet que l'homme que vous aviez tant attendu, et que vous souhaitiez épouser, entretenait une liaison avec une ravissante femme plus jeune que vous ?

— Je ne suis pas sûre d'avoir employé ces mots-là, mais...

— Mais c'est bien ce que vous avez découvert ?

— C'est ce que j'ai découvert.

— Comment avez-vous réagi ?

— J'étais mécontente.

— Vous étiez en colère ?

— J'étais mécontente.

— Extrêmement mécontente ?

— Oui, extrêmement mécontente.

— En vérité, n'avez-vous pas appris l'existence d'Anne-Marie Fahey non pas le 2 juillet, mais plutôt les 27 et 28 juin ?

Debby n'en croyait pas ses oreilles.

— Non, monsieur Maurer. Je n'avais jamais entendu parler d'elle avant le 2 juillet.

— Ne vous êtes-vous pas rendue au 2302 Grant Avenue, le 27 ou le 28 juin munie d'une arme à feu ?

— Monsieur Maurer ! Tonna Debby, la première surprise par la force de sa voix. Je n'ai pas bougé de chez moi entre mon retour d'Arden et mon départ pour Tatnall le lendemain matin.

— Et vous êtes catégorique sur ce point, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— Vous n'étiez pas en possession de votre arme à feu, le 28 juin 1996 chez Tom Capano, lorsque vous avez découvert sa liaison avec Anne-Marie Fahey ?

— Non, absolument pas.

— Vous niez avoir déchargé l'arme à feu ?

Debby se demanda un instant si Maurer avait perdu la raison. De sa chaise, Tom la défiait du regard.

— Je nie catégoriquement avoir...

— Vous en êtes absolument certaine ?

— Oui, j'en suis absolument certaine.

— Et vous niez que ce soit votre arme à feu qui l’ait blessée cette nuit-là dans cette maison ?

— J’ignore ce qu’il est advenu de cette arme. Je l’ai remise à Tom Capano le 13 mai.

Une vague de stupéfaction déferla sur la salle d’audience. La défense semblait accuser Debby d’avoir assassiné Anne-Marie. Bouche bée, Debby se tourna vers Tom, et de comprendre enfin, à la façon dont il baissait les yeux, qu’il comptait bien la sacrifier pour sauver sa peau.

Cette éprouvante journée était loin d’être terminée. Ce n’est pourtant pas Debby qui craqua la première. En milieu d’après-midi, O’Donnell informa le juge que son client était allongé sur un banc de sa cellule de transit :

— Il se plaint d’une terrible colite – la pire crise qu’il n’ait jamais eue.

Tom se sentait trop faible pour continuer, et souhaitait en rester là pour aujourd’hui. Mais Debby en était à son troisième jour à la barre, et il eût été cruel de la faire revenir seulement pour les dix ou quinze minutes dont Connolly estimait avoir besoin. Le juge Lee décida donc de poursuivre la séance.

Avant de laisser la parole à Connolly, Maurer s’accorda quarante-cinq minutes supplémentaires pour insinuer que Debby était impliquée dans la mort d’Anne-Marie. Elle était épuisée, et l’assistance n’en pouvait plus. Mais elle avait sa conscience pour elle. Elle n’était pas chez Tom ce soir-là, et nul ne pourrait jamais prouver le contraire.

Il était presque 18 heures quand Debby put définitivement quitter l’estrade. Toujours en proie à ses spasmes intestinaux, Tom se traîna hors de la salle pour regagner le fourgon de Gander Hill.

C’est l’avant-veille de Thanksgiving que Nicholas Perillo se présenta à la barre. Son élégance et son charisme tapèrent immédiatement dans l’œil des femmes de l’assistance. Perillo exposa aux jurés les projets de cambriolages de Tom, et le traitement spécial réservé aux objets symbolisant sa relation avec Debby. Puis, avec une parfaite aisance, il évoqua Kay, Christy, Katie, Jenny et Alex. Manifestement, Tom n’était guère hostile à l’idée qu’elles fussent en contact avec ses codétenus.

Bien entendu, avec son lourd passé, Perillo constituait une cible de choix pour la défense. Jack O’Donnell soutint qu’il avait tout fait pour s’attirer les bonnes grâces de Tom, et Perillo de reconnaître qu’il avait bien demandé à son frère, l’acteur d’Urgences, d’envoyer une photo dédicacée aux

quatre adolescentes.

— Vous vouliez gagner sa confiance, n'est-ce pas ?

— Je voulais permettre à des mômes de s'extasier devant un autographe. Je pensais que je leur devais bien ça, vu la situation dans laquelle se trouvaient ces pauvres gosses.

— Vous n'aviez pas d'autre motivation ?

— Aucune.

— Il ne vous a jamais effleuré l'esprit qu'en trahissant Tom Capano, vous pourriez peut-être passer ce Noël-ci à l'air libre ?

— C'est parfaitement grotesque ! S'insurgea Perillo.

— Pourtant, insista O'Donnell, vous allez bien passer Noël à l'air libre, n'est-ce pas ?

— Cela n'a absolument rien à voir avec ma participation à ce procès. Je suis ici pour dire la vérité à ce jury, devant cet auditoire, et cela n'a strictement rien, mais alors rien à voir avec mes conditions de détention.

— Et c'est ainsi que vous vous retrouvez dans le rôle du citoyen modèle – c'est la première fois de votre vie, non ?

— Faut bien commencer quelque part...

La personnalité de Perillo était comme une bouffée d'air frais dans ce tribunal. Mais le clou de la journée fut sans conteste les plans du pavillon de Debby. Personne d'autre que Tom Capano ne pouvait les avoir dessinés. Personne d'autre, sinon Debby elle-même, ne connaissait le code de l'alarme et les endroits où elle cachait ses bijoux, ses biens de valeur et ses objets secrets.

On comprenait qu'un homme capable d'une telle forfaiture pouvait facilement fomenter un meurtre, et c'est pourquoi Jack O'Donnell s'échina à détruire la crédibilité de Perillo. Il réussit parfaitement à le dépeindre comme un sale mouchard, un arnaqueur de premier plan, et un menteur occasionnel, mais peu le virent comme un adepte de la persécution des femmes.

Thanksgiving passé, le procès se retrouva d'un coup plongé dans la froideur de décembre. Le ministère public présenta plusieurs témoins ayant parlé à Debby le vendredi 28 juin, aussi bien à l'école qu'à la banque où elle avait déposé ses maigres émoluments, et tous lui reconnurent une attitude des plus ordinaire. Qui plus est, leur témoignage prouva une fois de plus qu'elle

n'avait pu accompagner Tom et Gerry à Stone Harbor ce jour-là.

Les petits cailloux que Tom avait involontairement semés lui retombaient dessus les uns après les autres. Les jurés prirent connaissance de sa vraie fausse chronologie, des notes destinées à maquiller son emploi du temps du 28 juin, ainsi que des feuillets retrouvés dans la bibliothèque de son associé par l'agent spécial Kevin Shannon le 6 novembre 1996. Sur dix pages manuscrites se trouvaient résumés ses contacts avec Anne-Marie au cours des deux derniers mois de sa vie – ou, du moins, la version qu'il comptait en rapporter aux autorités en cas de besoin. Cet homme semblait incapable de fonctionner sans prendre de notes, comme s'il craignait d'être perdu sans elles.

J'étais à Stone Harbor week-end de Pâques ! (...)

Jeudi 23/5, venue m'apporter livre anorexie, emprunté à Robert soir précédent. (...) Pleuré dans mes bras. Épaules si fines.

(...) Dispendieuse ? Matérialiste ? M'a montré grains de beauté à surveiller sur son ventre. Soulevé son pull. Aucune pudeur. Décrit voyage à Cape pour visiter Jen, et passer week-end seule à Vineyard.

Voulait du temps pour réfléchir.

La lecture de ces notes par Kevin Shannon causa un malaise certain dans la salle.

Week-end de son voyage à Wildwood avec Kathleen.

Lui ai remis « paquet voiture » et vidéos. Ne voulait pas regarder vidéos avec Kathleen car « pigerait que dalle ». Déçue que sa sœur ait programme précis car ne voulait pas de projets prédéfinis à cause aversion pour emplois du temps rigides.

Comment Anne-Marie avait-elle pu supporter cet homme qui lui dictait ses moindres gestes, ses moindres pensées, et les consignait aussitôt par écrit ? Et qui pouvait encore prétendre que l'accusé n'était pas un maniaque fini ?

27/6. Réservation pour 19 :00 ; l'appelle du bureau à 18 :25 pour dire que je pars ; très déprimée.

Bob Donovan, que l'on reverrait souvent au cours de cet interminable procès, fit mention d'un appel émis depuis le téléphone portable de Tom à deux pas de l'armurerie Miller, le jour où Debby avait acquis le Beretta. Les affirmations de Tom selon lesquelles il n'avait jamais mis les pieds dans ce secteur se révélaient n'être qu'un mensonge de plus. De même qu'il n'avait

pu acheter ses cigarettes chez Getty la nuit de la mort d'Anne-Marie, pour la bonne et simple raison que l'épicerie était fermée à l'heure qu'il avait indiquée. Mis bout à bout, les petits mensonges de Tom semblaient former une pelote prête à lui rouler dessus. Et voilà qu'une autre femme le poignardait dans le dos. Susan Louth, que Jack O'Donnell qualifiait de « superbe blonde », expliqua aux jurés que Tom lui avait écrit de Gander Hill pour lui demander de mentir au sujet de sa force physique, et qu'elle avait affirmé, en retour, se souvenir de l'avoir aidé à soulever une table de salon.

— Et c'était vrai ? demanda Connolly.

— Non.

— Alors pourquoi l'avez-vous écrit ?

— Parce que je savais ce qu'il voulait entendre, et je ne me voyais pas lui dire : « J'ai bien compris ton petit manège, tu sais. » Je ne voulais pas lui faire ce coup-là, parce que je tenais encore à lui. Je voulais rester son amie.

La « sale petite traînée » lut à voix haute les lettres qu'ils s'étaient échangées. Là encore, les propos de Tom n'étaient que pure manipulation, qui chargeaient Susan de répandre de vilaines rumeurs sur le compte de Debby MacIntyre.

De toutes les femmes qu'on avait entendues, l'assistante juridique établie aux îles Vierges semblait la moins meurtrie ; bien qu'elle admît avoir été amoureuse de Tom, elle avait toujours considéré leur liaison comme une aventure passagère.

Ce fut ensuite au tour des collecteurs d'indices, des criminologues et des scientifiques de témoigner. Non sans mal, Wharton et Connolly les amenèrent à expliquer la concordance entre les taches retrouvées dans le séjour de Tom et le plasma d'Anne-Marie, entre les fibres retrouvées dans la Suburban de Kay et la moquette que Tom avait remplacée. Quant à la glacière...

Depuis le début du procès, une grande glacière en polystyrène expansé reposait au pied de la table de l'accusation. Il ne s'agissait pas de la glacière du crime, mais de sa copie conforme. Le 2 décembre, la pièce à conviction originale remplaça sa doublure sur le plancher du tribunal. Connolly interrogea Ron Smith, l'homme qui avait signalé à Alpert la découverte de l'objet lors du week-end du 4 Juillet. Smith fit un parfait témoin, et sa déposition passa comme une lettre à la poste.

Là-dessus, Wharton questionna Michael Ennis, l'expert en balistique du FBI, au sujet des deux perforations constatées dans le corps de la glacière.

Celui-ci déclara y avoir détecté la présence de particules de plomb, malgré leur colmatage par de la résine époxyde.

— Chaque fois que l'on tire un coup de feu avec une arme, expliqua l'expert, on expulse par la même occasion les résidus qui se trouvent dans le canon.

Les tests chimiques que nous avons pratiqués ont révélé la présence de plomb derrière le trou n° 1 situé à l'extérieur de la paroi de plastique, ainsi que dans la couche isolante située entre les trous 1 et 2, et 3 et 4.

Depuis la table de l'accusation, Connolly entendit chuchoter les avocats de la défense. En suivant leur regard, il vit qu'ils scrutaient la glacière Igloo. Ils cherchaient un moyen d'évacuer cette pièce à conviction lors du contre-interrogatoire d'Ennis, de sorte à minimiser son impact sur le jury.

Quand Wharton eut terminé d'interroger Ennis, il se retourna, comme à son habitude, vers Connolly, en demandant au juge :

— M'accordez-vous quelques instants ?

C'est ainsi que procèdent avocats et procureurs pour s'assurer qu'ils n'ont rien oublié avant de congédier un témoin.

— J'ai dit à Ferris ce que je venais d'entendre, se souviendrait Connolly. Nous n'avions pas le choix : nous devons présenter la glacière tant que nous avons notre témoin sous la main. Ennis ne s'y attendait pas, mais nous saurions gérer l'effet de surprise.

Dans ce qui resterait, en dépit de sa nature improvisée, l'un des moments les plus poignants de ce procès, Connolly et Wharton se penchèrent pour soulever la glacière qui avait acheminé Anne-Marie jusqu'à son cimetière marin. La salle retint son souffle tandis qu'ils la portèrent, tels deux croquemorts, jusqu'au box des jurés. En la reposant, les deux poignées en bois craquèrent contre les parois en PVC, ce qui suscita quelques frissons dans l'assistance.

Malgré la taille considérable de l'objet, tous se demandèrent comment Tom Capano avait bien pu y faire tenir le mètre quatre-vingt-cinq d'Anne-Marie.

Ce qui valut ce commentaire échappé d'une travée :

— Il a dû lui briser les pieds pour l'enfourner là-dedans.

— Monsieur Ennis, demanda Wharton à son témoin stupéfait, voici la pièce à conviction référencée 235. S'agit-il de la glacière Q79 que vous avez

examinée ?

— Oui, monsieur, c'est bien elle.

— Celle dans laquelle vous avez décelé des résidus de plomb ?

— C'est exact.

Après que Kenneth Chubb eut raconté comment lui et son fils avaient retrouvé cette glacière avec des restes de sang à l'intérieur, l'accusation informa la cour qu'elle avait terminé son plaidoyer. Charlie Oberly se leva aussitôt pour déclarer que le ministère public n'avait pas réussi à éclairer les conditions de la mort d'Anne-Marie, et qu'il demandait par conséquent au juge Lee de prononcer l'acquittement de l'accusé.

Lee s'y refusa, arguant que cette décision revenait au jury. A 14 h 40, en ce mercredi 2 décembre, le procès fut ajourné jusqu'au lundi 7 décembre, jour où la défense entamerait son plaidoyer. Peut-être apprendrait-on alors en quoi consistait ce mystérieux accident, et pourquoi Tom avait préféré maquiller les circonstances du drame plutôt que de prévenir les secours et la police.

Tandis que les spectateurs libéraient la salle, les frères et sœur d'Anne-Marie franchirent discrètement la rambarde délimitant la zone réservée à la cour, pour se recueillir devant la glacière, ce cercueil précaire et inadéquat qui l'avait accueillie pour son dernier voyage. Connolly et Wharton partirent sur la pointe des pieds pour respecter ce moment de prière et de méditation.

CHAPITRE 42

L'ambiance n'était pas au beau fixe dans le camp de la défense. Alors que la dream team de Tom peaufinait sa stratégie, celui-ci leur reprocha par écrit, le 3 décembre, de ne pas tenir compte de ses recommandations. Tom avait toujours prôné une approche « en cascade », convaincu qu'il était plus prudent de présenter tout ce qui pourrait éventuellement jouer en sa faveur. Rien ne serait de trop, estimait-il, car on ne peut jamais prédire quelles informations ou quels témoins seront susceptibles de marquer des points auprès des jurés. Une idée qui faisait horreur à ses avocats.

Furieux de ne pas se sentir maître chez lui, Tom leur notifia son intention de les renvoyer. Et bien qu'il leur eût formellement interdit de faire part de cette décision au juge, ils estimaient de leur devoir de révéler les intentions de leur client. Le lundi 7 décembre, Tom était prêt à signer une motion de renvoi de ses défenseurs afin de plaider en son propre nom.

Le juge Lee, les quatre avocats et les deux procureurs s'isolèrent pour débattre des implications de ce choix. Pouvait-on laisser un accusé passible de la peine de mort devenir son propre avocat ?

— Il veut conquérir ces jurés, estima le juge Lee.

Cela ne fait aucun doute. Il a toujours pensé qu'il pourrait les séduire.

En l'absence du jury, mais en présence de Tom, Joe Oteri prit la parole :

— Si Votre Honneur le permet, nous aimerions pouvoir nous retirer collectivement, en tant que conseils — M. Maurer, M. O'Donnell, M. Oberly et moi-même. Nous avons une sérieuse divergence de fond avec notre client quant à la manière dont cette affaire doit être plaidée. L'accusé a choisi sa propre ligne de défense, tant pour ce qui concerne les preuves à charge que le reste.

Tom se leva pour expliquer sa décision au juge :

— Si j'étais un soldat coincé dans une tranchée avec dix grenades à portée de main, je les utiliserais toutes pour sauver ma peau. Mes avocats estiment de manière unanime qu'il vaut mieux – pour reprendre les mots de

Joe – procéder « au scalpel ».

Seulement, voyez-vous, je ne veux pas me retrouver en prison pour une chose que je n'ai pas faite, à me dire : « Si seulement je leur avais parlé de ça, de ça, et de ça... »

Tom expliqua au juge Lee que Jack, Gène et Charlie étaient des amis de vingt ans. Et que, bien que leur rencontre remontât seulement au mois de mai, il considérait Joe comme un deuxième père.

— Mais je dois prendre mes responsabilités. Je le dois à mes enfants.

Pour finir, il proposa un compromis :

— Un mode hybride. Laissez-les développer les arguments qu'ils jugent nécessaires, et laissez-moi présenter les autres.

Le juge Lee lui demanda s'il avait pensé à la réaction du jury, et s'il comprenait que cela risquait de « jouer en faveur de la thèse défendue par le ministère public ».

Détail intéressant, Tom parlait du ministère public comme s'il s'agissait d'un seul homme : Colin Connolly.

— Je ne doute pas qu'il va essayer de retourner l'affaire à son avantage, répondit Tom. Mais il faudra bien que je fasse avec. De toute façon, les dés sont pipés depuis le début.

Ses défenseurs ne pouvaient entériner ce concept de défense hybride. Et Lee fit remarquer à Tom que, s'il devait lui-même se prendre un avocat, il ne choisirait sûrement pas quelqu'un qui n'avait pas plaidé d'affaire criminelle depuis plus de vingt-deux ans ce qui était le cas de Tom –, avant de lui rappeler le fameux adage des hommes de loi : l'avocat qui se représente lui-même a pour client un imbécile.

Les quatre défenseurs de Tom avaient tout lieu de s'inquiéter ; ils connaissaient son intention de faire témoigner des gens qui lui causeraient du tort une énième maîtresse, par exemple.

Tom fut outré d'apprendre que, s'il choisissait de poursuivre en solo, il ne serait pas autorisé à expliquer au jury les raisons du renvoi de ses avocats.

Au bout du compte, il se vit accorder un délai de réflexion de vingt-quatre heures, à l'issue duquel il choisit de garder ses défenseurs avec lui. Si ces derniers avaient su à quoi ils s'exposaient en acceptant cette affaire, nul doute qu'ils y auraient réfléchi à deux fois ; les jours suivants, ils se verraient

relégués au rang de simples assistants. Les observateurs ne manqueraient pas de remarquer l'incessante gestuelle de Tom, et la façon dont Joe Oteri lui tournerait ostensiblement le dos. Les notes de Tom dénieraiient sans discontinuer, que ses défenseurs liraient à peine avant de secouer la tête.

Les témoins de la défense ne pesaient pas bien lourd – de simples témoins de moralité, tels que ceux qui affirmaient qu'Anne-Marie appelait souvent Tom au bureau, celui qui l'avait vu dîner en compagnie d'une femme « dotée d'une très grosse chevelure », ou ceux qu'on avait chargés de minimiser les sentiments d'Anne-Marie à l'égard de Mike Scanlan.

Les e-mails furent à nouveau passés en revue, pleins de bons mots, de futilités, et de menus gastronomiques. Donovan lui-même fut longuement interrogé, dans l'espoir qu'il révélât quelque contradiction dans les confidences de Debby.

Pour ajouter à la confusion ambiante, la défense sortit de son chapeau un allié inattendu en la personne de Squeaky Saunders, l'homme que Tom avait poursuivi au tout début de sa carrière d'avocat.

Quand Ferris Wharton se plongea dans le dossier de Saunders, afin de préparer son contre-interrogatoire, quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apprendre que Squeaky, qui se trouvait toujours en détention, avait tué sa victime d'une balle dans la tête avant de jeter son cadavre dans les eaux du fleuve Delaware, où il fut rapidement retrouvé. A en juger par l'emplacement des taches de sang sur le canapé volatilisé de Tom, tout indiquait qu'Anne-Marie avait elle-même été abattue d'une balle dans la tête. A croire que Tom s'était directement inspiré du mode opératoire de Saunders, en veillant cette fois-ci à abandonner le corps loin des côtes.

Mais Saunders n'était pas là pour évoquer ses exploits passés. Il venait attester que Nick Perillo était un vulgaire indicateur auquel on ne pouvait se fier. Pour la petite histoire, et dans la série des couvre-chefs originaux, Squeaky arborait un volumineux turban.

Dans son contre-interrogatoire, Wharton suggéra que Squeaky était venu témoigner dans l'espoir d'obtenir la révision de son procès pour vice de procédure – ce qu'il réclamait depuis plus de vingt ans.

En volant au secours de Tom aujourd'hui, Saunders obtiendrait peut-être que son ancien détracteur reconnût avoir commis des erreurs en 1975.

Une telle insinuation déclencha les foudres d'Oteri :

— Les propos de M. Wharton sont proprement scandaleux ! s'écria l'avocat en se levant d'un bond.

Wharton, qui se montrait d'ordinaire d'un calme olympien, rétorqua :

— S'il ose remettre en cause mon intégrité, j'exige sur-le-champ des excuses publiques !

Sentant que tout le monde avait les nerfs à vif, le juge Lee surveillait attentivement les combattants.

Lui qui savait si bien désamorcer les tensions, au moyen d'une boutade ou d'un aparté efficace, se sentait d'humeur maussade depuis que Tom avait voulu renvoyer ses quatre avocats. Oteri avoua lui-même à un journaliste qu'il avait parfois envie de rester couché plutôt que de se rendre au tribunal.

Joey Capano était le témoin suivant sur la liste.

Malgré son élégance et son éternel bronzage, il confia à la presse qu'il n'était pas au mieux de sa forme ; il craignait d'avoir hérité de la fragilité cardiaque de Louis senior. Il évoqua d'une longue phrase ses nombreux infarctus et ses seize opérations à cœur ouvert, et rapporta l'épisode où sa femme lui avait involontairement sauvé la vie :

— Je ne respirais plus. Elle me croyait mort. Et c'est en se couchant sur mon torse pour atteindre le téléphone et appeler les secours qu'elle m'a ranimé.

Lorsqu'il se présenta à la barre, Joey était à cinq semaines d'une nouvelle opération à cœur ouvert.

Décidément, Marguerite n'était pas au bout de ses soucis avec ses quatre fils. Contrairement à Louie, Joey ne cultivait aucune élégance vestimentaire ; son corps d'ancien lutteur tendait la toile de son blouson étriqué. Comme il s'exprimait en agitant les mains, des journalistes constatèrent qu'il avait perdu une phalange (il s'était pris les doigts entre deux coques de bateaux).

Joey déclara que Tom lui avait rendu visite en mars 1996, pour lui demander s'il avait une idée de cadeau pour Gerry, qu'il souhaitait remercier pour sa gentillesse avec les filles.

— Je lui ai suggéré quelque chose comme une glacière, en me disant que Gerry saurait toujours en faire bon usage.

Joey estimait lui aussi que Gerry avait la mémoire embrumée par l'alcool.

— Il a tendance à tout mélanger, dit-il pour la plus grande satisfaction

d'Oteri.

Afin d'obtenir un acquittement, il fallait impérativement démontrer que l'alcool et la drogue avaient eu raison de la santé mentale de Gerry. C'est pourquoi Joe Oteri appela ensuite Carol Tavani, la psychiatre qui avait examiné Tom dans les premières heures de son incarcération. Le Dr Tavani évoqua la dépression qui s'était emparée de Tom en mars 1998 période à laquelle Debby lui avait fait faux bond –, et les différentes associations d'anxiolytiques et d'antidépresseurs qu'elle lui avait prescrites pour tenter de le remettre d'aplomb.

A la demande d'Oteri, le médecin émit un avis sur le psychisme de Gerry Capano, qu'elle décrivit comme un « fabulateur » mélangeant réalité et fiction afin de combler les « trous de gruyère » de sa mémoire. Elle examina de même plusieurs lettres d'Anne-Marie, pour en conclure que la jeune femme considérait sa relation avec Tom Capano comme agréable et amicale.

Lors de son contre-interrogatoire, Wharton demanda à la psychiatre d'expliquer quelles étaient les conditions d'un diagnostic fiable. Et Tavani de reconnaître qu'un entretien en tête à tête était le préalable à tout traitement, étant donné la multiplicité des paramètres à prendre en compte : le langage corporel, le comportement général, la rapidité de réponse, l'état de nutrition, le contact visuel...

— A vrai dire, admit le Dr Tavani, nous travaillons surtout à partir de données non verbales. Ceux qui ont étudié ce type d'approches vous diront qu'il s'agit d'une communication à quatre-vingt-cinq pour cent non verbale.

Wharton venait ni plus ni moins de la piéger ; le Dr Tavani n'avait rencontré ni Gerry Capano ni Anne-Marie Fahey. Elle n'avait même pas assisté à la déposition de Gerry. De son propre aveu, il lui avait donc manqué ces fameux quatre-vingt-cinq pour cent de communication non verbale pour établir un diagnostic fiable. En venant soutenir son ami, la psychiatre entama sérieusement sa propre crédibilité.

D'autant qu'elle admit que Tom et elle avaient développé une telle complicité qu'il avait refusé de se laisser examiner par tout autre praticien.

D'autres individus se succédèrent à la barre pour défendre Capano, mais leur témoignage se limita le plus souvent à de simples rumeurs. Il devenait clair que la pièce maîtresse de la défense serait le témoignage de Tom lui-même. Comme le juge Lee l'avait pressenti, l'inculpé voulait parler directement au jury. Depuis le début de sa carrière, il avait toujours su recueillir l'admiration et l'adhésion d'autrui. Aussi devait-il penser que ses meilleurs arguments seraient encore sa propre personnalité, comme sa capacité d'expliquer lui-même aux jurés ce qui s'était passé dans la nuit du 27

juin 1996.

Dans un procès pour homicide, les avocats de la défense font tout leur possible pour éviter à l'accusé de venir à la barre. Car aux questions obligeantes de ses amis succède toujours la contre-attaque de la partie plaignante. N'importe quel conseiller un tant soit peu lucide eût vivement déconseillé à Tom de rentrer dans ce jeu-là, et c'est, bien entendu, ce que firent ses quatre avocats. Le juge lui-même avait pris soin de le mettre en garde contre les dangers d'un tel choix.

Mais ceux qui connaissaient l'accusé étaient prêts à parier leur chemise qu'il allait tenter le coup. Le 16 décembre 1998, soit une semaine après avoir renoncé à congédier ses avocats, Capano quitta la table de la défense pour prendre place dans le fauteuil des témoins. Les jurés n'en croyaient pas leurs yeux ; trois d'entre eux s'en trouvèrent littéralement bouche bée.

Tom posa la main sur la Bible pour prêter serment mais, en s'asseyant, renversa le livre saint d'un coup de coude. Il tenta de le rattraper au vol, mais en vain.

— Tout un symbole... chuchota un spectateur à l'oreille de son voisin.

Costume bleu marine et cravate rouge, impeccablement peigné, il était prêt à révéler le fin mot de l'histoire. Il semblait sûr de lui et heureux de tenir enfin la vedette. La tribune de ses supporters affichait complet : Marguerite, sa cousine Loretta, ses quatre filles, et le reste de sa famille (à l'exception notable de Kay) s'efforçaient de l'encourager d'un sourire crispé. La fratrie Fahey était également présente, qui brûlait d'entendre cette version inédite des faits. Parmi les simples spectateurs figuraient aussi bien de nouvelles têtes que les fidèles de la première heure. Emily Hensel et Kurt Zaller étaient de loin les plus assidus, qui ouvraient chaque matin la file d'attente devant le palais de justice.

Le procès-verbal de Tom-Capano-raconté-par-lui-même – et rejetant ses crimes sur le dos des autres remplirait à lui seul neuf volumes, dont la typographie serait réduite de manière à faire tenir l'équivalent de quatre pages sur une seule. Tom était un orateur-né, un talentueux tribun. Il possédait une voix merveilleuse, douce et rassurante, à faire pâlir d'envie plus d'un acteur, prêcheur ou politicien. Il s'adressait directement aux jurés, auxquels il accordait plus d'attention qu'à Joe Oteri, qui conduisait sa déposition.

Il raconta l'histoire de sa vie, sans omettre une seule bonne action, et soulignant à l'envi qu'il n'était pas aussi riche que ses frères. Lors d'un aparté, le ministère public protesta contre cet interminable éloge de soi, ce à quoi Oberly répondit qu'il s'agissait simplement d'éclairer la personnalité de

l'accusé.

Après qu'il eut passé en revue son investissement dans les activités paroissiales et son engagement auprès des pauvres, du troisième âge et des jeunes enfants, Capano répondit à une série de questions se rapportant à son frère Gerry. Celui qu'il décrivit comme un « grand enfant » s'étant montré adorable avec ses nièces, c'était la moindre des choses que de le remercier en lui offrant une glacière, qu'il avait conservée dans son placard en vue du rassemblement familial du 4 Juillet.

Il n'y avait rien de nouveau dans ces déclarations ; l'accusé s'en tenait au scénario préalablement soumis par ses défenseurs, qu'il agrémentait toutefois de longues digressions. « Est-ce que je radote ? » demandait-il à Oteri comme pour s'excuser, avant d'expliquer que ses médicaments n'avaient pas encore fait effet ou, au contraire, qu'ils étaient diablement puissants.

Quand Tom parla de Debby, ce fut pour affirmer qu'elle s'était littéralement jetée sur lui.

— Je n'étais pas très chaud pour flirter avec une femme qui risquait, le cas échéant, de me faire perdre mon boulot.

Subitement, Capano n'avait plus rien d'un gentleman. Un murmure outré s'éleva dans la salle lorsqu'il affirma :

— Deuxièmement, Debby était loin d'être la plus séduisante du groupe. Troisièmement, l'une des premières choses qu'on apprend, quand on pratique le football universitaire, c'est qu'on ne trahit pas ses potes. Ça ne se fait pas. Son mari, Dave, n'était pas un ami, mais nous travaillions ensemble, et ça ne se fait pas de flirter avec la copine d'un ami.

Il ne s'était pourtant pas gêné...

Son témoignage s'étendit sur plusieurs jours.

Après avoir pourfendu la duplicité de Debby, et soutenu que c'était une fieffée menteuse, il en vint à sa supposée victime. Tom se fit un point d'honneur de désigner les frères, la sœur et les amis d'Anne-Marie par leur prénom, comme s'ils étaient ses intimes. Ce qui, dans un sens, n'était pas faux ; de même qu'il avait voulu contrôler la vie d'Anne-Marie de A à Z, il avait tenu à tout savoir au sujet de ses proches.

C'est quatre jours avant Noël qu'il expliqua aux jurés, et non sans une certaine fierté, à quel point il la connaissait bien, et combien elle lui faisait confiance.

— Elle m’a révélé les lourds secrets de la famille Fahey. Je les connais tous. A supposer, là encore, qu’elle m’ait dit la vérité. Mais, sans vouloir me vanter, j’ai toujours su tenir ma langue. C’est pourquoi, je ne tiens pas à les dévoiler. Je n’ai jamais eu l’intention de le faire, et ce n’est pas aujourd’hui qu’on me fera changer d’avis.

Là-dessus, il se lança dans une vaste entreprise de démolition :

— Elle voulait à tout prix me raconter ses expériences passées. Elle me disait qu’elle avait vécu une période – pour citer ses propres mots – particulièrement dissolue. Elle s’était crue obligée de m’avouer qu’elle avait tellement butiné qu’elle avait subi un dépistage du sida. Moi qui m’attendais à une terrible révélation...

Poursuivant l’énumération de ses supposées transgressions, il ajouta qu’elle était sortie avec un homme de couleur, qu’elle avait fait une dépression nerveuse, et qu’elle était anorexique. Tout en répétant qu’il savait se montrer muet comme une tombe, Tom fouillait les registres de sa mémoire, le front plissé, pour abreuver le jury de détails salaces.

— Elle m’a sûrement livré d’autres confidences, s’excusa-t-il, mais elles ne me reviennent pas à l’esprit pour le moment.

Évidemment, il n’y avait aucun moyen de vérifier la véracité de ses propos. Tom se présentait comme l’ami dévoué qui lui offrait de précieux conseils au sujet de ses amis, de sa famille, de ses finances. Il s’était montré d’une générosité exemplaire. Il avait fourni les trois quarts de sa garde-robe, et veillé à ce qu’elle s’alimentât correctement. Et lui seul savait percer les secrets de son cœur.

Tout le monde avait compris que Capano était désormais le seul maître à bord. Joe Oteri n’était plus que l’ombre de lui-même ; il posait une petite question, et Tom repartait de plus belle, s’emballant comme un camion dans une pente, débitant tout ce qui lui venait à l’esprit, convaincu de marquer des points en décrivant les errements d’Anne-Marie et ses efforts pour prendre soin d’elle.

Le 21 décembre, Oteri parvint enfin à la soirée du 27 juin. Tom confirma qu’Anne-Marie et lui s’étaient rendus au Ristorante Panorama. D’après lui, ce dîner avait pour objet de faire le point – excusez le paradoxe – sur son anorexie.

— Vous comprendrez facilement qu’il n’y avait pas une ambiance du tonnerre. C’était plutôt sérieux, mais pas dramatique non plus.

Puis il rapporta un incident survenu lors du repas :

— Le Panorama propose deux types de calamars : soit panés, soit revenus dans une sauce à l'ail – et c'est fameux. Le problème, c'est que la serveuse a rapporté le mauvais plat, et Anne-Marie ne l'a pas supporté.

— Ayant elle-même travaillé dans un restaurant pendant de nombreuses années, elle n'avait aucune indulgence pour ceux qui commettaient de telles bourdes. (...) Elle avait passé une bonne partie de la journée à se dire qu'elle allait déguster son plat préféré, et voilà que la serveuse flanquait tout par terre. Elle était hors d'elle.

Hormis cet incident, leur dîner avait été des plus agréable. Ils avaient commandé un apéritif et du vin, et débattu pour savoir s'ils devaient laisser un pourboire supérieur à vingt pour cent, bien que la serveuse fût « une gourde ».

Ils avaient quitté le Panorama vers 21 h 15.

— Sur le chemin du retour, nous avons surtout parlé des J.O.

Et, quand Tom lui annonça qu'il pouvait se procurer des billets :

— Son visage s'est illuminé. Elle m'a dit : « Tu plaisantes ! » Elle était tout excitée.

Il estimait avoir mis une bonne demi-heure pour regagner Wilmington par l'Interstate 95, et ils étaient d'abord repassés par l'appartement d'Anne-Marie.

— Vu qu'elle n'avait pas envie de se coucher, on a décidé de regarder Urgences ensemble, mais chez moi, parce que chez elle, c'était une vraie fournaise.

(...) Alors elle a couru jusqu'à son appartement, avec le doggy-bag du restaurant sous le bras – j'insiste sur ce point. Elle prévoyait aussi de se changer. Elle avait l'habitude que je lui donne des provisions chaque semaine, des choses que je savais qu'elle mangerait.

Aussi, je crois que j'avais un sac de chez Acmé contenant des soupes, des céréales et des choses du genre, qu'elle a également remonté là-haut.

Tom ajouta que les denrées périssables qu'il lui avait achetées se trouvaient dans le réfrigérateur de Grant Avenue.

— Il faisait tellement chaud dans son appartement qu'elle est tout de suite redescendue.

Urgences allait bientôt commencer, et Anne-Marie laissait toujours des vêtements de rechange chez lui tee-shirts et autres caleçons de sport.

— A-t-elle mis en route son climatiseur ? demanda Oteri.

— Je ne pense pas, répondit Tom. Elle n'est pas restée là-haut plus de dix minutes.

— A quelle heure êtes-vous arrivés chez vous, à Grant Avenue ?

— Urgences venait tout juste de commencer.

— Il était donc un peu plus de 22 heures ?

— C'est exact.

— Où avez-vous garé votre voiture ?

— Dans le garage – et à ce propos, mon garage est si étroit qu'on ne peut ouvrir la portière du passager une fois la voiture rentrée. Alors Anne-Marie est sortie avant. J'ai rangé la voiture et elle m'a suivi à pieds.

Tom se souvenait que la salle du séjour était très fraîche, car la climatisation avait tourné toute la journée.

— On a regardé Urgences.

— L'un de vous deux s'est-il changé ?

— En fait, Anne-Marie s'est débarrassée de son collant, simplement pour être plus à l'aise. Elle avait la flemme de changer de vêtements. Moi, j'ai juste ôté ma veste et ma cravate. Et on a retiré nos chaussures.

— Comment étiez-vous installés devant Urgences ?

Et qui se trouvait là ?

L'auditoire tendit l'oreille, impatient d'entendre ce qui allait suivre. Mais les réponses de Tom se faisaient de plus en plus longues et complexes, si bien qu'il fallait se concentrer pour isoler les termes d'une réponse au milieu de ce long bavardage.

— J'avais pris le fauteuil – le fauteuil inclinable.

Et Annie était étendue de tout son long sur le petit canapé. Je dis bien le petit canapé. Il n'avait rien d'un grand canapé convertible, comme certains l'ont prétendu. C'était un petit canapé. Elle avait la place de s'y allonger, mais seulement en pliant les genoux. A un moment donné, toujours devant Urgences, je me suis levé pour la rejoindre sur le canapé afin qu'elle puisse poser sa tête sur mon épaule. Et c'est bien ce que nous avons fait. En gros, c'est comme ça que nous étions quand la série s'est terminée.

— Vous avez regardé tout l'épisode ensemble ?

— Oui. Cependant Anne-Marie, comme d'habitude – du moins la plupart du temps – s'endort souvent devant la télé, si bien qu'elle rate toujours la fin du programme de 23 heures, parce qu'elle se lève de très bonne heure le lendemain matin. A un moment donné, Anne-Marie s'est endormie, et je l'ai laissée dormir. Alors j'ai vu l'épisode en entier, mais pas elle. Je l'ai juste réveillée pour la fin.

Ses paroles semblaient cohérentes, quoique heurtées et répétitives. C'était comme si d'autres images défilaient dans sa tête, celles d'une version moins avouable.

— Pouviez-vous bouger sans la réveiller ? demanda Oteri. Pouviez-vous vous lever ou vous rasseoir sans la réveiller ?

— Oui. Oui.

— Ce feuilleton se termine à 23 heures. Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Eh bien, à un moment donné, au cours de l'émission, le téléphone a sonné. Je n'ai pas pris la peine de répondre. Je soupçonnais que c'était Debby, car je lui avais dit qu'on se verrait probablement en fin de soirée. Et il n'était pas rare du tout qu'elle débarque à la maison, sur le coup des 23 heures, pour passer la nuit avec moi - a fortiori en été, parce que ses gamins n'avaient pas école. Je me souviens de la fin de l'épisode d'Urgences, mais tout de suite après je suis allé aux toilettes du premier, et j'en ai profité pour interroger mon répondeur. Il y avait bien un message de Debby.

— Aviez-vous peur qu'elle se présente chez vous ? demanda Oteri.

— Non. Parce que je pensais – enfin, je veux dire, je me disais qu'Anne-Marie et moi on allait peut-être, vous savez, rester ensemble jusqu'à la fin du journal télévisé, puis que je la raccompagnerais chez elle, il nous arrivait parfois de nous endormir tous les deux.

Il arrivait même qu'elle se réveille vers 1 h 30, 2 heures du matin, et qu'elle doive me secouer en disant : « Remue-toi, Capano, il faut me ramener à la maison. » Parfois, elle restait toute la nuit. Mais où en étais-je ?

— Vous parliez d'un coup de fil, répondit froidement Oteri. Vous êtes allés aux...

— Comme je m'y attendais, c'était un appel de Debby, que j'ai rappelée du cabinet de travail.

Tom avait retrouvé le fil de sa pensée.

— Ce fut une conversation brève mais agréable.

Elle s'est remise à parler de Tatnall, son sujet favori qui a le don de m'agacer. Puis elle a dit : « Je peux venir maintenant ? » et j'ai répondu : « Non, pas tout de suite. J'ai de la visite, tu vois. Il faudra attendre un peu », ou quelque chose du genre. Et là-dessus j'ai raccroché.

D'après Tom, il était alors un peu plus de 23 heures. Il était retourné dans le séjour pour s'assurer qu'Anne-Marie ne s'était pas rendormie.

— Nous étions étendus sur le canapé, à discuter.

Je savais que nous avions tous deux pris notre vendredi, et elle m'a bien dit qu'elle envisageait d'aller à la plage avec Kim, ou de faire du shopping. Nous avons aussi parlé de mon éventuelle partie de golf.

Je prévoyais de la raccompagner, disons à la fin du journal télévisé, à moins qu'elle ne veuille rester pour regarder le début de Letterman. En somme, notre soirée touchait tranquillement à sa fin.

— Vous dites que vous étiez tous deux étendus sur le petit canapé ?

— Attention, nous n'étions pas allongés l'un contre l'autre. Ne nous méprenons pas. Nous étions simplement assis l'un à côté de l'autre... avec les jambes tendues.

Il expliqua qu'Anne-Marie se trouvait sur sa gauche, « son corps adjacent au mien ».

— Y avait-il une zone de contact entre vos deux corps ?

— Disons, l'essentiel de son flanc droit.

— Vous livriez-vous à une quelconque forme de...

— Non, non.

— ... baisers ou caresses ?

— Non, non. Rien de cela.

L'homme qui se vantait d'avoir collectionné les maîtresses faisait montre d'une étonnante pudibonderie. Il esquivait les questions embarrassantes d'un balbutiement, comme s'il était véritablement offensé.

— Très bien, poursuivit Oteri. Que s'est-il passé ensuite ?

— Eh bien, l'instant suivant, lâcha Tom d'une traite, Debby

MacIntyre se trouvait dans la pièce.

Elle avait dû passer par la porte d'entrée. Elle avait la clé de chez moi comme j'avais la clé de chez elle.

J'avais même la télécommande de son garage.

La salle d'audience se mit à bourdonner. Bien que Gène Maurer eût précédemment fait quelque allusion dans ce sens, personne n'avait encore affirmé que Debby se trouvait chez Tom lors de cette nuit tragique.

— Nous ne l'avons pas entendue arriver à cause du bruit de la clim, expliqua Tom. Et puis, il faut savoir que Debby a un pas très léger. C'est une toute petite femme, et nous n'avons remarqué sa présence que lorsqu'elle s'est mise à crier. En fait, je l'ai entendue avant de la voir. Elle criait, tout en s'avançant vers le canapé. Puis je l'ai vue s'arrêter, grosso modo au bout du canapé. Elle n'arrêtait pas de crier. Elle hurlait : « Qui c'est, celle-là ? Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est donc pour ça qu'on ne pouvait pas se voir ? »

Et Tom de changer brusquement de sujet, en se mettant à épiloguer sur les déplorables conditions de travail à Tatnall, cette éternelle pomme de discorde.

Ceci pour montrer aux jurés que Debby n'en était pas à son premier coup de sang.

— Dans son esprit, elle était la seule femme à recevoir mon affection. Mais soudain elle découvre le pot aux roses, et j'essaie de lui dire : « Du calme. Détends-toi. Je veux dire, Anne-Marie n'est qu'une amie... »

Oteri lui demanda comment Debby était habillée ce soir-là.

— Je me souviens qu'elle était vêtue d'un tee-shirt et d'une sorte de short, et elle portait un truc en bandoulière...

— Ce « truc », était-ce un sac à main ? Savez-vous de quoi il s'agissait au juste ?

— Un truc que peut porter une femme en été pour ranger ses effets personnels.

Tom se retrouvait pris entre deux femmes en colère :

— J'entendais Anne-Marie qui disait : « C'est quoi ce bordel, Capano ? » Et je me tournais vers elle, pour essayer de lui expliquer, de lui dire de se calmer, quoi.

Tom parlait de plus en plus vite, gagné par l'émotion.

— Et là, je me suis levé. Je me suis levé pour faire face à Debby. Et dans mon dos, j'entendais Anne-Marie qui grognait : « Je veux pas être mêlée à ces conneries. » Elle avait récupéré son collant de je ne sais où elle l'avait laissé – sur la table, peut-être et elle dit : « Je veux rentrer, et tout de suite. » Et elle a commencé à le remettre... mes yeux allaient de l'une à l'autre sans cesse... elle était en train de remettre son collant et ses chaussures...

— Vous étiez debout ? l'interrompit Oteri.

— Oui.

— Et Anne-Marie était...

Colin Connolly émit une objection. Oteri tentait désespérément d'aider Tom à construire une histoire plausible. Le juge Lee retint l'objection.

— J'étais debout, reprit Capano.

— Où se trouvait Anne-Marie par rapport à vous ?

— A ma droite, et Debby était grosso modo en face de moi. Comme je le disais, Anne-Marie était en train de renfiler son collant, et, si vous voulez, elle ne criait pas, mais elle me faisait bien comprendre que tout ce cirque était grotesque, et qu'elle ne voulait pas y être mêlée.

— Que faisait Debby ?

— Elle avait pétié les plombs, déclara Tom d'un air grave. Debby était complètement hors d'elle. Son visage était écarlate. Elle tenait des propos insensés.

J'essaie de lui dire : « Ce n'est pas ce que tu crois. Anne-Marie n'est qu'une amie. »

Mais Debby ne voulait rien entendre.

— Elle s'est mise à pleurer, en disant : « Toutes ces années que j'ai passées à t'attendre ! » Ainsi que d'autres choses dont elle aurait pu s'abstenir.

— Combien de temps a duré cet incident ?

— Quel incident ? demanda Tom, visiblement perdu dans ses pensées. Je veux dire, quelle phase de l'incident ?

— Entre le moment où elle a surgi et le moment dont vous nous parlez – cette crise de larmes, et...

Tom haussa les épaules, incapable d'estimer la durée de la scène.

— D'accord, reprit doucement Oteri. Une fois levé, il s'est passé quelque chose ?

— Oui.

— Dites au jury ce qui s'est passé.

— Debby a abattu Anne-Marie, déclara Tom tout de go. Et c'était absolument, incontestablement et objectivement accidentel.

Nous y étions enfin. Le terrible accident. Capano regardait droit devant lui, muet, comme s'il se sentait incapable de poursuivre son laborieux récit.

— Dites au jury comment c'est arrivé, Tom, lui enjoignit Oteri.

— Elle avait acheté ce pistolet, qu'elle prétend m'avoir remis, mais qu'en vérité elle avait acheté en mai pour sa propre sécurité. Et elle tenait à l'avoir toujours sur elle dès qu'elle sortait la nuit. Un rien l'effraie. Alors ce satané flingue devait se trouver dans ce truc qu'elle portait en bandoulière, et je me souviens seulement d'avoir vu surgir ce pistolet dans sa main gauche – car Debby est gauchère. Et Anne-Marie l'a vu comme moi, et elle a dit : « Oh ! Mon Dieu ! » Sur le ton de la plaisanterie, comme si elle ne prenait pas Debby au sérieux. Moi-même, j'avais du mal à y croire. A aucun moment elle n'a proféré de menaces, ni contre moi, ni contre Anne-Marie. Au contraire, ses propos étaient plutôt suicidaires. Elle disait : « J'ai perdu ma raison de vivre. Autant me tirer une balle. » Propos typiques d'une personne qui a tout perdu...

— Où se trouvait le pistolet pendant qu'elle disait cela ?

— Le pistolet se trouvait dans sa main droite, qui était baissée. Cette position ne semblait nullement menaçante.

— Il n'était pas pointé sur vous ou sur Anne-Marie ?

— Non... et j'ai de nouveau tourné la tête vers Anne-Marie pour voir où elle en était, et en revenant à Debby, j'ai vu son bras gauche se lever, et je me suis dit : « Mon Dieu, elle va se tirer une balle ! » Alors j'ai tendu le bras pour agripper sa main gauche avec ma main droite afin d'écarter l'arme. Et c'est là que le coup est parti. Je n'arrivais pas à y croire. Elle non plus.

Les Fahey étaient pétrifiés. Quelle que fût la véracité des explications de Tom, c'était la première fois qu'ils entendaient évoquer les derniers instants de leur sœur. Ils guettaient désormais le moindre signe indiquant

qu'elle n'avait pas souffert. Car telle était leur ultime hantise.

— Je n'entendais plus rien du côté d'Anne-Marie, poursuivit Tom après avoir repris son souffle. Alors je me suis retourné, et je l'ai vue, inanimée, sur le canapé. J'ai crié : « Non, c'est pas possible ! » Je me suis précipité sur elle, et j'ai pu constater qu'elle était blessée à la tête, du côté droit, près de l'oreille. Et là, j'ai complètement paniqué. Debby aussi.

Voyant que ses « petites claques » demeuraient sans effet, Tom allongea Anne-Marie au sol pour tenter de la ranimer, en mettant Debby à contribution.

Il affirma avoir glissé un oreiller sous la tête de la victime, et vérifié à l'aide d'une lampe-torche si ses pupilles étaient dilatées.

— A moins que ce ne soit l'inverse de « dilatées » ? s'interrogea-t-il à voix haute. Non, c'est bien ça. Dilatées. Et elles ne l'étaient pas.

Ils passèrent un long moment à essayer de la ramener à la vie, aussi longtemps que subsistait une chance. Tom décrivit l'état de choc dans lequel ils se trouvaient, Debby et lui.

— Vous aviez donc deux personnes en état de choc, et une morte, soupira Tom.

— Avez-vous appelé les secours ou tenté de joindre quelqu'un ? demanda Oteri.

— Non, reconnut Tom sur le ton du regret.

Comment se comporter en homme dans un moment pareil, semblait implorer son regard suppliant. Debby était en sanglots, prise d'hystérie, et lui voyait sa vie défiler sous ses yeux.

— Je croyais avoir des tripes, et c'était faux. J'ai choisi l'égoïsme, pour me protéger et pour protéger Debby. Comprenant que les secouristes ne pourraient rien faire – je savais qu'Anne-Marie était morte – j'ai décidé de ne pas les appeler, ni eux ni la police, préférant me protéger, et, dans la mesure du possible, protéger Debby.

Oteri lui demanda ce qu'il avait fait ensuite, à 23 h 30 ce soir-là, avec un cadavre à ses pieds.

Il expliqua qu'il avait d'abord tenté de rassurer Debby, en lui répétant que c'était un accident, que ce n'était pas sa faute.

— Si seulement j'avais eu l'honnêteté de lui avouer que je fréquentais

Anne-Marie, et de lui expliquer la vraie nature de nos rapports, elle ne se serait jamais emportée de la sorte.

Ensuite, Tom déclara avoir remis Debby dans sa voiture, en lui promettant de s'occuper de tout.

— Debby partie, que faites-vous ? demanda Oteri d'une voix faible.

— Je m'effondre. Je craque, je pleure, je hurle contre moi-même en donnant de grands coups dans les murs. Et, au bout de cinq minutes, je finis par me calmer, et je fais une chose dont j'ai toujours été capable : j'analyse la situation. Je me dis : je dois faire quelque chose, mais quoi ? Que vais-je faire ?

La première chose à faire, c'est de m'occuper du corps d'Anne-Marie.

Tom songea aux différents objets qu'il avait à disposition. Une grande poubelle qu'il venait d'acquérir... mais non, pas une poubelle, même toute neuve.

Alors il lui restait la glacière.

— J'ai remonté la glacière. J'y ai mis le corps d'Anne-Marie, en l'enveloppant dans une couverture en coton de la chambre d'amis.

— Quels vêtements portait-elle ? demanda Oteri.

— La même tenue qu'au dîner. Je l'ai donc mise dans la glacière, avec ses chaussures, et, plus tard, le pistolet.

Si Anne-Marie portait sa robe à fleurs, d'où provenait celle retrouvée sur le divan de son appartement ? S'interrogèrent ceux qui avaient bien lu la presse.

Tom déclara avoir ensuite quitté la maison de Grant Avenue, en emportant — Dieu sait pourquoi le pistolet.

— J'ai mis le pistolet sous la banquette avant de la voiture.

A cet instant, Tom se remémora un détail qu'il jugeait essentiel.

— Quoi que j'aie pu vous dire précédemment, dit-il aux jurés, Anne-Marie avait découvert le cadeau de chez Talbot. En voyant la boîte, elle a tout de suite deviné de quoi il s'agissait. Elle était ravie. Elle a ouvert le paquet sans déchirer l'étiquette dorée. Elle ne déchirait jamais l'étiquette dorée. Elle a regardé son cadeau, constaté qu'elle avait vu juste, et m'a simplement remercié d'un grand sourire. Et j'ai édicté une condition...

Sa voix s'estompa.

— Mais j'imagine que cela n'a plus aucune importance...

Oteri lui demanda de parler plus fort, et Tom de reprendre le cours de son récit, en indiquant qu'il était alors passé « en pilotage automatique ».

— Je me suis dit que je devais me rendre à son appartement pour rapporter le cadeau, ainsi que les aliments que j'avais stockés dans mon réfrigérateur tels que les fraises et les bananes. Il y avait aussi une autre chose que je voulais rapporter...

Mais il avait oublié laquelle.

Capano énuméra toute une série de gestes qu'il avait commis, toujours en mode « pilotage automatique ».

— J'ai bien passé cet appel en *69. Je voulais savoir si j'étais la dernière personne à lui avoir parlé.

Je suis tombé sur une voix inconnue, une voix d'homme, et j'ai donc su que je n'étais pas le dernier.

Je suis bien allé dans sa chambre. J'ai bien mis le climatiseur en route. Je n'ai pas touché au lit. Ni à la penderie.

Tom supposait qu'Anne-Marie avait elle-même laissé ses chaussures et sa penderie en pagaille, sûrement pressée de prendre une douche et de se changer avant de partir dîner.

CHAPITRE 43

Après trois jours de ce long one-man show, le public se demandait combien de temps Tom Capano allait encore tenir le crachoir ; car il lui restait à donner sa version de l'escapade à Stone Harbor et du périple en bateau dans les eaux troubles de Mako Alley. Tom pensait sûrement qu'il suffisait de convaincre les jurés du caractère accidentel du décès d'Anne-Marie pour retrouver la liberté et reprendre une vie normale. Et s'il admettait facilement s'être conduit comme un lâche, c'était pour mieux mettre en avant son côté « grand seigneur » avec les femmes de sa vie.

Le mardi 22 décembre, l'inculpé reprenait la barre pour expliquer les conclusions de son « analyse de la situation ». Dans sa cave, après avoir choisi un cercueil de fortune, il était tombé sur une bouteille de détachant Clorox. S'il estimait avoir mis moins d'un quart d'heure à enfourner le cadavre dans la glacière, il ne savait plus à quel moment il avait employé le détachant – avant ou après son saut chez Anne-Marie.

— Je n'ai pas eu la présence d'esprit de diluer le Clorox avant de le répandre sur le canapé bordeaux.

Résultat : une grande décoloration.

Autrement dit, Gerry ne pouvait avoir remarqué une grande tache de sang, vu que le détachant avait blanchi le revêtement du canapé.

— J'ai également passé un coup sur la moquette, qui avait pris quelques éclaboussures. Puis je me suis assis, pour réfléchir à ce que j'allais faire ensuite aux possibilités qui s'offraient à moi.

Craignant que ces explications terre à terre ne desservissent son client, Oteri tenta de corriger le tir :

— D'ordinaire, demanda-t-il à son client, êtes-vous d'un naturel émotif ?

— Oui, répondit Tom.

— Pourtant, vous ne semblez guère ému aujourd'hui.

— Certes. Mais premièrement, je suis sous l'emprise de calmants, deuxièmement, je suis de nouveau en train d'analyser les choses.

Tom précisa que le Dr Tavani avait augmenté sa dose de Xanax, et prescrit un deuxième produit, dont le nom lui échappait.

— Cela explique-t-il, d'après vous, l'état quasi léthargique dans lequel vous vous trouvez ? Osa Oteri.

Connolly émit une objection, qui fut rejetée. S'il arrivait à Lee de pécher par excès d'indulgence, c'était toujours par souci d'équité à l'égard de la défense. Ainsi laissa-t-il l'accusé dissenter sur les effets de son traitement, et expliquer que le décès de son père lui avait appris à « laisser [ses] sentiments au vestiaire ».

Cette parenthèse refermée, Tom reprit son récit, sans omettre d'associer Debby à ses basses besognes.

Il reconnut avoir passé chacun des appels mentionnés précédemment, mais contesta les motifs invoqués par la jeune femme. Oui, il avait bien interrogé la boîte vocale de son bureau pour prouver qu'il était chez lui à minuit et quart. Mais le ping-pong téléphonique qui s'ensuivit visait seulement à arrêter un plan pour se débarrasser du cadavre. Il fallait sortir la glacière et la moquette du séjour, et tous deux savaient qu'il n'aurait pas la force de le faire tout seul. Aussi sa maîtresse s'était-elle proposée de revenir pour lui donner un coup de main.

— Elle fut de retour avant 1 heure du matin, dit-il.

— A son arrivée, qu'avez-vous fait ? demanda Oteri.

Ils avaient descendu la glacière via le petit escalier menant à la buanderie et au garage.

— Jamais je n'aurais pu y arriver seul, affirma Tom. Jamais. Elle m'a aidé à le faire. Puis nous avons déplacé les meubles pour rouler la moquette, qui recouvrait presque entièrement la pièce, fixée au sol par un enduit de latex. Elle était très lourde. Déjà, on avait dû s'y mettre à deux pour l'installer.

Debby resta chez lui un bon moment, et il s'efforça de la rassurer en répétant que la mort d'Anne-Marie n'était qu'un accident, et qu'il en assumerait l'entière responsabilité, considérant que ce drame n'aurait jamais eu lieu s'il avait joué franc-jeu.

Tom se targua du même esprit d'abnégation vis-à-vis de son petit frère. Il jura ses grands dieux d'avoir tout fait pour épargner Gerry mais, que vouliez-vous, ce dernier refusait catégoriquement de lui laisser les clés du

Summer Wind. Quant à cette sombre histoire de maîtres chanteurs, Tom feignit la plus grande stupéfaction, avançant l'explication suivante :

— Gerry a toujours rêvé d'être un caïd. C'est lui qui se vantait, quand il avait un coup dans le nez, de traîner avec les tenanciers de la boîte de strip-tease de Philadelphie – le Doll House. Un jour, ceux-ci lui ont dit qu'ils risquaient d'avoir besoin du bateau. Je crois que Gerry en a même parlé à Joey. Nous pensions, bien entendu, qu'il s'agissait de procéder à une transaction de drogue.

Comment, s'indignait Tom, pouvait-on le croire capable de mêler Gerry à un projet de meurtre ?

— Jamais, au grand jamais, je n'aurais fait ça à mon frère ! s'écria-t-il.

Debby l'avait appelé vendredi matin de bonne heure, pour savoir ce qu'il comptait faire du corps d'Anne-Marie.

— J'ai répondu que je n'avais encore rien décidé.

Comme je vous l'ai dit, je préférais, dans son intérêt, qu'elle en sache le moins possible.

Ils convinrent néanmoins de se retrouver sur la piste de Tower Hill.

Le réquisitoire du ministère public était d'une telle précision que Tom se voyait contraint d'intégrer dans son propre synopsis une foulditude d'éléments – du relevé de ses conversations téléphoniques à l'enregistrement vidéo de son retrait d'argent, en passant par l'emprunt de la Suburban, etc. Il expliqua qu'il possédait des chaînes depuis l'hiver neigeux de 1996, et un cadenas depuis qu'on avait forcé son casier au Country Club de Wilmington. Il avait enroulé la chaîne autour de la glacière après y avoir glissé le Beretta, et reçu l'aide de Gerry pour la charger à l'arrière du break. Puis ils étaient partis pour Stone Harbor, avec Tom au volant, pied au plancher, comme d'habitude. Soucieux de protéger son frère, Tom avait soigneusement évité ses questions durant le trajet, se limitant à causer de la pluie et du beau temps.

Ses explications concernant la façon dont ils s'étaient débarrassés du corps coïncidaient peu ou prou avec la version de Gerry, à ceci près qu'il jugeait improbable que son frère eût vu couler un pied. Tom décrivit le terrible mal de mer qui s'était emparé de lui. Cette balade avait été plus qu'éprouvante. Mais il avait tenu bon pour mener à bien le programme de la journée. Et quelle journée... Il avait ensuite fallu jeter le canapé dans la benne de chantier de Louie et, pour finir, découper la moquette, répartir les morceaux dans des sacs poubelle, et les emmener jusqu'au Holiday Inn des

Capano.

Une fois libéré de ces obligations, Tom s'était rendu chez Kay pour passer la soirée avec ses filles.

— Je les voyais deux fois par jour, souligna-t-il d'un air ému. Les gamines voulaient manger des pizzas devant une vidéo.

Il n'avait pas retenu le titre du film ; il s'était assoupi dans le canapé.

Chaque fois qu'il évoquait ses filles, c'était avec un sourire à la fois fier et attendri. Toutes les occasions étaient bonnes pour rappeler quel père exemplaire il était, combien il adorait ses enfants et prenait soin de les dorloter. Et là, il semblait avoir cessé de jouer la comédie ; il se voyait réellement sous les traits du patriarche modèle – bien qu'il n'éprouvât aucun remords à avoir trompé sa femme.

Après le film, Tom déclara avoir quitté ses filles pour retrouver Debby, qui habitait à deux pas de là.

Vingt-quatre heures après le décès par balle d'Anne-Marie, il se glissait sous les draps de celle qu'il accusait aujourd'hui.

Ils s'étaient levés tard le samedi matin, après avoir « fait l'amour ». Puis Tom s'était rendu, seul, chez Air Base Carpet.

— J'ai dit à Debby que j'allais acheter un tapis qui s'arrêterait avant la table de la cuisine, afin d'éviter qu'il ne prenne des miettes.

Assis à la table de l'accusation, Colin Connolly prenait consciencieusement des notes, soucieux de ne pas perdre une miette des paroles de l'accusé. La dernière phrase de Tom le fit tiquer ; pourquoi mentir à Debby au sujet du tapis, puisqu'elle était censée avoir assisté à la scène du drame ? Comment pouvait-elle ignorer, après avoir aidé Tom à ranimer sa victime ensanglantée, que la moquette était en piteux état ?

Capano poursuivit le compte-rendu de son éprouvant week-end, en commençant par décrire l'humiliation qu'il avait ressentie à devoir se terrer dans « la maison de mes enfants », lorsque les enquêteurs lui étaient tombés dessus. Puis il conta par le menu le samedi soir avec ses filles.

Le dimanche 30 juin, disait-il, il lui avait fallu rassurer Debby, parler à Louie et à « Kimmie », et dîner avec Kay. Et plusieurs jurés d'écarquiller les yeux quand il ajouta avoir promis de « rendre visite à une jeune femme ».

— Je l'ai prévenue que j'aurais un peu de retard, puis je me suis rendu chez elle. Elle était mal en point à cause d'une blessure à la cheville. Je veux

dire, elle était très peu mobile. Mais c'était une vraie tête de mule. « Je n'ai pas besoin qu'on m'aide – je suis une grande fille », disait-elle. Je suis resté une ou deux heures, et j'ai essayé de lui trouver quelque chose à manger. A mon arrivée, elle était installée au rez-de-chaussée de la maison. Alors, avant de partir, je l'ai remontée à l'étage pour la mettre au lit...

Tom capta le regard noir d'Oteri.

— ... et je vais m'arrêter là.

Après Kay, Anne-Marie, Debby et Susan Louth, voilà que le jury découvrait une nouvelle conquête.

Sans compter que Connolly et Wharton ne perdaient pas espoir de faire témoigner Linda Marandola... Ce coureur de jupons semblait infatigable.

— Revenons un instant au mois de février 1996, proposa Oteri. Vous êtes-vous procuré de l'argent liquide à cette période-là ?

L'avocat cherchait un moyen de répondre aux découvertes de Poplos concernant les trois retraits successifs, pour un montant total de 25 000 dollars, effectués aux environs de la Saint-Valentin 1996.

Tom répondit par l'affirmative, expliquant qu'il avait procédé à deux retraits par chèque, respectivement de 8 000 dollars et de 9 000 dollars.

— Je me voyais mal y retourner une troisième fois sans que ça ne paraisse louche, expliqua-t-il, alors j'ai demandé à Gerry s'il pouvait me prêter 8 000 dollars en liquide.

Tom déclara que ces 25 000 dollars étaient destinés à Anne-Marie, qu'il voulait envoyer en clinique pour ses troubles alimentaires. Pourquoi du liquide ?

Pour qu'elle comprît, en voyant toutes ces liasses de billets, qu'il ne plaisantait pas. Mais ce fut un coup d'épée dans l'eau : elle lui opposa une fin de non-recevoir en lui renvoyant son argent au visage.

Cette journée d'audience serait la toute dernière avant Noël. Joe Oteri avait encore plusieurs bombes à désamorcer avant de livrer son client aux griffes de Colin Connolly. Autrement dit, il n'avait pas de temps à perdre.

— En février 1998, demanda-t-il, vous avez appris que Deborah MacIntyre venait de faire quelque chose, n'est-ce pas ?

— J'ai appris qu'elle avait accepté de témoigner pour le gouvernement.

— Suite à cette découverte, vous n'avez confié à personne l'histoire que vous venez de nous exposer ?

— Personne qui ne fût déjà dans la confidence.

— Dites au jury la raison pour laquelle vous avez attendu le procès pour révéler cette histoire.

— Vous savez, je suis plutôt du genre réservé. Et puis, cela risquait d'être mis sur le compte de la rancœur. Je veux dire, contre elle – enfin, pas elle directement, mais cette canaille de Philadelphie [Tom Bergstrom] qui nous a arnaqués... Et jamais... aujourd'hui encore je n'arrive pas à croire que Debby soit capable d'un tel mensonge. Je veux dire, ce n'est pas la vraie Debby qui s'est présentée ici. Alors...

— Mais monsieur, intervint Oteri pour couper court à ce déballage stérile, vous vous retrouvez trahi par une femme que vous avez couverte pendant deux ans...

— Une femme que j'aime, renchérit Tom.

— Vous n'avez pas envie, dès cet instant, de crier au monde entier : « On me fait payer les fautes d'une autre ? »

— Comprenez que ça faisait des semaines que je n'étais plus moi-même, et je n'étais pas en état de réfléchir de manière rationnelle. J'avais suffisamment à faire avec mes histoires de changement d'avocat, et mes problèmes psychologiques. C'est à ce moment-là qu'il a fallu forcer sur les calmants. Je n'avais qu'une seule chose en tête : finir de composer mon équipe, et m'en remettre à l'avis des quatre chefs.

— Qui était de faire confiance aux jurés ? demanda rapidement Oteri, sans obtenir de réponse.

Tom expliqua que la trahison de Debby l'avait anéanti, au point d'éveiller en lui des pensées suicidaires.

— Je tournais à vide, je nageais en plein brouillard. La réclusion et l'isolement produisent un effet dévastateur sur les gens. Je venais d'apprendre que la femme que j'aimais et que j'avais protégée s'était retournée contre moi, m'avait poignardé dans le dos, m'avait trahi.

Mais, d'un air plaintif, Capano jurait n'avoir jamais trahi Debby. Pour la protéger, il avait même jeté aux toilettes les lettres qu'elle lui avait écrites. Sa défection était tombée au pire moment. Abruti par les drogues, extrêmement fragilisé, il avait eu la faiblesse d'écouter les mauvais conseils de Nick Perillo, qui le poussait à la vengeance.

— C'est lui qui a eu cette idée, insista Tom. Il a profité de ma colère, en me disant qu'il était un professionnel de la cambriole, et que je n'avais qu'à lui donner mon feu vert pour qu'il « visite » ou fasse « visiter » la maison de Debby. Et j'avais la cervelle en compote à cette période.

— Que s'est-il passé suite à cette proposition ?

— L'idée a fait son chemin. Il me relançait sans cesse. Au départ, je n'étais pas du tout preneur, mais il m'a eu à l'usure. J'ai laissé ma colère, mon désarroi et ma douleur prendre le dessus, et j'ai dit banco.

Perillo, expliqua-t-il, lui avait demandé quelques indications ainsi qu'un plan détaillé de la maison.

Tom reconnaissait avoir dessiné ces croquis, mais estimait y avoir consacré tout au plus vingt minutes.

Sa rancœur l'avait poussé à ajouter deux instructions très personnelles, l'une au sujet du miroir, l'autre au sujet des gadgets érotiques.

Tom déclara être revenu sur sa décision deux jours plus tard, en demandant à Perillo de lui rendre ses dessins. Mais il ne les revit jamais – du moins, jusqu'à ce qu'ils ressurgissent dans cette salle d'audience. Il précisa que Perillo semblait lui-même approuver ce revirement :

— Il m'a dit : « Tout compte fait, ce n'est pas une bonne idée. » Mais il ne m'a jamais rendu les dessins.

Il m'a expliqué qu'il avait pris peur en voyant entrer dans ma cellule ce qui ressemblait à un inspecteur, et qu'il les avait aussitôt déchirés et jetés dans sa cuvette avant de tirer la chasse.

Le juge Lee leva la séance à 16 heures.

— Joyeux Noël à tous, dit-il. Nous serons de retour mardi prochain.

CHAPITRE 44

Si Tom se présenta le 29 décembre avec une barbe de trois jours, ce n'était nullement par choix esthétique mais, comme il l'expliqua à Joe Oteri, parce que Gander Hill était en rupture de rasoirs jetables.

Ce jour-là, Oteri conclut son dernier interrogatoire par une question qui appelait une réponse franche :

— Tom, avez-vous tué Anne-Marie Fahey ?

— Non ! répondit Tom avec emphase. Mille fois non.

— Merci, dit Oteri. J'en resterai là.

— J'aimais Anne-Marie Fahey...

— J'en resterai là.

Bien que Ferris Wharton se fût fait une joie d'interroger Tom Capano, lui-même convenait, fair-play, que cet honneur revenait de droit à son collègue Colin Connolly. Depuis le début, Tom avait ouvertement affiché son mépris pour l'adjoint de l'U.S. Attorney, et ce dernier n'avait rien fait pour arrondir les angles. S'il prenait soin, chaque jour d'audience, de saluer le juge, les jurés et les avocats de la défense, pas une fois il n'eut un mot ou un regard pour Capano. Cet insigne affront avait le don de mettre en rogne l'accusé, ce qui était, bien entendu, le but recherché.

La salle d'audience 302 était noire de monde, les tribunes familiales pleines à craquer, et nombre d'avocats ou magistrats avaient fait le déplacement pour suivre ce duel prometteur. Le thermomètre indiquait trente-cinq degrés, et le juge Lee avait tamisé les lumières, ne serait-ce que pour donner une illusion de fraîcheur. Il n'y avait plus une goutte d'eau dans le système de climatisation, et les portes de la salle devaient rester fermées. Plusieurs jurés s'étaient fait porter pâles et l'une avait été arrêtée en possession de marijuana. Si près du but, le juge Lee voulait mettre un terme à la valse des suppléants.

Si Tom avait tenté de séduire les jurés en leur parlant droit dans les yeux, jusqu'à faire fi des questions d'Oteri, son sourire s'envola sitôt qu'il se

retrouva face à Connolly. Son visage n'avait plus rien d'affable ; son regard était de glace et ses traits tirés trahissaient son irritation.

Depuis que Tom leur avait fait la divine surprise d'opter pour un plaider en son nom propre, les deux procureurs s'étaient attelés à peaufiner un contre-interrogatoire millimétré. Connolly décocha ses premières questions comme un boxeur enchaînant direct sur direct sans que l'adversaire n'ait rien vu venir, et la salle comprit dès cet instant que Tom ne contrôlait plus rien.

— Depuis le 28 juin 1996, combien de crimes avez-vous commis ? demanda Connolly sans ambages.

Tom répéta la question, comme pour gagner du temps.

— Quoi que j'aie fait, finit-il par répondre, j'ai été accusé sur la foi de la déposition de Perillo, mais elle était mensongère. Ensuite, quelqu'un a prétendu ici que la façon dont j'ai retiré de l'argent constitue une infraction à une loi fédérale, ce que j'ignorais au demeurant. Enfin, j'ai demandé à mon frère Louie de mentir devant le grand jury.

— Subornation de témoin, donc ?

— Appelez ça comme vous voulez.

— Vous lui avez demandé de mentir. Vous êtes avocat. Vous savez ce qu'est une subornation de témoin, non ?

— Certes.

— Vous avez donc suborné un témoin ?

— Si tel est le terme en vigueur.

— Vous avez donc fait obstruction à une enquête fédérale en lui demandant de mentir devant le grand jury ?

— A vrai dire, j'ignore si cela constitue deux crimes à proprement parler...

— Objection, Votre Honneur, intervint Oteri. Il ne s'agit pas d'un crime, mais d'une tentative d'obstruction.

— Vous avez donc tenté d'entraver le cours de la justice ? reprit Connolly.

— Écoutez, répondit Tom d'un air blasé, appelez ça comme vous voulez, ça m'est bien égal. Je pensais lui avoir simplement demandé de commettre un parjure. Je ne connais pas grand-chose en droit pénal fédéral.

— Vous vouliez que Deborah MacIntyre commette un faux témoignage lors de votre demande de mise en liberté surveillée ?

— Oui, c'est vrai.

— Aucun autre crime depuis le 28 juin ?

— Pas à ma connaissance.

— Atteinte à l'intégrité d'un cadavre ?

— J'ai déjà dit ce que j'avais fait le 28 juin. J'ai déjà mentionné ce point.

— Cela fait donc trois crimes ?

— Non, corrigea Tom, exactement comme Connolly et Wharton l'espéraient. J'ai demandé à mon frère de mentir devant le grand jury. Et j'ai bien demandé à Debby de mentir pour me protéger, comme pour se protéger elle-même. Et j'ai laissé entendre, suite à votre première question, que tous les crimes que j'ai pu commettre en me débarrassant du corps d'Anne-Marie, ou en relation avec cet acte, eh bien, je plaide également coupable pour tout ça, et je ne doute pas que ça me vaudra d'être poursuivi.

— Combien de mensonges avez-vous proférés au sujet de la disparition d'Anne-Marie Fahey ?

— Vous pensez bien que je n'ai pas de chiffre à vous donner. Mais je sais que je n'ai dit la vérité à personne. Je vous ai dit que j'avais menti à tout le monde. J'ai dit que je l'avais raccompagnée à 22 heures, et que je ne l'avais jamais revue depuis.

Vraisemblablement persuadé d'avoir convaincu les jurés de la culpabilité de Debby, Tom considérait le contre-interrogatoire de Connolly comme une simple formalité. Mais le procureur ne l'entendait pas de cette oreille et entreprit de tout remettre en cause, en commençant par les premières heures du 28 juin devant la villa de Gerry.

— Il est 5 h 45, et vous êtes garé dans son allée de garage, en train de lire la page des sports ?

— Du moins, j'essaie.

— Vous lisez la page des sports sept heures après le décès d'Anne-Marie Fahey dans votre séjour de Grant Avenue, n'est-ce pas ?

— J'essayais de me changer les idées, répondit sèchement Tom. J'avais déjà fait mon possible pour refouler mes émotions.

— Et cela, sept heures après que Debby MacIntyre, comme vous nous l'avez indiqué, eut menacé de se donner la mort dans votre séjour de Grant Avenue ?

— Oui, mais je savais qu'elle n'en ferait rien.

— Ah bon ? Vous saviez, lorsqu'elle a porté ce pistolet à sa tempe, qu'elle n'allait pas se suicider ?

— Je n'ai jamais dit qu'elle avait porté le pistolet à sa tempe. J'ai dit que je pensais qu'elle allait porter le pistolet à sa tempe, et en même temps je savais qu'elle n'en ferait rien.

— Mais vous avez bondi pour la neutraliser ?

— Oui, par acquit de conscience. La Debby que je connaissais ne se serait pas donné la mort, mais je ne voulais prendre aucun risque.

Tom avait pris l'habitude de distinguer la « Debby que je connaissais » d'une espèce de démon que Bergstrom et les fédéraux auraient fait d'elle.

Connolly passa au crible la journée du 28 juin, et parvint sans mal à déstabiliser Tom. L'accusé ne savait plus combien de fois au juste il avait vu Kay ce jour-là, mais il se souvenait parfaitement, en revanche, d'une conversation « sympa » avec la secrétaire de Keith Brady, lorsqu'il avait essayé d'organiser une partie de golf. Une conversation « ordinaire », rectifia-t-il.

— Et cette conversation « ordinaire » eut lieu moins de dix heures après que la femme que vous aimiez énormément, comme vous dites, eut...

— Non, non, non, non, non, non...

— ... envisagé de se suicider ?

Tom n'avait pas prévu cette chute-là.

— Non, non, non, non, non, non. Ne jouez pas au plus fin avec moi, grimaça Capano. J'aimais énormément Anne-Marie Fahey. Vous ne pouvez pas comprendre ; vous ne l'avez même pas connue.

— Cette conversation que vous qualifiez d'« ordinaire » se déroula moins de dix heures après que Debby MacIntyre, que vous avez déclaré aimer énormément, eut parlé de se suicider, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cette conversation ordinaire eut lieu moins de neuf heures et

demie après qu'Anne-Marie Fahey, que vous avez déclaré aimer énormément, eut trouvé la mort dans votre séjour ?

— Oui.

Connolly demanda à Tom où il avait acheté la chaîne et le cadenas. Au magasin Brosius-Eliason, croyait se souvenir l'intéressé. Manque de chance, Ron Poplos avait établi qu'aucun des deux articles ne provenait de cette enseigne.

Les questions de Connolly étaient comme une rafale de balles en caoutchouc. Isolément, aucune n'était mortelle, mais leur fréquence confinait à la torture pour celui qui les recevait. Passant à la vitesse supérieure, Connolly attira l'inculpé dans un véritable champ de mines, en demandant quelques éclaircissements sur les derniers instants de la vie de la victime. Comment elle et Tom étaient-ils assis ?

Leurs jambes étaient-elles tendues, perpendiculairement au canapé, quand Debby les avait surpris ?

— A un moment donné, c'était bien le cas, répondit prudemment Tom. J'essaie de rassembler mes souvenirs... A un moment, elle a ramené ses jambes sur le canapé, en les pliant.

Il affirma que ni elle ni lui n'avaient bondi quand Debby avait surgi dans la cuisine en hurlant.

— Vous étiez tellement surpris d'entendre crier dans une autre pièce de votre maison que vous êtes sagement restés assis sur le canapé ? demanda Connolly.

Tom s'en tint à ses déclarations : ils étaient restés assis jusqu'à ce que Debby eût atteint le canapé.

— Combien de temps s'est-il écoulé avant qu'elle n'arrive dans la salle de séjour et fasse apparaître un pistolet dans sa main gauche ?

— Je ne saurais vous répondre. Les secondes étaient comme des minutes, les minutes Comme des heures. C'était tellement... Ce cauchemar s'est déroulé tellement vite...

Ce dont il était sûr, c'est qu'Anne-Marie avait pris la mouche, et commencé à remettre son collant pour débarrasser le plancher.

— Elle n'en peut plus. Elle veut partir. Elle veut que je la raccompagne.

Quelques femmes échangèrent des regards dans l'assistance. On n'enfile pas une paire de collants en un tournemain, a fortiori par une chaude et humide nuit d'été. Pourquoi se donner tout ce mal ? Une femme pressée eût plus vite fait de les laisser où ils étaient.

— Vous souvenez-vous avoir déclaré qu'Anne-Marie avait réagi sur le ton de la plaisanterie en voyant Debby brandir l'arme ?

— Le terme de plaisanterie n'est peut-être pas le plus adapté. Disons qu'elle trouvait cela, comment dire... ridicule.

Connolly s'intéressa aux mouvements du pistolet.

Quelle position, quel angle ? Dans quelle direction pointait-il ?

Tom eut le plus grand mal à suivre le rythme imposé par le procureur.

— Le pistolet s'est mis à monter et, comme je vous l'ai dit, j'ai pensé que si rien n'était fait, il allait finir au niveau de sa tête, comme ceci.

Il mima le geste.

— Alors vous avez lancé votre bras gauche pour empêcher ça ?

— Oui.

— Qu'avez-vous agrippé ?

— J'ai agrippé son poignet, pour stopper son ascension.

— A quelle hauteur se trouvait le pistolet ?

— A peu près au niveau des hanches, dans ce que l'on pourrait appeler une position de tir.

Chacune de ses réponses lui valait trois ou quatre nouvelles questions. Tom expliqua qu'il avait rabattu le pistolet vers le sol.

— A quelle distance vous trouvez-vous d'Anne-Marie Fahey à cet instant ?

— Nous nous touchons presque. Je me trouve à l'extrémité du canapé, et Anne-Marie est toujours assise. Je pense qu'elle avait terminé de renfiler son collant – la connaissant, c'est une chose qu'elle aurait faite en n'importe quelle circonstance. A cet instant, je pense qu'elle était en train de remettre ses chaussures.

— De quelle couleur étaient ces chaussures ? demanda Connolly, qui

se vit gratifier de la longue histoire des chaussures vertes que Tom avait rapportées de Philadelphie. Mais ce bla-bla n'était, bien entendu, qu'un rideau de fumée.

La scène décrite par Tom comportait une incohérence de taille : comment un pistolet pointé vers le sol eût pu tirer une balle selon une diagonale ascendante, blessant mortellement Anne-Marie à la tête et laissant une tache de sang en haut du dossier ?

Comme s'il prenait conscience de son erreur, Tom s'empressa d'ajouter qu'Anne-Marie ne s'était pas penchée en avant pour se rechausser. Elle s'était contentée de glisser ses pieds dans les escarpins qui se trouvaient au pied du canapé, en s'aidant simplement d'un doigt. Mais cet improbable exercice de contorsionniste ne résista pas aux questions de Connolly.

— Pouvez-vous nous dire comment était positionnée sa tête tandis qu'elle remettait ses chaussures ?

— Parfaitement droite.

— Parfaitement droite, et plus haute que le dossier du canapé ?

— Non. Le haut de son crâne dépassait peut-être d'un ou deux centimètres, mais pas plus.

A croire que Capano avait oublié que la victime mesurait 1,85 mètre...

Tom reprit le récit de la mort d'Anne-Marie, en décrivant sa réaction au coup de feu :

— La première chose que j'ai faite, c'est de regarder Debby. J'étais dans un état de choc et de stupeur totale, et elle aussi. Je sais que nous avons échangé quelques mots, et là, tout à coup, le choc. En fait, je me suis retourné parce qu'Anne-Marie ne disait plus rien. Aucun cri, rien du tout, alors je me suis retourné et là... j'ai vu qu'elle avait été touchée.

— D'accord. Où avait-elle été touchée ?

— Comme je l'ai dit, sur le côté droit de sa tête, près de l'oreille.

— A quelle distance de l'oreille ?

— Je ne saurais dire.

— Combien de centimètres ?

— Je n'en sais rien.

— Vous pouvez nous donner une estimation en centimètres ?

Tom marqua un temps d'arrêt.

— Je n'ai pas mesuré, monsieur Connolly.

— A combien de centimètres du sommet du crâne ?

— Je n'en sais rien.

— Pourriez-vous nous donner une estimation ?

— Je ne suis pas qualifié pour ça.

— A sept, huit centimètres du sommet du crâne ?

— Peut-être bien.

A partir de cet instant, Tom se braqua, refusant de livrer les détails que lui réclamait Connolly. Invoquant le faible éclairage de la pièce, il refusa d'évaluer la quantité de sang répandue. Il y en avait dans les cheveux d'Anne-Marie, sur la moquette, et sur le canapé. En faible quantité, disait-il, sans autre précision. Elle avait les yeux ouverts et la bouche fermée lorsqu'il entreprit de la ranimer. Et il avait braqué une lampe-torche sur ses yeux pour voir si elle était morte.

— J'ai vu que ses pupilles ne se dilataient pas à la lumière de la torche.

— Vous avez déclaré qu'après vingt bonnes minutes à essayer de la ranimer, son corps présentait la même rigidité, est-ce exact ?

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma Tom.

J'essayais surtout d'envoyer de l'air dans ses poumons et de m'assurer que sa trachée n'était pas obstruée.

Les jurés connaissaient la suite de l'histoire. Mais Connolly tenait à épulcher la version intégrale de l'accusé. Capano parut plus à l'aise une fois qu'ils en eurent fini avec les positions du pistolet, de la main de Debby, et d'Anne-Marie sur le canapé. Une fois qu'ils en eurent fini avec le sang et les blessures.

Tom se défendit d'avoir ramené la boîte de Talbot et le sac de commissions dans l'appartement d'Anne-Marie pour faire croire qu'il l'avait laissée chez elle à 22 heures. Et s'estimait « stupide » d'avoir roulé à toute allure dans les rues de Wilmington avec un pistolet à bord. Il reconnaissait avoir composé *69 depuis l'appartement, et s'être senti soulagé en découvrant

qu'il n'était pas le dernier homme à l'avoir appelée.

La stratégie de Connolly était particulièrement sournoise : il emmenait l'accusé au bord d'un précipice, puis changeait brusquement de direction, avant de faire demi-tour pour porter le coup de grâce. Tom soutenait que les expertises médico-légales n'auraient été d'aucune utilité pour expliquer la mort d'Anne-Marie. Seulement, Wharton et Connolly avaient étudié le procès-verbal de l'épineuse affaire de meurtre que l'ex-avocat avait plaidée pour le ministère public au milieu des années soixante-dix, et c'est ainsi que, vingt ans plus tard, les déclarations de Capano se retournèrent contre lui :

— Vous savez, depuis l'affaire Squeaky Saunders, que les expertises médico-légales sont essentielles pour déterminer la cause d'un décès, je me trompe ? demanda Connolly.

— Eh bien oui, vous vous trompez, répliqua Tom.

Cette affaire reposait uniquement sur le témoignage de tierces personnes qui affirmaient avoir été en présence de l'accusé au moment du meurtre.

— Mais vous souvenez-vous avoir dit au jury de l'époque que ces expertises étaient déterminantes, étant donné que la victime avait reçu trois balles ?

— Je ne m'en souviens pas.

Tom regardait « le serpent » comme s'il en était vraiment un.

— Trois coups de feu tirés par trois personnes différentes. Vous vous souvenez de ça ?

— Oui, ça me revient maintenant.

— Et le point central de votre réquisitoire était précisément le fait que Squeaky Saunders avait tiré le premier coup, le coup mortel. Vous vous souvenez de ça ?

— Non, je ne m'en souviens pas. Mais je vous crois sur parole. Vous avez visiblement étudié le dossier.

— Et vous souvenez-vous de ces précieux témoignages qui permirent de déterminer la trajectoire de la balle, et donc l'auteur du premier coup de feu ?

— Je ne me souviens pas de ça, répondit Tom d'un air gêné. Cela

remonte à 1976. Je ne m'en souviens pas.

— Squeaky Saunders avait abattu sa victime par-derrière ? Insistait Connolly. Une balle dans la tête.

Un coup mortel à quelque douze centimètres du sommet du crâne. Je me trompe ?

— Je n'ai rien à dire là-dessus.

— C'est l'affaire Squeaky Saunders qui vous a donné l'idée de larguer la glacière dans l'océan ?

Tom serra longuement ses mâchoires, avant de lâcher :

— Certainement pas.

— Vous souvenez-vous de la signification des écluses dans l'affaire Saunders ?

— Pas la moindre idée.

Capano feignait la lassitude, mais cela ne trompait personne.

— Vous souvenez-vous avoir vous-même dit aux jurés : « Si vous jetez un corps dans une crique en l'occurrence dans les environs de Delaware City cette crique débouche sur le fleuve Delaware, qui se déverse dans l'océan. Et c'est ainsi que le corps disparaît ? »

— Non, je ne me souviens pas avoir dit ça.

— Puis vous avez ajouté : « Voyez-vous, le ministère public suppose que les personnes responsables de la disparition de ce corps ignoraient que cette zone était régulée par des écluses, et ne s'attendaient pas à ce que ce corps refasse surface aussi vite, ni à ce qu'on le retrouve aussi rapidement, et je pense que ceci est un point fondamental. »

Tom affirma n'avoir aucune souvenance de cette déclaration.

— Vous souvenez-vous avoir rappelé aux jurés, au terme de votre réquisitoire, que les prévenus avaient démonté le pistolet avant de s'en débarrasser ? Vous avez dit : « Les avis divergent quant à savoir qui possédait quelle partie de l'arme... mais ce qui compte, c'est qu'ils s'en sont débarrassés. Nous ne possédons pas cette arme. Si c'était le cas, cette affaire serait bien plus simple. »

En exhumant ce vieux dossier, Connolly avait parfaitement réussi à désarçonner sa proie.

— Peut-être pourrai-je mettre un terme à cette plaisanterie, déclara sèchement Tom, en vous disant que j'ai tout oublié de cette affaire, et qu'elle ne concerne en rien ce procès, ni les événements du 27 juin.

Mais ça, c'était aux jurés d'en décider.

Connolly revint sur les deux retraits de liquide et le prêt consenti par Gerry :

— Il s'agissait là des 25 000 dollars que vous destiniez à Anne-Marie ?

— Absolument. C'est la stricte vérité.

— Votre compte courant affichait un solde créditeur de 56 000 dollars le 8 février 1996, n'est-ce pas ?

— J'ai du mal à le croire.

— Laissez-moi vous montrer votre relevé de compte, proposa le procureur en lui tendant le document.

Le visage de Tom trahit son dégoût de voir Connolly s'approcher de lui, comme s'il violait l'invisible frontière de son territoire.

— Vous disiez avoir eu besoin de ces 25 000 dollars pour impressionner Anne-Marie ?

— Oui, c'était bien le but de l'opération.

Tom avoua s'être senti gêné lorsque Joe Oteri avait mentionné cet argent devant les jurés.

— Je tenais à ce que ce geste demeure confidentiel, expliqua-t-il. Je pensais qu'en montrant à Anne-Marie un chèque de 25 000 dollars... J'avais une vague idée de ce que pouvait coûter un tel séjour en clinique, alors je me suis dit que ça pourrait, disons, l'impressionner et lui montrer à quel point je prenais sa santé au sérieux.

— Ainsi vous nous auriez dit, il y a douze jours, qu'un chèque aurait pu l'impressionner ?

— Je me suis mal exprimé, corrigea Tom. Elle n'aurait pas été impressionnée par un simple chèque ce n'est qu'un vulgaire bout de papier. Par contre, je me disais qu'en étalant 25 000 dollars cash sur sa table de cuisine, je pourrais au moins obtenir son attention, sinon sa gratitude ou son consentement.

Malgré ces explications, les procureurs et ceux qui avaient suivi le dossier de près cherchaient toujours les vraies raisons d'une telle accumulation de liquide. En avait-il fait don à Anne-Marie – qui ne gagnait que 30 000 dollars par an – dans un dernier effort pour la ramener à lui ? Mais peut-être n'en avait-elle jamais vu la couleur. Voulait-il payer quelqu'un pour la punir de l'avoir rejeté ? Ou bien était-il vraiment prêt, comme il l'affirmait, à déboursier une telle somme par pure charité chrétienne ?

Quand Capano revint à la barre le lendemain, à deux jours de l'année 1999, les questions de Connolly firent grimper la température d'un cran.

A ce stade des choses, tous avaient compris que l'existence de Tom tournait autour des femmes. Il disserta longuement sur les lettres, les peurs, les espoirs, et les indispositions menstruelles d'Anne-Marie et, après que Connolly lui eut rappelé que Debby caressait l'espoir de l'épouser un jour, il se montra tout aussi disert au sujet de cette dernière, en insistant particulièrement sur ses stupides erreurs.

— Vous estimiez que Debby n'était pas très intelligente ? lui demanda Connolly.

— Debby n'était pas à proprement parler une intellectuelle, répondit Tom. Elle possédait une certaine forme d'intelligence. Mais pas académique.

Connolly évoqua les « leviers » qu'actionnait Tom pour manipuler sa maîtresse. Car ses lettres démontraient qu'il savait toujours trouver les mots justes pour obtenir les réponses qu'il souhaitait. Il connaissait aussi bien ses bêtes noires que ce qui lui tenait le plus à cœur : le collier en or qu'il lui avait offert pour Noël 1996, son père, ses enfants, les filles de Tom, sa maison, sa sœur, Tatnall, le souvenir de Montréal...

Pour avoir entendu témoigner Debby, les jurés savaient qu'elle n'avait rien d'une idiote, mais tout d'une femme amoureuse qui ne demandait qu'à croire les dires de son amant. Même derrière les barreaux, celui-ci avait trouvé le moyen de tirer les ficelles.

Mais Tom avait lui aussi son talon d'Achille, et Connolly savait parfaitement lequel depuis leur toute première altercation. Quand le procureur cita une lettre faisant mention des quatre adolescentes, l'accusé prit le mors aux dents :

— Je vous interdis de parler de mes filles !

Faisant fi de cette mise en garde, Connolly poursuivit sa lecture. Tom écrivait combien ses filles lui manquaient, et à quel point il eût aimé leur épargner une telle épreuve.

— Cette idée de mettre vos filles en avant, se risqua Connolly, vous l'aviez déjà testée auprès d'Anne-Marie Fahey, n'est-ce pas ?

— Vous dépassez les bornes !

Il avait sciemment exagéré les problèmes de santé de Katie pour attendrir Anne-Marie et la pousser à reprendre leur correspondance électronique.

— Et avec Debby MacIntyre, poursuivit Connolly, quand la situation est devenue critique et que vous avez eu besoin de son aide, vous avez fait allusion à vos enfants ?

— Laissez-les en dehors de ça !

Connolly dressa la longue liste des autres personnes que Tom avait bernées : son psychiatre Joseph Bryer, Tom Shopa, le jeune Steven MacIntyre et Adam Balick, l'avocat qu'il avait choisi à Debby.

Pour parfaire sa démonstration, il suffisait à Connolly de reprendre les mots de l'accusé. Mis bout à bout, ils formaient une brillante leçon de manipulation. Il avait usé du langage comme d'une arme pour disposer ses pions sur l'échiquier de sa vie.

CHAPITRE 45

Le lundi 4 janvier 1999, Tom reprenait place dans le fauteuil des témoins. A sa façon de dévisager Connolly, on voyait qu'il ne cherchait même plus à dissimuler sa haine.

Capano reconnut avoir appris le 17 mars 1998 que Debby avait eu vent de son projet de cambriolage et découvert les plans qu'il avait dessinés de sa maison.

Connolly demanda :

— Ce même jour, vous lui avez écrit pour lui donner votre version de l'épisode Perillo, c'est exact ?

— J'ai tenté de le faire, oui.

— Très bien. Et là, vous ressortez votre couplet sur l'adoration que vous lui vouez. Je vous cite : « J'ai pleuré, et je pleure encore, en luttant pour ne pas faire de bruit. Mon Dieu, Debby, comment as-tu pu me laisser tomber et me faire autant de mal ? Et pourquoi, mon Dieu, ne puis-je cesser de t'aimer ? »

Ce sont bien les mots que vous avez employés ?

— Absolument.

— Très bien. Voyons maintenant ce que vous écriviez à Susan Louth ce même 17 mars : « Chère petite traînée, ma plus vieille cousine maternelle m'a adressé une lettre. Elle dit qu'elle ne me reconnaît que deux erreurs : une extrême stupidité, et la manie d'ouvrir ma braguette à tout bout de champ. Elle m'écrit également que Debby a un air de mégère et de traîtresse. Cette fille est drôlement perspicace.

Crois-tu que je devrais lui dire que Debby avale et qu'elle adore ça ? » Ainsi, le jour même où vous déclarez votre inextinguible flamme à Debby MacIntyre, vous la décrivez à Susan Louth comme une mégère et une traîtresse, qui avale et qui adore ça.

Je me trompe ?

— J'étais à côté de mes pompes durant tout le mois de mars, et j'étais traversé par les sentiments les plus contradictoires. Je veux dire... j'étais déprimé, j'étais triste, j'étais en colère, j'étais hargneux. Je n'étais plus moi-même.

C'était son argument magique. Chaque fois qu'on le sommait de justifier ses contradictions, il invoquait sa cervelle « en bouillie ». Mais il semblait, aujourd'hui, en pleine possession de ses facultés. Il tenait tête à Connolly, et montrait les crocs à la moindre évocation de ses filles. Il ne pardonnait pas à la police de les avoir mêlées à cette histoire en se rendant à leur domicile de Greenhill Avenue.

— Comment cela ? demanda Connolly. Les policiers ont arrêté vos enfants ?

— Non. Ils m'attendaient dehors, bien sûr. (...) Je veux bien qu'ils m'interrogent, mais qu'ils fassent preuve d'un minimum de tact, bon sang. Et si j'étais sorti du garage avec les gosses dans la bagnole ?

Les filles de Tom avaient souvent assisté aux auditions. Elles avaient eu droit aux plus intimes révélations sur la double vie de leur père. Kay n'appréciait pas de les voir aller au tribunal, mais leur père les poussait à venir, pour lui mettre du baume au cœur.

Connolly avança l'idée que Tom avait menti à son propre avocat, Charlie Oberly.

— Vous saviez que M. Oberly avait rencontré les journalistes, qu'il était passé à la télévision nationale en mai 1997, et qu'il avait exhibé cet objet pour dissiper la rumeur selon laquelle il manquait une ancre au bateau de Gerry ?

— Oui, je le savais.

— Vous n'aviez même pas confié à vos avocats que Debby MacIntyre était impliquée dans la mort d'Anne-Marie Fahey ?

— Je refuse de répondre à cette question.

— Le 4 janvier 1997, vous n'aviez toujours pas dit à vos avocats qu'Anne-Marie Fahey avait été tuée ?

— Je n'ai pas à rompre la confidentialité de la relation avocat-client.

Connolly ajouta de nouvelles têtes à la liste des personnes ayant été abusées par Tom : sa sœur Marian, sa mère et Kim Horstman. Puis il mit le feu aux poudres en y associant ses filles :

— En dépit de toute l'affection que vous déclarez vouer à vos enfants, vous vous êtes servi d'elles, n'est-ce pas ?

— Vous persistez, hein ? Gronda l'accusé.

— Avez-vous utilisé vos filles pour entraver l'enquête ? répéta Connolly.

— Vous avez martyrisé mes filles ! Vous avez martyrisé ma mère !

— Allez. Parlons un peu de vos filles.

— C'est hors de question !

— Vous aviez la possibilité de faire en sorte que vos filles ne soient pas interrogées par les autorités fédérales. Il vous suffisait d'accepter de parler vous-même. Mais vous n'en avez rien fait, n'est-ce pas ?

— Vous parlez d'un choix...

— Mais ce choix vous appartenait.

— Non, non, non, et vous, comme cet ignoble...

Les avocats se précipitèrent vers le juge Lee tandis que Tom déversait sa bile sur Connolly. Joe Oteri demanda l'ajournement du procès. Connolly rappela au juge que le ministère public avait offert de ne pas interroger les deux filles cadettes de Capano. Et que si Tom s'était engagé par écrit à ne pas les citer comme alibi, lui-même n'aurait pas eu à parler aux enquêteurs. Mais il s'y était refusé. Malgré tous ses beaux discours sur son exemplarité paternelle, le ministère public était persuadé qu'il les considérait comme son joker, et qu'il n'hésiterait pas à leur demander de mentir pour lui. Il était allé jusqu'à empêcher les prélèvements sanguins qui eussent vite fait d'établir qu'elles n'étaient pas à l'origine des taches retrouvées dans son séjour.

Le juge rejeta la motion d'ajournement et laissa Connolly poursuivre ses questions.

— De fait, reprit ce dernier, vous aviez la possibilité d'éviter à vos filles l'expérience traumatisante d'une déposition, n'est-ce pas ?

Tom se leva d'un bond, tel un fauve enragé. De leur banc, Robert Fahey et David Weiss furent tétanisés par cette soudaine métamorphose. Jamais ils n'avaient vu un être humain se mettre dans un état pareil.

— Ses oreilles crachaient de la vapeur, et ses yeux lançaient des éclairs, se souviendrait Robert. Des veines se sont mises à gonfler sur son visage, là où un visage normalement constitué n'a même pas de veines. A cet

instant, nous avions devant nous le diable incarné.

— C'est complètement faux ! Vociféra Tom.

Espèce de vermine sans foi ni loi, vous êtes une insulte au genre humain !

Les bras croisés, Connolly se tut pour contempler le troublant spectacle d'un homme lâché par ses nerfs. Lui-même ne s'était pas attendu à une telle explosion.

Les jurés étaient hébétés. Comme chaque fois qu'il se produisait un événement inattendu, ils se tournèrent vers le juge, leur guide dans la tempête. Lee lâcha un long soupir. Lui aussi était furieux, mais contre l'accusé.

Connolly reprit la parole :

— Non seulement cette possibilité s'offrait à vous...

— Et si vous expliquiez ce que vous avez fait à ma mère ? Éructa Tom en frappant le micro dressé devant lui.

— Votre Honneur, nous n'avons rien fait à sa mère, précisa Connolly.

— Vous n'avez rien fait à ma mère ? hurla Tom.

C'est un mensonge éhonté ! Vous mentez à la cour !

Le juge Lee fit signe aux gardes.

— Veuillez faire sortir M. Capano.

Comme les gardes l'empoignaient pour l'expulser, Tom s'arracha à leur étreinte pour interpeller les jurés :

— C'est un menteur !

Le lendemain, mardi 5 janvier, c'est un accusé assagi qui vint reprendre son fauteuil. Mais ceux qui avaient assisté à son coup d'éclat de la veille n'oublieraient jamais ce qu'ils avaient vu. Tenant à se prémunir contre tout nouveau débordement, le juge Lee mit personnellement en garde le prévenu, après que celui-ci eut subi les remontrances de ses avocats :

— Il n'y aura pas d'excuses à la cour et aux jurés pour le dérapage d'hier. Vous vous contenterez de répondre aux questions qui vous seront posées par M. Connolly. Il sera autorisé à vous interroger comme il l'entendra, dans la seule limite du droit d'objection conféré à vos défenseurs. Vous répondrez à chaque question de M. Connolly. Le moindre écart vous

vaudra un avertissement. Si vous refusez de vous soumettre aux règles de ce contre-interrogatoire, sachez que vous vous exposerez à des sanctions draconiennes, que nous n'hésiterons pas à envisager.

Quand le juge Lee passait aux menaces, on savait toujours à quoi s'en tenir. Même Tom comprit qu'il ne plaisantait pas. Il répondit donc aux questions de Connolly, mais en traînant des pieds. Approchant du terme de son contre-interrogatoire, ce dernier demanda à Tom :

— Jusqu'au premier jour de ce procès, ni vous ni vos porte-parole n'avez apporté aux Fahey le moindre élément d'information concernant la disparition de leur sœur ?

— Je n'ai personnellement rien dit, reconnu Capano.

— Et il aura fallu attendre que Gerry rapporte aux autorités ce qu'il était advenu du corps d'Anne-Marie Fahey pour que sa famille sache quelque chose ?

— Non, non, non, je ne peux pas vous laisser dire ça. Si Robert m'avait rappelé, si Robert m'avait répondu quand je demandais à voir Bud Freel, quand je demandais à voir Kim Horstman, et si Kim avait accepté de me rencontrer chez ma mère à Stone Harbor, comme je le lui proposais, les choses auraient pris une tout autre tournure.

Tom reprocha ensuite aux Fahey d'avoir engagé des poursuites contre sa famille pour « réclamer trente millions de dollars, ou je ne sais quelle somme délirante ».

— Cela dit, objecta Connolly, c'est bien vous qui avez parlé de sortir un livre ou un film sur cette affaire, n'est-ce pas ?

Tom haussa les épaules.

— C'étaient des paroles en l'air. Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire un livre.

Connolly sortit une lettre que le prévenu avait écrite à Debby le 29 janvier 1998, soit un an plus tôt.

— A la neuvième page de cette lettre, douzième ligne, vous écrivez la phrase suivante : « Cette nuit... »

— Oui...

— Vous écrivez : « Cette nuit, je vais plancher sur le livre et le film que je ferai après l'audition de la semaine prochaine. » Vous vous en

souvenez ?

— C'est bien ce que j'ai écrit.

— Pas d'autre question, Votre Honneur.

Plus tard, Connolly demanda à Tom pourquoi il tenait absolument à ce que Kim Horstman, la meilleure amie d'Anne-Marie, vînt le rejoindre à Stone Harbor, et pourquoi il lui avait menti.

— En la rencontrant personnellement, ou en essayant de rencontrer Robert, nous aurions pu commencer à nous dire des choses... Par ailleurs, je ne vois pas à quel mensonge vous faites allusion.

— Eh bien, vous lui avez proposé de vous rejoindre à Stone Harbor afin de mettre vos réflexions en commun pour tenter de deviner où Anne-Marie était passée.

— Oui, j'ai bien dit ça, dit Tom en feignant de n'y voir aucun mensonge.

— Vous saviez où se trouvait Anne-Marie.

— Oui, d'accord. Mais je me disais que c'était la seule façon de l'amener à affronter le pire.

— Le pire étant ?

— Ce qui est arrivé à Anne-Marie Fahey.

Les jurés connaissaient à présent les deux facettes de Tom Capano. Ils avaient vu aussi bien le faible, vulnérable – et non moins charmant – gentleman, que le monstre égocentrique, narcissique et machiavélique dépeint par le ministère public.

Le camp de la défense était en piteux état. Gène Maurer s'absentait souvent de la salle d'audience pour accomplir de simples tâches administratives.

L'accusé et ses avocats ne donnaient guère l'image d'une équipe soudée ; on devinait leurs désaccords à la rareté de leurs conciliabules. Toujours partisan d'une approche « en cascade », Tom persistait à vouloir faire feu de tout bois, malgré leurs efforts répétés pour l'en dissuader.

Vinrent Marian et Lee Ramunno, dont les propos visaient essentiellement à accabler Gerry. Si le beau-frère de Tom se montra particulièrement bavard, sa sœur semblait meurtrie de devoir prendre parti pour un frère contre l'autre.

Tom avait insisté pour que l'on fit témoigner sa mère, afin qu'elle achevât de diaboliser son plus jeune fils. Mais les avocats s'y refusaient. Au-delà de la compassion que leur inspirait la vieille dame au cœur fragile, Joe Oteri expliqua au juge Lee :

— Nous n'allons pas la citer comme témoin, pour des raisons qui relèvent de nos choix stratégiques à nous, et non de M. Capano. Je tiens à voir figurer au procès-verbal que nous ne l'avons pas appelée. Nous sommes tous quatre en parfait accord sur ce point, et M. Capano fera ce qu'il voudra plus tard.

Le dernier témoin de la défense fut Angel Payne, professeur d'éducation physique à Ursuline Academy. Elle confirma que Katie Capano « était tombée ou s'était évanouie » lors d'un match de basket au printemps 1996, alors qu'elle était en classe de quatrième.

— Vous souvenez-vous d'avoir annoncé cet incident à M. Capano, demanda Gène Maurer, et savez-vous comment il a réagi ?

— Pas vraiment, expliqua Payne. Je sais que je lui ai déjà parlé de ses filles, et je l'appelais chaque fois qu'il leur arrivait quelque chose.

— Et comment réagissait-il dans ces cas-là ?

— Il était très contrarié, et j'imagine qu'il s'affolait, comme la plupart des parents.

Ferris Wharton n'avait aucune question à poser à la jeune enseignante.

Le tandem de procureurs appela plusieurs témoins susceptibles d'éclairer certaines questions soulevées lors du plaidoyer de la défense, parmi lesquels figurait Tom Bergstrom, l'avocat de Debby. Wharton et Connolly pensaient que les jurés seraient heureux de découvrir le fameux « malfaiteur de Malvern », ce « gros tas de vase », ce « type répugnant » dont Tom leur avait rebattu les oreilles. A vrai dire, ils perçurent sans mal la vraie nature de Bergstrom : un honnête homme dont le seul but était de protéger sa cliente. (Bien qu'il se fût gardé de le crier sur tous les toits, il n'avait pas demandé un cent à Debby pour les longues heures qu'il lui avait consacrées.)

Kim Horstman revint devant les jurés pour attester que Capano lui avait effectivement confié, fin mai 1996, que sa fille Katie s'était fait opérer d'une tumeur au cerveau quelques mois plus tôt.

— Et a-t-il dit quoi que ce soit au sujet de son rétablissement ? demanda Connolly.

— Oui, répondit Kim. Il m'a dit qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle pourrait donc passer une partie de l'été en Europe avec son oncle Lu.

Puis ils firent venir Ron Poplos. L'agent du fisc avait aidé les enquêteurs à décrypter les transactions financières de Tom, mais il avait également utilisé ses semelles. De son propre chef, il avait rencontré un nombre incalculable de droguistes pour tenter d'établir la provenance de la chaîne et du cadenas, mais il avoua avoir fait chou blanc. C'est encore Poplos qui s'était entretenu, quoique fort brièvement, avec Marguerite Capano. Et, vu que Tom s'était indigné du traitement infligé à sa mère, Connolly profita de l'occasion pour remettre les pendules à l'heure.

— En août 1997, demanda-t-il à Poplos, avez-vous délivré une assignation à comparaître à Marguerite Capano ?

— Tout à fait. Le 12 août, pour être précis.

— Que portiez-vous ce jour-là ?

— Un jean et un sweat-shirt.

— Vous avez rencontré Mme Capano ?

— Tout à fait. J'ai fait le tour de la maison, car je ne voyais aucune porte côté rue. Vous savez comment sont faites les villas de bord de mer : elles donnent sur la plage. Il y avait une sorte de véranda, avec une porte coulissante. J'ai frappé à la vitre, elle est venue m'ouvrir, et je lui ai demandé si elle était bien Mme Capano. Elle a répondu oui.

Poplos lui remit sa convocation. Elle l'examina rapidement, secoua la tête, et referma la porte. Il affirma qu'il s'était montré aimable et poli, et qu'il n'avait même pas eu à lui montrer son badge. Voilà comment la bande à Connolly avait martyrisé la maman de Tom.

Grand et digne, Robert Fahey, le frère aîné d'Anne-Marie, fut le dernier témoin de l'accusation. Il lut la lettre que lui et Brian avaient écrite et fait remettre à Tom le 24 juillet 1996.

Quand Joe Oteri lui demanda si, à son avis, un individu devait toujours suivre les conseils de son avocat, Robert répondit par la négative.

— Vous pensez donc qu'on embauche un avocat et qu'on lui verse des honoraires pour ne pas l'écouter ? demanda l'avocat, perplexe.

— J'imagine que ça arrive, répondit Robert.

L'allusion déclencha quelques rires dans l'assistance.

Oteri voulait démontrer que Tom s'était muré dans son silence dans le seul but de protéger une tierce personne. Revenant sur la lettre à Tom, il demanda :

— La seule chose qui vous intéressait, c'était ce que vous vouliez, sans vous soucier de ce qu'il pouvait faire pour protéger quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

— La seule chose que je voulais, c'était revoir ma sœur, monsieur.

Le 13 janvier 1999, Colin Connolly prendrait la parole une dernière fois avant que le jury ne se retirât pour délibérer et rendre son verdict. Le réquisitoire final d'un procureur révèle sa personnalité. On distingue généralement deux écoles : celle du cœur, et celle de la raison. Devant un tribunal, Connolly appartenait à la seconde. S'il compatissait pleinement à la douleur des Fahey, il considérerait que le meilleur moyen de faire justice à Anne-Marie était de laisser parler les faits, les incohérences, les mensonges manifestes, et les sordides circonstances de sa mort ; de rappeler ces éléments accablants aux six hommes et aux six femmes qui composaient ce jury, puis de s'en remettre à leur bon sens.

Il avait en tête les moindres détails de cette affaire, et il ne consulterait son épais classeur que pour citer quelque passage d'une lettre ou d'un e-mail. Cela faisait deux ans et demi que son enquête se confondait avec sa vie. Il avait passé l'essentiel de cette période non pas assis derrière son bureau au cabinet de l'U.S. Attorney, ni à pouponner son dernier-né, mais sur le terrain, aux côtés de Bob Donovan, Eric Alpert et Ron Poplos.

Son cœur battait la chamade quand il prit la parole. Récapitulant les innombrables données qui concluaient à la culpabilité de l'accusé, il demanda aux jurés de les regrouper en cinq catégories.

— L'aspect le plus important de ce dossier est le témoignage de Gerry, dit-il. Une deuxième catégorie d'éléments à charge concerne la glacière, la chaîne et le cadenas. La troisième catégorie réside dans le témoignage de Debby MacIntyre relatif à l'achat du pistolet. Je vous propose, comme quatrième catégorie, le comportement de l'accusé dans la journée du 28 juin. Enfin, le dernier aspect à prendre en compte n'est autre que le propre témoignage de l'accusé.

Celui-ci n'est tout simplement pas crédible. Son attitude à la barre correspond en tous points à l'individu qu'Anne-Marie décrivait à son psychologue et à ses amis. Elle correspond tout autant à l'individu qui prétendait contrôler de A à Z l'existence de Debby MacIntyre, et elle correspond encore à l'individu qui ne tenait plus en place lorsqu'il savait Anne-Marie dans les bras de Michael Scanlan.

Porté par son éloquence, Connolly passa trois heures et quarante-sept minutes à reconstituer le puzzle pièce par pièce, et à dresser le portrait d'un homme qui ne reconnaissait comme vérités que celles qui l'arrangeaient. Il rappela que Tom admettait lui-même avoir commis un nombre incalculable de mensonges. Tout indiquait que cet homme était un monstre d'égoïsme – et un assassin.

Connolly diffusa l'enregistrement des conversations où Tom reprochait à Debby d'avoir vendu la mèche au sujet de l'arme. Ses paroles étaient un concentré de haine et de mépris. Debby n'était plus sa chose. Il ne pouvait plus se servir d'elle comme il se servait des autres. Y compris ses filles adorées.

— L'accusé voulait imposer ses propres règles à Anne-Marie, conclut Connolly. Il n'est pas homme à se soumettre aux mêmes règles que les autres. Il refuse de répondre aux questions ; il refuse de se plier aux règles de la cour. Il ne supporte pas que la police veuille l'interroger. Seulement, il y a certaines règles qui valent pour tous. Cela s'appelle la loi.

M. Capano a bénéficié des règles qui lui garantissent un procès équitable, et il vous appartient désormais de rendre la justice. Et la justice suppose que vous rendiez un verdict conforme à tous les éléments que nous avons présentés. Et le seul verdict qui soit conforme à ces éléments est un verdict de culpabilité. Je vous remercie.

Même au plus fort de l'hiver, il régnait dans la salle d'audience une chaleur suffocante. Jack O'Donnell avait un début d'angine, et Joe Oteri se sentait migraineux lorsqu'il se leva pour livrer son ultime plaidoyer. C'était un bateleur, qui avait pour habitude de scander ses arguments à pleine gorge. En bon despote, Tom critiqua vertement la manière dont Oteri était chaussé, expliquant en substance que la conservatrice Wilmington n'était pas prête pour ses santiags fétiches. Mais Oteri passa outre.

Tom approuvait-il davantage l'angle d'attaque choisi par son défenseur ? Rien n'était moins sûr.

Celui-ci expliqua que l'attitude de Tom après la mort d'Anne-Marie était d'une telle stupidité qu'elle ne pouvait avoir été préméditée. Non, il ne pouvait s'agir que d'un accident.

Oteri reconnut que ce procès réunissait tous les ingrédients pour une série policière : les « jeux coquins », le cadavre jeté en mer, les mensonges à la famille de la victime et à la police.

— Mais ce n'est pas cela qui est reproché à mon client, s'époumona-t-il. Vous ne pouvez pas le déclarer coupable au seul motif que vous n'aimez

pas Tom Capano ou ce qu'il a fait.

Tom n'était pas, d'après Oteri, « une espèce de génie diabolique » ayant fomenté le crime parfait, « mais l'exemple vivant du type qui se tire une balle dans le pied ». Il décrivit un parfait empoté, qui aurait dû savoir qu'il n'avait pas la force de transporter un corps tout seul, et qu'une glacière en PVC avait toutes les chances de flotter. Comparant son client à l' « idiot du village », Oteri demanda aux jurés :

— Quel crétin aurait l'idée de la tuer chez lui ?

Après le décès, estimait Oteri, Tom avait accumulé les erreurs d'une manière qui faisait insulte à son intelligence. Non, le brillant Tom Capano n'avait rien fomenté du tout. Tout était arrivé par la faute d'une femme jalouse. Oteri rappela que c'était Debby MacIntyre qui avait, fût-ce accidentellement, tiré la balle mortelle.

— Saisissez vous-mêmes cette arme, proposa-t-il aux jurés, et regardez ce qui se passe si quelqu'un la cogne brusquement vers le bas : vous verrez si vous n'avez pas le réflexe de presser la détente.

Mais quoiqu'il reconnût le caractère involontaire du drame, Oteri ne manqua pas d'accabler Debby MacIntyre :

— Un monstre de fourberie que cette femme ! s'écria-t-il.

Au total, Oteri parla pendant trois heures et quarante et une minutes, au cours desquelles il fustigea ces « faux témoins » produits par l'accusation, à savoir Gerry, Louie, et Debby. Comment se fier à leurs paroles étant donné qu'ils avaient tous passé un accord avec le gouvernement ? En conclusion de son plaidoyer, il rappela aux jurés que, quel que soit le verdict final, les États-Unis en ressortiraient grandis, car la liberté est préservée chaque fois que l'on acquitte un innocent, ou que l'on condamne un coupable.

Quand Oteri regagna la table de la défense, Tom prit ses gardes par surprise en bondissant pour remercier son avocat. Les deux hommes se donnèrent une longue accolade qui parut pour le moins exagérée.

Si Connolly s'était fait fort de souligner les centaines d'invéraisemblances dans la thèse de la défense, Oteri s'était cantonné au registre de l'émotion brute, à grand renfort d'adjectifs et d'adverbes.

Les jurés avaient soigneusement écouté parler l'un et l'autre. Et les médias de commencer à faire des pronostics.

C'est en fin d'après-midi, ce même mercredi, que Ferris Wharton s'adressa aux jurés. La température de la salle 302 était toujours aussi élevée.

Mais personne ne quitta son siège.

— Il se produit un phénomène classique quand on monte le volume à fond, commença Wharton en faisant allusion aux vociférations d'Oteri. Ça provoque de la distorsion.

Il fit remarquer aux jurés qu'il ne suffit pas de hurler pour donner du sens à un discours, avant d'ajouter :

— Les actes de Thomas Capano en disent plus long que les vitupérations de M. Oteri.

Fidèle à son humour, Wharton prévint les jurés qu'il se garderait de revenir sur l'interminable récitation d'e-mails à laquelle Oteri venait de se livrer.

— Je ne vais pas les lire, dit-il, non parce qu'ils sont sans importance, mais parce que vous risqueriez de jaillir de votre box pour me faire la peau.

A vrai dire, ce procès était l'un des tout premiers dans l'histoire des États-Unis où le courrier électronique tenait une place aussi centrale. Mais les jurés en avaient suffisamment entendu pour mémoriser la teneur de cette correspondance. Ils avaient bien compris comment Anne-Marie avait voulu contenir les ardeurs de Tom en répondant à ses messages intempestifs.

Pour Tom Capano, expliqua Wharton, un cadeau est synonyme de culpabilité. Son apparente générosité visait seulement à maintenir Anne-Marie sous son emprise ; elle lui était constamment redevable de quelque chose. Cet homme ne donnait que dans l'espoir de recevoir.

— Mais il arrive, souligna Wharton, que l'on embrasse sa femme simplement parce qu'on l'aime, et non parce qu'on attend quelque chose en retour.

L'heure du dîner avait largement sonné, mais le juge Lee tenait à mener cette dernière journée de procès à son terme. Pour tenter de ramener la température sous la barre des trente degrés, le juge ouvrit en grand les portes de la salle après que les employés du tribunal eurent quitté les bureaux.

C'est sous la plume d'Anne-Marie que l'on trouvait la meilleure description de Tom Capano – du moins, du point de vue du ministère public. Wharton isola quelques termes consignés dans le journal intime vers Pâques 1996 :

— Possessif, manipulateur, dangereux, jaloux, maniaque...

Puis, se tournant vers les jurés :

— Lequel de ses termes ne correspond-il pas à Thomas Capano ?

Au bout d'une heure et demie, Wharton s'éloigna du lutrin. C'était terminé. Il ne restait plus qu'au juge Lee à livrer ses instructions au jury. Si cette phase est d'ordinaire la plus rébarbative dans un procès, personne ne quitta la salle pendant que Lee parlait.

Celui-ci expliqua aux jurés qu'ils devaient répondre à une seule question : coupable ou non coupable d'assassinat. Le juge finit par céder à son propre épuisement, lorsque, parvenu à la dernière page de son texte, il la jeta par-dessus son épaule d'un geste théâtral en soupirant :

— Je crois avoir déjà abordé ce point-là.

C'est ainsi que, le mercredi 13 janvier 1999 à 21 h 50, les jurés purent se retirer pour entamer leurs délibérations. Mais ils avaient d'abord mérité une bonne nuit de sommeil. Ils furent conduits à l'hôtel Hilton de Christiana, ce que le grand public n'apprendrait qu'une fois le verdict rendu. Ces jurés étaient jeunes – trente-huit ans en moyenne – et issus des milieux les plus divers. Le sort de Tom Capano était entre leurs mains.

De retour à l'air libre, le froid surprit aussi bien les protagonistes de l'affaire que les simples spectateurs.

Cela faisait des jours, des semaines, des mois qu'ils se trouvaient dans un autre monde, et ils n'arrivaient pas à se dire que ce procès était enfin terminé. Ce serait pourtant bien vrai si Tom Capano se voyait blanchi. Dans ce cas, ce dernier devrait toutefois déposer une caution pour s'acquitter des charges de tentative de meurtre sur les personnes de Gerry et Debby. Mais nul ne doutait qu'il parviendrait sans mal à réunir la somme nécessaire.

En revanche, un verdict de culpabilité donnerait lieu à une sorte de procès bis, à l'issue duquel les jurés auraient à se prononcer sur l'alternative suivante : la perpétuité ou la mort par injection létale.

Personne ne s'attendait à un verdict immédiat ; les jurés devaient parcourir des montagnes de documents et de pièces à conviction – déclarations, enregistrements, lettres... La glacière faisait à ce titre l'objet de toutes les fascinations. Un journaliste avait acheté un exemplaire similaire, pour constater qu'il pouvait s'y coucher en position fœtale. Après coup, on apprendrait que l'un des plus frêles jurés avait tenté la même expérience. Mais l'un comme l'autre n'avaient pu entièrement rentrer leurs pieds. Autrement dit, tout indiquait que Tom avait dû briser les chevilles d'Anne-Marie pour fermer le couvercle du cercueil en PVC. Un détail pour le moins dérangent...

En règle générale, on considère que plus le jury délibère longtemps, et

plus il est susceptible de prononcer l'acquittement. Le jeudi soir, rien de nouveau.

Le vendredi non plus. Le samedi venu, la foule commençait à envahir les marches du palais de justice et le trottoir de Rodney Square. Les habitants de Wilmington trouvaient le suspense insoutenable, qui décomptait les heures de cet assourdissant silence.

Les camions de télévision s'alignaient sur le bord du trottoir, et les reporters étaient sur le qui-vive. La tension était telle qu'un bataillon de policier de Wilmington restait posté en haut des marches, prêt à former un cordon pour protéger l'entrée du tribunal.

La rumeur parvint le samedi soir : le jury avait arrêté son verdict. Il fallut pourtant attendre le dimanche matin pour que les protagonistes de l'affaire fussent réunis au deuxième étage du palais de justice Daniel J. Hermann.

La foule était déjà nombreuse pour voir dénier ses héros, qui arrivèrent au tribunal en ordre dispersé à partir de 9 heures. D'abord le juge Lee, qui eut droit à un concert d'applaudissements, puis Ferris Wharton et la famille Fahey, qui fut accueillie par un respectueux silence. Marguerite, poussée dans son fauteuil roulant par un parent, offrit aux journalistes ses remarques acerbes. Comme si elle connaissait déjà le verdict, elle clama l'innocence de son fils, et s'en prit ouvertement à cette femme — Debby MacIntyre qui avait ruiné sa vie. Enfin, Colin Connolly et Bob Donovan montèrent l'escalier quatre à quatre.

L'instant suivant, la foule se pressait vers les détecteurs de métaux situés entre les deux rangées de portes battantes de l'entrée. Cent cinquante personnes s'engouffrèrent dans la salle d'audience, davantage encore dans l'escalier en colimaçon, et plus de trois cents journalistes se postèrent dans la rue.

Vêtu de son costume bleu marine, Tom pénétra dans la salle escorté par ses gardes. Comme à son habitude, il trouva la force de saluer d'un sourire sa mère, ses filles et sa sœur. Ce matin-là, même Kay était là, qui tenait elle aussi à entendre les mots dont dépendrait leur vie à tous.

A 10 heures précises, le juge Lee demanda au président du jury d'énoncer le verdict. Kathi Carlozzi se tenait à la porte de la salle d'audience ; en laissant dépasser une main dans le hall. En cas d'acquittement, elle pointerait son pouce vers le bas, et vers le haut si Tom Capano était reconnu coupable. Ce signal permettrait à la rue d'être informée quasiment en temps réel.

Jusqu'à cet instant, les jurés avaient soigneusement évité de croiser le regard de Tom, ce qui n'est jamais bon signe pour l'accusé. Mais le président du jury, installateur de pots d'échappement chez un concessionnaire Général Motors, fixa Tom droit dans les yeux en annonçant :

— L'accusé est déclaré coupable.

Les six gardes armés guettaient la réaction de Tom, mais il ne manifesta aucune émotion. Il resta maître de lui-même, sans un regard pour les jurés.

Kathi dressa son pouce. Thomas J. Capano venait d'être jugé coupable d'assassinat, et une clameur approbatrice s'éleva de la rue. L'ancien notable de Wilmington était devenu un paria. Mais il restait ceux qui l'aimaient encore, ceux-là mêmes qu'il avait reproché aux enquêteurs de maltraiter : sa mère, ses filles, sa sœur. Marian Ramunno enlaça sa mère en larmes, avant que celle-ci ne s'extirpât de son fauteuil pour se rendre auprès de ses petites-filles, littéralement effondrées. Elles avaient toujours cru leur père quand il leur disait qu'il serait bientôt de retour parmi elles.

De l'autre côté de l'allée centrale, les Fahey pleuraient eux aussi. Ils avaient obtenu justice, mais leur sœur ne reviendrait pas pour autant.

Dehors, l'ambiance était à la fête, avec des salves d'applaudissements et des hourras pour célébrer les vainqueurs, qui parcoururent l'un après l'autre la haie d'honneur dressée par les policiers de Wilmington. Les marches du palais devinrent le théâtre de conférences de presse improvisées. Les Fahey, David Weiss, Colin Connolly, Ferris Wharton, Joe Oteri, Jack O'Donnell, Charlie Oberly et Gène Maurer se livrèrent tous aux questions des journalistes exaltés.

Connolly tint à mettre un bémol à la liesse populaire en déclarant :

— Tom Capano a plongé de nombreuses personnes dans la détresse, la douleur et la souffrance.

Mes pensées vont à la famille Fahey. Anne-Marie n'est plus parmi nous. Rien ne pourra jamais compenser cette perte dans le cœur de sa famille et de ses amis.

Ayant appris la nouvelle chez elle, Debby MacIntyre gagna le tribunal, fendant à pied une foule surprise de la voir. Tom lui avait toujours dit d'éviter les apparitions publiques. Mais elle n'avait plus rien à craindre. Le jury l'avait crue, et c'était pour elle la plus belle des revanches. Elle confia aux journalistes qu'elle était heureuse pour les Fahey, et qu'elle comptait reprendre une vie normale, une vie dans laquelle Tom Capano n'aurait aucune

place.

Le centre-ville de Wilmington, aux dimanches d'ordinaire aussi paisibles qu'un cimetière, était noir de monde. Kevin Freel ouvrit les portes de l'O'Friel's Irish Pub, où les habitués levèrent leurs choppes à la mémoire d'Anne-Marie.

La deuxième phase du procès, portant sur le choix de la sentence, s'ouvrit le 20 janvier 1999, et Tom avait toutes les raisons de s'inquiéter. Si les procureurs n'avaient pu, jusque-là, faire état de ses « antécédents délictueux », c'était désormais chose possible. Et c'est ainsi qu'ils appelèrent Linda Marandola, la femme qu'il avait harcelée et menacée plusieurs années durant.

La quarantaine passée, Linda n'avait plus rien d'une belle plante. Elle décrivit les coups de fil et les menaces de Tom, et la façon qu'il avait de se présenter comme le grand maître de Wilmington et de tout le Delaware, qui la sommait de faire ses valises si elle voulait avoir la paix. L'assistance frémit lorsque Marandola indiqua qu'il l'embêtait encore quatre mois seulement avant la mort d'Anne-Marie Fahey.

Si seulement le barreau s'était donné la peine de rappeler Tom à l'ordre lorsqu'il avait eu vent de ces agissements, nous n'en serions peut-être pas là aujourd'hui, estima Ferris Wharton. Mais en choisissant de fermer les yeux, ses confrères avaient renforcé Tom dans l'idée qu'il se trouvait bel et bien au-dessus des lois.

L'anniversaire d'Anne-Marie approchait à grands pas ; elle aurait eu trente-trois ans le 27 janvier. Or, la défense voulait à tout prix éviter que le choix de la sentence ne coïncidât pas avec cette date.

La famille de Tom vint plaider en sa faveur. Gerry et Louie, ses frères indignes, supplièrent le jury de lui laisser la vie sauve, et Kay Ryan, ex-Capano, s'adressa d'abord à la famille Fahey :

— Je ne puis imaginer la douleur que suscite la perte d'un frère ou d'une sœur. Je suis navrée de cette perte. Je suis terriblement navrée que Tom en soit à l'origine.

Kay semblait ne pas avoir dormi depuis des jours.

Elle qui avait tiré les conclusions de l'échec de son mariage se voyait à présent contrainte d'amener ses quatre filles au tribunal pour tenter de sauver leur père.

— Sachez, commença-t-elle en s'efforçant de taire son ressentiment, que je ne suis pas venue défendre mon homme. Je suis là pour mes filles. Son

attitude et ses actes abominables m'inspirent le même dégoût qu'à la plupart d'entre vous. Mais, malgré tout ce qu'il aura pu faire, je dois dire qu'il a toujours été un excellent père et qu'il a su maintenir des liens très étroits avec ses enfants. (...) Quand elles ont commencé à entendre parler de toutes ces histoires cachées, je leur ai dit que, quoi qu'il ait pu faire, leur père les aimait plus que tout au monde.

Se succédèrent alors sur l'estrade les quatre adolescentes effarouchées, fluettes et ravissantes dans leurs mini-jupes ou pantalons moulants qui mettaient en valeur leurs jambes de gazelle, avec leurs longues chevelures éclatantes et leur regard adouci par des larmes contenues. Alex, treize ans, Katie, à une semaine de ses dix-sept ans, Christy, dix-huit ans, et Jenny, quinze ans, dressèrent un portrait inédit de leur père. Il leur apprenait à conduire, assistait à leurs compétitions sportives, plaisantait avec leurs amis, et jouait pleinement son rôle de conseiller et de confident. Ses filles étaient devenues de superbes jeunes femmes, c'était évident. Mais il était tout aussi évident qu'elles avaient, elles aussi, été flouées.

Ensuite, Tom convoqua tous ceux que ses avocats avaient refusé d'appeler, à commencer par sa mère, qu'Oteri questionna en douceur. Elle n'avait pas compris que, son fils ayant déjà été déclaré coupable, elle pouvait seulement implorer la clémence des jurés. Le juge Lee dut lui rappeler qu'elle n'était pas autorisée à leur dire que Tom n'était pas un meurtrier.

Le père Roberto Balducelli, dont le visage était un modèle de compassion et de droiture, avait peine à entendre ce que lui disait Oteri, mais il prit soin de rappeler tout ce que Tom avait fait pour la paroisse.

Tom prit lui-même la parole mais, là encore, seulement pour demander à ne pas être exécuté.

— J'espère que vous mesurez, commença-t-il, plein d'amertume, combien il m'est difficile de m'adresser à des personnes qui m'ont déjà rejeté. A quoi bon ? Vous avez pris votre décision, et, pour être honnête, je vous mentirais si je vous disais que ça ne me fait ni chaud ni froid.

Et là, il se détourna des jurés, comme pour montrer qu'il les rejetait à son tour. Tom se lança alors dans un laborieux monologue, en parlant de lui-même à la troisième personne :

— L'ancien Tom Capano était une personne en qui les gens faisaient confiance, jusqu'à parfois lui confier leur vie... Les gens m'aimaient. Un de mes amis, qui a fait le Vietnam, déclara un jour que Tom Capano est du genre à prendre une balle pour protéger ses amis. Et une de mes cousines me trouve aussi fidèle qu'un chien.

L'accusé poursuivait ses efforts pour montrer combien il avait été méritant. Il ne supplierait pas les jurés de le laisser en vie, expliqua-t-il, mais demanderait seulement que l'on pensât à sa mère et à ses enfants. Niant toujours avoir assassiné Anne-Marie, ses remarques ne firent que renforcer l'image d'un homme qui n'avait d'yeux que pour sa propre personne – son prestige, ses besoins, ses envies. Sa morgue avait suffi à démolir le considérable travail de ses brillants avocats.

Les jurés devaient maintenant peser le pour et le contre. Si, à leurs yeux, les circonstances aggravantes et la violence intrinsèque de Tom l'emportaient sur les circonstances atténuantes – ses bonnes actions passées, les besoins de sa famille, et sa capacité à se rendre utile, même derrière les barreaux –, alors ils recommanderaient logiquement la peine de mort. Mais, en tout état de cause, la décision finale reviendrait au juge Lee.

Colin Connolly rappela aux jurés que le ministère public avait prouvé, au-delà de tout doute raisonnable, la nature planifiée et préméditée de l'assassinat d'Anne-Marie. Ce qui constituait non pas une, mais deux circonstances aggravantes. Le témoignage de Gerry avait en effet montré que, dès le mois de février 1996, Tom avait non seulement prévu son crime, mais arrêté un plan pour se débarrasser du cadavre de sa victime.

Connolly souligna que, sans une trace de sang de la taille d'une tête d'épingle, l'accusé eût parfaitement réussi son coup. Tom était persuadé d'avoir un plan infaillible, et il pensait contrôler les autorités locales. Henry Herndon, son ancien associé, avait eu vent de ses intentions malveillantes à l'encontre de Linda Marandola, de même que le maire Dan Frawley, du temps où Tom n'était pas encore son bras droit. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient cru bon d'intervenir.

— Vous le voyez, Tom savait toujours retomber sur ses pieds. Il pensait pouvoir maîtriser la police de Wilmington, où il avait ses entrées. Il aurait pu éviter bien des peines inutiles. Mais il n'en a rien fait.

Imaginez ce qu'il a fallu de détachement et de cruauté pour enfermer Anne-Marie dans la glacière.

Quel monstre faut-il être pour commettre un tel geste ? Quel monstre faut-il être pour feuilleter tranquillement les pages sportives le lendemain matin, devant la maison de son frère, quelques heures à peine après avoir enfermé dans une glacière le cadavre d'une personne que l'on prétend « aimer profondément » ? Quel monstre faut-il être pour larguer le corps à 100 kilomètres des côtes ? (...) Vous devez réfléchir à tout cela.

Depuis son arrestation, poursuivait Connolly, Tom n'avait jamais rien fait qui laissât penser qu'il se conformerait aux règles, encore moins qu'il

apprendrait à lire à ses codétenus. Quant à ses filles...

Quand avait-il vraiment pensé à ses filles ? Voici ce qu'Harry Fusco lui écrivait en septembre 1998 :

« Tom, merci de m'avoir laissé parler aux mômes. Je les aime énormément et je sais qu'elles m'aiment énormément. Elles sont comme moi – comme mes propres enfants – et Katie dit que je suis « comme Papa ». (...) Les filles m'ont envoyé leur photo, pour nous protéger, elles, toi et moi, je dis à tout le monde que c'est moi leur père. » Il savait parfaitement que Harry Fusco correspondait avec ses filles et, s'il tenait vraiment à elles, il n'aurait jamais permis cela.

Désolé, mais laisser ses enfants envoyer leur photo à un pédophile, ce n'est pas les aimer.

Connolly conclut son plaidoyer en déclarant que rien ne justifiait qu'on laissât Tom Capano en vie.

Autrefois, cet homme avait tout pour lui, avant de tout gâcher en trahissant les êtres qui l'aimaient le plus au monde.

— Le mal n'est rien d'autre que l'absence de bien, rappela Connolly en se référant au dogme catholique. Le mal est comme un champ d'attraction. Un trou noir, voilà ce qu'est notre accusé. Il attire le mal, et il aspire tous ses proches dans un trou noir. Il a brisé leurs vies à tous. Celles de Gerry, de Louie, de ses filles, de son ex-femme, de sa mère, des Fahey, de Keith Brady, de Debby MacIntyre, de Susan Louth... et d'Anne-Marie Fahey.

Jack O'Donnell, l'ami de vingt ans, se leva pour présenter ce qu'il considérait comme des circonstances atténuantes. Lui partait du principe que Tom n'avait pas pu préméditer le meurtre d'Anne-Marie.

Il fallait admettre, avança O'Donnell, que Tom Capano était un être lunatique et impulsif.

— Et j'estime que, mis bout à bout, l'ensemble de ces éléments contredit la thèse de la préméditation ou d'un plan minutieux.

O'Donnell voyait en l'épisode Marandola une simple erreur de jeunesse, une banale affaire de « harcèlement téléphonique », Et le fait qu'elle eût continué à fréquenter Tom prouvait qu'elle n'avait pas vraiment eu peur.

— Et cette montre qu'il lui a achetée à Atlantic City, elle l'a portée pendant toutes ces années...

O'Donnell loua les bonnes œuvres de Tom envers l'église, le

troisième âge et les infirmes. Puis il évoqua l'avenir de son client :

— La perpétuité, si on y réfléchit bien, sera encore la pire des punitions. Voici un homme qui allait déjeuner dans les meilleurs restaurants de la ville, et qui va se retrouver au pain et à l'eau pour le restant de ses jours. Voici un homme qui pouvait parcourir le monde, et qui va se retrouver les fers aux chevilles... qui sera enfermé dans une cellule de deux mètres sur trois... qui ne pourra jamais plus prendre ses filles dans ses bras... ni assister à leurs remises de diplômes... ni à leur mariage... ni à aucune autre fête familiale. Mais par-dessus tout, conclut O'Donnell d'une manière inattendue, je vous demande de prendre en compte des conséquences de votre recommandation sur ses frères Louie et Gerry. Gerry fait peine à voir. Si vous ne trouvez pas, au fond de votre cœur, de raison valable pour lui épargner la mort, faites-le seulement pour sa mère, pour ses filles, pour son ex-femme... Faites-le seulement pour Louie, et surtout pour Gerry.

Ferris Wharton fut le dernier à donner son point de vue. Il refusa catégoriquement de considérer le meurtre d'Anne-Marie comme le fruit d'un simple coup de tête, et contesta l'idée selon laquelle Linda Marandola ne s'était pas sentie menacée.

— L'affaire Marandola, expliqua Wharton, offre avant tout un précieux éclairage sur la cruauté et l'acharnement dont cet homme est capable. Vous l'avez entendu converser au téléphone avec Debby MacIntyre. Il sait être charmant quand il faut. Mais il est, par-dessus tout, un être sans pitié. Il y avait peut-être du bon en lui. Il y a quinze ans. Dix ans.

Peut-être, à un moment donné, s'est-il retrouvé pris entre deux eaux... Une sorte de conflit intérieur pour le salut de son âme. Mais il a perdu cette bataille.

Pour Wharton, laisser Tom finir sa vie parmi les détenus de droit commun n'était pas une bonne idée.

— Là-bas, il trouvera toujours des individus avec lesquels s'acoquiner. Des personnes à contrôler, à manipuler. Des personnes susceptibles de lui rendre certains services. Il trouvera ses Harry Fusco, ses Nick Perillo. Il trouvera des règles à enfreindre. Des moyens de s'arranger. Des codétenus influençables.

Wharton rappela que, de tout son plaidoyer, Tom n'avait jamais manifesté l'intention d'aider d'autres prisonniers ou de veiller à leur instruction. Non, il ne pensait, comme toujours, qu'à lui-même.

Wharton termina en rappelant aux jurés qu'ils devaient dire si les circonstances aggravantes l'emportaient sur les circonstances atténuantes, à la

lumière de la vie de Tom Capano et de la mort d'Anne-Marie Fahey.

Quand les jurés revinrent devant la cour au terme de cette deuxième délibération, la ville de Wilmington retint son souffle. Tom fut amené dans la salle pour connaître son sort, aussi imperturbable que jamais. L'après-midi touchait à sa fin, en ce 28 janvier 1999, lorsque le jury recommanda, par dix voix contre deux, l'exécution par injection létale de Tom Capano. Une seule fois, dans toute l'histoire du Delaware, un juge était allé à l'encontre d'une telle recommandation.

Dehors, les gens laissèrent exploser leur joie au milieu d'un concert de klaxons.

La balle était à présent dans le camp du juge Lee.

CHAPITRE 46

Si le juge Lee avait de nombreux paramètres à prendre en compte pour rendre son verdict – à commencer, bien entendu, par l’avis du jury –, la voix d’un certain témoin l’avait particulièrement marqué.

Ce témoin avait pris la parole le 21 janvier, lors de la seconde phase du procès, en se faisant le porte-parole de toute une famille. Il s’agissait de Robert Fahey.

Durant soixante jours et soixante nuits, les Fahey s’étaient relayés dans l’appartement d’Anne-Marie, avant de plonger dans une zone inconnue, où ils se trouvaient encore aujourd’hui.

— Imaginez que vous perdiez un frère, une sœur, un époux ou un enfant dans un accident de voiture, et que l’épave du véhicule soit emportée à la casse.

Je suppose que n’importe qui se rendrait sur place pour voir la voiture, a fortiori si le corps n’avait pu être retrouvé. C’était notre façon à nous de situer la dernière demeure d’Anne-Marie. Nous savions qu’elle avait péri dans cette pièce. Alors il nous fallait la découvrir, la fouler de nos propres pieds, et y réciter une prière pour Anne-Marie.

« On comprend l’importance que prennent les obsèques, parce qu’elles procèdent de certains rites, et il y a certains rites dont je n’avais jamais mesuré les bienfaits. Mais lorsque vous n’y avez pas accès, le travail de deuil devient impossible.

« Vous êtes privé de cérémonie. En temps normal, quand un être cher décède, vous vous recueillez non pas devant une caisse de plastique trouée, mais devant un cercueil en bois. »

Les paroles de Robert soulevèrent des larmes dans l’assistance, jusque chez les journalistes, d’ordinaire impassibles. Anne-Marie n’était plus une donnée abstraite dans une énigme judiciaire ; elle prenait forme – sinon vie – dans la bouche de son frère.

— Au lieu d’être enterrée à côté de sa mère, elle a été coulée dans une région que l’on appelle Mako Alley. Au lieu de sa mère, elle a eu droit aux

requins.

Robert rappela que sa famille avait l'habitude de passer chaque été une semaine au bord de la mer.

Lui et ses frères et sœur perpétueraient la tradition pour leurs enfants, mais ce ne serait plus jamais comme avant.

— Je ne peux plus mettre les pieds au bord de l'Atlantique, parce que je sais que ma sœur s'y trouve, et cette pensée n'a vraiment rien d'agréable.

Les Fahey ne sauraient jamais si Anne-Marie avait été battue ou torturée avant de mourir. Et, bien que leur foi leur promît qu'elle avait trouvé la paix auprès de Dieu, ils n'auraient de cesse de s'interroger au sujet de cette nuit tragique. Kathleen confierait :

— J'espère qu'il l'a abattue dans son dos, et qu'elle n'a pas eu le temps de prendre peur. Je ne supporte pas l'idée qu'elle ait pu avoir peur.

Telles étaient les paroles qui hantaient le juge Lee, à l'heure de prendre la plus grave décision qui puisse incomber à un homme, une décision que peu eussent aimé devoir prendre à sa place.

Le 16 mars 1999, son verdict était prêt. Cette veille de Saint-Patrick était plus froide encore que ces deux journées de janvier où la foule s'était massée devant le tribunal. La proximité du printemps semblait démentie par un ciel de plomb, des bourrasques gelées, et des remparts de neige boueuse en bordure de la chaussée. Mais ce procès gagnait de nouveaux spectateurs à chaque nouvel épisode, si bien qu'il était désormais impossible de faire le moindre pas aux abords du tribunal ; la rue et les marches étaient recouvertes d'une cohue de journalistes, de cameramen, de proches et de curieux, aussi compacte que les premiers rangs d'un concert de rock. Certains badauds étaient perchés sur les murets du tribunal, ou encore, jumelles à la main, sur les bancs de Rodney Square. Parmi les véhicules de télédiffusion figurait désormais le sigle des grandes chaînes nationales.

Tom Capano écoperait-il de la peine de mort ? La plupart répondaient non, qui ne pouvaient imaginer cet homme tombé plus bas encore. On en trouvait tout de même pour dire qu'il allait « frire », comme s'ils ignoraient qu'au Delaware on exécute uniquement par injection létale.

Le bourdonnement de la foule et le tohu-bohu des embouteillages alentour furent sporadiquement percés par la stridence d'une corne de brume ; deux hommes passaient et repassaient devant le palais de justice à bord d'une Cadillac décapotable des années cinquante, dans le seul but d'exhiber la puissance de leur avertisseur. Leurs gesticulations hilares laissèrent les

spectateurs de marbre. Personne n'était d'humeur à rire en ce jour fatidique.

Les Fahey et les Capano avaient rejoint la salle d'audience. Mais Kay Ryan avait laissé ses filles gravir seules les marches du tribunal. Ne se sentant pas la force d'affronter de nouveau les caméras, elle préférait les attendre dans la voiture d'un ami.

Curieusement, les deux familles avaient interverti leurs places – mais il s'agissait en fait d'une autre salle d'audience, la 302 étant réservée ce jour-là.

Les Capano se serrèrent autour de Marguerite, qui tenait la main du père Balducci. La pauvre femme allait de coup dur en coup dur ; Joey se remettait tout juste d'une délicate opération à cœur ouvert, et elle risquait à présent de perdre Tom.

Exceptionnellement, le juge autorisa les spectateurs en surnombre à rester debout dans la salle.

Tom fit son entrée.

Le juge Lee parcourut du regard l'assistance, les avocats, les procureurs, et le condamné. Personne ne savait ce qu'il avait pensé de ces longues semaines de procès ; les magistrats font rarement part de leurs sentiments.

Il prit sa respiration, et lut le texte qu'il avait préparé.

— Voici venu le moment de prononcer la sentence de Thomas J. Capano, reconnu coupable d'assassinat par un jury qui a également reconnu l'existence de circonstances aggravantes par un vote de onze voix contre une, et recommandé la peine de mort par dix voix contre deux. La cour est tenue d'accorder la plus haute importance à la recommandation du jury, et je m'y suis employé.

Mais le juge Lee ajouta que, la loi ne suffisant pas à rendre compte du déroulement de ce procès, il souhaitait étayer sa décision de quelques remarques complémentaires.

— La personnalité que l'accusé nous a peu à peu révélée fut pour beaucoup dans le verdict du jury comme dans la sentence préconisée. De même qu'elle constitue un facteur déterminant dans la décision que je m'appête à rendre aujourd'hui.

« Thomas J. Capano était présumé innocent lorsqu'il s'est présenté à ce procès où se jouait sa vie.

Pourtant, il s'est presque immédiatement cantonné dans une attitude qui contredisait cette présomption.

Lors de cette rude confrontation avec les faits que représente un procès pour meurtre, cet homme réputé brillant, cultivé, éloquent, doué et charmant a entrepris de démolir tout ce que la vie lui avait offert, et révélé un esprit coléreux, sinistre, manipulateur, et machiavélique qui empoisonna les débats pendant plusieurs mois.

« Depuis le début, il a systématiquement et froidement dénigré l'ensemble des acteurs de ce procès : les procureurs, les témoins, le personnel pénitentiaire, la cour, et ses propres avocats.

« Entre les insultes directes aux procureurs, les regards noirs qu'il adressait aux témoins, les incessantes faveurs qu'il demandait à ses gardes, ses entorses permanentes aux règles de l'institution pénitentiaire et aux limites établies par la cour, la subornation de témoin à laquelle il s'est livré, et la façon dont il a sapé le travail de son excellente équipe d'avocats, Thomas Capano voulait montrer qu'il était le maître du jeu, et qu'il méprisait tous ceux qu'il considérait comme des adversaires.

« Bien qu'il ait imposé à ses avocats des choix qui, au regard de la loi, appartenaient à eux seuls, il lui restait encore une chance d'obtenir l'acquittement, jusqu'à ce qu'il les pousse à avancer cette fumeuse théorie décrite dans leur déclaration initiale, dont il est apparu qu'elle reposait sur son unique témoignage, puisqu'ils se sont révélés incapables de présenter, comme promis, un témoin crédible.

« C'est, encore une fois, contre l'avis unanime de ses défenseurs que l'accusé a tenu à colmater les brèches ouvertes par le ministère public, en présentant une version de la mort d'Anne-Marie Fahey que les jurés ont jugée invraisemblable.

« Une fois tranchée la question de sa culpabilité ou de son innocence, il a montré sa nature malveillante, qui a influencé de manière déterminante le choix de la sentence.

Lee poursuivit son discours, démolissant phrase après phrase celui qui s'était permis de le défier durant plus de trois mois.

— L'accusé, assena le juge, a tenu à poursuivre une approche « en cascade », consistant à vilipender, à fustiger, à détruire la personnalité et la vie des maîtresses, des amis, et des membres de sa famille qui, à ses yeux, l'avaient lâché dans un moment de détresse.

« L'accusé pensait réellement s'en tirer à bon compte et, n'eussent été

son arrogance et son tempérament dictatorial, il aurait bien pu y arriver...

« Si le Tom Capano vertueux a jamais existé, ce personnage appartient définitivement au passé. Il a choisi d'utiliser sa famille comme un rempart, de transformer ses frères et sa maîtresse en complices, d'utiliser ses amis et ses avocats pour mentir et brouiller les pistes, de se livrer à des attaques personnelles contre le procureur, de faire venir sa mère et ses filles pour amadouer les jurés, de sommer son frère de se conduire « en homme » quand l'enquête s'est focalisée sur Gerry, de recourir à la diffamation lorsque ce dernier s'est retrouvé à la barre, et de pousser sa famille à le rejeter pour avoir dit la vérité.

« Si Tom Capano est condamné aujourd'hui, ce n'est pas parce que ses amis et sa famille l'auront trahi. Il est condamné parce qu'il n'est qu'un impitoyable assassin, incapable de la moindre compassion, et qu'il ne regrette rien, sinon la situation dans laquelle il se trouve à présent.

« C'est un agent du mal, dont personne n'est à l'abri, et la prison à vie n'y changerait rien.

« Personne d'autre que l'accusé ne saura jamais comment ni pourquoi Anne-Marie Fahey est morte.

Mais ce qui est certain, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un crime passionnel, mais plutôt d'un crime de pouvoir. Au dire de tous, elle n'était plus l'amante de l'accusé, mais elle n'avait pas réussi à se soustraire à son emprise, à son contrôle, à son pouvoir. Anne-Marie n'avait pas le droit de mettre un terme à leur relation tant que lui s'y refusait. Elle n'avait pas le droit de le rejeter.

« Peut-être espérait-il ne jamais avoir à mettre en œuvre le plan qu'il avait fomenté, mais c'est pourtant bien ce qu'il a fait dans la soirée du 27 juin 1996. Il a préféré détruire son bien plutôt que de le perdre ; exécuter sa proie de peur qu'elle ne se sauve.

« Après avoir pesé et soupesé l'ensemble de ces éléments, il apparaît que le verdict et la recommandation du jury sont justes. Monsieur Capano, veuillez-vous lever pour l'annonce de votre sentence. »

Sur ce, devant un public muet, le juge William Swain Lee condamna Tom Capano à la mort par injection létale en présence de dix témoins. L'exécution fut fixée au 28 juin 1999, soit trois ans jour pour jour après qu'il eut plongé le corps d'Anne-Marie dans l'Atlantique.

Tom Capano bénéficia d'un appel automatique, et ne mourut pas le 28 juin. Il attend son heure dans la prison de Smyrna, Delaware.

ÉPILOGUE

Quand je suis retournée à Wilmington, l'été 1999 battait son plein, qui a ravivé les souvenirs de mon adolescence dans la région. Tout le vent, la neige et la pluie qui avaient accompagné le procès Capano se trouvaient balayés par la sécheresse. De nombreuses plantes piquèrent du nez quand la municipalité restreignit l'usage de l'eau, mais le chèvrefeuille continua à parfumer les nuits, comme toujours depuis l'arrivée des premiers colons à New Castle.

Après trois années d'un feuilleton judiciaire qui a profondément marqué les citoyens de Wilmington, entre ceux qui furent peïnés par le gâchis d'une vie pleine de promesses et ceux qui virent leur famille rongée par la honte et le ressentiment, j'imaginais que certains acteurs de cette affaire auraient quitté Wilmington pour prendre un nouveau départ. Mais personne n'est parti. Peut-être le feront-ils un jour, si par malheur le temps ne parvenait pas à cicatriser les plaies. Wilmington n'est pas une ville dont on s'exile facilement.

Tom Capano avait dépassé les bornes en qualifiant les Fahey de « pauvres petits Blancs » et en prétendant qu'Anne-Marie lui avait révélé leurs sombres secrets. Mais cette caricature n'était qu'une des nombreuses cruautés à son répertoire. En choisissant dès le départ de jouer la carte des médias pour retrouver leur sœur, les Fahey avaient dû lever le voile sur les tristes années de leur enfance. C'était le prix à payer, et ils en souffrent encore. Mais leur ascension sociale n'en est que plus méritoire.

Kathleen et son mari Patrick avaient deux fils lorsqu'Anne-Marie est décédée. Depuis, ils ont eu une petite fille.

— Ma fille a comblé un vide dans mon cœur, confie Kathleen. Elle a même hérité des cheveux bouclés de ma sœur.

Mais elle regrette qu'Anne-Marie n'ait jamais connu le bonheur de la maternité.

— Anne-Marie était la tendresse même. Elle serait mariée à l'heure qu'il est. Mais je considère que j'ai eu de la chance d'avoir ma sœur à mes côtés aussi longtemps.

Kathleen, qui a décroché sa licence au Newman Collège, prépare actuellement une maîtrise de sciences de l'éducation.

Robert et Susan, Kevin et Linda, Brian et Rebecca sont tous des parents comblés. Ils veillent à préserver leurs enfants des retombées médiatiques du procès, et ils y parviennent très bien. Le plus difficile, à vrai dire, c'est de leur répondre quand ils demandent où est passée leur tante.

Le 7 juillet 1999 se tint une messe en mémoire d'Anne-Marie.

— Cette cérémonie était surtout destinée à ceux qui n'avaient pas vécu le procès, expliqua Kathleen.

Car, en ce qui me concerne, ce procès m'a permis de tourner la page.

Les Fahey ont bien engagé des poursuites civiles contre la famille Capano. La somme réclamée 100 000 dollars minimum – importe peu à leurs yeux.

— Aucun Capano n'est jamais venu nous présenter d'excuses ou de condoléances, regrette Robert. Et les avocats de Tom n'ont jamais eu le moindre mot pour nous.

Les Fahey en veulent terriblement à ces Capano qui savaient où était Anne-Marie mais « se sont murés dans leur silence pendant un an et demi ».

Kathleen et Brian se sont investis dans le combat pour les droits des victimes de crimes. Tous deux ont pris la parole lors du séminaire annuel de Crime Victim's Rights qui s'est tenu à Atlantic City en avril.

Kim Horstman s'est mariée, et a accouché d'une petite fille au cours de l'été 1998. Le bébé se prénomme Anne-Marie.

Ferris Wharton a passé ses vacances d'été à sillonner les routes de l'Iowa en vélo, histoire de reprendre des forces avant de rempiler pour un nouveau procès.

A la surprise générale, Connolly a démissionné de son poste d'adjoint de l'U.S. Attorney à la fin mars, pour rejoindre un cabinet qui représente notamment les intérêts de Coca-Cola. Sa première fille, Maggie, est née le 3 septembre 1999. Avec quatre enfants en bas âge, le temps était venu de quitter la fonction publique pour un meilleur salaire dans le privé.

Bob Donovan travaille toujours pour la police de Wilmington.

Eric Alpert a intégré le siège du FBI à Washington.

Colin, Ferris, Eric, Bob et Ron se sont rendus à New York en juillet

pour assister au match des Yankees – une façon comme une autre de célébrer leur victoire sur Tom Capano.

Tom ne pourra compter sur sa dream team pour plaider son appel. Oteri et O'Donnell ont rejoint Boston et la Floride, et Maurer et Oberly planchent sur de nouveaux dossiers. C'est Lee Ramunno qui représentera Tom Capano. La procédure d'appel promet d'être longue et compliquée, et le condamné ne va sûrement pas mourir de sitôt.

Certains pénalistes estiment que Tom Capano a encore une chance d'éviter l'exécution. Cela nécessiterait qu'il ravale son orgueil, reconnaisse avoir assassiné Anne-Marie, et s'engage à accepter la perpétuité. Le fera-t-il pour ses filles, qu'il prétend aimer plus que tout ?

Le juge William Swain Lee, pour sa part, envisage de se présenter au poste de gouverneur du Delaware, ce qui ne manquerait pas, en cas de succès, de soulever une épineuse question : à supposer que l'appel de Tom soit débouté, ne reviendra-t-il pas au «gouverneur » Lee d'examiner son éventuelle demande de grâce ? Et pourra-t-il s'y soustraire en confiant cette tâche à un élu n'ayant pas connu Tom du temps où celui-ci avait ses entrées chez les Républicains comme chez les Démocrates ?

Keith Brady travaille toujours pour l'attorney général du Delaware, mais désormais au sein du département civil.

Gerry et Louie Capano ont été condamnés conformément à l'accord qu'ils avaient passé avec le gouvernement. Gerry a écopé de trois ans de liberté surveillée, assortie d'une interdiction de quitter le Delaware pendant soixante jours, et s'est vu confisquer ses armes.

Gerry et sa femme Michelle furent arrêtés à Stone Harbor, le dimanche 15 août 1999 à 1 h 30 du matin, pour troubles sur la voie publique, après avoir ameuté le quartier en se lançant des noms d'oiseau.

Ce que Gerry risque de payer cher, puisqu'il se trouvait encore en période probatoire.

Louie fut condamné à un an de mise à l'épreuve pour subornation de témoin. On lui interdit également de détenir ou de posséder des armes, et il dut s'acquitter d'une amende de... 25 dollars.

Debby MacIntyre a quitté le petit pavillon blanc que Tom avait si bien cartographié et s'est installée dans un lotissement de maisons jumelles qui lui rappelle les tendres heures de son enfance. Elle qui a toujours eu la photographie dans le sang a recouvert ses murs de portraits de ses proches, dont un magnifique agrandissement de son père avec sa petite-fille Victoria,

alors âgée de trois ans.

Quand le Country Club de Wilmington lui a notifié sa radiation définitive, elle a éclaté de rire, tant elle trouvait cela dérisoire après tout ce qu'elle venait de subir. A l'aube de la cinquantaine, Debby commence une nouvelle carrière et une nouvelle vie, avec le soutien d'un psychologue. Elle sait qu'elle ne se laissera plus jamais marcher sur les pieds. Ses deux enfants l'ont toujours soutenue, et elle en est extrêmement fière.

Victoria MacIntyre et Christy Capano avaient longtemps été amies. Elles se sont croisées par hasard aux alentours de Noël 1998, et ont décidé de faire ce dont leurs mères se sentaient – et se sentiront peut-être toujours – incapables de faire : la paix.

En juillet 1999, Debby reçut une convocation du père Balducelli, son guide spirituel depuis vingt ans.

A sa grande surprise, il lui remit une lettre de Tom.

— Je m'étais toujours demandé quelle serait ma réaction si Tom m'écrivait à nouveau. Et j'ai pu constater que ça ne me faisait plus rien. Je pense que je lui avais pardonné depuis longtemps. Je ne lui en veux pas, mais j'ai définitivement coupé les ponts.

« Il me disait : « S'il te plaît, assieds-toi et écris-moi, Debby, en toute sincérité. » Puis il me reprochait de lui avoir brisé le cœur en déclarant que je ne ressentais plus rien pour lui. Vous vous rendez compte ?

Moi, je lui avais brisé le cœur ! Le problème, c'est qu'il manquait trois choses essentielles à cette lettre.

Pas un mot d'excuse pour sa tentative de cambriolage par procuration. Pas un mot d'excuse pour avoir essayé de me faire assassiner. Et, surtout, pas un mot d'excuse pour avoir prétendu que j'avais tué Anne-Marie. »

« Il ne reconnaissait même pas être l'auteur du meurtre. Il éludait la question, comme d'habitude. Il pensait que c'était de l'histoire ancienne, et qu'il suffisait de m'écrire pour repartir de zéro. »

Debby me confia qu'elle se savait forte. Qu'elle n'écrit plus jamais une ligne à Tom Capano. Après avoir lu sa lettre, assise en face du père Balducelli, elle tint à mettre ce dernier en garde :

— Faites attention, mon père. Tom a fait du mal à tous ceux qui voulaient l'aider. Je ne veux pas qu'il vous fasse du mal.

Mais elle vit dans le regard du prêtre que les années lui avaient

enseigné la sagesse. Il avait certes imploré la clémence du jury, mais il connaissait le vrai visage de Tom.

Quand je retourne à Wilmington, je vois tous les lieux où Anne-Marie a vécu et travaillé. Et bien que je ne l'aie jamais connue, je sens que sa présence plane comme une ombre dans cette ville. Chez O'Friel's, où son portrait est toujours accroché, j'ai parfois l'impression qu'il suffit que je me retourne brusquement pour capturer l'image furtive de cette femme qu'on aimait tant.

REMERCIEMENTS

Relater l'histoire de la disparition d'Anne-Marie Fahey fut, à maints égards, la tâche la plus ardue de ma carrière. Cette histoire était non seulement tragique, mais terriblement complexe et controversée ; elle impliquait des dizaines de personnes aux avis les plus contradictoires. Si la rédaction de ce livre est demeurée de mon unique ressort, j'ai reçu, pour accomplir mes recherches, une aide qui dépassa toutes mes espérances. N'étant pas Jessica Fletcher, l'héroïne de la série télévisée *Arabesque*, je n'élucide pas les meurtres ; je cherche les meilleurs inspecteurs et procureurs américains et je rapporte la façon dont ils ont résolu leurs énigmes et rendu justice aux victimes. Bien qu'ils eussent certainement éprouvé quelque lassitude à revenir sur cet épisode de leur vie, Colin Connolly, Bob Donovan, Eric Alpert, Ron Poplos et Ferris Wharton m'ont gentiment confié leurs souvenirs de cette enquête hors du commun.

Je ne pouvais raconter l'histoire d'Anne-Marie sans évoquer sa famille. Je voue une admiration sans bornes aux Fahey, et je tiens à remercier plus particulièrement Robert Fahey et Kathleen Fahey-Hosey pour leur précieuse contribution. J'aurai toujours une pensée pour votre sœur.

Le personnel du tribunal Daniel J. Hermann s'est mis en quatre pour me faciliter le travail. Merci à Kathi Carlozzi, Dolores Bledsoe, Kathleen Feldman, Julie Chapin, Christine Mason, John White, Jeanne Cahill, Maureen McCaffery, Jean Preston, Frances White, Alexis Finlan et Patrick O'Hare.

Merci à Kevin Freel et à la fine équipe de l'O'Friel's Pub, où chaque habitant de Wilmington fait halte un jour ou l'autre.

Depuis que j'ai commencé, en 1996, à rassembler des éléments sur cette affaire, j'ai pu m'appuyer sur mes correspondants de la côte est. De tous, Eleanor Repole était la première à croire que l'on éluciderait un jour la disparition d'Anne-Marie Fahey, et que j'en ferais un livre. Tu as vu juste, Eleanor ! Je tiens également à citer mes autres collaborateurs du secteur

Delaware-Maryland-Pennsylvanie-New Jersey :

Mary Kemp, Valérie Metzelaar, Suzi Douglass, Dov O’Nuanain, Emily Hensel, Kurt Zaller, Laurence Eckbold, Kim Sawchuk, Terri Carpe, Loretta Lawrence, Jo Ellen Brackin, Michèle Hamilton, Jane Sylvester Cox, Loretta Walsh, Peggy Carter et Jo Ann Kirk. Certains d’entre vous avez pris des photos, d’autres m’avez permis d’appréhender l’ambiance et la mentalité locales, ou encore de me repérer dans les rues de Wilmington, Newark, New Castle, Stone Harbor et Cape May.

Quand j’ai écrit à Debby MacIntyre, j’avais peu d’espoir qu’elle consente à me rencontrer. Mais elle l’a fait, et je la remercie du fond du cœur d’avoir bien voulu me confier ses souvenirs d’un épisode particulièrement douloureux de son existence. Je vous souhaite le plus grand bonheur.

Merci à Tom et Dee Bergstrom, Pète Letang, Doug Most, David Weiss, Jack et Gemma Buckley, Maria Avon.

Un grand merci à Maureen et Phil Milford qui, de tous ceux qui ont relu mon manuscrit et suivi l’avancée de mes recherches, sont de loin les meilleurs connaisseurs de Wilmington. Toute ma gratitude va à Donna Renae, chroniqueuse hors pair – qui a dernièrement quitté Wilmington pour Seattle –, pour avoir répondu à toutes les colles que je lui posais au sujet de l’interminable procès de Tom Capano (et à son mari, Joe de Groot, pour ses fameux travers de porc et son thé glacé !). A ma fille, Leslie Rule-Wagner, pour ses talents de photographe. Bien qu’elle ait consacré l’essentiel de son séjour à Wilmington à prendre des clichés pour son propre livre, elle s’est mise à mon service sans réserve.

Si chaque ouvrage est le fruit d’un travail d’équipe, celui-ci représente davantage encore. Collaborer avec un éditeur s’apparente souvent à l’apprentissage d’une nouvelle danse, et j’ai la chance d’en être désormais à mon cinquième livre avec Fred Hills et Burton Béais. Nous nous sommes mutuellement adoptés, si bien que nous nous comprenons de manière instinctive. Le reste de l’équipe, qui ne compte plus les heures supplémentaires, comprend Leslie Ellen, Jennifer Love, Priscilla Holmes, Tracey Guest, Felice Javit, Chuck Antony, Andy Goldwasser, Edith Fowler, et la bande de chez Dix Type. Merci à David Rosenthal, Annick LaFarge et Carolyn Reidy d’avoir cru à ce projet.

Je remercie mon premier lecteur, Gerry Brittingham Hay, et mes agents de toujours, Joan et Joe Foley de l’agence Foley, ainsi que mon agent théâtral Ron Bernstein, de l’agence Gersh.

Ce livre m’a rappelé que les liens familiaux comptent plus que tout. Je remercie l’ensemble de ceux qui m’épaulent au quotidien : Laura, Rebecca et

Matt Harris ; Leslie et Kevin Wagner ; Andy Rule ; Mike Rule ; Marni Campbell ; Bruce, Machell et O-Jazz Sherles ; Luke, Nancy et Lucas Fiorante. A Freda et Bernie Grunwald, Donna et Stuart Basom, et à mes cousins Chris McKenney, Sara Plushnik, Jim Sampson, Karen Hudson, Bruce Basom, Jan Schubert, Christa Hansen, Terry Hansen, Sherman Stackhouse, David Stackhouse, Lucetta May Bartley, Glenna Jean Longwell et tous leurs enfants.

Avant tout, merci à vous, chers lecteurs, pour votre fidélité, vos lettres, et vos suggestions. Vous pouvez me retrouver sur mon site Internet à l'adresse www.annrules.com. Pour joindre les amis d'Anne-Marie Fahey, rendez-vous sur le site : <http://links4you.com/AMF>

Composition réalisée par JOUVE

IMPRIMÉ EN ESPAGNE PAR LIBERDUPLEX

La Flèche (Sarthe)

Dépôt légal Éditeur : 28967-01/2003

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE 43, quai de Grenelle 75015 Paris.

ISBN : 2 253 17267 7

0 31/7267/3